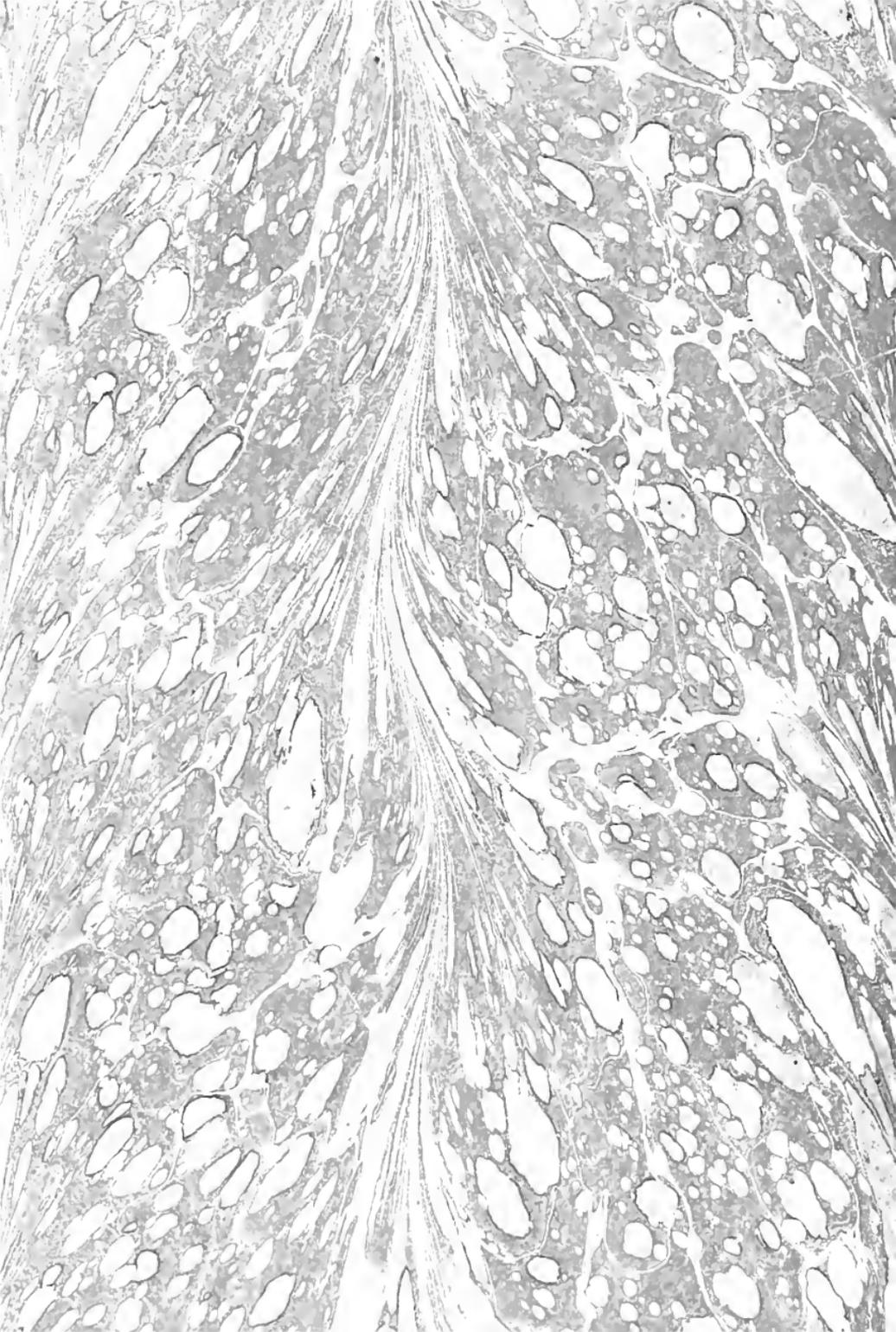
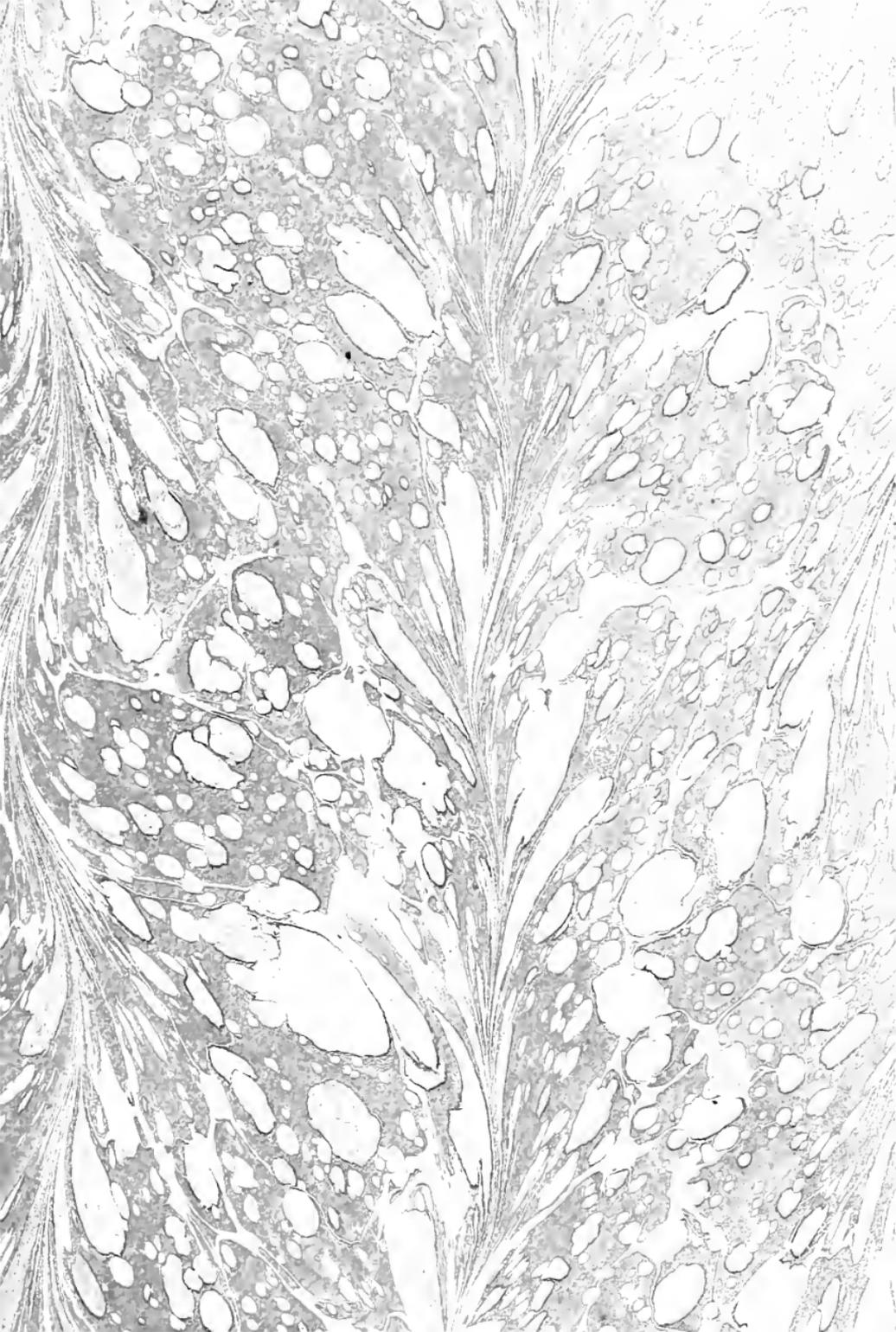


UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 0007205 8









P. VIRGILII MARONIS

OPERA

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

1701
17

P. VIRGILII MARONIS OPERA

OEUVRES
DE VIRGILE

TEXTE LATIN

PUBLIÉ D'APRÈS LES TRAVAUX LES PLUS RÉCENTS DE LA PHILOLOGIE

AVEC UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF

UNE INTRODUCTION ET UNE NOTICE

PAR E. BENOIST

Professeur suppléant de Poésie latine à la Faculté des Lettres de Paris

t. 170
22.7.76

BUCOLIQUES ET GÉORGIQUES

DEUXIÈME ÉDITION

Revue et augmentée d'un choix de Variantes

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^e

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1876

H

1

H~

1896

t. 1

4.7.55

A MONSIEUR PATIN

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

E. BENOIST

INTRODUCTION.

I

Ce qui doit d'abord trouver place en tête de cette nouvelle édition, c'est un remerciement pour la faveur que le public a montrée à l'ouvrage et pour la sympathie qu'il a témoignée à l'auteur. Il y a huit ans, quand le présent volume a paru pour la première fois, j'espérais bien avoir fait un travail de quelque utilité; mais je n'avais pas la présomption de supposer que le succès dût être aussi rapide. Il est juste d'en attribuer une grande partie au goût très-vif pour les études sérieuses qui a repris en France depuis quelques années et à l'émulation scientifique que le spectacle des progrès de nos voisins a excitée chez nous. Mes efforts rencontraient ainsi un moment favorable qui les a secondés. J'ai bénéficié de cette heureuse concordance entre mes propres études et les besoins que ressentait le public. Ainsi on s'est moins préoccupé des imperfections du livre qu'on n'a volontiers accueilli les secours nouveaux qu'il offrait, et il a eu l'avantage inappréciable de satisfaire, le premier, à une nécessité dont personne n'a contesté l'évidence.

Les encouragements venus des hommes les plus compétents ne m'ont pas manqué. Qu'il me soit permis d'en citer ici quelques-uns qui me sont particulièrement précieux. M. Wauger, l'éminent philologue de Dresde, qui, depuis quarante ans,

appliqué à l'étude de Virgile, a renouvelé, dans l'édition dite *quatrième* de Heyne, la critique et l'interprétation du grand poëte romain, et qui a donné en son propre nom une édition de Virgile, laquelle, tout examiné, reste jusqu'à présent celle qui s'appuie sur le terrain le plus solide, m'a publiquement accordé la louange d'avoir, avec un esprit rigoureusement scientifique, mis en œuvre les résultats de la philologie allemande¹. M. Boissier, dans son *Rapport sur l'étude des lettres latines en France*, appelait le premier volume un travail de conscience destiné à rendre service aux élèves et aux maîtres de nos écoles. Sainte-Beuve, par une faveur tout à fait inattendue, et entièrement spontanée, lui consacrait un de ces articles où c'était un honneur si envié de figurer². Enfin, ce qui a comblé pour moi la mesure, c'est le choix dont j'ai été l'objet de la part de l'éminent doyen de la Faculté des lettres de Paris, lorsqu'il m'a appelé à le suppléer dans sa chaire, et le témoignage élatant qu'il a bien voulu m'accorder lorsque, en acceptant la dédicace de ce volume, il m'a autorisé à mettre son nom sur la première page.

Le moyen de répondre à tant de marques de bonne volonté et à des marques si flatteuses, c'est d'améliorer, s'il est possible, le travail qui les a méritées, et de continuer le labeur dont Virgile a été pour moi jusqu'ici l'objet. Aussi bien, depuis que cette édition est sur le métier, depuis même que le dernier volume de la première a été donné au public, n'ai-je pas laissé passer un seul jour sans m'y appliquer de quelque manière, soit en revoyant assidûment le texte et le commentaire, en pesant à nouveau les raisons qui m'avaient fait adopter telle leçon ou tel sens, soit en examinant les critiques et les observations qui m'étaient adressées de divers côtés, soit enfin en étudiant tout ce que je pouvais me procurer dans les récentes productions dues à l'incessante activité de la science sur Virgile.

1. *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, t. XCVII, p. 145 et suiv.

2. *Moniteur universel*, 2 déc. 1867. *Nouveaux lundis*, t. XI, p. 174 et suiv.

Les modifications que l'on trouvera dans le présent volume sont le fruit de ce travail. Peut-être ne sont-elles pas aussi considérables que je l'aurais souhaité; mais une refonte complète d'un tel ouvrage n'est pas possible en France dans les conditions au milieu desquelles se trouve le commerce de la librairie. Il a donc fallu se borner pour le texte et le commentaire à des corrections qui ne changeassent rien à l'ordre des pages et à leur teneur générale. Pourtant, sans parler des fautes de pure typographie qui ont été corrigées, plus de cent passages sont ici remaniés en vue d'améliorer le texte ou l'interprétation. D'un autre côté, on verra aux *Additions* un certain nombre de remarques jugées utiles et qui n'avaient pu trouver place dans le corps du volume. Là aussi de nouveaux appendices serviront à compléter l'histoire du texte et à faire mieux connaître l'art de Virgile.

Outre les indications relatives aux manuscrits qui se lisent dans les notes, qui font partie en quelque mesure de l'interprétation même, et qui servent à contenter le lecteur à qui sa mémoire fournit une leçon différente de celle qu'il a sous les yeux, il a paru bon de réunir dans un tableau d'ensemble les variantes qui se rencontrent sur les passages principaux. On y verra d'une manière suivie le rapport de la leçon qui a été préférée avec les sources naturelles du texte, et aussi les opinions des éditeurs les plus considérables. On y verra la transformation successive qu'a subie dans leurs livres le texte de Virgile, et par quel progrès on s'est graduellement rapproché des témoignages fournis par les manuscrits les plus anciens et les plus importants, comment aussi on s'en est quelquefois malheureusement éloigné. L'indication des variantes ne porte que sur les points qui font encore aujourd'hui l'objet de débats entre ceux qui s'occupent de Virgile, et les éditions, dont la leçon est signalée d'une manière suivie, ne remontent pas au delà du P. de La Cerda, c'est-à-dire du commencement du dix-septième siècle. Pour être complet, il aurait fallu s'attacher à toutes les différences que les manuscrits présentent avec le

texte ci-dessous adopté, et aussi marquer les diversités des anciennes éditions. Mais e'eût été donner à ce volume des dimensions excessives. On ne peut tout mettre dans un seul livre. Un recueil complet de variantes n'aurait aujourd'hui un intérêt véritable que si l'on venait à découvrir un nouveau manuscrit important, ou bien s'il arrivait qu'une collation nouvelle fit reconnaître des erreurs considérables dans l'instrument dont peuvent actuellement user les éditeurs de Virgile, c'est-à-dire la collation de Ribbeck. Mais il n'est point question de retrouver un monument ignoré du texte ; et si l'on peut relever çà et là quelques inexactitudes dans le travail minutieux et savant de Ribbeck, il n'y a pas là de quoi fournir la matière d'une édition uniquement critique faisant concurrence à celle du professeur de Heidelberg. D'un autre côté, la constitution du texte de Virgile est si incertaine avant le dix-septième siècle qu'il est bien difficile d'y signaler un progrès constant, et que l'autorité même des éditions les plus célèbres a peu de valeur. Toutefois, pour en donner une idée et pour appuyer les considérations qui seront exposées un peu plus bas, il a semblé de quelque utilité d'indiquer sur divers passages importants les variantes d'un assez grand nombre des plus anciennes éditions. Ces passages sont empruntés à l'Églogue III, au premier livre des *Géorgiques* et au troisième. L'Églogue III et le premier livre des *Géorgiques* ont été choisis à cause de l'importance des endroits qui y ont été relevés et de leur notoriété ; le troisième livre, parce que, dans la partie de l'œuvre de Virgile que comprend le présent volume, c'est celui où l'on peut réunir le témoignage du plus grand nombre de manuscrits de premier ordre, et qu'ainsi il serait plus facile de voir, si les anciens éditeurs en avaient usé, à quelles autorités ils étaient allés recourir. On trouvera ce choix de variantes des anciens imprimés, en appendice, après celui des variantes des manuscrits et des éditions modernes postérieures à La Cerda.

Il a été dit plus haut que la nécessité d'user de planches clichées empêchait de modifier dans son fond la forme géné-

rale du commentaire. S'il y avait lieu de procéder à une re-composition totale, sans doute le détail subirait de nombreux remaniements. Toutefois la disposition de l'ensemble et le choix des matériaux mis en œuvre resteraient à peu de chose près les mêmes.

Il n'est pas urgent de faire aujourd'hui une édition purement critique de Virgile, et ce n'est pas le livre dont nos écoles ont actuellement besoin. Il est utile de leur présenter de la critique et des variantes; cela n'est pas douteux. En conséquence, ceux qui voudront comparer ce travail à celui de tous les éditeurs qui ont jusqu'à présent paru en France, trouveront sans doute qu'il y a ici plus de variantes, et que la recherche en a été faite avec plus de diligence. Mais il faut aussi autre chose. Ce qui est l'important, dans l'interprétation des écrivains anciens, une fois le texte établi et ce qui doit surtout faire la matière des leçons dans l'enseignement, c'est le commentaire grammatical et historique, celui qui nous met en état d'apprécier l'art de l'auteur, et d'avoir de lui et de son temps une impression réelle. Il en résulte une connaissance solide et scientifique du vrai et une conception du beau qui sont le but de l'éducation. C'est là le véritable emploi de la philologie, s'il faut la définir comme il convient, et comme elle a été définie par les maîtres qui l'ont illustrée, *l'intelligence de ce que l'esprit antique s'est proposé pour but dans le domaine des idées, des sentiments et de l'imagination*¹.

Il a donc fallu rendre l'interprétation aussi complète qu'il a été possible, pénétrer le sens véritable du texte et exprimer les raisons du choix qui a été fait. Je me suis aidé des grammairiens anciens, sans négliger sciemment aucune opinion moderne qui pût être utile. Les sources sont souvent citées, sans que cette règle ait été observée rigoureusement; quelquefois j'ai traduit ou interprété sans dire à qui est dû le sens

1. Voyez les diverses définitions de la philologie dans l'opuscule de Wilhelm Freund, *Wie studirt man Philologie*,

2^e édit. Leipzig, 1872. Celle qui est rapportée ici appartient à O. Müller. Les autres n'en diffèrent pas beaucoup.

que j'ai choisi. On voit assez que les emprunts viennent de toutes parts, et que tous les travaux antérieurs ont été mis à contribution. Mais l'auteur est responsable de toutes les observations auxquelles il s'est arrêté après un examen scrupuleux. Il y a d'ailleurs un fonds commun de rapprochements, de citations, d'explications qui est à peu près identique chez la plupart des interprètes du même auteur, et que l'on peut dire n'appartenir à personne, mais être le bien de tout le monde. Ce qui est vraiment propre à chaque éditeur, c'est la forme, la mesure et la dimension du développement, et en cela on trouvera, je l'espère du moins, que le présent livre a sa physionomie, bien différente de celle des principaux ouvrages que l'auteur devait avoir sous les yeux en le composant.

Pour indiquer l'esprit de ce travail, je puis dire que je me suis efforcé, en face du texte régulièrement établi, de me replacer dans la disposition d'esprit où j'étais durant les dix années qui se sont écoulées entre ma réception à l'École normale, et l'époque où, docteur de la Faculté de Paris, j'ai repris mes études sur un nouveau plan. Je me suis demandé ce qui m'avait alors embarrassé, ce qui avait pu m'arrêter, ce que j'eusse désiré savoir pour le dire à mes élèves, pour subir une épreuve publique, pour acquérir la plénitude même de ma connaissance. A ces questions j'essayais de répondre en multipliant mes informations, et en recherchant sans cesse de nouveaux moyens de me renseigner.

Les faits grammaticaux ont été l'objet d'une attention particulière. Les tournures, les locutions, les acceptions des mots sont les moyens dont l'auteur s'est servi pour rendre sa pensée. Lorsque nous sommes entièrement instruits sur la valeur de ces matériaux, nous pénétrons plus profondément dans cette pensée. L'emploi d'un génitif, d'un accusatif, d'un ablatif, d'un présent, d'un parfait, d'un indicatif, d'un subjonctif, d'un infinitif, la place donnée à une particule, la disposition des mots dans la phrase, ne sont pas une chose indifférente. La science de tous ces détails permet de saisir les nuances les

plus délicates de l'idée et du sentiment. La conception poétique apparaît sans voiles à celui qui en sait ainsi démêler les ressorts les plus secrets, et cela est vrai, surtout lorsqu'il s'agit d'un artiste de langage comme Virgile. Quelques-uns ont jugé le commentaire un peu abondant sous ce rapport. Selon eux, il s'y trouve bien des choses que l'on sait communément. Il est vrai que certains développements sur la construction grammaticale et sur l'acception des mots auraient pu être épargnés, mais à une condition, c'est que tous les lecteurs eussent à leur portée quelque bonne grammaire et des recueils suffisants de latinité, et c'est malheureusement ce qui n'est pas ordinaire. Le plus souvent ces utiles instruments font défaut en province à ceux qui voudraient pousser un peu loin leurs études. Il y avait donc intérêt à multiplier les explications que nos grammaires et nos dictionnaires usuels ne fournissent pas. C'est ce qui a été fait, et les autorités ont été citées pour ceux qui seraient en état de les vérifier¹.

Il est un point sur lequel il est bon d'ajouter quelques explications; il s'agit de l'orthographe. Assurément il était facile d'introduire plus de nouveauté dans cette partie de l'œuvre, mais il a fallu tenir compte des nécessités imposées à l'éditeur par les habitudes actuelles du public. Peut-être convenait-il d'agir ainsi; les lecteurs se sont accoutumés à un aspect nouveau de la langue latine, et dans les volumes de la collection qui suivront celui-ci, dans les auteurs qui succéderont à Virgile, il sera permis de tenter davantage, et de se tenir plus

1. La Grammaire de Ruddimann (éd. de 1823, revue par Stallbaum) a été citée assez souvent, surtout dans le premier volume; comme elle est rédigée en latin, elle est accessible à plus de monde. Je me suis servi aussi de celle de Madvig; la traduction française, malgré ses imperfections graves, peut être consultée. Dans les corrections de ce volume, j'ai usé de la *Grammaire latine* de Gantrelle, imprimée à Gand, actuellement le meilleur ouvrage de ce genre en français. Il y a lieu d'espérer d'ailleurs que nous nous relèverons de notre infériorité à cet égard, et que bientôt nous aurons

de la main d'un jeune homme qui porte un nom honoré dans l'Université, M. L. Havet, une Grammaire latine digne de nos études. — Parmi les livres que j'ai cités, je nommerai encore la *Grammaire latine* de Zumpt, le *Traité des particules* de Hand. Le lecteur verra d'autres ouvrages nommés en leur lieu. Pour ce qui regarde la métrique et la quantité, les *Questions Virgiliæ* de Wagner et le livre de Lucien Muller, de *Re metrica Poetarum Latinorum*, ont été mis sans cesse à contribution.

près de la tradition diplomatique, sans effaroucher et sans dérouter ceux qui auront ici déjà pris la notion d'une forme plus vraie et plus exacte des mots¹.

Les indications historiques et géographiques ont été rendues aussi sûres qu'il a été possible. Ici Forbiger, auteur d'un manuel célèbre de géographie ancienne², a été d'une particulière utilité. Je me suis aussi constamment servi de l'*Atlas antiquus* de Spruner et de beaucoup d'autres secours particuliers qu'il serait trop long d'énumérer.

Les explications mythologiques sont empruntées aux travaux les plus récents et les plus autorisés; il faut citer surtout l'*Histoire des Religions de la Grèce antique*, de M. A. Maury, la *Mythologie grecque* et la *Mythologie romaine* de Preller³, la *Religion des Romains* de Hartung, et le *Dictionnaire mythologique* de Jacobi.

On trouvera cités, avec tout le soin que réclamait un tel travail, les passages des auteurs grecs et latins que Virgile a imités. C'est ainsi que l'on peut voir de quels modèles s'est inspirée sa poésie, et que l'on se rend le mieux compte de l'étonnante transformation qu'il a fait subir à la langue poétique des Romains. Que l'on compare les vers ou les expressions qu'il doit à Ennius, à Lucrèce, à tant d'autres, et une des faces de son génie, l'art, comme dit Montaigne, « d'appesantir et d'enfoncer la signification et l'usage des mots, d'apprendre à la langue des mouvements inaccoutumés, » se révélera de la façon la plus frappante. Dans les notes, les imitations qu'ont tentées les poètes de l'âge suivant ont aussi leur place. On y voit par le détail quelle influence

1. Sur l'orthographe en général et celle de Virgile en particulier, voy. l'art. IV de cette Introduction.

2. *Handbuch der alten Geographie*, Leipzig, 1843-1847.

3. Pour ce dernier ouvrage, j'ai fait usage de l'édition allemande de 1858. Je regrette de n'avoir pu renvoyer à la traduction française publiée chez Didier en 1865. Mais le système de remaniement, et

surtout la suppression des notes, en rendant peut-être le livre plus agréable aux gens du monde, lui enlèvent de sa valeur scientifique. Souvent ces notes omises sont ce qu'il y a de capital pour celui qui veut une preuve de l'opinion qu'il adopte. Comme je cite plus d'une fois les notes mêmes, il eût fallu renvoyer tantôt au livre français, tantôt au livre allemand. Il m'a paru plus simple de ne renvoyer qu'à un seu

extraordinaire Virgile a exercée sur eux. Mais en citant les imitateurs, il convenait de ne pas descendre trop bas. A moins qu'elles n'offrissent quelque indication spéciale, les imitations de l'Anthologie, de Calpurnius, et en général des écrivains postérieurs au second siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire à l'âge d'argent de la littérature latine, ont été laissées de côté. Cette recherche des sujets de comparaison n'a pas été très-difficile. De tout temps, les grands éditeurs se sont avec assiduité occupés de ce travail; on en trouve déjà les éléments dans Guellius Valens, et dans Fulvio Orsini, *Virgilius collatione græcorum scriptorum illustratus* (Anvers, 1568; Leuwarden, 1747), dont le fond se retrouve dans les *Études grecques sur Virgile* de M. Eichhoff. La Cerda a aussi beaucoup donné à ces comparaisons, ainsi qu'Emménésius. Mais j'ai surtout usé des tables de Ribbeck et des renseignements fournis par Heyne, Forbiger et Conington. Forbiger, ayant donné autrefois une édition de Lucrèce, a reconnu entre cet auteur et Virgile des occasions de rapprochements très-ingénieux et qui avaient échappé à ses devanciers¹.

Quant aux citations des auteurs français qui ont imité Virgile, l'interprétation n'aurait rien à gagner à une telle comparaison, et les rapprochements de ce genre appartiendraient surtout à un commentaire littéraire. Ce serait d'ailleurs une mer où l'on risquerait de se noyer. Il faudrait recopier presque toutes les Géorgiques de Delille pour commencer, et ensuite tant d'autres morceaux. Ce sont de ces choses qu'il faut laisser au hasard heureux de la parole qui fait valoir la mémoire de

1. Il est nécessaire d'indiquer ici dans quelles éditions ont été recueillies les citations pour qu'on puisse les vérifier au besoin. Il y a souvent dans les chiffres des différences assez sensibles pour que cette précaution ne soit pas négligée. Il faut donc se reporter aux textes suivants : Homère, édition Bæumlein; Hésiode, édition stéréotype de Tauchnitz; Poèmes orphiques, édition Schneider, 1803; Aratus, édition Bekker, 1828; Apollonius, édition Merkel, 1854; Théocrite, édition Ameis, dans la bi-

bliothèque Didot; Ennius, édition Valen; Lucrèce, édition Bernays; Horace, édition Meineke, 1854; Catulle, Tibulle, Propertius, les chiffres d'après l'édition stéréotype de Tauchnitz, le texte souvent d'après Lachmann, Haupt ou Rosslach; Ovide, édition Merkel; Lucain, édition Bipontine; Silius, édition stéréotype de Tauchnitz; les autres poètes d'après le *Corpus Poetarum* de Maittaire; Pluie, édition Vou Jan; les Agonomes latins, édition de la collection Nisard, qui reproduit la leçon de Schneider.

l'orateur. Un excès de comparaisons ainsi présentées distrahit l'attention et l'empêche de s'appliquer au poète que l'esprit étudie.

Voilà les divers points que touche en général le commentaire. Quelques-uns auraient voulu, comme ils disent, plus de rhétorique, et Sainte-Beuve, qui est l'un de ceux qui l'ont réclamée, ajoute qu'il ne s'agit, bien entendu, que de la bonne. Mais la justification des leçons par des raisons qui ne sont pas toutes tirées de la comparaison des manuscrits, et qui souvent aussi s'appuient sur des considérations d'éloquence et de mérite poétique; la fixation exacte du sens; l'interprétation solide des mots; l'explication des tournures et des locutions; la comparaison de la langue du poète avec celle de ses devanciers, objet de son imitation, et celle de ses successeurs, qui à leur tour l'ont imité; l'indication des allusions: tout cela est de la rhétorique et de la meilleure. La valeur littéraire, oratoire ou poétique d'un écrivain, n'est point une chose qui puisse s'apprécier avec des considérations générales. Un ouvrage se compose de mots qui ont un sens, de phrases qui ont une allure, et c'est la détermination de ce sens et de cette allure qui fait que l'on reconnaît et que l'on apprécie les qualités du style et des développements.

L'appréciation littéraire proprement dite ne devait donc pas trouver place dans les notes. Un développement perpétuel de cette nature est plutôt l'objet d'un enseignement oral, ou bien il devient un ouvrage particulier, ce que nous appellerions une *Étude* ou un *Essai*, qui ne peut être distribué au bas des pages. Ces sortes de travaux, lorsqu'ils sont accomplis d'une manière supérieure, sont excellents. Mais les produire n'est pas la fonction propre de l'éditeur. Je me suis efforcé d'expliquer avec le plus de soin qu'il m'a été possible, dans la NOTICE sur la vie de Virgile, ce que je pense de son génie et de la manière dont il s'est formé, renvoyant pour le surplus à des livres tels que les *Études sur la Poésie latine* de M. Patin et la délicate *Étude sur Virgile* de Sainte-Beuve; on fera bien d'y joindre quelques

pages admirables de Fénelon, répandues soit dans la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, soit dans les *Dialogues sur l'éloquence*¹. On ne peut choisir de meilleurs modèles pour apprendre à sentir le charme des vers de Virgile, et il eût été dangereux d'essayer une lutte avec de pareils maîtres.

En résumé, la méthode que j'ai tâché de suivre est, particulièrement pour ce qui regarde Virgile, la tradition française, celle de nos savants et humanistes qui, depuis la Renaissance, se sont occupés d'éditer le texte du grand poète épique latin. Badius Jodocus Ascensius, les deux Estienne, Robert et Henri, le P. de la Ruë, Lemaire, ont en effet, avec un effort différent et un succès inégal, essayé d'établir ce texte accompagné d'un appareil à la fois critique et explicatif. Les autres pays ont eu aussi leurs livres du même genre, et encore aujourd'hui les *Virgiles* de Conington en Angleterre, de Forbiger, de Ladewig, de Kappes en Allemagne, n'ont pas d'autre objet. Les éditions dites *Variorum*, celle de Burmann, celle de Heyne même, étaient conçues dans le même esprit.

Je me suis appliqué à cette tâche de mon mieux, essayant de reconnaître et de dire ce que la science française peut et doit accueillir dans les études nouvelles dont le texte de Virgile a été l'objet, sans superstition à l'égard de notre tradition, sans témérité excessive, sans désir d'introduire à tout prix des nouveautés dans nos écoles. J'ai revu et relu avec soin (et mes études se sont surtout complétées dans l'intervalle de temps qui a séparé cette seconde édition de la première) à peu près tout ce qui a été publié d'important sur Virgile depuis la Renaissance, et les leçons ou les interprétations que j'adopte ne sont pas le fait de la fantaisie, mais d'une réflexion soutenue sur chaque point établi. Est-ce à dire que je crois être arrivé à un résultat définitif, et qui ne puisse être changé? Loin de là, de nouveaux éléments d'information peuvent être produits,

1. *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, V : Projet de poétique ; X : Sur les anciens et les modernes ;

p. 59, 66, 69-73, 115-117, éd. Delzons, librairie Hachette. — *Dialogues sur l'éloquence*, p. 28, 53, 57, 86, éd. Delzons.

grâce au progrès constant des études et aux recherches non interrompues de la philologie. Moi-même je suis souvent revenu sur ce que j'avais admis d'abord, et il est probable que je ne suis pas au terme de mes corrections et de mes remaniements. D'autres enfin peuvent, avec plus de justesse, discerner ce qui convient à notre esprit et à notre goût. Je ne demande pas mieux que d'avoir dans ce travail des émules ; et, s'ils font mieux que moi, ils pourront s'assurer d'avance que je serai le premier à leur applaudir.

Il me reste maintenant à donner diverses indications relatives aux moyens de constituer le texte de Virgile, et aux secours que l'on doit employer pour établir les différentes parties du commentaire.

II

Le texte de Virgile doit se constituer à l'aide des manuscrits, des commentaires dus aux scholiastes qui se sont occupés spécialement du poëte, des citations répandues dans les divers auteurs de la latinité, philosophes, grammairiens, écrivains de toute sorte, des imitations dont il a été l'objet de la part des poëtes qui l'ont suivi, enfin de la conjecture appliquée, depuis la Renaissance, à ces éléments variés par les savants qui ont examiné ou publié les poëmes de Virgile, et par conséquent il est nécessaire de passer en revue la série des éditions qui ont formé, depuis la découverte de l'imprimerie, comme une chaîne non interrompue.

Il existe de Virgile des manuscrits très-anciens, remontant aux siècles de l'empire romain, écrits avec un soin diligent, et nous représentant ce qu'était un livre au temps où la langue latine n'était pas encore devenue une langue morte. Les recueils de commentaires que nous possédons sont très-volumineux, et les principaux ont été rédigés à peu près à la même époque où les manuscrits ont été copiés. Enfin les citations et

les imitations du texte de Virgile sont infiniment plus multipliées dans les écrivains anciens de tout ordre, que celles de quelque auteur que ce soit.

Il est facile d'en conclure que la conjecture doit avoir médiocrement de part dans la constitution du texte, et que la tâche de l'éditeur consiste surtout à classer l'énorme amas des matériaux différents, à en établir la valeur relative et à en faire un usage judicieux. Une fois la méthode trouvée, la considération des éditions devient secondaire, et a pour principal intérêt d'exposer les variations successives qu'a subies le texte de Virgile, et d'en faire pour ainsi dire l'histoire.

Sept des manuscrits de Virgile sont écrits en lettres capitales, sorte d'écriture usitée à la bonne époque de la littérature romaine, et qui s'est maintenue en Italie jusqu'au temps de l'invasion des Barbares. Ces manuscrits sont d'étendue fort inégale, les uns étant presque complets, les autres ne contenant plus que quelques feuillets. En voici l'énumération et la description, d'après les *Prolegomena* de M. Ribbeck¹.

Le *Vaticanus* (n° 3225 de la bibliothèque du Vatican) est en fort mauvais état; il ne contient que des fragments épars des Géorgiques et de l'Énéide. Il est orné de miniatures remarquables, reproduites par Bartholi en 1741, avec la collation de Bottari. Il a successivement appartenu à Jovianus Pontanus, au cardinal Bembo, à Fulvio Orsini, qui en a fait don à la bibliothèque du Vatican, dont il était préfet. M. Ribbeck l'a collationné lui-même en entier, et le désigne par la lettre F dans son édition.

Le *Sangallensis* se compose de feuillets anciens, ayant servi de reliure à des livres plus modernes, dans la bibliothèque de Saint-Gall. Il renferme quelques fragments des Géorgiques et de l'Énéide, lus une première fois par C. G. Müller, puis par M. Ribbeck, qui le nomme G.

1. *Publi Vergili Maronis opera*, recensit Otto Ribbeck, Lipsiæ, in ædibus B. G. Teubneri, 1859-1868. Les *Prole-*

gomena critica forment un volume à part qui a été publié en 1866. J'en tirerai la plupart des observations qui suivent.

Le *Mediceus* (Plut. XXXIX, n° 29, de la bibliothèque Laurentienne) appartient jadis à la bibliothèque du Vatican. Il se trouva plus tard entre les mains du cardinal de Carpi, dont les héritiers le vendirent à Cosme I^{er}, duc de Toscane. Il a été étudié d'abord par Paulus Galianus, qui en donna en 1565, à Brescia, les variantes reproduites dans diverses éditions avec les notes de Paul Manuce, puis par Nicolas Heinsius, enfin publié en fac-simile par Foggini en 1741. M. Ribbeck n'a pu obtenir d'en faire la collation complète; mais il s'est assuré que le travail de Foggini avait un caractère suffisant d'exactitude. Toutefois les surcharges en rendent la lecture pénible, et peut-être serait-il bon de chercher de nouveau la leçon primitive. Le *Mediceus* commence au vers 48 de l'Églogue VI, et se continue sans interruption jusqu'à la fin de l'Énéide. M. Ribbeck le désigne par la lettre M.

Le *Palatinus* (n° 1631 de la bibliothèque du Vatican et enlevé au dix-septième siècle à la bibliothèque Palatine de Heidelberg) est défiguré par d'assez nombreuses lacunes. Il a jadis servi aux éditions de Commelin, 1589, 1599, 1603, dont la collation a été fort inexacte. L'édition qu'Ambrogio en a faite à Rome au dix-septième siècle est absolument sans autorité. M. Ribbeck, le premier, en donne la leçon complète, et il est juste de dire que c'est l'une des plus intéressantes nouveautés de son édition. Le *Palatinus* est désigné par la lettre P.

Le *Romanus* (n° 3867 de la bibliothèque du Vatican) a perdu plusieurs feuillets contenant des fragments des Bucoliques, des Géorgiques et de l'Énéide. Au treizième siècle, il était dans un des monastères dépendant de l'abbaye de Saint-Denis, si l'on s'en rapporte à une note écrite sur l'un des feuillets, puis il fut transporté à Rome. Là il devint l'objet de l'attention de Politien, puis de Piérius. Au dix-huitième siècle, Bottari en donna une médiocre collation à la suite de son *fac-simile* du *Vaticanus*. M. Ribbeck l'a collationné entièrement et le nomme R.

Le *Vronensis* est un palimpseste conservé dans la biblio-

thèque du chapitre de Vérone, sous le chiffre 38. Le cardinal Angelo Mai, en 1818, puis M. Keil, en 1848, en ont tiré les *Scholia Veronensia*, recueil attribué à Probus. M. Ribbeck a pu y recueillir quelques leçons qu'il a consignées dans son édition, en les marquant de la lettre V.

L'*Augusteus*, ainsi nommé par M. Pertz, qui le premier en a découvert et rassemblé les fragments, selon ce savant, serait contemporain d'Auguste; il se compose de quelques feuillets, les uns récemment achetés à la Haye, en 1862, et déposés à Berlin, les autres appartenant à la bibliothèque du Vatican où Mabillon les a vus au dix-septième siècle. Ceux-ci sont un don de Claude du Puy à Fulvio Orsini. M. Ribbeck le désigne par la lettre A.

Ces manuscrits doivent être considérés sous deux rapports différents, celui de leur ancienneté et celui de leur valeur.

L'âge de chacun d'eux a été autrefois établi d'une manière assez complaisante par les éditeurs qui en ont fait usage, ou les paléographes qui les ont examinés. Ainsi les Bénédictins ont cru le *Vaticanus* contemporain de Septime Sévère. Bottari juge le *Mediceus* antérieur à Théodose et à Valens. On a proclamé le *Palatinus* du quatrième ou du cinquième siècle, le *Romanus* du quatrième. Enfin M. Pertz, en nommant l'*Augusteus*, admet qu'il appartient peut-être au premier siècle de l'ère chrétienne. Mais les arguments sont susceptibles de controverse lorsqu'on veut établir ces propositions. La vérité est que les textes écrits en capitales ne peuvent guère être postérieurs à la fin du cinquième siècle, époque à laquelle ce genre d'écriture commença d'être abandonné. D'un autre côté, aucun n'est tel qu'un homme riche n'ait pu, dans toute cette période, en faire exécuter un pareil par des scribes habiles et choisis¹. D'après le

1. A la fin des Bucoliques se trouve, dans le *Mediceus*, une note où *Turcius Rufus Apronianus Asterius, vir clarissimus et illustris, etc.*, annonce avoir lu et corrigé le manuscrit de son frère Macharius. Ce personnage fut consul en 494. Mais il n'est

pas certain que le *Mediceus* soit le manuscrit dont il est question, et que la note n'ait pas été ajoutée plus tard d'après le manuscrit de Macharius, lequel aurait été conféré avec le *Mediceus*, qui peut être ainsi ou plus récent ou même plus ancien.

spécimen de chacun d'eux que donne M. Ribbeck, l'*Augusteus* et le *Sangallensis* offrent sans contredit le type le plus pur du beau caractère de la meilleure époque. Le *Romannus* et le *Palatinus* appartiennent à une école de calligraphie différente et inférieure. Le corps des lettres a perdu de son ampleur ; il est devenu grêle et allongé. Le *Vaticanus* et le *Veronensis* offrent un mélange des deux types précédents, mais dans lequel certaines lettres marquent déjà la décadence. Enfin, le *Mediceus* est celui qui nous montre l'écriture capitale sous l'aspect le plus altéré, déjà gâtée par l'emploi de majuscules et de minuscules usitées à des époques subséquentes.

Maintenant, M. Ribbeck a cru reconnaître, en comparant les fautes de tout genre dont fourmillent ces textes, les meilleurs de tous, qu'ils dérivent d'un archétype unique, ou du moins de plusieurs archétypes analogues les uns aux autres. D'après certaines transpositions, il croit pouvoir affirmer que cet archétype renfermait huit vers à la page ; il admet qu'il était d'ailleurs d'une qualité médiocre, rempli d'abréviations et de ligatures qui ont embarrassé les copistes, chargé de conjectures, de gloses, de scholies, de doubles leçons ; que plus d'une fois les mots anciens ou les formes antiques y avaient été remplacées par les formes vulgaires. Enfin, à certaines erreurs qui ont passé dans les manuscrits issus de cet original, il est permis de croire qu'il avait été écrit sous la dictée. Au contraire, des substitutions de lettres fréquentes, des confusions d'un genre particulier, démontrent à peu près sûrement que les textes que nous avons ont été copiés.

Si maintenant nous considérons les monuments qui nous restent, nous verrons que l'*Augusteus*, le *Sangallensis*, le *Veronensis* ne contiennent que des fragments de peu d'étendue. Nous ne pouvons sur aucun passage réunir la leçon de plus de cinq manuscrits à la fois sur sept, et encore bien rarement. Enfin, dans quelques endroits, nous ne possédons que le témoignage du seul *Romannus* ou du seul *Mediceus*. D'ailleurs, en examinant la valeur des leçons que nous fournissent l'*Augusteus* et le *San-*

gallensis, dans ce que nous connaissons d'eux, on doit leur accorder une médiocre importance. Si, au contraire, on étudie avec soin les autres textes, on estimera davantage le *Vaticanus* et le *Veronensis*. On remarquera que le *Palatinus* a été écrit avec plus de diligence que le *Mediceus* et le *Romanus*; toutefois ce dernier le cède de beaucoup au *Mediceus*. Un fait notable, c'est que le *Mediceus*, uni au *Vaticanus*, au *Palatinus*, au *Veronensis*, conserve en général la vraie leçon, ce qui lui donne dans ce cas une autorité prépondérante. M. Ribbeck s'efforce d'établir entre les manuscrits une échelle de valeurs. Au premier rang il place à peu près sur la même ligne le *Palatinus*, le *Vaticanus* et le *Veronensis*. Au second rang, et fort près du premier, il met le *Mediceus*; bien en arrière vient le *Romanus*. Enfin l'*Augusteus* et le *Sangallensis*, vu surtout leur état de mutilation, sont de peu d'usage. M. Ribbeck formule ensuite cette règle de critique, qu'en cas de dissentiment entre les manuscrits principaux il faut suivre le plus grand nombre; en cas de partage égal, le meilleur. Et toutefois ce précepte ne doit pas être observé d'une manière absolue. La méthode de restitution des textes est une méthode positive, mais non géométrique. Voilà la marche à suivre dans la plupart des cas; mais il est des circonstances où M. Ribbeck avoue qu'un seul manuscrit peut avoir conservé la vraie leçon en opposition avec plusieurs autres. Là les témoignages de tout genre, tels que les scholies des grammairiens, les citations, les imitations, ont leur emploi; là l'expérience de l'éditeur, sa science de la langue générale, de celle de l'auteur, son goût, son habileté philologique, trouvent l'occasion de s'exercer. Le mérite des travaux de M. Ribbeck est d'avoir réduit considérablement le nombre de ces cas; l'invention qui lui est propre est d'avoir constaté l'importance du *Palatinus* jusqu'ici négligé. Mais on ne peut lui accorder la prépondérance excessive qu'il cherche à donner à ce manuscrit. Dans les tables de variantes très-minutieuses qu'il a formées, et au moyen desquelles il compare les textes entre eux, il arrive à trouver que le *Palatinus* a plus souvent l'avantage sur

le *Mediceus* que celui-ci sur le *Palatinus*. Plus d'une fois cette appréciation tient à un choix de leçons que l'opinion générale des savants n'a pas confirmé. Au contraire, une comparaison suivie de ces deux manuscrits, dans les passages les plus importants, conduit à montrer la supériorité du *Mediceus*. Sur trois cent cinquante endroits environ où, dans ce rapprochement, les deux manuscrits ont été différents, le *Mediceus* me semble devoir être préféré deux cents fois, le *Palatinus* cent cinquante. Le *Mediceus*, à mon avis, reste donc le premier des manuscrits où l'on doive chercher la leçon de Virgile, et l'on voit dans quelle mesure¹. Après lui se placent le *Palatinus* et le *Vaticanus*. Je ne vois qu'à approuver les jugements portés par M. Ribbeck sur les autres textes écrits en capitales et sur l'usage qu'on en peut faire.

Aux textes écrits en capitales peuvent se joindre quelques autres d'une importance moindre, mais qui servent à confirmer certaines leçons, et prêtent de la sorte un utile secours.

C'est ainsi que le *Gudianus codex* (γ de M. Ribbeck), qui est du neuvième siècle et que possède la bibliothèque de Wolfenbüttele (in-folio, n° 70), a les plus grandes analogies avec le *Palatinus*, et peut en tenir lieu dans les passages où se voient des lacunes.

Trois des manuscrits de la bibliothèque de Berne sont importants. L'un, que M. Ribbeck désigne par la lettre *a* (n° 172), est du dixième siècle, mais ressemble beaucoup au *Romanus*. Il a appartenu autrefois à Pierre Daniel, a été signalé par C. G. Müller, puis collationné par M. Ribbeck, dans les parties où le *Romanus* fait défaut. Les deux autres manuscrits (*b* et *c*, 165 et 184), dont le second a appartenu à Bongars, et dont la collation complète est fournie par M. Ribbeck, sont tous deux du neuvième siècle et repré-

1. Le *Mediceus*, comme les autres manuscrits, offre souvent des corrections. Quelquefois cette correction est heureuse ; or-

ginairement toutefois la première main, c'est-à-dire le texte primitif, est préférable.

sentent assez fidèlement le *Veronensis* pour qu'il soit intéressant de les consulter. Tous trois, les deux premiers surtout, sont, dans les marges et entre les lignes, surchargés de scholies, recueillies et publiées par M. Hagen, sous le titre de *Scholia Bernensia*.

Les manuscrits de la bibliothèque de Vienne, *Vindobonenses codices*, examinés avec soin par M. Hoffmann (*Zeitschrift für OEsterr. Gymn.*, 1865, p. 477 et suiv.), peuvent servir à l'histoire du texte plutôt que procurer un élément nouveau d'émendation pour la leçon.

Le *Minoraugiensis* (*m*), aujourd'hui déposé dans la bibliothèque des jésuites de Feldbach, étudié aussi par M. Hoffmann (*Zeitschrift für OEsterr. Gymn.*, 1865, p. 141), ressemble tantôt à *b* et à *c*, tantôt à l'un ou à l'autre de ces deux textes, et d'ailleurs a ses défauts particuliers. Les uns le croient du dixième siècle, d'autres du douzième.

Le *Codex Bodleianus*, collationné par G. Butler (Oxford, 1854), qui est en partie du onzième siècle, en partie d'une époque plus récente, n'offre pas pour la constitution du texte de ressources nouvelles. Il semble dériver du même archétype que les précédents, et en général incliner vers les moindres d'entre eux (*R b c m*). Les particularités qui lui sont propres sont dues à l'interpolateur et au commentateur plutôt qu'elles ne laissent voir la main du poète.

M. Ribbeek signale comme n'ayant pas encore été collationné un manuscrit important de la bibliothèque de Montpellier : c'est celui qui porte le n° 253 ; il a appartenu à l'évêque d'Urfé et au président Bouhier. Les indications du catalogue le rapportent au neuvième siècle ; mais peut-être n'est-il guère plus ancien que le dixième ou même le onzième. Il offre d'ailleurs de grandes analogies avec les *Bernenses b* et *c*, mais se rapproche plutôt de *c*. Les marges sont couvertes de scholies, surtout dans la partie qui contient les Bucoliques et les Géorgiques. On y reconnaît un souvenir de Servius, mais le fond en est transformé par les idées propres au scholiaste du dixième

siècle et le caractère quelquefois bizarre que prenait de son temps la science historique¹.

D'autres manuscrits ont été signalés à diverses époques par les savants qui se sont occupés du texte de Virgile : Piérius, au commencement du seizième siècle; Heinsius, au dix-septième; Burmann, au dix-huitième; Martyn, éditeur anglais des Géorgiques, au milieu du siècle dernier; Heyne, à la fin du même siècle; Pottier, au commencement de celui-ci². Mais souvent les indications fournies en divers temps désignent le même texte sous des noms différents, ou des textes que l'on n'a pu reconnaître depuis. Plusieurs des collations alléguées ont été faites sans un soin suffisant. C'est en particulier le cas du travail de Pottier.

Ribbeck indique les principaux³: l'*Oblongus* et le *Longobardicus* de Piérius; les *Menteliani*, les *Rottendorphiani*, les *Leidenses*, les *Menagiani*, le *Montalbanianus* d'Heinsius; le *Hamburgensis*, le *Venetus*, le *Sprotianus*, le *Parrhasianus*, le *Wallianus*, le *Bigotianus*, le *Zulichemius*, le *Regius Parisiensis* de Masvicius, lequel ressemble au *Mediceus*; le *Londinensis* et l'*Arundelianus* de Martyn; le *Medianus*, les *Parisiini*, les *Havnienses*, le *Lipsiensis alter*, les *Gothani*. Ces manuscrits, dont la mention se rencontre dans les éditions critiques, et que pour cette raison il importait au moins d'énumérer ici, ont des appellations dérivées des noms de leurs pos-

1. M. Boucherie, professeur au lycée de Montpellier, en donne quelques spécimens dans les notes d'une publication assez étendue où il recueille les gloses d'un autre manuscrit de la même bibliothèque qui porte le n° 358; *Fragment d'un commentaire sur Virgile*, Montpellier, 1875. Le but de M. B. est de relever les formes qui peuvent servir à éclairer l'histoire du développement des langues romanes. Mais on peut, grâce à son travail, apprécier la valeur du commentaire pour ce qui concerne l'interprétation.

2. Voyez l'immense catalogue des manuscrits de Virgile, explorés ou décrits, au moment où Wagner a publié l'édition dite IV^e de Heyne, à la fin de cette édition,

t. IV, p. 603 et suivantes, sous la rubrique : *Codicum elenchus ad quos quidem Virgilii adhuc recensum esse factum constat*. Forbiger, éd. iv. t. III, p. v, cite la recension de M. James Henry, qui a signalé et décrit un plus grand nombre de manuscrits de Virgile qu'aucun éditeur n'avait fait jusque-là, dans son livre intitulé : *Aeneidea*, publié à Londres et Edimbourg en 1873. Je ne l'ai pas vu, d'ailleurs, outre la liste des manuscrits et des anciennes éditions, il ne contient que le commentaire des sept premiers vers de l'Énéide. Forbiger a eu communication du choix de variantes recueilli par ce savant, et en fait usage à plusieurs reprises dans sa propre édition.

3. *Prolegom.*, p. 354 et suiv.

sesseurs, de ceux qui les ont collationnés, des villes dans les bibliothèques desquelles ils sont déposés, ou encore de la forme du livre ou de l'aspect qu'offre l'écriture. Ils ont, en général, une parenté facile à reconnaître avec ceux qui ont été signalés plus haut comme tenant le premier rang, quelquefois les textes écrits en capitales, plus souvent les manuscrits de Berne. Il ne faut pas oublier non plus que les copistes qui les ont transcrits s'inspiraient aussi, pour en modifier la leçon, des scholiastes alors répandus dans les écoles¹.

En réalité, les manuscrits autres que les sept qui sont écrits en capitales, le *Gudianus* et les *Berueses*, ont une valeur très-inférieure, et peuvent servir à établir l'histoire du texte pendant le moyen âge et les différents degrés de corruption qui l'ont atteint, plutôt que fournir des éléments bien nombreux à l'éditeur qui cherche à constituer le texte de Virgile. Sans les négliger absolument, il convient de ne les faire intervenir que très-rarement et avec les plus soigneuses précautions.

Ribbeck a dressé la liste assez longue des commentateurs de Virgile dont le souvenir nous est resté : Q. Cécilius Epirota, l'affranchi d'Atticus et l'ami de Cornélius Gallus ; Asinius Pollio, C. Julius Hyginus, l'affranchi d'Auguste ; Julius Modestus, affranchi d'Hyginus ; L. Annaeus Cornutus, le maître de Perse ; Emilius Asper, M. Valérius Probus, contemporain de Domitien ; Flavius Caper, Urbanus, Vélius Longus, Q. Térentius Scaurus, qui vivait du temps d'Adrien ; Césellius Vindex et Sulpicius Apollinaris, dont Aulu-Gelle suivit les leçons ; Héliénus Aeron, commentateur de Térence et d'Horace ; Hattérianus, Elius Donatus, le maître de saint Jérôme ; Caramnus, Rufus Festus Aviennus ; les traducteurs de Virgile en grec, les déclamateurs qui choisissaient dans Virgile leurs sujets à déve-

1. C'est ainsi que deux des manuscrits de Pottier, 7 et 11, ont « velati limo », *Æn.* XII, 120 ; M. Ribbeck s'applaudit d'y voir un texte que, selon Servius, Caper et Hygin ont affirmé être la véritable leçon de Virgile. Mais, comme ces manuscrits

sont du xi^e siècle et du xii^e, il est bien probable que c'est à l'influence de Servius qu'ils doivent cette leçon beaucoup plutôt qu'à la tradition diplomatique, et ainsi leur importance propre se trouve notablement diminuée.

opper soit en prose, soit en vers; Tib. Claudius Donatus, l'auteur d'une vie de Virgile, compilée de divers biographes et surtout d'après Suétone; Junius Philargyrius, Titus Gallus, Gaudentius, Servius.

De tous ces commentateurs nous n'avons pas, tant s'en faut, les ouvrages. Beaucoup d'entre eux sont seulement cités dans les recueils de scholies qui nous sont parvenus dans un état différent d'intégrité, ou dans les écrivains latins. Quant aux recueils, celui qui porte le nom de Servius est le plus important. Mais il faut observer que dans les manuscrits il n'a pas toujours la même étendue, et que très-certainement nous ne le possédons pas sous la forme que l'auteur lui a donnée. On dispute encore aujourd'hui beaucoup pour savoir si les exemplaires les plus étendus de ce commentateur doivent être considérés comme les plus authentiques, tandis que les moins étendus n'en seraient qu'une mutilation, ou bien au contraire si ces exemplaires développés ne sont pas un texte déformé par des interpolations de diverses époques¹. Ce qui n'est pas douteux, c'est que tout ce qui porte le nom de Servius n'est pas de lui². Outre Servius, nous avons le recueil de Philargyrius³, celui qui porte le nom de Probus⁴, les *Scholïa Veronensia*, tirées par le cardinal Angelo Maï d'un palimpseste de Vérone⁵, les Fragments des *Quæstiones Vergilianæ* d'Asper⁶, tirés d'un palimpseste de la Bibliothèque Nationale de Paris; quelques fragments placés par Lion et par Keil à la suite de leurs

1. Ribbeck, *Appendix Vergiliana*, p. 10 et suiv. Voyez, cités dans la *Littér. romaine* de Teuffel, divers articles ou brochures de G. Thilo, le savant qui semble aujourd'hui, sur cette question, avoir le plus d'autorité, et qui promet sur Servius un travail complet, destiné à distinguer ce qui lui appartient et ce qui lui est étranger. En attendant le résultat de ses études, on doit considérer le *Servius* de Lion, Gættingue, 1826, comme le principal.

2. *Commentarii in Virgiliū Serviani*, Lion, 1826, Gættingue, t. I, p. vi.

3. A la fin du *Servius* de Lion. Thilo a

prouvé que c'est ainsi qu'il faut écrire ce nom.

4. A la suite du *Servius* de Lion, et dans la publication spéciale faite par H. Keil, Halle, 1848. Il ne semble pas que tout ce que contient ce recueil soit entièrement du célèbre grammairien de Bérytus; mais il s'y trouve des traces d'une érudition ancienne et solide. Cf. Ribbeck, *Prolegom.*, p. 164.

5. Publiées par Lion à la suite de son *Servius*, et par Keil à la suite du *Probus*.

6. Publiés par Keil dans le même recueil.

publications ; les *Scholia Bernensia*, recueillies par Hagen¹ sur les manuscrits de Berne, et qui contiennent une rédaction abrégée des commentaires de Titus Gallus, de Gaudentius et de Philargyrius ; enfin le second Donat². On peut joindre à ces noms ceux de Fulgentius, auteur d'un traité *de Continentia Virgilii*, qui se trouve dans un certain nombre d'éditions, et de Cynthius Cenetensis³.

L'usage qu'il y a lieu de faire des témoignages fournis par les commentateurs, soit pour la constitution du texte, soit aussi pour l'interprétation, doit être entouré de précautions. Souvent les scholiastes se contredisent et se combattent les uns les autres. Servius blâme particulièrement ceux qui voulaient voir partout des allusions aux circonstances de la vie de Virgile, ou, comme on s'exprimait en ce temps-là, des allégories. La doctrine grammaticale que possédaient les commentateurs anciens et la forme de l'interprétation telle qu'ils l'entendaient n'a pas de quoi nous satisfaire de tout point. Toutefois pour ce qui regarde les usages, les cérémonies du culte, les légendes religieuses, Servius, en particulier, est une mine précieuse d'informations. Quant à ce qui concerne l'établissement de la leçon, dans certains cas peu nombreux (par exemple, *Æn.* XII, 120), le témoignage des scholiastes peut être admis contre tous les manuscrits. Le plus souvent il vient appuyer le texte fourni par tel des manuscrits principaux. Enfin, l'accord des manuscrits principaux contre les scholiastes doit presque toujours être prépondérant. Si l'on songe à la subtilité quelquefois excessive de leurs interprétations, aux idées singulières qui hantaient leur esprit, on reconnaîtra que les manuscrits de Virgile, j'entends les plus anciens, offrant un texte contemporain au moins de la plupart des commentateurs dont la rédaction nous est parvenue, nous permettent de voir ce qu'était Virgile dans un temps où la littérature latine était en honneur,

1. *Commentatio ex Supplementis annuum Philologicorum*, Leipz. 1867, Teubner.

2. Ce commentaire, qui a fort peu de

valeur, se trouve dans l'édition de Fabricius de 1561, in-f^o.

3. Publié par le cardinal A. Maï.

et où la langue latine se parlait et s'écrivait encore avec pureté.

Les auteurs anciens qui ont cité Virgile peuvent être des témoins de ce qu'était de leur temps le texte de ses œuvres. Pline et Quintilien disent en avoir vu le manuscrit autographe¹. On a montré à Aulu-Gelle² un exemplaire du second livre de l'Énéide, qui passait pour être de la main du poète. Aussi quelques excellentes leçons, généralement adoptées, proviennent-elles de citations antiques³. Mais il serait imprudent de s'abandonner d'une manière absolue aux renseignements que l'on peut ainsi obtenir. Souvent les anciens, Quintilien, Columelle, les deux Sénèque, eurent de mémoire. Quant aux grammairiens, qui ont donné tant d'exemples de Virgile, que, comme le dit M. Ribbeck, lors même qu'il ne nous serait parvenu aucun manuscrit de ses œuvres, nous pourrions, avec de tels témoignages, en rétablir la plus grande partie, en général ils sont capables d'égarer plutôt que de guider le critique. La négligence des copistes, obligés de fournir pour les écoles à une demande considérable d'exemplaires, la médiocrité d'esprit des maîtres, dépourvus d'une méthode suffisante, ont contribué à gâter le texte du poète dans la tradition des grammairiens. Ajoutez que le plus souvent ils se copiaient les uns les autres, et citaient d'après des recueils ou des livres de seconde main, sans recourir aux sources primitives. Ce n'est pas que Charisius, Diomède, Julius Rufinianus, Arusianus Messus, Macrobe, Nonius, Priscien, les scholiastes d'Horace et de Lucain, ne fournissent quelques citations propres à éclairer l'éditeur, lorsque les manuscrits principaux sont partagés entre plusieurs leçons plausibles. Mais il ne peut être question d'user des renseignements que l'on obtient ainsi pour réformer le texte offert par la tradition diplomatique ou établir des interprétations nouvelles.

1. Pline, *II. V.*, XIII, 12, 26. — Quintilien, I, 7, 20.

2. *Nuits attiques*, II, 3, 5.

3. *Bucol.* I, 12 : *turbatur*; *G.* I, 513 : *addunt in spatia*, s'appuient surtout sur le

témoignage de Quintilien. *Æn.* I, 636, *dii a* pour autorité Aulu-Gelle, IX, 14. Toutefois, aujourd'hui même, cette leçon rencontre un contradicteur, tel que Conington.

Enfin la comparaison des passages des auteurs anciens que Virgile a imités, celle des passages où ses successeurs, Ovide, Sénèque, Stace¹, Valérius Flaccus, Silius, Ausone², etc., essayent de se rapprocher de lui, ou bien où les écrivains de tout genre laissent voir des réminiscences de ses vers, n'est pas sans importance pour la constitution du texte et de l'interprétation.

Toutes ces preuves différentes doivent être recueillies et examinées. La base principale sur laquelle l'édifice doit s'élever n'en reste pas moins la collation des manuscrits principaux, particulièrement de ceux qui sont écrits en lettres capitales, et en tenant compte de la valeur relative qu'il convient de leur attribuer. C'est là le principe que l'éditeur critique de Virgile ne doit jamais perdre de vue.

III

L'histoire du texte de Virgile, depuis que l'imprimerie a commencé à le reproduire, peut se diviser en deux grandes périodes, celle qui précède les éditions de Nicolas Heinsius (1664, 1671, 1676), et celle qui les suit. C'est en effet Nicolas Heinsius qui, le premier, par une étude patiente et prolongée durant trente années, discerne les sources les plus importantes du texte, a le courage de rompre complètement avec une tradition erronée, et l'autorité de faire adopter à tous ses successeurs la doctrine nouvelle qu'il établit. Avant Nicolas Heinsius, les manuscrits les plus considérables sont, à diverses reprises, connus des éditeurs, mais ils ne savent pas s'en servir ou sont incapables de faire prévaloir leur leçon. La constitution du texte de Virgile flotte au hasard, recevant çà et là des améliorations

1. Par exemple *Æn.* IV, 217; cf. *Silves*, V, 3, 105.

2. Par exemple *Æn.* I, 703; cf. *Ausone*, *Idylles*, 111, 23.

qui n'ont rien de définitif, et qui quelquefois disparaissent au bout de peu de temps ou s'altèrent sans remède par la faute d'une méthode insuffisante. La recension de Nicolas Heinsius devient, après lui, la base de toutes les éditions qui reproduisent le texte qu'il a donné, ou des textes dérivés du sien. Enfin les corrections nouvelles qui s'introduisent dans la leçon de Virgile peuvent être regardées comme le développement des règles que son exemple a fait prévaloir, et comme des compléments de son travail. L'interprétation, ayant pour objet un texte d'une qualité supérieure, gagne sans cesse en profondeur et en étendue, et laisse bien loin derrière elle les tentatives faites en divers sens dans les temps qui ont précédé Heinsius.

Chacune de ces périodes peut à son tour se subdiviser : ainsi, dans la première, il est permis de distinguer l'espace de temps qui s'écoule depuis l'édition *princeps* jusqu'au moment où les *Aldines* remplacent les premières *Vénitiennes*, de 1469 à 1501 ; celui où les *Aldines* sont le fondement du texte et les *Ascensiennes* la source de l'interprétation, et qui s'étend à peu près jusqu'au milieu du seizième siècle ; celui où dominent Erythraeus, Fabricius, Pulmann, Paul Manuce, Henri Estienne et Van Meyen, jusqu'à la fin du seizième siècle ; celui enfin de la faveur de La Cerda et des *Elzéviriennes*, qui se termine au moment où paraît la troisième édition d'Heinsius. Dans la seconde période, avec le texte d'Heinsius, on suit d'abord les commentaires du P. de la Ruë, d'Emménessius, de Masvicius et de Burmann. Heyne, un peu après le milieu du dix-huitième siècle, ouvre une ère nouvelle qui se prolonge jusqu'aux premières publications de Wagner (1830), et que caractérisent surtout la nouveauté et la solidité du commentaire. Les travaux de Wagner, continuant d'ailleurs ceux de Heyne, donnent une grande impulsion particulièrement à l'examen de la langue de Virgile, et ce savant reste le maître incontesté des études virgiliennes, jusqu'à la publication de l'instrument dont Ribbeck a doté la science, 1859. Quelques renseignements, un peu plus détaillés que ce qui précède, fournis sur chaque période, éclaireront le

lecteur sur le mouvement et le progrès des études relatives à Virgile¹.

Les premières éditions, c'est-à-dire les *Romaines*, de 1469 et 1471, les *Vénitiennes*, des années 1470, 1471, 1472, etc., furent faites d'après des manuscrits médiocres. Pourtant, à côté de leçons un peu extraordinaires², et qu'il faut rejeter, on en trouve d'autres d'une bonne qualité³ qui n'ont pu se maintenir dans le texte vulgaire de ce temps. Bientôt d'ailleurs la nécessité de produire rapidement des livres pour répondre à la demande du public, et la concurrence qui s'établit entre les libraires, fit de la publication du texte de Virgile une opération industrielle plutôt qu'une affaire scientifique. Ce n'est pas que des manuscrits de premier ordre n'aient pu alors être à la disposition des éditeurs. Le *Romanus*, par exemple, a été connu de bonne heure; Politien en fait mention dans ses *Miscellanea*, chap. LXXVII, et la Bibliothèque Nationale de Paris possède un exemplaire de la seconde *Romaine*, 1471, qui lui a appartenu, et où il a pris soin de consigner sur les marges, surtout pour les Bucoliques et les Géorgiques, les variantes du *Romanus*. L'*Oblongus* de Piérius paraît avoir été le manuscrit de Pomponius Lætus, dont Jean André, évêque d'Aléria, se servit pour corriger la seconde *Romaine*. Mais les éditeurs se copiaient les uns les autres, ou bien modifiaient le texte d'une façon tout à fait arbitraire. L'interprétation eut pour base Servius, de très-bonne heure imprimé à part (en 1471 et 1472), puis servant à annoter le texte, et bientôt accompagné d'autres commentateurs modernes, dont le fond était Servius lui-même et Probus, le tout illustré des élucubrations de la science assez confuse du temps. Les dernières éditions vénitiennes donnent presque toutes Virgile avec les Cinq Commentaires, *cum commentariis*

1. Pour toute cette partie, on verra facilement que j'ai fait grand usage du travail de Heyne, *De Virgiliti editionibus*; cf. t. IV, p. 635 et suiv. de l'édition IV^e de Heyne, publiée par les soins et avec les additions de Wagner, Leipzig, 1830-1832. J'ai d'ailleurs quelquefois modifié ses ap-

préciations, grâce à un examen attentif d'un grand nombre des anciennes éditions que j'ai consultées dans les diverses bibliothèques de Paris.

2. Voyez particulièrement G. III, 520.

3. Voyez *Buc.* III, 100 : *ervo* ; G. III, 217 : *Sila*.

quinque Servii, Landini, Ant. Mancinelli, Donati, Domitii. Le texte en est de plus en plus négligé; les éditions se reproduisent quelquefois page pour page, ligne pour ligne, avec leurs erreurs, leurs fautes d'impression, en y ajoutant de nouvelles altérations¹. C'est seulement dans quelques éditions faites en dehors de ce courant, et d'ailleurs criblées de fautes d'impression, que l'on retrouve avec une certaine indépendance quelques-unes des meilleures leçons définitivement introduites dans le texte².

Les éditions *Aldines*, c'est-à-dire publiées à Venise par Alde Manuce et ses héritiers, assurément, sont loin d'être parfaites, mais la différence qu'elles présentent avec les dernières Vénitienues est considérable, et l'on conçoit facilement que, sans parler de la supériorité de leur aspect typographique, elles soient devenues les modèles de ce temps-là. En effet, quoique la réimpression de l'ancien texte ne s'arrêtât pas immédiatement, les *Aldines* devinrent bientôt le fonds où vinrent puiser tous les éditeurs du commencement du siècle³. Les éditions que l'on appelle *Aldines* sont assez nombreuses et se multiplièrent pendant près de cinquante ans. Elles sont particulièrement remarquables par la commodité du format et la beauté du caractère italique. Elles ne sont point toutes exactement pareilles. Le fond premier en est en réalité le texte des anciennes éditions antérieures à 1500, remanié toutefois à diverses reprises, en général avec assez de bonheur, sans qu'on puisse indiquer

1. C'est ainsi que l'édition Vénitienne de 1486 ayant écrit, *G. III, 114, rapidis rotisque*, au lieu de *rapidisque rotis*, on trouve le passage écrit de la même manière dans la *Milanaise* de 1487, dans la *Vénitienne* de 1488 et dans d'autres postérieures. — *Spectus* (*B. III, 48*), *eruo* (*B. III, 100*), *non ullo* (*G. I, 22*), *rapidus* (*G. III, 114*), *Silu* (*G. III, 219*), sont des leçons inconnues aux dernières éditions vénitienues, après avoir paru dans les *Romaines* et dans les premières *Vénitienues*.

2. Ainsi l'édition de Louvain de 1475 donne *non ullo* (*G. I, 22*), *palca* (*G. I, 192*), *averso* (*G. I, 218*), *trepidî* (*G. I,*

296), *addunt in spatia* (*G. I, 513*), leçons abandonnées par les *Vénitienues*. La *Parisienne* de 1478 est la première qui fournisse *Mysia* (*G. I, 102*), repris par Ascensius, et depuis abandonné à un tel point que l'on retrouve *Masia* dans le P. de la Cerda.

3. Les éditeurs de la collection Bipontine appellent *Ascensio-Aldino-Egnatiana* la période qui s'étend de 1500 à 1546. Mais voyez ce que dit justement Heyne (t. IV, p. 669) de l'édition d'Egnatius, 1507. Elle ne semble avoir exercé aucune influence considérable sur la forme des éditions postérieures.

précisément quels sont les manuscrits dont les éditeurs ont usé. La première est de 1501. Heyne estime surtout la troisième, qui est de 1514, et qui fut établie par les soins de Naugerius. Je les ai vues avec cinq ou six autres, conservées à la Bibliothèque Nationale, et entre elles je préfère celle de 1527, qui est déparée par un très-grand nombre de fautes typographiques, mais où ont trouvé place d'excellentes leçons¹. Il est difficile d'y méconnaître l'influence de quelqu'un des principaux manuscrits, mis en œuvre dans la librairie des Aldes, sans qu'on puisse discerner clairement quel est celui qui a servi de modèle. D'ailleurs l'abandon des meilleures leçons, que l'on doit déplorer dans les éditions subséquentes, enlevait toute autorité durable à la réforme du texte. C'est un trait de ce temps d'hésiter, de ne pas savoir se fixer sur une méthode solide. Les *Castigationes* de Piérius Valérianus, 1521, qui contiennent une collation, très-bien faite pour le siècle, du *Romanus* et de quelques manuscrits non sans valeur, dont un ressemble de très-près au *Mediceus*², sont plus d'une fois réimprimées à la suite d'éditions complètes, sans que l'on semble en tenir compte pour la correction du texte. Piérius lui-même propose ses leçons, sans toujours bien choisir entre elles, quelquefois même sans indiquer celle qu'il préfère. Ce sont les différentes *Aldines*, comparées entre elles et imitées d'après des principes qu'il est difficile de déterminer, que l'on retrouve bientôt dans les *Ascensiennes* ou éditions publiées d'abord par Badius Jodocus Ascensius à Paris (la première est de 1500 et suit quelqu'un des anciens textes), puis dans les *Juntines*, ou éditions publiées par Junte et ses héritiers à Florence et à Venise, dans les Virgiles de Robert Estienne, dans ceux de Gryphe, de Simon de Colines, etc. Tandis que pour le texte les *Aldines* obtiennent

1. *Buc.* III, 16, *faciant*, qui est dans celle de 1514; 100, *ervo*, qui est dans celles de 1501 et de 1514, mais que les éditions de 1507 et de 1541 remplacent par *arvo*; *G.* I, 3, *qui cultus*; 36, *sperant*; 145, *veit*; 175, *explorat*; 181, *illudant*;

390, *ne nocturna*; *G.* III, 383, *velatur*. *Buc.* II, 7, *coges*; *G.* IV, 148, *post me memoranda*.

2. C'est celui auquel Piérius donne ce nom, mais qui n'est pourtant pas le *Mediceus*, revu par Turcius Apronianus Rufius.

la prépondérance, les *Ascensiennes* deviennent le type de l'interprétation. Badius Ascensius, dans son édition de 1500, ajoute à Servius une rédaction faite par lui-même d'un commentaire extrait des principaux interprètes, et où il mêle ses propres opinions; dès lors ce commentaire se répète de tous côtés, et il pénètre dans les éditions vénitiennes par l'imitation que Junte en fait le premier. D'un autre côté le commentaire de Torrentinus sur les Bucoliques et les Géorgiques se réimprime sans relâche, surtout dans les éditions de Strasbourg, d'Anvers et de Leipzig, ainsi que celui de Mélancthon sur tout Virgile¹. Heyne reproche à ces élucubrations d'être puérides et de gâter les esprits. Mais, malgré la faveur dont elles jouissent, les éditions savantes in-folio *cum decem commentis*² sont trouvées trop volumineuses, et on voit paraître celle de Nicolas Érythraeus³, qui a la prétention de retrouver l'ancienne leçon⁴ et de donner, soit dans ses notes marginales, soit dans ses appendices, tout ce qui est nécessaire pour connaître les sources du texte et de l'interprétation de Virgile (1539). On peut dire avec Heyne que le discernement fait entièrement défaut à l'auteur⁶; il cite en marge les meilleures leçons sans les adopter, il introduit des changements inacceptables, il mêle et confond tout, et pourtant, à cause de la commodité qu'il paraît offrir, son livre est celui qui, sans comparaison, s'est le plus souvent réimprimé. On peut le considérer comme le produit définitif des études dans cette première partie du seizième siècle.

De divers côtés on essaya de faire autrement et mieux, et parmi les éditions principales de ce temps il faut compter celle de Georges Fabricius de Chemnitz, 1551, plus d'une fois réimprimée, dont le mérite consiste surtout dans le soin donné à la

1. On peut y joindre ceux d'*Eobanus* et de *Kulmann*. D'ailleurs, je ne cherche point comme Heyne à tout dire, mais à indiquer la marche générale des études.

2. *Servius, Donatus, Mancinellus, Probus, Beroaldus, Augustinus Dathus, Domitius Calderinus, Jodocus Badius As-*

censius, Pierius Valerianus, Landini enarrationes. Voyez les éditions de Lyon, 1528, 1529.

3. Voyez la note de Wagner, t. IV, p. 671, note, de la 4^e édition de Heyne.

4. *In pristinam lectionem restituta*.

5. « Inepta opella ».

publication du commentaire du second Donat et de Servius ; celle de Paul Manuce, 1558 et suiv., accompagnée de notes marginales, pour la plupart empruntées à Servius, et qui présente quelques corrections utiles¹ ; celle de Pulmann, 1564 et suiv., qui réunit à ses notes personnelles les notes de Paul Manuce et de Fabricius ; celle de Germanus Guellius Valens, 1575, qui, suivant un chemin déjà ouvert par quelques autres éditeurs et particulièrement par Fulvio Orsini, dans son *Virgilius collatione græcorum scriptorum illustratus*, 1568, fait consister surtout son annotation dans l'indication des principaux passages que Virgile a imités des Grecs ; celle de Van Meyen, 1576, souvent reproduite, et qui offre un assez bon choix de leçons pour le temps ; celle de Henri Estienne, 1572 (?) ou 1577 et années suivantes, qui plus tard est reprise par Taubmann ; enfin celle de Bersmann, 1581. Toutes ces éditions présentent d'ailleurs le même caractère que celles de la période précédente ; la méthode y est incertaine. Ainsi Paul Manuce donne en 1573 et 1583 les variantes du manuscrit qu'il appelle le *Carpensis* (c'est le *Mediceus* d'Heinsius, Foggini, etc.)² ; le libraire Commelin annonce, dans les éditions de 1589 et 1603, qu'il se sert du *Palatinus*, et pourtant la leçon générale ne s'améliore pas. Comme le dit Heyne, le hasard décide de la forme du texte plus que la méthode. La seule chose que l'on puisse constater, c'est que, l'attention se portant surtout sur le commentaire, et naturellement Servius en étant la source principale, ce sont les leçons de Servius et des anciens commentateurs qui entrent peu à peu dans le texte, et c'est de la tradition un peu confuse qu'ils fournissent que se rapprochent le plus les éditions de ce temps et celles qui suivent jusqu'à la réforme d'Heinsius³.

L'édition d'Henri Estienne est médiocre comme texte (elle a pour base les *Aldines*), et l'interprétation n'est pas sensi-

1. Heyne cite pour exemple *Æn.* XII, 221, *tabentesque genæ*.

2. Voyez plus haut, p. xiv.

3. Pourtant ce travail s'accomplit sans rigueur. Ainsi la plus sûre leçon et la meil-

leure qu'il convienne d'emprunter à Servius, *limo*, au vers 120 du XII^e livre de l'*Énéide*, ne trouve pas place même chez le P. de la Cerda, qui se contente de la donner comme variante.

blement supérieure à celles que contiennent les éditions de ses contemporains. Elle mérite d'être remarquée à cause du soin typographique que l'auteur y a apporté et de l'aspect élégant qu'il a su lui donner. Surtout elle contient une ingénieuse et spirituelle préface où H. Estienne raille les travaux de ses concurrents et expose le plan d'une édition telle qu'il entendrait qu'elle fût faite. Selon lui, Manuce a tout pris à Servius et n'a rien mis de son fonds. Érythraeus signale les *deltacismes*, les *cappacismes*, les *mytacismes*, c'est-à-dire fait de son commentaire un traité de basse grammaire; d'autres en font un traité de rhétorique technique; il en est qui changent le texte sans fondement; il y a des éditeurs qui ne craignent pas de mettre le nom d'un savant illustre en tête d'un travail qui ne dénote aucun soin. Pour lui, ce qu'il conçoit comme l'édition modèle, c'est celle où Virgile serait étudié dans sa langue, son style, ses emprunts, son habileté, ses mérites propres¹.

Ce plan ne fut pas rempli par le commentaire diffus et pesant de Pontanus, 1599, par celui de Taubmann, 1609 et 1618, exécuté avec soin comme la plupart de ses éditions, mais sans beaucoup de discernement. Heyne fait le même reproche aux commentaires de Farnabius, 1634, de Minellius, 1674; ils ne jugent point par eux-mêmes et ne cherchent pas à reconnaître ce qu'il convient d'interpréter ni à trouver une interprétation exacte. Ils recopient leurs prédécesseurs ou en font des extraits. De même les éditeurs marchent au hasard, et l'on peut dire que les éditions elzéviriennes qui portent le nom de Daniel Heinsius n'offrent guère d'intérêt pour la critique curieuse d'un texte bien établi et d'une élucidation attentive.

Ce que la fin du seizième siècle et le commencement du

1. « Virgilium ἐλληγίζοντα, Virgilium
« ἀρχαίζοντα, Virgilium ἰδιόζοντα, sive
« νεωπερίζοντα, Virgilium διθυραμβίζον-
« τα Virgilium θανειζόμενον et θανει-
« ζοντα, Virgilium ὠραϊζόμενον vel καλλω-
« πίζόμενον, Virgilium παρομιαζόμενον,

« Virgilium πολυσχίσματον, Virgilium αὐ-
« τεξηγήτην, tunc autem et ipse quos e
« Graecis vel ἀπαρἀλλάτως imitatus est
« locus, vel aliquid παραλλάτων... no-
« vam poete nostri in furando solertiam,
« qua velut oculos praestringit. »

dix-septième produisirent de plus considérable, ce fut d'abord le Servius de Pierre Daniel en 1600 (le texte qui y est joint n'a aucune valeur particulière), et ensuite l'édition avec commentaires du P. de la Cerda, en trois volumes in-folio, Madrid et Lyon, 1608, 1612, 1617. Le texte du P. de la Cerda n'est que celui auquel était arrivé son temps par les tâtonnements que j'ai indiqués : il n'a donc aucune qualité spéciale. Il ne soutient en aucune façon la comparaison avec celui qui est issu des études d'Heinsius, et, pour l'éditeur moderne, il y aurait danger plutôt qu'utilité à s'y arrêter¹. Le commentaire a un mérite supérieur. Il est quelquefois un peu trop abondant et diffus; la mesure y fait défaut; les indications n'ont pas la précision que nous réclamons aujourd'hui dans ce genre d'ouvrages; sur un nombre important de points la science s'est approfondie ou modifiée. Mais on y trouve une richesse d'informations, une ampleur de discussion, une égalité soutenue, qui rendent encore aujourd'hui ce commentaire précieux et obligent les éditeurs soigneux à y recourir, en apportant, bien entendu, à cette lecture un esprit suffisant de critique et de choix.

Nicolas Heinsius n'a donné qu'un texte sans commentaires, et accompagné d'une courte préface, comme le comportait le format elzévirien². Il avait promis des *Castigationes*, c'est-à-dire une discussion des différentes corrections qu'il adoptait. Mais elles ne furent jamais complètement rédigées, et seulement longtemps après la mort d'Heinsius ses notes prirent place dans l'édition de Burmann. Il avait passé trente ans à recueillir et à comparer les leçons des manuscrits, et en avait étudié trente environ³. Entre eux se trouvent le *Mediceus*, le *Romanus* et le *Gudianus*, c'est-à-dire ceux qui représentent les différentes formes du plus pur de la tradition diplomatique et particulièrement celui qui est le meilleur, le *Mediceus*, dont il sut

1. J'ai indiqué ce texte dans mon choix de variantes, pour représenter en bloc l'ancienne leçon à côté de celle d'Heinsius et de ses successeurs

2. Elzévir, 1664, in-12; Hack, 1671, in-16; Elzévir, Amsterdam, 1676, in-8° et in-12.

3. Heyne en donne la liste complète, p. 613, t. IV, de la 4^e édition.

reconnaître l'importance prépondérante et faire prévaloir la leçon dans son texte. L'orthographe qu'il y trouva le préoccupa aussi beaucoup, comme on peut le voir par le court *Avertissement au lecteur* inséré en tête de l'édition in-12 de 1676 et par les innovations qu'il introduisit en ce genre dans le corps même du livre. Cette édition se réimprima à plusieurs reprises et devint le modèle sur lequel les autres se réglèrent.

Ainsi le P. de la Ruë avait, en 1675, donné sa première édition de Virgile *ad usum Delphini*, qui compte parmi les meilleures de cette collection estimée. La seconde, en 1682, fut corrigée à l'aide du texte d'Heinsius, comme le P. de la Ruë l'indique lui-même à la fin de sa préface. Seulement cette correction fut loin d'être complète. Le savant jésuite avait l'esprit critique peu développé. Il se rendit imparfaitement compte de la méthode d'Heinsius, et dans beaucoup d'endroits ne crut pas nécessaire de le suivre. Aussi, pour ce qui regarde la constitution de la leçon, le P. de la Ruë est un guide peu sûr, et il ne faut pas lui attribuer une autorité qu'il n'a pas. Son mérite, qui est considérable, est d'avoir institué une forme de commentaire où chaque poëme, chaque chant est précédé d'un sommaire dont l'étendue, suffisante pour instruire le lecteur, n'est pas assez grande pour le fatiguer, où une *interpretatio perpetua*, placée sous le texte, donne le sens adopté par l'auteur, et enfin où des notes de dimension bien choisie et convenablement disposées éclaircissent ce qui a pu rester obscur ou ce qui a besoin d'être développé au delà d'une simple interprétation. Le défaut de ce travail, c'est d'abord la faiblesse de la critique, comme il a été remarqué tout à l'heure, en second lieu l'erreur qui dépare souvent l'interprétation¹, et la médiocrité trop fréquente des connaissances pour ce qui regarde la grammaire et les antiquités. Le succès du P. de la Ruë est dû à l'heureuse disposition des matières et à l'habileté de l'exécution plus qu'à la solidité réelle de l'œuvre. Toutefois ses

1. Entre autres fautes signalées, il y en a une qui étonne, *Æn.* VI, 760, où il traduit *pura hasta* par *nitida hasta*, et non par *quæ est sine ferro*.

qualités, telles qu'il a su les déployer, sont assez éminentes pour que l'on puisse dire qu'aucun éditeur ne les a possédées au même degré, et que le Virgile du P. de la Ruë est, dans son genre, l'un des modèles que doivent se proposer ses successeurs. Un nombre extraordinaire d'éditions et de réimpressions a consacré la faveur dont il a joui et dont il jouit encore aujourd'hui, et les éditeurs français en particulier doivent chez lui comme chez Henri Estienne s'inspirer de ce que demandent notre esprit et notre goût¹.

La fin du dix-septième siècle vit paraître une édition de Virgile qui ne manque pas de réputation : c'est celle de Leyde, 1680, qui, entreprise par Emménessius, fut achevée par Masvicius. La leçon est celle d'Heinsius; le commentaire est un amas assez confus de morceaux pris à beaucoup d'interprètes anciens et modernes et qui se suivent, quelquefois en se contredisant, sans que l'éditeur donne clairement son avis personnel.

Le dix-huitième siècle, pour ce qui regarde Virgile, a produit des œuvres de caractères très-différents dont quelques-unes ont une importance capitale. Je me contenterai de signaler en passant les éditions recherchées sous le rapport typographique des Barbou, des Baskerville, des Foulis, des Didot, des Bodoni. Leur originalité pour le philologue et l'humaniste est nulle; elles reproduisent d'habitude la leçon en vogue, successivement Heinsius, Burmann et Heyne.

De même il y a peu de chose à dire des traductions qui se multiplient en ce siècle; elles ont contribué à répandre parmi les hommes d'instruction moyenne la connaissance de ce que contiennent les ouvrages de Virgile. Nous en avons un certain nombre déjà au dix-septième siècle; il y en a davantage au dix-huitième. Entre elles il suffira de noter celle du P. Catrou, 1716, dont les notes sont plus d'une fois ingénieuses et in-

1. On comprend facilement qu'il ne peut être question de reproduire l'*interpretatio perpetua*; les notes en latin sont actuellement partout abandonnées. Mais il

reste à étudier (librement, cela va sans le dire) le système de l'annotation. J'ai toujours eu sous les yeux l'édition du P. de la Ruë, en composant mon commentaire.

structives¹, et celle de Delille, dont les Géorgiques sont surtout célèbres. Les Anglais ont aussi deux ou trois traductions renommées, parmi lesquelles celle des Géorgiques de Martyn se distingue par un effort spécial pour améliorer le texte, et par une connaissance approfondie des choses rurales.

Mais en Hollande, en Italie et en Allemagne, les travaux de critique et d'interprétation sont d'une importance considérable. L'édition de Masvicius, 1717, qui reproduit le texte d'Heinsius et y ajoute un commentaire extrait de Servius et de divers interprètes et critiques, est très-sévèrement jugée par Burmann, et il paraît en effet que la beauté de l'exécution typographique en est le principal mérite. L'édition de Burmann, achevée et publiée par son neveu, n'a pas non plus une valeur bien particulière. Elle reproduit en général la leçon d'Heinsius ; ce qui la distingue, ce sont les corrections apportées au texte de Servius et l'addition d'un certain nombre de notes qui, selon les desseins d'Heinsius, devaient contribuer à former ses *Castigationes*. Ces notes, retrouvées par Burmann, sont imprimées sans beaucoup d'ordre sous la rubrique *Notæ Variorum*, et complètent en quelque mesure ce que l'on sait du travail de l'illustre philologue hollandais.

L'édition de Burmann est de 1746. Mais, en 1741, en Italie avaient été faites deux publications d'un tout autre caractère, dont l'importance est certainement supérieure. Je veux parler du fac-simile du *Mediceus* donné par Foggini à Florence, dont l'exactitude a été reconnue et qui aujourd'hui, qu'il est difficile de collationner le *Mediceus*, est considéré comme représentant ce manuscrit, et du fac-simile du *Vaticanus* donné par Bottari

1. Rien n'est plus étrange que le livre téméraire, présomptueux, spirituel, ingénieux et par-dessus tout inégal, du P. Catrou. Il pose des principes de critique (ils sont mauvais d'ailleurs), et ne s'y tient pas ; il modifie de très-bons passages à tort et à travers ; il en corrige d'autres excellentement. Il y a dans son emportement une ingénuité quelquefois plaisante. Son tem-

pérament est particulièrement critique, son talent est supérieur, mais l'absence de règle, d'études bien dirigées, de suffisantes informations, l'égaré sans cesse. C'est un des exemples de ce que produit une éducation exclusivement rhétorique, comme est celle de son ordre à cette époque, et du tort que peut faire à la France l'abus de cette direction.

à Rome, avec une collation du *Romanus*. Ce dernier fac-simile et cette collation ne valent pas le travail de Foggini; ils n'en ont pas moins été longtemps un utile témoin de ces deux textes. Ces deux publications laissent bien loin derrière elles celle que fit Ambroggi en 1763, 1764 et 1765, d'un Virgile accompagné surtout de la collation du *Palatinus*. Comme le dit Heyne, la critique fait défaut à l'auteur, et l'on ne peut que regretter les sommes employées à obtenir un si faible résultat.

Nous voici arrivés à Heyne, dont le travail considérable a pour l'interprétation une importance aussi grande que celui d'Heinsius pour la constitution du texte. La première édition, en quatre vol. in-8°, parut de 1767 à 1775. La troisième, c'est-à-dire la dernière à laquelle Heyne ait travaillé, parut de 1798 à 1800, et il s'y trouve d'importantes modifications. C'est donc une période de près de quarante années qui a été consacrée par l'illustre professeur de Gœttingue à l'étude de Virgile. Heyne, qui d'abord ne songeait qu'à rééditer Burmann, en y joignant un choix de notes à l'usage des écoles¹, se vit bientôt amené à produire une œuvre toute différente. Il est vrai que, même dans ses dernières éditions, il n'a pas apporté à la leçon de bien grands changements, si on le rapproche d'Heinsius. Il n'y a pas de comparaison à établir entre les différences qui séparent le texte d'Heinsius de celui de ses prédécesseurs, et les différences qui distinguent le texte de Heyne de celui d'Heinsius. Mais l'indication et la disposition des variantes sont exactes et commodes; les notes ne sont plus un mélange confus de morceaux ramassés de tous côtés. Elles forment un tout dont les différents membres ont une physionomie pareille, et où les diverses observations de langue, de grammaire, d'antiquités, de goût, se succèdent et se font valoir par leur variété. De savants *Excursus*, placés à la fin de chaque livre, arrêtent l'attention sur les principaux points qui ont besoin d'éclaircis-

1. Préface de la première édition; cf. de la seconde édition; cf. Edit. IV, t. I, Edit. IV, t. I, p. xxxii, p. xlv. Préface p. lxxvii.

sements, et viennent au secours du lecteur curieux. Les petits poèmes attribués à Virgile trouvent leur place à la fin de l'ouvrage. La supériorité de l'édition de Heyne, à qui l'on ne peut faire les reproches qui plus haut atteignaient le P. de la Ruë, c'est la forme qu'il a su donner au commentaire et le caractère remarquable de l'interprétation. Sous ce rapport il reste le modèle ; ses notes et ses *Excursus* doivent toujours être sous les yeux de quiconque étudie Virgile, soit comme éditeur, soit comme lecteur désireux de pénétrer profondément dans l'intelligence du texte.

Pourtant là, comme ailleurs, il faut s'abstenir de toute superstition. Heyne a de son temps rencontré des contradicteurs, entre autres Voss, son élève et son ami d'abord, puis son adversaire, qui dans sa traduction et son commentaire des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, 1797, a eu plus d'une fois l'avantage dans la dispute, et depuis, sur un certain nombre de points de détail, l'édition de Heyne a paru mériter d'être complétée et réformée.

Brunek a touché à presque toute l'antiquité grecque et latine. Il a publié aussi une édition de Virgile (Strasbourg, 1785) où il donne carrière à sa critique ingénieuse et souvent trop hardie ; mais son travail n'a pas eu sur la direction des études relatives à Virgile une grande influence, non plus que celui du savant et téméraire Wakefield (Londres, 1796). Il reste d'eux des conjectures intéressantes, des interprétations curieuses, non pas un texte et un commentaire qui se soient imposés à la science.

C'est Heyne que se sont efforcés d'émender, les uns après les autres, Wunderlich et Ruhkopf, 1815-1822, Jahn, 1825. Dans les trente premières années du dix-neuvième siècle la contribution la plus importante que reçut la littérature de Virgile, c'est la publication des anciens interprètes du poète, Asper, Cornutus, etc., faite par Angelo Maï, en 1818, et celle du Servius de Lion, 1826.

La quatrième édition de Heyne donnée par Philippe Wagner,

1830-1841, ne doit pas être considérée comme une simple réimpression de la précédente, ou comme un travail seulement amélioré par de légères corrections. C'est une œuvre dans son genre originale, et qui, tout en rassemblant les fruits du labeur de Heyne, en modifie profondément la teneur. Les différentes préfaces de Heyne, les dissertations, les appendices de tout genre dont il avait accompagné son texte, ce texte même, et le fond du commentaire, y trouvent place. Mais une annotation continuelle en corrige les assertions; le texte revu sur les manuscrits est plus différent de celui de Heyne que celui de Heyne ne l'était du texte d'Heinsius, et assurément, depuis le milieu du dix-septième siècle, c'est Wagner qui a donné l'impulsion la plus vigoureuse à la critique. Les variantes sont revues et discutées; le choix en est élargi. La préface du premier volume contient, d'après Ambrogi, il est vrai, des indications nombreuses de la leçon du *Palatinus*, jusque-là négligé et mal connu; celle du cinquième volume des collations nouvelles de certaines parties du *Vaticanus* et du *Romanus* corrigeant la collation de Bottari. Le texte et le commentaire des petits poèmes attribués à Virgile est entièrement refait par Sillig. Enfin la seconde partie du quatrième volume et le cinquième présentent des études d'un caractère entièrement nouveau et qui ont ouvert une voie non encore frayée. Je veux parler des *Quæstiones Virgilianæ*, dissertations pénétrantes et exactes sur la langue et la versification de Virgile, et des recherches sur l'orthographe qui portent le titre d'*Orthographia Vergiliana*. A un certain point de vue, les travaux de Wagner ont autant d'importance que ceux de Heyne. Ce qui a fait tort à l'éclat de sa renommée, c'est qu'au lieu de reprendre d'abord sous son nom la recension du texte, il inséra dans la quatrième édition de Heyne, qu'il avait accepté de revoir, la plus grande partie de ses études nouvelles. Il a d'ailleurs donné dans le cinquième volume un texte entièrement refait d'après ses idées personnelles, plus tard une édition abrégée trois fois réimprimée avec des changements successifs (1845, 1849, 1861), et à plusieurs

reprises des dissertations ou des articles sur divers points de la critique de Virgile ¹.

Les éditions qui parurent après celles de Wagner pour la plupart se réfèrent au texte de Heyne, retouché par Wagner, et le commentaire de Heyne, accompagné des dissertations nouvelles de Wagner, sert de base à leur interprétation. Les éditeurs y ajoutent d'ailleurs suivant leur goût et leur science. C'est ainsi que l'on vit les livres de Thiel (Énéide seule, 1834 et 1838), de Süpffe (1842 et 1847), de Gossrau (Énéide seule, 1846), de Forbiger, sans cesse accru depuis la première édition, qui est de 1836-1839, de Paldam (éd. stéréotype, 1854), de l'Américain Anthon (New-York, 1848 et 1859) ².

Un important travail, qu'il est nécessaire de signaler, est la version de l'Énéide et des petits poèmes attribués à Virgile, donnée par Hertzberg en 1853 et 1857, avec des introductions et des notes, où se trouvent de précieuses indications sur ce qui regarde les antiquités, la langue, l'art de Virgile et des auteurs des poésies apocryphes.

Depuis Wagner, les deux efforts les plus remarquables pour transformer le texte et l'interprétation de Virgile sont ceux qui ont été tentés par Hofman-Peerlkamp et par Ribbeck.

Le premier, appliquant sa connaissance extraordinaire des textes latins et sa critique un peu étroite et exclusive à Virgile, comme il l'avait fait à Horace, donna en 1843 une édition de l'Énéide dans laquelle, sans aller aussi loin que dans son édition des Odes d'Horace, il retranche ou bien corrige un grand nombre de passages où il rencontre des difficultés et croit trouver des preuves que l'art de Virgile a été altéré par l'interpréteur et le copiste. Une série d'articles publiés dans la *Mnésosyne*, journal philologique hollandais, fait connaître les

1. En particulier, *Lectionum Vergilianarum Libellus*, supplément au *Philologus*, Gœttingue, 1859.

2. Le volume des *Bucoliques* et des *Géorgiques* est dédié à Ph. Wagner; en

revanche, le *Lectionum Vergilian. Libellus*, dont il est question dans la note précédente, est dédié à Anthon. — La traduction espagnole, avec texte latin, d'Ochoa, Madrid, 1869, se réfère surtout à Wagner.

modifications qu'il réclame dans le texte des *Bucoliques* et des *Géorgiques*.

Ribbeck exerce aussi à l'égard de Virgile une critique à outrance et multiplie les suppressions et les signes de doute dans de nombreux passages. Il transpose souvent et abuse du remaniement par conjecture. Mais son travail a un autre résultat : il a pourvu la science philologique d'un instrument critique incomparable. Il a collationné à nouveau tous les manuscrits de premier ordre ainsi que les principaux de second ordre, et, sauf quelques erreurs¹, nous présente le tableau le plus complet et le plus commode de l'état du texte selon la meilleure tradition diplomatique ; il a recueilli les témoignages que nous offrent les citations, les imitations de tout genre, discuté dans ses Prolegomènes un grand nombre de questions d'authenticité, de date, de paléographie, d'orthographe, ajouté un volume d'*Appendice* pour les poèmes attribués à Virgile et institué ainsi l'enquête la plus profonde et la plus étendue que l'on connaisse jusqu'ici sur le texte de Virgile. Mais, s'il n'est pas permis de négliger, sans se faire tort, un pareil faisceau de renseignements et de matériaux, il y aurait imprudence à se livrer sans réserve à la conduite de M. Ribbeck. Outre que sa critique s'emporte souvent sur les objets auxquels il s'applique et ne se possède plus elle-même², il accorde une valeur excessive au *Palatinus*³ et aussi au commentaire de Probus, et dans un grand nombre de circonstances leur donne sur les autres témoignages une prépondérance qu'ils ne méritent pas à un tel degré, il s'en faut de beaucoup. Le travail de M. Ribbeck n'ouvre donc pas une ère nouvelle dans la constitution du texte de Virgile ; il nous aide plutôt à compléter et à confirmer les règles qui étaient jusqu'ici acquises. La méthode d'Heinsius, soutenue par

1. M. Kappes en a signalé une assez importante au vers 340 du III^e livre de l'*Énéide*, où le *Mediceus* donne *quem* et non *que*, comme le prétend Ribbeck.

2. Voyez pour les *Églogues* la loi des strophes qu'il a voulu établir, et à laquelle il ne peut satisfaire qu'en mutilant le texte

d'une façon absolument inacceptable; ailleurs, les transpositions, les suppressions qu'il propose sans mesure.

3. M. Ribbeck a été le premier à donner une collation sérieuse et complète de ce manuscrit, et c'est un service inappréciable rendu à la critique de Virgile.

Heyne, développée par Wagner, reste en possession de diriger les critiques et les éditeurs; Heinsius, Heyne et Wagner, restent les savants qui jusqu'ici méritent le premier rang, lorsqu'il s'agit des études relatives à Virgile.

Néanmoins aucun des éditeurs qui ont paru depuis Ribbeck, aucun de ceux qui ont eu depuis à réimprimer leurs ouvrages, n'a manqué de faire usage de l'instrument qu'il avait créé.

Il faut citer en Italie l'édition nouvelle publiée par la librairie Le Monnier, 1868-1872, et conduite par divers auteurs avec beaucoup de soin et d'étude. On y a préféré le texte de Jahn à celui de Ribbeck. Il est permis de reconnaître toutefois que les rédacteurs du commentaire se sont efforcés de se tenir au courant des derniers travaux; ils ont d'ailleurs leur jugement à eux; leur livre a une tournure qui leur est propre; il est réellement italien, à ce point que le défaut le plus grave de leur commentaire est peut-être la diffusion à laquelle se laissent aller en général les œuvres italiennes d'érudition.

En Angleterre le premier rang appartient à l'excellente édition de Conington, dont les trois volumes¹ offrent un commentaire soigneusement rédigé où les indications diplomatiques et les discussions critiques se mêlent à l'interprétation, et où les derniers travaux sont mis en œuvre et jugés. Ce travail solide est aujourd'hui la source où les éditeurs secondaires de Virgile en Angleterre vont puiser les éléments de leurs études. Ce qui distingue le livre de Conington, c'est en général une prudence et une sagesse louables, une défiance attentive à l'égard des leçons et des interprétations nouvelles, des transpositions, des retranchements à opérer; il faut y joindre une grande abondance de renseignements divers. C'est une œuvre méritoire où, s'il n'y a pas ouverture de voies nouvelles pour la science, les principaux résultats des dernières recherches sont consa-

1. 1852-1871. Le troisième volume a été rédigé sur les notes de l'auteur par un de ses élèves; le premier a été réédité en

1865 avec d'importantes modifications où Conington a usé des secours fournis par l'*Apparatus criticus* de Ribbeck.

crés par un des représentants les plus autorisés de la science anglaise.

Bien différentes du Virgile de Conington sont les études ardues, curieuses et souvent téméraires de James Henry¹. Trouver du nouveau, réviser le texte dans les passages les plus généralement acceptés, s'efforcer de transformer l'interprétation traditionnelle, lorsqu'elle ne donne pas une satisfaction complète à un esprit ingénieux et difficile, telle est la tâche que le savant irlandais semble s'être proposée. Il faut convenir que plus d'une fois il a contribué, soit à confirmer par des raisons nouvelles la leçon et l'exégèse de ses prédécesseurs, soit à introduire d'heureuses corrections sur des points particuliers. Ses travaux, d'ailleurs, composés en général en Allemagne, se rattachent à cette riche littérature de *Programmes*, de *Dissertations inaugurales*, d'articles divers, que ce pays produit sans cesse sur tous les points dont se compose la science de l'antiquité. Virgile assurément n'est pas négligé dans cet incessant mouvement de recherches, et il serait bien long d'énumérer ici toutes les brochures ou toutes les thèses dont il est le sujet². Une telle activité aide à garder les esprits ouverts sur les difficultés de toute nature que le texte présente. Toutefois l'application au détail ferait perdre de vue l'ensemble, et l'excès de raffinement sur la manière d'entendre tel ou tel passage finirait par jeter la confusion et le trouble dans la tradition générale et moyenne (c'est l'inconvénient qui frappe d'abord l'étranger, lorsqu'il se trouve lancé au milieu de cet océan d'études spéciales et minutieuses), si des œuvres plus complètes et d'une étendue plus considérable ne servaient à recueillir, à comparer, à digérer les résultats des efforts particuliers. Sans parler des *Histoires de la Littérature romaine*, telles que celles de Behr,

1. *Notes of a twelve years voyage of discovery in the first six books of the Eneis*, 1853. — *Adversaria*, etc.

2. Pour se borner à celles qui ont surtout rapport à la critique et à l'interprétation, on peut citer les *Schedæ criticæ* de

Hanow, 1863, les *Explicationes Vergilianæ* de Heckermann, 1853, les *Quæstiones Vergilianæ* de Regel, 1866, les *Programmes* de Nauck, de Klouček, de Schaper, d'Ameis; l'*Explication des deux premiers livres de l'Énéide* de Weidner, 1869.

de Bernhardt, de Teuffel, où, avec des méthodes différentes, les vues présentées par les divers écrivains et philologues qui se sont occupés de Virgile sont analysées et offertes d'ensemble aux lecteurs, plusieurs éditions de Virgile aujourd'hui, se réimprimant et se renouvelant à des intervalles assez rapprochés, entretiennent dans le public lettré la connaissance et le goût du poète latin, et, en conservant leur caractère propre, l'aident à être au courant des modifications que consacre l'opinion publique, jugeant en dernier ressort les débats des critiques spéciaux.

Ainsi M. Ribbeck, outre sa grande édition, a publié (Teubner, 1869) un texte de Virgile, précédé d'une dissertation sur la vie du poète, qui est aujourd'hui le morceau le plus solide et le plus complet sur ce sujet. Les hardiesses du texte de l'édition complète sont d'ailleurs assez atténuées, quoiqu'il en subsiste trop encore pour que l'on puisse s'y fier sans réserve.

La jolie édition de M. Haupt (Hirzel, 1868)¹ était surtout une tentative pour introduire dans un livre à la portée du public l'orthographe nouvelle du texte. La critique y est aussi assez hardie.

M. Kappes, à qui l'on devait déjà de nombreuses dissertations sur divers passages de Virgile, a récemment donné à l'usage des classes (Teubner, 1873-1875) une édition de l'Énéide où il s'efforce de corriger sur certains points l'interprétation, et, pour ce qui regarde le texte, contredit souvent Ribbeck. L'auteur va quelquefois trop loin et combat même des leçons depuis longtemps admises et consacrées. L'ouvrage est d'ailleurs utile et intéressant, et tiendra honorablement sa place dans la série des éditions du même ordre.

Les deux éditions, avec commentaire développé, qui me semblent, aujourd'hui de l'autre côté du Rhin, mériter le premier rang, sont celles de Ladewig et de Forbiger². Non qu'il

1. Je n'ai pu consulter l'édition de 1873.

2. Forbiger, dont j'ai déjà parlé plus haut, a publié sa 4^e édition de 1872 à 1875. — L'édition de Ladewig se réim-

prime sans cesse avec quelques modifications; le premier et le troisième volume sont à la 5^e édition; le deuxième à la 7^e édition, 1874.

convienne d'approuver les concessions que le premier fait trop souvent à Peerlkamp, ni qu'il soit nécessaire d'adopter toutes ses explications, ou bien que les notes du second ne soient quelquefois un peu confuses, et qu'il n'y ait à se séparer de lui sur plus d'un point : mais tous deux, surtout si l'on joint à l'édition avec commentaire de Ladewig celle qu'il a donnée en 1866 avec un choix de variantes, fournissent au lecteur des livres utiles et commodes. Forbiger, avec ses tables, peut être considéré comme une sorte de répertoire des études qui concernent Virgile, offrant, à propos de chaque vers, les différentes opinions soit sur la leçon, soit sur le sens, indiquant les variantes des manuscrits, les imitations, les rapprochements, etc., et fournissant ainsi un type ingénieux et commode de *Variorum*. Ladewig, plus court et plus net, a apporté de grands soins à la connaissance de la langue de Virgile ; ses tables et ses appendices permettent de se faire une idée assez exacte, quoique sommaire, de cette partie de la science ; enfin le soin qu'il a de marquer les différences qui distinguent son livre de ceux d'Hofman-Peerlkamp et de Ribbeck, et de relever les principales conjectures émises par les auteurs d'articles et de dissertations, à mesure qu'elles se produisent, est pour l'ouvrage un mérite original.

Jusqu'ici il n'a rien été dit des travaux relatifs à Virgile, publiés en France depuis le commencement de ce siècle. Il y avait lieu, ce me semble, vu l'intérêt tout particulier que l'examen de ces travaux présente pour nous, de lui accorder une place à part ; en second lieu la marche de ces études ne se lie que très-imparfaitement chez nous au développement qu'elles ont reçu dans le reste de l'Europe, et sous ce rapport de singulières inégalités se laissent apercevoir.

S'il s'agit des travaux qui ont un caractère plus particulièrement littéraire, nous en possédons qui ne le cèdent en rien pour la solidité à ce que l'on rencontre dans les autres pays, et qui n'ont pas d'égaux pour l'art de composer et d'écrire. L'étude soignée que, dans son *Traité de versification latine*,

M. Quicherat a faite du style de Virgile¹, a un caractère d'originalité et d'agrément qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Il est difficile de mieux saisir et de mieux expliquer les procédés du style virgilien, d'en mieux analyser l'harmonie, de mieux montrer comment elle est l'effet d'une cadence à la fois soutenue et variée, de mieux faire voir comment y contribuent le développement de la période et la coupe du vers. La portée de cet ouvrage dépasse de beaucoup l'usage uniquement classique auquel son titre semble le réduire. *L'Étude sur Virgile* de Sainte-Beuve représente excellemment ce qu'un lettré du goût le plus délicat peut concevoir à la lecture de Virgile ; il explique avec un charme exquis de quels éléments se compose l'art du poète². Les chapitres consacrés à Virgile par M. Boissier dans son livre sur la *Religion romaine d'Auguste aux Antonins* élucident avec autant de clarté que d'intérêt ce qui regarde les croyances religieuses du poète.

Enfin on sait avec quelle prédilection M. Patin n'a cessé pendant de longues années de prendre pour objet principal de son enseignement à la Faculté des Lettres les plus grands poètes du siècle d'Auguste, y faisant aboutir toutes ses vues, et montrant en eux le sujet d'études le plus digne d'occuper ceux que touche le goût de la poésie latine. Il a permis d'espérer que le public verrait le fruit de ces travaux, et déjà l'élégante et précise traduction d'Horace qu'il a donnée avec plusieurs études sur la vie et les œuvres du poète remplit une partie de ses promesses. Virgile n'a encore été de sa part le sujet d'aucun livre particulier. Jusqu'ici ceux qui n'ont pas été ses auditeurs³ ne connaissent que les fragments insérés dans le recueil des *Études sur la poésie latine*⁴, et où il est question du poète de l'*Enéide*.

1. Particulièrement dans les chapitres XII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, XXI, XXIV, XXV.

2. Wagner, 3^e édit., 1861, le cite avec éloge dans sa préface.

3. J'ai eu l'avantage d'assister au cours de 1853-1854 sur la *Poésie épique chez*

les Romains au temps de César et d'Auguste.

4. Voir surtout III : *Histoire abrégée de la poésie latine depuis son origine jusqu'au siècle d'Auguste* ; IV : *La poésie latine au temps de César et d'Auguste* ; VIII : *Des écoles littéraires et des poètes*

Mais nulle part le progrès naturel de l'épopée jusqu'à Virgile n'est aussi exactement et aussi sagement décrit. On y voit dans un détail soigneusement approfondi comment le développement de la littérature, les circonstances de l'histoire de Rome, le mouvement des esprits, ont rendu possible la composition de la grande œuvre épique des Romains, et avec quel art le poëte lui-même a su recueillir et assembler les éléments qui devaient former l'Énéide. Des vues qui ailleurs se dispersent en dissertations trop longues et trop chargées, dont le lien ne peut se reconnaître sans effort, sont là réunies en un faisceau qu'il est aisé d'embrasser, éclairées par une critique pénétrante et soutenues par une érudition à laquelle rien n'échappe des sources vraies et des faits incontestables. On peut dire que ces articles sont ce que notre littérature savante a produit de plus solide sur Virgile et de plus capable de maintenir l'honneur de nos études.

Il est facile de voir dans les *Etudes sur la poésie latine* à quel degré M. Patin est informé des travaux de toute sorte les plus récents que l'Europe entière produit, à mesure qu'ils paraissent. Une lecture étendue des textes des commentateurs, des grammairiens, se montre dans le *Traité* de M. Quiéherat. Je ne dis rien de M. Boissier, dont les travaux élégants et précis sont traduits en Allemagne. On peut reconnaître dans l'*Etude* de Sainte-Beuve un effort considérable pour connaître les documents authentiques. Mais, au-dessous des maîtres, la plupart de ceux qui ont parlé de Virgile laissent trop apercevoir le désir d'exposer brillamment des généralités un peu vagues sur le sentiment poétique, sur l'art du style, sur les genres littéraires. Leur admiration s'appuie le plus souvent sur une base insuffisante et s'étale avec plus d'esprit que de science.

Les traductions de Virgile ont été assez nombreuses. Plusieurs sont estimables, mais aucune ne s'est beaucoup élevée

au siècle d'Auguste; IX : De l'épopée avant Virgile et de l'Énéide; X : De la poésie épique chez les Romains au temps

de César et d'Auguste; XI : De l'épopée latine après Virgile et de l'Énéide; XII : Virgile et Horace.

au-dessus du niveau commun, soit comme œuvre de style, soit comme œuvre d'interprétation. Il n'y a point à citer de livre qui rappelle le succès des Géorgiques de Delille au siècle dernier, ou qui corresponde chez nous aujourd'hui au travail de Voss ou à celui de Hertzberg, ni même à l'effort consciencieux et louable, malgré ses bizarreries, du P. Catrou. Les traducteurs sont indifférents au choix de leur texte, ou bien ils ont à cet égard peu de lumières. La plupart du temps ils glissent sur les difficultés sans les apercevoir, ou ils les éludent. On peut retirer de cette lecture, si on ignore la langue latine, une certaine idée générale des sujets traités par Virgile, mais non une connaissance réelle et complète de son œuvre. Une solide et sérieuse traduction de Virgile, où le soin du style ne fasse point tort au choix raisonné du texte, et où le sens soit éclairci par des notes instructives sur l'esprit des divers ouvrages, les antiquités, les allusions, etc., est un livre qui reste encore à faire, et l'on ne saurait trop souhaiter de le voir entreprendre.

Mais le travail de l'établissement du texte et de l'interprétation suivie est resté bien en arrière, et c'est ce qui explique la médiocrité de nos traductions et la faiblesse de nos études littéraires, si l'on excepte les œuvres de premier ordre que j'ai signalées. Le fondement sur lequel doivent reposer les études de critique littéraire fait défaut. Peut-être en Allemagne la surabondance des écrits de toute espèce destinés à discuter la leçon et le sens de différents passages est-elle un inconvénient; chez nous on croit trop facilement que tout est dit, et qu'il n'est plus possible de rien ajouter à ce qui a été déjà exposé. Il en résulte un affaiblissement graduel de la connaissance des textes.

Les éditions composées avec un certain appareil de science, où doivent nécessairement puiser les auteurs de livres classiques, sont peu nombreuses et n'ont guère de caractère propre. Ainsi le Virgile de la collection Lemaire, 1819-1823, n'est que la reproduction de la 3^e édition de Heyne, et les appendices de tout genre dont cette reproduction est suivie, commentaires tronqués de Servius et de La Cerda, paraphrases, etc., n'offrent

qu'une bien mince utilité. Le livre de Pottier, 1823, avec une collation incomplète et incertaine de quelques-uns des manuscrits de Paris, laisse voir un texte d'une extrême médiocrité, où l'auteur qui, dans sa préface, immole Heyne à Burmann, ramène plus d'une fois des leçons anciennes, depuis longtemps condamnées, et que Burmann lui-même avait abandonnées sur la foi d'Heinsius. L'édition elzévirienne de Dübner, 1858, n'est pas une œuvre où se montre un travail personnel bien considérable. La plupart du temps Dübner s'attache à Wagner, dont il rédige à nouveau le commentaire pour le ramener aux proportions que lui impose son format. Dans la dernière partie il s'est trop souvent inspiré d'Hofman-Peerlkamp. Le Virgile de Dübner est pourtant de beaucoup, à cause du mérite des ouvrages dont il s'est servi, le meilleur de ceux qui ont paru en France jusqu'à ces derniers temps.

L'influence qu'il a exercée sur nos études semble avoir été peu considérable. Les éditeurs classiques, ceux qui introduisent les jeunes gens dans la connaissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et dont le devoir serait de se tenir exactement au courant des nouvelles découvertes et d'en faire profiter leurs écrits avec un esprit de sage critique, semblent, en général, s'attacher à repousser les résultats nouveaux de la philologie. Les éditions classiques, plus d'une fois, reproduisent des textes pris au hasard, et auxquels on attribue une autorité qu'ils n'ont pas. Pour ce qui regarde Virgile, on ne peut qu'être affligé, en comparant les livres dont se servent nos écoliers à ceux que leurs émules ont entre les mains dans les autres pays de l'Europe. Le texte et le commentaire du P. de la Ruë, altéré par une tradition orale d'explications qui a cours dans les classes, sans rien de défini, tel est le fonds d'où sont tirés la plupart des matériaux dont se servent les éditeurs classiques de Virgile en France. Il y a là une sorte de routine à la tyrannie de laquelle personne n'ose se soustraire. Les pires leçons, abandonnées depuis deux siècles, les interprétations fautives, absolument condamnées, persistent dans nos

Virgiles classiques, et se retrouvent dans les éditions les plus récentes¹.

C'est pour réagir contre cette fâcheuse pratique que je me suis étendu, comme je l'ai fait, dans cet exposé des vicissitudes qu'a subies le texte de Virgile. J'ose espérer que ceux qui voudront bien le lire, y trouveront d'utiles indications, les maîtres pour reconnaître les ouvrages qu'il convient de mettre entre les mains des écoliers, et les futurs éditeurs pour se guider dans le choix des livres qui devront leur servir de modèles. Il se peut que sur plus d'un point mon jugement soit réformé ; mais si par mes avertissements d'autres ont appris même à me corriger et à suivre une meilleure voie, ma peine n'aura pas été perdue, et je me tiendrai pour satisfait.

IV

Dans la préface de la précédente édition, un certain nombre de pages ont été consacrées à traiter de l'orthographe et à prévenir le lecteur des différences qu'il pourrait reconnaître, relativement à l'usage de nos écoles. Depuis lors, c'est-à-dire depuis 1867, de nombreux travaux ont paru sur l'orthographe latine. Il y a donc lieu d'entrer dans quelques considérations sur l'orthographe latine en général, sur celle que réclament les livres classiques et les publications savantes, et enfin sur les formes qui sont employées dans la présente édition.

Les manuscrits anciens sont pour les auteurs de l'antiquité des témoins auxquels il nous est nécessaire de recourir et qui nous fournissent la base indispensable de notre connaissance.

1. Ainsi aucun éditeur classique, pas même le dernier, pas même Dubner, n'a écrit correctement le quatrième vers du 1^{er} livre des *Georgiques*. Tous intercalaient *atque* avant *apibus*, contre les manuscrits, les témoignages de toute sorte et les édi-

tions. C'est une de ces leçons définitivement condamnées que le P. de la Rue a laissées dans son livre après l'avoir conféré avec celui d'Heinsius. Je cite cette faute comme exemple ; il y en aurait bien d'autres du même genre à relever.

Mais on sait à combien d'altérations le texte qu'ils nous transmettent a été exposé, et pour s'en tenir à ce qui concerne l'orthographe, il est facile de constater en eux la variation la plus bizarre. Les mêmes mots prennent dans les différents manuscrits ou dans les différentes parties du même manuscrit les formes les plus diverses, et quelquefois ils sont étrangement défigurés. Les causes de ces erreurs sont nombreuses. Les manuscrits ont été écrits dans des temps souvent fort éloignés l'un de l'autre, dans des pays où l'influence de la langue maternelle introduisait sous la plume de copistes, quelquefois fort ignorants, tout au plus pourvus d'une science indigeste et confuse, des diversités auxquelles ils ne savaient pas se soustraire.

Les premiers imprimés reproduisant des textes choisis, la plupart du temps, au hasard, laissent voir la même incertitude. Leur nombre toutefois rendit plus facile la comparaison des textes, et la nécessité de la correction typographique ramena l'attention sur les questions d'orthographe. La première moitié du seizième siècle vit donc naître plusieurs traités destinés à fixer les règles de cette partie de la grammaire. Le défaut de ces ouvrages est de reproduire l'orthographe des derniers temps du moyen âge, en essayant seulement d'introduire l'ordre et l'uniformité dans les variations qu'elle présentait. Un certain nombre de fautes et de barbarismes trop fâcheux furent ainsi écartés¹. On commença à reconnaître la nécessité de s'appuyer sur les inscriptions et sur le témoignage des grammairiens anciens. Mais c'est seulement dans le petit livre d'Alde Manuce² que les principes de la méthode furent nettement posés, et que les sources furent exactement indiquées³. L'ouvrage le plus important après celui d'Alde

1. Voyez, pour de plus amples détails, Brambach, *Die Neugestaltung der Latein. Rechtschreibung*, Leipzig, 1868, p. 57 et suiv.

2. *Orthographiæ ratio ab Aldo Manutio collecta*, etc. Venise, 1561. Souvent réim-

primé en abrégé, particulièrement à Anvers, 1564, 1579.

3. « In hoc libello consuetudinem anti-
« quorum indicavi ut eos in scribendo liceat
« imitari, Usus sum lapidum, nummorum
« veterumque librorum testimonio. Etyme-

Manuce est celui de Dausquius¹, dont l'étendue est infiniment plus considérable que la plaquette publiée par son prédécesseur. Lui aussi met à contribution les manuscrits, les inscriptions, les médailles, les textes des grammairiens anciens; il invoque le secours de l'étymologie, de l'analogie, de l'euphonie, l'autorité de la coutume. On peut dire que la plupart des matériaux dont cette partie de la science doit faire usage sont alors suffisamment connus. Mais le défaut des études de ce genre est l'absence de critique. Il suffit de parcourir les deux volumes in-folio de Dausquius pour voir comment les bons et les mauvais manuscrits, ou du moins les médiocres, les inscriptions, les médailles, les témoignages des grammairiens des divers temps sont admis sans choix et confusément. L'étymologie alors peu approfondie, et cependant témérairement introduite dans la discussion des règles, est une cause fréquente d'erreurs². Les traités d'orthographe de Schurzfleisch³ et de Cellarius⁴, ce dernier souvent réimprimé et en dernier lieu publié par les soins de Harles, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle⁵, moins volumineux que la compilation de Dausquius, ne mirent pas la science dans une voie nouvelle, et longtemps les grammairiens reproduisirent la doctrine insuffisante et incertaine qui était sortie de ces premiers efforts de l'érudition⁶. C'était là d'ailleurs une indication générale plutôt

« logie rationem ostendi neque Græcam « scripturam neglexi, que interdum ob- « searum veritatem illustrat. » *In præfat.* p. A 3.

1. *Antiqui novique Latini Orthographica*, Tournai, 1632. Réimprimé *ad usum Delphini*, Paris, 1677, sous le titre *Orthographia Latini Sermonis vetus et nova*.

2. Quelques-unes des formes justement acceptées par Alde Manuce sont condamnées par ses successeurs. C'est ainsi que Dausquius soutient *caelum*, à cause de la fausse étymologie, καὶλον, contre tous les témoignages, et contre l'opinion de son devancier qui écrivait *caelum*. Alde Manuce est, pour la méthode, bien supérieur à ceux qui sont venus après lui. Il connaît les monuments et sait s'en servir.

Mais il ne distingue pas assez entre les différentes époques, et est trop incomplet. Ses successeurs abusent de l'étymologie, et au contraire l'étymologie n'était pas le principe de l'orthographe latine. Enfin ils s'embarrassent trop des opinions diverses des savants modernes, et il ne reste de leurs travaux qu'une science confuse et indigeste où rien ne se distingue avec précision.

3. 1707, Wittenberg.

4. 1700, Magdebourg.

5. Altenbourg, 1768.

6. Brambach cite comme exemple la grammaire de Ramshorn, 1830, où l'on trouve en effet soutenues un grand nombre de formes aujourd'hui reconnues fautes.

qu'une loi acceptée par les éditeurs, et ceux-ci, suivant les exemples que leur fournissaient les éditions antérieures sur lesquelles ils s'appuyaient, les manuscrits qu'ils consultaient, et quelquefois aussi leur propre fantaisie, introduisaient des variations particulières dans les règles généralement suivies.

Chez nous plus qu'ailleurs cette confusion se propagea, vu le peu de faveur que rencontrèrent les études grammaticales et l'abandon où elles tombèrent dès le dix-septième siècle. L'érudition française ne produisit aucun traité d'orthographe depuis ce temps, et toute son activité se borna à la réimpression du livre de Dausquius par les soins de Jacques de l'Œuvre, dans la collection *ad usum Delphini*. La grammaire de Port-Royal contient aussi un chapitre sur cette question. Il ne s'y trouve guère de vues originales. C'est un recueil d'opinions soutenues par les divers savants sur les points contestés, et, comme un principe bien arrêté de critique fait défaut, à côté de formes heureusement rétablies, il n'en manque pas qu'une observation plus exacte des faits a dû faire rejeter. D'ailleurs ni le livre de Dausquius, ni même celui de Port-Royal n'ont constitué dans nos écoles un fond de doctrine reconnu. Tout fut livré au caprice des éditeurs et des auteurs de dictionnaires. Aussi, jusqu'à ces derniers temps, nos textes latins, et surtout les textes classiques, ont-ils offert un mélange singulier de formes empruntées à tous les temps, où des fautes telles que les premiers éditeurs en commettaient avaient repris leur place. Une réforme partielle est due à la publication de l'excellent dictionnaire latin-français de M. Quicherat, devenu la règle à peu près généralement acceptée de la manière d'écrire les mots latins, et qui, sans que les sources soient formellement indiquées, semble suivre la plupart du temps les principes de Forellini. Il reste toutefois à faire de nouveaux progrès et à nous mettre au courant des dernières études dont l'orthographe a été la matière.

Les travaux considérables dont quelques-uns des textes les plus importants de la langue latine ont été l'objet depuis

trente ou quarante ans, ont rappelé l'attention sur la question de l'orthographe. La forme que prenaient les mots dans les manuscrits les plus autorisés, forme souvent différente de celle que l'on était accoutumé à leur donner, obligeait les éditeurs à renouveler leurs investigations sur les raisons de ces différences et à chercher un principe fixe de décision.

Lachmann, l'éditeur de Lucrèce, Ritschl et Fleckeisen, les éditeurs des comiques latins, Wagner et Ribbeck, ceux de Virgile, prirent la part la plus importante à ces tentatives et aux débats qui les accompagnèrent. Ritschl surtout montra quelle méthode il fallait appliquer à l'usage des sources déjà reconnues par les érudits des siècles précédents. Fleckeisen, dans la *Lettre* qui précède son édition de Plaute et dans sa brochure intitulée : *Cinquante articles d'un manuel d'orthographe latine*, 1861, donna un spécimen de la marche à suivre dans ce genre d'études et des résultats auxquels il était possible de parvenir. Enfin Brambach, dans le livre¹ dédié à Ritschl, que j'ai déjà cité plusieurs fois, essaya d'exposer en détail un système réellement scientifique d'orthographe. La substance en fut encore résumée dans une brochure du même auteur qui parut un peu après². Il y a là un ensemble de faits et de déductions dont aujourd'hui un éditeur ou un auteur de dictionnaire ne peut s'abstenir de tenir compte.

Dans le cours des âges que dure une littérature, la forme que prennent les mots n'est pas toujours la même, et la manière de les écrire varie. Nous n'aurions qu'à consulter, non pas même les manuscrits, mais seulement les livres imprimés des divers siècles, quoique la typographie ait contribué à cet égard à établir la régularité, pour reconnaître les variations de l'orthographe française. Pourtant notre orthographe a eu une tendance de plus en plus marquée à s'appuyer sur l'étymologie, ce qui lui donne une base solide. Au contraire, chez les Ro-

1. *Die Neugestaltung der Lateinischen Orthographie in ihrem Verhältniss zur Schule*, 1868.

2. *Hülfsbüchlein für Lateinische Rechtschreibung*, 1872. Opuscule d'un usage plus scolaire.

main, l'orthographe est phonétique, c'est-à-dire qu'elle s'efforce surtout de reproduire la prononciation; on conçoit sans peine qu'elle ait dû offrir de grandes diversités pendant la durée de la littérature latine.

Brambach compte quatre périodes principales entre lesquelles on peut partager l'histoire de ces variations. La première va des premiers temps au commencement du premier siècle avant Jésus-Christ. Elle est caractérisée par l'influence réciproque qu'eurent l'une sur l'autre la théorie des grammairiens et l'articulation vivante de la parole, la première fixant et régularisant la seconde, celle-ci contribuant sans cesse, par ses transformations naturelles et inévitables, à modifier l'autre. Dans la seconde période, du commencement du premier siècle avant Jésus-Christ jusqu'au milieu du premier siècle après, les grammairiens s'efforcent d'accommoder l'écriture à la parole et de la rendre capable d'en reproduire exactement les sons; c'est l'époque des essais tentés pour introduire des signes nouveaux et appropriés à l'articulation. Dans la troisième, qui s'étend jusqu'à la fin du second siècle de l'ère chrétienne, on cherche surtout à définir les règles nécessaires pour établir les textes devenus la matière de l'enseignement, et par conséquent à créer la théorie effective de l'orthographe latine. Dans la dernière, l'affaiblissement des études grammaticales atteint aussi les études relatives à l'orthographe; les grammairiens de ce temps font des abrégés, des extraits de la doctrine de leurs devanciers en y mêlant quelques-unes des nombreuses altérations que le changement de la prononciation introduit dans la manière vulgaire d'écrire les mots.

Entre les formes admises dans ces diverses périodes, la nouvelle école propose de prendre celles que la troisième a préférées pour type au moins de l'orthographe qu'il convient de suivre dans les éditions classiques et courantes et dans le latin moderne. C'est en effet le temps où l'idée la plus éclairée de ce que peut être l'orthographe s'est exprimée chez les Romains, le temps où tous les écrivains de génie ayant paru, leurs

œuvres ont été revues et soumises à un travail général de correction et de vérification, qui a créé la tradition diplomatique dont le fonds plus ou moins altéré est arrivé jusqu'à nous. Enfin une dernière considération et qui n'est pas sans importance, c'est qu'à tout prendre c'est encore l'orthographe de ce temps qui diffère le moins de celle que le courant un peu incertain des études grammaticales sur cette question nous a amenés à suivre.

On comprendra sans peine comment cette ressemblance a pu se produire, si l'on songe que ceux qui jusqu'ici se sont occupés d'orthographe n'ont pas pu ne pas donner dans leurs recherches une place importante aux observations transmises par les grammairiens latins, et si l'on considère la définition même de l'orthographe, telle que cette période l'a admise¹. D'un autre côté les nouvelles études doivent amener à des résultats différents sur un certain nombre de points à cause de la rigueur plus exacte observée dans la marche de la méthode et dans le choix des matériaux.

L'ancienne doctrine faisait une part assez considérable aux inventions de l'étymologie moderne. Or cette étymologie a longtemps reposé sur des principes mal assurés. Mais lors même que ces principes eussent été vrais, il n'y avait pas lieu d'en tirer de grandes conséquences, puisqu'il s'agissait surtout de constater l'usage d'une orthographe où l'étymologie ne jouait qu'un rôle secondaire. L'ancienne doctrine distinguait mal entre les règles diverses posées par les grammairiens, ne tenait pas compte des époques différentes, ni de la valeur inégale des témoignages qu'elle recueillait, en un mot n'apportait pas à son étude un esprit suffisant de critique.

Ainsi l'on admet que l'autorité des grammairiens est de la plus grande valeur en matière d'orthographe latine; mais il faut entendre que l'on invoque l'autorité des grammairiens de la période qui s'étend de l'an 50 à l'an 200 après J. C. Or,

1. « Orthographia, id est, formula ratioque scribendi a grammaticis instituta. » Suétone, *Octav.* 88

à part le court essai de Quintilien¹ et les deux petits traités de Vélius Longus et de Térentius Scaurus, nous ne possédons rien directement des grammairiens de ce temps. Nous ne les voyons qu'à travers des ouvrages transformés et défigurés qui portent quelquefois leur nom, mais où se reconnaît la main du faussaire ou de l'arrangeur ; nous les retrouvons seulement dans les citations, les extraits, les analyses que font d'eux leurs successeurs. Il est donc nécessaire, en usant des grammairiens dont les ouvrages existent aujourd'hui, d'apprécier sans cesse chacun de leurs renseignements, de peser exactement leurs témoignages, d'en vérifier la portée et la justesse. Il faut prendre garde de s'égarer au milieu des contradictions qu'ils présentent et dont l'origine remonte quelquefois jusqu'à leurs autorités, les grammairiens du premier et du second siècle n'ayant pas toujours été d'accord entre eux, et surtout ayant manqué de l'esprit scientifique capable d'asseoir et de coordonner un système rationnel et bien lié dans toutes ses parties.

Une fois la doctrine des grammairiens extraite des monuments divers qui la contiennent et reconstituée, autant que cela est possible, les autres moyens d'information peuvent servir à combler les lacunes qu'un tel travail de rétablissement a nécessairement laissées, à compléter les indications sommaires des règles, à en justifier l'exactitude, et c'est ici que les médailles, les inscriptions, les manuscrits trouvent leur emploi.

Mais là encore il n'est pas permis d'agir au hasard et de mettre en œuvre les matériaux sans les avoir soumis à un sévère examen. Puisque le type admis est l'orthographe des temps qui s'écoulent entre les années 50 et 200 après J. C., ce sont les monuments bien datés de cette période, médailles et inscriptions, auxquels seuls il faut s'attacher. Et dans les inscriptions, il est nécessaire d'établir des catégories. L'orthographe, à laquelle la doctrine s'arrête, est celle du temps où, sous l'influence des grammairiens, les principaux textes

1. *Instit. orat.* I, 7.

latins ont pris la forme qu'ils devaient en général conserver, et où Quintilien formule les règles de l'éducation des esprits cultivés; ce n'est donc pas celle que le marbrier ignorant emploiera aux extrémités de l'empire, ou sur la tombe de pauvres gens plus soucieux du sentiment et de l'idée qu'ils veulent exprimer que de la forme qui se présente à eux. Il faudra par conséquent entre les monuments choisir ceux qui par leur origine et leur destination sont obligés à l'exactitude, ou présentent un caractère incontestable de soin¹. Enfin il est nécessaire de corriger les fautes évidentes qui s'y sont glissées.

Quant aux manuscrits, sauf un très-petit nombre de fragments, parmi lesquels se trouvent des papyrus d'Herculanum, ils sont, même les plus anciens, d'une date assez postérieure à la période dont il est admis que les formes seront suivies. Ils nous montrent en général quel était l'état du texte lorsqu'ils ont été copiés, et pour cette raison contiennent, transmises ainsi par la tradition, des particularités quelquefois antérieures de plusieurs siècles à l'âge des copistes; d'un autre côté, ils portent la trace évidente du temps où ils ont été écrits, et ainsi, s'ils restent pour le texte même, la première de toutes les sources, ils ne peuvent, pour l'orthographe, être considérés comme des témoins absolument sûrs et auxquels on doit attribuer la prépondérance. C'est à l'aide de la théorie qu'il faut les examiner et souvent les corriger; et comme ils ont été écrits, les meilleurs et les plus soignés, sous l'influence des théories grammaticales qui s'étaient fondées sur leurs archétypes, ils peuvent servir de preuve à la doctrine lorsqu'ils lui sont conformes, être acceptés dans les indications qu'ils renferment et qui la complètent, mais non l'ébranler lorsqu'ils lui sont trop contraires.

On voit par tout ce qui précède en quoi le système des nouveaux maîtres de l'orthographe est plus rigoureux que celui des anciens, et comment, en s'arrêtant à une date précise,

1. Brambach donne, p. 307 et suiv., la liste des monuments épigraphiques, qu'il regarde comme devant à cet égard avoir le plus d'autorité.

choisie au moment où la langue latine est arrivée à sa perfection et n'incline pas encore vers une décadence bien sensible, au moment où la science des anciens a fait son plus grand effort, ils ont donné aux principes, qui doivent régir l'enseignement, la base la plus sûre et la meilleure. Il reste à signaler les corrections à l'orthographe usuelle qui résultent nécessairement des nouvelles recherches.

M. Brambach, dans son livre¹, dont j'ai, autant que je l'ai pu dans un si court espace, expliqué ci-dessus la méthode, a déterminé en la discutant la forme d'un grand nombre de mots. Un peu plus tard, dans son manuel², il a rédigé brièvement les règles nouvelles qu'il propose, et donné le catalogue des mots sur lesquels le débat peut s'établir, en indiquant la valeur des différentes formes, en rejetant complètement plusieurs d'entre elles ou en montrant que dans certains cas la préférence doit s'arrêter sur les unes plutôt que sur les autres.

La partie de l'ouvrage de M. Brambach qui traite des règles générales de l'orthographe se divise en trois sections : 1^o *sur l'écriture*; 2^o *règles qui tiennent à la théorie des sons articulés*; 3^o *règles des flexions et de la formation des mots*.

I. L'alphabet romain, depuis le temps d'Auguste, comprenait les lettres ABCDEFGHIKLMNOPQRSTVXYZ. Il y a donc lieu pour les mots dérivés du grec d'user des signes Y, Z, alors devenus en usage. Mais pour I et pour J les Latins n'avaient qu'un seul caractère. Conformément à l'usage des Allemands, M. Brambach repousse l'emploi du J dans l'orthographe des textes latins. En revanche, comme il y avait deux formes U et V pour désigner à la fois la voyelle et la consonne, M. Brambach réserve U, *u*, pour la voyelle, et marque la consonne à l'aide de V, *v*. On ne peut s'empêcher de trouver là un procédé arbitraire. La distinction établie entre U et V

1. *Die Neugestaltung der Lateinischen Orthographie*, etc., 1868.

2. *Hilfsbüchlein für Lateinische Rechtschreibung*, 1872. Ce serait un des petits

livres qu'il conviendrait de traduire dans une collection d'opuscules destinée à mettre nos écoles au courant des travaux classiques de nos voisins.

n'existait pas chez les anciens; on conçoit facilement que pour la commodité de la lecture elle soit introduite dans les livres modernes, mais alors il n'y a nulle raison de ne pas conserver les deux formes I, *i* et J, *j*, d'autant plus que les Latins ont essayé de divers moyens pour rendre l'articulation *j*, et en particulier se sont servis, sinon toujours, au moins assez souvent de l'allongement au-dessus de la ligne de la lettre I, avec laquelle le *j*, qui n'est qu'un *i* prolongé au-dessous de la ligne, a de l'analogie. Ou bien on s'en tient rigoureusement à l'usage le plus général chez les anciens et il est nécessaire de ne conserver qu'un seul signe pour *u* et *v*, ou bien l'on s'accorde la commodité d'en employer deux, et alors il est aussi légitime de distinguer *i* et *j*. C'est, ce me semble, ce que nous pouvons continuer à faire dans nos livres, tout en ne négligeant pas de connaître les procédés usités chez nos voisins.

M. Brambach ne dit rien des signes *æ* et *æ* que la typographie allemande moderne ne connaît pas. Sans doute ils ne sont pas antiques; mais la forme actuelle de ce que l'on appelle le caractère romain ne l'est pas non plus, et puisque l'on a renoncé à la lettre capitale pour les textes courants, pourquoi ne serait-il pas permis aussi, afin de marquer ces diphthongues, d'user d'artifices commodes, tels que l'union des lettres? En effet, si on ne se sert pas des lettres *æ* et *æ*, on se trouve obligé de faire intervenir un signe nouveau pour marquer la séparation de *a* et de *e*, lorsque ces lettres se rencontrent sans faire de diphthongue dans des mots tels que *aer* et ses dérivés, *aenus*, *coemo*, *coemptio*, *coeo*, *coerceo* et autres du même genre. C'est le tréma qu'emploient un grand nombre d'éditeurs allemands, par exemple dans *æër*, *æërius*, *coëmo*, *coëo*, etc. Il n'y a donc pour nous aucune raison de ne pas conserver *æ* et *æ*, dont l'habitude a consacré l'usage et qui épargnent l'emploi de signes que les anciens ne connaissaient pas.

Mais il faut en même temps rejeter les accents qui déparent un grand nombre de nos éditions courantes, et qui tout en donnant un faux aspect aux textes latins ne peuvent qu'égarer

le lecteur sur la vraie notion de l'accent dans la langue des Romains.

II. Les anciens, jusqu'au règne d'Auguste, n'admettaient point qu'un *u* ou un *v* fussent suivis d'un *u*, et si le cas devait se présenter remplaçaient *u* par *o* de manière à produire les formes *uo* ou *vo*, comme *ingenuos*, *servos*, et non *ingenuus*, *servus*; *volutus*, *metuont*, et non *volutus*, *metuunt*. Mais M. Brambach reconnaît que l'orthographe classique, d'accord avec celle de la seconde moitié du premier siècle, doit accepter des formes telles que *ædituus*, *exiguus*, *ingenuus*, *avus*, *cervus*, *servus*, *vulgus*, *acuunt*, *statuunt*, *metuunt*.

La ressemblance qui s'est établie dans la prononciation entre *æ* et *e*, *æ* et *e*, puis entre *æ* et *æ*, a produit même dans les inscriptions anciennes et surtout dans les manuscrits dont la plupart datent du moyen âge, une confusion fréquente dans l'emploi des diphthongues *æ* et *æ*, et de la lettre *e*. Il y a donc lieu, par une considération attentive de la doctrine des grammairiens et des textes épigraphiques ou diplomatiques, qui peuvent servir de preuves, de reconnaître dans les mots tels que *cælum*, *glæba*, *obædio*, *cæna*, la forme que l'usage admettait.

La diphthongue *ei* des Grecs a été transcrite par les Romains, tantôt au moyen d'un *e*, tantôt au moyen d'un *i*, sans qu'une règle absolue puisse être formulée. Les monuments qui ont une légitime autorité déterminent le choix entre *Alexandria* et *Alexandrea*, *Dareus* et *Darius* et autres mots semblables.

Au commencement du moyen âge ou dans le dernier siècle de l'empire, l'articulation de *ci* et de *ti* suivis d'une voyelle se confondit; de là dans les manuscrits une cause d'erreur constante. Il faut rétablir *condicio*, *contio*, *dicio*, *nuntius*, *solacium*, etc., écrire en *cius* toute la classe des adjectifs en *icius*¹.

Le groupe de lettres *qu* devant *u* s'était, dans les temps an-

1. Cf. Brambach, *Die Neugestaltung der Lateinischen Orthographie*, 2. Abschnitt, 2. Cap. § 1, II, p. 277, 218, 219. Voyez

les preuves tirées des monuments, en particulier de celui d'Ancyre, et le passage de Priscien qu'il cite, p. 634 P.

ciens, plus d'une fois réduit à *q*¹; plus tard il avait appelé *o* après lui, de sorte qu'au lieu de *qu* on avait *quo*. La grammaire classique du temps de l'empire, acceptant *u* après *u* et *v*, admet *qu*, et l'on doit écrire *antiquus*, *iniquus*, *coquus*, *equus*, *loquuntur*, *sequuntur*, etc. Mais dans un certain nombre de cas, *qu* avait été remplacé par *c*. Ainsi *quom* est la forme archaïque de la conjonction, *cum* en est la forme ordinaire, *quum* n'a pas été écrit par les Latins.

Devant *t* et *s* le *b* a été prononcé comme *p*, et dans beaucoup de cas le *b* a été remplacé par *p* dans l'écriture. Selon M. Brambach, l'orthographe des grammairiens maintient le *b* devant *s* dans les substantifs : *urbis*, *plebs*², et aussi devant *s* et *t* dans les prépositions, lorsqu'elles se combinent de manière à former un mot composé : *absorbeo*, *obses*, *obtineo*, *subsequor*. Dans les verbes *p* s'écrit devant *s* et *t* : *scripsi*, *scriptum*. *P* s'intercale entre *m* et *s*, entre *m* et *t* : *sumpsi*, *demptum*³. Toutefois *hiems* semble avoir été préféré à *hiemps*.

A la fin des mots, le son du *d* et celui du *t* sont semblables et se confondent souvent dans les manuscrits et les inscriptions. La règle des grammairiens est de terminer par *t*, les formes verbales : *inquit*, *reliquit*; les conjonctions : *at*, *aut*, *et*, *ut*; par *d* les formes pronominales : *illud*, *aliud*, *id*, *quod*, *quid*; les prépositions *ad*, *apud*, et la conjonction *sed*. L'adverbe *haud* a aussi les formes *haut* et *hau*⁴.

Certaines lettres ont été redoublées contre l'étymologie, lorsque l'on a voulu ainsi marquer la longueur de la syllabe précédente; l'usage a conservé certains de ces redoublements

1. Ainsi les inscriptions antérieures à Jules César et à Auguste ne connaissent que la forme *qu*. C'est une faute de rétablir *qu* comme archaïsme dans le texte de Plaute ou de Lucrèce. Si l'on craint d'employer *qu*, il faut écrire *quor* ou *cur*.

2. Si le radical se termine par *p*, ce *p* se maintient devant *s* : *stirps*, *stirpis*. Cf. Brambach, *Die Neugestaltung*, etc., p. 247, et Priscien, p. 751, 752 P.

3. C'est à cette règle que se rattache la

forme *temptare*, sur l'usage de laquelle il ne peut y avoir aucun doute (cf. Corssen, *Ausspr. Fokal. und Beton.*, t. I, p. 122, 2^e édit.). Sans qu'il soit possible d'expliquer comme cela s'est passé, *tento* a été écrit ou prononcé *temto*, et par conséquent est devenu *tempto*.

4. Cf. Charisius, p. 87 P. La forme *haud* est étymologiquement préférable. Cf. Corssen, *Ausspr. Fokal. und Beton.*, 2^e édit., t. I, p. 205.

et a rejeté les autres. Devant *i*, *ll* se réduit généralement à *l*; ainsi *mille* fait au pluriel *milia* et *millia*¹; *villa* a pour dérivé *vilicus* et non *villicus*.

M se change en *n* devant les dentales : *tantus*, *quantus*, *identidem*; M. Brambach admet avec Priscien, p. 555 P, *eundem*, *quendam*. Il en est de même devant les gutturales : *nunquid*, *nunquam*, *quanquam*; cependant les formes *numquid*, *numquam*, sont aussi en usage, et *cumque* se maintient toujours dans *quicumque* et les mots analogues.

S après une syllabe longue ou une diphthongue était redoublé au temps de Cicéron et d'Auguste : *caussa*, *cassus*. La doctrine des grammairiens ne maintient qu'un seul *s* dans ces mots².

S de même est écrit après *x* dans les mots comme *exsul*, *exsanguis*, *exsto*, etc.

L'aspiration marquée par *h* s'est affaiblie dans un certain nombre de mots et s'est conservée dans d'autres, et il y a lieu de considérer l'usage à propos de chacun d'eux.

III. Les règles d'orthographe qui tiennent à la théorie de la flexion et de la formation des mots se trouvent en partie expliquées dans les observations qui précèdent. Quelques-unes pourtant doivent être signalées d'une façon spéciale.

Le génitif des noms de la seconde déclinaison en *ius* et en *ium*, avant l'époque d'Auguste et jusqu'au milieu de ce temps, était en *i* : *imperi*, *ingeni*. Plus tard il fut en *ii*; toutefois les mots qui avant les deux *i* ont une voyelle, plus habituellement ont conservé l'usage de la contraction : *Gai* pour *Gaii*, *Pompei* pour *Pompeiï*. Ces mêmes mots au pluriel admettent aussi un seul *i* : *Gais*, *Veï*, *Veis*. Enfin les formes *dii*, *diis*, sont celles que recommande la doctrine des grammairiens anciens.

Brambach s'occupe de la forme en *es* ou en *is* du nominatif singulier des noms parissyllabiques, de l'accusatif singulier en

1. Je préférerais, contre Pavis de M. Brambach, *millia* à *milia*. Cf. Corsen, *Ausspr. Fokal. und Beton.* etc., 2^e édit., t. I, p. 226.

2. Cf. Quintilien, I, 7, 20; Cassiodore, p. 2283 P; Marius Victorinus, p. 2456 P. Voyez Brambach, *Die Neugestaltung*, etc., p. 273 et suiv.

im, de l'ablatif singulier en *i*; mais ces considérations appartiennent à la théorie des formes à proprement parler, plutôt qu'aux règles de l'orthographe. Pour l'accusatif pluriel en *is* et en *eis*, qui est moins une forme primitive qu'une forme propre au septième siècle de Rome et à l'époque des écrivains classiques, il est difficile d'établir des catégories exactes¹. D'une façon générale, on peut dire que, sauf certaines exceptions, les mots qui ont le génitif pluriel en *um* ont toujours eu l'accusatif en *es*, tandis que ceux qui ont le génitif pluriel en *ium* ont eu l'accusatif en *is*. Mais les formes en *es* ayant fini par l'emporter, il convient dans l'usage courant de les conserver².

Arcus, partus, portus, specus, tribus, verus, quercus, sont signalés comme ayant le datif et l'ablatif pluriel en *ubus*. Cependant *quercubus* ne se trouve pas dans les textes, qui laissent voir *veribus, partibus, portibus*, peut-être aussi *specibus*.

Dès le temps de César la terminaison en *umus* des superlatifs et des noms de nombre ordinaux est devenue *imus*, et, à l'époque des empereurs, l'emploi de cette dernière forme était la règle.

Les adverbes numéraux, qui marquent combien de fois une chose se représente, selon les anciens grammairiens, se terminaient en *ens*, lorsqu'ils étaient dérivés d'un adjectif numéral indéfini, tels que *tot, quot*, en *es*, lorsqu'ils étaient dérivés d'un nom de nombre cardinal. Brambach ajoute d'ailleurs que cette règle ne semble pas exactement observée dans l'usage.

Les grammairiens du temps de l'empire écrivent *hæcce, hæcce*, quoique la forme ancienne, vérifiée par l'étymologie soit *hicc, hæce, hoce*. Il me semble donc que les deux orthographes, à ce double titre, peuvent également être admises. Mais il faut écrire *hocine, sicine* et autres mots semblables.

1. Cf. Keller, *Rhein. Museum*, t. XXI, p. 241-246, et les objections de Ribbeck, *Proleg. Vergil.*, p. 405-412. Voyez encore Bucheler, *Grundriss der Lat. Declin.*, p. 26 et suiv. de l'édition allemande, et

p. 91-97, de la traduction de M. L. Havel, Paris, Vieweg, 1875.

2. Cf. Gossrau, *Lat. Sprachlehre*, p. 94 et 95. Madvig, *Lat. Sprachl.*, 3^e édit. p. 47, § 43, *Ann.* 2.

Le pluriel du pronom *is* est au nominatif masculin *ii* et au datif *iis*. *Ei*, *eis* sont des formes anciennes. *Idem*, *isdem*, contraction de *iidem*, *iisdem*, sont usités.

Dans les flexions des verbes les règles d'orthographe se réduisent à celle de la syncope du parfait et des temps qui en sont dérivés, celle des participes futurs passifs, et celle des prépositions qui s'adaptent aux verbes composés.

La syncope du parfait et des temps qui en sont dérivés s'opère dans les formes en *avi*, *evi*, *ovi*, lorsque la terminaison contient *r*, *st*, *ss*. Ainsi on écrit *certarunt*, *appellasti*, *postulassem*; *desteras*, *complesti*, *delessset*; *admorunt*, *nosti*, *aguosse*¹. Les parfaits en *ivi* conservent en général la forme complète à la première personne du singulier et du pluriel, et à la troisième du singulier. La syncope se produit surtout lorsque la terminaison contient un *r*; ainsi on a : *ieruut*, *ieram*, etc., *iero*, *ierim*. Dans les formes où se trouvent dans la terminaison *ss* ou *st*, outre la syncope, il y a souvent contraction : *audisti*, *audissem*. *Peto* et *eo* admettent la syncope même à la première personne et à la troisième du singulier : *petii*, *iit*, et cette syncope est la règle dans les composés de *eo* : *adii*, *ambiit*. On trouve de même de *desino* : *desii*, *desiit*, *desiimus* et par contraction *desimus*.

Du temps de l'empire, les participes futurs passifs se terminaient en *eudus*, sauf pour quelques mots tels que *faciundus*, *repetuundarum*.

La règle de la grammaire classique pour les prépositions dans les verbes composés est l'assimilation, suivant les affinités des consonnes.

Ainsi on écrit :

AB devant les voyelles et devant *j*, *h*, *b*, *d*, *l*, *u*, *r*, *s* : *abaticeno*,
abeo, *abigo*, *aboleo*, *abutor*, *abjudico*, *abhorreo*, *abbrevio*, *abdo*.
ablego, *abnuo*, *abripio*, *absisto*.

abs devant *c*, *q*, *t* : *abscondo*, *absque*, *absterreo*.

1. On trouvera dans Neue, *Formenlehre der Lateinischen Sprache*, t. II, ° édit

p. 527-533, une liste extrêmement nombreuse de formes analogues.

as devant *p* : *asporto*.

a devant *f*, *m*, *v* : *afui* de *absum*, *amitto*, *averto*.

AD devant les voyelles et *j*, *h*, *b*, *d*, *f*, *m*, *n*, *q*, *v* : *adæquo*, *aderro*, *adigo*, *adorior*, *aduro*, *adjungo*, *adhibeo*, *adbibo*, *addico*, *adfero*¹, *admitto*, *adnecto*, *adquiro*, *advoco*.

ac devant *c* : *accipio*.

ag et *ad* devant *g* : *aggredior* et *adgredior*; *aggerare* de *agger*; *adgero*, de *ad* et *gero*.

a devant *gn*, *sp*, *sc* : *agnosco*, *aspicio*, *aspiro*, *ascendo*. On dit également *asto* et *adsto*, *adsum* et *assum*; on peut dire aussi *adgnosco*, *adspicio*, *adspiro*.

ad et *al* devant *l* : *adlabor* et *allabor*.

ap devant *p* : *appello*. Dans *aperio*, *ad* a perdu le *d* et la syllabe est restée brève.

ad et *ar* devant *r* : *adrideo* et *arrideo*.

ad et *as* devant *s* : *adsisto* et *assisto*.

at devant *t* : *attollo*.

ANTI (pour *ante*) dans *antistare*, *anticipare*.

CIRCU (pour *circum*) quelquefois dans *circueo*, habituellement dans *circuitus*, *circuitio*.

COM (pour *cum*) devant *b*, *m*, *p* : *combibo*, *committo*, *compello*.

con devant *c*, *d*, *f*, *g*, *j*, *n*, *q*, *s*, *t*, *v* : *concurro*, *condono*, *confero*, *congero*, *conjuugo*, *connumero*, *conquiro*, *consisto*, *contingo*, *convenio*.

con et *col* devant *l* : *colligo* et *coligo*. Habituellement on maintient *col* dans *collegium*.

cor devant *r* : *corrigo*.

co devant une voyelle et devant *h* : *coorior*, *cohortor*. Cependant on dit *comedo*, *comes*, *comitium*, et, par contraction de la voyelle initiale, *cogo*.

co devant *gn* : *agnosco*, et devant *n* : *conecto*, *conitor*, *conubium*.

1. Cf. Brambach, *Die Neugestaltung*, etc., p. 299. La doctrine des grammairiens, favorable à l'assimilation *aff*, est en contradiction avec l'usage dominant dans les inscriptions. Néanmoins, en présence de ces deux autorités, je crois que Pou

peut également admettre *affero* et *adfero*. Même observation pour *adn* et *ann*. Enfin on dit *adquiro*, mieux que *acquiro*; les grammairiens anciens et les inscriptions sont d'accord pour la première de ces deux formes.

EX devant les voyelles et *h, c, p, q, s, t* : *exacerbo, exco, eximo, exopto, exuro, exhortor, excipio, expono, exquiro, exsupero, exterro*. Dans les radicaux qui commencent par *s*, on trouve souvent cette lettre supprimée¹ ; en effet *ex* équivaut à *es*, et *exs* équivaut à *ess*. La doctrine des grammairiens consacre toutefois *exs*. Comme le dit Brambach, les deux formes sont légitimes ; *exs* est plus usité.

ef devant *f* : *effero*.

IN devant les voyelles et *h, c, d, f, g, j, n, q, s, t, v* : *inædifico, inco, initio, inodoro, inuro, inhibeo, incendo, indico, infero, injungo, inuitor, inquirio, insisto, intexo, invehio*.

in et *il* devant *l* : *inlabor* et *illabor*.

in et *ir* devant *r* : *inrideo* et *irrideo* ; *in* et *im* devant *m, b, p* : *immineo, inbibio, inpono* et *immineo, inbibio, inpono*. Toutefois l'usage est d'écrire *imperator, imperium* et *imperare*.

i devant *gn* : *ignosco*.

OB devant les voyelles et devant *j, h, b, d, l, m, n, r, s, t, v* : *obambulo, oberro, obirascor, oboleo, obumbro, objecto, obhæresco, obbrutesco, obdo, obolino, obmutesco, obnitor, obrogo, obsisto, obtundo, obverto*. Dans *obsolesco*, la préposition est devenue *obs*.

oc devant *c* : *occurro*.

of devant *f* : *offerro*.

op devant *p* : *oppono*.

o dans *omitto, operio*.

PER en général, et *pel* devant *l* : *pellicio*. L'assimilation ne se fait pas dans *perlego, perlucet, perlucidus*. Dans *pejero, pejuero, pejurus*, *r* disparaît.

SUB devant les voyelles, *j, h, b, d, l, n, s, t, v* : *subaro, subeo, subigo; suborao, suburo, subjungo, subhasto, subbibio, subdo, sublino, subnecto, subsigno, subtraho, subveho*.

suc devant *c* : *succurro*.

suf devant *f* : *sufferro*.

sug devant *g* : *suggero*.

1. Le P. de la Ruë, dans son Virgile, éd. de 1682, a accepté cette orthographe. On y trouve : *exequor, exequias, exequere, exequitur, exertantem, exilit, exilium,*

exolvit, expectare, expirare, extinctus, extantem, extruimus, exul, exulat, exulgit, exuperabile, exuperant, exuperare, exuperas, exuperat, eucupro.

sum ou *sub* devant *m* : *submitto* ou *summitto*.

sup devant *p* : *suppono*.

sur ou *sub* devant *r* : *surrupio* ou *subrupio*.

sus (pour *subs*) dans : *suscipio*, *suscito*, *suspendo*, *sustineo*, *sustento*, *sustuli*.

su dans *suspicio*, *suspiro*.

TRANS devant les voyelles et *b*, *c*, *f*, *g*, *p*, *r*, *t*, *v* : *transadigo*, *transeo*, *transigo*, *transbeo*, *transcurro*, *transfero*, *transgredior*, *transporto*, *transrhenanus*, *transstigranus*, *transverto*.

trau devant *s* : *transilio*, *transcendo*.

trans et *tra* devant *j*, *d*, *l*, *m*, *n* : *trajecto*, *transjungo*, *transduco* et *traduco*, *translaticius* et *tralaticius*, *transmitto* et *tramitto*, *transnato* et *tranao*.

Les composés du verbe *jacio*, lorsque l'*a* se change en *i*, produisent une particularité d'orthographe digne de remarque. L'usage faisait disparaître l'un des *i* tandis que la préposition (il en était de même de la particule *re*) s'allongeait. Ainsi l'écriture *abicio*, *adicio*, *inicio*, *obicio*, *subicio*, *traicio*, *reicio*, *conicio*, *eiicio*, *proicio*, est un fait dont les manuscrits anciens sont des témoins irrécusables. *Conicio* devenait même *coicio*. La particule en ce cas restait ordinairement longue. Pourtant elle s'abrégait quelquefois, le poète ne tenant compte que des lettres écrites, ou bien il se produisait une synérèse, comme dans *reice* (*Buc.*, III, 16). D'un autre côté, la théorie des grammairiens exige que les deux *i*, c'est-à-dire pour nous *ji*, s'écrivent. Brambach donne pour règle que *abicio* est meilleur que *abjicio*. Il me semble que dans le latin courant et dans les éditions classiques, il y a lieu de maintenir l'orthographe actuellement usitée chez nous, sans considérer l'autre comme une faute et en la réservant même, comme nous le verrons plus bas, pour une certaine catégorie de textes.

C'est l'usage qui règle l'orthographe, et en latin c'est l'usage essentiellement arbitraire et capricieux de la prononciation. Les règles les plus exactes ne peuvent donc comprendre tous les cas, et certaines de ces règles sont trop larges pour qu'il

ne soit pas nécessaire de spécifier les formes auxquelles elles s'appliquent. Telles sont en particulier les règles relatives à la confusion de *e* et des diphthongues *æ* et *æ*, de l'*e* et de l'*i*, des articulations *ci* et *ti*, etc. Il convient donc de donner une liste des mots dont l'orthographe vraie offre quelque différence avec celle dont nous nous servons habituellement, et comme le *Dictionnaire* de M. Quicherat est aujourd'hui à peu près reconnu comme la règle de notre manière d'écrire, plus bas seront signalées les différences entre cet excellent ouvrage et les formes proposées par Brambach, et qui me semblent à moi-même devoir être admises¹.

a et *ah*, interjection. Les deux formes sont légitimes. Schurzfleisch semble préférer l'opinion de ceux qui croient que *a* vaut mieux, *quia regula est nullam vocem aspiratione terminari*.

1. Souvent les deux formes sont signalées dans le dictionnaire; mais il me paraît utile de marquer la différence lorsqu'elles sont présentées comme ayant la même valeur, ou insuffisamment condamnées par l'auteur. M. Quicherat, p. VIII de la préface du *Thesaurus lingvæ latinæ*, 2^e édit. 1875, affirme que depuis quatre cents ans l'orthographe a été fixée par les savants qui alors s'en sont occupés. C'est une opinion que je ne puis partager. La question de l'orthographe latine a toujours été agitée par ceux qui ont regardé les textes de près. Il n'y a qu'à considérer les éditions diverses des mêmes époques pour s'en convaincre. La composition des traités de Dausquius, de Schurzfleisch, de Cellarius, de Harles, la variété des opinions qu'ils rapportent montrent quelle incertitude a toujours régné à ce sujet. Enfin quiconque comparera le *Dictionnaire* même de M. Quicherat avec ceux qui l'ont précédé, et aussi avec quelques-uns de ceux qui existent aujourd'hui, reconnaîtra bien vite des différences fort sensibles. Ce qu'il faut dire c'est que ce *Dictionnaire*, de beaucoup le meilleur que nous possédions en France, a contribué à faire disparaître des fautes graves consacrées jusque-là, telles que *bracca*, *cateri*, *prælium*, *litera*, *lethum*, *obsceus*, *sylva*, que l'on trouverait encore dans des textes de rebut, imprimés de nos jours. Mais il est permis d'aller plus loin. Cette réforme paraîtra

dans peu de temps aussi naturelle que celle qui a effacé enfin les accents, condamnés, il y a bien longtemps par Alde Manuce. Pour que l'on voie d'ailleurs que la nouvelle orthographe ne l'est pas tant qu'on le croit, et combien l'on s'exagère ce qu'elle a d'étrange, les témoignages des érudits qui depuis la Renaissance ont appuyé les formes ci-dessous proposées seront rappelés à l'occasion. Quelques indications étymologiques serviront aussi à marquer l'erreur que fait commettre une recherche inexacte de ce côté. — M. Quicherat, dans le passage de la préface que je viens d'indiquer, s'exprime avec beaucoup de véhémence contre ceux qui veulent en France réformer l'orthographe latine. Il va jusqu'à les accuser « d'accepter les yeux fermés ce qu'ils croient la vérité, au lieu de prendre la peine de la chercher. » L'imputation est bien grave; pour ce qui me regarde, je ne crois pas l'avoir méritée. Mais je ne veux pas engager un débat à ce sujet avec M. Quicherat. Je ne dira qu'un mot. Si j'ai signalé, et si je ne m'interdis pas de signaler les vues que dans ses ouvrages il me semble nécessaire de contester, je n'ai jamais cessé et je ne cesserai pas de marquer mon admiration pour les progrès que la science du latin a chez nous accomplis grâce à ses éminents travaux. Je ne me suis jamais écarté et je ne m'écarterai jamais du respect qui est dû à ses services et à son nom.

abscido est la seule forme à admettre. Forcellini indique *abscido*, seulement parce que Gronovius a proposé cette orthographe. *Abscido* n'est pas dans l'édition de Calepin donnée par les Aldes, 1592.

abicio et *abjicio*. Voyez plus haut page LXXVIII. Alde préfère *abjicio*; Dausquius avoue que les monuments varient : *lapidum et auctorum non tenor unus*.

afui, *afuturus*, *afore* sont les formes régulières dérivées de *absun*. C'est l'orthographe soutenue par Lambin dans son Horace, par Heinsius dans son Virgile, et par d'autres. Cf. Neue, *Formenlehre*, t. II, p. 742, 2^e édit.

aelys et non *aclis*, orthographe que Forcellini condamne déjà.

adsimulare ou *assimulare*, et non *assimilare*. Forcellini se prononce pour la première de ces formes. La distinction de sens que l'on veut établir entre *assimilare* et *assimulare* n'existe pas. Il n'y a entre les deux mots qu'une différence produite par la modification de la prononciation.

adulescens. « *Adulescens nomen est; adolescens participium est.* » Caper, *de Orthographia*, p. 2243, P. Les manuscrits, de l'aveu de Forcellini, confirment cette orthographe, que des raisons de pure étymologie ont fait abandonner par Alde Manuce et par Dausquius. Naturellement *adulescentia*, *adulescentulus* suivent la forme *adulescens*.

aditus est la forme classique; *æditimus* et *æditumus* sont des archaïsmes.

Æfula et non *Æsula*.

Ægæus, *a, um*, du grec Αἰγαῖος, est la seule forme légitime.

Ægææ et *Ægiæ*, nom de ville, vient du grec Αἰγαίαι.

Æquimælium, seule forme légitime, déjà admise par Forcellini.

æquiperare est une forme préférable à *æquiparare*.

ærumna est la seule forme classique.

æsculetum, *æsculus*, seules formes classiques.

Æsernia et *Esernia*.

alioqui, forme meilleure que *alioquin*; cf. Caper, p. 2241 P. Dausquius et Forcellini semblent préférer *alioqui*. De même il faut *atqui*, *ceteroqui* et non *atquin*, *ceteroquin*.

alium (l'ail) est préférable à *allium*. Cf. Brambach, *Neugestaltung*, etc., p. 136, 137, citant Probus (*Gramm. lat. ex recens. Keilii*, t. IV,

fasc. I, p. 198); Charisius, p. 70, 71, éd. Keil, 54 P; l'auteur du traité *De ultimis syllabis* attribué à Probus, p. 260, éd. Keil, 1435 P. Les anciens manuscrits de Virgile, particulièrement le *Romanus*, ont *alia* par un simple *l*. Enfin Forcellini trouvait cette orthographe acceptable, *probabilis*.

allec, orthographe légitime à l'exclusion de *alec* et de *hallec*.

Allia, fleuve de Sabine, et non *Alia*, forme déjà condamnée par Forcellini.

Allifæ, ville du Samnium, seule forme admissible et que justifie une inscription authentique.

alucinari et *allucinari*, formes classiques. *Halucinari* est archaïque. Alde Manuce, Dausquius, Forcellini préfèrent *alucinari*.

alvaria, orthographe de Charisius, p. 82 P, appuyée par les manuscrits de Virgile, au lieu de *alvearia*.

amentum et *amumentum*. Cette seconde forme donnée par les anciens manuscrits de Virgile est d'accord avec l'étymologie (*amumentum* pour *apumentum* de l'usité *apio*, attacher); cf. Corssen, *Aussprache*, etc.; 2^e édit., t. I, p. 643.

anfractus et non *amfractus*. Cf. Priscien, p. 555 P.

ampsanctus, forme appuyée par les manuscrits de Virgile et de Cicéron, et non *amsanctus*.

ancora (cf. Marius Victorinus, p. 2466 P) et non *anchora*.

anulus et *anellus*, véritable forme de ces mots déjà préférée par Alde Manuce et Forcellini, au lieu de *annulus* et *annellus*.

Appenninus, forme des anciens manuscrits de Tite-Live, de Virgile et d'Horace. Certaines inscriptions archaïques ont *Apeninus*.

antistare leçon des meilleurs manuscrits et non *antestare*.

Areopagita et *Ariopagita*; *Areus pagus* et *Arius pagus*. C'est la forme des meilleurs manuscrits.

Arruns, forme des meilleurs manuscrits de Tite-Live et de Virgile au lieu d'*Aruns*.

attracto forme aussi admissible qu'*attrecto*, Forcellini constate que de nombreux manuscrits de Tite-Live et de Virgile ont *attracto*.

artus, *artare* et non *arctus*, *arcture*. Dausquius constate que *arctus* est un archaïsme.

audacter et non *audaciter*, forme blâmée par Quintilien, I, 6, 17.

Augeas est préférable à *Augias*.

baca et non *bacca*. La forme française du mot *baie* est la preuve de l'orthographe *baca*. Cf. Joret, *Du C dans les langues romanes*, p. 295.

Baliares, *Baliaricus* plutôt que *Baleares*, *Balearicus*.

barritus et non *baritus* ou *barditus*.

battuo et non *batuo*.

bibliotheca et *bybliothea*. La seconde forme vient de βιβλος.

bracchium, forme des meilleurs manuscrits que préférerait déjà Alde Manuce.

brattea et ses dérivés, forme des meilleurs manuscrits au lieu de *bractea*.

Brundisium, forme préférable à *Brundusium* et déjà préférée par Forcellini.

bucina et ses dérivés, forme déjà préférée par Alde Manuce, Dausquius, Forcellini, et non *buccina*.

belua et non *bellua*. C'est la fausse étymologie tirée de *bellum* qui a fait croire qu'il convenait de redoubler *l*. Sur la vraie étymologie (*borgh*, *belgh*, *belh*) cf. Vaniček, *Etymol. Wörterb. der Latein Spr.*, p. 103. Les meilleurs manuscrits sont d'accord pour n'écrire qu'un *l*.

cælebs et non *cœlebs*. Forcellini condamne avec Alde Manuce et Cellarius la seconde.

cælum et non *cœlum*. Les témoignages les plus authentiques, les étymologies anciennes, celles que reconnaît la science nouvelle (Corssen, *Aussprache*, etc., 2^e édit., t. I, p. 370), les inscriptions, les manuscrits, l'usage des meilleurs éditeurs du seizième siècle sont d'accord pour *cælum*, qu'adoptent Alde Manuce et Forcellini. C'est la fausse étymologie *καῖλον* qui a induit les éditeurs depuis le dix-septième siècle à écrire *cœlum*. Encore les plus diligents, entre autres Heinsius, s'y refusent-ils.

cænum et non *cœnum* amené par la fausse étymologie *κοινόν*. *Cænum* est déjà reconnu par Alde Manuce.

cæspes et non *cœspes*. La première de ces deux orthographes est préférée par Dausquius, Cellarius et Forcellini.

cætra et ses dérivés, préférable à *cetra*. Heinsius préférerait *cætra*.

Camena et non *Camœna*.

camera et non *camara*.

cena et non *cæna*. La seconde forme à laquelle a donné crédit la fautive étymologie d'Isidore de Séville est contraire aux anciens manuscrits, aux inscriptions et à l'étymologie vraie (cf. Corssen, *Ausspr.*, 2^e édit., t. I, p. 327). Alde Manuce et Forcellini préférèrent *cena*.

clatri et non *clathri*.

clipeus plutôt que *clapeus* et surtout *clypeus*.

coctea plutôt que *cochlea*. La première orthographe est déjà admise par Forcellini.

comminus et non *cominus*. Dausquius soutient l'orthographe *comminus* et Forcellini l'accepte. L'étymologie et l'usage l'appuient également.

condicio et non *conditio*. Alde préférait *condicio*; Forcellini reconnaît que la plupart des monuments sont d'accord pour cette forme. Enfin *condicio* ne vient pas de *condere*, mais du radical *condic-*, d'où s'est formé *condicere*. Cf. Corssen, *Ausspr.*, 2^e édit., t. I, p. 52, 381.

contio et non *concio*. Forcellini reconnaît que les témoignages de tout genre sont en faveur de la première de ces formes. *Contio* est d'ailleurs une contraction de *conventio*. Voyez là-dessus Fleckeisen, *Fünfzig Artikeln*, p. 14, et Corssen, *Aussprache*, etc., 2^e éd., t. I, p. 51; t. II, p. 683.

convicium et non *convitium*.

cotidie, *cottidie* et non *quotidie*.

culleus, *culleum*, ainsi que leurs dérivés, et non *culeus*.

cumba plutôt que *cymba*.

damna et non *dama*.

Danuvius et non *Danubius*. *Danuvius* est la seule forme transmise par les inscriptions, les médailles et les meilleurs manuscrits.

Dareus plutôt que *Darius*.

Decelea plutôt que *Decelia*.

delenio et non *delinio*.

demo, *dempsi*, *demptum*, et non *demsi*, *dentum*.

derigo, dans le sens de diriger en droite ligne.

detractare aussi bien que *detrectare* dans le même sens.

dicio et non *ditio*. Les témoignages sont d'accord pour cette orthographe, conforme à la vraie étymologie. *Dicio* vient du même radical que *dicere*; cf. Curtius, *Grundz. der Griech. Etym.*, 3^e édit., p. 129; Corssen, *Aussprache*, etc. 2^e édit., t. I, p. 52.

dilectus et non *delectus*, lorsqu'il s'agit d'un enrôlement militaire.

discidium et non *dissidium*. Forcellini préfère *discidium*.

discrībo dans le sens de partager, délimiter.

dumtaxat et non *duntaxat*.

eculeus plutôt que *equuleus*.

elleborus plutôt que *helleborus*.

emptum, *emptus* et tous les dérivés et composés de *emo*, et non *emtum*, *entus*, etc.

epistula et non *epistola*. Angelo Mai déclare n'avoir jamais vu autre chose que *epistula* dans les anciens manuscrits; les inscriptions confirment cette orthographe. En revanche *epistolicus*, qui vient directement du grec ἐπιστολικός, doit conserver l'o.

Erinyes et non *Erinnys*.

erūs et non *herus*. Dausquius, tout en conservant l'ancienne orthographe, constate que *erūs* est celle des manuscrits et des inscriptions. Enfin cf. Eutychès dans Cassiodore, p. 2313 P.

Euander, *Euandrus* et non *Evander*, *Evandrus*.

euhān, *euhans*, *euhias*, *euhius*, *euhoe* et non *evan*, etc.

fænum (le foin) et non *fœnum*.

fænus (l'usure), plutôt que *fenus* et non *fœnus*.

femina, *fetus*, *fecundus* et non *fœmina*, etc.

fætialis et non *fœcialis*. C'est l'orthographe d'Alde Manuce et de Forcellini.

frenum et non *frænum*,

futilis plutôt que *futillis*.

gæsum et non *gesum* (en grec γαῖσον, γαισός).

Genava et non *Geneva*.

genetivus, *genetrix* et non *genitivus*, *genitrix*. Forcellini préfère *genetrix*. Dausquius indique *genetivus* et *genetrix* comme les meilleures formes.

glæba au lieu de *gleba*; la première forme est admise par Alde Manuce et Dausquius.

Gaius et *Gnæus*, lorsque le mot est entièrement écrit. *C.* et *Cv.* en sont des abréviations.

gutus et non *guttus*.

hædus et non *hœdus*. Alde Manuce, Cellarius et Forcellini préfèrent *hædus*, orthographe conforme à la tradition des manuscrits et à l'étymologie; voyez le sabin *fædus* et les analogues germaniques *gaitz*, *gaiz* (Corssen, *Aussprache*, 2^e édit., t. I, p. 99, 158).

Halicarnasus et *Alicarnasus* et non *Halicarnassus*.

Hamilcar, *Hannibal*, *Hanno*, *Hasdrubal*, et non *Amilcar*, *Annibal*, *Anno*, *Asdrubal*.

Hammon plutôt que *Ammon*.

harena plutôt que *arena*, quoique la seconde forme soit aussi légitime. *Harena*, d'accord avec le sabin *fasena*, est une orthographe soutenue par Varron, Vélius Longus, Charisius, et fournie par le texte des meilleurs mss.

harundo plutôt que *arundo*, d'après le témoignage d'Eutychès dans Casiodore, p. 2313 P, et d'Agroëtius, p. 2272 P, confirmé par les mss.

hebenus plutôt que *ebenus*.

hedera plutôt que *edera*.

hejulo, *hejulatio*, et non *ejulo*, *ejulatio*.

Henna et non *Enna*.

Hiberus, *Hister* et non *Iberus*, *Ister*.

holus plutôt que *olus*. Manuce et Dausquius préfèrent *holus*, appuyé par les grammairiens et soutenu par les inscriptions.

ilico et non *illico*.

imbecillus et non *imbecillis*.

immo et non *imo*. Alde Manuce, Cellarius et Forcellini préfèrent *immo* consacré par les manuscrits.

inclitus et *inclutus*, non pas *inclytus*.

inchoo et *inchoo*.

indutiæ et non *induciæ*. Alde Manuce, Dausquius, Cellarius, Forcellini préfèrent la première orthographe, qui est celle des meilleurs mss. et que confirme l'étymologie, *indutiæ hoc est intus et introitus*, d'Aurélius Opilius, citée par Aulu-Gelle, I, 25, 17. Cf. Corssen, *Aussprache*, 2^e édit., t. I, p. 51.

infutiæ, *infutior*, etc., et non *inficiæ*, *inficior*. C'est l'orthographe de Manuce, de Cellarius et de Forcellini.

intellego, *intellegentia*, et non *intelligo*, etc. Orthographe des meilleurs manuscrits et des inscriptions les plus authentiques.

intibus, *intibum* et non *intibus* ou *intubus*.

inunguo et non *inungo*.

Juppiter plutôt que *Jupiter*. Cf. Corssen, *Aussprache*, etc., 2^e édit., t. I, p. 211.

lapsus de labor et non *labsus*.

lacrima et non *lacruma*, *lachrima*, *lacryma*, *lachryma*. Cellarius préférait déjà *lacrima*.

lagæna et *lagona*, non pas *lagenæ*. L'étymologie grecque est *λάγυνος*, l'usage des manuscrits et des inscriptions *lagæna* et *lagona*.

lanterna plutôt que *laterna*.

lautuniæ et non *latomiæ*.

letum et non *lethum*. Manuce, Dausquius, Cellarius, Forcellini condamnent également *lethum*.

lævis et non *lævis*. Tous les critiques et l'étymologie *λεῖος* sont contraires à *lævis*.

littera plutôt que *litera*.

litus et non *littus*. Le témoignage des manuscrits est conforme à l'étymologie. Cf. Corssen, *Aussprache*, 2^e édit., t. I, p. 534, 535. *Litus* est l'orthographe de Manuce, Dausquius, Cellarius, Forcellini.

mæreo, *mæstus*, etc., et non *mæreo*, *mæstus*. *Mæreo* est l'orthographe des meilleurs manuscrits. Noris la déclarait préférable. La racine est la même que celle de *miser*, et on a eu par allongement et rhotacisme : *mis-*, *mais-*, *mær-*.

Mauretania et non *Mauritania*.

mercennarius et non *mercenarius*. La première forme est celle des meilleurs manuscrits; elle est de plus soutenue par l'étymologie : *mereednarius*, *mercednarius*, *mercennarius*.

Messalla plutôt que *Messala*.

multa et non *mulcta*. Les inscriptions et les manuscrits sont d'accord à ce sujet. Il existe d'ailleurs à la fois les verbes *mulcare* et *multare*, mais non *mulctare*. Manuce, Cellarius et Forcellini préféraient *multa*.

muræna et non *muræna*.

murra et non *myrrha*.

myrtum, etc., et non *murtum*.

ne particule affirmative et non *na*. Lambin avait déjà remarqué que tous les anciens manuscrits écrivent sans diphthongue cette particule qui répond à *νή* des Grecs.

neglego, *neglegentia* et non *negligo*, etc. Telle est l'orthographe des bons manuscrits pour toutes les périodes de la littérature latine, et aussi des inscriptions authentiques.

nenia et non *nænia*. Dausquius, Cellarius et Forcellini préférèrent déjà *nenia*.

nequiquam plutôt que *nequicquam*. Mais *nequidquam* est une faute. Les manuscrits sont d'accord pour présenter *nequiquam* et *nequicquam*. D'ailleurs *nequiquam* est un ablatif; cf. Corssen, *Aussprache*, 2^e édit., t. II, p. 839.

ningo et non *ninguo*. Cf. Caper, p. 2249 P.

nummus et non *numus*.

nuntius et non *nuncius*. L'usage des manuscrits et des inscriptions est conforme à l'étymologie. *Nuntius* est une contraction de *noentios*. Cf. Corssen, *Aussprache*, etc., 2^e édit., t. I, p. 51.

obœdio et non *obedio*. La seconde de ces formes ne s'est introduite qu'au moyen âge. Voyez l'étymologie, Corssen, *Ausspr.*, 2^e édit., t. I, p. 631.

obstipesco, *obstupui* plutôt que *obstupesco*, *obstupui*. Toutefois les deux formes sont légitimes.

pælex plutôt que *pelex*, mais non *pellex*. L'usage des anciens manuscrits est sans incertitude à cet égard. *Pælex* semble être une altération de *πάλλας*, comme *Æsculapius* de *Ἄσκληπιός*.

Pæligni et non *Peligni*.

pænitet et non *pœnitet*. L'usage des anciens est mis par les meilleurs manuscrits hors de toute discussion. Alde Manuce admet *pænitet*. Corssen, *Aussprache*, etc., 2^e édit., t. I, p. 370, explique que *pænitet* vient de la même racine que *pœna*, mais non pas de ce mot.

pænula et non *penula*.

Parnasus, *Parnastus* et non *Parnassus*, *Parnassius*.

pejero plutôt que *pejuro*, mais non pas *perjuro*. Cf. Priscien, p. 554 P. On dit à la fois *perjurus* et *pejurus*.

penna, aile d'oiseau, et *pinna*, créneau de muraille.

percontatio, *percontator* et non *percunctatio*, *percunctator*; *percontor* plutôt que *percunctor*.

petorritum et non *petoriturum*.

pilleus, *pilleum*, *pilleolus* et non *pileus*, *pileum*, *pileolus*.

pomerium et non *pomarium*. Alde Manuce, Dausquius, Cellarius, Forcellini préfèrent déjà *pomerium*.

Pomptinus et non *Pontinus*.

Portunus et non *Portumnus*.

postmeridianus et *posmeridianus*. *Pomeridianus* est douteux.

præsepis, *præsepia* plutôt que *præsepis*, *præsepia*.

prelum et non *prælum*. Forcellini condamne *prælum*.

pro, interjection, et non *proh*. Manuce, Cellarius, Forcellini condamnent *proh* en invoquant Priscien, p. 548 P, où l'on voit que c'était une règle de ne pas terminer les mots latins par une aspiration.

proclium et non *pralium*.

promunturium et non *promontorium*. C'est un fait établi par le témoignage des manuscrits et des inscriptions.

prorsus et non *prorsum* et *prosum* qui sont des archaïsmes.

proscænium et non *proscenium*.

Ptolomæus, *Ptolomais*, formes latines pour *Πτολεμαῖος*, *Πτολεμαῖς*.

quadriduum et non *quatrividuum*. Les meilleurs manuscrits sont unanimes pour présenter la première de ces formes, laquelle est analogue à *quadriennium*, *quadrupes*, etc.

quattuor plutôt que *quatuor*. Les manuscrits même des écrivains en prose ont cette forme que préférerait déjà Alde Manuce.

quicquam, neutre de *quisquam*, plutôt que *quidquam*.

quicquid, neutre de *quisquis*, plutôt que *quidquid*.

ræda plutôt que *reda*, mais non *rheda*.

Rætia, *Ræti* et non *Rhætia*, *Rhæti*.

reccidi de *recido*, en prose plutôt que *recidi*.

Regium et non *Rhegium*.

religio et jamais *relligio*.

reppuli, de *repello*, et non *repuli*; *repperi*, de *reperio*, et non *reperi*.

retracto et non *retrecto*.

robigo et non *rubigo*.

sæculum et non *seculum*.

sæpes, sapio et non *sepes, sepio*.

sæta et non *seta*.

sario plutôt que *sarrío*.

satrapeu plutôt que la forme plus moderne *satrapia*.

satura et *satira*, mais non *satyra*.

scæna et non *scena*. Lorsque le mot *σκηνή* a été transcrit en latin, l'η de la première syllabe a été rendu par æ, et depuis lors cette orthographe s'est maintenue en latin, comme en témoignent les manuscrits et les inscriptions.

sescenti et non *sexcenti*. *Sescenti* est l'orthographe des manuscrits et des inscriptions.

setius et non *secius*. C'est l'orthographe des inscriptions et des meilleurs manuscrits. *Setius* vient du même radical que *secus* mais non de ce mot, ce que montre la différence de quantité. *Secus* a formé *sequius*. *Setius* vient d'une forme *secitus*, qui a eu pour comparatif *secitius*, d'où par syncope *sectius* qui se trouve dans les manuscrits de Plaute, et enfin la forme actuelle *setius*.

singillatim et non *singulatim*.

solucium et non *solatium*.

sollemnis et non *solennis* ou *sollennis*.

sollers, sollertia et non *solers, solertia*. Alde Manuce et Cellarius préfèrent déjà *sollers* et *sollemnis*.

stilus et non *stylus*. Dausquius et Forcellini préfèrent déjà *stilus*.

suboles et non *soboles*. *Suboles* est déjà préféré par Forcellini, et cette orthographe est conforme à l'étymologie.

subsicivus et non *subsecivus*.

sucus et non *succus*. Outre le témoignage des manuscrits, l'étymologie (même racine que *sugo*), déjà reconnue par Festus, confirme l'orthographe *sucus*. Enfin l'espagnol *sugo* se ramène à une forme où il n'y a qu'un *c* (cf. Joret, *Du C dans les langues romanes*, p. 295). M. Littré, dans son *Dictionnaire de la langue française*, indique aussi que la forme *sucus* est préférable à *succus*.

Suebi et non *Suevi*.

sulpur et *sulphur* et non *sulfur*. *Sulpur* est appuyé par la tradition des meilleurs manuscrits. Manuce, Dausquius et Forcellini donnent la préférence à *sulphur*, en reconnaissant l'existence de *sulpur* dans les textes.

suscenseo plutôt que *succenseo*.

tæter et non *teter*. Orthographe déjà admise par Manuce et Dausquius, et acceptée par Forcellini.

temperi et non *tempori*.

tentare, si l'on se conforme à l'étymologie; *temptare*, si l'on veut suivre l'usage authentiquement constaté des anciens.

Teresias aussi bien que *Tiresias*.

Thyas et non *Thyas*.

thyunnus et non *thunnus*.

tinca et non *tinia*.

tingo et non *tinguo*.

tisanarium et non *ptisanarium*.

Trasumennus, *Tarsumennus* et *Trasimennus*, plutôt que *Trasmenus* et *Trasimcnus*.

tropæum et *trophæum*.

valetudo et non *valitudo*.

vatillum et non *batillum*.

venundo, *veneo* et non *vænundo*, *væneo*.

Vergiliæ, *Vergilius*, *Verginius* et non *Virgiliæ*, *Virgilius*, *Virginus*.

vilicus et non *villicus*.

versus, *verte.x*, *verto*, *vester* sont les formes de l'orthographe classique des grammairiens.

vinolentus et *vinulentus*. De même on peut dire *formidulosus* et *formidolovus*, *sanguinolentus* et *sanguinolentus*, *somnulentus* et *somnolentus*.

virectum et non *viretum*.

Ulixes et non *Ulysses*.

umerus et non *humerus*. C'est la forme admise dans les meilleurs manuscrits de toutes les périodes de la littérature latine, et que confirme la doctrine des grammairiens. Cf. Eutychès, p. 2312 P. Enfin ce mot a une racine identique au grec ὄμος.

umidus et *umor* et non *humidus*, *humor*. Telle est la forme de ces mots dans les manuscrits. L'étymologie est la même que celle de *udus*; cf. Corssen, *Aussprache*, etc., 2^e édit., t. I, p. 545.

volæmus (*volæma pira*) et non *volemus*.

Volcanus, Voltunna, Volturnus, Fortunus plutôt que *Fulcanus, Voltunna, Volturnus, Vertunus*.

urgeo et non *urgeo*. Cf. Vélius Longus, p. 2223 P.

Le lecteur impartial verra sans peine que dans les préceptes qui sont énoncés ci-dessus il n'y a rien qui puisse troubler profondément nos habitudes. A le bien examiner, notre usage n'est réformé que sur un petit nombre de points, et ceux qui voudront consulter le livre de M. Brambach y trouveront condamnées des formes singulières que l'ancienne routine avait maintenues, ou bien que la précipitation irréséchie de quelques modernes avait essayé d'introduire.

Pour le latin moderne et les éditions classiques et courantes destinées aux écoliers, il convient, à mon gré, d'appliquer les règles qui ont été ci-dessus exposées; c'est ce qui a été tenté en partie dans l'édition in-16 que la librairie qui publie ce volume a donnée à l'usage des classes. Peut-être faut-il agir graduellement et ne pas introduire d'un seul coup toutes les nouveautés, et en effet, soit dans l'édition classique, soit dans le présent volume, j'ai cru devoir faire des concessions à la coutume, me réservant à l'occasion d'aller plus loin que je ne me le suis ici permis. Mais il est nécessaire de familiariser le public avec les nouveautés qu'un examen approfondi ne peut manquer de lui faire trouver justes. Nous ne pouvons nous isoler du reste de l'Europe savante; nos maîtres ne doivent pas risquer (j'en ai vu des exemples) de se trouver embarrassés en face de textes imprimés dans d'autres pays, et comme la nouvelle doctrine, dans ce qu'elle a de scientifique et d'utile, finira par nous gagner à notre tour, il vaut mieux l'examiner sérieusement nous-mêmes et nous y rendre par raison que de nous la voir imposer par l'usage et une imitation irréséchie.

Sans doute l'on objectera que l'orthographe n'a qu'une mince importance dans l'étude générale de la langue latine, et que l'enseignement gagnera peu de chose à cette réforme. La réponse n'est pas difficile à faire. Si la question est si humble, pourquoi se refuser avec tant d'ardeur à l'étudier de

nouveau? Mais la connaissance exacte de l'orthographe est une partie de la doctrine générale d'une langue; aujourd'hui même on impose aux écoliers une orthographe, dont ils ne peuvent s'écarter sous peine de se voir repris. Pourquoi donc ne pas leur prescrire celle qui est vraie plutôt que celle qui est fausse? Enfin la question est plus élevée qu'elle ne semble au premier abord. Il s'agit de substituer le goût de l'exact, de l'achevé, du certain à celui de l'à peu près, la connaissance des choses sûres à l'acceptation indifférente des faits douteux. L'étude des monuments de l'antiquité est une science, et non pas seulement une matière à développements littéraires. Le latin qu'il faut enseigner, ce n'est pas un latin de convention, une sorte de scolastique, propre à exercer l'esprit; il faut aussi que ce soit le vrai latin, et le vrai latin avait sa forme dont l'orthographe est un des caractères.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici s'applique à l'usage des écoles et des éditions purement scolaires. Celles qui portent le nom de savantes, ou du moins présentent un plus grand appareil de science, sont assujetties, ce semble, à des obligations un peu plus étendues. Suffit-il d'y introduire l'orthographe qu'il est permis d'appeler classique, ou ne faut-il pas essayer de rapprocher de l'original le texte qu'elles contiennent, et puisqu'il a été montré plus haut qu'il y avait eu pour l'orthographe latine des périodes différentes, ne convient-il pas au moins de leur donner une physionomie plus vraie, en y maintenant, autant que la chose est possible, les formes acceptées dans la période à laquelle l'auteur appartient?

Mais c'est ce que font les éditeurs les moins diligents pour les textes des auteurs qui ont le renom d'archaïsme, tels que Plaute, Térence, Lucrèce, Salluste. C'est ce que faisaient les anciens eux-mêmes. Leurs manuscrits, j'entends les manuscrits les plus antiques, portent la trace d'un effort continu pour retrouver la tradition et la reproduire.

Ce qu'il est le plus difficile d'atteindre en pareille matière, c'est l'exactitude et la mesure. Les maladroits, en essayant de

donner à leurs textes un aspect archaïque, les criblent de barbarismes. D'un autre côté, il est certains auteurs qui deviendraient illisibles si on voulait les écrire comme ils ont été écrits de leur temps. Que l'on s'imagine Plaute publié avec l'orthographe du sénatus-consulte des Bacchanales, lequel est contemporain des dernières années du poëte. M. Ritschl a exposé la vraie doctrine. Il faut faire ce que faisaient les anciens, et ce dont leurs manuscrits portent le témoignage. Il faut sur ce fond de l'orthographe usuelle rapporter toutes les formes authentiques, constatées par la tradition de toute nature, remarques des grammairiens et des scolastes, manuscrits spéciaux de l'auteur, et contrôlées par les monuments du même temps, à condition d'ailleurs que le texte y trouvera une physionomie archaïque et n'en sera pas défiguré.

N'est-ce pas le procédé employé dans les éditions de nos auteurs français classiques, où sans reproduire les caprices de forme que l'imprimeur employait pour Corneille, Racine, Bossuet, on maintient certaines particularités, telles par exemple que les imparfaits en *ois*?

Que deviendra le texte de Virgile si l'on procède de la sorte? Il ne différera pas très-sensiblement du texte classique, mais il recevra quelques modifications.

Ainsi les génitifs de la seconde déclinaison des noms en *ius* et *ium* devront être en *i* et non pas en *ii*: les accusatifs pluriels des noms parissyllabiques de la troisième seront en *is* ou en *es*, selon que l'indiquera la tradition des manuscrits, puisque nous savons qu'il n'y a pas à ce sujet de règle absolue, et que l'euphonie guidait Virgile¹. Les superlatifs de trois syllabes comme *maximus*, *optimus*, seront en *umus*, tandis que les autres resteront en *imus*, puisque c'est le moment où la transformation s'opère et que les manuscrits semblent nous montrer que Virgile avait ainsi fait le départ des deux formes de cette terminaison. Les noms de nombre seront tous en *ens* et non pas en *es*. Nous

1. Aulu-Gelle, XIII, 20.

pourrons avoir *eum* et *quom*, *secuntur* et *sequontur*, *relincont* et *relinquont*, etc., puisque telles étaient les formes de ce temps-là. De la même manière nous trouverons les nominatifs en *uos* et en *vos*; en *uom* et en *vom*, les accusatifs de la seconde déclinaison où la terminaison est précédée d'un *u* ou d'un *v*; et aussi *vulgus*, *volnus* et autres mots semblables au lieu de *vulnus*, *vulgus*. *S* se redoublera dans *cassus* et *caussa*, pour *casus* et *causa*; nous lirons *conjanx*, quelquefois *aput* et *haut* à côté de *apud* et de *haud*; nous aurons régulièrement *abicio*, *conicio*, *traicio*, *subicio*, etc. Enfin l'assimilation des prépositions ne se fera pas dans les mots comme *componere*, *imminere* et autres pareils.

Mais sera-ce une extraordinaire nouveauté? Non, c'est ce que réclamait Heinsius dans la Préface du Virgile de 1676, ce qu'il pratiquait dans son édition, ce que l'on voit en partie dans Heyne, et enfin ce que tous les éditeurs sérieux de Virgile font aujourd'hui, ce que l'on rencontre chez Wagner, Ladewig, Forbiger, chez le sage Conington. C'est ce qu'il faudrait essayer aussi en France, et ce que je tenterai certainement moi-même, si la faveur du public continue de soutenir le présent travail et m'appelle à le réimprimer encore une fois.

Jusqu'à-là je ne cesserai de me préparer à cette tâche, sans me reposer sur les efforts que j'ai déjà faits et les études auxquelles je me suis précédemment livré. Pour ne pas déchoir il faut sans cesse se préoccuper d'améliorer; c'est le précepte que nous donne Virgile lui-même :

Vidi lecta diu et multo spectata labore
 Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
 Maxima quaeque manu legeret. Sic omnia fatis
 In pejus ruere ac retro sublapsa referri,
 Non aliter quam, qui adverso vix flumine lembum
 Remigiis subigit, si bracchia forte remisit
 Atque illum in praecipis pronò rapit alveus amni¹.

Paris, 15 octobre 1875.

1. G. I, 197.



NOTICE SUR VIRGILE¹.

Publius Virgilius, ou plutôt *Vergilius*² *Maro*, naquit le 15 octobre de l'an 684 après la fondation de Rome (avant J. C. 70), sous le consulat de M. Licinius Crassus et de Cn. Pompée le Grand, à Andes, sur le territoire de Mantoue³. Ses parents étaient sans doute de médiocre condition, et les traditions sont assez différentes sur la profession qu'exerçait son père. Selon les uns, il était citoyen de Mantoue; selon d'autres, au contraire, il fut le serviteur à gages d'un *viator*, officier de justice d'ordre inférieur. Quelques-uns en font un potier, quelques autres un paysan. Cette dernière supposition, à laquelle on

1. Voir aux ADDITIONS.

2. Le nom que portait le chantre de l'*Énéide* semble avoir été assez répandu à Rome. Les inscriptions de la République et des premiers siècles du christianisme ont d'une manière tout à fait prépondérante *Vergilius* et non *Firgilius* (cf. Corssen, *Aussprache*, etc., 2^e édit. t. I, p. 544). Le P. de la Rue prétend qu'un grand nombre (*complura*) de monuments et d'inscriptions ont *Virgilius*; mais il n'en cite aucun exemple. Voyez au contraire la discussion de Ritschl, *Opuscula*, t. II, p. 779 et suiv. Tous les anciens manuscrits ont la forme *Vergilius*. Les Grecs écrivent presque toujours Βεργίλιος ou Ουεργίλιος. C'est dans le moyen âge, environ depuis le neuvième siècle, que la forme *Virgilius* commença à s'établir, amenée particulièrement par l'étymologie de fantaisie qui fait dériver le nom du poète de *virgo* ou *virga*. Au qua-

torzième siècle et au quinzisième, cette forme semble avoir pris le dessus. Cependant déjà à cette époque Auge Politien montra ce qu'elle avait d'incorrect. Glück, *Die bei C. Jul. Caesar vorkommenden Keltischen Nomen*, p. 131, fait venir ce nom du celtique *vergo* (allein. *Werk*); *Vergilius* aurait ainsi un sens dérivé des travaux de la campagne. Corssen, *Ueber Aussprache*, t. I, p. 543, donne pour étymologie *Vergiliv*, c'est-à-dire la constellation des Pléiades, ce qui revient à donner à ce nom une origine rustique. Voy. aux ADDITIONS.

3. *Andes* est appelé par Suétone, Donat et saint Jérôme *pagus qui abest a Mantua non procul*. Plusieurs éditteurs, entre lesquels Forbiger, ont essayé de l'identifier avec *Pietola*, qui est à trois milles de Mantoue, et dans une situation assez élevée. Mais la Vie attribuée à Probus (Reiffersch. *Suétone*, p. 52) dit formellement *vico In-*

ajoute qu'il était le fermier d'un riche propriétaire de campagne, dont il sut assez gagner l'affection pour devenir son gendre, est la plus vraisemblable. L'aïeul de Virgile se nommait Magius, et sa mère Maia ou Magia Polla, et certainement il faut chercher dans ces noms l'origine des traditions bizarres qui eurent cours au moyen âge sur la vie du poëte. Il eut du même père et de la même mère deux frères qui moururent avant lui : l'un, Silon, encore enfant; l'autre, Flaccus, déjà parvenu à la jeunesse; et quelques commentateurs ont cru qu'il avait voulu désigner celui-ci sous le nom de Daphnis dans la cinquième Églogue¹. Son père devenu aveugle mourut avant lui². Sa mère, soit qu'elle eût épousé le père de Virgile étant veuve, soit qu'après sa mort elle se fût remariée, avait un autre fils d'un autre lit, Valérius Proculus³. Elle-même mourut peu de temps après Flaccus, emportée par le chagrin de l'avoir perdu⁴.

La première enfance de Virgile s'écoula dans la maison paternelle. Ensuite il se rendit à Crémone et y fit ses premières études⁵. Crémone, colonie latine depuis l'an 218 av. J. C., municipe depuis 90 av. J. C., en vertu de la loi Julia, semble avoir été dans cette contrée un centre important de culture romaine. De bonne heure Virgile montra pour les sciences un goût qu'il devait conserver toute sa vie. Dans sa seizième année, l'année du second consulat de Pompée et de Crassus (av. J. C. 55), il prit la robe virile; et, s'il faut en croire le récit de Donat, ce fut le jour même où mourait Luerèce⁶. De

dibus qui abest a Mantua milia passuum XXX. Ribbeck, dans sa dissertation, accepte la distance donnée par Probus, sans rien dire de l'identification avec *Pietola*.

1. Selon Ribbeck, cette opinion de Donat (p. 57, *Suétone*, édit. Reifferscheid), reprise par Servius, Philagyrinus et les scholies de Berne, est une fable inventée par les allégoristes.

2. *Vie de Virgile attribuée à Donat*, Voyez le *Suétone* de Reifferscheid, p. 57.

3. *Vie de Virgile*. Voyez *Suétone*, édit. Reifferscheid, p. 63.

4. « Superstite enim Maia matre Flaccus « defunctus est, quæ ejus mortem graviter « ferens non diu supervixit. » *Schol. Bernensia*, ad *Elog.* V, 22.

5. « Vergilius Cremonæ studiis eruditur. » *Chronique d'Eusèbe*, trad. par saint Jérôme, *Ol.* 180, 3; *anno urbis* 696.

6. Donat, p. 55, Reifferscheid. Ce renseignement a un air bien marqué de rapprochement artificiel.

Crémone, Virgile se rendit à Milan et un peu plus tard à Rome¹; il y suivit les leçons du rhéteur Épidius, qui selon Suétone fut le maître de Marc Antoine le triumvir et d'Octave. Des relations ont, dès lors, pu s'établir entre le futur poète et celui qui devait être le successeur de César. Il s'appliqua d'une façon toute particulière à la physique et à la philosophie. L'un des maîtres qu'il écouta de préférence semble avoir été Siron², qui suivait la doctrine épicurienne, et dont Cicéron parle avec éloge à deux reprises différentes³. Toutefois il y aurait quelque témérité à en conclure que Virgile lui-même se soit fait exclusivement disciple d'Épicure. Selon Donat, il appartenait à la secte académicienne; l'empereur Alexandre Sévère l'appelait le Platon des poètes; enfin certaines circonstances de la théorie de la purification des âmes et de la résurrection, que Virgile expose au VI^e livre de l'*Énéide*, ont de bien grands rapports avec les mythes racontés par Platon dans le *Gorgias* et dans la *République*. On signale aussi en plusieurs endroits, notamment à la fin du II^e livre des *Géorgiques* et dans le VI^e de l'*Énéide*, des emprunts faits probablement aux opinions des Stoïciens. Virgile n'était donc le fervent adepte d'aucune école. Son intelligence très-élevée et son âme généreuse s'attachaient à ce qui, dans tous les systèmes, était ingénieux, profond, sublime. Il y puisait des inspirations pour son génie poétique, suivant la circonstance et suivant la forme spéciale du sujet qu'il traitait. On pourrait, en rapprochant les différents passages dont on cherche à tirer quelque induction sur ses opinions philosophiques, observer qu'il ne se présente entre ces passages aucune formelle contra-

1. Donat, dans le texte vulgaire, fait aller Virgile de Milan à Naples. Dans le manuscrit de Berne il n'y a que *transiit in urbem*, ce qui ne peut s'entendre que de Rome. Saint Jérôme, dans la traduction de la Chronique d'Eusèbe, *ad Olymp.* 181, 4, ne parle que de Rome : « Virgilius « sumpta toga Mediolanum transgreditur » et post breve tempus Romam pergit. » Forbiger cherche à concilier les deux tra-

ditions, en admettant avec Teuffel, *Real Encycloped.* t. VI, p. 2645, que Virgile alla d'abord à Rome puis à Naples. Teuffel semble avoir abandonné cette opinion dans sa *Littérature romaine*.

2. Telle est la vraie forme de ce nom, traduction du grec Σείρων. Cf. Hermès, I, p. 40 et suiv., article de Haupt.

3. *De Finibus*, II, 35; *Ad Diversos*, VI, 11.

diction. La théorie de la création du monde développée dans la sixième Églogue, non-seulement avec des idées, mais avec des termes mêmes empruntés à Lucrèce, n'est point en contradiction absolue avec la conception d'une âme de l'univers partout répandue et donnant la vie à chaque être. C'est par l'action de cette force, dont il n'est rien dit dans le *Silenus*, ni pour l'affirmer ni pour la nier, que les éléments matériels ont pu se combiner et former le monde; c'est elle qui le maintient et le fait subsister en s'infusant dans ses parties. Enfin, bien qu'elle laisse quelque place à la liberté, en imposant aux âmes coupables la loi d'une période de purification, et en accordant aux âmes vertueuses une félicité temporaire, l'opinion admise par Virgile d'une série de résurrections nécessaires fait naître la pensée d'un inexorable destin qui pèse sur le monde et se joue de tous les efforts des hommes pour lui échapper. Ces idées d'ailleurs, le poète les devait-il uniquement à son éducation philosophique? La fatalité qui entraîne l'univers dans un cercle éternel de transformations était une des croyances propres aux Étrusques, et qui en ce temps pénétrait profondément dans toute l'Italie¹. Maintenant que la religion des Romains, mieux étudiée, est distinguée des formes mythologiques d'origine grecque qui l'enveloppaient à nos yeux, les savants croient y reconnaître une notion de la divinité qui ne s'éloigne pas beaucoup de celle qu'en avait Virgile². Enfin la création du monde, telle qu'elle apparaît dans le *Silenus*, n'est guère que l'expression en beaux vers de ce qu'une opinion philosophique peut avoir de conforme aux croyances populaires dépourvues de toute prétention scientifique. Il est possible que Virgile se soit d'abord attaché à la secte épicurienne, parce qu'il attribuait à ses enseignements une grande partie de l'inspiration qui le charmait dans Lucrèce. Mais il semble que, comme son ami Horace, il ne se soit astreint à jurer sur la foi d'aucun

1. Voyez l'argument de la IV^e Églogue.

2. « La nature divine est pour les Romains je ne sais quel fluide spirituel qui se répand à travers le monde et peut recevoir les formes les plus diverses sans

« s'y incarner nécessairement pour tous les jours. » Pieller, *Römische Mythologie*, p. 44; dans l'édition française, publiée sous ce titre : *les Dieux de l'ancienne Rome*, p. 46, 47.

maître. Il a pu dire de même dans un autre ordre de spéculations :

... Mihi res, non me rebus subjungere conor.

Horace allait demander aux philosophes des arguments pour fortifier les principes de sagesse mondaine et de vertu indulgente qu'il avait reçus de son père et qu'il mettait lui-même en pratique. Virgile cherchait dans leurs leçons de hautes théories, pour justifier et expliquer la passion de la nature dont il était possédé, et qui à chaque page éclate dans ses ouvrages.

On a prétendu que le grammairien grec Parthénus, qui était poète aussi, fut son maître en même temps que Siron. Mais, d'après les dernières recherches faites sur ce sujet, les rapports de Virgile et de Parthénus ne peuvent guère être prouvés d'une manière formelle¹.

Le séjour de Virgile à Rome dut avoir sur le développement de son génie une influence particulière. Il y connut sans doute les principaux poètes du temps². On ne sait vers quelle époque il revint dans son pays et combien de temps il passa dans la capitale de l'Italie.

A cette époque l'on rapporte ordinairement la composition de divers essais poétiques, sur lesquels les témoignages s'accordent, et qui d'après quelques savants ont servi à former le recueil qui nous est parvenu sous le nom de *Catalecta*.

Servius et Donat attribuent à Virgile les poèmes intitulés, *Ciris*, *Ætna*, *Culex*, *Copa*, *Diræ*, des recueils portant le nom de *Catalecta*, *Priapeia*, *Epigrammata*. Ils citent tous deux une épigramme assez piquante sur un brigand de l'époque :

Monte sub hoc lapidum tegitur Ballista sepultus;
Nocte die tutum carpe, viator, iter.

Mais leurs assertions ne peuvent être admises aveuglément. On sait d'une manière incontestable qu'il faut rendre à Valérius Caton les *Diræ*, à Lucilius Junior, qui vivait au temps de Sénéc-

1. Cf. Macrobe, *Saturn.* V, 17, 18, édit. Eyssenhardt. — 2. Voyez aux ADDITIONS,

que, l'*Ætna*. Nous admettons bien que Virgile a composé un *Culex*, auquel fit allusion Lucain, dans une orgueilleuse exclamation¹ ; mais il est hors de doute que ce n'est pas celui que nous possédons. Le *Culex*, aujourd'hui placé d'ordinaire à la suite des œuvres de Virgile, est une pièce remplie d'interpolations d'époques différentes; ce qui semble y être le plus ancien surabonde de vaine rhétorique et montre plus de soin dans la facture des vers que dans la manière de disposer le sujet. Une disproportion évidente s'y trouve entre les personnages et le tableau de l'enfer que le poète étale. Une étude attentive de la versification, de l'emploi des mots et des locutions, de la couleur poétique, de la construction des périodes, a prouvé suffisamment que Virgile n'avait aucune part à cette œuvre. Il n'y a nulle transition possible d'un tel style à celui des *Bucoliques*. C'est un exercice de jeune homme qui s'essaye à la poésie en imitant Virgile et les poètes alexandrins; et encore faut-il le placer à une époque postérieure à celle de Lucain. Le poème de *Ciris*, quoique plus ancien, est peu châtié et décèle un goût médiocre; mais, au milieu de ses redondances, il ne manque pas de vivacité. On y sent l'imitation de Virgile et de Catulle; peut-être doit-on l'assigner à Cornélius Gallus. Le *Moretum* et la *Copa* ne sont pas sans intérêt. La première de ces deux pièces a du naturel et de la grâce; la tradition veut que sous ce nom un petit poème de Parthénien ait été traduit par notre poète². La seconde pièce a du piquant et de la fraîcheur; mais quelle part y eut Virgile, c'est ce qu'il est impossible de décider. Il en est de même pour le recueil des *Catalecta*, dont les spirituels morceaux écrits en différents mètres trahissent l'intention de se modeler sur les poètes alexandrins. Toutefois, il est permis d'affirmer que la onzième pièce, l'*Élégie à Messala*, n'est pas de notre poète; on a voulu l'attribuer à Valgius, l'ami d'Horace³. Les *Priapeia* sont re-

1. « Et quantum mihi restat ad Culi-
cem. » Suétone, *Vie de Lucain*.

2. « Vossius in lib. de poetis Gr. pro-
didit in cod. Ambrosiano Moreto Vir-
gili esse adscripta verba : Parthenius

« *Moretum scripsit in græco, quem Virgilius
imitatus est.* » P. Virg. Maro, ed. Heyne,
curante Wagner, 1832, t. IV, p. 302.

3. V. pour l'indication des sources de tout
ce passage, Teuffel, 3^e édit., p. 471 et suiv.

connus pour être de diverses mains, et un ou deux tout au plus des fragments que contient ce recueil peuvent être de Virgile.

Les *Bucoliques* sont les véritables débuts de sa muse ; dès lors les souvenirs sont incontestés et l'œuvre porte l'empreinte manifeste du génie. C'est, dit-on, sur les conseils de Pollion que Virgile s'exerça dans ce genre, n'ayant aucun devancier chez les Romains. Certes, nous ne devons pas le poète lui-même à ce personnage, célèbre à divers titres, mais il est vraisemblable que ses avis hâtèrent et mûrirent une vocation qui se prononçait avec quelque lenteur. Tandis qu'à la suite des troubles causés par la mort de César et par la formation du second triumvirat, Pollion commandait en qualité de lieutenant d'Antoine dans la Cisalpine, Virgile lui fut présenté. A quel titre se fit cette présentation, il est aisé de le conjecturer. Pollion n'était pas seulement un homme d'Etat. En matière de littérature, il serait difficile de trouver un esprit plus actif et plus entreprenant¹. L'ode qu'Horace lui adresse au commencement du second livre, nous montre qu'il avait abordé bien des genres, l'histoire, la tragédie, l'éloquence politique, l'éloquence judiciaire. De bonne heure, il se retira de la vie publique, et vécut jusqu'à quatre-vingts ans, occupé surtout à satisfaire ses goûts studieux. Il est un de ceux qui inaugurèrent les *ré citations* et les *déclamations*, c'est-à-dire les lectures poétiques et les exercices oratoires, auxquels se livraient les associations (*collegia*) de littérateurs que vit se former cette époque. La poésie latine était alors dans une sorte de crise². Elle perdait décidément ce qu'elle avait pu avoir de populaire au temps où les représentations dramatiques étaient suivies par la foule même, et où naissait une légion d'auteurs comiques et tragiques. Peu à peu elle se renfermait dans un cercle étroit de gens cultivés, et avec les progrès du goût se rapprochait de plus en plus des modèles grecs, objets d'une étude constante et approfondie. Toutefois différentes écoles se formaient. A côté des raffinés, imitateurs dévots, superstitieux

1. Bernhardt, 5^e édit. p. 262 et 267. — 2. *Ibid.* p. 276 et suiv.

même, des écrivains grecs, à la tête desquels s'étaient placés, parmi les poètes, Catulle et Calvus, d'autres soutenaient, à la fois par goût et par esprit de parti, qu'il fallait suivre la voie tracée par les anciens poètes, et que l'art des vieux républicains était seul capable d'entretenir dans les âmes la vigueur et l'amour de la patrie. Mais ces auteurs ne savaient pas satisfaire le besoin de correction et d'élégance qui devenait tous les jours plus impérieux chez le nouveau public, juge des travaux de l'esprit; enfin, ils appartenaient presque tous au parti politique qu'entraîna la chute des institutions libres. La lutte, à cette époque, se soutenait pourtant encore; elle dura même jusque sous le principat d'Auguste, comme en témoignent les plaintes d'Horace contre ceux qui n'admirent que les anciens. Le parti du nouveau système poétique ne comptait pas encore dans ses rangs des écrivains de premier ordre. Néanmoins, avec plus de goût que de génie, plus de science et d'habileté que d'inspiration, les nouveaux poètes commençaient à prendre le dessus par leur union, la confiance qu'ils puisaient dans la haute opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, la protection des puissants à qui, sans perdre leur indépendance, ils rendaient en ingénieuses flatteuses l'appui qu'ils en recevaient. Quelques-uns d'entre eux, tels que Cornélius Gallus et Pollion, occupaient les premières charges. Mais ils ne perdaient pas de vue le soin d'augmenter le nombre de leurs amis, et leur situation même favorisait leur désir de s'attacher les jeunes talents.

Pollion se fit donc présenter Virgile, et lui donna le conseil de se consacrer à la poésie bucolique. Virgile avait trop de mérite pour qu'on voulût négliger une si précieuse acquisition, et dans les autres genres poétiques, les places étaient déjà prises¹. La comédie était le domaine de Fundanius; la tragédie, celui de Pollion lui-même; Varius était le poète épique de cette société littéraire; Gallus en était le poète élégiaque. Peut-être aussi dans ce jeune homme grand, brun, à la tournure gauche et embarrass-

1. Horace, *Sat.* I, 10, 40-45.

sée, à l'air rustique, quoique instruit, et déjà entouré d'une renommée locale, le haut protecteur de la poésie sut-il reconnaître un goût profond pour les charmes de la nature et une aptitude supérieure à en rendre les beautés. Ce conseil n'eut pas le résultat qu'en attendait Pollion, celui de donner à la littérature latine un poète bucolique égal au modèle qu'avait vu naître la Grèce. Mais il est permis de dire que le génie de Virgile, obligé de se renfermer dans des cadres restreints, d'y assouplir sa pensée et son expression, de s'attacher au style qui, plus que toute chose, relève de tels sujets, fit en quelque sorte son éducation dans le travail de la composition des *Bucoliques*, et y puisa les forces nécessaires pour aborder des genres plus élevés.

Les *Bucoliques* furent écrites de l'an 711 de Rome (av. J. C. 43) à l'an 717 (av. J. C. 37). Selon toute vraisemblance, la pièce qui dans le recueil occupe la seconde place, c'est-à-dire l'*Alexis*, fut composée la première. Il se peut que l'anecdote rapportée par Martial, Donat et Servius soit vraie, et qu'un jeune esclave de Pollion, nommé Alexandre¹, ait été chanté par Virgile, sous le nom d'*Alexis*. Dans tous les cas, la seconde Églogue et la troisième, qui la suivit de près (712, av. J. C. 42), sont des essais entièrement littéraires. Dans la troisième Églogue, il se trouve des allusions aux luttes que Virgile, engagé avec les poètes de la nouvelle école, eut à soutenir contre les admirateurs des anciens, tels que Bavius et Mévius, jaloux de son talent, et mécontents de voir une pareille recrue grossir les rangs de leurs adversaires. Une circonstance des événements politiques qui se succédaient alors avec rapidité décida Virgile à écrire la cinquième Églogue. Les triumvirs ratifièrent les actes de Jules César, lui rendirent de grands honneurs, lui élevèrent une chapelle dans le Forum, et firent porter dans les Jeux du cirque son image avec celle de Vénus. Octave se nomma dès lors « le fils du héros divinisé » (*Divi filius*). Pollion, dont le général, Antoine, n'était pas encore brouillé avec le neveu du dictateur, conseilla sans doute à son

1. Voyez l'argument de l'Églogue II.

nouveau protégé de ne point négliger cette occasion de se mettre en évidence, en célébrant le nouvel habitant du ciel. Des liens de reconnaissance attachaient d'ailleurs à Jules César les habitants de la Gaule Transpadane, qui lui devaient le droit de cité. Virgile paya cette dette de ses compatriotes, par une pièce allégorique où, sous le nom de Daphnis, il déplora la mort de leur bienfaiteur, et le montra élevé au rang des dieux. Mais bientôt la tranquillité dont il jouissait, tandis que croissait sa renommée, et la faveur du gouverneur de la Cisalpine allaient être perdues pour lui; de terribles angoisses et de redoutables dangers le menaçaient.

Les triumvirs, vainqueurs à Philippes, durent accomplir la promesse qu'ils avaient faite à leurs soldats de leur partager les terres des villes italiennes favorables à la cause des meurtriers de César. Parmi ces villes se trouvait Crémone, dont le voisinage fut fatal à Mantoue. Les soldats, mécontents de leurs lots, mal retenus par leurs chefs, envahirent le territoire des Mantouans. Le patrimoine de Virgile devint ainsi la proie d'un vétéran auquel on donne différents noms¹. Pollion ne pouvait guère directement soutenir son ami. Lieutenant d'Antoine, il allait en effet lutter contre les généraux qui amenaient de nouvelles troupes à Octave. Mais il avait conservé des relations avec les personnages qui suivaient le parti du nouveau César; dans une circonstance qui n'avait rien de politique, on conçoit qu'il ait pu recommander Virgile à Mécène. Le poëte trouvait d'ailleurs d'anciens condisciples dans Cornélius Gallus et Alfénus Varus, qui furent mêlés à toute cette affaire du partage des terres de la Gaule Cisalpine. Il vint à Rome, et obtint une restitution qu'il célébra dans la première Églogue en y joignant les témoignages de sa reconnaissance pour celui qu'il place désormais au rang des Dieux Lares (an de Rome 713; av. J. C. 41).

Mais la guerre de Pérouse remit tout en question. Pollion, après avoir un moment résisté aux généraux d'Octave, se retira en Vénétie et s'unit à Domitius Ahénobarbus, qui, depuis la défaite des meurtriers de César à Philippes,

1. Voyez aux ADDITIONS.

tenait la mer avec une flotte. Pollion ne pouvait donc plus rien pour son protégé, et Alfenus Varus, qui lui succéda, fut impuissant aussi à contenir la turbulence des vétérans, et à remplir ses promesses. Les Mantouans avaient pu espérer de recouvrer leurs terres; ils continuèrent à en être spoliés. Virgile seul conserva son bien, mais entouré de voisins redoutables. Dans une querelle au sujet des limites entre eux et lui, il faillit être tué, et n'échappa que par la fuite à l'épée de Clodius, selon les uns, de Miliénus Toron, suivant d'autres. Virgile se réfugia à Rome, sur les conseils de Cornélius Gallus et de Macer¹, et y passa quelque temps dans la maison de Siron son ancien maître. Peut-être faut-il rapporter à cette époque la pièce X des *Catalecta*; mais certainement alors fut composée la neuvième Églogue, où le secours de Varus est invoqué par Virgile. On y voit aussi des marques de sa liaison avec Varius, l'un des poètes illustres de la même école, et qu'il institua plus tard son exécuteur testamentaire. La paix de Brindes fut heureuse pour le poète comme pour le reste de l'Italie. Les négociateurs principaux du traité se trouvaient justement ceux qui s'étaient faits ses appuis, Mécène et Pollion. Virgile fut alors indemnisé de ses pertes. Il semble que Pollion y ait eu une grande part. En effet, c'est à lui qu'est dédiciée la quatrième Églogue, écrite à la fin de l'année 714, et où sont célébrés les bienfaits de la nouvelle paix, qu'inaugure le consulat de Pollion, et dont un fils nouveau-né du consul verra la première aurore². Varus avait sans doute aussi rendu à cette occasion de nouveaux services à Virgile, qui, au commencement de l'année 715, lui dédia la sixième Églogue. A la fin de la même année, Pollion, vainqueur des Parthines, reçut l'envoi de la huitième. Notre poète, alors tranquille pour sa fortune, jouissant de la faveur de Mécène, soutenu par les plus grands personnages de la république, commence à devenir un des plus considérables parmi les littérateurs dont le

1. « Hinc Romam pergit et Cornelius at-
que Macer illi consilium dant. » *Schol.*
Bernens., Elog. IX argum.

2. Voyez l'Argument de la 4^e Éclo-
gue, et les ADDITIONS à cet argu-
ment.

nouveau pouvoir aime à s'entourer. C'est lui qui, de concert avec Varius, présente Horace à Mécène, au printemps de l'année 716. Il est aussi choisi avec Horace et Varius, par Mécène, pour l'accompagner dans le voyage diplomatique à Brindes, qui est de 717¹. Vers cette époque, au commencement de 716 ou à la fin de 715, il écrit la septième Églogue, œuvre uniquement littéraire, et l'un des derniers essais de sa muse bucolique. Toutefois, en 717, il composa la dixième Églogue, destinée à retracer la passion malheureuse de Cornélius Gallus, son ancien condisciple, dont il avait reçu des services au milieu de ses propres infortunes, et qui faisait partie de la même société de poètes et d'écrivains.

Sans doute à cette époque Virgile rassembla toutes les pièces qu'il avait composées depuis que sa renommée avait commencé à se répandre sous les auspices de Pollion, et il en forma le *Livre des Bucoliques*². Wagner croit que l'appellation d'*Églogues*, qui alors ne désignait pas spécialement le poème pastoral, ne peut être attribuée à Virgile, mais qu'elle est due à des grammairiens d'un âge postérieur. Au contraire il pense, malgré le sentiment de Heyne, qu'il est permis de considérer le poète comme l'auteur des titres spéciaux donnés à chaque pièce. Je n'hésite pas à être de son avis sur ce dernier point. Mais récemment s'est produite une opinion intéressante qui modifierait certains détails de la tradition admise jusqu'ici. Suivant le professeur Schaper³, Virgile aurait écrit d'abord les sept poèmes purement bucoliques, c'est-à-dire ceux qui portent les chiffres 1, 2, 3, 5, 7, 8, 9, des années 712 à 716 (av. J. C. 42 à 38). Plus tard, après avoir terminé les *Géorgiques*, et s'être essayé avec un

1. Cf. Horace, éd. Orelli, t. II, p. 102, *Excursus ad Sat. V libri I.*

2. On peut remarquer que les pièces écrites en dialogue alternent avec les autres. C'est ainsi que les *Églogues* 1, 3, 5, 7, 9, sont à deux personnages, sans parler de celui qui préside au combat poétique, ou qui en raconte l'occasion et les péripéties. Dans celles qui portent les chiffres 2, 4, 6, 8, 10, il n'y a point de dialogue;

c'est un récit ou un développement continu placé dans la bouche d'un narrateur qui n'est point désigné. Le poète parle en son propre nom. La première pièce est l'éloge d'Octave; les autres, en observant la règle de disposition que je viens d'indiquer, se suivent à peu près dans l'ordre de la date de leur composition. Voyez aux ADDITIONS.

3. *Archives de Philologie*, t. LXXXIX, p. 657-663 et t. XC, p. 769-794.

médiocre succès à la poésie épique, il serait revenu au genre pastoral, et aurait de nouveau publié son recueil sous le nom d'*Églogues*, en y ajoutant les pièces 4, 6, 10. Qu'il y ait eu deux éditions des poésies pastorales de Virgile, l'une sous le nom de *Bucoliques*, l'autre sous celui d'*Églogues*, et que les deux titres se soient confondus, cela peut être admis. Il est possible aussi que quelques-unes des pièces que nous possédons n'aient pas fait partie de la première publication et qu'elles ne soient entrées dans le recueil qu'à la seconde. Mais il est difficile de croire qu'elles aient été composées hors de la période qui vit naître les autres. Les caractères du style, le système de composition, quoique sur des sujets différents, ont les plus grands rapports; au contraire, les *Géorgiques* laissent voir dans la manière de Virgile de grands changements. C'est un art nouveau qui se montre, et l'on sent bien que, si les *Bucoliques* et les *Géorgiques* sont de la même main, elles ne sont certainement pas du même temps¹.

Dans les *Bucoliques*, Virgile a pris pour modèles les poètes grecs qui se sont adonnés à la poésie pastorale, et surtout Théocrite. Il a imité celui-ci non pas seulement dans le choix de ses sujets, mais encore dans le détail de son style et dans l'artifice de sa versification. Il lui a emprunté des vers et des développements tout entiers, se contentant quelquefois de le traduire. Mais sur divers points il s'en est écarté. Cette image de la vie pastorale, naïve et même quelquefois un peu grossière pour nos mœurs raffinées, que présente le maître Sicilien, ne convenait pas beaucoup non plus aux Romains. Dans le temps où ils s'occupaient de la culture des champs et des travaux de la campagne, ils eussent été trop rudes pour sentir l'élégance délicate qui revêt les peintures même les plus rustiques de Théocrite. Au temps de

1. M. Ribbeck se refuse aussi à croire que les *Bucoliques* aient été composées comme le croit M. Schaper. Cf. *Prolegomena*, p. 11 et 12. Voyez aussi les citations rapportées par lui, *Vie de Virgile*, p. xv, de l'édition *minor*. « Cum certum sit

« eum, ut Asconius Pedianus dicit, XXVIII
« annos natum Bucolica edidisse » Probus,
p. 7, édit. Keil. « Tunc ei proposuit Pollio
« ut carmen bucolicum scriberet, quod eum
« constat triennio scripsisse et emendasse. »
Servius, t. I, p. 1, édit. Lion

Virgile, ce qu'il y a de simple et de naturel dans les *Idylles* les eût rebutés chez un poète de leur temps et de leur pays. Ce sont de ces beautés qu'on aime à trouver dans des ouvrages dont l'intelligence exige déjà quelque effort d'esprit. Il y a un plaisir de curieux et d'érudit à goûter les traits d'une œuvre ancienne ou étrangère qui choque un peu nos mœurs et nos sentiments habituels. Aussi Virgile dut chercher des moyens nouveaux d'intéresser ses compatriotes et ses contemporains à la poésie pastorale. Ses bergers n'ont guère de leur condition que le nom. A moins qu'il ne parle de lui-même, des affaires du temps, qu'il ne décrive son domaine et les environs de Mantoue, il ne nous présente que des personnages dont le caractère a peu de précision et de propriété; il ne nous décrit que des paysages dont les contours sont vagues et indécis. Tandis que Théocrite s'applique à rendre le détail particulier des choses, Virgile au contraire les peint toujours par des traits généraux. Il serait difficile de dire à quelle nation appartiennent ses bergers et dans quelle contrée ils vivent. Ils ne sont ni Grecs, ni Italiens. Le lieu où ils parlent et se meuvent est déjà ce pays sans limites déterminées où s'agitent les héros de la poésie pastorale moderne. L'intérêt eût bientôt manqué à de tels tableaux, si le poète ne les eût relevés au moyen de l'allégorie. Sous les noms des Tityre, des Mélébée, des Ménalque, des Daphnis, on croit retrouver des personnages du temps, le père de Virgile, les Mantouans dépossédés, Virgile lui-même, Jules César. Il faut prendre garde toutefois de pousser cette vue trop loin. Ces allégories ne doivent être admises que lorsqu'elles s'offrent avec évidence. Dès les temps anciens, certains commentateurs croyaient en voir partout et se livraient aux interprétations les plus forcées et les moins probables. Qu'il me suffise de citer comme un exemple de ces tentatives à condamner, la prétention de ceux qui dans Silène, Chromis et Mnasyllus de la sixième Églogue veulent reconnaître Siron le philosophe, Virgile et Varus. La nymphe Églé représente, dans ce système, le plaisir dont ne peuvent se passer les enseignements de la secte épicurienne. Une telle explication n'a sans

doute pris naissance que dans le cerveau d'un grammairien fanatique d'allégories. A quoi bon un appareil si compliqué d'interprétation ? Une scène mythologique s'est offerte à l'imagination de Virgile, et cette scène lui fournissait l'occasion de développer quelques idées poétiques sur la création du monde et sur les principales fables que la tradition place aux époques primitives. Par une pente naturelle, son sujet l'amène à signaler des légendes que son ami Gallus a chantées ; l'éloge du poète contemporain vient naturellement sous sa plume. Il paye en vers charmants une dette d'amitié et de reconnaissance. C'est là tout ce qu'il y a d'allusions dans la pièce.

Il est permis de dire que dans les *Bucoliques* Virgile a montré peu de force pour ce qui regarde l'invention et la composition. Son art ressemble beaucoup à celui de Térence. Comme le comique, il a besoin d'emprunter à plusieurs modèles pour composer une pièce. La deuxième Eglogue est formée d'emprunts dus aux Idylles III, XI et XXIII de Théocrite ; à la troisième ont contribué les Idylles IV et V ; à la cinquième, les Idylles I et VII ; à la septième, les Idylles VI et VIII ; à la huitième, les Idylles II et III. Il est évident que le poète n'est pas encore en possession de tout son génie, et reste attaché à des procédés en usage dans l'ancienne littérature latine. Son imitation n'est pas assez libre, son talent n'est pas assez original. Le style qui, sans doute, est dans les *Bucoliques* supérieur aux sujets et à la manière de les disposer, reste pourtant encore obscur quelquefois et forcé. Comme le dit Heyne, si d'autres ouvrages n'eussent mérité à Virgile le rang qu'il occupe parmi ses compatriotes, les *Bucoliques* n'eussent pas suffi à le faire placer entre les poètes de premier ordre¹.

Les *Géorgiques* sont une œuvre d'une portée bien plus haute que les *Bucoliques*. Le poète mit sept ans à les composer, de 717 à 724 (de 37 à 30 av. J. C.), dans la retraite qu'il s'était choisie près de Naples, et dont les instances de ses amis ne le tiraient qu'à grand'peine. Il en retoucha plus d'une fois les diverses parties avant de se décider à publier l'ouvrage ; c'est ce qu'on peut

1. Voyez aux ADDITIONS.

inférer d'allusions, contenues même dans les premiers livres, à des événements survenus à la fin de cette période. Enfin, on a pu croire que même plus tard il avait essayé de modifier ou d'améliorer divers passages du poëme ¹. Une tradition suppose que Mécène engagea Virgile à composer un ouvrage sur l'agriculture. Le ministre d'Octave aurait, dit-on, voulu réveiller chez les Romains, et surtout chez les vétérans, devenus les nouveaux possesseurs des plus fertiles terres de l'Italie, le goût des travaux rustiques. J'ai quelque peine à croire que telle ait été l'origine des *Géorgiques*, et qu'une inspiration officielle ait présidé à la conception d'une telle œuvre.

Était-il possible d'inspirer l'amour de l'agriculture aux vétérans des guerres de César, enrôlés une seconde fois sous les drapeaux d'Antoine et d'Octave? N'avaient-ils pas trop longtemps vécu de la vie des camps pour mieux valoir que leurs prédécesseurs, les soldats de Marius et de Sylla, incapables de rester sur les terres qu'on leur avait assignées? Les paysans, dépossédés et transplantés dans d'autres régions, avaient-ils, au milieu de leurs infortunes, l'esprit assez libre pour se laisser séduire aux accents de Virgile, et à sa voix reprendre leurs travaux sur des champs inconnus et dans des contrées où tout était nouveau pour eux? Les *Églogues* nous montrent la situation sous son vrai jour :

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros....

Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas.

Le politique Mécène ne pouvait guère s'abuser sur le résultat qu'on devait attendre d'une telle tentative, s'il l'a vraiment faite. Ceux qui liront la préface de l'ouvrage de Columelle, publié environ soixante-dix ans après les *Géorgiques*, y verront, par les tableaux qu'y trace l'agronome, de quelle faveur jouissaient alors les travaux des champs parmi les Romains. Les lamentations de Pline ², vingt ans plus tard, nous montrent que Columelle

1. Cf. Ribbeck, *Lectiones Vergilianæ*, Elberfeld, 1855; dans les *Prolegomena*, le chap. intitulé : *De retractatis a poeta Geor-*

gicis; Schaper, *De Georgicis a Vergilio emendatis*, Berlin, 1873. V. aux ADDITIONS.

2. *H. N.* XVII, 3, 4.

n'avait pas été plus heureux que Virgile, et que ses conseils et ses exhortations n'avaient pas abouti à un meilleur succès. Mais il faut dire ici ce qu'était Mécène¹. Homme de goût, quoique médiocre écrivain, et surtout esprit ouvert, il avait compris combien il était utile au nouveau pouvoir qui se fondait de grouper autour de lui les esprits distingués du temps, déjà en lutte avec les partisans des anciennes institutions et de la vieille littérature. Sa protection, les faveurs de tout genre dont il combla les poètes et les écrivains, déjà triés en quelque sorte par les Pollion et les Gallus, et qui peu à peu se choisissaient eux-mêmes, dirigés par des affinités de goût et de mérite, valaient mieux pour eux que ses conseils et ses exemples. N'y a-t-il pas, sauf la jalousie que Mécène ne semble pas avoir connue, quelque rapport entre l'appui que durent au ministre d'Auguste les Horace, les Virgile et leurs amis, et celui que l'Académie française reçut du cardinal de Richelieu ? Si j'en juge par les sévères arrêts dont ses ouvrages ont été l'objet, par l'influence malheureuse qu'il exerça sur le théâtre de son temps², les avis de Mécène ne pouvaient guère être utiles à des hommes tels que ses protégés. Mais Virgile, dans la seconde partie de sa carrière, avait trouvé en Mécène les encouragements et les secours que Pollion lui avait offerts dans sa jeunesse. Il lui dédia par reconnaissance son poëme didactique, comme il avait surtout célébré le nom et les bienfaits de Pollion dans son recueil de poésies pastorales. Qu'avant de traiter son sujet, ou tout au moins avant de mettre dans ses vers le nom du ministre, il en ait conversé avec lui, que celui-ci ait approuvé le choix de la matière, cela est probable. Que peut-être même il ait ajouté, pour soutenir le poète dans son dessein, que ce dessein était conforme aux vues du prince et

1. Bernhardy, *Grundriss der Röm. Literatur.* p. 262, 264, 265.

2. Tacite, *Annales*, I, 54 : « Ludos Augustales tunc primum ceptos turbavit discordia ex certamine histrionum. Indulserat ei ludicro Augustus, dum Mæcenati obtemperat, effuso in amorem Bathylli; neque ipse abhorrebat talibus studiis, et

« civile rebatur misceri voluptatibus vulgi. » — Cf. Bernhardy, *Grundriss der Röm. Lit.* p. 262 : « Empfindlich schadete Mæcenat, indem er die dramatische Poesie, die noch in der volksthümlichen Form des Mimus sich erhielt und in der Tragödie zur Nachblüte kam, durch den Panomimus oder das Ballet zuruckdrängte. »

d'accord avec sa politique, c'est là une conjecture qui n'a rien d'improbable, mais dont il ne faut rien conclure d'excessif, et, d'ailleurs, qu'aucun témoignage certain ne vient confirmer. Virgile dit bien, G. III, 41, qu'il exécute les ordres de Mécène. Mais qui voudrait prendre à la lettre ces expressions poétiques ? Si Mécène a exprimé le désir de se voir adresser une œuvre de mérite, cela suffit pour autoriser les termes que Virgile a employés ; il n'est pas nécessaire d'y chercher l'indication impérative d'un sujet auquel le poète devait s'appliquer. Les renseignements que fournissent les anciens sur ce point ne sont pas d'accord. Probus, dans sa note relative au v. 41 du troisième livre des Géorgiques, semble admettre que Mécène a imposé à Virgile son sujet ; mais ce qu'il dit n'est qu'une glose du terme même dont a usé le poète, et n'ajoute rien à la valeur de ce terme, telle que nous l'avons établie plus haut¹. Servius, au début de son commentaire², nous dit aussi que l'idée des Géorgiques a été proposée à Virgile par Mécène. Mais ce passage du célèbre scholiaste laisse voir des préoccupations singulières de symétrie, quand il expose le développement des facultés poétiques de Virgile : Pollion lui a proposé d'écrire les Bucoliques ; Mécène, les Géorgiques ; Auguste, l'Énéide. N'y a-t-il pas là une de ces indications que leur précision même rend suspectes ? C'est l'imagination des commentateurs qui invente ces influences progressives exercées sur le génie des poètes. Le même Servius, en supposant que dans la compilation qui porte son nom les deux fragments soient de la même main, se contente de nous dire, au commencement des Géorgiques, que la loi du poème didactique veut qu'il soit adressé à quelqu'un, et que Virgile a mis pour cette raison le nom de Mécène en tête de son ouvrage, comme Hésiode celui de Persès, et Lucrèce celui de Memmius³. Enfin Donat, ou du moins l'auteur de la Vie de Virgile qui emprunte ce nom, dans la partie de cette biographie qui semble le moins défigurée par

1. Probus, édit. Keil, p. 58, lignes 14-16 : *Interca Dryadum silvas saltusque sequamur intactos....* « Hoc est scribamus

« carmen agreste imperatum a Mæcenate. »

2. Éd. Lion, t. I, p. 1 et 2.

3. Éd. Lion, t. II, p. 170.

des fables ridicules, nous rapporte seulement qu'il dédia les Géorgiques à Mécène, en reconnaissance de l'appui qu'il en avait reçu contre les vétérans usurpateurs de son patrimoine ¹.

N'est-il pas plus vraisemblable, n'est-il pas plus intéressant de voir dans ce poëme incomparable une inspiration libre et spontanée de la muse de Virgile? Heyne l'a déjà dit avec sa haute autorité; Genthe l'a répété après lui ². Il faut faire honneur au poëte du choix de sa matière, comme de l'art avec lequel il l'a traitée. Et se serait-il élevé si haut s'il n'eût été de toutes pièces l'inventeur des Géorgiques? C'est faire injure à la poésie que de croire qu'elle peut se mettre ainsi au service des vues des politiques. Elle peut quelquefois concourir au même but, mais il faut pour cela que les circonstances préparent et dirigent l'âme du poëte; il est indispensable que l'idée naisse d'elle-même dans son esprit. Je me refuse à croire que le génie se résigne à composer ses œuvres sur commande.

N'est-il pas d'ailleurs possible de comprendre comment Virgile a pu être amené à concevoir le sujet et le plan des Géorgiques? Son talent s'était assoupli dans le rude travail auquel il l'avait enchaîné. Son génie croissait et se développait. Toutefois, il sentait que la poésie pastorale ne pouvait à Rome lui donner la gloire de Théocrite qui d'ailleurs ne fut jamais éclatante même en Grèce. Il lui fallait une matière où il pût être le maître du champ, et obtenir le prix non seulement dans sa patrie, mais encore sur tous les autres poëtes, ses rivaux dans le même genre littéraire. On a pensé, et avec raison, je crois, que le début du troisième livre était un des derniers passages composés par le poëte. Mais je crois aussi qu'en tout temps son âme a été possédée de la noble ambition qu'il y témoigne. A

1. « Deinde Georgica in honorem Mæ-
« cenatis edidit, qui sibi mediocriter adhuc
« noto opem tulisset, adversus veterani cu-
« jusdam violentiam, a qua altercatione li-
« tis paulum abfuit quin occideretur. »
Suétone, éd. Reifferscheid, p. 59.

2. *Virgile*, édit. Heyne-Wagner, t. I,

p. 272, 273. Genthe, *Leben und Fortleben
des P. Virgilius Maro*, p. 17 : « Sein Ge-
« dicht, welches er dem Mæcenas zuei-
« gnete, unternahm er wohl weniger auf
« Geheiss des Augustus oder Mæcenas, als
« ans eigenem Antriebe, um den Absichten
« seiner Gœnner, » etc.

toutes les époques de sa vie, il a voulu être vainqueur et voir son nom voler de bouche en bouche :

Victorque virum volitare per ora.

Ses espérances ont grandi sans cesse avec sa renommée et la conscience qu'il avait de ses progrès constants. Virgile a eu entre tous les poètes cet extraordinaire mérite d'avoir toujours su mesurer ses entreprises à ses forces. L'harmonie, la proportion que nous admirons dans ses plans, dans son style, existe aussi dans sa conduite, dans l'usage qu'il a fait de ses facultés, et c'est ainsi qu'il a produit ses chefs-d'œuvre. Une tradition vaguement rapportée par Donat, indiquée avec plus de précision par Servius, veut qu'il ait songé à un poème épique sur les anciennes traditions Albaines. Je me refuse à m'y ranger, et j'aime mieux suivre les opinions de ceux qui ne voient dans la dédicace de la sixième Églogue qu'une excuse polie offerte à Varus par le poète pour ne pas chanter la guerre civile et ne pas compromettre son nom dans un genre alors à la mode ¹, mais auquel répugnait le goût d'un Virgile. Je suis bien sûr que Virgile était médiocrement satisfait des poètes épiques de son temps, mais il ne se sentait pas, après avoir achevé les Bucoliques, le talent de faire mieux.

Et me fecere poetam

Pierides, sunt et mihi carmina, me quoque dicunt
Vatem pastores; sed non ego credulus illis;
Nam neque adhuc Varro videor nec dicere Cinna
Digna ².

Il a encore besoin de travail et d'encouragements. Il ne se fie point aux vaines louanges, aux louanges dangereuses dont les envieux et les inhabiles l'accablent :

Pastores, hedera crescentem ornate poetam,
Arcades, invidia rumpantur ut ilia Codro :

1. *Furius d'Antium* avait chanté les exploits de *Lutatius Catulus*; *Furius Bibaculus* et *Varron d'Atax*, ceux de César. Cf. *M. Patin, De la Poésie Épique chez les Romains au*

temps de César et d'Auguste, leçon d'ouverture du cours de 1853. Cf. *Études sur la poésie latine*, t. I, p. 172.

2. *Bucol.* IX, 32-36.

Aut, si ultra placitum laudarit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro¹.

En attendant qu'il s'exerçât aux grandes conceptions de l'épopée, la poésie didactique lui offrait une carrière où il pouvait entretenir et même accroître les forces de sa muse. Il avait sous ses yeux dans la littérature latine elle-même, un devancier de premier ordre, modèle étrange pour lui, dont il pouvait se flatter d'éviter les défauts et d'égaliser les mérites.

Le plus grand esprit poétique, d'une époque de trouble et d'incertitude dans les croyances comme dans les conditions de la vie, Lucrèce reflète dans son œuvre les agitations de son temps. Mélange d'incrédulité désespérée sous une apparente quiétude et de sublimes élévations, le poème de *la Nature* témoigne aussi dans sa forme des doctrines littéraires qui alors commençaient à se livrer combat. La rudesse antique s'y heurte à l'art nouveau; la langue scientifique lutte contre la pauvreté d'un idiome encore imparfait et qui se prête mal à de telles conceptions. L'inspiration est admirable, l'exécution souvent insuffisante. L'écart est extraordinaire entre la pensée et le style. A chaque instant l'harmonie est blessée, la mesure est rompue². Lucrèce ne pouvait avoir des imitateurs; il avait trop fait voir que le poème philosophique ne convenait pas au génie romain, et après lui, il eût été téméraire de reprendre une semblable tentative. Mais il avait montré ce que peut devenir la poésie didactique, interprète d'une haute pensée. Il avait ouvert la voie, et par son exemple signalé de quels écueils elle était semée. C'est dans cette voie que Virgile voulut s'engager après lui. Mais plus habile, en chantant la nature comme son devancier, il la prit par un autre côté. Il ne voulut point en faire en quelque sorte l'anatomie; il ne chercha point à y faire voir le principe général de ses créations, à en démêler les ressorts secrets, ou bien, s'il le fit, ce ne fut qu'en passant. Mais il la célébra dans ce qu'elle a de plus vivant, de plus capable de charmer les regards et d'enchan-

1. *Bucol.* VII, 25-28. — 2. Bernhardt, *Grundriss der Röm. Litter.* 5^e édit. p. 245.

ter l'intelligence. Il abandonna les développements philosophiques dont la sécheresse dépare souvent l'œuvre de Lucrèce, et s'attacha par dessus tout aux beautés pittoresques que présente la nature, aux utiles avantages qu'on peut retirer de ses productions, à l'influence morale qu'elle exerce sur l'âme de ceux qui vivent avec elle en constante communication. Chez lui, si le sujet se restreint, s'il n'a plus cette étendue et cette grandeur qu'il devait à Lucrèce, il se particularise avec le plus étonnant bonheur. Ce n'est plus un poëme qui intéresse au même degré l'humanité tout entière et ses plus profondes aspirations, quoique par certains aspects il atteigne aux sources les plus profondes de l'émotion; mais c'est un poëme national. Ce n'est pas encore l'épopée des vieilles légendes; c'est déjà celle des sentiments les plus chers aux Romains, quelque changés qu'ils soient, de leur glorieuse rudesse, des occupations généreuses, des antiques vertus de leurs ancêtres, dont ils aiment encore à faire revivre la mémoire :

. Tibi res antiquæ laudis et artis
 Ingredior¹.
 Hanc olim veteres vitam colere Sabini,
 Hanc Remus et frater, sic fortis Etruria crevit
 Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma².

De plus, les délicatesses de l'art nouveau viennent rajeunir et renouveler ces vieux souvenirs :

Ascræumque cano Romana per oppida carmen³.

Mais il faut aller plus loin et chercher encore un point de ressemblance entre Lucrèce et Virgile. Leur inspiration est commune. Chez les deux poëtes, l'âme est atteinte d'une pareille mélancolie, mais qui produit en eux des effets différents. Au moment où les croyances religieuses s'éteignent, où l'activité politique, si féconde autrefois, devient stérile et impuissante, Lucrèce se tourne contre les unes qu'il flétrit du nom de superstition, dédai-

1. *Georg.* II, 174. — 2. *Id.*, *ibid.* 532-534. — 3. *Georg.* II, 176.

gne l'autre qu'il proclame une ambition vaine, et tente d'assouvir, avec une science qu'il croit sûre, son besoin de se prendre à quelque chose de solide et d'utile. Virgile, au contraire, voit l'agriculture dépérir et disparaître :

Non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis¹.

Il la célèbre et la chante. Ne pouvant la ranimer elle-même, il la fait revivre par l'imagination ; il essaie de penser que l'avenir lui réserve encore de beaux jours ; il en étudie les détails avec une précision, un soin minutieux, par lequel il se fait presque illusion à lui-même. Mais à chaque instant l'intelligence des difficultés qu'il veut surmonter se présente plus nette à son esprit. La pitié remplit son âme, et il s'écrie :

Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes².

La tristesse l'envahit, et les tableaux de désastres, d'infortunes, de misères se dessinent naturellement sous sa plume. L'impression définitive que produit la lecture des *Géorgiques* est aussi poignante que celle qui résulte de la lecture du poëme *de la Nature*. Lucrèce et Virgile ont assisté tous les deux à des ruines immenses et déplorables ; ils l'ont compris, ils en ont été douloureusement émus, et à travers les siècles, ils nous ont transmis l'impression pénible à la fois et admirable de leur sentiment.

Considérons maintenant le poëme en lui-même et dans les sujets qu'il développe. Virgile a eu des modèles, soit en grec, soit en latin. Il n'a guère tenté de dissimuler ses emprunts, puisque l'on a pu quelquefois retrouver dans son ouvrage des traductions littérales d'Aristote, de Théophraste, de Démocrite, de Xénon, de Thucydide, d'Aratus, de Nicandre, ou des imitations tout à fait manifestes des poëtes latins qui l'avaient précédé, surtout de Lucrèce. Avant lui bien des écrivains avaient traité des préceptes de l'agriculture ; il suffit d'ajouter à ceux qui sont nommés plus haut, le Carthaginois Magon, les Romains Caton,

1. *Géorg.* I, 506-507. — 2. *Géorg.* I, 41.

Varron. Mais ces modèles laissent toute liberté à Virgile pour ce qui regarde l'invention et la disposition. Il a su avec une propriété originale choisir et disposer sa matière, et il y a encore ajouté quelque chose qui lui appartient et qu'on ne saurait lui contester. Il a pris les préceptes spéciaux aux auteurs techniques, le souffle à Lucrèce, le style aux Alexandrins, des épisodes à tout le monde. Il n'a dû qu'à lui-même et à son âme l'amour de la campagne et l'émotion du patriotisme. Enfin, dans ce poëme, qui n'est pour son génie qu'une œuvre de transition entre des essais juveniles et un monument qu'il veut rendre sublime, l'épopée se fait jour de tous côtés et apparaît sous toutes ses formes, soit qu'il raconte avec un élan digne de plus grands objets les mœurs, les travaux, les combats des abeilles, soit qu'il chante la gloire de l'Italie ou les victoires d'Auguste, soit enfin qu'il s'essaie sur l'un de ces récits mythologiques, occupation favorite de quelques-uns des poètes de son temps et de sa société littéraire, et qu'il le rattache habilement à son sujet, en le développant d'une façon nouvelle et touchante. Le résultat de telles études, de telles méditations, des efforts d'un génie si heureusement employé, fut le chef-d'œuvre de la poésie didactique. Personne ne l'a égalé ni pour le charme des descriptions, ni pour la vivacité des sentiments, ni pour la perfection du style. Après lui, ceux qui se sont occupés de la même matière, même en prose, n'ont pas dû le négliger. La précision, la justesse de ses enseignements en égale la grâce. Columelle et Pline le citent presque à chaque page. Parmi ses contemporains le premier rang lui fut aussitôt assigné entre les chantres de la nature aimable et pittoresque. Dans la 10^e Satire du premier livre composée à peu près à la même époque que les Géorgiques, selon les uns en 718, selon d'autres en 719, enfin selon une troisième opinion en 723, Horace se fait l'écho du jugement public en insérant le nom de Virgile dans cette liste de poètes qui illustrent le siècle d'Auguste :

Molle atque facetum

Virgilio annuerunt gaudentes rure Cameræ.

Mais il a écrit auparavant :

Forte epos acer
Ut nemo Varius ducit.

C'est là ce qui allait cesser d'être vrai.

Virgile était en effet en pleine possession de son génie ; déjà paraissait le chantre épique de la grandeur de Rome. Il était enfin devenu *le maître du chœur*, comme a dit Montaigne, non-seulement de ce chœur de poètes, au milieu desquels il avait jusqu'alors tenu une place si brillante, mais du chœur de tous les favoris de la muse latine, de celui même des grands auteurs d'épopées, dont le nom est célébré sans débats, dont la personnalité échappe à toute contestation. Si l'on a pu attribuer à une école de poètes, dont Homère est la personnification, les riches inventions et les sublimes tableaux dont se composent l'Illiade et l'Odyssée¹, il n'en est pas de même pour Virgile. Sans doute il a profité du travail de ses prédécesseurs. Il a tiré parti de cette lente élaboration qu'a subie la langue poétique des Latins depuis Ennius ; il a fait des emprunts aux modèles que lui offrait la Grèce ; il a mis en œuvre les vieilles légendes déjà travaillées par les poètes épiques de la République. Mais c'est bien lui, le Virgile que nous avons vu grandir à travers les labeurs des Bucoliques et de l'Énéide, c'est bien lui qui a su rassembler ces éléments épars, polir ces matériaux grossiers, les joindre, les unir, leur donner une grâce et une beauté nouvelle. Nous le connaissons ; nous pouvons mesurer l'étendue de son génie ; et ce qui nous émeut dans son œuvre, c'est qu'en même temps qu'elle est la plus parfaite en ce genre, elle a une propriété, une unité, une grandeur, qui nous montrent de quoi est capable l'esprit de l'homme. Elle échappe à cette objection d'impersonnalité qui atteint d'autres poèmes. Ils sont plus sublimes peut-être, mais ils semblent l'expression des pensées, des sentiments d'une nation, d'un âge historique, plutôt que

1. Voyez le résumé le plus brillant et le plus exact de toutes ces discussions, dans les *Mémoires de Littérature ancienne* de M. Egger, et surtout dans le fragment inti-

tué : *Conclusions sur Homère*. Ce travail, qui remonte à 1846, est par conséquent antérieur aux récentes études de M. Émile Burnouf sur le même sujet.

celle des pensées et des sentiments que peut contenir une seule âme humaine.

Examinons ce que s'était montré l'épopée latine avant Virgile. D'abord elle avait eu peine à naître. Les Romains ne possédaient pas un cycle de légendes populaires qui se prêtât à l'invention épique. Esprits formalistes, minutieux, positifs, ils ne savaient pas se jouer dans les développements d'un récit mêlé de fable et de tradition historique. Ils n'avaient pas su trouver d'eux-mêmes les formes d'un genre littéraire qui pourtant semble être le privilège de la race indo-européenne¹! Quelques formules grossières, les sèches Annales des pontifes avaient longtemps suffi à leur imagination. Leur langue lourde, épaisse, sans grâce ni harmonie, n'aurait guère pu se plier aux libres mouvements de la narration épique. Quand ils avaient enfin, parmi les autres déponilles des Grecs, transporté à Rome les monuments de leur littérature et les hommes mêmes capables de les faire goûter, les Andronicus et les Ennius, un art complet n'avait pu du premier coup se constituer. Des premiers poètes épiques, les uns s'étaient faits les traducteurs ou du moins les imitateurs sans originalité des écrivains grecs, les autres étaient des annalistes trop naïfs, et leurs ouvrages manquaient du charme et de la grâce qu'un merveilleux accepté de tous donne à l'épopée. Ceux-ci faisaient trop d'histoire, et ne savaient pas ouvrir aux événements qu'ils célébraient une perspective assez libre et assez étendue. Les autres se traînaient, à la suite des Alexandrins, sur les fables helléniques. Aux poètes historiens l'art faisait défaut; l'art occupait une place excessive dans les conceptions des poètes imitateurs de la Grèce. Leurs ouvrages manquaient d'intérêt pour ceux qui n'étaient point des raffinés en fait de style, et, sans cesse composés sur les mêmes sujets, fatiguaient tout autre que les membres des coteries ou des associations littéraires.

Quis aut Eurysthea durum
Aut illaudati nescit Busiridis aras?

1. Je me permets de consigner ici cette vue que j'ai recueillie, il y a quelques an-

nées, à Turin, de la bouche même du savant et bienveillant M. Gorrésio, le tra-

Cui non dictus Hylas puer et Latonia Delos
 Hippodameque humeroque Pelops insignis eburno,
 Acer equis¹?

Toutefois, même dans ces poèmes encore imparfaits, on arrivait peu à peu au moment de maturité où, le style épique dans l'un et l'autre genre étant achevé, un homme de génie pouvait opérer l'union de l'épopée mythologique et de l'épopée historique. Ce fut à Virgile qu'échut cette gloire. Seul des poètes de son temps, seul des poètes romains, il a su produire une œuvre « non pas plus grande que celle d'Homère, mais encore bien « grande et par des mérites différents. Il a réuni dans l'unité « complexe de l'*Énéide*, une image de l'*Odyssee* et une image « de l'*Iliade*, le monde de la fable grecque et de la fable ausonienne². » Il a trouvé à la fois des beautés de composition, d'expression, de sentiment, capables de toucher quiconque a si peu que ce soit de goût et de lettres ; il a fait revivre le souvenir des anciens poètes épiques de manière à en renouveler le charme ; et à côté de ces mérites d'art et d'érudition, il a su inventer un cadre de récit qui faisait de son œuvre une œuvre nationale, et qui mettait sous les yeux des Romains leur patrie tout entière avec ses commencements obscurs, ses prétentions à une origine divine, sa gloire sans égale et ses merveilleuses destinées.

Comme nous l'avons vu, Virgile n'avait pas abordé du premier coup et sans préparation le travail immense de l'épopée. Il s'était élevé par degrés jusqu'à la hauteur de pensée et de style que réclamait le genre. Enfin il s'était exercé déjà, il est permis de le dire, dans les deux espèces d'épopées que son temps connaissait jusque-là. L'épisode qui termine le premier livre des *Géorgiques*, l'éloge de l'Italie au deuxième, le début du troisième, semblent des fragments d'un poème historique tel qu'en ont pu concevoir les Varron d'Atax et les Varius. La fin du quatrième livre est un poème mythologique pareil à ceux dont Catulle nous

ducteur et l'interprète infatigable du *Ramayana*. Quelques Allemands sont contraires à cette opinion.

1. *Géorg.* III, 4-8.

2. M. Patin, *Leçon d'ouverture du cours de 1853*.

offre un modèle dans l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*. Il est digne de remarque qu'après Virgile l'union des deux formes, consommée par lui, se rompt de nouveau. Si l'on excepte les *Métamorphoses* et les *Fastes* d'Ovide, où les inspirations diverses de la mythologie et de l'histoire sont rassemblées et résumées, mais avec moins d'art que dans Virgile, la poésie latine en revient aux *Thébâides*, aux *Achilléides*, aux *Argonautiques*, d'une part, aux *Pharsales*, aux *Guerres Puniques*, de l'autre. Mais l'épopée véritable est une œuvre si haute et si sublime, qu'elle se refuse à plus d'un génie de premier ordre, et que des nations, même pourvues d'une riche littérature, en ont manqué. Faut-il donc s'étonner si chez les Romains le seul Virgile a pu y atteindre ?

Le sujet de l'*Énéide* n'est pas entièrement une invention du poète. Les premiers épiques romains avaient déjà traité la même fable, mais sans lui donner de semblables proportions, ni une telle conclusion. Dans leur désir de relier les origines antiques de leur patrie aux vieux mythes de la Grèce, Névius et Ennius avaient adopté déjà la tradition, alors mise en circulation par les Grecs établis à Rome, d'après laquelle Énée était l'un des héros fondateurs de la ville. Certaines antiquités latines mal interprétées, des ressemblances de noms, complaisamment recueillies ¹, un vif désir surtout de trouver une relation entre les commencements de la race latine et ceux du peuple lettré que tout le monde à Rome admirait alors, avaient fini par faire confondre avec le guerrier Troyen, chanté par Homère, le dieu principal de la confédération latine, *Pater Indiges*, dont le culte était intimement lié avec celui des *Pénates* ². Une série de villes

1. Preller, *Rom. Mythol.* p. 666 et suiv. Hartung, *die Religion der Römer*, t. I, p. 83 et suiv. — Selon Preller, *ouvr. cité*, p. 671, cette tradition dut prendre naissance vers le temps de la guerre des Latins en 338 av. J. C.

2. Corsen, *Origines poesis Romanæ*, Berlin, 1846, p. 183 : « Eodem modo fabula ad Eneam spectantes e Laurenti « Lavinique regione oritur cum sacris riti-

« busque Jovis Numicii, Annæ Perennæ
« seu Eliæ, Juturnæ, Penatium et Indige-
« tum deorum, Vestalium denique Virgi-
« num aretissime coherent, et his collatis,
« quatenus ad Italiam solum pertinent,
« explicari possunt. » Le *Pater Indiges*
fut identifié avec la divinité du Numicius,
ruisseau qui coulait aux environs de Lavi-
nium, ancien centre de la confédération
latine, et qui avait été le théâtre de ses

échelonnées sur les rivages de l'Italie, de la Sicile, de la Grèce, entre l'Asie et le Latium, remarquables ou par le culte de Vénus, qui, sur les côtes de la Méditerranée, portait souvent le surnom de Αἰνεάς¹, ou bien par des ressemblances apparentes de dénomination, marquait la ligne des étapes d'Énée. Névius, dans son poëme de la *Guerre Punique*, avait fait aborder ce héros à Carthage². Selon Ennius³, Énée était l'ancêtre de Romulus, autre dieu déchu de son antique rang pour descendre à celui d'homme divinisé⁴. Les Jules avaient trouvé le moyen de faire remonter jusqu'à lui leur généalogie. Arrière-neveux peut-être des serviteurs spéciaux de la divinité qu'on avait confondue avec Énée, ils avaient imaginé pour le fils du héros un nouveau nom assez semblable au leur⁵. Une fois la légende en faveur, d'autres familles s'étaient représentées comme issues des compagnons du chef troyen. Leur amour-propre s'y était plus attaché encore, lorsque les Jules étaient devenus, avec le dictateur, puis avec son fils adoptif, les maîtres de la république. Virgile était donc en présence d'une légende suffisamment populaire pour que tous la comprissent, et qui, sans être très-ancienne, avait déjà reçu de ses devanciers une sorte de consécration. Cette légende, intéressant à la fois les origines de Rome et les annales domestiques de la famille d'Auguste, permettait d'unir dans un même hommage les gloires historiques de la cité et celui qui avait su lui donner un repos dont Virgile, plus que personne, goûtait les douceurs. Le cadre très-étendu qu'elle embrassait pouvait d'ailleurs être restreint

guerres contre les Rutules. Les plus grands rapports unissent la légende d'*Énée-Indigète* avec celle de *Romulus-Quirinus*, celle de *Jupiter-Latiaris* et celle de *Latinus*. Cf. Preller, *Röm. Mythol. pas im. Hartung* (*die Religion der Römer*, t. I, p. 85, 86, 87) croit même que Jupiter Latiaris, Latinus, Anius, ne sont que des formes diverses du même nom, qui ont aidé à la confusion du *Pater Indiges* avec le héros troyen. Cela n'a rien d'impossible. On peut voir dans *Hercule et Cacus*, de mon ami et ancien camarade Bréal, à quelles complaisantes assimilations se prêtait l'ima-

gination des Romains en pareille matière.

1. Preller, *Röm. Mythol.* p. 668.
2. Id. *ibid.* p. 674. — Cf. Nævi de *Bello Punico Reliquæ, ex recensione* J. Vahlen, p. 11 et 12.
3. Preller, *Röm. Mythol.* p. 668. — *Ennianæ Poes. Reliq.* ed. Vahlen, p. xxvii et suiv.
4. Preller, *Röm. Mythol.* p. 694 et suiv. — Hartung, *die Relig. der Röm.* t. I, p. 293 et suiv.; 302 et suiv.
5. Hartung, *ouvr. cité*, t. I, p. 85. « Es ist « allerdings möglich dass *Julus* ein Diminutivum von *Dius* ist. »

sans perdre de sa portée. Les prophéties, les épisodes, les descriptions accessoires, art nouveau, déjà pratiqué par les poètes qui célébraient les traditions de la mythologie grecque¹, fournissaient le moyen d'éviter l'écueil où s'était heurté Ennius, celui de compiler de monotones *Annales*. Sans sortir de la narration des anciens événements, il était possible de passer en revue ce qu'il y avait de plus certain dans les origines italiennes, de rappeler sans cesse l'attention sur Rome, constamment présente à la pensée du lecteur, enfin, de donner toujours à Auguste l'un des rôles principaux de cette œuvre nationale. Le poète trouvait encore dans le choix de son sujet l'inappréciable avantage de le rattacher directement aux poèmes homériques, source de toutes les inspirations, et modèle de tout essai d'épopée. L'*Énéide*, en reproduisant dans chacune de ses deux parties, le plan de chacune des deux plus grandes œuvres produites par le génie épique des Grecs, devenait en même temps comme la conclusion du cycle de chants que ce génie avait fait naître. Elle les continuait et les complétait. Il est vrai que dans cette union des traditions grecques et des antiquités latines, celles-ci étaient rejetées sur le second plan, qu'elles perdaient un peu de leur importance et que leur physionomie s'altérait. Mais il ne pouvait en être autrement. L'histoire et la religion de Rome se transformaient tous les jours davantage entre les mains des Grecs ou de leurs disciples romains. Virgile acceptait peut-être de bonne foi, à coup sûr dans l'intérêt de sa conception poétique, toutes les inventions qui avaient cours. S'il achevait de consommer le mélange des traditions², au moins était-ce au profit de la poésie, et de cette confusion préjudiciable à la science pure, il tirait une œuvre d'art admirable. Encore s'il a dénaturé les vieilles légendes latines, peut-être les a-t-il conservées dans la seule mesure où il a été possible de le faire ; et en les associant aux produits de l'imagination grecque, il a su leur donner un relief qui nous permet aujourd'hui de les reconnaître et de les rétablir.

1. Voyez, par exemple, l'*Épithalame de Thetis et de Pelée* dans Catulle.

2. Cf. Bréal, *Hercule et Cacus*, p. 42 ; Paris, Durand, 1863.

Par le choix du sujet, l'*Énéide* est une des conceptions les plus profondes auxquelles puisse atteindre un génie de premier ordre. L'exécution de l'œuvre, malgré les défauts qu'on y signale, dénote le talent le plus souple et le plus parfait, soutenu par un immense et étonnant labeur. Virgile possédait à fond le double trésor des antiquités grecques et latines. Dans son œuvre, il a mis à contribution, avec l'*Iliade* et l'*Odyssee*, les poètes cycliques, Stasinus, l'auteur des *Chants cypriens*, Arctinus, qui a écrit l'*Éthiopide* et la *Prise d'Ilion*, Agias de Trézène auquel on doit les *Retours*, enfin Leschès et sa *Petite Iliade*. Il a emprunté des renseignements, des détails, des épisodes entiers aux grands tragiques grecs, aux lyriques, aux épiques alexandrins. On a pu constater qu'il a puisé à des sources au moins aussi abondantes et aussi savantes que l'éruudit Denys d'Halicarnasse¹. Souvent on retrouve chez lui la trace des traditions recueillies par Caton, par Varron, par les historiens et les antiquaires de Rome, embellies ou transformées par les anciens poètes de la république, les Névius, les Ennius et leurs émules. Selon Niebuhr, il a montré une science dont un historien se fût trouvé presque surchargé, et dans l'*Énéide* un historien trouvera sans cesse à admirer et à défrayer des études prolongées. Sans qu'on doive attribuer au poète, comme l'ont voulu quelques savants, l'intention arrêtée de représenter les mœurs et la vie des Romains dans tout le détail², il est pour nous le témoin le plus complet et le plus populaire des vieux souvenirs et des traditions reculées de l'antique race italienne.

Virgile à ses derniers moments voulait que l'on brûlât l'*Énéide* comme une œuvre indigne de son nom. C'était un de ces scrupules du génie, qui a la conscience de la hauteur à laquelle il peut atteindre et de ce qui lui a fait défaut pour y parvenir. Il est certain que l'*Énéide* est un poème laissé inachevé. La tradition veut que Virgile ait d'abord rédigé en prose un plan géné-

1. Kuschel, *Ueber die Quellen von Virgils Aeneis*, Breslau, 1858.

2. Cf. Bernhardt, *ouvrage cité*, p. 493 ; il condamne ce qu'il y a d'excessif dans les

livres de Lersch : *De moram in Virgilio Aeneide habitu*, Bonn, 1836, et *Antiquitates Vergilianæ ad vitam populi Romani descriptæ*, Bonn, 1843.

ral de son sujet ¹ et qu'il l'a fait ensuite versifié sans s'astreindre à un ordre régulier, s'appliquant à telle ou telle partie suivant que son imagination le dirigeait. Il est ainsi vraisemblable que les livres ne furent pas composés dans l'ordre où nous les avons aujourd'hui. Chacun d'eux semble avoir été conçu et exécuté à part, indépendamment des autres, sans pourtant se détacher entièrement de l'ensemble. Les épisodes divers, où figurent les mêmes personnages, offrent quelquefois de flagrantes contradictions. Des vers restent souvent inachevés ; d'autres, faibles ou négligés ², ont été laissés par le poète pour combler les intervalles qu'il se proposait de remplir autrement. L'*Énéide* renferme des matériaux, les uns déjà polis, les autres à peine dégrossis, tous à peu près disposés à leur place, mais n'ayant pas encore cette harmonie suprême que le poète leur aurait donnée, en mettant à son œuvre la dernière main ³. Toutefois même dans cet état, le génie de l'ouvrier se laisse voir entre toutes les parties. Rien n'est plus admirable que cette habileté avec laquelle, dans l'*Énéide*, telle que nous l'avons, se succèdent l'imitation des Alexandrins, celle d'Homère, celle des vieux poètes latins, s'ajustent les emprunts faits au plan de l'*Odyssée* dans les six premiers livres, à celui de l'*Iliade* dans les derniers, se mêlent le souvenir des vieilles légendes, souvent si grossières et si ridicules, du Latinum primitif, et l'invention d'épisodes, tantôt touchants, tantôt terribles, dus à l'imagination du poète. Mais ce qui l'emporte sur tout le reste, c'est, qu'au moyen des procédés poétiques d'ailleurs les plus légitimes, tels que les promesses des dieux, les prophéties, les descriptions de tableaux ou de bas-reliefs, il sait mêler au récit les origines de la famille des Jules, celles des Latins et la gloire de Rome. Cela est si vrai que dans les temps anciens on a pu vouloir substituer au titre que nous connaissons celui de *Hauts faits du peuple Romain* ⁴. L'*Énéide* complète eût été sans doute le

1. Donat, p. 59, *Suet.*, éd. Reifferscheid.
 2. Il les appelait *tibicines*, « des états,
 « des pierres d'attente. » Cf. Donat,
 p. 60 R. : « Quædam imperfecta reliquit ;
 « alia levissimis verbis veluti fulsit ; quos
 « per jocum pro tibicinibus interponi

« a se dicebat, ad sustinendum opus donec
 « solidæ columnæ advenirent. »

3. Voyez sur cette question, Courads,
Questiones Virgiliannæ, Trèves, 1863.

4. *Gesta populi Romani*. Servius, ad
Æn. VI, 725.

chef-d'œuvre accompli de la poésie savante. Mais dans ce monument qui n'a pu s'élever jusqu'au faite, si nous comprenons que l'ouvrage a été interrompu trop tôt,

Pendent opera interrupta,

suivant l'expression même du poëte ¹, nous remarquons aussi les signes de l'éternelle beauté; et quoi qu'il manque à cette dernière œuvre, c'est surtout comme auteur de l'*Énéide* que Virgile est pour nous le premier des poëtes latins.

On a reproché au principal personnage du poëme de manquer d'intérêt, de se montrer trop soumis à la volonté divine, trop impassible, trop en dehors des passions humaines, trop pieux pour nous émouvoir. D'autres ont excusé Énée, en disant qu'on devait chercher en lui un idéal du héros pacifique, orné de toutes les vertus dont Auguste aimait alors à s'entendre louer. Si Virgile, en peignant Énée, lui a donné quelques-uns des traits que les contemporains prêtaient à Auguste, il l'a fait certainement sans intention, sans flatterie, par un mouvement tout spontané et tout involontaire d'admiration et de reconnaissance pour celui qui avait rendu la paix à l'univers, et à qui lui-même était redevable de nombreux bienfaits ². D'ailleurs, si Énée agit plus souvent « en flamme qu'en guerrier, » n'est-ce pas l'effet même de la légende qui a créé son personnage? Il faut, ce me semble, beaucoup moins que ne l'a fait M. Sainte-Beuve, aller chercher dans Homère et la tradition homérique les détails qui ont servi à Virgile pour dessiner le caractère d'Énée ³. Sans doute, le souvenir des événements auxquels avait pris part le héros dans l'*Iliade* ne pouvait s'effacer complètement. Mais il faut se rappeler, comme je l'ai dit plus haut, que sous le nom d'Énée se sont rassemblés les traits de l'un des plus anciens dieux de la race latine. Le *Pater Indiges* est surtout la divinité du foyer domestique, de la vie grave, sobre, sévère et religieuse. Il est le type le plus par-

1. *Æn.* IV, 88.

2. Je partage tout à fait sur ce point l'opinion de M. Pierron, à qui j'emprunte presque même les termes dont je me sers,

p. 398, 399, de *l'Histoire de la Littérature romaine*. Voyez aussi *l'Étude sur Virgile* de M. Sainte-Beuve, p. 72.

3. *Étude sur Virgile*, p. 122 et suiv.

fait de cette piété, de cette vertu, qui formaient le fond du caractère romain¹. Se pouvait-il que le personnage d'Énée, en se substituant à lui, ne prît pas la même physionomie? Virgile, sous ce rapport même, n'a rien inventé; il a reçu son personnage de la tradition antérieure; il n'a pas pu ne pas l'appeler sans cesse *pater et pius*. Il n'a pas pu le représenter indifférent aux songes, aux cérémonies religieuses, aux plus minces détails du culte. C'eût été lui enlever son caractère national. Le personnage d'Énée est donc ce qu'il a dû être; et ce qui nous le fait le moins goûter est peut-être justement ce qui le rendait si populaire aux yeux des Romains.

Mais il est vrai que l'invention dans les caractères est médiocre chez Virgile. Les compagnons d'Énée, ces ancêtres des grandes familles romaines, qu'il devait placer autour du chef des Jules, manquent de vigueur et de vie. Turnus, qui personnifie les Rutules, antiques adversaires des Latins, dont ils étaient séparés par le Numicius, ne rappelle que faiblement le rival d'Achille dans l'*Iliade*, de même que Pallas n'est qu'un reflet amoindri de Patrocle². Est-ce la nécessité de rester fidèle à de vieilles légendes qui a gêné Virgile? On pourrait le croire, en considérant que les figures de pure fantaisie, celles qui ne paraissent que dans des épisodes peu étendus relativement au reste de l'œuvre, Nisus et Euryale, Mézence et Lausus, sont caractérisées avec plus de précision. Le poète a pu s'abandonner alors à son imagination, et dans un effort tout poétique, trouver plus de pathétique et de coloris. Son âme tendre s'est aussi donné carrière dans les caractères de femmes. Elle a pu renouveler et rajeunir un type général déjà supérieurement peint, surtout dans la Médée d'Euripide et d'Apollonius, l'amante passionnée et jalouse; elle a pu donner un charme ineffaçable à la figure d'Andromaque, et y ajouter des traits qui complètent l'œuvre d'Homère; enfin, elle a créé le caractère si charmant et si nouveau de

1. Ladewig, *Fergils Gedichte*, t. I, *Einleitung*, p. 11.

2. Pierron, *Histoire de la Littérature romaine*, p. 399.

Camille, qui, depuis, a été plus d'une fois imité, et semble être devenu presque un élément naturel du poëme épique.

Une inspiration romaine, c'est-à-dire grave et sérieuse, et qui permet de dissimuler ou de pallier ce qu'avaient de choquant ou de grossier les vieilles légendes latines, dont l'emploi était indispensable, un sentiment profond du vieil esprit religieux, sinon une intelligence complète de la mythologie et de ses récits, un art savant, où l'auteur ne laisse rien au hasard, voilà ce qui ne fait jamais défaut dans l'*Énéide*, et ce que l'on peut admirer sans réserve. Le goût le plus sûr et le plus exercé choisit successivement dans Homère, dans les Alexandrins, dans les vieux épiques de Rome, dans les poëtes du temps, ou dans ceux qui l'ont immédiatement précédé, ce qui est à la fois propre au genre, propre au sujet, propre à charmer les contemporains et à émouvoir la postérité. Virgile est de son temps par ce que son œuvre a de national; il est de tous les temps par ce qu'elle a d'humain. Aucun poëte épique des siècles où l'art est réfléchi, n'a mieux su établir cette harmonie, cette proportion, cet équilibre entre le fait particulier et le sentiment général qu'il inspire, entre l'objet et la forme qui le revêt. Habileté dans la structure de l'ensemble, heureuse distribution des ombres et de la lumière, charme du rythme, propriété de la diction, coloris du style, rien ne lui a manqué. Il a possédé plus complètement qu'aucun autre poëte romain la langue poétique de son pays; il a pénétré plus profondément dans les artifices de la versification⁴. Aussi son influence a-t-elle été extraordinaire sur ses successeurs, et peut-être a-t-elle nui à beaucoup d'entre eux. Admiré sans réserve, étudié dans les écoles, imité continuellement, Virgile présentait un modèle trop arrêté dans ses formes pour ne pas rétrécir l'horizon de ceux qui ne regardaient et ne voyaient que lui. Il est intéressant de constater que parmi les poëtes latins qui ont paru après Virgile, ceux-là seulement ont fait preuve d'un talent vraiment

4. Bernhardt, *Grundriss der Rom. Litter.* p. 491.

original qui ne se sont pas formés sur son exemple, soit par une disposition naturelle de leur esprit et de leur caractère, soit à cause des conditions du genre auquel ils s'appliquaient : j'ai nommé Lucain et Juvénal.

Les autres, Valérius Flaccus, Silius Italicus, Stace, y perdent la plus grande partie de leur originalité. On retrouve à chaque instant dans leurs vers des imitations trop évidentes, trop rapprochées du texte de Virgile ; la facture des vers, les tournures de la phrase réveillent des souvenirs incessants, et qui deviennent importuns dans une œuvre d'un autre caractère. Les poètes d'ailleurs ne sont pas les seuls qui aient pris pour modèle le chantre d'Énée ; Tite-Live déjà, et Tacite plus encore reproduisent souvent la phraséologie virgilienne, et nous montrent la langue de la prose s'altérant à ce mélange.

La langue de Virgile en effet n'est pas sans défauts. On y a relevé un pathétique cherché, des traits de rhétorique artificiels¹. Sans doute il est bien loin du cliquetis de mots de ses imitateurs. Néanmoins, plus d'une fois chez lui, l'expression s'exagère, et l'effet est dans le mot plus que dans la chose. On a remarqué que dans son poëme épique, il a employé cent cinquante-deux fois l'adjectif *ingens*, quarante-trois fois l'épithète *immanis*².

Il est vrai que la langue des Romains, excellente pour l'éloquence et pour les actes de la vie ordinaire, ne se prêtait pas beaucoup à la poésie. L'esprit de la nation n'était pas naturellement, comme celui des Grecs, surtout des Grecs du temps d'Homère, dirigé de ce côté. Peu d'adjectifs formant image, nulle disposition à créer de ces mots composés qui permettent au poëte d'exprimer ce que se représente sa fantaisie, une accentuation qui rendait le rythme monotone, telles étaient les difficultés dont Virgile avait à triompher. Il ne vivait pas en un

1. Agrippa le trouvait affecté, « M. Vip-
• sanius à Mæcenate eum suppositum ap-
• pellabat novæ cacozeliæ repertorem, non
• tumidæ atque exilis, sed ex omnibus

« verbis atque ideo latentis. » Donat, *Suë-
tone*, édit. Reifferscheid, p. 65.

2. Heitzberg, *Einleitung zur Æneis*
p. IX.

temps où la langue pût être refaite par un homme de génie ; peut-être aussi son talent n'avait-il pas la vigueur nécessaire pour la jeter dans un moule nouveau. Ce qu'il fit est toutefois extraordinaire et explique l'influence qu'il exerça sur ses successeurs. Quand on examine ses œuvres, et qu'on les compare aux autres monuments que Rome nous a laissés, on s'aperçoit que, malgré la pauvreté et le peu de souplesse de la langue latine, il l'a enrichie d'un grand nombre de mots nouveaux, d'acceptions, de tours inconnus jusque-là et devenus après lui populaires, au moins parmi les poètes. Sans doute, il semble abuser du droit que donne le style poétique de ne pas appeler les choses par leur nom propre ; il multiplie les dénominations pour désigner les Grecs et les Troyens ; il ne dit jamais *panis* pour le pain, mais toujours Cérès ou les dons de Cérès ; il abuse des figures, en particulier de l'hypallage, de la métonymie, de l'hendiadyin, au point qu'il est impossible de trouver chez lui six vers de suite où le langage ne soit pas figuré ; de plus, ces figures sont souvent entassées et ne sont pas toujours naturelles. Mais il est difficile d'imaginer, avec les éléments qu'il mettait en œuvre, un art plus ingénieux, une harmonie plus pure, un charme plus pénétrant. L'habileté avec laquelle il a su manier le vers hexamètre, encore inégal et raboteux entre les mains de Lucrèce, souvent embarrassé et traînant entre celles de Catulle, est un de ses plus grands mérites. Il n'innova point d'ailleurs, ne chercha point à réagir contre l'usage ; mais personne ne l'atteignit dans l'application des lois métriques et l'emploi des licences admises jusque-là. Il fit prévaloir dans le vers hexamètre l'égalité soutenue de la cadence, surtout pour ce qui concerne la fin du vers. Il ne s'en écarte que lorsqu'il imite Homère ; mais ses écarts sont motivés par le besoin d'augmenter par la singularité du rythme la valeur de l'expression. Où il excelle, c'est dans l'art de faire alterner les dactyles et les spondées, d'employer les termes techniques à propos, de placer les polysyllabes, de répéter les mots pour accentuer un mouvement oratoire, de les accumu-

ler pour servir à la vigueur de la description, de précipiter ou de ralentir la mesure selon le sentiment qu'il veut inspirer au lecteur, enfin de produire l'harmonie imitative¹.

Virgile employa onze ans à la composition de l'Énéide (725-735). Pendant ce temps, il vécut, partie en Campanie, partie en Sicile². Son travail excitait un vif sentiment d'attente parmi les personnages distingués de cette époque. On connaît les vers de Propertius³, qui résument l'opinion que l'on s'en faisait alors. Auguste lui-même, occupé à une expédition contre les Cantabres, pressa par lettres Virgile de hâter son ouvrage et de lui communiquer ce qu'il avait achevé déjà. La tradition rapporte qu'en 731, il entendit la lecture des livres II, IV et VI, et c'est à ce moment que l'on place le récit de l'impression que produisit sur Octavie l'épisode de Marcellus.

Selon toute apparence, Virgile, après avoir arrêté les grandes lignes de son plan, et disposé les masses principales de sa matière, ne s'est pas astreint à en écrire les diverses parties dans leur ordre régulier. Il semble que, l'ouvrage étant commencé depuis 725, les amis de Virgile ont eu d'abord connaissance de l'ensemble et en particulier des deux premiers livres. Vers 731 ou 732, trois livres furent lus devant Auguste et Octavie; selon Suétone et Donat, c'est le second, le quatrième et le sixième; Selon Servius, le premier, le troisième et le quatrième. D'une

1. Sur la langue et la versification de Virgile, voyez les *Quæstiones Virgilianæ* de Wagner; Spitta, *Quæstiones Virgilianæ*, Gættingue, 1867; Hertzberg, *Einleitung zur Æneis*, p. XIV-XVIII; la collection de mots nouveaux attribués à Virgile dans la dernière édition du second volume de Ladewig; celle que j'ai donnée moi-même à la fin du III^e volume de cette édition; Læwe, *De Elocutione Virgilii*, Grimma, 1873; Lucien Muller, *De re metrica poetarum latinorum*, passim; Gosseau, *De Hexametro Virgiliano*, à la fin de son édition de l'Énéide; le *Traité de versification latine* de M. Quicherat, passim. Je comptais terminer le présent volume par une étude spéciale sur la versification de Virgile. Des nécessités de publication m'obligent à l'a-

journer à la nouvelle édition du second volume, qui est en cours de préparation.

2. Ce séjour en Campanie et en Sicile est attesté par Donat, p. 57, *Suétone*, édit. Reifferscheid. Virgile semble, d'après divers témoignages (Aulu-Gelle, VI (VII), 20; Philargyrius, *ad G.* II, 225; Servius, *ad Æn.* VII, 225), avoir possédé une propriété près de Nola. Était-ce l'indemnité qu'il avait reçue en échange de sa terre de Mantoue? Cf. Ribbeck, *De vita et scriptis Vergil.* p. xxii, xxv.

3. Propertius, II, 34, 61: « Cedite Roma manū scriptores, cedit Graii, Nescio quid majus nascitur Iliade. » D'après Forbiger, cette élégie doit être de l'année 728 ou 729. Cf. Ribbeck, *De vita*, etc. p. xxvi.

discussion serrée¹ qu'il serait difficile d'analyser, et qu'on ne peut transcrire ici, M. Ribbeck tire les conséquences suivantes : le premier livre a dû être écrit entre 725 et 727 ; le huitième, à la même époque ; le troisième et le quatrième après 726 ; le sixième livre vers 731 ou 732 ; le second, après le troisième et le quatrième, puis vient le cinquième, dont certaines parties furent composées après le neuvième qui est du même temps ; le septième appartient aux dernières années de la vie du poëte ; enfin on ne peut rien affirmer de certain au sujet du dixième, du onzième et du douzième.

Pour mettre la dernière main à son poëme, Virgile résolut de faire un voyage de plusieurs années dans la Grèce et dans l'Asie, où se passait la première partie de son action. A Athènes, il rencontra Auguste, alors de retour d'Orient ; il se laissa persuader par le prince de revenir avec lui en Italie. Mais il était déjà malade depuis une course qu'il avait faite à Mégare, par un soleil trop ardent ; ses souffrances s'aggravèrent pendant la traversée ; il mourut en débarquant à Brindes, le 10 des calendes d'octobre 735 (av. J. C. 19), à l'âge de cinquante et un ans. Son corps fut transporté à Naples et enseveli sur le chemin de Pouzzoles. On prétend que Virgile lui-même avait composé l'épithaphe suivante qui fut placée sur son tombeau :

MANTUA ME GENVIT, CALABRI RAPVERE, TENET NUNC
PARTHENOPE ; CECINI PASCVA, RVRA, DVCES.

Dans son testament, il ordonna, dit-on, que l'*Énéide* fût brûlée comme une œuvre inachevée. Auguste s'y opposa, et le poëme fut remis à L. Varius et à Plotius Tucca, pour le corriger et le mettre en état d'être publié. On leur imposa pourtant la condition de n'y rien ajouter. Leur rôle se borna plutôt à choisir entre différentes leçons quelquefois laissées incertaines par Virgile. Enfin ils ne remplirent même pas les hémistiches laissés inachevés.

1. Ribbeck, *Proleg.* cap. VI, p. 56-88.

Virgile avait été lié avec les personnages les plus distingués de son temps, surtout ceux qui avaient le talent de la poésie. On cite entre ses amis Pollion, Mécène, Alfénus Varus, Cornélius Gallus, Varius, Plotius Tucea, Horace et Propertius. Il eut aussi des adversaires parmi les envieux de sa situation et de son génie. On connaît Bavius, Mévius, Codrus et Anser, dont il se moque dans ses *Bucoliques*¹, Cornificius Gallus, Cimber, Carvilius Pietor, auteur d'un livre intitulé *Æneidomastix*².

Les lettres qu'Auguste lui écrivit³ témoignent de la faveur dont il jouissait. Virgile fut toujours un partisan déclaré de l'empereur et de sa politique. Il refusa seulement de participer à ses sévérités, et de tirer parti de ses proscriptions. Selon Donat, il refusa les biens d'un exilé qu'Auguste lui avait offerts⁴.

On sait par Donat⁵ qu'il jouissait d'une fortune assez considérable. Il avait une maison sur le mont Esquilin près des jardins de Mécène, comme on l'a vu plus haut une terre en Campanie, et il tenait des libéralités de ses amis, c'est-à-dire sans doute de Mécène et d'Auguste, dix millions de sesterces, environ deux millions de notre monnaie. A sa mort, cette fortune fut partagée entre son frère Proculus, qui en eut la moitié, Auguste à qui il légua le quart, Mécène, Varius et Plotius Tucea qui reçurent chacun un douzième du total de la succession⁶.

Virgile était d'un caractère doux et facile. Sa modestie était

1. Ribbeck prend en effet comme une ironie le v. 22 de l'*Églogue* VII. Les scholastes nous indiquent que ce Codrus était pourtant estimé de Valgius, l'ami d'Horace : « Similiter autem hunc Codrum in elegiis » Valgius honorifice appellat et quadam in « elegia de eo ait : Codrusque ille canit » quali tu voce canebis Atque solet numeros « dicere Cinna tuos, Dulcior ut nunquam » Pylio profluxerit ore Nestoris aut docto « pectore Demodoci. » *Schol. Fevon, ad Ecl.* VII, 22. Cf. Ribbeck, *De vita et scriptis V.*, p. xvii. — Anser était un poète ami d'Antoine, sur lequel Cicéron (*Philipp.*

XIII, 5) fit un jeu de mots à peu près semblable à celui de Virgile : « Anseres ut « Falerno depellantur. » Anser avait reçu d'Antoine une terre en Campanie. Cf. Servius, *ad Eclog.* IX, 86, et Ribbeck, *De vita*, etc. p. xvii.

2. Voyez Ribbeck, *Prolegom.* cap. viii, p. 96-113.

3. Donat, p. 61, *Suetone*, éd. Reifferscheid; Macrobe, *Saturn.* I, 24, 11.

4. P. 57, *Suetone*, éd. Reifferscheid.

5. P. 57.

6. Donat, p. 63, *Suetone*, éd. Reifferscheid.

grande ; les éloges et l'admiration l'embarraisaient. Aussi ne se rendait-il presque jamais à Rome, où il était l'objet de l'attention publique ¹, et passa-t-il presque entièrement les dernières années de sa vie à Naples, où il vivait dans la solitude. Sa faible santé l'avait éloigné des affaires. Il avait d'ailleurs peu de talent pour la parole ², et s'il faut en croire Donat ³, il manquait d'assurance. Dans la même biographie ⁴, on trouve pourtant que lorsqu'il lisait ses propres vers, son débit était plein de charme et de vivacité.

Nous avons quelques renseignements sur sa manière de composer, qui était lente et pénible. Il dictait le matin une assez grande quantité de vers, qu'il s'exerçait pendant tout le jour à revoir et à corriger, et qu'il réduisait à un petit nombre. Il disait lui-même que ses productions, comme les petits des ourses, étaient d'abord informes, et qu'il leur donnait peu à peu figure, à force de les lécher ⁵.

Son extérieur était simple et rustique ; on a pu croire qu'Horace a voulu le désigner sous les traits de cet homme de peu d'apparence qu'il dépeint dans la troisième satire du premier livre, et dont l'abondance inculte cache un grand génie ⁶.

Sa santé était inégale ; il souffrait souvent de l'estomac, de la gorge et de la tête ⁷.

Quelques-uns ont accusé ses mœurs ; d'autres les ont défendues ⁸. Les imputations dont on l'a chargé n'ont rien de précis et reposent sur des interprétations tirées de quelques passages des *Églogues* ou sur des traditions sans consistance. On a prétendu que le surnom de *Parthénias*, qu'il avait reçu des Napo-

1. Cf. Donat, *Suétone*, édit. Reifferscheid, p. 57.

2. « Vergilium illa felicitas ingenii in oratione soluta reliquit. » Sénèque, *Controv.* III, p. 361 B.

3. *Suétone*, édit. Reifferscheid, p. 58.

4. *Suétone*, édit. Reifferscheid, p. 61.

5. Donat, *Suétone*, éd. Reifferscheid, p. 52.

6. Vers 29 et suiv. : « Iracundior est paullo, minus aptus acutis Naribus hominum ; rideri possit eo quod Rusticius tonso toga defluit, et male

« laxus In pede calceus hæret : at est bonus, ut melior vir Non alius quisquam, « at tibi amicus, at ingenium ingens In culto latet hoc sub corpore. » Acron et d'autres scholiastes d'Horace affirment qu'il s'agit de Virgile. Cette opinion a toutefois été combattue par Madvig.

7. Donat, *Suétone*, édit. Reifferscheid, p. 56. — Horace, *Sat.* I, 5, 49, nous le montre faible d'estomac, *evadus*.

8. Voyez l'argument de la II^e Églogue, p. 14, et les *ADDITIONS*.

litains peut servir de preuve de sa chasteté¹. Peut-être est-ce aller trop loin; il ne semble pas que ce surnom ait une autre origine qu'une étymologie fautive, appliquée à son nom même. Ce qu'on ne peut nier, c'est le caractère de sensibilité, de candeur qui se révèle dans tout ce qu'il a écrit, et tout lecteur de Virgile, quelque fautive, malheureusement excusée par les mœurs du temps, qu'on ait pu reprocher au poëte, souscrit à l'éloge que dans ce vers Horace partage entre lui et Varius :

Animæ quales neque candidiores
Terra tulit².

La faveur qui avait entouré Virgile pendant sa vie ne diminua pas après sa mort. Ses œuvres devinrent dans les écoles un texte habituel de lectures et d'explications. Les commentateurs ne lui manquèrent pas, dès le siècle d'Auguste. Sa popularité est prouvée encore par l'usage où l'on en vint de le consulter comme une sorte de livre sacré, et les *Sortes Vergilianæ* furent une pratique employée dès le temps d'Adrien et de Sévère, comme on le voit dans les écrivains de l'*Histoire Auguste*³.

Au moyen âge⁴, Virgile, transformé par l'imagination du peuple, mal étudié, mal compris, mais toujours l'un des plus glorieux personnages de l'antiquité, devint une sorte d'enchanteur, héros de romans bizarres et d'aventures magiques. On entourait sa naissance de prodiges; on lui prêtait la science, ou du moins la prétendue science qui frappait le plus les esprits dans ces siècles grossiers. Mille légendes se formèrent, dont il faut chercher l'origine ou dans les noms défigurés de ses parents, ou dans la connaissance incomplète de certaines parties de ses

1. Donat, *Suétone*, édit. Reifferscheid, p. 57.

2. *Satires*, I, 5, 41, 42.

3. Cf. Bernhardt, *Grundriss der Röm. Litter.* p. 492.

4. Cf. Bernhardt, ouvrage cité, p. 492. Teuffel, *Geschichte der Römisch. Litter.* p. 481, 3^e édition. — On peut voir une étude et une bibliographie très-complète de cette question dans Genthe, *Leben*

und Fortleben des Publius Virgilius Maro als Dichter und Zauberer, Leipzig, 1857. Il serait utile aussi de consulter les travaux de M. Françoise Michel, *Quæ vices quæque mutationes et Virgiliū ipsum et ejus carmina per mediam ætatem exceperint*, Paris, 1846; et de M. Edélestand du Méril, *Virgile l'enchanteur* dans ses *Mélanges archéologiques*, Paris, 1850; l'article *Virgile* de M. Naudet,

œuvres¹. Le plus haut point de ce culte, professé pour Virgile à un titre aussi singulier, semble être marqué par les caractères que Dante attribue au poëte, en le montrant comme le représentant le plus élevé de la science et de la sagesse humaine, et en choisissant ce magicien par excellence aux yeux du peuple pour son introducteur dans les cercles du monde infernal.

Virgile a perdu pour nous ce prestige qui le recommandait tant dans ces âges naïfs. Il s'est revêtu de nouveau de la gloire dont il n'a cessé de briller pour les esprits cultivés. C'est un modèle achevé de pureté, d'harmonie, de grâce, de sensibilité; c'est le plus parfait des poëtes épiques qui ont eu la conscience et la volonté de leur œuvre. C'est enfin le plus sûr guide et le plus complet pour ce qui regarde la connaissance approfondie de la langue latine; en même temps, de tous les écrivains romains il offre par ses récits, par les commentaires dont il a été le sujet, les moyens les plus étendus de pénétrer dans les croyances de la race qui, sortie de l'Italie, a dominé le monde. Aussi est-il justement la matière constante de nos études et le vrai fonds où doit puiser quiconque est curieux à la fois d'art admirable et de science profonde.

dans la *Biographie générale* de Didot; enfin l'œuvre considérable de D. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*, Livourne, 1872.

1. Les scènes magiques de la VIII^e Églogue et du IV^e livre de l'*Énéide*, la descente aux enfers du VI^e livre.



BUCOLICON LIBER

P. VIRGILII MARONIS
BUCOLICON LIBER.

ECLOGA I.

TITYRUS.

Mélibée, partant pour l'exil, après avoir été dépouillé de son patrimoine, et conduisant avec lui un troupeau de chèvres, rencontre Tityre. Il s'étonne de le voir jouir d'une aussi complète tranquillité tandis que le malheur frappe tout le monde. Tityre lui répond que, déjà vieux, il s'est rendu à Rome pour obtenir sa liberté, et que son maître lui a permis de faire paître librement son troupeau. Mélibée se plaint des ennuis et des souffrances qui l'attendent en exil, et le dialogue se termine sur la proposition que lui fait Tityre de passer la nuit dans sa demeure.

L'an 71 de Rome (43 avant Jésus-Christ), les triumvirs, pour exciter le zèle de leurs soldats, avaient promis de leur partager les terres de dix-huit villes situées dans les plus fertiles contrées de l'Italie. Octave, en 713 (41 avant Jésus-Christ), après la bataille de Philippi, fut chargé de faire ce partage. Mais vingt-huit légions devaient y prendre part; le territoire des dix-huit villes n'y put suffire; on spolia donc les habitants de seize autres, parmi lesquelles se trouvait Crémone, qui s'était montrée favorable à la cause de Brutus et de Cassius. Mais le territoire de Crémone fut trop exigu pour ceux qui devaient l'occuper, et Octavius Musa, chargé de fixer les limites, empiéta sur les terres des Mantouans, contre lesquels il avait des motifs personnels d'animosité. Le domaine de Virgile, situé à Andes, non loin de Mantoue, devint la proie du centurion Arrius. Asinius Pollion, lieutenant d'Antoine dans la Cisalpine, Lucius Antonius et Fulvie, l'un frère, l'autre femme du triumvir, pour créer des embarras à Octave, se faisaient alors les soutiens des Italiens

spoliés; d'ailleurs Pollion connaissait déjà Virgile, comme on le verra dans l'argument de la seconde Églogue. Il l'engagea à se rendre à Rome, probablement le recommanda comme poète à Mécène, et de la sorte lui fit obtenir la restitution de son bien. Enfin Alfénius Varus et Cornélius Gallus, qui avaient été ses condisciples, purent aussi l'aider dans cette circonstance, comme ils le firent vraisemblablement plus tard, lorsqu'il fut de nouveau chassé par le vétérân, possesseur de son domaine (voyez l'argument de l'Églogue IX). Dans la première Églogue, la quatrième seulement si l'on suit l'ordre des dates, il célébra les bienfaits d'Octave et plaignit l'infortune de ses concitoyens forcés de s'expatrier. Il avait à cette époque (713 de Rome, 41 avant Jésus-Christ) vingt-neuf ans.

Ce sont ses propres sentiments que Virgile a fait exprimer par Tityre; Mélibée exprime ceux des habitants de Mantoue condamnés à l'exil. Toutefois il ne faut pas pousser trop loin, comme Pont fait les anciens grammairiens et quelques interprètes modernes, la recherche de l'allégorie. Tityre n'est pas le propriétaire du champ conservé; il n'en est que le fermier (*viticus*), autrefois esclave, maintenant libre. A sa joie d'avoir obtenu sa liberté se mêle celle que lui cause la restitution faite à son maître. Il ne faut donc pas rapporter à Virgile lui-même toutes les circonstances qui servent à déterminer ce personnage. Enfin la description du paysage au milieu duquel se passe la scène, les allusions aux occupations ordinaires des bergers tiennent dans cet opuscule une grande place.

M. Ribbeck a divisé cette Églogue en strophes. Il avait déjà exposé ses vues, t. LXXV, p. 74, année 1857, des *Neue Jahrbucher für Philologie und Pädagogik*. Mais je n'ai pas cru devoir le suivre dans la disposition et la ponctuation qu'il adopte. Ni M. Haupt, ni M. Ladewig, dans sa dernière édition (1870), ne s'y sont rendus. Je crois avec M. Conington (*P. Vergili Maronis*, etc., London, 1865, t. I, p. 44), qu'à part les Églogues où se trouvent des chants alternés (*ἀμειβόμενα ἀοιδῆ, alterni versus*), il ne faut point rechercher un arrangement absolument symétrique des vers. La théorie soutenue par M. Ribbeck, et avant lui par M. Gebauer, oblige à torturer le texte traditionnel, sans que d'autres motifs appuient suffisamment les transpositions et les coupures auxquelles on se condamne.

MELIBŒUS, TITYRUS.

MELIBŒUS.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi
 Silvestrem tenui Musam meditaris avena :
 Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;
 Nos patriam fugimus : tu, Tityre, lentus in umbra
 Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

5

TITYRUS.

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.
 Namque erit ille mihi semper deus ; illius aram
 Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.

MELIBŒUS, nom de Berger; littéralement, celui qui soigne les bœufs, de μέλειν et βοῦς. — TITYRUS, nom de berger. L'étymologie du nom est controversée : selon les uns, le tityre est le produit de la brebis et du bouc; selon les autres, un bélier, un bouc de grande taille, une autre forme du mot *satyrus*, un être difforme, la tige du blé dont on faisait un instrument de musique champêtre, un oisif.

1. *Patulæ*, aux rameaux qui répandent l'ombre sur un large espace; cf. Cic. *De Orat.* I, 7, 28 : « Platanus ad opacandum a locum patulis diffusa ramis. » Théocr. XII, 8 : σκιερων δ' ὑπὸ φαργόν. — *Tegmine*. Cf. Lucr. II, 663; Cic. *De N. D.* II, 44. — *Fagi*. Ce hêtre, ou ces hêtres, dont parle plusieurs fois Virgile (*Bucol.* II, 3; III, 12; IX, 9), et qui n'ont aujourd'hui laissé aucune trace dans les environs de Mantoue, semblent avoir été un des ornements de son domaine.

2. *Silvestrem Musam*, un chant rustique. Les bergers italiens, pendant les chaleurs, du printemps à l'automne, conduisaient leurs troupeaux à l'ombre des bois, *silvæ*. — *Meditari Musam* équivalait à *carmini pangendo studere*, s'occuper à composer; comparez le sens du verbe grec μέλειν. — *Avena*, le chalumeau dont les bergers se font un instrument pour accompagner leurs chants. — *Tenui*, épithète d'ornement.

4. Entre *fugimus* et *lentus* se marque

une forte opposition de termes. *Fugimus* est pris ici dans le sens du grec σεύχειν, aller en exil. — *Lentus*, tranquille, sans inquiétude, sans nécessité d'agir. Cf. Tite-Live, XXII, 14 : « Annibalem lenti spec-
 « tamus. » Cf. Ovide, *Tristes*, II, 514; Tibulle, IV, II, 6.

5. Amaryllis, dont l'écho des bois répète le nom, est la bergère aimée de Tityre; cf. plus bas, v. 30.

6. *Deus*. C'est Octave, qu'il appelle plus bas *juvenis*, et qu'il mettra au rang de ses dieux Lares, v. 43. Octave n'était pourtant pas encore déclaré dieu officiellement; ce ne fut qu'en 725, l'an 29 avant J. C., que les habitants de Pergame et de Nicomédie lui élevèrent des temples. Ce nom se donnait d'ailleurs, comme titre d'honneur, chez les anciens plus facilement que chez nous. Cf. Cic. *Ad Attic.* IV, XVI : « Deus ille noster Plato. »

8. *Ab ovilibus* se joint à *agnus* avec un sens différent de celui qu'aurait le génitif partitif. L'ablatif avec *ab* marque le point de départ; l'image de la victime se rendant au lieu du sacrifice devient ainsi plus vive. Cf. Tibulle, II, 1, 57 : « A pleno memora-
 « bile munus ovili, Dux hircus pecoris. » — *Nostris*. Tityre parle comme s'il était le maître; mais, comme le possesseur vit à Rome loin de lui, sa situation n'est-elle pas semblable à celle d'Eumée, qui, au milieu des étables qui lui sont confiées, agit à sa guise? *Olyssée*, XIV et XV. — *Imbuet*, comme ἀμύζει, dans ce vers de Théocrite,

Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere, quæ vellem, calamo permisit agresti.

10

MELIBŒUS.

Non equidem invideo; miror magis: undique totis
Usque adeo turbatur agris. En, ipse capellas
Protinus æger ago: hanc etiam vix, Tityre, duco.
Hic inter densas corylos modo namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nuda connixa reliquit.
Sæpe malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cælo tactas memini prædicere quercus.
[Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.]
Sed tamen, iste deus qui sit, da, Tityre, nobis.

15

Épigr. I, 5: Βουβὸν δ' αἰγάξει νεράδος
πράγος ὄστος ὁ οὐδός. — *Agnus*. C'était
Poltrande des gens de richesse moyenne;
les plus pauvres offraient un porc, et les
plus riches, un veau ou une génisse. Cf.
Tibulle, I, 1, 21: « Tune vitula innumeris
« Iustrabat casa juvenecos: Nunc agna exi-
« qui est hostia parva soli. »

9. *Ipsum*, c.-à-d. *me*.

10. *Ludere*, comme en grec παίζετον,
chanter en se jouant. Cf. *Bucol.* VI, 1.

11. *Magis* est pris dans le sens de *potius*, *imo*. Cf. Stace, *Achill.* I, 141.

12. Le *Romanus codex* et plusieurs autres ont ici *turbamur*; mais *turbatur* est une leçon confirmée par le témoignage de Quintilien, *Inst. Orat.* I, 4, 28, et de Servius, qui condamne l'autre, déjà signalée de son temps. — *Turbare* équivalant à *turbas cære*, causer du trouble; selon Voss, ce trouble est produit par le grand nombre de ceux qui s'exilent; selon Wagner et Forbiger, dont je préfère l'opinion, par les vétérans qui spolient avec violence les anciens possesseurs. Le mot *adeo*, qui est emphatique, établit entre cette phrase et la précédente un rapport de conséquence.

13. Je maintiens avec le *Codex Romanus*, *protinus*, au lieu de *protinus*. Ce mot a le même sens que *porro*, en grec περίτω, en avant. — *Æger* doit s'entendre ici non pas seulement de l'état maladif du corps, mais de la douleur qui résulte des soucis et des inquiétudes de l'âme. — Notez la différence entre *ago*, qui s'applique

aux chèvres bien portantes, et *duco*, qui se rapporte à celle qui vient de mettre bas et qui souffre.

14. *Namque* est placé ainsi au milieu de la proposition, *Æn.* X, 614.

15. *Spem gregis*. Cf. *G.* III, 473; IV, 162. — *Silice in nuda*, et *reliquit*, circonstances propres à accroître la pitié. — *Connixa*, même sens que *enixa*: c'est le seul exemple de ce mot dans le sens de: ayant mis bas.

16. *Læva*, avenglée. Cet hémistiche se répète, *Æn.*, II, 54. Cf. Horace, *Art poet.* 301: « O ego lævus. »

17. *De cælo tactas*, frappés de la foudre. D'après les croyances superstitieuses des anciens, la foudre, en frappant les arbres, annonçait des malheurs: si elle atteignait un olivier, la stérilité; si elle atteignait un chêne, l'exil.

18. Ce vers, omis par la plupart des manuscrits, et que Servius n'explique pas, semble avoir été ajouté par quelque copiste qui avait dans la mémoire le vers 15 de l'Églogue IX: « Ante sinistra cava mo-
« nuisset ab ilice cornix. »

19. *Sed tamen* marque une forte opposition dans la pensée. — *Iste deus*, celui que tu appelles un dieu. Quelques manuscrits ont *quis* et non *qui*. Les principaux donnent pourtant cette dernière leçon, qui est préférable, Mélébée demandant à Tityre, non pas de lui dire le nom de celui qu'il appelle un dieu, mais de le lui dépendre. — *Da*, dis-moi, comme *Æn.* II, 65, *accipe*, écoute.

TITYRUS.

Urbe[m], quam dicunt Romam, Melibœe, putavi 20
 Stultus ego, huic nostræ similem, quo sæpe solemus.
 Pastores ovium teneros depellere fetus.
 Sic canibus catulos similes, sic matribus hædos
 Noram, sic parvis componere magna solebam.
 Verum hæc tantum alias inter caput extulit urbes 25
 Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

MELIBŒUS.

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi ?

TITYRUS.

Libertas, quæ sera tamen respexit inertem,
 Candidior postquam tondenti barba cadebat ;
 Respexit tamen et longo post tempore venit, 30

21. *Huic nostræ*. Mantoue. — *Sæpe solemus*, pléonasme dont on peut voir un autre exemple, *Æn.* II, 456.

22. *Depellere*. Le village d'Andes était situé sur des hauteurs d'où il falloit descendre pour se rendre à Mantoue.

22-26. Comparaisons heureusement placées dans la bouche d'un berger. Le style est d'ailleurs quelque peu embarrassé, comme peut l'être la pensée d'un homme dont l'esprit ne s'élève pas au-dessus des soins de chaque jour. — *Sic parvis componere magna solebam*. Cf. *G.* IV, 176 : « Si parva licet componere magnis. » Hérodote, II, 10 : ὦμα εἶναι σμικρὰ τῶντα μεγάλῳσι συβῶλλέειν.

27. *Et*, ainsi placé, marque la curiosité et l'étonnement. Cf. Hand, *Tursellinus*, t. II, p. 492. Cette conjonction s'emploie élégamment dans les interrogations où se rencontre une passion vive.

28. *Le vilicus*, chargé de l'administration d'un domaine, ou le *pastor*, à qui était confiée la garde d'un troupeau, étaient souvent des esclaves ; s'ils pouvaient se former un pécule, ils se rachetaient, et une fois affranchis conservaient les mêmes fonctions, comme serviteurs à gages. Tityre, jusque-là, avait dépensé son pécule pour subvenir aux fantaisies de Galatée, la bergère qu'il avait aimée d'abord. Il était donc devenu vieux sans se libérer ; mais il s'attacha à

une compagne plus économe, et la Liberté, quoique bien tard (*sera*) jeta sur lui ses regards, c'est-à-dire exauça ses vœux (cf. *Æn.* I, 603), et lui permit de s'affranchir. La Liberté, *Libertas*, était une des divinités du culte romain (Preller, *Röm. Mythol.* p. 616). On explique ordinairement *Libertas* par *studium obtinendæ libertatis* ; c'est en effet le sens général du passage. Mais comment à cette idée abstraite rattacher *respexit* et *venit* ? Virgile pensait assurément à la déesse de la liberté, à laquelle les esclaves adressaient leurs vœux et les affranchis leurs remerciements. — *Inertem* désigne ici non pas l'affaiblissement causé par la vieillesse, mais le peu de soin que Tityre prenait d'accumuler de quoi se racheter.

29. Périphrase qui indique un âge avancé. Cf. Juvénal, I, 25 : « Quo tondente gravis juveni mihi barba sonabat. » — *Postquam* est construit avec l'imparfait, parce l'action se répète et dépend d'une circonstance dont la durée n'est pas déterminée.

30. *Longo post tempore venit*. Ordinairement, les esclaves industriels et ménagers se rachetaient au bout de cinq ans. Cf. Cic., *Philipp.* VIII, 11 : « Etenim, P. C., cum in spem libertatis sexennio post sinus ingressi, diutiusque servititem perpessi, quam captivi frangi et diligentes solent. »

Postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit,
 Namque, fatebor enim, dum me Galatea tenebat,
 Nec spes libertatis erat, nec cura peculi.
 Quamvis multa meis exiret victima sæptis,
 Pinguis et ingratae premeretur caseus urbi, 35
 Non umquam gravis ære domum mea dextra redibat.

MELIBŒUS.

Mirabar quid mæsta deos, Amarylli, vocares,
 Cui pendere sua patereris in arbore poma :
 Tityrus hinc aberat. Ipsæ te, Tityre, pinus,
 Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant. 40

TITYRUS.

Quid facerem? neque servitio me exire licebat,

31. *Postquam*, ainsi construit avec l'indicatif, équivant à *ex quo*. Le présent marque que l'action se continue et dure encore. Cf. *G.* III, 432. — *Habet*. Cf. Cic. *Ad Diversos*, IX, 26 : « Habeo, inquit « Aristippus, non habeo a Laïde. » — Quelques éditeurs, suivant d'ailleurs l'opinion de Servius, veulent que les noms de Galatée et d'Amaryllis désignent allégoriquement, l'un Mantoue, l'autre Rome. Il est assez difficile de voir en quoi Mantoue peut représenter la maîtresse (*contubernalis*) dépensière, et Rome, celle qui est bonne ménagère. D'ailleurs, s'il s'agit de Virgile, en s'attachant à Rome, il n'a pas abandonné Mantoue, puisque l'on a pu dire que cette Églogue avait non-seulement pour but de remercier Octave, mais d'emonvoier sa pitié à l'égard des Mantouans dépossédés. Je crois avec Heyne que des allégories de ce genre ne peuvent que diminuer l'intérêt de la scène champêtre, en y introduisant des idées obscures et compliquées; il faut attribuer tous ces raffinements à l'esprit subtil des grammairiens des époques postérieures.

34. *Victima* se dit habituellement d'un bouf, d'un veau ou d'une génisse. Cf. *G.* II, 147. Quand l'offrande est un mouton ou un agneau, on se sert de *hostia*. — *Multa victima* est pour *multæ victima*. Cet emploi du singulier de *multus* est fréquent chez les poètes.

35. *Ingratae*. Expression de dépit comique, comme si la ville eût dû savoir plus

de gré à Tityre des soins qu'il prenait de la fournir d'animaux pour les sacrifices et des produits de son industrie rustique. — *Premeretur* est le terme propre dans une telle occasion. Cf. plus bas, v. 82.

36. Tityre rapportait peu d'argent de la ville, parce que les goûts de Galatée en absorbaient la plus grande partie. Sur tout ce passage, cf. le fragment attribué à Catulle (XX, 10), et qui fait partie du recueil des *Priapeia* : « Meis capella delicata pas-
 « cuis In urbem adulta lacte portat ubera;
 « Meisque pinguis agnus ex ovilibus Gra-
 « vem domum remittit ære dexteram; Te-
 « neraque, matre mugiente, vaculla Deum
 « profundit ante templa sanguinem, » Voy. encore *Moretum*, v. 82 : « Inde domum,
 « cervicæ levis, gravis ære redibat. »

38. *Cui*, pour qui, à cause de qui, Amaryllis, chagrine de l'absence de Tityre, négligeait de cueillir les fruits et les laissait suspendus aux arbres qui les produisent (*sua*).

39. *Aberat*. La dernière syllabe est comptée comme longue par la force de la césure et de la pause réunies. Cette licence est d'ailleurs moins choquante avec les finales en *at* et en *it*, qui étaient souvent admises comme longues par les poètes antérieurs à Virgile et particulièrement Ennius. Cf. Lucien Muller, *De re metr. Lat.*, p. 396. — *Ipsæ*, etc. La poésie de Virgile anime et passionne la nature. Cf. *Bucol.* V, 62.

41-42. S'il fût resté à Mantoue, il n'eût pu se racheter; Pollion ne pouvait le secourir suffisamment (cf. l'argument); les

Nec tam præsentés alibi cognoscere divos.

Hic illum vidi juvenem, Melibœe, quotannis

Bis senos cui nostra dies altaria fumant.

Hic mihi responsum primus dedit ille petenti :

45

Pascite, ut ante, boves, pueri ; submittite tauros.

MELIBŒUS.

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.

Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus

Limosoque palus obducat pascua junco.

dieux, e.-à-d. les protecteurs (cf. v. 6), n'étaient nulle part ailleurs (qu'à Rome) aussi puissants (*præsentés*).

43. *Hic*, à Rome. — *Juvenem*, Octave n'avait que vingt-trois ans; du reste il se fit toujours représenter sous l'allégorie ou avec les traits d'un jeune dieu. Cf. Horace, *Odes*, I, 2, 41.

44. *Bis senos dies*, e.-à-d. un jour chaque mois. Les Romains faisaient des sacrifices aux Dieux Lares l'un des jours principaux de chaque mois, aux calendes, aux nones ou aux ides. Les dieux Lares étaient les protecteurs de la maison. Octave a protégé celle de Tityre. Il est donc devenu l'un d'eux, et depuis lors les autels fument en son honneur. Comme le voyage de Tityre est du temps où les fruits sont encore aux arbres, et que, le dialogue est censé avoir lieu quand les fruits sont mûrs on voit que le fait existe déjà, et qu'il n'est pas nécessaire de prendre *fumant* pour le futur *fumabunt*.

45. *Primus*. Avant Octave, personne n'avait donné à Tityre une réponse qui calmât ses inquiétudes et lui rendit le repos; de là cette épithète de *primus*.

46. *Submittite tauros*. C'est-à-dire *alite tauros qui gregem propagare possint*. Le sens de *submittere* est laisser croître, élever pour combler les vides du troupeau. Conington remarque qu'il eût été plus exact de dire *submittere vitulos*, comme *G.* III, 159; toutefois *tauros* marque plus expressément que ces animaux doivent servir à la reproduction. Cf. Varron, *De R. R.* II, 3 : « Submittere mares ad admissuram. »

47. Construisez : *rura manebunt tua*, resteront à toi. Le verbe *manere* rend l'expression encore plus forte : resteront à toi, et à toi pour jamais.

48-49. Ces deux vers sont une description du domaine de Virgile. Situé entre la colline et le fleuve, il était enveloppé d'un côté par des roches que les pluies avaient mises à nu et qu'aucune végétation ne recouvrait, de l'autre par le marécage que formaient les inondations du Mincio, et où le jonc tenait la place de l'herbe. Sur les bords de nos ruisseaux, on peut voir bien des prairies qui offrent un pareil aspect. Mais je comprends que Virgile l'aimât. Quoique je me sois interdit tout rapprochement avec les auteurs français, je ne puis m'empêcher de transcrire la description d'un paysage semblable, que j'ai lue il y a quelques mois : « L'endroit était charmant : le pré, doucement incliné vers l'eau, était tout parsemé de spirée-reine-des-prés, de grandes salicaires pourpres qui dépassaient princièrement la foule pressée des vulgaires plantes fourragères. Nous avions pour sièges et pour lits de repos de larges blocs de grès, masses hétérogènes descendues jadis de la colline et enfouies dans la terre, que leur dos usé et arrondi perçait de place en place... Ces beaux grès, propres et sains, semés dans l'herbe sous un clair ombrage, invitaient au repos. Voyez, à cent pas de nous, comme le ruisseau est gracieux en se laissant tourner mollement dans cette déchirure du terrain ! C'est lui qui a dévasté cette petite rive; il lui a plu, après avoir glissé docile et muet dans les prairies, de faire ici une légère pirouette et d'y amasser un peu de sable pour y sommeiller un instant avant de reprendre sa marche silencieuse et mesurée. Tout s'est prêté à son innocente fantaisie, la berge s'est élargie, les iris et les argentines se sont approchés pour jouer avec l'eau, les anes se sont penchés

Non insueta graves tentabunt pabula fetas, 50
 Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
 Fortunata senex, hic inter flumina nota
 Et fontes sacros frigus captabis opacum.
 Hinc tibi, quæ semper, vicino ab limite, sæpes,
 Hyblæis apibus florem depasta salicti, 55
 Sæpe levi somnum suadebit inire susurro.
 Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras :

pour l'ombrager, et l'homme, en établissant là un gué, lui a permis de s'étendre et de repartir sans effort. Il y a dans tout cela une mansuétude que l'on ne trouve pas dans la grande culture des plaines ou dans la lutte avec les grands cours d'eau. La petite culture a bien ses petits ennemis; mais elle s'arrange avec eux et leur cède quelque chose pour recevoir quelque chose en échange. Si ce ruisseau était mieux réglé dans son cours, ce pré serait moins frais et moins vert, de même que si ces roches qui en mangent une partie étaient extirpées du sol, le sol, effondré par les pluies, s'en irait combler et détourner le ruisseau. » (G. Sand, *Monsieur Sylvestre*). Il est impossible de donner un plus charmant commentaire de *lapis nudus* et de *magna satis*.

50. *Graves fetas*, les brebis ou les chèvres qui vont mettre bas ou ont mis bas et qui en sont souffrantes. Pour ce sens de *gravis*, cf. *G.* III, 95 : « Morbo gravis; » Horace, *Epid.* II, 57 : « Gravi malvæ salubres eor-æ pori. » — *Tentare* est le mot propre lorsqu'il s'agit des atteintes d'une maladie (cf. *G.* III, 441), ou d'une nourriture, d'un breuvage qui trouble la santé et altère l'équilibre des fonctions de la vie; c'est ainsi que ce terme sert à marquer les effets de l'ivresse (cf. *G.* II, 93).

52. Le pluriel *flumina* a donné lieu à diverses interprétations : les uns croient qu'il s'agit formellement du Pô et du Mincio; les autres, des canaux dérivés du Mincio. Wagner explique *inter flumina* par *inter arbores positus ad flumen*. Il me semble qu'il n'est pas nécessaire de tant subtiliser. Virgile nous peint une contrée charmante et bien arrosée, soit par le Pô, soit par le Mincio, soit par les ruisseaux qu'alimentent ces sources, où les gens de la campagne, charmés des agréments qu'ils

en retiraient, plaçaient une divinité (*sacros*). — *Nota* s'oppose à ces rives inconnues où Mélibée va conduire ses troupeaux. Cf. plus bas, v. 65-67.

53. *Frigus opacum* équivalent à *frigus nemoris opaci*.

54. Passage très-difficile à expliquer, mais dont le texte est fixé par l'accord de tous les manuscrits et une citation de Priscien, p. 1176, P. — *Hinc* représente dans ce vers *vicino ab limite*, comme plus bas le second *hinc* se rapporte à *alta sub rupe*. La construction est donc : *hinc, ab limite vicino, sæpes quæ semper depasta florem apibus* (sous-entendu *suasit*, etc.), *suadebit*, etc. Cet emploi d'une apposition qui explique l'adverbe de lieu est particulier à Virgile. Forliger en fournit de nombreux exemples : *Bucol.* III, 12; *Æn.* II, 18; III, 616; VI, 305; VII, 209; XII, 273. *Quæ semper sæpes*, attraction pour *sæpes quæ semper*; ajoutez *suasit*, suggéré par le verbe suivant *suadebit*, et *semper* signifiera : toujours jusqu'ici (cf. *Bucol.* VI, 15).

55. *Depasta florem* équivalent à *cujus florem apes depascunt*. Quoique le participe en *us* passif et déponent marque ordinairement l'action accomplie, les Latins lui donnent souvent aussi une signification moins déterminée, et alors il a le sens du présent. — *Hyblæis apibus*. Le mont Hybla, en Sicile, produisait un miel excellent; de cette épithète d'ornement donnée aux abeilles de Tityre. — *Salicti*. Le saule servait à faire des haies (cf. *G.* II, 434); d'ailleurs le sol du domaine de Virgile (*palus*) favorise la croissance de cet arbre.

56. *Susurro*, le murmure, selon les uns, des abeilles; selon les autres, des branches agitées par le vent.

57. *Frondator*, celui qui émonde la vigne. Cf. *G.* II, 365. *Ad auras et in auras*

Nec tamen interea raucae, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëria cessabit turtur ab ulmo.

TITYRUS.

Ante leves ergo pascentur in æthere cervi, 65
Et freta destituent nudos in litore pisces.
Ante, pererratis amborum finibus, exul
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quam nostro illius labatur pectore vultus.

MELIBŒUS.

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros, 65
Pars Scythiam et rapidum cretæ veniemus Oaxen,

n'ont pas tout à fait le même sens. *Ad auras* se dit d'une chose qui s'élève peu et qui cesse vite; *in auras*, d'une chose qui s'élève haut, se redouble avec force, pénètre profondément dans les airs ou s'y mêle complètement. Cf. Wagner, *Quæst. Virgil.*, p. 417.

58. *Nec tamen interea*, comme *nec minus interea*, formule de transition familière à Virgile. — *Tua cura*, l'objet de tes soins. Cf. *ignis*, *Bucol.* III, 66, et *furor*, *Bucol.* X, 38.

59. *Gemere*. Cf. Pline, *H. N.* X, 35 : « Cantus omnibus similis atque idem trino conficitur versu præterque in clausula gemitu. »

60. Ladewig et Ribbeck écrivent après Wakefield *in æquore*, leçon qui avait déjà plu à La Cerda, à Burnmann et même à Heyne, et où l'on trouve une antithèse plus régulière avec le vers suivant. Mais l'accord des manuscrits et des témoignages principaux doit emporter la balance; d'ailleurs, Virgile a pu songer à ce qu'avait déjà dit Lucrèce, I, 161 : « E mare primum homines, e terra posset oriri Squamigerum genus et volueres, erumpere celo Armenta atque aliae pecudes. »

61. Ce vers signifie que les poissons, cessant d'être enveloppés par l'eau (*nudi*), vivront sur le rivage. Le poëte attribue à l'élément l'action que feront ceux qui l'habitent. C'est une hypallage.

62. *Pererrare fines*, selon Servius, équivalent à *errore confundere*, et par conséquent signifie changer de lieu, d'habitation, à la suite d'émigrations faites sans but déterminé, mais où l'on traverse d'immenses es-

paces. *Exul* marque ici non l'exil imposé, mais ce déplacement même.

63. Les commentateurs sont embarrassés, parce que la Saône (*Arar*) n'est pas un fleuve de Germanie, et que le Tigre servait de frontière aux Parthes plutôt qu'il ne conlait au milieu de leur empire. Mais c'est demander à un poëte une exactitude excessive. La Saône est un fleuve d'Occident, le Tigre d'Orient; cela suffit pour qu'on se rende compte de la pensée et pour qu'elle soit assez frappante. Virgile n'en a pas voulu davantage.

65. Dans son désespoir, Mélébée se considère comme un exilé qui doit chercher son asile aux extrémités du monde. De là les hyperboles qui suivent. — *Alii* s'oppose à *pars*, qui est dans le vers suivant; les deux *et* (*et rapidum, et penitus*) renouvellent l'idée exprimée par *pars* et tiennent lieu de ce mot. — *Sitientes Afros*, à cause de la chaleur et du manque d'eau. Cf. Pline, *H. N.* XXXI, 7, 3) : « Loca Africae sitientia. » — *Ibimus Afros*. La préposition s'omet souvent ainsi, non-seulement chez les poëtes, mais encore chez les prosateurs, devant les noms de contrée et de peuple. Cf. Ruddimann, tome II, p. 284.

66. J'ai adopté le texte de Ladewig et de Ribbeck, confirmé par la première interprétation de Servius : « Rapidum cretæ : hoc est Intulentum : quod rapit cretam. » Cretam terram albam dixit. Il est certain que Virgile veut ici désigner les extrémités du monde connu des Romains aux quatre points cardinaux. A l'Afrique brûlante s'oppose la froide Scythie (cf. *G.* III,

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

En unquam patrios longo post tempore fines,

Pauperis et tuguri congestum cæspite culmen,

Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas? 70

Impius hæc tam culta novalia miles habebit,

Barbarus has segetes; en quo discordia cives

Produxit miseris : his nos consevimus agros!

Insere nunc, Melibæe, piros, pone ordine vites.

Ite, meæ, felix quondam pecus, ite, capellæ. 75

318); à la Bretagne, l'Oaxes. Si l'Oaxes est, comme Pont voulu quelques-uns, un fleuve de Crète. L'opposition ci-dessus indiquée se marque d'une manière insuffisante; d'ailleurs, aucun écrivain ou géographe ancien n'a parlé du fleuve Oaxes en Crète. Il n'y a existé qu'une ville d'Oaxes. Selon Servius, l'Oaxes serait un fleuve de Mésopotamie, ou plutôt de Scythie orientale, alors l'Oxus, dont le nom aurait une seconde forme, *Oaxis*. Sammaise rappelle d'ailleurs que Quinte-Curce (VII, 40) dit de ce fleuve qu'il est toujours trouble, *quia limum velat*. Ladewig enfin suppose que le texte a pu être dans le principe *ad Oxum*. Dans tous les cas, dès l'antiquité, ce passage n'était pas suffisamment éclairci. On peut donc choisir entre le sens que j'ai adopté, dont j'ai développé les raisons, et celui qui fait de l'Oaxes un fleuve de Crète. — Ladewig écrit *Oaxem*.

67. *Penitus toto divisos orbe Britannos*. La Bretagne inconnue avant les expéditions de César, et encore mal connue au temps de Virgile, était considérée par les Romains comme l'extrémité du monde. Cf. Horace, *Odes*, I, 35, 99; « *Ultimos orbis Britannos*; » Catulle, XI, 11; Tacite, *Agricola*, 30.

68. *En unquam* n'est pas tout à fait pour *unquamque*; c'est une forme d'interrogation pathétique, où se trouve enveloppé un mouvement de l'âme violent, surtout la douleur, le regret et le désir. Ainsi dans le passage présent, il faut entendre : reverrai-je jamais, pourrai-je revoir (et je voudrais bien un jour revoir). Cf. Haud, *Tursellinus*, t. II, page 371.

69. Cf. Horace, *Odes*, II, 15, 17; « *Nec a fortuitum spernere cespitem Leges sine aiant oppida pulchro Sumppta jubentes et a decorum Templâ novo decorare saxo,* »

70. *Post* est ici pris adverbialement. Il ne faut pas entendre *post aliquot aristas*, après quelques années; mais avec Heyne : en revoyant ce qui a été mon royaume, plus tard, aurai-je le bonheur d'y voir quelques épis? Le vers suivant explique cette pensée. Le grossier soldat, le barbare peut-être, qui va posséder ce champ, cultivé avec tant de soin jusqu'ici, le laissera sans doute dépérir. Le verbe *mirari* sert à exprimer l'étonnement douloureux qui s'emparera de Melibée, en comparant l'état d'abord à celui dans lequel il laissa son domaine.

71. *Impius*. Le soldat accoutumé au désordre, est ici appelé impie, parce le poète le compare au labourer ami de la paix et respectueux envers la divinité; cf. *G.* II, 473. — *Novalia*, le champ qu'il faut cultiver de nouveau après les jachères (*G.* I, 71), et par extension un champ en général.

72. *Barbarus*, parce que parmi les vétérans, la plupart anciens soldats de César, il se trouvait des Gaulois et des Germains. Avec Haupt, Ribbeck, Ladewig, après Jahn, j'ai fait disparaître l'interrogation qui ne me semble pas nécessaire au mouvement de la pensée. Au contraire, entre la phrase que détermine en interrogatif, et celle que précède le second *en* démonstratif avec exclamation, l'esprit attend un léger repos dans le pathétique.

73. J'ai maintenu *produxit* qui est la leçon du *Romanus*, et du troisième manuscrit de Pottier, généralement d'accord avec le *Mediceus* qui nous manque ici. — *His nos* est la leçon du *Romanus* et du *Palatinus*.

74. *Insere*, mouvement ironique. *Inserere*, greffer; cf. *Bucol.* IX, 50; *G.* II, 69. — *Ordine*, en quinconce; cf. *G.* II, 277.

75. Cf. Théocrite, I, 113-116 : 1256-

Non ego vos posthac viridi projectus in antro
 Dumosa pendere procul de rupe videbo :
 Carmina nulla canam ; non, me pascente, capellæ,
 Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

TITYRUS.

Hic tamen hanc mecum poteras requiescere noctem 30
 Fronde super viridi : sunt nobis mitia poma,
 Castaneæ molles et pressi copia lactis ;
 Et jam summa procul villarum culmina fumant,
 Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

κοι, ὦ θῶρα, ὦ ἀν' ὄρεα φωλάδες ἀρ-
 κτοι, Χαίρεθ' ὁ βωκόλος ὑμῖν ἐγὼ Δά-
 φνις οὐκέτ' ἀν' ὕλαν, Οὐκέτ' ἀνα ὄρυ-
 μῶς, οὐκ ἄλσεα. Χαίρ' Ἀρέθουσα, Καί
 ποταμοί, τοί χεῖτε καλὸν κατὰ Θύμῳρι-
 δος ὕδωρ.

79. Cf. *G.* II, 431 et 435.

80. Cf. Théocrite, XI, 44 : Ἄδιον ἐν
 τῶντρῳ παρ' ἐμῖν τὸν νόκτα διαξείς. —
Poteras. Ce mot est adressé à Mèlibée qui
 poursuit son chemin. En français la même
 tournure existe : tu pouvais cependant, etc.
 Cf. Ovide, *Mét.* I, 673 : « Hoc poteras
 « mecum considerare saxo. » — *Hanc no-*
ctem, pendant cette nuit, toute cette nuit,
 ce qui serait un répit à son exil ; l'accu-

blatif de date, que donnent quelques ma-
 nuscris et quelques éditions.

81. *Mitia,* mûrs.

82. *Molles,* agréables. Cf. Ovide, *Met.*
 XIII, 816 : « Mollia fraga. » Les châtai-
 gnes ne mûrissent qu'en octobre et novem-
 bre, et les diverses circonstances de la scène
 (le berger encore assis à l'ombre et faisant
 paître ses troupeaux près des bois) indi-
 quent qu'elle doit se passer un peu plus
 tôt, au commencement de l'automne. —
Pressi copia lactis, cf. v. 35.

83. *Et jam... fumant.* Pour la prépa-
 ration du repas du soir ; c'est donc vers la
 fin de la journée que les deux bergers ont
 entre eux cette rencontre.

84. Cf. *Bucol.* II, 67.

ετο

ECLOGA II.

ALEXIS.

Le berger Corydon aimait le jeune Alexis qui appartenait à Iollas. Pour séduire l'enfant, il lui énumère les richesses rustiques dont il jouira près de lui, il vante sa propre beauté, son habileté à chanter; il lui promet une flûte, deux chevreuils, des fleurs, des fruits, célèbre les charmes de la vie des champs. Enfin il condamne lui-même la folie de son amour.

Les personnages de cette Églogue semblent être des Siciliens; la plus grande partie est imitée de Théocrite (III, XI, XXIII).

Virgile, déjà connu par un petit poème intitulé *Culex*, dont celui qui nous reste sous ce nom ne contient probablement que fort peu de chose, avait été présenté à Asinius Pollion, lieutenant d'Antoine dans la Cisalpine en 711 (43 avant Jésus-Christ); il avait alors vingt-sept ans. Admis à la table de Pollion, il y vit, racontent Martial (VIII, 56), Donat et Servius, un jeune esclave nommé Alexandre dont la beauté le frappa. A cette occasion, il composa l'Églogue suivante, où il exprima ses sentiments sous le nom de Corydon, et désigna le jeune homme sous celui d'Alexis. Pollion, charmé de cette pièce, fit cadeau de l'esclave à Virgile. Jusqu'à quel point cette anecdote peut-elle nous autoriser à incriminer les mœurs de Virgile, c'est ce qu'il est difficile de déterminer. L'un de ses contemporains, Asconius Pedianus (cf. Donat, *Vie de Virgile*, § 22), porte témoignage de sa continence. L'on rapporte encore qu'il éleva avec soin cet Alexandre et en fit un grammairien distingué. Quoi qu'il en ait été, c'est aux mœurs du temps qu'il faut attribuer le choix d'un pareil thème; mais on ne peut refuser à Virgile le mérite d'y avoir su faire entendre les accents de la passion la plus brûlante.

Cette églogue semble avoir été la première que Virgile ait composée.

M. Ribbeck, *Neue Jahrbucher für Philologie und Pädagogik*, t. LXXV, p. 65 et suivantes, a essayé de diviser cette pièce en strophes régulières (cf. argument de la première Églogue).

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim,
Delicias domini, nec, quid speraret, habebat.

1. *Ardebat*, aimait éperdument. Pour cet emploi de l'accusatif avec un verbe neutre qui marque une affection de l'âme, voy. Ramshorn, § 132, 2. Horace, *Odes*, IV, 9, 13, a dit: « Non sola comptos arsit « adulteri Crines. » On trouve aussi l'abla-

tif sans préposition, ou accompagné de *de* ou de *in*. — *Alexim*, forme suivie par le *Palatinus*, et contrabée par les manuscrits de Priscien, 799, 1158, 1166, 1176, P.

2. *Domini*, de leur commun maître,

Tantum inter densas, umbrosa cacumina, fagos
 Adsidue veniebat. Ibi hæc incondita solus
 Montibus et silvis studio jactabat inani :
 O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas ?
 Nil nostri miserere ? mori me denique coges.
 Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant,
 Nunc virides etiam occultant spineta lacertos,
 Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
 Allia serpyllunque herbas contundit olentes.
 At mecum raucis, tua dum vestigia lustrò,

5

10

veulent quelques commentateurs qui font de Corydon le *pastor*, c'est-à-dire l'esclave chargé de la garde du troupeau. Mais les v. 19 et suivants réfutent leur opinion. Avec Heyne, je crois que Corydon est un berger libre. — *Nec quid speraret habebat*, non pas : et n'avait rien à espérer, ce que signifierait *nec quod speraret* ; mais : ne savait quelle chose il pouvait espérer, où placer ses espérances, quel moyen employer pour les faire réussir. C'est à ce sens que répond le *tantum* du vers suivant. Ne sachant comment communiquer avec Alexis, il exhalait seulement de vaines plaintes qu'il adressait aux montagues et aux forêts.

3. *Inter* joint à un verbe de mouvement se trouve encore *Æn.*, V, 618, et X, 710. Avec Wagner, Ladewig, Haupt, Forbiger, contre l'avis de Spohn, Jahn, Dübner, je fais de *umbrosa cacumina* une apposition à *densas fagos*. L'interprétation qui veut reconnaître ici un accusatif de manière : *densas umbrosa cacumina*, atténuée d'une manière excessive la valeur de la césure. — *Fagos*, cf. *Bucol.* I, 1. — Cf. pour ce passage, Théocrite XI, 17 : Καθεζόμενος δ' ἐπὶ πέτραις Ἰψήλλᾳς ἐς πόντον ὄρων ἄειδε τοιαῦτα.

4. *Incondita*, sans art ; paroles que sa passion laissait échapper, sans qu'il essayât d'en régler le désordre.

5. *Studio inani* équivalait à *nequicquam*, mais avec plus de force. *Jactabat* et *studio inani* sont deux expressions qui se font valoir et se complètent l'une l'autre, *jactare verba* signifiant laisser échapper avec rapidité des paroles qui se perdent dans leur enlèvement. Cf. cet hémistiche répété dans le poème de *Ciris*, 208.

6. Avec les éditeurs les plus récents, j'admets la forme interrogative qui rend ce mouvement plus passionné.

7. En cet endroit la particule *denique* ne rappelle pas tous les termes d'une énumération, comme le veut son sens ordinaire, mais indique ce qui se fait ou va se faire en dernier lieu ; d'où un nouveau motif de préférer *coges*, leçon du *Romanus*, à *cogis* que donne le *Palatinus*, et qu'ont adopté le P. de la Rue, Burmann, Heyne. D'ailleurs Théocrite a écrit (III, 9) ἀπάγγεσθαί με ποιήσεις.

8. Cf. *G.* III, 327. — *Umbras et frigora*, hendiadyin pour *umbras frigidas*.

9. Cf. Théocrite, VII, 22 : Ἀνίκα δὲ καὶ σαύρος ἐν ἀίμασι καὶ κελύσει.

10. Thestylis, servante de ferme, prépare le *moretum*, mets composé d'ail, de fromage, de vinaigre, d'huile, que mangeaient les gens du peuple, et qui réveille l'appétit engourdi par une chaleur dévorante (*rapido æstu*, cf. *G.* I, 92 et 429 ; IV, 425).

11. *Olentes* est une épithète d'ornement, et marque ici l'odeur des plantes qui entrent dans la composition des mets, sans la caractériser en bien ou en mal.

12. *At* correspond à cette idée : tandis que le reste des êtres se repose ou se prépare au repos, je chante, comme les cigales, au milieu des ardeurs du soleil. — *Tua dum vestigia lustrò*, tandis que je recherche et suis ta trace. Cette locution se répète, *Æn.* XI, 763. — Heinsius séparait *me cum* et expliquait : « arbusta « resonant me (*accusatif*) cum cicadis. » Cf. *G.* III, 338 : « Litora haleyonem re- « sonant ; » et Némésien, *Eclog.* IV, 41 :

Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.
 Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
 Atque superba pati fastidia? Nonne Menalcan, 15
 Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses?
 O formose puer, nimium ne crede colori:
 Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.
 Despectus tibi sum, nec, qui sim, quæris, Alexi,
 Quam dives pecoris, nivei quam lactis abundans: 20
 Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ;
 Lac mihi non æstate novum, non frigore defit;
 Canto quæ solitus, siquando armenta vocabat,
 Amphion Diræans in Actæo Aracyntho.

« Solus cano, me sonat omnis Silva, nec
 « æstivis cantu concedo cicadis. » On ex-
 plique ordinairement ce passage ainsi :
 les buissons retentissent de la voix des
 cigales et de la mienne, *mecum* équiva-
 lant à *me cantante*; et l'on trouve une sorte
 d'inversion poétique pour *rauceæ cicada*
mecum at busta resonant.

14. *Sattius fuit* est ici pour *sattius fuis-*
set. Cf. Burnouf, *Gramm. lat.*, § 398.

15. *Puti* a le sens de *ferre*, supporter.
 Ce mot se sous-entend avec *nonne Menal-*
can.

16. *Niger*, au teint basané. Cf. *Bucol.* X,
 38, 39.

17. *Ne crede colori*, n'aie pas tant de
 confiance dans ta beauté, qui consiste sur-
 tout dans la blancheur de ton teint.

18. *Cadunt*, sont négligés, tombent sans
 qu'on les recueille pour en faire des bouquets
 ou des guirlandes. — *Nigra*, aux teintes
 foncées. — *Ligustra*, les troènes; *vaccinia*,
 les vaciets. Cf. Théocrite, XXIII, 30 :
 Λευόν τό κρίνον ἔστι, μαραινεται,
 ἄνικα πίπτει· Ἄ δὲ γίων λευκα, καὶ τὰ-
 λευκὴ ἄνικα παρβή. *Id.*, X, 28 : Καὶ τό
 ἴον μέλαν ἐντί, καὶ ἅ γραπτα ὑακινθός·
 Ἄλλ' ἔμπας ἐν τοῖς στεφανοῖς τα πρῶτα
 λέγονται.

19. *Qui sim*. Quelques manuscrits d'or-
 dre inférieur et quelques anciennes éditions
 portent *quis sim*. Mais l'autre leçon est
 bien préférable; *qui sim*, quel homme je
 suis, est précisément développé par les
 vers qui viennent après. Cf. Théocrite,
 XI, 34.

20. *Dives pecoris*. Cf. Homère, *Iliade*,
 V, 544 : ἀργυροῦς βιότοιο. Virgile construit
 plutôt *dives* avec le génitif qu'avec l'ablatif.
 Cf. *G.* II, 468; *Æn.* I, 14; II, 22;
 IX, 26. — Servius rapporte *nivei à pecoris*;
 mais il vaut mieux faire de ce mot l'épi-
 thète de *lactis*. Cf. Tibulle, III, 2, 20;
 III, 5, 34.

21. *Siculis*. Cette désignation du lieu où
 se passe la scène est la conséquence des
 imitations de Théocrite, dont l'Églogue
 est remplie. Cf. Théoc. XI, 34 : Ἄλλ'
 ὠυτός τοσούτος ἔδων, βοτὰ γίλια βόσκω.

22. *Frigore*, en hiver. Cf. Sophocle,
Phil., 17, 18 : ἐν ψύχει μὲν... ἐν θέρει
 δέ. Théocrite, XI, 35, 36, 37 : Κῆκ τοῦ-
 των τὸ κράτιστον ἀμελγόμενος γάλα
 πίνω· Τυρός δ' οὐ λείπει μ' οὐτ' ἐν θέρει.
 οὐτ' ἐν ὀπώρα, Οὐ χειμῶνος· ἄκρω ταρσοῖ
 δ' ὑπερχήβεις αἰεὶ. — *Defit*, de *defici*.
 Cf. Ovide, *Metam.*, XIII, 829 : « Lac
 et mihi semper adest niveum. »

23. *Siquando*, quand, toutes les fois
 que. Cf. Apollonius, I, 575 : Ὡς δ' ὀπὸτ'
 ἀροῦναισὶ κατ' ἔγχεα σημαντήρος; Μύρια
 μῆλ' ἐφέπονται ἄδην κεκορημένα ποιῆς.
 Εἰς αὐλιν, ὃ δὲ τ' εἰσι πάρος σύριγγι
 λιγείῃ Καλα μελιζόμενος νομιστο μέλος.

24. Amphion, qui éleva les murs de
 Thèbes au son de sa lyre, sans le secours
 des constructeurs (Horrace, *A. P.* 395),
 était avec son frère Zéthus, fils d'Antiope
 et de Jupiter, petit-fils de Nyctée, roi de
 Thèbes, époux de Niobé. Il semble avoir
 été dans l'antiquité l'un des types du musi-
 cien par excellence (voy. Preller, *Griech.*

Nec sum adeo informis : nuper me in litore vidi, 25
 Cum placidum ventis staret mare ; non ego Daphnum
 Judice te metuam , si numquam fallit imago.
 O tantum libeat mecum tibi sordida rura,
 Atque humiles habitare casas, et figere cervos,
 Hædorumque gregem viridi compellere hibisco! 30
 Mecum una in silvis imitabere Pana canendo,
 Pan primus calamos cera conjungere plures

Mythol. II, p. 33). Il fut dans son enfance élevé au milieu des bergers, sur l'Aracynthe, montagne située sur les frontières de la Béotie et de l'Attique; d'où le nom d'*Actæus* donné à ce mont (ἄκτῆς, rivage, ancien nom de l'Attique). Il est appelé *Diræus*, à cause de la fontaine de Dirécé qui coulait près de Thèbes. Preller pense qu'Amphiou et Zéthus, ces Dioscures thébains, sont la représentation allégorique des messagers du printemps, de sa fécondité et des chants qui l'accompagnent. (*Griech. Mythol.* II, 34.) — L'absence de la césure familière aux Romains, la présence de la césure trochaïque recherchée des Grecs, l'hiatus du quatrième pied font supposer qu'il y a ici une imitation; Heyne croit même à une transcription d'un vers grec qu'il écrit ainsi : Ἀμφίων Δρυκῆος ἐν Ἄκταίῳ Ἀρκαίου θῶρ. Cf. Propertius, III, 13, 41.

25. *Adeo* équivalait ici à *nimis*, *admodum*. Cf. Haud, *Tursellinus*, I, p. 149. — Théocrite, VI, 34 : Καὶ γὰρ θῆρν οὐδ' εἶδος ἔχῳ κακόν, ὥς με λέγουσι.

26. On attribuait aux vents le pouvoir non-seulement de troubler les flots, mais encore de les calmer. Cf. *Æn.* III, 69; V, 763; Horace, *Odes*, I, 3, 15 : « Noti Quo » non arbitri Adriæ Major, tollere seu po-
 « nere vult freta. » — *Stare* se dit des choses qui ne sont point agitées, qui sont immobiles. Cf. Ovide, *Métam.* VII, 201 : « Stantia concutio cantu freta. » — Daphnius, fils de Mercure et d'une nymphe, semble avoir été, par sa beauté et ses chants, le type des pasteurs de Sicile. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, 565, 566.

27. Le *Palatinus* donne *fallit*, le *Romanus*, *fallit*. Servius a *fallit*, qu'il faut conserver, car le subjonctif apporterait ici une idée de doute qui est le contraire de la pensée que le poète veut exprimer.

28. *Sordida*, et *humiles*, au vers suivant, ne sont point des termes de mépris pour Corydon. Il veut combattre les préventions d'Alexis, et emploie les expressions qu'il lui attribue. C'est comme s'il y avait *quæ tibi sordent, quæ tibi humiles videntur*, que tu dédaignes. Il y a une antithèse entre la simplicité de la campagne et les raffinements de la ville dont jouit Alexis chez Iollas.

29. *Figere cervos*. Quelques interprètes ont cru qu'il était question des fourches (*cervi*) qui servent à soutenir les cabanes des bergers. Mais la classe est nue des occupations de la campagne. Cf. *Bucol.* III, 12, 75; *G.* I, 307, 308, 309; Théoc. V, 106 : Χάμῃν ἐστὶ κύνων φιλοποιμίῃσις, ὃς λύκος ἄγγει, Ὅν τῷ παιδί διδῶμι τὰ θῆρία πάντα ζωέμεν.

30. *Hibisco* pour *al hibiscum*. Cet emploi du datif, au lieu de l'accusatif précédé d'une des prépositions *ad* ou *in*, est très-fréquent chez les poètes. Cf. entre autres exemples, *Bucol.* VIII, 101; *G.* II, 306; *Æn.*, II, 638. L'*hibiscus* est une sorte de mauve dont les chèvres sont friandes; es tiges servaient, comme le jone, à fabriquer des clayons ou tout autre ustensile rustique du même genre. Cf. *Bucol.* X, 71.

31. *In silvis*, dans les bois, où les bergers italiens vont faire paître leurs troupeaux. — *Imitabere Pana canendo*. Cf. *Bucol.* V, 73 : « Saltantes Satyros imitabatur Alpheisibæus. »

32. Sur la tradition qui fait de Pan l'inventeur de la flûte de roseau, cf. *Bucol.* VIII, 24; Ovide, *Mét.* I, 689 et suiv.; XI, 154; Tibulle, II, v, 31. — Pan est une antique divinité arcadienne, celle dont la vertu s'exerce sur les hautes montagnes de l'Arcadie; et comme dans ces régions, le pâturage est la principale industrie, c'est le dieu qui mène paître (πᾶν de πάω, ὅ

Instituit, Pan curat oves oviumque magistros.
 Nec te pœniteat calamo trivisse labellum :
 Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas? 35
 Est mihi disparibus septem compacta cicutis
 Fistula, Damœtas dono mihi quam dedit olim,
 Et dixit moriens : « Te nunc habet ista secundum. »
 Dixit Damœtas ; invidit stultus Amyntas.
 Præterea duo, nec tuta mihi valle reperti, 40
 Capreoli, sparsis etiam nunc pellibus albo ;
 Bina die siccant ovis ubera ; quos tibi servo.

πάων). Il préside aussi aux occupations des bergers ; c'est lui qui a inventé pour eux la flûte et les danses rustiques. Il marche accompagné du chœur des Nymphes (voy. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 531 à 588). Servius n'a pas interprété ce vers, ni le suivant. M. Ribbeck, qui ne peut le faire entrer dans le système de strophes qu'il a imaginé, le rejette ainsi que les vers 33 et 39. L'idée n'est-elle pas complétée au contraire par ce développement, qui montre les champs honorés par la présence d'un dieu ? — Ribbeck donne *primum* ; j'ai conservé *primus* avec les manuscrits de Berne et la plupart des éditions.

33. *Oves, ovium*. Élegante répétition qui évite l'emploi du pronom *earum*, cf. *Bucol.* III, 101 : « Pecori pecorisque » magistro ; Ovide, *Fastes*, IV, 747 : « Pecori pecorisque magistris. »

34. Wunderlich explique *nec te pœniteat*, par *nec te pœnitebit*, comme si *pœniteat* était un conditionnel. C'est ici un optatif. *Nec* s'emploie pour défendre ou pour marquer le désir qu'une chose n'ait pas lieu, et la négation a ainsi plus de force. *Nec pœniteat* équivalant à *nec molestum videatur*, le verbe *pœnitere* signifiant non-seulement se repentir, mais aussi trouver une chose déplaisante. — *Trivisse*, parce qu'il y a un mouvement de la flûte sur les lèvres, et *terere* marque l'action de frotter.

35. *Amyntas* est un berger émule de Corydon. — *Quid non faciebat*? L'imparfait est ici employé parce que le fait n'est pas ancien. Il faut traduire par le passé indéfini.

36. *Disparibus cicutis*, de roseaux inégaux en longueur. Ovide, *Met.* II, 632 :

« Dispar septenis fistula cannis. » Il y avait des flûtes de ce genre formées de trois tiges, Théoc. II, 3 ; de neuf, Théoc. VIII, 18. Par hyperbole, Ovide, *Met.* XIII, 784, suppose que celle de Polyphème était faite de cent roseaux.

37. *Damœtas* a été le maître ou l'ami de Corydon.

38. *Te nunc habet ista secundum*. Dans cet hémistiche, il faut avec Voss entendre non pas seulement que Corydon est le second possesseur de cette flûte, mais le seul digne de s'en servir après lui. C'est ce qui explique la jalousie d'Amyntas.

39. *Dixit Damœtas*. Cette répétition du nom de Damœtas donne plus d'importance à ses paroles. L'habileté de Corydon à jouer de la flûte se trouve par tout ce développement établie et relevée aux yeux d'Alexis.

40. Cf. Théocrite, XI, 40 : Τρέζω δὲ τοι ἔνδεκα νεβρῶν ; Ηάσας μανισσέρως καὶ σκύμνωσ τέσσασας ἀρετων, et Ovide, *Met.* XIII, 834. — *Nec tuta* etc. Le danger que Corydon a couru en les prenant ajoute encore à la valeur de son présent.

41. *Sparsis pellibus albo*, cf. *G.* III, 56 : « Maculis insignis et albo. » — *Etiam nunc*, parce que les taches blanches du pelage des chevreuils disparaissent au bout de six mois ; sur ces changements de teinte dans la robe des animaux, cf. Sénèque, *Q.* V, III, 25. — Le *Romanus* donne *ambo* ; mais Servius et Philargyrius ont lu *albo*.

42. *Bina*, nombre distributif qui signifie que chaque petit chevreuil epuisse chaque jour (*die* équivalant à *quotidie*) les deux mamelles d'une brebis. Le P. de la Ruë explique *bina* par *gemina*, sans faire enten-

Jam pridem a me illos abducere Thestylis orat ;
 Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.
 Huc ades, o formose puer : tibi lilia plenis
 Ecce ferunt Nymphæ calathis ; tibi candida Nais,
 Pallentes violas et summa papavera carpens,
 Narcissum et florem jungit bene olentis anethi ;
 Tum, casia atque aliis intexens suavibus herbis,

45

dre si les deux chevreuils épuisent les deux mamelles de la même brebis ou chacun d'une brebis différente. Enfin Conington croit que la force distributive de *bina* tombe non pas sur le mot principal *capreoli*, mais sur le mot accessoire *dic*, et entend au moyen d'une hypallage : Ils épuisent deux fois par jour les mamelles de la même brebis. L'explication que j'ai donnée en premier lieu me semble la plus naturelle et la plus conforme à la grammaire.

43. *Abducere orat*, pour *orat ut sibi liceat abducere*. Les verbes qui signifient *demandeur*, *prier*, renfermant une idée de désir, la même qui est contenue dans les verbes *velle*, *cupere*, *studere*, se construisent par analogie quelquefois avec l'infinitif. — *Thestylis*, cf. v. 10.

44. *Et faciet*. Et ainsi placé ajoute au sens du verbe celui de la menace, en unissant cette proposition à la précédente. Cf. Hand, *Tursellinus*, II, p. 488, et Wagner, *Q. Virgil.* XXXV, 7. — *Sordent*, sont méprisés; cf. Horace, *Ép.* I, 11, 4 : « Cunctane præ Campo et Tiberino flumine « sordent? » — Ce passage est imité de Théocrite, III, 34 : Ἡ μὲν τοι λευκὰν διδυματόκον αἶγα φυλάσσω, Τὴν με καὶ ἃ Μέρμωνος ἐριθαιῖς ἃ μελανόχρωος Αἰτεῖ, καὶ ῥωσῶ σί, ἐπεὶ τὸ μοι ἐνδιαθύπτῃ.

45. Corydon veut dire à Alexis que dans les champs les fleurs se présenteront à lui en abondance pour en faire des guirlandes et des couronnes; c'est ce qu'il exprime poétiquement en faisant intervenir les Nymphes et les Naiades qui lui apportent les fleurs à pleines corbeilles, les assemblent et les tressent elles-mêmes. Cf. Théocrite, XI, 56, 57 : Ἐφερον δέ τοι ἢ κρένα λευκὰ Ἡ μάων' ἀπάλαν ἐρυθρὰ πλάταχῶν' ἔχοισαν. — *Huc ad s* équivalait à *huc veni*. La notion de mouvement pour venir se confondait avec celle de présence

qui la suit, détermine ce sens du verbe *adesse* et cet emploi d'un adverbe de mouvement. Cf. *Buol.* VII, 9; IX, 39.

46. *Ecce* pourrait se traduire ici par : *vois-les*. Cette particule démonstrative jetée au milieu de la proposition, est un effort de Corydon pour donner plus de vie au tableau qu'il veut présenter à l'imagination d'Alexis. — *Candida Nais*, la belle Naiade. Pour ce sens de *candida*, semblable à celui du grec λευκὰ, cf. *Buol.* VII, 38; *En.* V, 571; VIII, 138. — Voss suppose que ce terme de *Nais* est une allusion à une source qui arrose le jardin de Corydon et ainsi lui permet de cultiver les fleurs qu'il nomme plus loin. Cf. Catulle, LXI, 21 : « Floridis velut « enitens Myrtus Asia ramulis, Quos Ha- « madryades deæ Ludicrum sibi roseido « Nutriunt humore. » — Je crois qu'on peut expliquer par une idée de ce genre la présence d'une Naiade entre les Nymphes; décrivant les charmes de la campagne, Corydon rappelle les sources et les fleurs qui naissent sur leurs bords; mais n'allons pas jusqu'à parler de son jardin, c'est trop raffiner.

47. *Pallentes violas*. Ce sont les giroflées, en grec λευκῶτον, que les Romains désignaient aussi sous le nom de *violæ*. Cf. Théocrite, VII, 63 : Ἀνήτινον ἢ ῥοδόεντα Ἡ καὶ λευκῶων σπέζωνον. — *Pallens* se dit quelquefois en latin d'une teinte jaune pâle (cf. Ovide, *Métam.* XI, 143), ou vert clair (cf. *Buol.* VI, 54).

48. Moschus, *Idyll.* III, 107 : Τὸ τ' εὐθαλὲς οὐλον ἀνηθον.

49. *Casia*, ici le garou ou poivre de montagne, plante dont selon Phine (*H. N.* XXI, 9, 29 et 12, 41) on faisait ordinairement des couronnes. — Le régime de *intexens* est *vaccinia* exprimé au vers suivant. L'ablatif est employé de même, *Buol.* V, 31 et *En.* VII, 483.

Mollia luteola pingit vaccinia caltha. 50
 Ipse ego cana legam tenera lanugine mala,
 Castaneasque nuces, mea quas Amaryllis amabat ;
 Addam cerea pruna : honos erit huic quoque pomo ;
 Et vos, o lauri, carpam, et te, proxima myrte :
 Sic positæ quoniam suaves miscetis odores. 55
 Rusticus es, Corydon : nec munera curat Alexis,
 Nec, si muneribus certes, concedat Iollas.
 Heu, heu, quid volui misero mihi ? floribus Austrum
 Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.
 Quem fugis, ah, demens ? habitarunt di quoque silvas, 60
 Dardaniusque Paris. Pallas, quas condidit arces,

50. *Pingit*, extrême le vaciet et le sonci de manière à ce que les nuances diverses se fassent valoir. Cf. Pline, *II. N.* XXI, 2, 3 : « Postea variari ceptum mixtura versicolori florum, que invicem a odores coloresque accenderet. »

51. *Mala*, des coings couverts d'un léger duvet (cf. Martial, X, 42).

52. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, II, 267 : « Adferat aut uvas, aut quas Amaryllis amabat... At nucæ castaneas non amat a illa nuces. »

53. Les prunes couleur de cire, c.-à-d. jaunes, étaient les plus estimées. Cf. Ovide, *Metam.* XIII, 817 : « Prunaque non a solum nigro liventia seneo, Verum etiam a generosa novasque imitantia ceras. » — *Honos erit*. Suivant l'explication de Servius : si ce fruit te plaît, ce sera pour lui un sujet de louanges, comme les châtaignes peuvent se glorifier d'être aimées d'Amaryllis. — *L'hiatus, pruna : honos*, se trouve dans les meilleurs manuscrits. Quelques autres intercalent et ou *nam*, pour soutenir le vers. Sans doute cette forme métrique est rare ; toutefois elle peut s'expliquer par la pause du sens qui sépare les deux mots ; cf. Lucien Muller, *de Re Metrica Latinæ*, p. 306.

54. *Proxima*, placée à côté du laurier ; cf. Horace, *Odes*, III, 4, 19 : « Ut pie a merer sacra Lauroque collataque myrto. » Ce vers est expliqué par le suivant.

57. Les meilleurs manuscrits ont cette leçon ; d'autres portent *certas, certet* (telle

est même la leçon du *Romanus*), *concedit, concedet*. Mais il s'agit ici d'une lutte entre Corydon et Iollas ; le premier s'adresse à lui-même ; il vaut donc mieux, pour opposer l'un à l'autre les deux rivaux, adopter la seconde personne pour le premier verbe. Le subjonctif est aussi préférable. Car il y a ici une supposition. Corydon commence à reconnaître sa folie ; il ne peut donc plus disputer Alexis à Iollas ; il reconnaît seulement que s'il voulait le faire, il serait vaincu. — *Concedat* n'a pas tout à fait le même sens que *cedat* ; c'est un verbe composé qui donne plus de vigueur à l'expression. — Iollas est le maître de l'enfant.

58. Corydon exprime le tort que cet amour insensé cause à son repos par deux métaphores rustiques, qui sont probablement des proverbes. Le souffle ardent du vent du sud (le *sirocco*) flétrit les fleurs.

59. *Perditus*. Sous-entendu *amore* ; cf. Plaute, *Cistell.* I, 2, 13 : « Contra amore a eum hæc perditæ est. »

60. Avec l'inconséquence ordinaire de la passion Corydon revient à son amour. — *Ah* ne s'applique point à *demens* ; l'interjection tombe sur la pensée tout entière. — *Habitarunt* etc. Voy. une pensée semblable exprimée, *Bucol.* X, 18.

61. *Dardaniusque Paris*. Priam avait exposé Paris à sa naissance et il fut élevé au milieu des bergers ; cf. Ovide, *Heroides*, XVI, 357. — Pallas, fondatrice et protectrice des villes, était appelée *πολιτις, πολιούχος, ἀκραία*.

Ipsa colat ; nobis placeant ante omnia silvæ.
 Torva leæna lupum sequitur, lupus ipse capellam,
 Florentem cytisum sequitur lasciva capella,
 Te Corydon, o Alexi ; trahit sua quemque voluptas. 65
 Aspice, aratra jugo referunt suspensa juvençi,
 Et sol crescentes decedens duplicat umbras :
 Me tamen urit amor ; quis enim modus adsit amori ?
 Ah, Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit ?
 Semiputata tibi frondosa vitis in ulmo est. 70
 Quin tu aliquid saltem potius, quorum indiget usus,

62. *Colat* équivalent à *incolat*. — *Ipsa* rend plus précis le sens de la phrase en s'opposant à *nobis*. C'est comme s'il y avait : Laissons Pallas etc. ; pour nous... — *Ante omnia*. Cf. *G. II*, 475. — *Silvæ*. Cf. plus haut v. 31.

63. Théocrite, X, 31 : Ἀαῖξ τὸν κύτισον, δλύκος τὰν αἶγα διώκει, Ἄ γέρωνος τώροτρον, ἐγὼ δ' ἐπὶ τὴν μεμάνημαι. — *Ipsa* sert à opposer le loup à la lionne et à relever dans le vers même le mouvement de la pensée ; cf. Wagner, *Q. Virg.* XVIII, 2, a, p. 457.

65. L'hiatus qui a lieu sur l'interjection *o*, unique dans Virgile, s'explique par la présence du nom propre qui de plus est tiré du grec. C'est dans des circonstances semblables que les poètes latins se permettent surtout de telles licences. — Le verbe *trahere* s'emploie pour les choses qui nous attirent et nous retiennent. Cf. Juvénal, XIV, 37, et Cic. *pro Archia*, 11 : « Trahimur omnes studio laudis. » Dans ce passage de Virgile n'y a-t-il pas un souvenir de Lucrèce, II, 257 : « Fatis « avolsa potestas, Per quam progredimur « quo ducit quemque voluntas, » endroit où certains manuscrits ont *voluptas*, admis par Lambin et Forbiger.

66. *Aspice*. Corydon s'adresse à Inimême et marque le contraste entre la paix et le repos qui règnent partout, et le trouble de son cœur. Cf. un mouvement semblable, *Bucol.* VIII, 88 : « Perdita, nec « seræ meminit decedere nocti. » Théocrite, II, 38 : Ἡνίθε σιγῇ μὲν πόντος, σιγῶντι δ' ἄηται. Ἄ δ' ἐμὰ οὐ σιγῇ στέρνων ἔντοσθεν ἀνία, Ἄλλ' ἐπὶ τήνῳ πᾶσα καταθουμαι. — *Aratra jugo referunt suspensa*.

Ordinairement la charrue n'avait pas de roues chez les anciens ; en conséquence le soc se suspendait au joug des bœufs, soit lorsqu'ils allaient aux champs, soit pour en revenir, idée que rend ici *referunt*. Il faut avec Heyne faire dépendre *suspensa* de *jugo*. Wagner, Spohn et Forbiger construisent : *jugo referunt aratra suspensa*, le verbe *suspendere* se disant des choses qui touchent à peine la terre ; mais avec cette explication le sens de *jugo* n'est pas assez précis et ce mot devient une sorte de pléonasme.

67. *Decedens*. *Decedere* se dit des astres qui vont disparaître, cf. *G. I*, 222. — *Crescentes umbras*, cf. *Bucol.* I, 84.

68. Cf. Théocrite, VII, 56 : Θεσμὸς γὰρ ἔρωσ ἀυτῶ με καταίθει. — *Adsit* équivalent à *potest adesse* ; c'est le subjonctif qui marque la possibilité, Burnouf, *Gr. lat.* § 399.

69. Théocrite, XI, 72 : Ὡ Κύκλωψ, κύκλωψ, πᾶ τὰς φρένας ἐκπεπότασαι ;

70. Voy. *G. II*, 410, les soins à donner à la vigne qu'il fallait émonder deux fois l'an, et *G. II*, 367, l'usage de soutenir la vigne avec des ormeaux.

71. Théocrite, XI, 73 : Αἶκ' ἐνθὼν τάλάρως τε πλέκοις καὶ θαλλὸν ἀμάσας ταῖς ἄρνεσσι φέροις. τάχα καὶ πολὺ μᾶλλον ἔχοις νοῦν. — Il faut unir *quin potius* ; c'est une locution fort usitée en latin pour exhorter en détournant d'autres pensées ; cf. Wichert, *Lateinische Stillehre*, p. 65. — *Saltem* se joint à *aliquid*. Expliquez : *aliquid (eorum) quorum*, etc. — *Usus, χρεία*, le besoin ; *quorum indiget usus*, que réclament les besoins de la vie champêtre. *Usus est* a le même sens que *opus est*.

Viminibus mollique paras detexere junco ?
Invenies alium, si te hic fastidit, Alexim.

72. *Detexere*, même sens que *absolvere texendo*; telle est la valeur de la préposition qui entre dans la composition du mot. Cf. Tibulle, II, 13, 15 : « Tunc fiscella « levi detexta est vimine juncei. »

73. Théocrite, XI, 76 : Εύρησεῖς, Γαλαττειῶν ἴσως; καὶ καλλίον' ἄλλαν. — *Alius* veut dire un autre jeune homme semblable

à celui-ci; tel est le sens d'*alius*; *alter* signifierait un second. — Le *Romanus* a *fastidat*, le *Palatinus*, *fastidiat*. Mais ces leçons ne s'accordent ni avec la grammaire, ni avec la mesure. *Si* avec l'indicatif signifie : puisque, sens qui convient bien mieux aux circonstances d'où naît la résolution de Corydon.



ECLOGA III.

PALÆMON.

Dans cette pièce imitée de Théocrite (IV et V), Virgile suppose que deux bergers, Damœtas et Ménéalque, se rencontrent. L'un mène paître le troupeau d'Ægon, l'autre, celui que lui ont confié son père et sa marâtre. Une rivalité d'amour divise Ægon et Ménéalque; celui-ci, plein de dépit de voir son rival plus assidu auprès de la bergère qu'ils aiment tous deux, injurie Damœtas. Après de mutuelles récriminations, les deux pasteurs se proposent un combat poétique, dont Palémon qui arrive à propos doit être le juge. Ils commencent un chant *amébée*, c'est-à-dire composé de couplets alternatifs, où l'un des deux adversaires renferme d'abord sa pensée dans un nombre de vers, que l'autre doit conserver, en exprimant, soit la même chose, soit le contraire, avec plus de force ou plus de charme, s'il le peut. Après plusieurs passes, Palémon déclare qu'ils sont égaux en talent.

On pense que cette pièce fut composée par Virgile après la deuxième Églogue, pour suivre les conseils de Pollion qui l'encourageait à populariser chez les Romains la poésie bucolique. Aussi l'éloge de Pollion s'y trouve à plusieurs reprises. Virgile y mêle des railleries contre Bavius et Mévius, deux de ses contemporains, qui appartenaient à une école poétique différente de la sienne.

Cette Églogue peut avoir été écrite quand Virgile avait vingt-huit ans, en 712 (avant Jésus-Christ 42).

MENALCAS, DAMOETAS, PALÆMON.

MENALCAS.

Dic mihi, Damœta, cujum pecus? an Melibœi?

DAMOETAS.

Non, verum Ægonis; nuper mihi tradidit Ægon.

1. Théocrite, IV, 1 : Εἰπέ μοι, ὦ Κορύδων, τίνοσ ἀϊ βόεσ; ἢ ἔξ Φυλιώνησ; — *Cujum*, ancien pronom interrogatif qui tient lieu du génitif de *quis*. Virgile ne l'a employé nulle part ailleurs; mais l'usage en est fréquent dans les Comiques. — *An* indique une conjecture qui s'ajoute à la question précédemment faite par *cujum*;

cf. Hand, *Tursellinus*, I, p. 353. Il faut donc traduire simplement par : est-ce à Melibée?

2. Théocrite, IV, 2 : Οὐκ, ἀλλ' Αἰγώνιοσ βόσκειν δέ μοι ἀπτάσ ἐδωκεν. D'après l'auteur de la vie de Virgile, attribuée à Donat, ces deux vers avaient été parodiés par Bavius ou Mévius : α Dic mihi, Da-

MENALCAS.

Infelix o semper, oves, pecus! ipse Neæram
 Dum fovet, ac ne me sibi præferat illa, veretur,
 Hic alienus oves custos bis mulget in hora :
 Et succus pecori et lac subducitur agnis.

5

DAMOETAS.

Parcius ista viris tamen obijcienda memento.
 Novimus et qui te, transversa tumentibus hircis,
 Et quo (sed faciles Nymphæ risere) sacello.

MENALCAS.

Tum, credo, cum me arbustum videre Miconis
 Atque mala vites incidere falce novellas.

10

DAMOETAS.

Aut hic ad veteres fagos cum Daphnidis arcum

« meta, cujus pecus anse latinum? Non ;
 « verum Ægonis (Ægones?) nostri sic
 « rure loquuntur. »

3. Théocrite, IV, 13 : Ἥ ἄν' δειλάτῃ
 γέ· τον βωκόλον ὡς κακόν εἶδρον. — Pour
 la disposition des mots dans ce vers, cf. *G.*
 IV, 168 : « Ignavum, fucos, pecus a pro-
 « sepihus arent. » — *Ipsæ*, Fgon ; le *Ro-*
manus donne *ille*. — *Neæram*, celle qu'ai-
 ment à la fois Ménalque et Égon.

4. *Fovet* équivalent à *amplectitur* ; cf.
Æn. I, 718 ; IV, 686 ; VIII, 337.

5. *Hic* s'oppose à *ipse* du vers 3. —
Alienus custos, non pas : un esclave d'Égon,
 mais : un étranger, un homme qui n'a au-
 cun intérêt à soigner le troupeau et abuse
 de la confiance qu'on lui témoigne. Théocrite,
 IV, 3 : Ἥ πᾶ ψε κρούδαυ τᾶ ποθη-
 ἔσπερα πᾶσος ἀμειλίχης ; Homère avait
 déjà exprimé une idée semblable, *Odys-*
see, XVII, 246 : Ἀλάγμενος αἰεὶ Ἄστου
 κᾶτ' αὐτὰρ μῆνα κακῶι φθείρουσι νο-
 μῆες.

6. L'hiatus s'explique parce qu'il tombe
 sur *Fanis* du troisième pied, et que la
 finale *i*, une de celles sur lesquelles Virgile
 emploie surtout cette licence, est suivie
 de la césure principale du vers.

7. *Firis*, pluriel pour le singulier *vīo*.
Damoetas s'appelle ainsi pour se distinguer
 de Ménalque dont il accuse dans le vers
 suivant les mœurs infâmes, indignes d'un
 homme.

8. Après *te* on peut sous-entendre *cor-*
ruperit ou tout autre mot du même genre.
 — *Transversa tumentibus hircis*. Selon les
 uns : les bœufs eux-mêmes détournant
 les yeux : selon d'autres : étant jaloux
 (cf. Théocrite, V, 41, 42). Enfin *transversa*
tueri marque aussi la haine et la colère ;
 Valérius Flaccus, II, 154 : « Quam jam mi-
 « seros transversa tumentem Ictalesque da-
 « pes infectaque porula cerno. »

9. *Faciles*. Les mœurs des Nymphes
 comme celles des autres divinités champê-
 tres étaient peu sévères, et elles se mon-
 trèrent indulgentes pour cette profanation
 de leur sanctuaire. — *Sacellum*. Ce devait
 être quelque grotte pittoresque ; cf. *Æn.*
 I, 168, et Lucrèce, V, 945 : « Silvestria
 « templa Nympharum. »

10. Ménalque s'attribue ironiquement
 un méfait dont il accuse Dametas. — *Ar-*
bustum. Ce sont les ormeaux auxquels s'at-
 tachent les vignes.

11. *Vites novellas*, les vignes nouvel-
 lement plantées, les jeunes vignes qui sont
 délicates. Cf. *G.* II, 362-363. — *Mala*
 s'applique grammaticalement à la serpe ;
 mais par une hypallage, il faut l'entendre
 de celui qui la manie. Ce mot indique la
 méchanceté avec laquelle, selon Ménalque,
 Dametas promenait son instrument sur les
 arbres et les vignes de Micon.

12. *Hic ad veteres*. Sur cet emploi de
 l'adverbe de lieu développé par une appo-

Fregisti et calamos : quæ tu, perverse Menalca,
 Et, cum vidisti puero donata, dolebas,
 Et, si non aliqua noeuisses, mortuus esses.

15

MENALCAS.

Quid domini faciant, audent cum talia fures ?
 Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
 Excipere insidiis, multum latrante Lycisca ?
 Et cum clamarem : « Quo nunc se proripit ille ?
 Tityre, eoge pecus : » tu post carecta latebas.

20

sition, cf. *Bucol.* I, 54. — *Fagos.* Cf. *Bucol.* I, 1; II, 3.

13. *Calamos*, les flèches. Cf. Horace, *Odes*, I, 15, 17 : « Calami spicula Guosii ; » Ovide, *Metam.* VIII, 30 : « Impositus « calamis patulos sinuaverat arens. » — Damœtas ne reprend pas la tournure ironique de Ménalque ; il le désigne par la seconde personne, *fregisti*, et insiste au moyen du pronom *tu*. — *Quæ* se rapporte à l'idée générale d'*objets*, d'où le neutre, malgré le genre des antécédents. — *Perverse.* Cf. *Æn.* VII, 584.

14. *Puero.* Évidemment Daphnis, et non, comme le veut Heyne, un enfant à qui Daphnis avait donné son arc et ses flèches.

15. *Aliquo modo.* C'est ici l'adverbe pour *aliquo modo*. — *Mortuus esses.* Cf. une pensée du même genre, *Bucol.* VII, 26.

16. Vers pour lequel il existe une double leçon, *faciant* et *facient*, et dont le sens est fort controversé par les interprètes. Servius, suivi par Heyne, entend *fures* par *servi* en général. Mais ce n'est que dans les Comiques seulement, et par plaisanterie, que ces deux mots sont synonymes. Virgile, par ce terme de *fures*, fait une allusion anticipée au vol dont Ménalque va accuser Damœtas. D'ailleurs Damœtas n'est pas un esclave ; il a des objets qui ne manquent pas de valeur, tels que ses vases ; il a même du bétail, puisqu'il peut risquer une genisse au combat du chant. Il semble un *paster mercenarius* à qui Égon a confié (*tradidit*) son troupeau, nous ne savons à quelles conditions. *Domini* ne signifie donc pas les maîtres d'esclaves. On ne peut donc traduire comme Voss et Spohn : que ne feront pas les maîtres, c.-à-d. que n'entreprendra pas contre moi Égon, dans notre rivalité, lorsque ses esclaves osent de

telles choses, c.-à-d. m'accabler de tels outrages ? Il faudrait pour cela que le sens de *fures* fût bien déterminé, comme l'explique Servius, et que *facient* fût la véritable leçon. Mais, au contraire, les meilleurs manuscrits ont *faciant* : c'est donc *faciant* qu'il faut interpréter. *Domini* ne signifie pas seulement les propriétaires d'esclaves, mais les propriétaires de quelque chose que ce soit (Calpurnius, II, 2 : « Dominus gregis, horti ; » Cic. *De Invent.* II, 51 : « dominus navis ») ; ici ce sera donc : les propriétaires de troupeaux. *Quid faciant* : que pourraient-ils faire ? c.-à-d. ils ne peuvent rien faire pour protéger ce qui leur appartient, quand des voleurs, tels que tu l'es, osent ce que tu as osé et ce que je vais dire. Ajoutez que Damœtas n'étant pas un esclave, mais un homme à peu près de la condition de Ménalque ou d'Égon, quoique un peu audessous, l'exemple qu'il donne désarme les maîtres contre leurs esclaves. Aussi le sens est-il : quelles garanties suffisantes pourraient maintenant trouver les propriétaires, lorsque des voisins mêmes ont une audace dans le vol égale à la tième ?

17. *Nen* équivalait ici à *nonne*, mais en donnant à la phrase plus de force et de vivacité. — *Pessime* est comme le *mala* du vers 11, et le *perverse* du vers 13, un reproche adressé à Damœtas.

18. *Lycisca.* Nom de chien, selon Servius, tiré de ce que l'animal était croisé d'un loup et d'une chienne. Cf. Pline, *H. N.* VIII, 40, 61.

20. *Tityre.* L'esclave ou le mercenaire qui aidait Damon dans la garde de son troupeau. — *Carecta*, lieu où croissent les jones. Cf. *G.* III, 231 : « Carice pastus « acuta. » Y a-t-il là encore quelque

DAMOETAS.

An mihi cantando victus non redderet ille,
 Quem mea carminibus meruisset fistula caprum ?
 Si nescis, meus ille caper fuit ; et mihi Damon
 Ipse fatebatur ; sed reddere posse negabat.

MENALCAS.

Cantando tu illum ? aut umquam tibi fistula cera 25
 Juncta fuit ? non tu in triviis, indocte, solebas
 Stridenti miserum stipula disperdere carmen ?

DAMOETAS.

Vis ergo, inter nos, quid possit uterque, vicissim

trait de paysage emprunté au domaine de Virgile ? Cf. *Bucol.* I, 49.

21. A l'occasion de ce vers, je transcrirai un passage de Clarissius, p. 203 P. : « An pro eum (c'est le texte de Keil qui est conforme aux manuscrits. Fabricius, Putsch, Lindemann ont admis *nam*) ... nisi, « ut de distinctionibus diximus, ὑπακούσθαι μὲν sit an *acum* violatur ? Sed Marcianus Salutaris, vir perfectissimus, pro « ergo rectius sensit. » Avec an pour *nam*, Hand, *Tursellinus*, I, p. 357, admet que non s'unit intimement au verbe *redderet*, de telle sorte que ces deux mots équivalent ensemble à *recusaret*. Mais an peut s'entendre sans le remplacer par *nam*. Il y a dans la pensée une ellipse : Ne m'accuse point en ce cas de vol, ou bien te semblerait-il juste qu'il me refusât, etc. (*Voli me incusare furti, an (tibi aequum videtur ut) non redderet ille.* Et par conséquent, dans un mouvement rapide : Fallait-il donc qu'il ne me remit point, après sa défaite... — *Ille*, ainsi rejeté à la fin du vers, s'oppose fortement à *mihi*, et exprime mieux l'indignation de Damoetas.

22. Dans l'intervalle des couplets chantés, et avant chaque strophe, les bergers exécutaient une sorte d'intermède avec la flûte. Cf. *Bucol.* VIII, 21 : « Incipie Mænalios mecum, mea tibia, versus. »

23. Cf. Ovide, *Epist.* XX, 150 : « Si nescis, dominum res habet ista sanna. »

24. L'omission du sujet de la proposition infinitive, quand ce doit être le pronom personnel, est fréquente en poésie. — La raison qui empêchait Damon de remettre le bouc qu'il avait perdu était peut-être

la même que celle qui empêche Ménalque de risquer une pièce de son troupeau, v. 33, 34.

25. *Cantando tu illum*. S.-ent. *vicissime* te ais. Cf. Théocrite, V, 5-8 : Τὸν ποίον σύριγγα; τὸ γὰρ ποικα. ὁῶτε Σιδύρτα, Ἐκτάσα σύριγγα; τί δ' οὐκ εἶσι σὺν Κορύδωνι Ἄρκει τοι καλὰ γὰ; ἀλλ' ὄν ποππύσθεν ἔχουσι; — *Aut*, ainsi placée en tête d'une phrase interrogative que précède une phrase négative, ou interrogative, dans laquelle se trouve la valeur d'une négation, est une des particules qu'emploie l'ironie mêlée d'indignation. — *Cera*. Cf. *Bucol.* II, 30.

26. *Non*. Cf. v. 17. — *In triviis*. Les bergers honoraient Hécaté (*Trivia*), identifiée avec Proserpine, ou Libéra, déesse de la fécondité des campagnes, et chantaient dans les carrefours ou se trouvaient ses images des hymnes en son honneur et en l'honneur de Cérès, en s'accompagnant de la flûte. C'était là que s'assemblaient tous les bergers; la foule devait y être fort mêlée, et les novices (*indocti*) s'y exerçaient.

27. *Stridenti*, criard, terme de mépris. — *Stipula*, instrument formé d'une seule tige, s'oppose à *fistula*, instrument plus savant composé de plusieurs tuyaux. — *Disperdere*. Exemple unique dans Virgile de ce mot d'ailleurs fort rare, qui signifie gâter, mettre en pièces. — *Miserum carmen*, un chant d'ailleurs bon, mais qui a le malheur d'être répété par toi.

28. *Vis ergo*. Interrogation où se mêlent le dépit et la colère, sentiments indiqués par *ergo*, et plus forte que *visne*. — *Vicissim*, dans un chant *ameléc*. Cf. l'argument.

Experiamur? Ego hanc vitulam (ne forte recuses,

Bis venit ad muletram, binos alit ubere fetus)

30

Depono : tu dic mecum quo pignore certas.

MENALCAS.

De grege non ausim quicquam deponere tecum

Est mihi namque domi pater, est injusta noverca ;

Bisque die numerant ambo pecus, alter et hædos.

Verum, id quod multo tute ipse fatebere majus

35

(Insanire libet quoniam tibi), pocula ponam

Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis ;

Lenta quibus torno facili superaddita vitis

Diffusos hedera vestit pallente corymbos.

29. *Vitula*, la génisse qui n'a pas encore accompli sa première année ; après quoi elle prenait le nom de *juvæna*.

30. Dametas développe les qualités de la génisse afin que Ménalque n'aille pas trouver l'enjeu trop faible et prendre ce prétexte pour refuser la lutte (*recusare*). — *Muletra*, action de traire, e.-à-d. *bis muletur*, matin et soir. Cf. Théocrite, I, 25 : Αἰγά τέ τοι θωσῶ διδυμοτόκον ἐς τρίς ἀμείξαι, Ἄ, δὴ ἔχουσι' ἐρίζως, ποταμῆλ-ξεταί ἐ; δύο πέλλας.

31. *Depono*. Théocrite, VIII, 14 : Μέστρον ἐγὼ θησῶ τὸ δὲ θέξ' ἢ ἴσομάτορα ἀμνόν. — *Quo pignore*, même sens que *quo pignore posito*.

32. Théocrite, VIII, 15 : Οὐ θησῶ ποκα ἀμνόν, ἐπεὶ χαλεπὸς ὁ πατήρ μεν Χά μήτηρ, τὰ δὲ μάλα ποθέσπερα πάντ' ἀοιμῆνντι. — *Ausim*, ancienne forme du subjonctif de *audeo*. Virgile en offre un autre exemple, *G.* II, 289. — *Tecum*, non pas in *certamine ineundo tecum*, mais *deponere ut pignus tecum*. Cf. Plaute, *Casina Prol.* v. 75 : « Id ni fit, mecum pignus, « si quis volt, dato. »

34. *Bis*, le matin et le soir (cf. v. 30). *Die*, comme *quotidie*. Cf. *Bucol.* II, 42. — Que a ici une force un peu plus grande qu'à l'ordinaire, et en unissant deux idées bien distinctes, prend le sens de *et propterea*. — *Namerant*. Cf. Ovide, *Métam.* XIII, 824 : « Pauperis est numerare pecus. » — *Alter*, l'un des deux, le père ou la mère.

35. *Id*, antécédent de *quod*, représente

ici la proposition que va faire Ménalque, et par conséquent grammaticalement *pocula ponam*, etc.

36. *Insanire*, en engageant un combat inégal. — *Pocula*. Cf. dans Théocrite, I, 27-60, la description d'une coupe qu'un chevrier propose à Thyrsis, s'il veut lui chanter les malheurs de Daphnis.

37. *Alcimedontis*. Forme métrique fort rare ailleurs que dans les noms propres. *Alcimedon* est un nom probablement imaginé par Virgile, à moins qu'il n'appartienne à quelque artiste de son temps, d'ailleurs inconnu. Cf. Théocrite, V, 104 : Ἐντι δὲ μοι γαυλὸς κυπαρίσσινος, ἔντι δὲ κρατήρ, Ἔργον Πραξιτέλεως.

38. *Tornus* n'est pas ici seulement le tour, mais tout instrument propre à creuser et à sculpter le bois. La racine du mot grec τόνος est τορέιν, de τιτραίνω, percer, trouer. — On peut entendre qu'une fois que les coupes ont été arrondies à l'aide du tour, avec le ciseau on ajouta sur leurs flancs (*superaddita*) des ornements en relief. — *Facilis* s'emploie ici avec *tornus*, comme dans Properce, II, 1, 10, et dans Tibulle, I, 1, 8, pour marquer l'habileté de celui qui fait l'action. — *Lenta vitis*, une vigne souple. L'épithète n'est pas seulement d'ornement et mise parce qu'elle s'applique ordinairement à la vigne ; elle indique la grâce avec laquelle les reliefs se déploient sur les flancs des coupes.

39. *Pallens* se dit des nuances du vert qui ne sont pas éclatantes, qu'elles soient claires comme le feuillage de l'olivier, ou

In medio duo signa, Conon, et — quis fuit alter, 40
 Descripsit radio totum qui gentibus orbem,
 Tempora quæ messor, quæ curvus arator haberet?
 Necdum illis labra admovi, sed condita servo.

DAMOETAS.

Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,
 Et molli circum est ansas amplexus acantho, 45
 Orpheaque in medio posuit silvasque sequentes.
 Necdum illis labra admovi, sed condita servo.
 Si ad vitulam spectas, nihil est, quod pocula laudes.

MENALCAS.

Numquam hodie effugies; veniam, quocumque vocaris.
 Audiat hæc tantum, vel qui venit, ecce, Palæmon. 50
 Efficiam, posthac ne quemquam voce lacessas.

sombres comme celles du lierre. C'est ici une épithète d'ornement. En entremêlant, comme Théocrite, le lierre et la vigne sur ses vases (cf. Némésien, III, 18 : « Corym-
 « his Vitæ sarta plicæ »), le poète laisse aller son imagination et se représente une véritable guirlande, dont il nous rappelle les couleurs variées. Construisez : *vestit corymbos diffusos hedera pallente*, la vigne s'entrelace au lierre, qui répand partout ses grappes (*corymbos diffusos*); mais ses feuilles, plus larges, la font dominer dans tout cet ornement, et elle semble couvrir (*vestit*) le lierre.

40. *In medio*, dans une sorte d'écusson laisse libre par la double guirlande. — *Conon*, célèbre astronome, originaire de Samos, qui fleurit de 260 à 220 av. J. C. — *Alter*, vraisemblablement *Euloxus* de Cnide, vers 360 avant J. C. (Cic. *De Div.* II, 42). Ils étaient auteurs de *Φασηνόμενα*, e.-à-d. de recueils d'observations sur les saisons et les changements de temps. De la futilité de leurs travaux pour les gens de la campagne, et la connaissance que ceux-ci pouvaient en avoir. Quelques interprètes croient qu'il s'agit d'Archimède, ou d'Aratus. C'est par une invention poétique ingénieuse que Virgile fait oublier à Ménalque le nom du second astronome.

41. *Radio*, la baguette dont les géomètres se servaient pour tracer leurs figures sur la table couverte de sable fin.

42. *Curvus*. Le paysan se courbe vers la terre en travaillant.

43. Théocrite, I, 59 : Οὐδέ τι πᾶ ποτὶ χεῖλος ἐμὸν θίγην, ἀλλ' ἔτι κείται Ἀρχα-
 πον.

45. *Molli*, flexible; comme *lenta*, du vers 38. Théocrite, I, 55, a dit : ὑγρὸς ἄκωνθος. — *Circum*, adverbe. — *Acantho*, l'acanthé ou griffe d'ours.

46. Sur la fable d'Orphée, cf. *G.* IV, 453-527; Ovide, *Metam.* X, 1-106.

48. Les meilleurs manuscrits donnent *spectas*; l'ancienne leçon était *spectes*. *Spectare ad aliquid*, c'est considérer avec attention et dans un but déterminé. Cf. Ovide, *Metam.* I, 628 : « Constiterat quocumque modo, spectabat ad Io; Ante oculis Io, quamvis aversus habebat. » Il n'est donc pas nécessaire d'admettre l'explication de quelques interprètes : *si spectas pocula ad vitulam*.

49. Cf. Nævius (Macrobe, *Saturn.* VI, 1) : « Numquam hodie effugies, quin mea manu moriare; » et Propertius, II, 7, 87 : « Sed non effugies; necum moriaris oportet; » Calpurnius, I, 13 : « Quo me cumque voces sequar. » Ménalque accepte les conditions du combat, quelles qu'elles soient, pour ôter à Dametas tout prétexte de s'y soustraire (*effugere*); e.-à-d. qu'il consent, tant il est sûr de vaincre, à risquer une pièce de son troupeau.

50. Ménalque allait dire : quelqu'un,

DAMOETAS.

Quin age, siquid habes ; in me mora non erit ulla,
Nec quemquam fugio : tantum, vicine Palæmon,
Sensibus hæc imis, res est non parva, reponas.

PALÆMON.

Dicite, quandoquidem in molli consedimus herba 55
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,
Nunc frondent silvæ, nunc formosissimus annus
Incipe, Damœta ; tu deinde sequere, Menalca,
Alternis dicetis ; amant alterna Camenæ.

DAMOETAS.

Ab Jove principium, Musæ ; Jovis omnia plena ; 60
Ille colit terras ; illi mea carmina curæ.

et Palémon se présentant tout à coup à ses regards, il le désigne à Damœtas. *Fel* établit une transition entre le nom qu'il songeait à prononcer et celui de Palémon ; il répond à notre français : par exemple, sans chercher plus loin. — *Ecce*, placé au milieu de la proposition, peut se traduire par : que voici ; Cf. *Bucol.* II, 46. Théocrite, VIII, 25 : Ἄλλὰ τίς ἄμμε κρινεῖ ; τίς ἐπάκουσ' ἔσσειται ἀμέων ; Τῆνον πῶς ἐνταῦθα τὸν αἰπόλον ἦν καλέσωμεν ; Et V, 61 : Ἄλλὰ τίς ἄμμε Τίς κρινεῖ ; αἰθ' ἐνθοῖ ποθ' ὁ βωακόλος ὧσ' ὁ Λυκάπας. 52. Théocrite, V, 78 : Εἶτα λέγ' εἴ τι λέγεις. — *Quin*, placé devant l'impératif, rend l'exhortation plus vive (Zumpt, *Gramm. Lat.* § 542) et rompt brusquement le rapport entre la pensée exprimée et la précédente. Damœtas est pressé de finir cette querelle. — *Siquid*, ainsi construit avec l'indicatif, équivalant à *quod*, ou mieux *quidquid* : allons, dis ce que tu sais, avec une nuance de mépris.

53. *Nec quemquam fugio*, réponse au *numquam effugies* du vers 49.

54. *Sensibus hæc imis reponas*, prête une profonde attention. Cf. Théocrite, V, 68. — *Res*, le prix de la victoire.

55. *Dicite* pour *canite*. Cf. *Bucol.* V, 51 ; VI, 5 ; VIII, 5 ; *Æn.* VI, 644.

56. Cf. Bion, *Idyll.* VI, 17 : Εἶταρι πάντα κρεῖα, πάντα ἔαρως ἀδέξ βλαστεῖ.

57. *Annus* est pris ici dans le sens de la saison. Cf. *Æn.* VI, 311. Comparez cette

courte description du printemps avec celle des *Georgiques*, II, 323 et suiv.

58. Théocrite, IX, 1 : Βωακωλιάσθεο Δάριτι, τὸ δ' ὄδαξ ἀργεο πρώτος, Ὡδᾶξ ἀργεο πρώτος, ἐφαλάσθω δὲ Μενάλκας.

59. *Alternis*, δι' ἀμοιβαίων (Théoc. VIII, 61). — *Amant alterna Camenæ*. Cf. Homère, *Il.* I, 604 : Μουσῶν θ' αἰ αἰεὶ δὸν ἀμειβόμεναι ὅπι καλῆ. *Odyssée*, XXIV, 60 : Μοῦσαι ἐνέεικ πᾶσαι ἀμειβόμεναι ὅπι καλῆ Θρηέον. — *Camenæ*. Exemple unique de ce mot dans Virgile. Les Camènes (*Camenæ*, *Casmenæ*, *Carmenæ*, de *carmen*, Varron, *De Lingua Latina*, VII, 26) étaient les nymphes des sources, auprès desquelles se rendaient des oracles que l'on chantait. Elles présidaient aux accouchements, à la naissance des enfants, à l'enseignement du chant. Plus tard, on les confondit avec les Muses. Cf. Preller, *Römische Mythol.* 89, 90 ; 359 ; 509 ; 582.

60. Servius est incertain s'il doit entendre *Muse* au vocatif ou au génitif singulier. Cf. Cic., *De Legibus*, II, 3 : « Ab Jove Musarum « primordia. » Mais il faut s'arrêter au second sens, que j'ai déterminé par la ponctuation. Virgile imite vraisemblablement Théocrite, XVII, 1 : Ἐκ Διὸς ἀργώμεσθα, καὶ ἐξ Δία λήγεται, Μοῦσαι. — *Jovis omnia plena*. Cf. Aratus, 1-4 : Ἐκ Διὸς ἀργώμεσθα, τὸν οὐδέποτε ἄνδρες ἐώμεν Ἄρρητον μεσαι δὲ Διὸς πᾶσαι μὲν ἀγρυαὶ, Πᾶσαι δ' ἀνθρώπων ἄγοραὶ, μεστή δὲ θάλασσα Κχι λιμένει.

61. *Colit*. J'expliquerais ce mot par *curam*

MENALCAS.

Et me Phœbus amat ; Phœbo sua semper apud me
Munera sunt, lauri et suave rubens hyacinthus.

DAMOETAS.

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

65

MENALCAS.

At mihi sese offert ultro, meus ignis, Amyntas,
Notior ut jam sit canibus non Delia nostris.

DAMOETAS.

Parta meæ Veneri sunt munera : namque notavi
Ipse locum, aeris quo congressere palumbes.

habet, comme dans le vers 26 du premier livre des *Géorgiques* : « Terrarumque velis a curam, » c.-à-d. Jupiter est le dieu qui préside aux semailles et à la fécondité de la terre (Preller, *Römische Mythol.* p. 169, 173), et par conséquent tous ceux qui vivent de la terre, comme les laboureurs, les bergers, les paysans, en un mot, sont pour lui un objet de sollicitude, ainsi que leurs chants (*illi mea carmina curat*).

62. Damoetas se déclare le favori de Jupiter; Ménalque se proclame celui d'Apollon. A l'époque de Virgile, le culte d'Apollon se développe non-seulement à cause de la vénération d'Auguste pour ce dieu, mais par l'influence toujours plus grande des idées grecques. Apollon n'est donc pas moins que Jupiter; le protecteur de Ménalque vaut celui de Damoetas. Cf. Théocrite, V, 82 : Κχι γάρ ἐμ' Ὀπρόλλων φιλέει μέγα. — *Sua* est développé dans le vers suivant : Les offrandes qui lui conviennent, qu'il préfère.

63. Le laurier rappelle la fable de Daphné (Ovide, *Metam.* I, 452-567); Hyacinthe celle du jeune Lacédémonien de ce nom (Ovide, *Metam.* X, 162-219). La forme métrique de ce vers offre deux particularités : la dernière syllabe de *lauri*, suivie de la césure principale, ne s'élève point, et sur le mot grec final, une césure est admise au cinquième pied. Cf. Wagner, *Quæst. Virgil.* XI, p. 419. — *Suave rubens*. Cf. *Bucol.* IV, 43; *suave* pour *susciter*.

64. Théocrite, V, 88 : Βάλλει και μάλοισι τὸν αἰπόλον ἃ Κλεαρίστα Τὰς αἶγας παρελθόντα και ἄδύ τι ποικυλιάζοει. — La pomme était consacrée à Vénus. L'envoi d'une pomme était donc une déclaration d'amour.

66. Théocrite, V, 90 : Κημέ γάρ ὁ Κραυίδας τὸν ποιμένα λειῶς ὕπαντῶν Ἐχραζέει. — *Meus ignis*, l'objet de ma flamme.

67. *Delia*. Selon quelques commentateurs, une bergère qui aime Ménalque, et vient le voir aussi souvent qu'Amyntas. Ménalque aurait ainsi dans ses amours la supériorité sur Damoetas. Mais d'autres interprètes croient que *Delia* représente ici la Lune ou Diane, née dans l'île de Délos, et sous la protection de qui étaient les chiens. Ce dernier sens me paraît préférable, si l'on songe qu'au commencement de l'éplogue Ménalque annonce son amour pour Nèere.

68. Théocrite, V, 96 : Κηγὼ μὲν ὄσωθ τῆ παρθένῳ αὐτίκα φάσαν Ἐκ τῆς ἀρκεύθω κἀθελῶν τῆνεὶ γάρ ἐρίσοει. — *Meæ Veneri*, à celle qui est pour moi Vénus, à celle que j'aime.

69. *Ipse*, de ma main, en traçant quelques marques sur l'écorce de l'arbre (Wagner, *Quæst. Virgil.* XVIII, p. 466). — *Aeris*, qui font leur nid à de grandes hauteurs. La difficulté d'atteindre ce qui sera l'objet du présent en fait le prix. Cf. *Bucol.* II, 40. — *Congressere*, s.-ent. *nidum*.

MENALCAS.

Quod potui, puero silvestri ex arbore lecta 70
Aurea mala decem misi; cras altera mittam.

DAMOETAS.

O quoties et quæ nobis Galatea locuta est !
Partem aliquam, venti, divum referatis ad aures.

MENALCAS.

Quid prodest, quod me ipse animo non spernis, Amynta,
Si, dum tu sectaris apros, ego retia servo ? 75

DAMOETAS.

Phyllida mitte mihi : meus est natalis, Iolla ;
Cum faciam vitula pro frugibus, ipse venito.

MENALCAS.

Phyllida amo ante alias ; nam me discedere flevit,
Et longum Formose, vale, vale, inquit, Iolla.

70. Ménélaque veut indiquer un cadeau qu'il a eu autant de peine à se procurer que Damœtas en pourra prendre à dénicher ses colombes : c'est ce qu'exprime *quod potui*; de plus, le parfait énonce une action accomplie. Ménélaque a donc encore l'avantage sur Damœtas. — *Puero*, Amyntas.

71. Il n'est question ici ni des coings, qui croissent dans les jardins et dont l'arbre ne peut être caractérisé par l'épithète *silvestris*, ni des citrons ou des oranges, qui ne croissent point en Italie. *Aurea* équivalait à *pulcherrima*, ou à tout autre mot du même genre. Cf. Propertius, II, 34, 69 : « Utque decem possint corrumpere « mala puellam. » S'il se fût agi de pommes d'une espèce particulière, Propertius n'eût pas manqué de le relever dans son allusion. — *Altera* équivalait à *totidem altera*. Cf. Horace, *Epist.* I, 6, 34.

73. *Partem aliquam* (*eorum quæ dixit*). Quelques interprètes croient que Damœtas se plaint de la perfidie de Galatée et désire que ses paroles arrivent, au moins en partie, à l'oreille des dieux, pour qu'ils la punissent de ses parjures. Mais dans tout ce passage, les bergers vantent leurs amours, et je préfère, avec Forbiger, l'explication de Servius : « Ita, inquit, me « cum dulces locuta est Galatea, ut deorum « auditu ejus digna sint verba. »

74. *Ipsè*. Amyntas aime Ménélaque ; Ménélaque le sait : c'est ce qu'il exprime par *ipse*, etc. Mais il se plaint de n'être pas assez avec celui qu'il aime.

75. *Servo* pour *observo*. Les ancients enveloppaient les massifs de bois de toiles et de filets, pour empêcher le gibier de s'échapper, et le poursuivaient dans l'enceinte avec des épieux. Mais il fallait quelqu'un qui gardât les toiles, pour empêcher les animaux de les rompre. J'ai vu dans quelques grandes forêts employer ce moyen pour prendre vivants les cerfs, les chevreuils, etc., qu'on destinait aux *tirés* réservés. — Garder ou porter les toiles d'un jeune chasseur était faire preuve d'amour à son égard. Cf. Tibulle, I, 4, 50 ; IV, 3, 12.

76. *Natalis*, s.-ent. *dies*. Ces jours-là, on se livrait à la joie et à l'amour.

77. C'est la fête des *Ambarvalia* (cf. *G.* I, 338-350). *Festus* : « Ambarvalis hostia est, « que rei divinæ causa circum arva ducitur « ab iis, qui pro frugibus faciunt. » *Facere* se prend souvent comme en grec ἐφθεῖν ou ῥέζειν, absolument, dans le sens de sacrifier, et en ce cas se construit avec l'accusatif ou l'ablatif. Cet ablatif est alors celui du moyen et de l'instrument (voy. Madvig, *Lat. Sprachlehre*, § 255, *Ann.* a).

78, 79. Ménélaque veut enchevêtrer sur Damœtas. Mais on n'est pas d'accord sur le

DAMOETAS.

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.

80

MENALCAS.

Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis,
Lenta salix feto pecori, mihi solus Amyntas.

DAMOETAS.

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, Musam:
Pierides vitulam lectori pascite vestro.

85

sens précis qu'il faut donner à ces deux vers. Selon les uns, Ménalque répond au nom d'Iollas, et rapporte à Dametas les preuves d'amour que Phyllis lui a données : elle a pleuré à son départ; elle lui a dit un long adieu, comme si elle ne pouvait se séparer de lui, et dans cette explication, *Iolla* appartient aux paroles prononcées par Phyllis. Selon d'autres, Ménalque se prétend aimé de Phyllis, et, s'adressant à Iollas, déclare qu'elle a pleuré à son départ en lui disant adieu. Telle est l'interprétation du P. de la Rue. Heyne croit que *longum vale* équivalant au grec *μακρὰ χαιρεῖν*, et que Phyllis a dit à Iollas : Adieu, adieu pour longtemps! Ladowig admet une explication plus ingénieuse. Dametas a déjà voulu railler Iollas, en lui disant d'envoyer sa maîtresse un jour de plaisir et de licence, et de venir lui-même (*ipse*) le jour où l'on doit rester chaste et pur. Ménalque va plus loin : il prétend que Phyllis ne lui a pas épargné les témoignages d'amour, en pleurant à son départ, et qu'elle s'est moquée d'Iollas. *Longum* équivalant alors à *magna voce*, comme dans Horace, *A. P.* 459 : « Suceurrite, longum » Clamet. » Pour moi, je crois avec Ladowig que Dametas se moque d'Iollas, et que Ménalque cherche une raillerie plus forte, suivant la loi des vers *ameebes*; mais, pour cette raison même, je placerais *Iolla* dans la bouche de Ménalque, pour faire contraste avec le vocatif qui termine le vers 76, et j'expliquerais à peu près comme le P. de la Rue : J'aime Phyllis plus que toute autre; car elle a pleuré à mon départ, et m'a dit à haute voix et de manière à ce que tout le monde le sût (*orgum* équivalant à *magna voce* et non à *diu*) : « Adieu, adieu, beau Berger. » Entends-tu

cela, Iollas? — *Vale*. La dernière syllabe s'abrège au lieu de s'élider. Cette licence, admise à la fin du quatrième pied dans un mot de valeur iambique, a été imitée par Ovide, *Met.* III, 501, mais semble avoir disparu de l'usage peu de temps après Virgile. Cf. Lucien Muller, *De re metrica Latin.* p. 307, 308.

80. Théocrite, VIII, 57 : Δένδρῳσι μὲν χειμῶν φοβερόν καλόν, ὕδασι δ' ἀνύχμος, ὄρνισιν δ' ὑσπλοῦξ. ἀγοστέρως δὲ λινα. Ἄνδρῶι δὲ παρβενικῶς ἀπαλλᾶς πόθοσ, et 63 : Φειδῶν τᾶν ἐρίφων, σεῖδου, λυκε, τᾶν ποσάδων μευ. — Sur l'emploi de l'adjectif attribut neutre se rapportant à un sujet d'un autre genre, voy. Burnouf, *Gr. lat.* § 238. — *Mataris frugibus imbres*. Cf. *G.* I, 316 et suiv.; Pline, *H. N.* XVIII, 17, 44 : « Maturescentia frumenta imbre » leduntur et hordeum magis. »

81. Cf. *G.* I, 443.

82. *Dulce satis humor*. Cf. *G.* I, 100 : « humida solstitia, » et *G.* I, 157. — *Depulsis*, sevrés. Cf. *Bucol.* VII, 15 : « Depulsos a lacte, » et *G.* III, 187 : « Depulsus ab ubere matris. »

83. *Salix*. Cf. *Bucol.* I, 83. — *Feto*. Cf. *Bucol.* I, 50.

84. *Pollio*. Cf. l'argument et celui de l'Églogue II. — Le *Romanus* donne *est*, adopté par les principaux éditeurs. Il y a de nombreux exemples dans les poètes de *quamvis* avec l'indicatif : Horace, *Epist.* I, 14, 6; Ovide, *Pont.* I, 2, 31; Propertius, II, 7, 89, et beaucoup d'autres que cite Stallbaum, *Adnot. ad Ruddmann*, II, p. 352, 353.

85. *Pierides*. Ce nom était donné aux Muses à cause de la Pénie, contrée de Macédoine située aux environs de l'Olympe, où, selon la tradition, elles étaient nées de Jupiter et de Mnemosyne, et où probable-

MENALCAS.

Pollio et ipse facit nova carmina : pascite taurum,
Jam cornu petat et pedibus qui spargat arenam.

DAMOETAS.

Qui te, Pollio, amat, veniat, quo te quoque gaudet ;
Mella fluant illi, ferat et rubus asper amomum.

MENALCAS.

Qui Baviium non odit, amet tua carmina, Mævi, 90
Atque idem jungat vulpes et mulgeat hircos.

DAMOETAS.

Qui legitis flores et humi nascentia fraga,
Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herba

MENALCAS.

Parcite, oves, nimium procedere : non bene ripæ
Creditor ; ipse aries etiam nunc vellera siccat. 95

ment leur culte commença (cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 380, 381, 382). — *Pascite*, faites croître une génisse, que j'immolerais dans un sacrifice offert pour le salut de Pollion : c'est ainsi qu'on doit expliquer ce datif. — *Lectori*, selon Heyne, même sens que *recitatori*, c.-à-d. qui se laisse inspirer des vers par vous et les lit publiquement ; selon d'autres, qui lit, qui aime à lire les vers que vous inspirez. Cette seconde interprétation me semble préférable, à cause de *et*, qui, au vers suivant, forme une sorte d'opposition entre les idées : Il compose même.

86. *Nova carmina*, des vers comme on n'en avait point vu jusque-là. Quelques-uns ont cru qu'il fallait entendre ici les tragédies composées par Pollion, qui, comme on peut le voir dans Horace (*Odes*, II, 1), réunit à peu près tous les talents littéraires. Mais la tragédie n'était pas alors un genre nouveau à Rome. J'aimerais mieux croire que Pollion s'était fait le protecteur de cette nouvelle école de poésie dont Virgile et Horace furent les principaux représentants, et qui combattait les partisans et les imitateurs des anciens poètes. Les noms de Bavius et de Mévius, qui viennent deux vers plus loin, me semblent confirmer cette hypothèse.

87. Ce vers se répète, *Æn.* IX, 629.

88. *Quo te gaudet* (s.-ent. *pervenisse*), c'est-à-dire qu'il arrive à ce haut point de goût et de mérite poétique qu'il se réjouit de voir atteint par toi.

89. En même temps le poète souhaite à celui qui juge et pense comme il l'indique dans le vers précédent, de vivre dans l'âge d'or, c.-à-d. d'avoir tous les bonheurs. — *Rubus asper*, la ronce épineuse. — *Amomum*, arbrisseau de l'Inde, sur la vraie nature duquel les interprètes ne sont pas d'accord, mais qui représente ici d'une manière générale les parfums précieux.

90. Bavius et Mévius étaient deux poètes appartenant à l'école qui admirait et imitait surtout les anciens poètes. Cf. Weichert, *Poetarum latinorum reliquæ*, p. 310-315 et 404.

91. *Jungat vulpes*, s.-ent. *aratro*. Cette expression et la suivante sont des proverbes pour désigner des entreprises absurdes et qui échouent nécessairement. Ce vers est la contre-partie du vers 89 : Que celui qui aime Bavius et Mévius soit malheureux !

93. *Frigidus anguis*. Cf. Théocrite, XV, 58 : ψυχρὸν ὄφι.

94. *Parcite*, avec l'infinitif, est une manière poétique de défendre. Cf. *Æn.* III, 42. Les Grecs se servent dans le même sens de περιεσθαι.

95. Cf. Horace, *Satires*, II, 4, 21 :

DAMOETAS.

Tityre, paseentes a flumine reice capellas :
Ipse, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo.

MENALCAS.

Cogite oves, pueri : si lac præceperit æstus,
Ut nuper, frustra pressabimus ubera palmis.

DAMOETAS.

Heu, heu, quam pingui macer est mihi taurus in ervo ! 100
Idem amor exitium est pecori pecorisque magistro.

MENALCAS.

His certe neque amor causa est ; vix ossibus hærent,
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

« Pratensibus optima fungis Natura est ;
« aliis male creditur. »

96. Théocrite, V, 145 : Ἀγες ἐμαὶ θαρ-
σεῖτε κερουγίδες· σῦρον ὕμμε Πᾶσα·
ἐγὼ λοῦσῶ Σὺδραχίτιδος ἐνδοθι κλάνας. —
Reice, trochée. Syncope dans laquelle l'i
disparaît probablement (Lucien Muller, *De
re metrica L. P.* p. 271 ; Coissen, *Aus-
sprache*, etc., t. II, p. 394). Il y a quelques
autres exemples de cette licence : Stace,
Theb. IV, 574 ; Lucrèce, III, 876 ; IV, 1272.

97. Dans *erit*, la dernière syllabe s'al-
longe par l'effet de la pause coïncidant
avec la césure principale du vers. Cf. Lu-
cien Muller, *De re metrica L. P.* p. 328.

98. *Cogite*, rassemblez les brebis en les
dirigeant vers l'ombre. — *Præceperit*, aura
fait disparaître, desséché, ou enore,
gâté.

100. Théocrite, IV, 20 : Λεπτὸς μὲν
χρὼ ταῦρος ὁ πύργουχος. Le *Romanus* porte
arvo ; mais depuis Heinsius, sur le témoi-
gnage d'un grand nombre de manuscrits,
les principaux éditeurs ont rétabli *ervo*.
D'ailleurs, le contraste entre *macer* et
pingue ervum s'établit mieux. Que le tau-
reau soit décharné dans une terre grasse
qu'il labouré, cela n'a rien d'étonnant : il
n'y a aucun rapport entre la fertilité du
sol et l'embonpoint des animaux de
travail ; mais qu'il soit maigre au milieu
d'une pâture abondante, et c'est ce que si-
gnifie *ervum*, en français *fers*, ceci explique
les plaintes de Damocetas.

102. Théocrite, IV, 15 : Τήνας μὲν δὴ
τοιαῖς πόρτιος ἀντὰ λείπειται· τὸστέα. —
His, c.-à-d. *agnis*. — *Causa*, s.-ent. *ma-*

ciei. — *Vix ossibus hærent*. Cf. Gratius,
Cyneg. 290 : « Teneris vix artubus ha-
« ret. » — *Neque* donne lieu à de grandes
difficultés. Spohn voudrait que l'on sous-
entendît : *Neque pabulum*, ce qui amènerait
naturellement *neque amor* dans une phrase
élégamment balancée. Voss entend *neque*
par *ne... quidem* ; et on aurait ce sens : ton
taureau est amaigri par l'amour, de sorte
que tu sais la cause de son mal ; mais je ne
puis pas même assigner cette cause au dé-
périssement de mes agneaux, et je n'y vois
aucun remède. C'est le sens qu'adopte la ma-
jorité des commentateurs. Toutefois Mad-
vig, Cic, *de Fin. Excurs.* 3, ne l'admet pas.
Cet emploi de *nece* pour *ne... quidem*, n'ap-
partient qu'aux écrivains postérieurs à Au-
guste, et à Tite-Live ; un exemple d'Horace,
Sat. II, 3, 262, est contesté. Enfin ce *neque*
dans le sens de *ne... quidem* rend ici la pen-
sée un peu embarrassée ; j'admettrais volon-
tiers la conjecture d'Henri Estienne, renou-
velée par Heinsius, acceptée par Cunningham
et Brunck : « Hi certe (neque amor causa
est) vix ossibus hærent. » La construction de
neque devient alors très-régulière. Donat
cite ce vers de Virgile pour justifier *hisce*
au nominatif pluriel dans Terence, *Eunuch.*
II, 2, 38. Il croit donc que *his* est un no-
minatif. Cette forme ne peut être accueillie
dans Virgile. Il reste de cela que l'interpré-
tation de H. Estienne est ancienne, et l'on
peut admettre que dans les temps anciens le
texte se soit altéré parce que l'on n'aura
pas songé à la parenthèse.

103. Cette croyance au mauvais œil dont
l'influence s'exerce sur les êtres eloz qui le

DAMOETAS.

Dic, quibus in terris (et eris mihi magnus Apollo)
Tres pateat cæli spatium non amplius ulnas.

105

MENALCAS.

Dic, quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores ; et Phyllida solus habeto.

PALEMÓN.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.
Et vitula tu dignus et hic, et quisquis amores
Aut metuet dulces, aut experietur amaros.

110

corps n'a pas encore pris toute sa force était fort répandue chez les anciens. *Nescio quis* équivalait ici à *aliquis*. — *Fascinat*, jette un charme, un sort.

104. D'après Philargyrius, Virgile lui-même aurait donné l'explication de cette énigme devant Cornificius et Asconius Pedianus qui l'ont consignée dans leurs ouvrages. Le poète aurait eu en vue un certain Cælius de Mantoue qui après avoir dévoré son patrimoine n'aurait plus possédé que l'espace de trois coudées (*ulnæ*) destiné à son tombeau. Virgile, toujours au rapport d'Asconius, se serait proposé d'exercer la patience des grammairiens et des commentateurs. Son attente n'a pas été trompée. Philargyrius cite en effet cinq ou six explications différentes, dont l'une va jusqu'à prétendre qu'il s'agit du bouclier d'Achille sur lequel était représentée l'image du ciel. Servius croit qu'il faut répondre : au fond d'un puits, parce que l'espace du ciel qui s'offre à la vue n'a que trois coudées, c.-à-d. la largeur de l'orifice du puits. — *Tres amplius ulnas*. Après les comparatifs *plus*, *amplius*, *minus*, il est élégant de sous-entendre *quam*, avec le nominatif, le génitif et l'accusatif. Stallbaum donne de nombreux exemples de cette ellipse. *Annot. ad Ruddiman*, II, p. 106. Cf. Madvig, *Gr. lat.* § 305.

106. Ménalque désigne énigmatiquement l'hyacinthe ; sur les pétales de cette fleur les anciens croyaient voir les lettres A I ou Y, initiales du nom d'Ajax et de celui d'Hyacinthe. Cf. Ovide, *Metam.* XIII, 382-398 et XI, 162-219. — *Inscripti nomina*. Accusatif de la chose avec le passif ; sur cette construction, cf. Madvig, *Gramm*

lat. § 237. — Théocrite, X, 29 : Ἄ γρά-
πτὰ ὑάκινθος.

109. Théocrite, VI, 45 : Νίκη μὲν οὐ-
δαίλοισι, ἀνάσσατο δ' ἐγένοντο.

110. Passage très-difficile. Le texte des meilleurs manuscrits est celui-ci : *aut metuet dulcis aut*. Servius l'explique par : « Et tu et hic digni estis vitula et quicum-
« que similis vestri est. *Metuet dulces*, ti-
« mebit pro dulcibus, ne eos amittat. » Cela revient à dire : tous ceux qui, ressentant les douceurs de l'amour, sont inquiets et en alarmes, ou qui en éprouvent les amertumes, en un mot tous ceux qui agitent les passions de l'amour, savent chanter. A l'expression *metuere dulces amores*, on peut comparer *omnia tuta timens*, *Æn.* IV, 298. Les commentateurs ont multiplié les tentatives de correction sur ce passage. Hevye croyait ces deux vers privés d'un sens suffisant, et voulait les retrancher comme indignes de Virgile. Toutefois la pièce manque ainsi de sa clausule régulière. Wagner modifiant le premier *aut* fait *haut* (forme de la négation *haud* qui dans les manuscrits se confond souvent avec *aut*) et écrit : « Et quisquis amores
« haut metuet, dulces aut experietur ama-
« ros, » leçon dont le sens est clair : Qui-
conque ne méprisera pas l'amour, en sentira les douceurs et les amertumes. C'est une allusion aux circonstances chantées plus haut par les bergers. Mais il y a quelque embarras dans la disposition des derniers mots *dulces aut* etc. Forbiger propose une autre correction : « Et quisquis
« amores haud metuet dulces, haud expe-
« rietur amaros ; » c.-à-d. quiconque n'est pas timide en amour, se comporte hardiment lorsque l'amour fait sentir ses

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

douceurs, que l'objet aimé n'est point rebelle à la tendresse, n'éprouvera pas les amertumes de la passion. — Mais l'expression de *metuere dulces amores* prise dans ce sens est bien embarrassée. Ribbeck a remarqué que dans les manuscrits de Virgile, *metuere* et *temnere* se confondent quelquefois, que d'ailleurs la négation *haud*, outre la forme *haut*, a aussi la forme *lau* et il écrit *lau temnet dulces*, *haut*, etc., ce qui que Ladewig a admise en la ramenant à une orthographe moins savante. Ici

le sens est très-clair. Toutefois, avec Conington, je crois devoir maintenir le texte et l'interprétation que recommande la tradition.

III. Paléon était probablement sorti pour faire ouvrir les canaux d'irrigation qui servaient à arroser ses prés; il ordonne à ses esclaves de les fermer. On peut d'ailleurs trouver une allusion aux sources de la poésie qui viennent de s'épancher devant lui. Cf. Catulle, LXI, 231 : « Claudite ostia, virgines, Lusinus satis. »



ECLOGA IV.

POLLIO.

Virgile proclame que mettant cette pièce sous le nom d'un consul, il va hausser le ton et obliger la muse bucolique à parler un langage plus relevé. Enfin, dit-il, l'âge prédit par la sibylle de Cumes est arrivé, une nouvelle série de siècles se déroulera, et l'âge d'or, reparaisant sur la terre, coïncidera avec la naissance d'un enfant qui viendra au monde sous le consulat de Pollion. Avec cet enfant, la prospérité de l'univers se développera, et elle sera complète quand il aura l'âge d'homme. Le poète se livre alors aux transports de sa joie, et termine en encourageant le jeune enfant à mériter par sa grâce l'amour de ses parents.

Les Étrusques croyaient (et par eux cette opinion s'était introduite à Rome) que la vie de l'univers décrit un cercle, qui est comme une sorte d'année, dont les mois sont des époques de durée inégale, souvent moindres d'un siècle. Une divinité présidait à chacun de ces mois, Saturne au premier, Diane ou Lucina à l'avant-dernier, Apollon au dernier. Selon eux le neuvième mois s'était terminé à la mort de César, et l'année du monde devait bientôt recommencer sous le règne de Saturne. La philosophie académicienne et celle des stoïciens, alors populaires à Rome, admettaient des opinions semblables. Enfin c'était la doctrine des livres sibyllins. D'ailleurs, ces oracles, toujours si vénérés à Rome, venaient de subir une profonde altération. L'ancien recueil avait péri dans l'incendie du Capitole, en 83 avant Jésus-Christ; pour le remplacer on avait recueilli de tous côtés, surtout en Grèce et en Asie, des prédictions empreintes d'une forte teinte messianique et orientale (Preller, *Rœm. Mythol.* p. 272). Tout concourait à faire attendre une ère nouvelle, ère de délivrance et de prospérité. On put s'imaginer que cette époque était arrivée en 714 de Rome (40 avant Jésus-Christ). L'année précédente avait été désastreuse. L. Antonius, frère du triumvir, avait soutenu la guerre de Pérouse, à la suite de laquelle les partisans d'Antoine avaient été expulsés d'Italie. Mais Pollion, qui commandait pour Antoine en Vénétie, étant parvenu à rattacher à son parti Domitius Ahenobarbus, à qui obéissait l'ancienne flotte de Pompée, mettait le rival d'Octave en état de recommencer la lutte avec avantage. Le siège de Brindes semblait devoir être l'un des préludes de cette guerre, quand tout à coup l'entremise de Coccéius Nerva et les négociations conduites par Mécène et Pollion amenèrent une paix inespérée. L'allégresse se répandit partout, et Virgile, donnant

une forme poétique aux aspirations populaires, chanta le retour prochain de l'âge d'or. Seulement, d'après lui, c'est la naissance d'un enfant qui doit inaugurer ces siècles de bonheur. Quel est cet enfant ? Dès l'antiquité, ou du moins dès le quatrième siècle de l'ère chrétienne, on pensa que c'était le Christ. Lactance l'indiqua formellement (*Inst.* VII, 24), et, suivant Eusèbe, Constantin témoigna qu'il le croyait. Il est possible que dans une certaine mesure, comme je l'ai indiqué plus haut, quelques-unes des idées popularisées par les prophéties messianiques, aient été adoptées par Virgile comme lui fournissant d'utiles matériaux pour sa poésie. Mais il est certain qu'il a eu en vue un enfant qui était né déjà au moment où il écrivait. On a supposé qu'il s'agissait de celui dont était alors enceinte Octavie en épousant Antoine, et qui fut plus tard Marcellus. On a cherché une allusion à celui dont devait prochainement accoucher Scribonie, femme d'Octave, et qui fut Julie. Mais je viens de dire que d'après les termes de l'Églogue l'enfant auquel s'adresse Virgile semble être déjà né. D'ailleurs il ne pouvait guère dédier un poème aussi adulateur pour la famille d'Octave, à Pollion, à peine rallié, et jusqu'au dernier moment partisan d'Antoine à Rome. Il reste à accepter la tradition transmise par Asconius Pedianus, d'après laquelle Virgile a voulu désigner Asinius Gallus, fils de Pollion, qui naquit cette année même. Cette apothéose poétique de l'un des membres de la famille de son protecteur le plus assidu n'a rien qui doive étonner. Le rôle que Pollion avait joué dans la guerre, la part qu'il avait prise à la conclusion de la paix, le consulat dont il était revêtu par une des clauses du traité, le rendaient l'un des premiers personnages du monde. Octave n'était pas encore arrivé à un degré de puissance, où il accaparait nécessairement toutes les louanges et toutes les hyperboles poétiques. Pollion, de son côté, pouvait espérer, à la faveur des révolutions qui n'étaient pas encore terminées, d'atteindre à son tour le souverain pouvoir. Et cette ambition, qu'il n'abandonna peut-être jamais, fut aussi celle d'Asinius Gallus, l'époux de la femme répudiée de Tibère, et la victime des craintes jalouses de ce prince (*Tacite, Ann.* I, 13 ; VI, 23). A cette époque, Virgile, sans danger pour sa faveur auprès d'Octave et de Mécène, pouvait d'une manière aussi vague caresser les secrets désirs de son ami. Plus tard il ne l'eût pas fait ; mais il célébra assez Auguste pour que le souvenir de l'Églogue IV ne lui nuisît pas. Peut-être même dès ce temps chercha-t-on dans les événements de la famille d'Auguste des interprétations nouvelles de cette pièce, conformes à la conduite que Virgile tint le reste de sa vie, et le poète n'essaya point de contredire. J'inclinerais d'autant plus volontiers à le penser que d'après Asconius, c'est Asinius Gallus, qui prend soin lui-même d'expliquer que la pièce a été composée en son honneur. Mais que le problème soit ou non résolu, on n'en a pas moins sous les yeux un des plus brillants morceaux que Virgile ait écrits avant ses grands poèmes.

M. Gebauer (*de Poetarum Græcorum et imprimis Theocriti carminibus in eclogis adumbratis a Virgilio*, p. 61), M. Ribbeck (*Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, t. LXXV, p. 66) ont proposé pour cette pièce comme pour les autres une division en strophes.

Sicelides Musæ, paulo majora canamus.
 Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ.
 Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.
 Ultima Cumæi venit jam carminis ætas ;
 Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo. 5
 Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna ;
 Jam nova progenies cælo demittitur alto.
 Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
 Desinet ac toto surget gens aurea mundo,

1. La forme *Sicelides* est celle du substantif ; toutefois les poètes l'ont employée quelquefois comme adjectif. Cf. Ruddimann, II, p. 4.

2. *Myricæ*, les tamaris.

3. *Silvæ*, non moins que *arbusta* et *myricæ*, désigne les sujets dont s'occupe la poésie pastorale. Quelques interprètes ont cru qu'entre ces expressions, il y avait une différence formelle et que *silvæ* servait ici à marquer une espèce de poésie pastorale plus élevée que d'ordinaire. Mais ce n'est pas par l'opposition des mots *arbusta*, *silvæ*, que Virgile a voulu indiquer qu'il élèverait le ton ; c'est par l'épithète qu'il accole à *silvæ* : « *Silvæ* sint consule dignæ. »

4. *Cumæi carminis*, les prédictions de la Sibylle de Cumæ. Elle était chez les Romains considérée comme la première de toutes, probablement parce que c'est de Cumæ que le culte d'Apollon s'introduisit dans l'Italie. On croit que c'est la même que la Sibylle d'Erythrée. Cf. *En.* III, 441-452 ; VI, 9 et suiv. — *Ultima ætas*. C'est le dixième siècle, qui doit être suivi du renouvellement des temps et par conséquent de l'âge d'or. Voyez l'argument.

5. *Magnus ordo sæclorum*. Voy. l'argument. — *Ab integro nascitur* équivant à *incipit rursus ab initio*. La locution *ab integro*, semblable à *de integro* et *ex integro*, dont l'emploi est plus fréquent, se trouve encore dans Cic. *Ferrines*, I, 56.

6. *Virgo*, Δίκη, fille de Jupiter et de Thémis, qui, pendant l'âge d'or, vivait sur la terre ; quand parut l'âge de fer, elle remonta au ciel et y devint une constellation sous le nom d'Astrée, ou la Vierge. Cf. *G. II*, 473-474 ; Ovide, *Métam.* I, 149 et suiv. Dans Hésiode la même divinité est remplacée par Αἰδώς και Νέμεσις (*Ἔργα και Ἥμ.* 198. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 70). — *Saturnia regna*. Cf. *G. II*, 173, et l'argument.

7. *Nova progenies*, une nouvelle race d'hommes. — *Cælo demittitur*, comme en grec θετέθεν γέννησθεσι. Cf. Cic. *pro lege Manilia*, 14 : « Cn. Pompeium sicut « aliquem non ex hac urbe missum, sed « de cælo delapsum intuentur ; » et encore *ad Q. frat.* I, 1, 2. — *Demittitur*. Cf. *G. II*, 385 : « Nec non Ausoni, Troja « gens missa, coloni. »

8. *Nascenti puero*, Asinius Gallus. L'emploi de *nascens* est ici à remarquer ; ce participe présent se dit des choses dont la naissance est commencée et qui se développent, et non de celles dont la naissance est attendue (*G. III*, 390 ; I, 441 ; Horace, *Sat.* II, 4, 30). Dans ce dernier cas il faudrait employer *nasciturus*, ou *nascendus*. — *Quo*, à la naissance de qui.

9. *Gens ferrea*, la génération de l'âge de fer ; *gens aurea*, celle de l'âge d'or. Cf. Cic. *de Nat. Deorum*, II, 63 : « Ab « illo aureo genere, ut poete loquuntur ; » Hésiode, Ἔργα κ. Ἥμέρ. 109 : Χρύσειον

Casta fave Lucina : tuus jam regnat Apollo.
 Teque adeo decus hoc ævi, te consule, inibit,
 Pollio, et incipient magni procedere menses,
 Te duce. Si qua manent sceleris vestigia nostri,
 Irrita perpetua solvent formidine terras.
 Ille deum vitam accipiet, divisque videbit
 Permixtos heroas, et ipse videbitur illis,
 Pacatumque reget patrii virtutibus orbem.
 At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu

10

15

γένος μερόπων ἀνηρώπων : *G.* II, 538 : « aureus Saturnus. » — *Mundus* est souvent employé par les poètes dans le sens de la terre; cf. Horace, *Odes*, III, 3, 53 : « Quicumque mundo terminus obstitit, » « itunc tangat amnis. »

10. *Lucina* était ordinairement la même que Junon; cependant quelquefois aussi elle est la même que Diane. Non-seulement elle préside aux accouchements, mais elle protège les enfants nouveau-nés. Cf. Horace, *Carm. sæcul.* 13 : « Rite maturos » aperire partus Lenis, Ilithyia, tuere matres, Sive tu Lucina probas vocari Seu genitalis : Diva producas subolem. » Catulle, XXXIV, 13; Preller, *Röm. Mythol.* p. 284. Le nom de cette déesse vient, suivant Ovide, de *lucus*, parce qu'elle était spécialement adorée dans un bois sacré à la porte de Rome, ou plutôt de *lux, lucere*, d'où la forme *Lucina* et par syncope *Luna*. — *Tuus*, ton frère, puisque ici *Lucina* est Diane. Sur le règne d'Apollon, cf. argument.

11. *Decus hoc ævi*, équivalent à *hoc ævum decorum*. — *Adeo* se joint aux pronoms personnels, quand on passe dans le discours d'une personne à une autre, et que l'on veut fortement attirer l'attention sur celle-ci; cf. Hand, *Tursellinus*, I, 145. — *Inibit* a pour sujet *decus hoc ævi* : cet âge glorieux commencera. Le verbe *inire* est pris dans le sens intransitif, et c'est ainsi que l'entendent la plupart des commentateurs. D'ailleurs cet emploi intransitif est fréquent surtout au participe présent.

12. *Magni menses*. Ce sont ici les mois de l'année du monde, comme plus haut vers 5, *magnus ordo* est cette année même. De là l'épithète de *magni*. Quelques interprètes traduisent ce mot par : illustres.

13. *Te duce*, sous ton consulat. J'ai adopté la ponctuation de Ladewig, qui donne à l'idée une expression plus vive. — *Sceleris nostri*. Le poète désigne ainsi les guerres civiles. Il y en avait encore des traces, par exemple les descentes dont la flotte de Sextus Pompée menaçait les côtes de l'Italie méridionale et les empêchements qu'elle mettait à l'arrivée des blés d'Afrique.

14. *Irrita*, effacées, e.-à-d. après avoir été effacées.

15. *Ille*. C. à d. *nascens puer*. — *Deum vitam accipiet*. Dans l'âge d'or la vie des hommes est semblable à celle des dieux. Hésiode, *Ἔργ. γ.* Πρ. 112 : Ὡστε θεοὶ δ' ἔξωον ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες. Les dieux se laissaient aussi alors voir aux hommes; cf. Catulle, LXXV, 385, 386. — *Fidelitur illis*, il sera vu par eux, e.-à-d. au milieu d'eux. *Fideri* est pris ici au sens passif, et non au sens moyen de paraître.

16. *Pacatum*. Allusion à la part que Pollion a prise à la conclusion de la paix de Brindes. — *Reget*, e.-à-d. qu'il gouvernera le monde avec des titres semblables à ceux de son père. Un consul romain, à cette époque, pouvait encore se croire le premier personnage de la terre. Jusqu'à la bataille d'Actium, Octave laissa aux magistratures romaines toute leur importance. Lui-même, dénonçant la fin du triumvirat, eut soin de se faire le représentant du peuple et du sénat, et de prendre possession du consulat; cf. Dury, *Hist. des Romains*, II, p. 626.

18. *At* sert au poète de transition à la description de l'âge d'or. La force oppositive de cette particule est très-affaiblie et ne s'exerce qu'à l'égard de la digression précédente (10-17) qui pourtant elle-

Errantes hederas passim cum baccare tellus
 Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho. 20
 Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
 Ubera, nec magnos metuent armenta leones.
 Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.
 Occidet et serpens et fallax herba veneni
 Occidet ; Assyrium vulgo nascetur amomum. 25
 At simul heroum laudes et facta parentis
 Jam legere et quæ sit poteris cognoscere virtus,
 Molli paulatim flavescet campus arista,

même se rattache par plusieurs détails à cette description. — *Prima*. Ce sont les premiers avantages de l'âge d'or, ceux qui conviennent à l'enfance d'Asinius Gallus. — *Nullo cultu*. Cf. Hésiode, Ἔργα κ. ἤμ. 118 : καρπὸν δ' ἐπερσε ζείδωρος ἄρουρα Ἀπομαύτη. Ovide, *Met.* I, 108 : « Natos sine semine flores. » D'ailleurs on peut se reporter aux descriptions générales d'Hésiode, Ἔργα κ. ἤμ. 107-125 ; Ovide, *Metam.* I, 89-112 ; cf. aussi *G.* I, 125-128.

19. *Errantes*, qui promènent de tous côtés leurs tiges et leurs feuilles, comme il arrive par suite d'une végétation luxuriante. — *Baccare*. Cf. Pline, *H. N.* XXI, 6, 16 ; herbe fort estimée des anciens et dont ils tiraient un parfum ; peut-être est-ce la gantelée ou la digitale pourprée.

20. *Colocasia*. Cf. Pline, *H. N.* XXI, 15, 51 ; la colocasia. Ce mot est des deux genres, *colocasia*, féminin, et *colocasium*, neutre, dont Virgile emploie le pluriel. — *Fundet*, produira en abondance. — *Acantho*. Cf. *Bucol.* III, 45.

21. *Ipsæ*, d'elles-mêmes. — C'est ainsi que Théocrite, XI, 12, emploie αὐτοὶ pour αὐτόμαστοι ; cf. d'ailleurs *G.* II, 10. — Horace, *Épodes*, xvi, 49, 50 : « Illic « injussa veniunt ad mulctra capelle ; « Refert que tentata grex amicus ubera. » — *Distenta*. Cf. Lucrèce, I, 258 : « Et can- « dens lacteus humor Uberibus mauat dis- « tentis. »

22. *Nec magnos metuent*, etc. Cf. *Bucol.* V, 60.

23. *Ipsa*. Voy. vers 21. — *Blandos* s'applique ici probablement à l'odeur ; Lucrèce, II, 846 : « Nec jaciunt ullum pro-

« prio de corpore odorem. Sicut amara- « cium blaudum stactæque liquorem Et nardi « florem, nectar qui naribus halat. »

24. *Herba veneni*, l'herbe empoisonnée, l'herbe du poison. C'est un génitif déterminatif ; cf. Madvig, *Gr. lat.* § 286. Voyez *Buc.* V, 26 ; *G.* I, 134. — *Fallax*. Cf. *G.* II, 152 : « Nec miseros fallunt aco- « nita legentes. »

25. *Amomum*, cf. *Bucol.* III, 89. Le poète ajoute à dessein l'épithète *Assyrium*. Il veut dire que cette plante, qui croît surtout en Orient et qui est recherchée à si grands frais, se trouvera partout.

26. *At* marque la transition entre les événements qui signaleront la jeunesse d'Asinius Gallus et ceux qu'aura vus son enfance. Cf. vers 18. — *Simul* équivalent à *simul atque* ; cf. *Æn.* XI, 908. — *Heroum laudes*. Cf. Homère, *Iliade*, IX, 524 : Κλέξ ἀνδρῶν Ἥρώων. — Le *Romanus* porte *parentum*, qui équivaldrait alors à *majorum*. Mais si, comme je le crois, il faut rapporter cette Églogue surtout à la louange de Pollion, *parentis* est préférable ; c'est d'ailleurs la leçon du plus grand nombre des manuscrits, confirmée par le témoignage de Servius et de Nonius.

27. *Quæ sit* équivalent à *qualis et quanta*.

28. Cf. Horace, *Épodes*, XVI, 43 : Red- « dit ubi Cererem tellus inarata quotan- « nis, Et imputata floret usque nivea. » Les interprètes sont en désaccord sur la manière d'entendre *molli*. Mais en plaçant ce mot en tête du vers, Virgile indique nettement que c'est sur lui qu'il veut attirer l'attention. J'explique donc avec Wagner, Forbiger, Ladewig et plusieurs au-

Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
 Et duræ quercus sudabunt roscida mella. 30
 Pauca tamen suberunt priscae vestigia fraudis,
 Quæ tentare Thetim ratibus, quæ cingere muris
 Oppida, quæ jubeant telluri infundere sulcos.
 Alter crit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo
 Delectos heroas; erunt etiam altera bella, 35
 Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.
 Hinc, ubi jam firmata virum te fecerit ætas,
 Cedet et ipse mari vector, nec nautica pinus
 Mutabit merces: omnis feret omnia tellus.
 Non rastros patietur humus, non vinea falcem: 40

tres : dépourvû de barbes piquantes. L'épi jusque-là avait besoin d'être protégé contre l'avidité des oiseaux. Ils deviennent inoffensifs : l'épi n'a plus ses défenses. Là est la merveille. Cf. Cicéron, *de Senectute*, 15 : « Herbescent viriditas... fundit frugem spicis... et contra avium minorum morsum inimitur vallo aristarum. »

29. *Rubens uva*. Cf. Horace, *Épôles*, II, 20 : « Uva certans purpure; » *G.* II, 97.

30. *Duræ quercus*. Cf. *Æn.* VIII, 315 : « Duro robore. » — *Sudabunt*. Rare exemple dans la bonne latinité de *sulare* construit au sens transitif : distilleront. Cf. Ovide, *Métam.* I, 112 : « Flavaque de viridi stillabant ilice mella; » *G.* I, 131 : « Mellaque decessit foliis. » Les anciens croyaient que le miel était une rosée. Plin., *H. N.* XI, 12 : « Venit hoc (mél) ex aere et maxime siderum exortu, præcipueque ipso Sirio exsplendescente fit. — Itaque... folia arborum melle roscida inveniuntur. » Sénèque, *Ep.* 84 : « Quibusdam placet, non faciendi mellis scientiam apibus esse, sed colligendi. » Enfin Virgile, *G.* IV, 1 : « Aerii mellis caelestia dona. »

31. *Priscae vestigia fraudis*, les traces des habitudes de l'âge de fer. Qu'on n'oublie pas que l'âge d'or n'est pas encore complètement arrivé.

32. *Tentare Thetim ratibus*, c'est affronter la mer et ses dangers. Tacite, *Germanie*, 34, a dit *tentare Oceanum*. — *Thetis* dans le sens de la mer, se trouve

encore dans Martial, X, 30, 11; Claudien, *de Raptu Proserp.* I, 148; enfin Virgile lui-même a employé *Neptunus* dans ce sens, *G.* IV, 29.

33. *Le Romanus* porte : *Tellurem infundere sulco*. Mais Virgile a dit, *Æn.* V, 142, *infundere sulcos (mari)* pour *navigare*. On peut donc conserver une leçon appuyée par un grand nombre de manuscrits et consacrée par la plupart des éditeurs. Virgile a plusieurs fois omis comme ici le sujet de l'infinitif actif régime du verbe qui signifie : ordonner.

34. *Tiphys* était le pilote du vaisseau Argo; Orphée, *Argon.* 122, 723; Apoll. Rhod. I, 105; Ovide, *Heroides*, VI, 48.

35. *Delectos heroas*. Cf. Ennius, *Tragœd. Reliquiæ*, ed. Valben, v. 284 : « Argo, quia Argivi in ea dilecti viri vecti. »

37. *Firmata atas*. Cf. Silius, III, 84 : « Inde, ubi flore novo pubescet firmior ætas. »

38. *Et ipse*, lui aussi. Cf. Wagner, *Quest. Virgil.* XVIII, 2, g. — *Pinus* équivaut à *navis*; cf. *Æn.* X, 206.

39. *Mutabit merces*. Cf. Horace, *Satires*. I, 4, 29. — *Omnis feret omnia tellus*; cf. *G.* II, 109.

40. Cf. Catulle, LXIV, 39 : « Non in milis curvis purgatur vinea rastris : Non glebam pronò convellit vomere taurus : Non falx attenuat frondatorum arboris umbram. » *G.* II, 421. — *Rastrum* a deux pluriels, *rastra*, et *rastri*; le second est le plus usité.

Robustus quoque jam tauris juga solvet arator ;
 Nec varios discet mentiri lana colores,
 Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti
 Murice, jam croceo mutabit vellera luto ;
 Sponte sua sandyx pascentes vestiet agnos. 45
 Talia sæcla, suis dixerunt, currite, fuis
 Concordes stabili fatorum numine Parcæ.
 Adgredere o magnos (aderit jam tempus) honores,
 Cara deum suboles, magnum Jovis incrementum !
 Aspice convexo nutantem pondere mundum, 50

41. *Robustus*. Cf. Lucrèce, V, 930 : « Nec robustus erat curvi moderator arator ; » VI, 1251 : « Et robustus item curvi moderator aratri. » — *Tauris* est au datif.

42. *Mentiri*, se revêtir d'une couleur menteuse; cf. Pline, *H. N.* XXXV, 6, 29 : « Viride quod chrysocollam mentitur. »

43. *Ipse*, cf. vers 21, comme *sponte*, naturellement. — *Suave rubenti*. Cf. *Bucol.* III, 63.

44. *Murice*. *Murex* est le coquillage qui produit la pourpre; Virgile l'emploie plusieurs fois pour la couleur elle-même. — *Mutabit vellera luto*. Cf., pour la construction, Tacite, *Ann.* II, 6 : « Rhenus « id vocabulum mutat Mosa flumine. » — *Luto*, gaude, sorte de plante, qui sert à teindre en jaune. Cf. Pline, *H. V.* XXXIII, 5, 26.

45. *Sandyx*, l'écarlate. Pline (*H. N.* XXXV, 6, 23) croit que Virgile attribue cette couleur à une plante tinctoriale. — *Pascentes* doit être considéré comme le participe présent du déponent *pasci* et non de l'actif *pasco*, qui se trouve rarement dans le sens de paître.

46. Construisez : *Parcæ dixerunt suis 'usis, Currite talia sæcla*. Il y a dans ce vers une imitation évidente de Catulle, LXIV, 327 : « Sed vos, que fata sequimur, Currite ducentes subtemina, currite, « fusi. » Seulement Virgile a donné un régime à l'accusatif au neutre *currere* comme dans les expressions *currere æquora* (*Æn.* III, 191); *currere stadium* (*Cic. de Offic.* III, 10, 42).

47. *Stabili fatorum numine* est un ablatif de cause qui détermine l'expression

concordes, et qui en même temps exprime la certitude que les paroles des Parques s'accompliront. Cf. *Ciris*, 124 : « Regnum « que futurum Concordes stabili firmanant « numine Parcæ. » — Les *Parques* étaient proprement des déesses de la naissance; leur nom vient de *partus, parere*. Plus tard on les assimila aux *Μοῖραι* des Grecs, et elles devinrent les divinités qui président à la mort comme à la naissance. Les artistes les représentent filant. Le *fatum* était en réalité la parole qui exprime la volonté de Jupiter (Servius, *ad Æn.* X, 628). *Fata* au pluriel signifie les destinées particulières des hommes, des villes et aussi les volontés divines exprimées à cet égard par la bouche des prophètes et des sibylles. On a appliqué ce terme aux prophétesses elles-mêmes; et dans la littérature depuis Auguste on s'en servit de plus en plus pour désigner les Parques. Cf. Preller, *Römische Mythol.* p. 564, 565.

48. *Adgredere*, etc., exerce (alors, *ubi firmata virum te fecerit ætas*) les illustres magistratures.

49. Ce vers est reproduit dans le poème de *Ciris*, 397 : « Cara Jovis suboles, ma « gnum Jovis incrementum. » *Deum*, au pluriel, équivaut à *dei alicujus*. Cf. *Æn.* VI, 322 : « Anchisa generate, deum certis « sima proles. » — *Jovis incrementum*, comme en grec *ἠρξίμυξ Διός*. — Le mot de quatre syllabes, en formant un vers spondaïque, donne à la parole un caractère plus solennel.

50. Le poète fait tressaillir le monde de joie à l'approche de l'âge nouveau qui se prépare. — *Pondus convexum*, c'est la masse immense que forme la voûte du

Terrasque tractusque maris cælumque profundum ;
 Aspice, venturo lætantur ut omnia sæclo.
 O mihi tum longæ maneat pars ultima vitæ,
 Spiritus et, quantum sat erit tua dicere facta :
 Non me carminibus vincet nec Thracius Orpheus, 55
 Nec Linus, huic mater quamvis atque huic pater adsit,
 Orphei Calliopea, Lino formosus Apollo.
 Pan etiam, Arcadia mecum si iudice certet,
 Pan etiam Arcadia dicat se iudice victum.

ciel; l'expression de *pondere convexo* équivalait donc ici d'une manière figurée à *tota mole*.

51. Ce vers se répète, *G. IV*, 222. — Virgile, imitant Homère dans l'emploi de *τε*, allonge quelquefois (il offre en tout seize exemples de cette licence) l'enclitique *que* se rencontrant avec *Parsis*, c.-à-d. la syllabe du temps fort du second pied. Mais il a soin de faire toujours suivre l'enclitique de deux consonnes, d'une liquide ou de la sifflante. Cf. Lucien Muller, *De re metrica Poet. Latin.*, p. 322.

52. Le *Palatinus* et quelques autres manuscrits ont *lætatur*. Toutefois, j'ai préféré avec Heyne, Voss, Wagner, *lætantur*, que donne le *Romanus*. L'interrogation indirecte demande le subjonctif. Mais après *aspice ut*, *viden ut*, on trouve souvent l'indicatif. L'écrivain n'appelle point l'attention sur un fait dont lui-même est incertain. C'est tout simplement une manière oratoire de mettre sous les yeux un fait très-sûr et en quelque sorte présent. Virgile offre plusieurs exemples de cette construction.

53. Il y a ici un mouvement semblable à celui qui a inspiré Pésiode, *Ἐργ. 222* Πμ. 172, 173 : Μιχρέτ' ἔπειτ' ὄψεσθ' ἔγω πέμπτοισι μετέτινι Ἀνδράσιν, ἀλλ' ἢ πρόσθε θζανέιν ἢ ἔπειτα γενέσθαι. Seulement le poète grec désire ne pas voir un âge pire que celui au milieu duquel il vit; le Romain souhaite d'assister à la résurrection de l'âge d'or. Avec Ribbeck, d'accord avec le *Romanus* et le *Palatinus*, j'écris *o mihi tum longæ*, etc., dont le sens est très-clair. D'autres écrivent *tum longæ*, avec les mss. inférieurs; ils entendent alors : puissé-je atteindre la

vieillesse d'une vie assez longue pour voir ce temps-la. Mais l'ellipse est bien forte.

54. *Spiritus*, l'inspiration poétique. Cf. Propertius, III, 15, 40 : « Qualis Pindarico « spiritus ore sonat. » — *Sat erit* se construit avec l'infinitif par une tournure grecque fréquente chez les poètes. Cela se présente surtout avec les locutions ou les mots qui signifient pouvoir, capacité, disposition.

55. *Non... nec... nec*. Emploi pléonastique de la négation pour donner plus de force à la pensée. Cf. Wagner, *Q. Virgil.* p. 535.

56. *Hic* répété est ici pour *alter... alter*; ou *hic... ille*. Les poètes, et Virgile en particulier, offrent plusieurs exemples de cette licence. — *Adsit*. Invoqués par les poètes, les dieux viennent à leur aide; et c'est ici le sens d'*adesse*. Cf. *G. I*, 18.

57. *Orphei*, forme grecque du datif : le mot a la valeur d'un spondée. Orphée et Linus, les plus célèbres chanteurs des temps héroïques, étaient fils, le premier de la muse Calliope et d'Œagrus, roi fabuleux et fleuve de Thrace; le second, d'Apollon et de la muse Terpsichore. — *Calliopea*, Καλλιόπεια, est une forme moins usitée que *Calliope*, nom de la mère d'Orphée, mais qu'on trouve dans Ovide, *Fastes*, V, 80, et dans Propertius, I, 2, 28. Calliope est la première des Muses.

58. *Pan*. Cf. *Bucol.*, II, 32. — *Arcadia iudice*, en prenant pour juge l'Arcadie, c.-à-d. même en choisissant les juges entre les Arcadiens, dont il est le dieu national, et, par conséquent, qui peuvent avoir des préférences pour lui.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem :

60

Matri longa decem tulerunt fastidia menses.

Incipe, parve puer : cui non risere parentes,

Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

60. Heyne, Voss, Wunderlich expliquent *risu cognoscere*, comme s'il y avait *e risu cognoscere* : commence, apprends à connaître ta mère à son sourire. Mais alors il est difficile de saisir la liaison qui unit ce vers au suivant. Avec Servius, Wagner, Forbiger, Ladewig, j'aime mieux entendre : commence à montrer à ta mère, en lui souriant, que tu la connais. *Incipe cognoscere risu* équivaut à *incipe ridere et incipe cognoscere*.

61. *Tulerunt*. Anapeste, licence de quantité fréquente dans Virgile. Dans la finale *erunt*, *e* était commun de son temps. Cf. Lucien Müller, *Te re metrica Poet. Lat.*, p. 365. — *Fastidia*. C'est ce mot qui semble déterminer le sens du vers précédent : Pour consoler ta mère des longs ennuis de dix mois, pendant lesquels elle t'a porté dans son sein, réjouis-la de ton sourire.

62-63. *Cui non risere parentes*, etc. Allusion à la légende de Vulcain. Dédaigné par Jupiter et Junon, il fut précipité dans l'île de Lemnos ; Jupiter refusa de l'admettre à la table des dieux, et Minerve n'en voulut point pour époux. On explique *risere* comme s'il y avait *arrisere*. Il y a sur ce passage une variante très-importante citée par Quintilien, *Inst. Orat.* IX, 3, 8 : « Est figura et in numero ; vel cum singulari « pluralis subjungitur... vel ex diverso, « *Qui non risere parentes* (sic codd.),

« *Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est* ; ex illis enim, qui non risere, « hic quem non dignata. » On prétend que Quintilien a dû avoir sous les yeux un exemplaire où se trouvait *quoi pour cui*, et qu'il a confondu *quoi* avec *qui*. Je sais que les citations de Quintilien ne sont pas toujours exactes ; mais dans un passage comme celui-ci, je crois, avec Bonnell, qu'à moins qu'il n'eût perdu toute intelligence, il n'a pu citer à faux. Il me semble que c'est *risere* qui a dû amener le le copiste à écrire *parentes*, et qu'il faut rétablir avec Bonnell *parenti*. Avec *parentes*, qui devenait inintelligible, et c'est de *qui* qu'on a fait *quoi*, et plus tard *cui* ; de plus, *risere* garde ici le sens qu'avait plus haut, d'après le témoignage de Servius, *cognoscere risu*. Aussi, quoique j'aie conservé dans le texte la leçon vulgaire, je n'hésite pas à croire que Virgile a écrit *qui non risere parenti*, *Nec deus hunc*, etc., avec une syllepse qui n'a rien de plus extraordinaire que celle de Racine : « Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge, Vous souvenant mon fils que caché sous ce lin, Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin. » La syllepse de Virgile se développe même régulièrement. Il commence par une espèce de maxime générale qui appelle le pluriel, et termine par un fait particulier qui sert d'exemple, d'où le singulier *hunc*.



ECLOGA V.

DAPHNIS.

Deux bergers, Mopsus et Ménalque, se rencontrent ; ils entrent dans une grotte pittoresque, et chantent, Mopsus, la mort de Daphnis, Ménalque, son apothéose ; ils se séparent après s'être fait l'un à l'autre des présents rustiques.

D'après les citations qui se trouvent dans les derniers vers, on peut admettre que cette Églogue fut composée après la seconde et la troisième.

D'ailleurs on croit généralement que sous le nom de Daphnis, Virgile a voulu célébrer allégoriquement Jules César. Octave, en 710, peu de temps après la mort de César, avait institué des jeux en l'honneur de Vénus Genitrix, que César proclamait par Énée le dernier anneau de la chaîne généalogique qui le rattachait au ciel. Quand le triumvirat fut constitué, les triumvirs s'engagèrent par serment à ratifier tous les actes de César. Octave s'empessa de mettre à profit la croyance populaire qui prétendait que César avait été reçu parmi les dieux, et qui en donnait pour preuve l'apparition récente d'une comète. L'anniversaire de sa naissance fut célébré en 712 (avant Jésus-Christ 42), au mois *Quintilis*, qui prit le nom de *Julius*. Les habitants de la Transpadane, délivrés récemment des dangers de la guerre de Modène, pouvaient s'abandonner avec plus de liberté à l'allégresse de cette fête ; de plus ils avaient des raisons particulières d'aimer le dictateur qui, en 705, leur avait à tous accordé le droit de cité. Virgile, pour conserver à sa poésie le caractère pastoral, emprunta dans son éloge le voile du nom de Daphnis, le héros ou demi-dieu protecteur des bergers de Sicile, dont les amours et la mort prématurée avaient été déjà souvent traités par les poètes bucoliques (Théoc. I et VII).

On trouve ici une des espèces du chant *amébée*. Au lieu de se répondre par courtes strophes, comme dans l'Églogue III et l'Églogue VII, les bergers font entendre l'un après l'autre deux morceaux d'une longueur déterminée et qui sont deux parties différentes du même sujet. M. Ribbeck a voulu établir un système de strophes dans la pièce entière. Cf. p. 15 et suivantes de son édition, et *Neue Jahrbuch für Philologie und Pädagogik*, t. LXXV, p. 73.

MENALCAS, MOPSUS.

MENALCAS.

Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo,
 Tu calamos inflare leves, ego dicere versus,
 Hic corylis mixtas inter consedimus ulmos ?

MOPSUS.

Tu major ; tibi me est æquum parere, Menalca,
 Sive sub incertas Zephyris motantibus umbras, 5
 Sive antro potius succedimus. Aspice, ut antrum
 Silvestris raris sparsit labrusca racemis.

MENALCAS.

Montibus in nostris solus tibi certat Amyntas.

MOPSUS.

Quid, si idem certet Phœbum superare canendo ?

1. *Boni*. Cf. Théocrite, VIII, 3 : Ἄμψω συρίσσειν δεδραμένω, ἄμψω ἀείδειν. Virgile, à l'imitation des Grecs, construit souvent *bonus, felix, peritus, paratus*, etc., avec l'infinitif. Cf. Valérius Flaccus, I, 438 : « Gladio bonus ire per hostes. »

2. *Calamos leves*. C'est la flûte de roseau. — *Dicere* équivalent à *canere*.

3. Construisez : *inter ulmos mixtas corylis*. Quelques éditeurs ont admis *consedimus*. J'ai retenu *consedimus*, leçon des meilleurs manuscrits.

4. *Major*. Sous-ent. *natu*.

5. *Incertas umbras* équivalent à *umbras tremulas*. Cf. Calpurnius, *Ecl.* V, 101. Le sens de ces mots est d'ailleurs expliqué par *Zephyris motantibus*. *Motare* est un fréquentatif de *movere*, avec lequel on peut ici sous-entendre *eas*.

6. *Antro* est au datif. Cette manière de construire *succedere* est plus rare et plus ancienne que l'emploi de l'accusatif avec une des prépositions *in, ad, sub*.

7. *Aspice, ut sparsit*. Sur cet usage de l'indicatif, cf. *Buol.* IV, note du vers 52. — *Labrusca*, ἀγριάμπελος, lambruche, vigne sauvage. Cf. Pline, *H. N.* XXIII, 1, 14. — *Spargere raris racemis* équivalent à *circumvestire racemis sparsis*.

8. Avec les derniers éditeurs, j'ai admis

certat, que donne le *Romanus*; les anciennes éditions ont *certet*, qui peut aussi être défendu grammaticalement. Seulement le sens est un peu différent. Avec *certat* il faut entendre : seul, Amyntas te dispute le premier rang ; avec *certet* on entendrait : seul il pourrait te disputer, etc. — Sur l'emploi du datif avec les verbes qui expriment l'idée de lutte, de combat, cf. *G.* II, 99.

9. *Quid, si idem certet*. Selon Burmann, le sens est : *Tam temerario est hæc provocatio Amyntæ ac si Phœbum provocaret*. Nous disons en français : Et pourquoi n'irait-il pas aussi disputer la palme du chant à Phœbus ? c.-à-d. : il y a autant de présomption chez lui à me disputer le premier rang qu'il y en aurait à le disputer à Phœbus. — Selon Heyne, il faut entendre : *Hoc enim aude, ut se mihi æquiparet, necum certet, nihil mirum, cum idem ille ita temerarius sit, ut cum diis congrediatur*. En français : Sans doute, n'irait-il pas (tant il est présomptueux) disputer la palme à Phœbus lui-même ? — N'y a-t-il pas dans le premier sens, de la part de Mopsus lui-même, qui semble se mettre de pair avec Phœbus, un excès de présomption ? Je préfère le second. Il y a d'ailleurs

MENALCAS.

Incipe, Mopse, prior, siquos aut Phyllidis ignes, 10
 Aut Alconis habes laudes aut jurgia Codri.
 Incipe ; pascentes servabit Tityrus hædos.

MOPSUS.

Immo hæc, in viridi nuper quæ cortice fagi
 Carmina descripsi et modulans alterna notavi,
 Experiar. Tu deinde jubeto ut certet Amyntas. 15

MENALCAS.

Lenta salix quantum pallenti cedit olivæ,

dans cette phrase un tour ironique, marqué par le subjonctif. Ménalque, pas plus que Mopsus, n'admet la supériorité d'Amyntas. Mais le second renchérit sur la raillerie du premier. Le nom d'Amyntas, *Bucol.* II, 35, 39, a déjà servi à désigner un rival impuissant et jaloux. S'agit-il de quelque poète émule ou adversaire de Virgile, comme l'étaient Bavus et Mévius? Cela est possible. Les anciens interprètes admettent généralement que dans la cinquième Églogue, Virgile s'est mis en scène sous le nom de Ménalque (cf. v. 86, 87), que Mopsus représente Émilius Macer, son ami, poète mantouan, et qu'Amyntas est Cornificius (Servius, *ad Bucol.* V, 8).

10. Cf. Théocrite, I, 19 et suiv. Sur la forme *siquos... habes*, cf. *Bucol.* III, 52. Seulement, ici la nuance de mépris n'existe pas : Dis tout ce que tu voudras de ce que tu sais, soit... soit... etc. — Phyllis, Alcon, sont des noms dus à l'invention du poète. Quant à Codrus, dont le nom se retrouve plus loin (*Bucol.* VII, 22, 26), les uns veulent que ce soit un poète grec qui composait alors des idylles à Rome, les autres croient qu'il est le même qu'un certain *Arbitus* nommé par Horace, *Épîtres* I, 19, 15, qui s'appelait aussi *Cordus*, et qui était d'origine africaine (cf. Weichert, *Poet. latin. reliq.* p. 402).

13. *Immo*, au contraire je vais dire, etc. C'est comme s'il y avait : *non illa experiar que tu jubes me canere, sed hæc*, etc.

14. *Carmina*. Je transcris la note de Ladewig : Mopsus veut essayer (*experiar*) de récrire sous la forme d'un chant continu, ce qu'il a gravé sur l'écorce d'un hêtre, en le faisant entendre sous la forme d'un

chant *amécéc*. Le pluriel *carmina* désigne ici les diverses parties du morceau qui va suivre : la douleur que cause la mort de Daphnis, les mérites par lesquels il s'est illustré, les conséquences de sa mort, les honneurs funèbres qui lui ont été rendus. *Carmen*, au vers 45, désigne l'ensemble de ces parties. Plus bas enfin, au vers 55, *carmina* signifie les parties séparées du chant de Ménalque, *carmen*, au vers 81, l'ensemble des parties. — Il est de plus à remarquer que le chant de Mopsus et celui de Ménalque se répondent par leurs divisions et par l'opposition du sens contenu dans chacune de ces divisions. Pour mieux faire ressortir cet art de composition, j'ai marqué les parties de ces deux fragments par les lettres grecques dont s'est servi Ribbeck. — *Modulans alterna notavi*. A mesure que Mopsus écrivait ses vers sur l'écorce du hêtre, en les chantant, il s'arrêtait après chaque partie et faisait entendre sur sa flûte quelques mesures, qui alternaient avec le chant, et il a marqué les endroits où la voix devait s'arrêter pour faire place au son de la flûte. Construisez donc et entendez avec M. Dubner : *Incisus partibus, modulabatur, il est, modulationem vel musicos modos aptabat, et notavit alterna, il est, locos ubi fistula, cum voce alternans, cantum excipiebat*.

15. Quelques manuscrits omettent *ut*; mais le *Romanus* et d'autres le conservent : cf. d'ailleurs Horace, *Sat.* I, 4, 122 : « Jubebat ut facerem quid; » Lucain, IX, 696 : « Jussit, ut... mixti serpentibus essent. »

16. Cf. Théocrite, V, 92-95. — *Pallenti*. Cf. *Bucol.* III, 39.

Puniceis humilis quantum saliuuca rosetis,
 Iudicio nostro tantum tibi cedit Amyntas.
 Sed tu desine plura, puer; successimus antro.

MOPSUS.

2. Exstinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim 20
 Flebant (vos coryli testes et flumina Nymphis),
 2. Cum complexa sui corpus miserabile nati
 Atque Deos atque astra vocat crudelia mater.
 3. Non ulli pastos illis egere diebus
 Frigida, Daphni, boves ad flumina, nulla nec annem 25
 Libavit quadrupes nec graminis attigit herbam.
 Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
 Interitum montesque feri silvæque loquuntur.
 7. Daphnis et Armenias curru subjungere tigres

17. *Saliunca*, la valériane celtique; cf. Plîne, *H. N.* XXI, 7, 20.

19. Avec les principaux manuscrits suivis par Ribbeck et Ladewig, j'ai mis ce vers dans la bouche de Ménélaque.

20. *Crudeli funere*, même sens que *acerba morte*. Daphnis était mort dans la fleur de la jeunesse.

23. Exemple rare de l'emploi de *atque*... *atque* pour *et*... *et*. Cf. Haud, *Tursellinus*, I, p. 510. — *Vocat crudelia*. Cf. Térence, *Adelphes*, V, 7, 13 : « Jam « lepidus vocor. » Virgile a dit lui-même, *G. IV*, 356 : « Crudelem nomine dicit. » — *Astra*. A cause de l'influence que les croyances astrologiques attribuaient aux astres sur la vie humaine. — *Mater*. Dans la fable de Daphnis, la nymphe dont il était le fils; allégoriquement, Vénus, de qui les Jules se disaient descendus par Enée et Iule.

24. Les bergers ne conduisirent pas leurs troupeaux d'abord au pâturage et de là à l'abreuvoir. L'ordre des mots *pastos... egere* indique l'ordre des actions. Cf. Moschus, III, 23, 24 : *Καὶ αἱ βόες αἱ ποτὶ τρυφῶναι Ἰδαυδομένοναι γόσονται καὶ οὐκ ἐπιβήσονται νέμεσθῆαι*.

25. *Nulla... nec... nec*. Cf. *Bucol. IV*, 55. — Suétone, *César*, 81 : « Equorum « greges, quos in trahiendo Rubicone flumine consecrarat, comperit pertinacissime « pabulo abstinere, ubertimque flere. »

26. *Libavit*. En prose on emploie une expression un peu plus développée, *libare gustu*. — *Quadrupes*, étant adjectif, suit le genre du substantif sous-entendu, et par conséquent peut être des trois genres. Il est masculin, si l'on sous-entend *equus*, neutre, si l'on sous-entend *animal*. Ici on peut sous-entendre *bestia*. Cf. Ruddimann, I, p. 22, qui cite encore un exemple de Cicéron, *de Natura Deorum*, II, 44 : « Vasta quadrupes. » — *Graminis herbam*, les jeunes pousses du gazon; cf. *G. I*, 134 : « Frumentum herbam. »

27. *Pœnos* pour *Afros*, épithète d'ornement. — Cf. Théocrite, I, 71 : *Τῆνον μᾶν θῶες, τῆνον λύκοι ὠδύρακτο, Τῆνον γῶα ὄρουμῶο λέων ἐκλαυσε θανάοντα*. — *Ingemuisse interitum*. On emploie plus souvent avec *ingemere* le datif, et l'ablatif seul ou avec une préposition.

28. *Loquuntur* équivaut à *testantur*.

29. Dans les vers suivants sont cités les services rendus par Daphnis à l'agriculture; seulement l'allusion n'est directe que pour l'éducation des vignes et le culte de Bacchus qui s'y rattache immédiatement. Plus loin (35 etsuiv.) on peut voir par les dommages que cause son absence, qu'il s'occupait aussi de Féléve des troupeaux (*Pales* et *Apollo*) et du labourage. — *Et*, c.-à-d. que, outre beaucoup d'autres titres de gloire qu'on ne cite pas, Daphnis eut celui-là. — *Curru subjungere tigres*. D'a-

- Instituit, Daphnis thiasos inducere Bacchi
 Et foliis lentas intexere mollibus hastas.
 Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
 Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis :
 Tu decus omne tuis. Postquam te fata tulerunt,
 Ipsa Pales agros atque ipse reliquit Apollo. 35
- δ Grandia sæpe quibus mandavimus hordea sulcis,
 Infelix lolium et steriles nascuntur avenæ :
 Pro molli viola, pro purpureo narcisso,
 Carduus et spinis surgit paliurus acutis.
 Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras. 40
 Pastores ; mandat fieri sibi talia Daphnis :

pres la légende, a son retour de l'Inde, Bacchus était porté sur un char attelé de tigres. — *Curru*, ancienne forme de datif pour *curru*.

30. *Thiasos*, les danses auxquelles se livraient les suivants du cortège de Bacchus. — *Inducere* n'est pas ici pour le simple *ducere* (*ducere choros*, conduire des danses), mais signifie introduire, mettre en usage. — Je conserve avec les meilleurs manuscrits *Bacchi*; quelques autres, suivis par les anciennes éditions, ont *Baccho*.

31. *Lentas hastas*, les thyrses flexibles. — *Foliis*, les feuilles de vigne et de lierre dont on les enveloppait.

32. Théocrite, VIII, 79 : Τῆ δ' ἄρουρῃ τὰ ἰάλακτον κόσμος, τῆ μάλιστ' ἐμὸν, Τῆ βολὴ δ' ἄ μύσσης, τῆ βωκωδῶ αἰ βόες ἀνύσι. — *Arboribus*. Cf. *G.* II, 89, 367.

33. *Tulerunt*, comme *abstulerunt*. Cf. Homère, *Iliade*, II, 302 : Οὐς μὴ κήρες ἔβαν θανάτου τέρονσαι.

35. Pales et Apollon sont des divinités qui président au soin des troupeaux. Pales dans l'Italie primitive était à la fois un dieu et une déesse; dans les derniers temps l'élément féminin domina seul dans le culte. Son nom a la même racine que celui du dieu Pan des Grecs (πάσις, *pasco*, d'où *Palas* et *Pallas*, *Palatium*, *Palatium*. Preller *Röm. Mythol.* p. 364-369). La fête de *Palilia* au *Palatium* tombait le jour anniversaire de la fondation de Rome, le 21 avril; cf. Ovide, *Fastes*, IV, 721-862. — Apollon au contraire vient de la Grèce

Depuis le temps où il avait gardé les troupeaux d'Admète, il devint le protecteur des bergers, avec le surnom de Νέμειος.

36. *Hordea*, se dit de toute espèce de semence. Le pluriel est peu usité; ce qui suivant Servius inspira à Bavius et Mévius une parodie : « Hordea qui dixit, super-
 « est ut tritica dicat. » Quintilien blâme cette forme, *Inst. Orat.* I, 5, 16; Plin s'en est servi, *H. N.* XVIII, 10, 4. — *Grandia*. Cf. *G.* I, 195, 199.

37. *Infelix*, stérile; *steriles avenæ*, la folle-avoine. Ce vers se répète, *G.* I, 154; toutefois les meilleurs manuscrits portent ici *nascuntur* au lieu de *dominantur*. — Ovide a aussi placé dans le même distique *lolium* et *sterilis avena* (*Fastes*, I, 691, 692).

38. Vers spondaïque. Cf. Théocrite, I, 130, 131 : Νῦν δ' ἴα μὲν φορέοιτε βᾶτοι, φορέοιτε δ' ἄκανθαί, Ἄ δὲ κατὰ νόμισσος ἐπὶ ἀρχεῦθοισι κομάσαι. — *Purpureo narcisso*. Cf. Plin, *H. N.* XXI, 19, 75 : « Narcissi duo genera in usum medici re-
 « eipiunt, purpureo flore et alterum herba-
 « eum. » — *Paliurus*, la ronce.

40. *Spargite humum foliis*. Cf. Horace, *Odes*, III, 18, 14 : • Fauve..., spargit
 « agrestes tibi silva frondes. » — *Inducite fontibus umbras*, c.-à-d. plantez autour des fontaines des arbres qui les couvrent de leur ombage. Cf. *Bucol.* IX, 19 : « Quis humum florentibus herbis Spargeret, a ut viridi fontes induceret umbra ? » — Le verbe *inducere*, dans le même sens, est construit avec des régimes différents.

41. *Mandat* Régulièrement il faudra

Et tumultum facite et tumulo superaddite carmen :
 DAPHNIS EGO IN SILVIS, HINC USQUE AD SIDERA NOTUS,
 FORMOSI PECORIS CUSTOS, FORMOSIOR IPSE.

MÉNALCAS.

Tale tuum carmen nobis, divine poeta, 45
 Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
 Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.
 Nec calamis solum æquiparas, sed voce magistrum
 Fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo.
 Nos tamen hæc quocumque modo tibi nostra vicissim 50
 Dicemus, Daphnimque tuum tollemus ad astra ;
 Daphnin ad astra feremus : amavit nos quoque Daphnis.

mandat sibi faciendâ ou ut fiant. Mais l'infinitif devient ici une sorte d'accusatif régime du verbe *mandat*; cf. Ruddimann, II, p. 230.

42. *Carmen*, une inscription, une épitaphe en vers.

43. *In silvis.* Cf. *Bucol.* II, 31. — *Hinc usque ad sidera notus.* Cf. *Æn.* I, 378-379 : « Sum pius Æneas... fama super æthera « notus; » et Théocrite, VII, 92, 93 : Ἐσθλά, τὰ πον καὶ Λαῖνός ἐπι θρόνον ἄγαγε φάμα. — L'épitaphe de Daphnis est un peu différente dans Théocrite, I, 118, 119 : Δάφνης ἐγὼν ὅσε τῆνος ὁ τὰς βόας ὅδε νομεύων, Δάφνης ὁ τῶς ταύρων καὶ πόρτιος ὅδε ποτίσων.

44. *Formosior ipse.* Allusion à la beauté de Jules César, qui pour le descendant prétendu de Vénus semblait un don de la race. Il faut ajouter que les nobles Romains faisaient avec orgueil constater cet avantage sur leurs épitaphes. Voy. *Corpus Inscript.* Latin. n° 29, celle de Scipion Barbatus, trisaïeul de l'Africain, *quojus forma virtutei parisuma fuit.*

45. Cf. Théocrite, I, 7 : Ἀδισι, ὦ ποιμάν, τὸ τεὸν μέλος ἢ τὸ καταχῆς Τῆν' ἀπὸ τᾶς πέτρας καταλείβεται ὑψόθεν ὕδωρ. — VIII, 76-77 : Ἄδει' ἅ φωνά τᾶς πόρτιος, ἀδὺ τὸ πνεῦμα. Ἀδὺ δὲ τῶ θέρεος παρ' ὕδωρ βέον αἰθριοκοικεῖν. — *Tale... quale* équivalait à *tam gratum est quam.* — *Carmen.* Cf. vers 14, note.

46. *Quale sopor*, comme *triste lupus.* *Bucol.* III, 80.

47. *Restinguere.* L'infinitif joue le rôle d'un véritable substantif. Virgile, *G.* III, 180, *Æn.* VII, 421, passe comme ici du substantif à l'infinitif pris substantivement. Au contraire, *G.* I, 25, c'est l'infinitif pris substantivement qui est placé le premier.

48. *Magistrum.* Daphnis. Forbiger prétend qu'on ne doit pas admettre cette interprétation, parce que si Daphnis est allégoriquement pour Jules César, on ne peut admettre que Ménalque dise à Mopsus au vers suivant : « Tu nunc eris alter ab illo. » Mais il ne faut pas non plus prendre cette allégorie d'une façon trop absolue. Quand le sens ne s'y prête pas de lui-même, il est nécessaire de l'abandonner.

49. Théocrite, I, 4 : Μετὰ Πάνα τὸ δεύτερον ἄθλον ἀπόσῃη. — *Alter ab illo.* Cf. Horace, *Sat.* II, 3, 193 : « Ajax heros « ab Achille secundus. »

50. *Nostra.* Entendez *carmina.*

51. *Tollemus ad astra*, équivalait à *celebrabimus.* Cf. plus haut vers 56 : « Hinc « usque ad sidera notus; » et *Bucol.* IX, 29 : « Vae, tuum nomen... Cantantes sublime « ferent ad sidera cyeni. »

52. *Daphnin.* Passage unique où, contrairement par la mesure, Virgile ait adopté l'accusatif en *in.* Partout ailleurs il semble avoir préféré la finale en *in.* Cf. Wagner, *Q. Virg.*, III, 3. — *Amavit nos quoque Daphnis.* Allusion, selon Voss, aux bienfaits dont Jules César avait comblé la Gaule Cisalpine.

MOPSUS.

An quicquam nobis tali sit munere majus ?
 Et puer ipse fuit cantari dignus et ista
 Jam pridem Stimichon laudavit carmina nobis. 55

MENALCAS.

z' Candidus insuetum miratur limen Olympi
 Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.
 z' Ergo alacris silvas et cetera rura voluptas
 Panaque pastoresque tenet Dryadasque puellas.
 β' Nec lupus insidias pecori nec retia cervis 60
 Ulla dolum meditantur : amat bonus otia Daphnis.
 Ipsi lætitia voces ad sidera jactant
 Intonsi montes ; ipsæ jam carmina rupes,
 Ipsa sonant arbusta : deus, deus ille, Menalca !
 γ' Sis bonus o felixque tuis ! En quattuor aras : 65
 Ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phœbo.

54. Daphnis a été ravi par une mont prématurée, jeune encore ; de là l'appellation de *puer*. — *Cantari dignus*. Construction de l'infinitif avec *dignus*, empruntée à la langue grecque et familière aux poètes. L'infinitif joue ici le rôle de l'ablatif ; cf. Ruddimann, II, p. 230.

55. *Stimichon*, nom de berger.

56. *Candidus*. Epithète ordinaire des dieux et des hommes divinisés ; cf. *Æn.* VIII, 138 : « Candida Maia ; » Ovide, *Mét.* XV, 30 : « Candidus sol. »

58. *Ergo*, parce que Daphnis est mis au rang des dieux. — *Alacris voluptas*, c'est une joie qui se manifeste au dehors, une vive allégresse.

59. *Pana*. Cf. *Bucol.* II, 32. — *Dryadas*. Dans les noms semblables, Virgile adopte la forme grecque des accusatifs en *as*. Les Dryades (de δρυς, chêne) sont les nymphes des bois. A chaque arbre était attachée une divinité de ce genre qui naissait et mourait avec lui ; Virgile, *Bucol.* X, 62, emploie le terme de *Hamadryades*. Ces nymphes appartiennent à la mythologie grecque. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 567.

60. Théocrite, XXIV, 85 : Ἐστει δὲ τοῦτ' ἄμαρ, ὀπηγίνα νεβρόν ἐν εὐνάῳ

καρχαρρόδων σίνεσθαι ἰδὼν λύκος οὐκ ἐθελήσει. — *Lupus*. Cf. *G.* III, 537.

61. *Bonus* équivaut à *benignus* ; cf. vers 65 ; *Æn.* XII, 647 : « Vos o mihi, « manes, Este boni. »

63. *Intonsi*, couverts de forêts. Cf. *Æn.* IX, 681 : « Quereus... intonsa... caelo « Attollunt capita. »

64. *Sonare carmina*, même sens que *edere cantus*. Cf. Horace, *Épodes*, IX, 5 : « Sonante mixtum tibiis carmen lyra ; et Propertius, II, 25, 16 : « Pythius in longa a carmina veste sonat. » — *Deus, deus ille*. Cf. Lucrèce, V, 8 : « Deus ille fuit, deus, « inelyte Memmi. »

65. *Bonus*. Cf. vers 61. — *Felix*, propice ; cf. *Æn.* I, 330 : « Sis felix, nos « trumque leves quemcumque laborem. » — *En*, particule démonstrative, se construit plutôt avec le nominatif qu'avec l'accusatif. L'exemple présent de *en* rapproché de *ecce* est à peu près unique ; cf. Hand, *Tursellinus*, II, p. 367.

66. Avec les meilleurs manuscrits j'ai conservé *duas altaria*, au lieu de *duoque altaria* que cite Servius, *ad Æn.* III, 305. Le jour de naissance de Jules César devait être fêté chaque année ; mais ce jour (12 juillet) tombait à l'époque des jeux Apollin-

Pocula bina novo spumantia lacte quotannis
 Craterasque duos statuum tibi pinguis olivi,
 Et multo in primis hilarans convivia Baccho,
 Ante focum, si frigus erit, si messis, in umbra,
 Vina novum fundam calathis Ariusia nectar.

δ' Cantabunt mihi Damœtas et Lycius Ægon,

naires. — *Altaria* est ici une apposition à *aras* sous-entendu avec le second *duos*. *Aræ* est l'autel sur lequel on offre des offrandes non saignantes, comme celles qui sont énumérées plus bas; *altare*, celui sur lequel on immole des victimes. Le premier convient à un héros, le second à un dieu. D'ailleurs *Para*, quand un sacrifice saignant y avait lieu, devenait *altare*; cf. Lucain, III, 402, et suiv. : « Hanc non rursicola « Pœnes, memorumque potentes Silviani « Nymphæque tenent, sed barbara rita Sa- « era deum, structæ diris altaribus aræ. » *Altare* est proprement la table de pierre sur laquelle on allumait le feu : de là le mot *structæ*. Lucrèce a rapproché dans le même vers *aræ* et *altare*, IV, 1203 : « Et multo sanguine mæsti Conspersum « mas adoleatque altaria donis. »

67. *Pocula bina*, deux sur chaque autel ; au contraire *duos*, au vers suivant, signifie : deux en tout, par conséquent un sur chaque autel. Théocrite, V, 53, 54 : 58, 59 : Σακω δὲ κρατῆρα πινύμεν πελοπίου γάλακτος Ἰστίε Νυμφοῖσι, σακω δὲ καὶ ἄδεις ἀλλοῦν εἶαιω. — Σακω δ' ὕατῳ μὲν γαυλῶς τῷ Πανί γάλακτος, Ὑατῳ δὲ σακφίδας μέλιτος πλέα κισσὶ ἐχρίσαζ.

68. *Le Romanus* et *le Palatinus* ont *duo*. Mais Wagner remarque avec raison (*O. Virgil*, p. 428) que Virgile a en général employé cette forme à l'accusatif, seulement lorsqu'il a voulu abrégier la dernière syllabe. D'accord avec lui et la plupart des éditeurs j'écris donc *duos*. *L's* a dû être omise par les copistes qui l'ont confondue avec celle qui commence le mot suivant. Ils auront cru à un redoublement fautif. — *Olivæ*. Génitif qui s'explique comme dans *herba veneti*, *Bucol*, IV, 24. *Olivam*, signifiant l'huile exprimée des olives, ne se trouve que dans les poètes et dans Apulée.

69. Tout le passage suivant est imité de Théocrite, VII, 63-72 : Κήγῳ τῆγο κατ' ἄμαρ ἀνήπεινον ἢ ῥόδονεντα Ἥ καὶ λευ-

κοίων στέφανον περὶ κρατὶ φυλάσσων Τὸν Ηπειρατικὸν οἶνον ἀπὸ κρατῆρος ἀρυξῶ, Πᾶρ πυρὶ κεκλιμένως, κύμαον δὲ τις ἐν πυρὶ φρυξεί. Χά στυίας ἐσσεῖται πεπυκασμένα ἔστ' ἐπὶ πᾶχυν Κνύζα τ' ἀστροδέλω τε πολυγνάμπτῳ τε σελίνῳ. Καὶ πίνωμαι μαλακῶς μεμυγαμένως Ἀγείανκατος Ἀυταίσιον κυλίκεσσι καὶ ἐς τρύγα χεῖλος ἐρείδων. Αὐτήσεύντι δὲ μοι δύο ποιμένες, εἰς μὲν Ἀγαρνεύς, Εἰς δὲ Λυκωπίτας· ὁ δὲ Τίτυρος ἐγγυθὺεν ἄπει. — *Hilarans convivia Baccho*. Dans toutes les fêtes, en quelque saison qu'elles aient lieu (cf. vers 70), Ménalque, dans le festin qui suivra le sacrifice, fera avant tout (*in primis*) une libation à Daphnis, c.-à-d. à César, avec un vin précieux. — *Baccho* est ici pour *oïno*.

70. Le poète jointe *ante focum* et *in umbra*, parce que ces circonstances augmentent le charme de la fête. — *si messis erit* eu été. *si* équivalant à *cum*. Le poète désigne ici, par la saison où elles ont lieu, les lieux qu'il va indiquer plus exactement, vers 73. La première, *cum frigus erit*, ce sont les *Liberalia*, où l'on remerciait de l'abondance des biens de la terre Bacchus et les Nymphes, et que l'on célébrait à la fin de l'automne; la seconde, *si messis*, les *Ambarvalia*, que l'on célébrait au printemps, un peu avant la moisson, en promenant la victime autour des champs (*G.* I, 338). Les dieux Lares, et César prend place parmi eux, n'étaient pas oubliés dans ces fêtes.

71. *Novum nectar*. Les vins étrangers ne commencèrent à devenir d'un usage général en Italie que peu d'années avant l'époque où cette pièce fut composée; selon Voss, vers l'an de Rome 700. — *Ariusia*, d'Ariusium, promontoire de File de Chios. — *Calathus*, coupes. Martial, IX, 60, 15, et XIV, 107, a employé ce mot dans ce sens.

72. *Mihi*. Supplétez *sacra facienti*. — *Damœtas*, Ægon, noms de bergers. — *Lycius*, de Lyctos, ville de Crète.

Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus.

Hæc tibi semper erunt, et cum sollemnia vota

Reddemus Nymphis et cum lustrabimus agros.

75

‡ Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,

Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ.

‡ Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt

‡ Ut Baccho Cererique, tibi sic vota quotannis

Agricolæ facient ; damnabis tu quoque votis.

80

MOPSUS.

Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona ?

Nam neque me tantum venientis sibilus Austri,

Nec percussa juvant fluctu tam litora, nec quæ

Saxosas inter decurrat flumina valles.

MENALCAS.

Hac te nos fragili donabimus ante cicuta.

85

Hæc nos, Formosum Corydon ardebat Alexim,

Hæc eadem docuit, Cujum pecus ? an Melibœi ?

MOPSUS.

At tu sume pedum, quod me cum sæpe rogaret,

Non tulit Antigenes (et erat tum dignus amari),

Formosum paribus nodis atque ære, Menalca.

90

73. *Saltantes Satyros*. Cf. *G.* I, 350.

74-75. *Hæc tibi semper erunt*, nous te rendrons toujours ces honneurs, aussi bien à la fête des *Liberalia* qu'à celle des *Ambarvalia* (cf. plus haut, vers et note 70). — *Vota reddere*, même sens que *vota solvere*, accomplir un vœu, faire un sacrifice de remerciement. Cicéron, *de Legibus*, II, 93, a employé la même expression.

77. *Thymo pascentur apes*. Cf. *G.* IV, 112. — *Rore*, etc. D'après une opinion des anciens, les cigales se nourrissaient de rosée; cf. Hésiode, *Bouclier d'Hercule*, 395; Théocrite, IV, 16.

79-80. Daphnis est mis au rang des dieux des champs.

80. *Damnabis votis*, tu obligeras les paysans à accomplir leurs vœux, par conséquent tu les exauceras, tu seras un dieu *Damnatus voti*, dont le vœu a été exaucé. « chainé par un vœu, est une locution

consacrée. Virgile a dit, *Æn.* V, 237, *voti reus*, dans le même sens.

82. Luerèce a dit, V, 1382, « *Zephyri « sibila; »* cf. Théocrite, I, 1 : Ἄδύ τι τὸ ψιθύρισμα. — *Veniens*, qui commence à souffler; cf. *Æn.* X, 99 : « *Venturos ventos.* »

84. Cf. v. 45.

85. *Ante*, adverbe : auparavant.

86. C'est ici qu'il semble assez manifestement que Virgile se met en scène sous le nom de Ménalca.

87. *Docuit*, a inspiré.

88. Théocrite, VI, 42 : Χὼ μὲν τῷ πύργῳ, ὃ δὲ τῷ κλάδῳ ἀνδρῶν ἔδωκεν.

89. *Tulit*, comme *abstulit*. *Non tulit*, n'a pas emporté, obtenu. *Pedum*, la houlette. — *Dignus amari*. Sur cet usage de l'infinitif. cf. v. 54.

90. Théocrite, XVII, 31, parlant de la massue d'Hercule : Τῷ δὲ σιδῆρετον σάκλαλον κεχαρμημένον ἕλσει.

ECLOGA VI.

SILENUS.

Virgile annonce au commencement de cette Églogue qu'il avait abordé la poésie épique, mais qu'il a dû revenir à la poésie pastorale; assez d'autres célébreront les louanges de Varus. Il raconte alors que, surpris par deux Satyres et une Nymphé, Silène leur chante la naissance du monde, l'âge héroïque et les fables qui le remplissent, l'expédition des Argonautes, les amours funestes de Pasiphaé, le jardin des Hespérides, les malheurs de Phaéthon, l'origine du bois sacré de Grynium, allusion aux essais poétiques de Gallus, l'histoire de Scylla, enfin celle de Térée et de Philomèle.

Silène, le nourricier de Bacchus, était, dans la mythologie grecque, un des types de l'esprit prophétique (cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, 573-579); il était d'ailleurs le héros d'un grand nombre de légendes répétées dans les campagnes, et lui-même une divinité champêtre, assez analogue au Faunus italien. On conçoit comment Virgile, sans sortir du genre dans lequel il s'exerçait, a pu mettre dans sa bouche des récits d'un ordre en apparence plus relevé.

Le Varus à qui cette Églogue est adressée doit être L. Alfénius Varus. Au mois d'avril 714 (avant Jésus-Christ 40), L. Alfénius Varus fut chargé de commander en Cisalpine à la place de Pollion, chassé à la suite de la guerre de Pérouse. Il avait pour l'assister dans le partage des terres Cornélius Gallus. Virgile perdit une seconde fois ses champs dans le nouveau désordre qui s'en suivit. Dans l'Églogue IX, 27-29, il promet à Varus de chanter son nom si lui-même recouvrait son patrimoine et si Mantoue était épargnée. Mais Varus ne put réaliser les espérances magnifiques qu'il avait fait concevoir. Peut-être avait-il engagé Virgile à s'essayer dans le poème épique, en lui proposant pour sujet les événements où lui-même s'était distingué. Soit qu'il ne sentit pas son génie assez fort encore pour aborder un genre si élevé, soit qu'il ne voulût point chanter les guerres où sa patrie avait été si malheureuse, Virgile s'acquitta de sa promesse envers Varus par une pièce bucolique, où il s'excuse sur son incapacité à se livrer à la haute poésie. Ce n'est pas que la pièce manque d'élévation, mais il se détourne sur la philosophie épicurienne, dont Varus et lui avaient suivi les leçons sous la discipline de Siron, et trouve moyen d'y mêler une louange pour Cornélius Gallus.

Cette Églogue doit avoir été composée à peu près à la même époque que la quatrième, et après la neuvième.

Prima Syracosio dignata est ludere versu
 Nostra nec erubuit silvas habitare Thalia.
 Cum canerem reges et prælia, Cynthius aurem
 Vellit et admonuit : « Pastorem, Tityre, pingues
 Pascere oportet oves, deductum dicere carmen. » 5
 Nunc ego (namque super tibi erunt, qui dicere laudes,
 Vare, tuas cupiant et tristia condere bella)
 Agrestem tenui meditabor arundine Musam.
 Non injussa cano. Siquis tamen hæc quoque, siquis
 Captus amore leget : te nostræ, Vare, myricæ, 10
 Te nemus omne canet ; nec Phæbo gratior ulla est
 Quam sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.

Pergite, Pierides. Chromis et Mnasyllus in antro
 Silenum pueri somno videre jacentem,

1. *Prima*, selon quelques interprètes, signifie la première et veut dire que Virgile s'est le premier appliqué à la poésie pastorale. Mais il vaut mieux avec Wagner et Jahn entendre comme s'il y avait *primus* (l'adjectif *primus* se prend souvent dans le sens de l'adverbe, *G. L.* 127 ; *Lat.* I, 11, 613). La soie des idées devient alors plus régulière : d'abord je me suis essayé avec succès dans la poésie bucolique ; j'ai voulu élever le ton, mais Apollon m'a ramené à mes premiers vers. — *Syracosio versu*, les vers syracusains, c.-à-d. ceux où s'est illustré Théocrite le poète syracusain ; cf. *Bucol.* IV, 1 : « Sicilides Musæ. »

2. *Silvas habitare*, habiter les pâturages et s'exercer aux chants qui leur conviennent. — *Thalia*. Cf. le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, III, 1 : Λέγεται τῶν Μουσῶν.... εὐρηκέναι ὄβελια τῆν γεωργίαν καὶ τῆν περὶ τὰ φυτὰ πραγματείαν, Ed. Keil, page 449.

3. *Reges*, les chefs des partis ; *prælia*, la guerre civile ; cf. l'argument. — *Cynthius*, surnom d'Apollon tiré du Cynthus, montagne de l'île de Delos, au pied de laquelle étaient les sanctuaires du dieu (Preller, *Griech. Mythol.* t. I, p. 186). — *Aurem cellit*. Façon amicale d'avertir.

5. *Deductum carmen*, un chant soutenu sur un ton modéré ; cf. Propertius, II, 27, 38 : « deducta voce. » — Cf. pour tout ce

passage, Horace, *Odes*, IV, 15 ; Propertius, III, 2.

6. *Super tibi erunt tibi* : pour tibi et per tibi.

7. *Laudes, Vire, tuos et tristia bella*. Cf. l'argument.

8. Cf. *Bucol.* I, 9.

9. *Non injussa cano*, c.-à-d. *non me necesse fuisse* ; *phæbo*. — *Phæbo*. Les vers que j'écris maintenant, *deductum carmen*.

10. *Myricæ*. Cf. *Bucol.* IV, 2. *Myrica* et *nemus* sont ici, comme en beaucoup d'endroits *silva*, une manière de désigner les pâturages, la poésie bucolique, les œuvres qu'elle inspire.

12. *Pagina*, le feuillet d'un livre, ici le feuillet d'un recueil de poésies, et par suite une pièce de poésie. Horace a employé dans le même sens *charta*, *Ep.* II, 1, 161 : « Serus enim Græcis admovit acumina chartis. » Martial, I, 5, 8 : « Lasciva est nobis pagina, vita proba est. » Ajoutez *Culex*, 27, et *Ciris*, 41.

13. *Pierides*. Cf. *Bucol.* III, 85. — *Chromis* et *Mnasyllus*, noms de Satyres. J'ai conservé la terminaison grecque de *Mnasyllus*, d'accord avec le *Palatinus* et le Palimpseste de Verone. Cf. encore Probus, p. 1395 P.

14. *Silenum*. Cf. l'argument. — *Pueri*. Le poète oppose la jeunesse des Satyres à la vieillesse de Silène (v. 18, *senex*).

Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho ; 15
 Serta procul, tantum capiti delapsa, jacebant
 Et gravis attrita pendebat cantharus ansa.
 Adgressi (nam sæpe senex spe carminis ambo
 Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis.
 Addit se sociam timidisque supervenit Ægle, 20
 Ægle, Naiadum pulcherrima, jamque videnti
 Sanguineis frontem moris et tempora pingit.
 Ille dolium ridens : « Quo vincula nectitis ? inquit.
 Solvite me, pueri ; satis est potuisse videri.
 Carmina, quæ vultis, cognoscite ; carmina vobis, 25
 Huic aliud mercedis erit. » Simul incipit ipse.

15. *Inflatum venas*, c.-à-d. *habentem venas inflatas*. Cf. *Bucol.* I, 55. — *Iaccho*. Nom que l'on donnait à Bacchus dans les mystères d'Éléusis. Cf. Præller, *Griech. Mythol.* I, 614, 617. D'ailleurs *Iaccho* est ici pour *vinum*.

16. *Procul*, à quelque distance. Servius explique ce mot par *juncto*. Cf. encore *G.* IV, 34 ; *Æn.* X, 855. — *Tantum, communcantemolo*. — *Capiti* équivalait à *capite*. Cf. Silius, XVI, 155 : « Veluti delapsa coronas Victoris capiti foret ; » Ovide *Met.* VI, 569 : « Latari carmina sinistra a Velleia dependenti.

17. *Pendebat*, s.-ent. *e manu*. Au milieu de son ivresse, Silène n'avait pas lâché sa coupe. — *Attrita ansa*, dont l'anse était usée, parce qu'il en faisait un usage fréquent. — *Gravis*, lourde, à cause de ses dimensions, telles qu'il convenait qu'elles fussent à la coupe d'un dieu, et d'un dieu ivrogne.

19. *Luserat* équivalait à *fefellerat*. — *Ipsis ex vincula sertis*. Il ne manque pas d'exemples de la préposition construite après son régime ; toutefois il est rare qu'elle soit suivie, comme ici, d'un mot à un autre cas que celui qu'elle régit. *Ipsis*, les guirlandes de fleurs que Silène avait laissées tomber de sa tête. Cf. v. 16. — Silène est aussi enchaîné avec des fleurs dans la fable que rapporte Ovide, *Metam.* XI, 91. D'ailleurs, les divinités qui rendent des oracles ont toutes dans leur légende une aventure semblable. Il faut les

enchaîner ou leur faire violence, pour en obtenir une réponse. Cf. l'histoire de Protée, *Odyssée*, IV, 414 et suiv. ; *G.* IV, 304.

21. *Naiadum*. Les Naiades étaient les nymphes des sources et des fleuves. Elles formaient le cortège de Jupiter, de Neptune, de Bacchus, de Vénus, de Cérés et de Proserpine. — *Uclati*, II, 1, soit parce qu'ils évèille.

22. *Sanguineis*. Cf. *Bucol.* X, 27.
 23. *Qui* équivalait à *quibus*, dans des quel-lui, pourquoi.

24. *Satis est potuisse videri*. On explique ce passage en le construisant et en le complétant ainsi : *Satis est vos videri potuisse me vincere et cogere*. Mais il y a une autre interprétation qui se trouve dans Servius : *Satis est me potuisse videri* ; il suffit que vous ayez pu me voir. Silène a promis un chant aux Satyres ; il les a longtemps trompés en se dérochant à leurs regards ; mais du moment qu'ils ont pu l'atteindre et le voir, il est prêt à remplir sa promesse, *Videri*, dans le sens d'être vu, se trouve encore *Æn.* VIII, 604 : « Videri Jam poterat « legio. »

26. *Huic*, à Églé. — *Aliud mercedis* équivalait à *alia merces*. Servius : « Nympha minatur stuprum latenter ; quod « verecunde dixit Virgilius. » — *Ipsè* s'oppose à *vobis*, *huic*. Cf. *Æn.* X, 5 : « Considunt tectis bipatentibus : incipit « ipse. »

Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres
 Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus ;
 Nec tantum Phœbo gaudet Parnasia rupes,
 Nec tantum Rhodope miratur et Ismarus Orphea. 30

Namque canebat, uti magnum per inane coacta
 Semina terrarumque animæque marisque fuissent
 Et liquidi simul ignis ; ut his exordia primis
 Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis ;
 Tum durare solum et discludere Nerea ponto 35

27-28. *In numerum ludere*, danser en cadence. Cf. Lucrèce, II, 630 : « Inter se æ forte quod armis Ludunt in numerumque æ exultant sanguinolenti. » — *Faunos*. Faunus (de *faueo*, Servius, *ad Georg.* I, 10) était une des plus anciennes divinités italiennes : c'était le génie des montagnes, des pâturages, des campagnes ; il rendait des oracles, il présidait à la fécondité des terres, du bétail, des hommes, était considéré comme un ancien roi, initiateur de la civilisation et le père de races nombreuses. On croyait aussi à l'existence d'un grand nombre d'esprits du même genre (Probus, *ad Georg.* I, 10), et peu à peu on en vint à confondre le dieu principal avec Pan, la race des Faunes avec celle des Satyres. C'est ainsi qu'avec les Nymphes ils se placèrent parmi les esprits des forêts, dans la suite de Bacchus et de Silène. Cf. Preller, *Rœm. Mythol.* p. 335 et suiv.

29. *Nec tantum*. Supplétez *quantum cantu Sileni omnia gaudent*. Quelques manuscrits ont complété le sens par la glose suivante : « Quantum omnis mundus gaudet « Sileno, » et encore, sous la forme d'un vers : « Quantum Sileno silvæ letantur « ovante. » — *Gaudet, miratur*. Le présent s'emploie souvent pour le parfait dans les comparaisons. Cf. *Æn.* I, 316. — *Parnasia rupes*, le mont Parnasse en Phocide.

30. J'ai conservé *miratur*, quoique le *Romanus* et quelques autres manuscrits donnent *mirantur*. Mais la première leçon, qui se trouve dans plusieurs textes, est plus conforme à l'usage de Virgile, qui, ordinairement, lorsqu'un verbe a deux sujets, ne le fait accorder qu'avec l'un d'eux. D'ailleurs, pour la symétrie du style, *gaudet* appelle, autant que la grammaire le per-

met, un singulier dans le vers suivant. — *Rhodope*, montagne de Thrace. — *Ismarus*, autre montagne du même pays, non loin des bouches de l'Hèbre et de la ville de Maronée. — *Orphea* ne compte ici que comme spondée. Sur Orphée, cf. *Bucol.* IV, 57.

31. Ici commence le développement des principes de la philosophie épicurienne. — *Uti* a le même sens qu'en grec ὡς, comment. Cf. Apoll. Rhod. I, 496, suiv. : Ἥπειρον δ' ὡς γὰρ καὶ οὐρανὸς ἦδ' ἐθάλασσαν τὸ πρὶν ἐπ' ἀλλήλησι μὴ συναρηρότα μορφή Νείσεος ἐξ ὀλοσίου διέκρηθεν ἀμυγίς ἕκαστα. — Un grand nombre de termes sont empruntés à Lucrèce, I, 1018 : « Magnum per inane ; » 714 : « Omnia « rentur Ex igni, terra atque anima pro « crescere et imbrî ; » VI, 205 : « Liquidi « color aureus ignis ; » V, 443 : « Dif « fugere inde loci partes capere... et « discludere mundum. » — *Inane*, le vide.

32. *Semina*, les germes, et ici les atomes. — *Animæ*, de l'air.

33. *Liquidi*, subtil, qui pénètre partout, parce que c'est l'élément dont les atomes ont le plus de ténuité. — Le *Palatinus* porte, au lieu de *exordia, ex omnia*, leçon qui a été adoptée par Peerlkamp et Ladewig. Pour justifier l'inversion *his ex... primis*, ils citent un exemple analogue plus haut, v. 19 : « Ipsis ex vincula sertis. » Mais le *Romanus* donne *exordia* ce qui est aussi la leçon de Servius. D'ailleurs *exordia* ce ne sont pas les atomes désignés plus haut par *semino*. Ce sont les choses, qui ont pris naissance des atomes, après la séparation des éléments.

34. *Mundi orbis*, le ciel. — *Concreverit*. Cf. *procreverit* de Lucrèce, note du vers 31.

35. *Durare*, même sens que *durescere*, exemple unique de ce mot avec une telle

Cœperit, et rerum paulatim sumere formas ;
 Jamque novum terræ stupeant lucescere solem,
 Altius atque cadant submotis nubibus imbres,
 Incipiant silvæ cum primum surgere, cumque
 Rara per ignaros errent animalia montes.
 Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,
 Caucasiasque refert volucres furtumque Promethei.
 His adjungit, Hylan nautæ quo fonte relictum
 Clamassent, ut litus, Hyla, Hyla, omne sonaret.

signification. — *Ponto* est ici un ablatif d'instrument : c'est au moyen de la mer que la terre se sépara des eaux. Cf. Cic. *Tuscul.* I, 10, 20 : « Iram et cupiditatem « loeis discluit : iram in pectore, cupiditatem subter præcordia locavit. » — *Nerea*, Nérée, pour les eaux de la mer, comme ailleurs Bacchus signifie le vin. Nérée, fils de *Pontus* et de la Terre (Γῆα), époux de Doris et père des Néréides, était une des principales divinités de la mer. Cf. Hésiode, *Théogonie*, 233 et suiv.

37. La succession des temps, *fuisse*nt, *concreverit*, *cæperit*, *stupeant*, *endant*, *incipiant*, n'est pas régulière après *canebat*. Mais il faut considérer que dans le style direct, pour donner plus de mouvement à la pensée, le poète aurait admis ces changements de temps : il eût ainsi passé du plus-que-parfait au parfait, puis au présent. Il fait de même dans le style indirect, quoique le subjonctif indique la liaison entre les différents verbes et *canebat*. D'ailleurs on peut admettre que devant chacun des verbes on sous-entend une nouvelle forme, à un autre temps que *canebat*, et qui détermine le temps du subjonctif. C'est ainsi qu'un peu plus loin nous avons *refert*, qui est au présent.

38. *Atque*. Unique exemple dans Virgile de cette particule mise à la seconde place de la proposition. — *Altius* équivalait à *ex alto*. La séparation plus complète des éléments fait que les nuages s'élèvent plus haut, et que les pluies viennent d'une région plus élevée par rapport à la terre.

39. *Primum*, pour la première fois. — *Surgere*. Cf. *G.* I, 161 : « Surgere « messes. »

40. Le *Palatinus* donne *ignotos*, le *Romanus*, *ignaros*, que j'ai préféré avec la

plupart des éditeurs modernes. Le sens de cette épithète est d'ailleurs approprié au sujet : les montagnes n'avaient pas encore vu les animaux errer sur leurs croupes.

41. Ici le poète abandonne l'explication philosophique pour entrer dans le domaine des légendes fabuleuses. Sur Deucalion et Pyrrha, fable d'origine thésallienne, cf. Ovide, *Métam.* I, 349-415. — *Saturnia regna*. Cf. *Bucol.* IV, 6.

42. *Caucasiasque refert volucres*. Prométhée, l'un des Titans, déroba à Jupiter le feu et l'apporta aux hommes. Pour le punir, Jupiter l'attacha au sommet du Caucase, où un aigle (*volucres* est ici un pluriel pour le singulier, par emphase poétique) venait dévorer son foie, qui se renouvelait chaque nuit. Cf. Hésiode, *Théogonie*, 521 et suiv. ; Eschyle, *Prométhée enchaîné* ; Apollonius de Rhodes, II, 1247-1260. Délivré par Hercule, il remonta au ciel et y devint l'un des conseillers des dieux. Sur toute cette légende et son explication par le culte du feu céleste, représenté par le soleil et l'éclair, cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 71-79. Comme d'ailleurs Prométhée est le type de l'initiateur des hommes à la civilisation, ce mythe se trouve ici à sa place, après le récit de la naissance de la race humaine. — *Promethei*, par synizèse, a la valeur d'un *bacchius*.

43. Allusion à l'expédition des Argonautes. L'un d'eux, Hylas, aimé d'Hercule, fut entraîné par les nymphes de Mysie, tandis qu'il puisait de l'eau à une fontaine. Cf. Apoll. Rhod. I, 1207 et suiv. ; Théocrite, XIII. Voyez Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 327-328. — *Quo fonte*, ablatif de lieu, comme *ad quem fontem*.

44. Le premier *Hyla* forme un iambique

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent, 45
 Pasiphaen nivei solatur amore juveni.
 Ah, virgo infelix, quæ te dementia cepit !
 Prætides implerunt falsis mugitibus agros ;
 At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
 Concubitus, quamvis collo timuisset aratrum, 50
 Et sæpe in levi quæsisset cornua fronte.
 Ah, virgo infelix, tu nunc in montibus erras :
 Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,
 Illic sub nigra pallentes ruminat herbas,
 Aut aliquam in magno sequitur grege. Claudite, Nymphæ,
 Dictæe Nymphæ, nemorum jam claudite saltus, 56
 Siqua forte ferant oculis sese obvìa nostris
 Errabunda bovis vestigia ; forsitan illum,
 Aut herba captum viridi, aut armenta secutum.

dont la dernière syllabe ne solide pas : le second un pyrrhique. Les licences de ce genre se rencontrent surtout à l'occasion des noms propres grecs.

50. Pasiphæe, fille du Sol il, femme de Minos, devint éprise d'un taureau bleu. Cf. *Œn.* VI, 24; Ovide, *Métop.* VIII, 146. Selon Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 120, c'est un antique emblème de la Lune et de son culte. — *Solatur*, etc. équivaut à *cauit Pasiphaen solatium ardoris sui ex amore tauri capientem*. Ce passage offrant quelque difficulté, Peerkamp propose la conjecture suivante, que je crois bien hardie, mais qui est fort ingénieuse : « Te fortunatam.... Pasiphæe, « in nivei miseratur amore juveni. »

47. *Virgo* a ici le sens de jeune femme. Cf. Horace, *Odes*, II, 8, 22 : « Virgines « nuper nupte. »

48. *Prætides*, les filles de Prætus, frère d'Acrisius, roi d'Argos et fondateur lui-même de Tirynthe. Ayant méprisé Junon, ces jeunes princesses tombèrent en démence et se crurent changées en vaches. Cf. Ovide, *Métop.* XV, 325. C'est encore une des légendes qui se rattachent au culte de la Lune. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 57.

49. *Secuta est*, comme *appetit*, ne re-

chercha, ne désira. — *Pecutum concubitus* : *enervata, quis sequi vult, pectus*.

50. *Œno* doûl.

53. *Ille*, le taureau. — *Latus niveum molli fultus hyacintho*, accusatif qui marque la partie du sujet à laquelle se rapporte l'action exprimée par le verbe passif. Traduisez comme s'il y avait *latus niveum molli fultus hyacintho*. La dernière syllabe de *juvenis* s'allonge, parce qu'elle se rencontre avec l'arsis, c.-à-d. avec le temps fort de la mesure, et qu'elle est suivie d'un mot tiré du grec. Cf. Wagner, *Quæst. Virgil.* XI, p. 424, 425; Lucien Muller, *De re metrica Latin.* Poet., p. 308.

54. *Pallentes*. Cf. *Bucol.* III, 39, note. La teinte plus claire de l'herbe s'oppose ici à la nuance sombre du feuillage de l'yeuse.

55. *Claudite*. C'est Pasiphæe que le poète fait parler.

56. *Dictæe*, de Dictæ, montagne de Crète. — *Nemorum saltus* équivaut à *aditus ad silvas*.

57. *Siqua*, afin que nous cherchions si par hasard les traces du taureau s'offrent à nous. Ainsi construite, la conjonction *si* marque l'espoir mêlé de doute, et le désir de vérifier une appréhension ou une attente.

Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ. 60
 Tum canit Hesperidum miratam mala puellam ;
 Tum Phaethontidas musco circumdat amaræ
 Corticis, atque solo proceras erigit alnos.
 Tum canit, errantem Permessi ad flumina Gallum
 Aonas in montes ut duxerit una sororum, 65
 Utque viro Phœbi chorus adsurrexerit omnis ;
 Ut Linus hæc illi, divino carmine pastor,
 Floribus atque apio crines ornatus amaro,
 Dixerit : Hos tibi dant calamos (en accipe) Musæ,

60. *Gortynia*, de Gortyne, ville de Crète.

61. Allusion à l'histoire d'Atalante et d'Hippomène. Atalante, fille de Schœné, roi de Seyros, défiait à la course tous les prétendants à sa main. Ceux qui étaient vaincus étaient mis à mort. Hippomène reçut de Vénus trois pommes d'or cueillies dans le jardin des Hespérides, ou semblables à celles qui croissaient dans le jardin des Hespérides, filles d'Hespérus, frère d'Atlas. Il les laissa tomber l'une après l'autre au milieu de sa course, et Atalante, s'arrêtant pour les ramasser, se laissa vaincre (cf. Ovide, *Metam.*, X, 560-707). Atalante était dans la mythologie grecque un des types de l'*Artemis* arcadienne, sous la figure d'une héroïne épique. La fable du jardin et des pommes des Hespérides semble avoir fait partie de la légende de l'Hercule phénicien; elle passa de là dans celle de l'Hercule grec, puis dans toute la mythologie. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* II, 221, 222.

62. Le *Romulus* porte *amaro*; mais avec le *Medicæus* qui commence au vers 48 de cette Églogue, j'admets *amaræ*. Quoique *cortice* soit ordinairement du masculin, il y a des exemples du féminin : *Culex*, 281 ; *Moretum*, 93, probablement imités de ce passage. Je ne cite pas les exemples d'Ovide que fournit Ruddiman, I, p. 39, d'après Heinsius, parce qu'ils sont contestés et que Merkel ne les a pas admis. — *Circumdat* équivalait à *canit circumdatus*. Cf. v. 46, *solutur*. — *Phaethontidas*. Les filles du Soleil, appelé aussi *Phaethon* (*En.* V, 105), affligées de la mort de leur frère, qui portait le même nom que le Soleil, furent changées, selon les uns, en aunes,

selon les autres, en peupliers (*En.* X, 190). Voyez sur cette métamorphose, Ovide, *Metam.* II, 340-366.

64. Virgile introduit ici l'éloge de Cornélius Gallus (voy. l'argument et celui de la dixième Églogue), en imitant Hésiode, *Theog.* 22, et en attribuant à son ami ce que le poète grec dit de lui-même. — *Permessi*, le Permesse, fleuve de Béotie qui descendait de l'Hélicon, l'un des séjours des Muses, et se jetait dans le lac Copais.

65. *Aonas*, pour *Aonios*. Les monts aoniens (*Aones*), au milieu desquels se trouvait l'Hélicon, étaient en Béotie et tiraient leur nom des Aoniens, anciens sujets d'Aon, fils d'Oncheste, qui vint s'établir en Béotie. — *Una sororum*, une des Muses.

66. *Phœbi chorus*, les Muses. — *Viro adsurrexerit*. Cf. *G.* II, 98. On se lève devant quelqu'un pour lui faire honneur. C'est ainsi que dans Homère, *Iliade*, I, 533, les dieux se lèvent devant Jupiter : *Θεοὶ δ' ἄμα πάντες ἀνέστησαν Ἐξ ἑδέων, στροῦ πατρὸς ἑναντίον*.

67. *Linus*. Cf. *Bucol.* IV, 57. J'ai adopté la ponctuation de Forbiger et de Dübner, qui marque bien que *divino carmine* dépend de *pastor* et non de *dixerit*, comme le veulent quelques interprètes.

68. *Crines ornatus*. Accusatif de la partie. Cf. v. 54. — L'aube, *apium*, à cause de sa belle nuance vert foncé, était souvent employée par les anciens à faire des couronnes.

69. *En*, particule démonstrative qui se joint à l'impératif, surtout des verbes qui marquent l'idée d'offrir ou de recevoir. Cf. Hand, *Tarsellinus*, II, p. 303.

Ascraeo quos ante seni, quibus ille solebat
 Cantando rigidas deducere montibus ornos.
 His tibi Grynei nemoris dicatur origo,
 Nequis sit lucus quo se plus jactet Apollo.
 Quid loquar, aut Scyllam Nisi, quam fama secuta est
 Candida succinctam latrantibus inguina monstris
 Dulichias vexasse rates et gurgite in alto
 Ah! timidos nautas canibus lacerasse marinis
 Aut ut mutatos Terei narraverit artus,
 Quas illi Philomela dapes, quæ dona pararit,
 Quo cursu deserta petiverit, et quibus ante
 Infelix sua tecta super volitaverit alis?

70. *Ascraeo seni*. Hésiode, qui était d'Asera, en Béotie.

71. Le poète attribue ici à Hésiode ce que l'on raconte ordinairement et ce qu'il a dit lui-même d'Orphée, *Bucol.* III, 46.

72. *Grynei nemoris*. Le bois de Grynium, situé sur les côtes d'Éolie dans l'Asie Mineure, était consacré à Apollon. Plusieurs légendes des temps héroïques se rattachaient à ce lieu; Euphorion les avait chantées, et après lui Gallus, son imitateur en latin.

73. *Quo se plus jactet, c.-à-d. quo magis gloriatur, quem magis amet.*

74. Le *Romanus* porte ici : *Quid loquar ut;* le *Mediceus*, Servius, Probus et un grand nombre de témoignages permettent de maintenir la leçon *quid loquar aut*. Il faut sous-entendre *ut mutatos narraverit* (cf. v. 78), et expliquer : *quid loquar* (c'est Virgile qui parle), *aut, ut (Silenus) narraverit Scyllam, etc., aut ut mutatos Terei*. Le poète semble confondre Scylla, fille de Nisus, dont les aventures sont le sujet du poème intitulé *Ciris*, et à laquelle il fait allusion, *G.* I, 404, avec Scylla, fille de Phœreys, que la jalousie de Circé transforma en un monstre horrible. Sur cette seconde Scylla, outre les indications rapides qui sont ici, cf. Ovide, *Metam.* XIV, 1-67; *Æn.* III, 420-428; Homère, *Odyssée*, XII, 235-260. — *Quam fama secuta est* équivalait à *quæ fama servavit*. *Seqvitur*, dans les auteurs antiques, se prend quelquefois pour *loquor*. Cf. Scèveque le tragique, *Troades*, 236.

75. *Succinctam inguina*, accusatif de la partie, cf. Madvig, *Gramm. lat.* § 237. Lucèce, V, 832 : « Aut rabidis eanibus succinctas seminarinis Corporibus Scyllas. »

76. *Dulichias rates*, les vaisseaux d'Ulysse. Dulichium était une des îles Échinnades, soumises à la domination d'Ulysse. Les trois vers, 75, 76, 77, sont reproduits dans le poème de *Ciris*, 58-60, sauf que *deprentos* remplace *ah! timidos*. — *Vexare*, selon Aulugelle, II, 6, Macrobe, *Saturn.* VI, 7, et Servius, avait dans le principe un sens très-fort. Macrobe cite même un passage de Caton où *vexare* est comme ici rapproché de *lacerare* : « Cum-que Hannibal terram Italianam laceraret atque vexaret. »

78. *Terei*, par synizèse, forme un spondée. Pour l'histoire de Térée, de Philomèle et de Progné, et d'itys, qui fut servi en repas à son père, cf. *G.* IV, 15, 511; Ovide, *Metam.* VI, 412-676; Preller, *Griech. Mythol.* II, 140-144. Tantôt c'est Progné, tantôt c'est Philomèle que l'on représente comme femme de Térée. La dernière fut changée en rossignol, Progné en hirondelle, Térée en luppe.

80. *Quo cursu*, c.-à-d. comment dans son vol. Cf. *Æn.* VI, 194, où *cursus* est mis pour *volatus* : « Cursumque per auras « Dirigite. » — *Deserta*. Les forêts solitaires où se plait le rossignol. — *Aut Supplæa quam petret*.

81. Philomèle a de la peine à s'arracher à la demeure qu'elle a longtemps habitée, et voltige autour d'elle avant de la quitter.

Omnia, quæ, Phœbo quondam meditante, beatus
 Audiit Eurotas jussitque ediscere laurus,
 Ille canit (pulsæ referunt ad sidera valles),
 Cogere donec oves stabulis numerumque referri
 Jussit et invito processit Vesper Olympo.

85

Cf. *Ciris*, 49, 50 : « Ut tenui conscendens
 « sidera penna Cæruleis sua tecta super
 « volitaverit alis ; » Stace, *Silves*, III, 5,
 58 : « Non sic Philomela Penates Circuit
 « amplectens animamque in pignore trans-
 « fert. » Ovide, *Métam.* II, 490, applique
 la même idée à Callisto, changée en ours :
 « Ah, quoties, sola non ausa quiescere
 « silva, Ante domum quondamque suis
 « erravit in agris. »

82. *Méditante* équivalent à *canente*. Cf.
Bucol. I, 2.

83. *Eurotas*. Apollon aime Hyacinthe,
 fils d'OEBalus, roi de Sparte (Ovide, *Métam.*
 X, 162 et suiv.), et lui chantait des mythes
 semblables sur les bords de l'Eurotas. —
Laurus. On ne trouve dans le *Mediceus*
 qu'une seule fois *lauros* (*Bucol.* VIII, 13) ;
 encore en cet endroit même, Charisius
 signale la forme de la quatrième déclinaison.
 Il faut donc croire que Virgile, qui, aux
 autres cas, emploie les formes de la
 deuxième déclinaison, a constamment suivi
 la quatrième à l'accusatif pluriel.

84. *Valles*. Le tout pour la partie, les
 trois des vallées, c.-à-d. les montagnes

ou les collines qui en forment l'enceinte. —
Ille, Silène.

85. *Cogere jussit*, s.-ent. *nos pastores*. Le
 sujet de la proposition infinitive se sous-
 entend souvent après le verbe *jubere*.
 Cf. *Bucol.* IV, 33. — Les anciennes
 éditions portent *referre*. Le *Mediceus* et
 le *Palatinus* ont *referre*, corrigé en *re-
 ferri*, d'accord avec un assez grand nom-
 bre de manuscrits. Comme le dit Wagner,
 il est probable que l'infinitif *cogere* a in-
 duit les copistes à écrire *referre*. Mais
 nous trouvons des changements semblables
 de voix dans les verbes, *G.* I, 150 ; *Æn.*
 V, 773 ; XI, 84. Sur l'usage des bergers
 de compter les troupeaux à la fin de la
 journée, cf. *Bucol.* III, 34.

86. *Vesper*, l'étoile du soir, qui pro-
 cède et annonce la nuit. — *Processit*.
 Terme souvent employé pour signifier le
 lever d'un astre. Cf. *Bucol.* IX, 47. —
Olympo, le ciel : *invito*, parce que, charmé
 comme le reste de la nature, il voyait avec
 regret finir les chants de Silène. Ces deux
 mots, *invito Olympo*, doivent être consi-
 dérés comme régime de *processit*.



ECLOGA VII.

MELIBŒUS.

Le berger Mélébée raconte qu'en cherchant un bouc égaré, il a rencontré le chevrier Corydon et le berger Thyrsis, prêts à se disputer le prix du chant, et que Daphnis, juge de leur querelle, l'a engagé à s'asseoir à côté de lui. Corydon commence, et Thyrsis le suit dans une série de strophes alternatives, comme dans l'Églogue III, mais qui sont ici de quatre vers. La scène se passe dans un endroit pittoresque, sous un chêne dont le feuillage est légèrement agité par le zéphyr, et tandis que les abeilles bourdonnent autour des pâtres, près d'eux est le Mincio. Cette pièce est une imitation de l'Idylle VI de Théocrite. Elle fut composée au commencement de l'année 716 de Rome (avant Jésus-Christ 38), ou à la fin de 715. Virgile avait trente-deux ans.

MELIBŒUS, CORYDON, THYRSIS.

MELIBŒUS.

Forte sub arguta consederat ilice Daphnis,
Compulerantque greges Corydon et Thyrsis in unum,
Thyrsis oves, Corydon distentas lacte capellas,
Ambo florentes ætatis, Arcades ambo,

1. *Arguta*, qui s'agite en frémissant sous une brise légère. Cf. *Bucol.* VIII, 22 : « Argutum nemus, » dans un sens différent. — *Daphnis*, nom de berger. Quelques interprètes l'ont confondu à tort avec celui dont l'Épithéose fait le sujet de l'Églogue V.

2. Théocrite, VI, 1 : Δαμοίτας γῶ Δάφνης ὁ βοσκὸς εἰς ἓνα γῶρον Τῶν ἀγέλων ποτ', Ἄρατε, συνάγαγον.

3. *Distentas*. Cf. *Bucol.* IV, 21 : « Distenta ubera. » — *Thyrsis, Corydon*, noms de bergers.

4. *Ætatis*, pour *ætate*. Exemple unique dans Virgile de ce pluriel du substantif abstrait *ætas*. Théocrite, VI, 2 : Ἦε δ' ὁ μὲν ἀνδρῶν Πυρροῦς, ὁ δ' ἡμιγενέος. VIII, 5 : Ἄμρω τῶγ' ἤσισιν πυρροτέρω, ἄμρω ἀνέω. — On s'est étonné de voir des

Arcadiens aux environs de Mantoue, et on a cherché à expliquer ce fait en disant que c'étaient peut-être des descendants d'esclaves amenés en Italie après la prise de Corinthe, ou des bergers arcadiens introduits dans la Cisalpine, à cause de leur habileté à soigner les troupeaux. Mais n'est-ce pas insister sur l'idée plus que Virgile n'a voulu le faire? La contrée où se passent les Églogues est une contrée indécise : les détails du paysage et de l'action sont empruntés de toute part. Virgile veut nous dire que ses bergers sont bons musiciens. L'Arcadie est le pays où la musique champêtre a été le plus cultivée : il en fait des Arcadiens. Son imagination s'arrête sur un motif de description pittoresque; il encadre la scène dans un paysage italien qui l'a frappé, sans s'inquiéter du détail

Et cantare pares, et respondere parati. 5
 Huc mihi, dum teneras defendo a frigore myrtos,
 Vir gregis ipse caper deerraverat, atque ego Daphnim
 Aspicio. Ille ubi me contra videt : « Ocius, inquit,
 Huc ades, o Melibœe : caper tibi salvus et hædi,
 Et, siquid cessare potes, requiesce sub umbra. 10
 Huc ipsi potum venient per prata juvenei,
 Hic virides tenera prætexit arundine ripas
 Mincius, eque sacra resonant examina quercu. »
 Quid facerem ? neque ego Alcippen nec Phyllida habebam,

qu'il a exprimé plus haut. Comme dans l'Églogue V le personnage de César et celui du berger sicilien se confondent et reparaissent alternativement sous le nom de Daphnis, partout les héros des Églouques de Virgile sont à moitié grecs, à moitié italiens; ils invoquent Palès et Apollon, Priape et la déesse de Délos. L'esprit du poète se promène dans le réel et dans l'idéal; il entremêle les souvenirs personnels et les réminiscences littéraires, en cherchant partout des images agréables et des effets charmants. Que veut-on de plus? Trop élucaner sur d'apparentes contradictions n'est-ce pas détruire de propos délibéré les grâces délicates de cette poésie?

5. Sur l'emploi de l'infinitif avec *pares* et *parati*, voyez *Bueol.* V, 1. — *Respondere*. Quand il s'agit d'un chant amébéé, c'est faire entendre la seconde strophe, celle qui amplifie ou contredit le sens de la première.

6. *Defendo*. Régulièrement il faudrait l'imparfait; mais le présent donne ici plus de vivacité à l'expression et met en quelque sorte la chose mieux sous les yeux. Hand, *Tursellinus*, II, p. 306 et suiv., a rassemblé beaucoup d'exemples pareils. *Defendere a frigore myrtos*, c'est envelopper les myrtes de nattes de paille. Il faut donc supposer que la scène se passe non pas en plein été, mais au printemps, où dans le milieu du jour on cherche l'ombre, tandis que les nuits et les matinées sont encore fraîches et capables de nuire aux arbres délicats. La plupart des manuscrits ont *myrtos*, quelques-uns portent *myrtus*.

7. *Vir gregis*. Théocrite, VIII, 49 : Ὠ τρέγγε, τᾶν δευκᾶν αἰγῶν ἄνερ. — Ovide, *Fastes*, I, 334 : « Rex placare sacrorum « Numina lanigeræ conjuge debet ovis; » Horace, *Odes*, I, 17, 7 : « Olentis uxores « mariti. » — *Ipsc*. Par conséquent le reste du troupeau allait au hasard. — *Deerraverat*. La préposition se contracte avec la première syllabe du verbe simple. Ce mot n'a jamais eu d'autre quantité en latin (Lucien Müller, *De re metrica*, p. 253). — *Atque*, en unissant les deux membres de phrase, indique que la circonstance marquée par le second a été soudaine et inattendue. Cf. Wagner, *Quest. Virgil.* XXXV, p. 567.

9. *Huc ades*. Cf. *Bueol.* II, 45. — *Hædi*. Mélébée n'avait perdu que son bouc; mais, sur les conséquences de cette perte, voyez V, 7.

10. *Cessare* équivalait à *otiarî*.

11. *Ipsi*, d'eux-mêmes, sans qu'on les conduise. Cf. *Bueol.* IV, 21.

12. *Prætexit arundine ripas*. La bordure de roseaux que le Mincio a fait croître sur ses rives est comme la frange dont on garnit le bas d'une robe (*prætexta*); de là l'emploi du verbe *prætexere*. Cf. Anson, *Mosella*, 45 : « Tu neque limigenis ripam « prætexeris ulvis. »

13. *Sacra quercu*. Le chêne était consacré à Jupiter. Cf. *G.* II, 16; III, 332.

14. Alcippe et Phyllis étaient les bergères ou les compagnes de Corydon et de Thyrsis, qui, tandis qu'ils se livraient à leurs chants, pouvaient à leur place donner au troupeau les soins accoutumés. Mélébée n'avait pas, comme eux, quelqu'un pour le remplacer.

Depulsos a lacte domi quæ clauderet agnos ; 15
 Et certamen erat, Corydon cum Thyrside, magnum.
 Posthabui tamen illorum inæa seria ludo.
 Alternis igitur contendere versibus ambo
 Cœpere; alternos Musæ meminisse volebant.
 Hos Corydon, illos referēbat in ordine Thyrsis. 20

CORYDON.

Nymphæ, noster amor, Libethrides, aut mihi carmen,
 Quale meo Codro, concedite (proxima Phœbi
 Versibus ille facit) ; aut, si non possumus omnes,
 Hic arguta sacra pendebit fistula pinu.

THYRSIS.

Pastores, hedera nascentem ornate poetan, 25
 Arcades, invidia rumpantur ut ilia Codro ;

15. *Depulsos a lacte*. Cf. *Bucol.* III, 82.

16. Les mots *Corydon cum Thyrside* sont une apposition qui développe l'idée contenue dans *certamen*. Virgile a dit à peu près de même, *Æn.* V, 339 : « Tertia « palma Dioces. »

17. *Mea seria*, mes occupations nécessaires. Cf. Ausone, *Mosella*, 206 : « Sua « seria ludo Posthabet. »

19. *Alternos Musæ meminisse volebant*. S.-ent. *cos*, sujet de *meminisse*. Cette suppression du sujet de la proposition infinitive, quand il est facile à suppléer, est fréquente en poésie. On a souvent débattu le sens de ce vers ; Heyne va même jusqu'à le croire supposé. On l'explique ordinairement : *Musæ volebant eos meminisse alternos versus*, c.-à-d. l'art du chant amébéé, et par conséquent les Muses voulaient qu'ils chantassent en strophes alternées, ou *amébéées*. Wunderlich entend *meminisse* par *aggredi*, *tractare*, comme le grec *μεμνήσθαι*.

20. *In ordine*, successivement, tour à tour. Cf. *Æn.* VIII, 629. *Ordine* signifierait : dans un ordre régulier, bien, régulièrement.

21. *Nymphæ Libethrides*. Les Muses, ainsi nommées de *Libethrus*, grotte consacrée aux Muses sur le mont Hélicon, et d'où jaillissait une source. Les Muses furent souvent considérées comme les Nymphes présidant aux sources auprès desquelles on recevait l'inspiration. De la Pappellation de *Nymphæ* (Preller, *Griech. Mythol.* I,

381). — *Noster amor*, objet de notre amour. Cf. *Bucol.* I, 57 : « Tua cura. »

22. *Codro*. Cf. *Bucol.* V, 11. — *Proxima* Quelques interprètes veulent que l'on sous-entende *carmina*, à cause de *carmen*, qui est au vers précédent. Mais j'aimerais mieux, avec Wagner et Wunderlich, prendre ce mot pour un neutre absolu : des choses presque égales aux vers de Phébus. Toutefois, dans la traduction française, la différence entre ces deux explications disparaîtra, et il faudra dire : des vers presque aussi beaux que ceux d'Apollon.

23. *Non possumus omnes*, s.-ent. *ejusmodi versus dicere*. Cf. *Bucol.* VIII, 63. La dernière syllabe de *facit* compte comme longue ; cf. *Bucol.* III, 97.

24. Le pin était consacré à Pan, dieu des bergers et des chansons rustiques. Suspendre sa liûte aux branches de cet arbre, c'était renoncer à la musique ; c'est ce que fera Corydon si les Muses ne l'inspirent pas.

25. *Pastores*. Joignez *Arcades* du vers suivant. Le *Palatinus a crescentem*, adopté par les anciennes éditions. J'ai préferé *nascentem*, du *Mediceus*, suivi par Wagner, Forbiger et Dübner. *Nascentem* répond mieux à *vati futuro* du vers 28. Cf. d'ailleurs *Bucol.* IV, 8. — *Hedera*. Le lierre était la couronne non pas seulement de ceux qu'animait l'esprit de Bacchus, mais aussi des poètes. Cf. *Bucol.* VIII, 13.

26. *Invidia rumpantur ut ilia Codro*.

Aut, si ultra placitum laudarit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

CORYDON.

Sætosicaput hoc aprî tibi, Delia, parvus
Et ramosa Micon vivacis cornua cervi. 30
Si proprium hoc fuerit, levi de marmore tota
Punico stabis suras evincta cothurno.

THYRSIS.

Sinum lactis et hæc te liba, Priape, quotannis
Expectare sat est : custos es pauperis horti.
Nunc te marmoreum pro tempore fecimus ; at tu, 35
Si fetura gregem suppleverit, aureus esto.

Phrase proverbiale : qu'il meure, qu'il crève de jalousie. Aeron, scholiaste d'Horace, dit en parlant d'Arbitas Cordus, auquel il est peut-être fait allusion ici : « Dum Ti-
« magenem imitari vellet et non posset,
« invidia quodam modo discerptus est ; » et Porphyrius : « Propter insolentiam faciendi,
« quod conabatur, pæne disruptus est. »

27. *Ultra placitum*, plus qu'il ne le doit pour témoigner des sentiments sincères. Heine développe *ultra placitum* par *plus quam ipsi placet*. Les anciens croyaient qu'une louange excessive attirait la colère et la vengeance du ciel sur celui qui en était l'objet. Pour détourner l'effet de cette volonté malveillante, Thyrsis veut que l'on ceigne sa tête de gantelée, plante qui préservait des enchantements.

28. *Mala lingua*, langue envieuse et qui cherche à nuire, comme nous l'avons vu au vers précédent. Cf. Catulle, VII, 12 : « Quæ nec pernumerare curiosi Pos-
« sint, nec mala fascinare lingua. »

29. *Delia*, déesse de Délos, l'Artémis des Grecs, bientôt confondue dans les croyances populaires avec Diane des Latins, et qui protégeait les chasseurs.

30. *Parvus Micon*. Nom d'un jeune chasseur. — *Ramosa cornua*. Cf. *Æn.* I, 190 : « Cornibus arboris ; » Phèdre, I, XII, 5 : « Dum ramosa mirans laudat cor-
« nua. » — *Vivacis*. Les cerfs ont une vie très-longue ; cf. Juvénal, XIV, 251 : « Longa et cervina senectus. » — C'était une habitude de suspendre en *ex-voto* dans le temple de Diane les trophées d'une chasse heureuse ; cf. *Æn.* IX, 407, 408.

31. *Hoc* représente ici l'idée d'une chasse heureuse contenue dans les vers précédents. — *Proprium* équivant à *stabile*, *mansurum* ; cf. *Æn.* VI, 871.

32. *Tota stabis*, tu auras une statue en pied, et non pas un buste au-dessus d'une gaine informe, comme sont ordinairement les Hermès et les dieux dont les images se trouvent dans les campagnes. — *Suras evincta*. Accusatif de la partie, pour *habens suras evinctas*. — *Cothurno*, chaussure des chasseurs ; cf. *Æn.* I, 337 : « Purpureoque
« alte suras vincire cothurno. » — *Punico*. Les anciens, pour orner les statues, peignaient de diverses couleurs les parties qui représentaient les vêtements.

33. *Hæc liba*, les offrandes que je te fais maintenant, que je te fais ordinairement. *Liba*, les gâteaux particuliers de farine, de fromage, d'huile, de miel, employés dans les sacrifices. — *Priape*, Priape, dieu des jardins, fils, selon la légende, de Vénus et de Bacchus. Son culte était originaire de Lampsaque en Asie Mineure.

35. *Pro tempore*, comme en grec ἐξ τῶν παρόντων, suivant les circonstances, comme mes ressources me le permettaient. — *Marmoreum*. Les statues de Priape étaient ordinairement de bois ; mais Thyrsis cherche à surpasser Corydon, selon la loi du chant amébee. Diane dans la strophe précédente n'est qu'un buste sur un socle de marbre ; le Priape de Thyrsis est une statue de marbre. On promet à Diane une statue en pied ; Thyrsis promet à Priape une statue d'or.

36. *Esto* est ici pour *eris* par enallage ;

CORYDON.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ,
 Candidior ceynis, hederâ formosior alba,
 Cum primum pasti repetent præsepia tauri,
 Siqua tui Corydonis habet te cura, venito.

40

THYRSIS.

Immo ego Sardoniis videar tibi amarior herbis,
 Horridior rusco, projecta vilior alga,
 Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.
 Ite domum pasti, siquis pudor, ite juvenci.

CORYDON.

Muscosi fontes et somno mollior herba,
 Et quæ vos rara viridis tegit arbutus umbra,

45

cf. Ruddimann, II, p. 380. — *Aureus*. Cf. Théocrite, X, 23 : Χρύσειοι ἀμφοτέρωι κ' ἀνεκείμεθα τῆ Ἀφροδίτῃ.

37. *Nerine* équivalait à *Nereis*. Les Nymphes de la mer étaient considérées comme les filles de Nérée; cf. *Bucol.* VI, 35. Cette forme semble n'avoir été employée nulle part ailleurs. — *Galatea*. Allusion probable à Pidyllé XI de Théocrite. — *Hyblæ*. Cf. *Bucol.* I, 55.

38. *Hedera alba*. Plîne, II, N. XVI, 34, 62 : « Est enim candida aut nigra hederâ tertiaque que vocatur helix. Etiamnum hæc species dividuntur in alias, quoniam est aliqua fructu tantum candida, alia et folio, fructum quoque candidum ferens. »

40. *Habet* équivalait à *tenet*. Cf. *Æn.* III, 147; IV, 581; V, 734; VI, 521.

41. *Immo* a ici à peu près la valeur de *at*. Thyrsis reprend la pensée de Corydon; seulement au lieu d'images douces, et de termes caressants, qu'il adresse à l'objet aimé, il s'applique à lui-même des comparaisons désagréables. C'est ce contraste que marque *immo*; cf. Hand, *Tursellianus*, III, p. 224. — *Sardoniis*. Le poète désigne une espèce de renouële qui croissait surtout en Sardaigne, d'un goût extrêmement amer, et dont le jus exprimé sur la peau la couvrait de pustules (cf. Plîne, II, N. XXV, 13, 109). Ce jus mêlé à la boisson produisait la démence et des spasmes violents, entre autres des contractions de la bouche semblables au rire. De là l'expression de

rire sardonique pour rire amer. — La leçon vulgaire est ici *sardois*; mais aucun des manuscrits importants ne fournit un autre texte que *sardoniis*.

42. *Rusco*. Cf. G. II, 413. — *Filiorum alga*. Cf. Horace, *Odes*, III, XVII, 10 : « Alga litus inutili Demissa tempestas ab « Euro Sternet. » *Sat.* II, v, 8 : « Et « genas et vitus, nisi cum re, vilior alga « est. »

43. Théocrite, XII, 2 : Οἱ δὲ ποθεῦντες ἐν ἡμέρῃ γηρόσχοουσιν. — Thyrsis désire la fin du jour pour posséder celle qu'il aime.

44. *Siquis pudor*, si vous êtes capables de quelque honte. Le sens est celui-ci : N'avez-vous pas honte de vous attarder si longtemps dans les pâturages? Revenez plutôt à la maison où je pourrai voir l'objet de mon amour.

45. *Muscosi fontes*. Catulle, LXVIII, 58 : « Rivus muscoseo prosilit e lapide; » Horace, *Ep.* I, x, 7 : « Ego laudo ruris « ameni Rivos et musco circumlita saxa « nemusque. » — *Somno mollior herba*. *Somno* est à l'ablatif. Cf. Théocrite, V, 50 : Ἐἴτε... ἕπιω μολλωτέρω. XV, 125 : Προσέρουσι δὲ τάπητες ἄνω, μολλωτέρωι ἕπιω.

46. *Et quæ vos... arbutus*. Il y a ici une attraction. Expliquez comme s'il y avait : *Et arbutæ quæ fontes et herbam tegis*. Virgile a plus d'une fois employé le nominatif au lieu du vocatif; cf. *Æn.* VIII, 77 et XI, 464. — *Rara*, parce

Solstitium pecori defendite : jam venit æstas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.

THYRSIS.

Hic focus et tædæ pingues, hic plurimus ignis
Semper, et adsidua postes fuligine nigri ;
Hic tantum Boreæ curamus frigora, quantum
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.

CORYDON.

Stant et juniperi et castaneæ hirsutæ ;
Strata jacent passim sua quæque sub arbore poma,

que les feuilles de cet arbre sont petites et les branches peu serrées.

47. *Solstitium*, les chaleurs de l'été. — *Pecori*, datif d'avantage (*dativus commodi*). L'emploi de cette construction avec les verbes *defendere*, *arcere*, *pellere*, est particulier aux poètes. Cf. Horace, *Odes*, I, xvii, 3 : « Faunus igneam Defendit æstas — tem capellis. »

48. Le *Palatinus* porte *lento* adopté par Ribbeck et Ladewig. Je conserve *læto*, qui est la première leçon du *Mediceus*, cf. *G.* II, 363 : « Et dum se letus ad auras « Palmes agit. » Si l'on se rappelle que la scène se passe au printemps, le sens qu'offre *jam læto* n'a-t-il pas plus d'intérêt ?

49. Au tableau de l'été que vient de faire Corydon, Thyrsis oppose celui de l'hiver. — Ce vers est imité de Théocrite, XI, 51 : Ἐντι δρυὸς ἐξύλα μοι καὶ ὑπὸ σποδῶ ἀνάμυκτον πύρ.

50. Dans les maisons des pauvres et des paysans, il n'y avait pas de conduit pour laisser passer la fumée du feu que l'on faisait au milieu de la pièce. Elle s'échappait par la porte.

51. Théocrite, IX, 12, 13 : Τῶ δὲ θεῖ-
ρευς φρύγοντος ἐγὼ τόσσον μελεδάνω,
Ὅσσον ἐρών τὸ πατρὸς μύθων ἢ ματρὸς
ἀκούειν. — IX, 19 : Ἐν πυρὶ δ' ἀναί
Φαγοὶ χειμαίνοντος· ἔχω δέ τοι οὐδ' ὅσον
ὄσαν Χεῖματος ἢ νόσος καρῶν ἀμύλιον
παρόντος.

52. *Numerum*. Le loup ne s'inquiète pas du nombre des brebis, *numerus pecoris non deterrret lupum*. Tel est le sens admis par Wagner et Conington. Hejne entendait : le loup s'inquiète peu de faire brèche au trou-

peaubien compté. Cf. *Numerus*, *Buc.* VI, 85. — Les fleuves grossis par les pluies s'inquiètent peu de déborder sur les rives destinées à les contenir.

53. *Stant* se dit des choses qui ont une attitude ferme et solide. C'est une expression pittoresque et qui peint mieux le paysage que Corydon résume par ces mots : *omnia nunc rident*. — *Hirsutæ*. Cette épithète est attribuée au châtaignier à cause de son fruit dont l'écorce est hérissée de piquants. — Dans ce vers il y a un double hiatus ; le repos du sens, la césure penthémimère servent à expliquer le premier. La forme spondaïque du vers, le nombre des brèves qui précèdent le second, font comprendre comment Virgile a pu choisir cette forme métrique singulière. Cf. Lucien Muller, *De re metrica*, p. 311.

54. Théocrite, VII, 144 : Ὅργανι μὲν παρὰ ποσσὶ, παρὰ πλευραῖσι δὲ μάλα Δαψυλέως ἅμῃν ἐκυλίνδετο· τοὶ δ' ἐκέχυντο Ὅρπακας βραβύλοισι καταβρίθοντες ἔρασε. — Je maintiens avec Ladewig, Ribbeck, Haupt, Dübner, la leçon vulgaire qui est celle du *Palatinus* et du *Mediceus*. Hejne et Wagner, après Heinsius et Bentley, admettent, avec quelques manuscrits d'ordre inférieur, quelque au lieu de *quæque*. Mais ce pluriel de l'adjectif déterminatif sert à indiquer que le fait que le sujet détermine serépète autant de fois qu'il y a d'arbres différents, et le pronom possessif *sua* que les fruits gisant sous chaque arbre sont ceux qui lui appartiennent. S'il n'y avait qu'un seul arbre, on dirait : *Jacent sua sub arbore poma* ; il y en a plusieurs, c'est ce qui détermine l'emploi de *quæque*.

Omnia nunc rident : at si formosus Alexis 55
 Montibus his abeat, videas et flumina sicca.

THYRSIS.

Aret ager ; vitio moriens sitiit aeris herba ;
 Liber pampineas invidit collibus umbras :
 Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit.
 Juppiter et læto descendet plurimus imbri. 60

CORYDON.

Populus Alcidaë gratissima, vitis Iaccho,
 Formosæ myrtus Veneri, sua laurea Phœbo :
 Phyllis amat corylos ; illas dum Phyllis amabit,
 Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.

THYRSIS.

Fraxinus in silvis pulcherrima, pinus in hortis, 65
 Populus in fluviis, abies in montibus altis :

56. *Et*, même. Toute la nature s'attristait et les fleurs mêmes se desséchaient.

57. *Vitium aeris* est la même chose que *vitiosa natura aeris*, l'altération de l'air qui n'est pas dans des conditions régulières. Cf. *G. I*, 88, *vitium terræ*. Mais la cause de cette altération est déterminée par toutes les circonstances rapportées en même temps. *Vitium aeris* est donc ici l'excès de la chaleur.

58. Le fond de la pensée est que les cepes de vigne se dessèchent et perdent leur feuillage. *Invidere*, comme le grec *ἔπιθετον*, équivalent à peu près à *non sinere habere*. *Liber*, c'est le même que Bacchus ; du moins c'est l'antique dieu italien identifié avec Bacchus, quand le culte grec se répandit en Italie, comme *Libera* se confondit avec *Persephone* ou *Cora*, fille de *Demeter*. C'est la divinité qui garde et protège les campagnes, et y répand la fécondité. Les instruments de la vendange et de la fabrication du vin lui étaient spécialement consacrés. Les *Liberalia* ou *Fanalina* se célébraient à l'époque de la récolte du raisin ; il y avait une autre fête des *Liberalia* en mars ; cf. *Bucol. V*, 70 ; *G. II*, 382 et suiv. ; 527 et suiv. L'étymologie du nom de *Liber* est contestée ;

les uns la rapportent à la racine *lib*, en vieux langage *lab*, d'où est venu *labet*, *libet*, *libentia*, *Libitina* ; d'autres à un radical d'où serait venu *libare*, en grec *λείβειν*. Voy. Preller, *Remische Mythol.*, p. 440-445.

60. C'est-à-dire, la pluie fera tout reverdir. — *Juppiter*. Cf. *G. I*, 418 ; II, 419. Sur la croyance qui faisait de *Juppiter* le dieu principal des phénomènes célestes, voy. Preller, *Röm. Mythol.* p. 169, 170. La pluie tombera en abondance par la volonté de Jupiter, et une hypallage poétique fait attribuer au dieu lui-même l'épithète, *plurimus*, qui s'applique dans la pensée à l'effet dont il est la cause.

61. *Alcide*. Nom grec d'Hercule, que ce héros porta à cause de son aïeul Alcée, avant qu'Apollon de Delphes lui eût donné celui d'Hercule ou plutôt d'Héraclès. Le peuplier était consacré à Hercule ; cf. *G. II*, 66. — *Iaccho*. Cf. *Bucol. VI*, 15.

62. *Myrtus*. Cf. *G. II*, 64. — *Laurea*. Cf. Ovide, *Metam. I*, 452-567.

65. *Pinus*. C'est le pin qu'Ovide appelle *pinus culta* (*Ars amat. III*, 692). Théophraste, *H. Pl. XII*, 10 : Ηεὐξῆς τὸ μὲν ἤμερον, τὸ δὲ ὄχρινον.

66. *In fluviis*, c.-à-d. sur le bord des fleuves.

Sæpius at si me, Lycida formose, revisas,
Fraxinus in silvis cedat tibi, pinus in hortis.

MELIBŒUS.

Hæc memini, et victum frustra contendere Thyrsim.
Ex illo Corydon Corydon est tempore nobis.

70

67. *Lycida*, nom de jeune berger.

68. Le *Palatinus* porte *cedet*; mais le *Mediceus* a *cedat*, qu'il faut préférer à cause du subjonctif *revisas* du vers précédent, et sur lequel les manuscrits importants ne varient pas.

69. La proposition infinitive, en tête de laquelle se trouve *et*, dépend aussi de *memini*. — Heyne déclare ne pas voir en quoi Corydon est supérieur à Thyrsis dans cette Églogue. Toutefois on peut trouver que dans les strophes qu'il a mises dans la

bouche de Thyrsis, Virgile a donné aux images et aux comparaisons moins de justesse et d'exaetitude.

70. Depuis ce temps Corydon est Corydon pour moi; e.-à-d. le nom de Corydon est devenu pour moi le synonyme d'excellent poète. Cf. Quintilien, *Inst. Orat.* IX, 3, 68 : « Hunc hominem hominem judicabimus, » et X, 1, 112 : « Cicero apud posteros id consecutus est. ut... jam non hominis nomen, sed eloquentie hæbeat. »



ECLOGA VIII.

PHARMACEUTRIA.

Dans cette pièce deux bergers engagent une lutte poétique. C'est un chant amébee, dont les différentes strophes se répondent; chacune d'elles est terminée par un refrain (*versus intercalaris*). Toutefois il y a une légère différence. Dans le premier chant la septième strophe a trois vers, la huitième cinq; dans le second la septième strophe a cinq vers, la huitième trois. On peut croire aussi qu'une interpolation s'est introduite dans la septième strophe du premier chant et qu'une lacune se trouve dans la neuvième (cf. Ribbeck, *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, t. LXXV, année 1857, p. 78, 79). Les deux bergers, Damon et Alphésibée, ne racontent pas d'ailleurs leurs propres amours, mais récitent l'un après l'autre (*quæ responderit*, v. 62) les vers qu'ils ont composés sur des sujets empruntés à la vie pastorale. La première partie de l'Églogue est imitée de l'Idylle III de Théocrite; elle contient les plaintes d'un berger que sa maîtresse abandonne pour un autre. La seconde partie est imitée de l'Idylle II de Théocrite. Ce sont les cérémonies magiques au moyen desquelles une bergère cherche à ramener un berger infidèle. De là ce titre de *Pharmaceutria*, la Magicienne, sous lequel la huitième Églogue de Virgile est ordinairement connue; néanmoins dans le *Mediceus* on lit en tête de la pièce : *Damonis et Alphisibœi certatio*.

La huitième Églogue fut écrite probablement au milieu de l'an 715 de Rome (avant Jésus-Christ 39). Elle est adressée à Pollion. Pollion avait encouragé les premiers essais de Virgile (voyez l'argument de l'Églogue II); aussi le poète l'avait déjà célébré (*Bucol.* III, 84, 86, 88); il avait, l'année de son consulat, composé pour lui l'Églogue IV; il lui envoya celle-ci lorsque, vainqueur des Parthines, peuple de la Dalmatie, il se préparait à revenir à Rome, où il obtint les honneurs du triomphe en novembre 715.

DAMON, ALPHESIBŒUS.

Pastorum Musam Damonis et Alphisibœi,

Immemor herbarum quos est mirata juventa

1. *Pastorum Musam*, les chants des bergers. Cf. Théocrite, I, 20 : Βοσκόμενά Μῦσα.

Virgile, *Bucol.* I, 2 : « Musa sil-

« vestris; » III, 84 : « rustica; » VI, 8 : « agrestis. »

2. *Immemor herbarum*. Cf. Horace,

Certantes, quorum stupefactæ carmine lynceæ,
Et mutata suos requierunt flumina cursus,
Damonis Musam dicemus et Alphesibœi.

5

Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris, en erit umquam
Ille dies, mihi cum liceat tua dicere facta ?

En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno ?

10

Odes, I, xv, 30 : « Cervus graminis im-
« memor. » — *Mirata*. Cf. *Bucol.* VI,
27-29 ; Virgile fait admirer les chants de
Siléne par la nature entière. — *Juvenca*.
Singulier dans le sens collectif.

3. *Carminè*, ablatif de cause, se rap-
porte à *stupefactæ* et à *requierunt*. Quel-
ques éditeurs ont proposé de lire *ad car-
mina*, par une tournure semblable à celle
qu'offre Ovide, *Métam.* V, 509 : « Mater
« ad auditas stupuit, ceu saxa, voces. »
On s'est étonné de voir Virgile introduire
des lynx dans une action qui se passe en
Sicile. Mais voyez la note du vers 4 de
l'Églogue précédente.

4. Selon Ladewig, l'accusatif *suos cursus*
dépend non de *requierunt*, mais de *mu-
tata*, et le sens est : Les fleuves chan-
gèrent le cours de leurs ondes pour se
diriger du côté des chanteurs, et alors s'ar-
rêtèrent pour les écouter. Mais d'autres
interprètes font de *requierunt* un verbe
transitif par exception, en s'appuyant sur
le vers 233 du poème intitulé *Ciris*, qui
est une imitation probable de ce passage :
« Quo rapidos etiam requiescunt flumina
« cursus. » Cf. encore Calpurnius, II, 15 :
« Et tenere suos properantia flumina
« cursus. » Enfin, dans le commentaire de
Servius, est cité un vers de Calvus, l'ami
de Catulle, qui me semble devoir faire
pencher la balance en faveur de l'explica-
tion ancienne : « Sol quoque perpetuos
« meminit requiescere cursus. »

6. *Tu*. Pollion, qui est désigné par ses
exploits et ses ouvrages. — *Mihi*, datif
éthique, c.-à-d. qui, sans être nécessaire au
sens, exprime un mouvement vif d'affec-
tion, se joint grammaticalement aux deux
verbes *superas*, *legis*, dont *tu* est le sujet.
— *Magni*, parce que le *Timavus*, encore
aujourd'hui *Timavo*, fleuve d'Istrie, produit
par des sources qui sortent des montagnes

voisines (*saxa*), forme une large nappe
d'eau. Cf. *Æn.* I, 244-246. Dans le pas-
sage cité de l'*Énéide*, Virgile emploie en-
core le verbe *superare* à l'occasion des
sources du Timavus. Voyez en outre *G.*
III, 270 : « Superant montes et flumina
« tranant. » Il y a pourtant une difficulté.
Au premier abord, il est peu croyable que
Pollion, revenant de son expédition de
Dalmatie, ait suivi la côte d'Illyrie dans
un navire (*legere oram* a précisément ce
sens), puis soit revenu par terre en fran-
chissant les hauteurs d'où sort le Timave.
Quelques interprètes ont pensé alors que
cette Églogue avait été adressée à Pollion
à son départ pour la guerre. Mais la joie
du triomphe se laisse trop voir dans tout
ce préambule pour qu'on y cherche au-
tre chose qu'une félicitation des victoires
remportées. Pour moi, je suppose sans
peine qu'après le succès obtenu sur les
Parthines, l'armée de Pollion revint à tra-
vers le pays vaincu pour en assurer la
conquête, et que le général lui-même, avec
une flotte légère, suivit la côte, jusqu'en
Istrie, pour y établir la soumission qu'il
avait déjà imposée dans l'intérieur de la
contrée. Le rendez-vous de l'armée eût
été au pied des Alpes Juliennes, où se
trouve le lieu appelé *Ad Castra*. Une fois
en cet endroit, le retour par terre des
troupes qui devaient prendre part au
triomphe, avec leur chef en tête, en tra-
versant l'Italie d'abord de Trieste à Padoue,
et puis par la voie *Flaminia*, n'a rien que
de très-naturel. Pollion se trouve ainsi
obligé de franchir les collines d'où sort le
Timave, après avoir navigué le long de la
côte d'Illyrie.

7. *En erit umquam*. Cf. *Bucol.* I, 67.

8. *Dicere* équivalent à *canere*. Cf. *Bucol.*
III, 55.

10. Tes vers, seuls dignes du cothurne de

A te principium, tibi desinet. Accipe jussis
Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum
Inter vitricæ hederam tibi serpere laurus.

Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra,
Cum ros in tenera pecori gratissimus herba, 15
Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ.

Nascere, præque diem veniens age, Lucifer, alnum,
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore
Dum queror, et Divos, quamquam nil testibus illis
Profeci, extrema moriens tamen adloquor hora. 20

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Mænalus argutumque nemus pinosque loquentes
Semper habet ; semper pastorum ille audit amores,

Sophocle, c.-à-d. seuls chez les Romains comparables à ceux de Sophocle. Cf. Horace, *Odes*, II, 1, 9-12 : « Grande munus Cœcropsio « repetes cothurno ; » *Sat.* I, x, 42-43 : « Pol- « lio regum Facta canit pede ter percusso. »

11. Cf. Homère, *Iliade*, IX, 97 : Ἐν σοὶ μὲν λήξω, σέο δ' ἄρξομαι. Théocrite, XVII, 1 : Ἐκ Διὸς ἀρξώμεσθα καὶ ἐξ Δία λήγετε, Μοῖσαι. Horace, *Ép.* I, 1, 1 : « Prima diete mihi, summa dicende Ca- « mena. » Virgile, *Bucol.* III, 60. — *Jussis*. Cf. Pargumet.

13. *Hederam*. Cf. *Bucol.* VII, 25. — *Laurus*. Cf. *Bucol.* VI, 83. L'un des manuscrits de Quintilien, *Inst. Orat.* X, 1, 92, a *laurus*, ainsi que Charisius, p. 109 P.

15. Les anciennes éditions portent *herba est* ; mais aucun manuscrit n'a le verbe substantif qu'il faut ici sous-entendre, comme *G.* III, 326.

16. *Incumbens tereti olivæ*, appuyé sur son bâton, sa houlette de bois d'olivier. Cf. Théocrite, VII, 18 : Ῥοικῶν ἔ' ἔχεν ἀγροελαιῶ Δεξιτερῶν κορῶναν. Apollonius de Rhodes, *Argon.* II, 34 : Καλάυροπά τε τραχέων ... ὄριτροπέος κορῶνιο. S'il s'agissait d'un berger appuyé sur le tronc d'un olivier, on ne pourrait employer le terme *incumbens*.

17. *Nascere*. Cf. *G.* I, 441 : « Sol ubi « nascentem maculis variaverit ortum. » *Nasci* se dit du lever d'un astre. — *Præque diem veniens age*. Timée pour

præveniens diem age, amène le jour avant lequel tu parais. — *Lucifer*, l'étoile du matin. Cf. *En.* II, 801 : « Surgebat Lu- « cifer... Ducebatque diem. »

18. *Conjux*, non pas seulement l'épouse, mais celle qui est unie par une promesse ou par l'affection. Cf. plus bas, v. 66, *conjux*, masculin, dans un sens analogue. — *Indigno* équivant à *qui non dignus erat meo*, qui n'était pas comme le mien, fidèle et sûr. Servius propose deux explications à ce mot, *magno* et *impari* : c'est la seconde que je suis. Cf. *Bucol.* X, 10.

19. *Testibus illis*. Nisa les avait souvent pris à témoin des serments qu'elle va violer en ce jour même. Cf. *Ciris*, 405, 406.

20. *Extrema moriens hora*. Cf. v. 59, 60. — *Adloquor*. Entendez comme *invoco*, *obtestor*, et non pas *incuso*, comme le veut Heyne.

21. Refrain semblable à celui de Théocrite, I, 64 : Ἀρχετε βοκολικᾶς, Μῶσαι φίλαι, ἄρχετ' αὐτοῦδᾶς. — *Incipe, tibia*. Entre chaque couplet ou strophe, le berger fait entendre un accompagnement de flûte. Cf. *Bucol.* V, note du vers 14. — *Mænalios*. Le Ménéale était une montagne d'Arcadie.

22. Aux forêts du Ménéale s'applique l'épithète *argutum*, comme aux pins celle de *loquentes*, non à cause des sons que rendaient les arbres agités par le vent, mais à cause des chants dont les bergers les faisaient retentir.

Panaque, qui primus calamos non passus inertes.

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

25

Mopso Nisa datur : quid non speremus amantes ?

Jungentur jam grypes equis, ævoque sequenti

Cum canibus timidi venient ad pocula dammæ.

Mopse, novas incide faces ; tibi ducitur uxor :

Sparge, marite, nuces ; tibi deserit Hesperus OËtam.

30

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

O digno conjuncta viro, dum despicias omnes,

Dumque tibi est odio mea fistula dumque capellæ

Hirsutumque supercilium promissaque barba,

24. *Pana*. Cf. *Bucol.* II, 32.

27. Cf. Ovide, *Tristes*, I, VIII, 1-9. La pensée, qui est la même, est résumée dans le vers 5 : « Omnia naturæ præpostera æ legibus ibunt. » — *Jungentur* doit s'entendre ici : seront attelés. Les griffons, animaux fabuleux qui avaient le corps d'un lion et les ailes d'un aigle, d'après Hérodote, III, 116 ; IV, 13, gardaient des trésors que cherchaient à leur enlever les Arimaspes, peuples scythies montés sur des chevaux rapides. De là leur aversion pour les chevaux. Ce sont les animaux symboliques des monuments persans et assyriens qui ont dû servir de prétexte à cette fable. L'accord des chiens et des daims timides semble encore plus extraordinaire à Virgile ; aussi plus tard encore, *ævo sequenti*, les verra-t-on venir s'abreuver aux mêmes eaux.

28. *Damma* est féminin ordinairement chez les poètes. Quelques manuscrits, même le *Mediceus*, ont *timide*. Mais Quintilien, *Inst. Orat.* IX, 3, 6, nous atteste que Virgile a dit *timidi dammæ* ici, et *G.* III, 539, comme *oculis capti talpæ*, *G.* I, 183.

29. *Novas incide faces* équivaut à *incipere incidere faces*. Cf. *Æn.* VIII, 695 : « Arva « nova Neptunia cæde rubescunt. » *Novas* marque ce que l'on fait pour la première fois, ce que l'on commence à faire. — *Incide*. Cf. *G.* I, 292 : « Ferroque faces « inspicit auto. » — La nouvelle mariée était conduite, chez les Romains, à la lueur des torches dans la maison nuptiale. — *Tibi ducitur uxor* ne signifie pas d'une manière générale : tu te maries ; mais

l'action commence, bientôt, dans peu, l'épouse sera chez toi : on l'y conduit déjà.

30. *Sparge, marite, nuces*. L'époux jetait des noix aux enfants pour témoigner qu'il renonçait à leurs jeux : c'est une coutume romaine — *Tibi*, datif d'avantage : pour toi, en ta faveur. — *Deserit Hesperus OËtam*. *Hesperus* est la même étoile que *Lucifer* ; seulement elle change de nom suivant qu'elle paraît le soir ou le matin. On a cru que le poète faisait allusion à cette circonstance et voulait dire : Déjà se lève l'étoile qui ce soir, sous le nom d'Hesperus, brillera à tes noces, c.-à-d. le jour de tes noces est levé. Mais il faut moins raffiner. Quoique encore au lever du jour, le malheureux dédaigné se transporte par la pensée au moment où ces noces auront lieu ; il croit déjà les voir, et indique les divers détails au présent, *ducitur, deserit*. L'OËta est une montagne de Thessalie. Pourquoi Virgile l'introduit-il dans son Eglogue ? Voyez *Bucoliques*, VII, note du vers 4, au moi *Arcades*. — Cf. *Culex*, 205 : « Et piger « aurato descendit Vesper Olympo ; » Catulle, LXII, 7 : « Nimirum OËtaeos ostendit « noctifer ignes. »

32. *Dignus*. Expression ironique. L'aimant dédaigné ne trouve Mopsus ni moins rustique ni plus beau que lui-même.

33. *Dumque capellæ*. S.-ent. *sunt odio*.

34. *Hirsutumque supercilium*. Cf. Théocrite, XI, 31 : Λασία ὄφρυς ; III, 8 : Ἦ ῥά γέ τοι συμὸς καταφαίνομαι ἐγγύθεν ἤμεν, Νύμφα, καὶ προγένειος, XX, 8, 9. — *Promissaque barba*. Cf. *Æn.* III, 593 : « Immissaque barba. »

Nec curare deum credis mortalia quemquam. 35

Incipe Mœnalius mecum, mea tibia, versus.

Sœpibus in nostris parvam te roscida mala

(Dux ego vester eram) vidi cum matre legentem.

Alter ab undecimo tum me jam acceperat annus,

Jam fragiles poteram ab terra contingere ramos. 40

Ut vidi, ut perii ! ut me malus abstulit error !

Incipe Mœnalius mecum, mea tibia, versus.

Nunc scio, quid sit amor. Duris in cotibus illum

Aut Tmaros, aut Rhodope, aut extremi Garamantes

Nec generis nostri puerum nec sanguinis edunt. 45

Incipe Mœnalius mecum, mea tibia, versus.

Sœvus Amor docuit natorum sanguine matrem

Commaculare manus; crudelis ! tu quoque, mater,

Crudelis mater, magis at puer improbus ille.

35. Appel à la vengeance divine. Cf. *En.* II, 536 : « Di, si qua est celo pietas a que talia curet. »

37. *Sœpibus in nostris*, dans notre jardin entouré de haies. Cf. *G.* IV, 130 : « In dumis, » dans le même sens. — *Roscida*, humides de la rosée du matin.

38. Théocrite, XI, 25-27 : Ἠράσθη γὰρ μὲν ἔγωγα τεύξῃ, κόρα, ἀνίκα πρώτων Ἡνῆες ἐμᾶ σὺν μητρὶ θέλωσι δακνέσθαι αὐτὰ ἄλλα Ἐξ ὕστερος δρῆψασθαι, ἐγὼ δ' ὄδον ἀγεμύονου.

39. Avec le *Mediceus*, le *Palatinus* et le Palimpseste de Vérone, j'admets *acceperat* au lieu de la leçon vulgaire *ceperat*. — *Alter ab undecimo*. Il était entré dans l'année qui suit la onzième, c.-à-d. la douzième.

41. Ce vers se lit sans changement dans le poème de *Ciris*, v. 230. Il est imité de Théocrite, II, 82 : Χῶς ἴδον, ὡς ἐμάνην, ὡς μοι περὶ θυμὸς ἰαχθή. III, 42 : Ἦς ἴδεν, ὡς ἐμάνη, ὡς ἐς βαθὺν ἔλατ' ἔσωτα. Le premier *ut* marque le temps et équivaut à *simul ac*; les deux autres sont exclamatifs. — *Error*, amour insensé. — L'hiatus de *perii* est déterminé par la force de la pause qui coïncide avec la césure principale.

43. Théocrite, III, 15 : Νῦν ἔγνω τὸν ἔρωτα βαρῦς θεός. Cf. *An.* IV, 365-367.

— *Cotibus*, forme archaïque pour *cantibus*, attestée par les meilleurs manuscrits. Cf. Priscien, p. 562 P.

44. *Tmaros*, montagne d'Épire. Les anciennes éditions ont *Ismarus*, qui ne se trouve que dans les manuscrits d'ordre inférieur. — *Rhodope*. Cf. *Bucol.* VI, 30. — *Extremi Garamantes*. Peuple d'Afrique sauvage et féroce, voisin des Gètes, situé dans la contrée appelée aujourd'hui le Fezzan, et qui était l'extrémité du monde alors connu. L'hiatus s'explique par la rencontre de la pause et de la césure principale. D'ailleurs ce vers a une forme toute grecque. Forbiger le traduit ainsi mot pour mot : Ἡ Τμάρως, ἡ Ῥοδόπη, ἡ τληοῦροὶ Γαράμαντες.

45. *Edunt* équivaut à *ediderunt*, *genuerunt*. Les poètes, à l'imitation des Grecs, emploient souvent le présent pour le parfait, dans les phrases d'un tour vif et passionné.

47. Allusion à la fable de Médée, qui tua ses enfants par jalousie, en apprenant que Jason allait épouser Glaucé, fille de Créon, roi de Corinthe. Cf. Ovide, *Metam.* VII, 350-397.

48. *Mater*, encore Médée. Elle fut une mère cruelle, dit le poète; mais l'Amour, désigné par le mot *puer*, fait encore plus.

49. J'ai adopté la leçon de Ribbeck et de

[Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.]

50

Incipe Mænalius mecum, mea tibia, versus.

Nunc et oves ultro fugiat lupus, aurea duræ

Mala ferant quercus, narcisso floreat alnus,

Pinguia corticibus sudent electra myricæ,

Certent et cyenis ululæ, sit Tityrus Orpheus,

55

Orpheus in silvis, inter delphinas Arion.

Incipe Mænalius mecum, mea tibia, versus.

Omnia vel medium fiat mare. Vivite, silvæ :

Ladewig, malgré les manuscrits. Je crois le vers 50 une de ces anciennes interpolations qui s'introduisirent de fort bonne heure dans le texte de Virgile (cf. Ladewig, *Beurtheilung der Peerlkamp'schen Bemerk. zu den wondl. Gedichten Vergil's*, Progr. 1864, Neu-Ströhlitz, p. 1; Ribbeck, *Neue Archiv. für Philol. und Pædagogik*, t. LXXV, p. 78). Quelque copiste ou quelque scholiaste se sera amusé à retourner le vers 49, et son œuvre aura passé de la marge dans le texte, auquel on aura donné la forme interrogative pour l'accommoder à cette addition. Les manuscrits ont en effet *an puer*. Mais si l'on considère que cette strophe répond à la huitième du chant d'Alphésibée, et qu'il n'y faut que trois vers, on se résignera sans peine au retranchement que je propose. Heine avait été frappé du peu de sens de ce passage ainsi écrit; il voulait retrancher à la fois les vers 49 et 50. Haupt, d'après la correction d'Hermann, a retranché la fin du vers 48 et le commencement du vers 49. Voici son texte : « Mænus puer, a puer improbus ille, In-« probus ille puer, crudelis tu quoque « mater. »

52. Théocrite, I, 130-134 : Νῦν δ' ἔα μὲν φορέοιτε βάρτοι, φορέοιτε δ' ἀκανθαί, Ἄ δὲ καλὰ νάρκισσος ἐπ' ἀρκυθόισι κομάσκι· Πάντα δ' ἐνάλια γένοιτο, καὶ ἅ πίτυς ὄχνας ἐνείκαι, Δάφνης ἐπεὶ ὑνάσκει· καὶ τῶς κύνας ὠλαφος ἔλκοι, Κῆξ ὀρέων τοὶ σκώπες ἀήροσι γυρῶσαντο. — *Ultró fugiát*, alle jusqu'à fuir. Cet adverbe marque ici le complet renversement des habitudes. Cf. Wagner, *Q. Vergil. XXVII*, 1. — *Aurea mala*. Cf. *Bucol.* III, 71.

54. D'après les croyances des anciens, l'ambre jaune était le produit résineux des aunes ou des peupliers de l'Éridan (cf. Ovide, *Métam.* II, 364), et non des arbustes comme le tamaris. — *Sudent*. Sur cet emploi du verbe *sudere*, cf. *Bucol.* IV, 30.

55. *Certent*. Cf. *Bucol.* V, 8. — *Cyenis*. Les anciens croyaient que les cygues, avant leur mort, faisaient entendre des chants harmonieux. Cicéron, *Tuscul.* I, 30, 73 : « Itaque commemorat, ut cyeni, « qui non sine causa Apollini dicati sint, « sed quod ab eo divinationem habere « videntur, qua providentes, quid in « morte boni sit, cum cantu et vo- « luptate moriantur; sic esse faciendum. » Cf. *Bucol.* IX, 36; Lucrèce, III, 6 : « Quid enim contendat hirundo Cyenis? » — *Tityrus*. Ce nom est donné ici comme celui d'un berger peu habile dans l'art du chant, du premier berger venu.

56. *Orpheus*. Cf. *Bucol.* III, 46; IV, 57. — *Arion*, né à Méthymne, suivant la tradition, de Cyclon ou Neptune, et de la nymphe Oncée, fut le plus célèbre chanteur de son temps. Il vécut à la cour de Périandre, roi de Corinthe. Revenant d'Italie, où il avait, par son talent, amassé de grandes richesses, il fut jeté à la mer par les matelots du navire qui le portait, avides de se les approprier; il chanta une dernière fois avant de se précipiter, et, touchés de la douceur de ses accords, des dauphins le recueillirent et le transportèrent sur le rivage. Cf. Ovide, *Fastes*, II, 79-118.

58. *Medium mare*, le milieu de la mer, l'endroit où elle est profonde. L'amant dédaigné souhaite qu'un déluge universel

Præceps aerii specula de montis in undas
Deferar ; extremum hoc munus morientis habeto. 60

Desine Mænalius, jam desine, tibia, versus.

Hæc Damon : vos quæ responderit Alphesibæus,
Dicite, Pierides. Non omnia possumus omnes.

Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vitta,
Verbenasque adole pingues et mascula tura, 65

Conjugis ut magicis sanos avertere sacris
Experiar sensus. Nihil hic nisi carmina desunt.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

couvre la terre, en faisant disparaître tout ce qui existe (*omnia*). — *Fiat*, leçon du *Mediceus* et du *Palatinus*. Cf. Ovide, *Métam.* I, 292 : « *Omnia pontus erat.* » *Diræ Catonis*, 46 : « *Cinis omnia fiat.* » L'explication est celle-ci : *Mare mihi instar omnium fiat.* — *Fœite*, même sens que *valet*. Cf. Horace, *Sat.* II, v, 110 : « *Vive valeque ;* » *Epist.* I, vi, 67 : « *Vive « vale.* » Si l'on compare cette strophe à celle qui lui correspond dans le chant d'Alphésibée, il semble qu'un vers manque ici. De plus le sens est incomplet après *vivite, silvæ* ; on attend nécessairement un développement un peu plus long. Hermann, et après lui Haupt, Ribbeck, Jadedwig, laissent un blanc que Ribbeck suppose avoir été rempli par un vers ayant à peu près le sens de celui-ci : « *Vive tuo « felix digno cum conjuge, Nisa.* » Le mouvement est d'ailleurs imité de Théocrite, I, 113-116 : ὦ λύκει, ὦ θῶες. ὦ ἀν' ὄρεα φωλιάδες ἄρκτοι, Χαίρεθ' ὁ βροκόλος ὑμῖν ἐγὼ Δάφνης οὐκέτ' ἀν' ὕλαν. Οὐκέτ' ἀνὰ θρυμῶς, οὐκ ἄλσεα. Χαίρ' Ἀρέθουσα, καὶ ποταμοί, τοὶ χεῖτε καλὸν κατὰ Θύμβροϊδος ὕδωρ.

59. Cf. *Ciris*, 302 : « *Præceps aerii « specula de montibus issem.* » *Specula* exprime tout endroit élevé d'où la vue s'étend au loin. Ce vers est imité de Théocrite, III, 25 : Τὸν βλάταν ἀποδύς ἐς κύματα τῆνῶ ἀνέμυι, Ὅπερ τὼς θύωνως σκοπινύλεται Ὅπως ὁ γριπεύς.

60. *Hoc munus*. Il s'agit évidemment de la mort de l'amant dédaigné, dont la nouvelle causera la joie de sa maîtresse, débarrassée d'un reproche vivant. Ce vers est répété, *Ciris*, 267. Cf. Théocrite,

XXIII, 20 : Δῶρά τοι ἦνθον Λοίσιος ταῦτα φέρω, τὸν ἐμὸν βρόχον. — III, 27 : Καίλα δὴ ῥοθάνω, τόγες μὰν τειν ἄδῶ τέτυκται.

61. *Desine* est pris dans le sens transitif, comme *Bucol.* V, 19.

63. *Pierides*. Cf. *Bucol.* III, 85. En invoquant les Muses pour leur faire dire le chant d'Alphésibée, Virgile semble, dans le combat poétique, donner le prix à ce berger. — Selon Macrobe, *Saturn.* VI, 1, 35, ce vers est imité du cinquième livre de Lucilius : « *Major erat natu : non « omnia possumus omnes.* » Cf. *G.* II, 109.

64. *Effer aquam*. C'est la magicienne qui parle à son aide, Amaryllis, dont le nom est au vers 77. La scène se passe dans l'*impluvium*, à ciel ouvert ; c'est ce qui détermine l'emploi du mot *effere*, s.-ent. *ex aedibus*. — *Molli* est une épithète qui s'applique en réalité à la laine dont est faite la bandelette (*G.* IV, 348, *mollia pensa*). Cf. Théocrite, II, 2 : Στέψον τὸν κεδέθρον σπονυῖω σίδῃ ἀώτῳ. Propertius, IV, 6, 6 : « *Terque focum « circa lanæ orbis eat.* »

65. *Pingues*. Parce que ces plantes contiennent un suc empoisonné. Cf. *En.* IV, 514 : « *Pubescent herbæ nigri cum « lacte veneni.* » — *Adole* équivalent à *incende*. Ce mot, dans le principe, a signifié exhaler une vapeur, une fumée, puis transitivement faire exhaler une vapeur, une fumée, brûler. — *Mascula tura*. Selon les anciens, l'encens mâle était le plus précieux ; les grains étaient de forme arrondie.

66. *Conjugis*. Cf. v. 13. — *Sanos avertere sensus*, détourner du droit chemin, séduire. Cf. Homère, *Odyssée*, XIV, 178 :

Carmina vel cælo possunt deducere Lunam,

Carminibus Circe socios mutavit Ulixi,

70

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnium.

Terna tibi hæc primum triplici diversa colore

Licia circumdo, terque hæc altaria circum

Effigiem duco; numero deus impare gaudet.

75

[Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnium

Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores,

Necte, Amarylli, modo, et, Veneris, dic, vincula necto.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnium.

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit

80

βλάπτειν φρένας εἴσας. Théocrite, II, 3 : Ὡς τὸν ἐμὸν βαρυνέοντα φίλον κατὰ φύσιν ἀνδρα. — *Carmina*, les formules magiques. Cf. *Æn.* IV, 487.

69. Faire descendre la lune du ciel par leurs incantations était un des prodiges dont se glorifiaient le plus les sorcières de l'antiquité. Cf. Horace, *Épodes*, V, 45 : « Que sidera exantata voce Thessala Luna namque cælo deripit; » Ovide, *Métam.* XII, 263; *Amours*, II, 1, 23 : « Carmina sanguinea deducunt cornua lunæ. »

70. *Circe*. Cf. Homère, *Olyssée*, X, 203-243. — *Ulixi*. Forme latine de génitif, contractée de *Ulixei*. Le nominatif *Ulixes* est tiré de la forme dorienne Οὐλίξης. Cf. Ramshorn, *Latæin. Gramm.* p. 55.

71. *Frigidus*. Cf. *Bucol.* III, 93. — *Cantando*. Le gérondif joue ici le rôle d'un substantif verbal abstrait, et équivalant à *co quod quis cantat* ou au substantif *cantu*. — *Rumpitur*. Cf. Lucilius, cité par Nonius au mot *coluber, colubra* : « Jam disrumpere tur medius, jam ut Marsus colubras » Disrumpit cantu, venas eum extenderit « omnes. » Voy. encore, Ovide, *Métam.* VII, 203; *Amours*, II, 1, 25.

73. La magicienne attache à l'image de Daphnis trois fils de couleur différente et la promène trois fois autour de l'autel; et en même temps Amaryllis doit faire trois nœuds à trois fils de trois couleurs. Ceci fait partie de la même formule magique; d'ailleurs la strophe correspondante dans le chant de Damon n'a pas de re-

frain après le troisième vers. Il y a donc tout lieu de croire le vers 76 interpolé. — *Terna*. Servius croit qu'il y a trois fils de trois couleurs diverses, ce qui ferait neuf en tout. Cf. *Ciris*, 371 : « Terque novena » legat triplici diversa colore Fila. » Mais les poètes emploient souvent le distributif dans le sens du numéral ordinaire et *terna* pour *tria*. Cf. *G.* I, 232, *duodena* pour *duodecim*. — *Tibi*, pour agir sur toi; datif d'avantage, *commodi*, qui se rapporte à Daphnis.

74. *Hæc altaria* est la leçon des meilleurs manuscrits. Quelques textes de second ordre suivis par Wagner ont *hanc*, qui alors se rapporte à *effigiem*.

75. *Deus*, la divinité en général. Cf. *Ciris*, 373; cet hémistiche est répété. — Dans les cérémonies magiques de l'Énéide, le nombre trois joue aussi un grand rôle, *Æn.* IV, 510, 511.

78. *Modo* ajouté à l'impératif rend l'ordre plus pressant; c'est donc ici une marque d'impatience; cf. Hand, *Tursellinus*, III, p. 639. Le même sentiment se trouve un peu plus développé dans Théocrite, II, 18, 19, 20.

80. *Limus, cera*. Il y a deux images de Daphnis, l'une en argile, l'autre en cire. — Ainsi dans Horace, *Sat.* I, VIII, 30, il y a deux images : « Lanæ et effigies erat, » altera cerea. » Théocrite, II, 28, ne parle que d'une effigie de cire : Ὡς τούτων τὸν κατὰ φύσιν ἐγὼ σὺν δαίμονι τάχω, Ὡς τάχω δ' ὑπ' ἔρωτος ὁ Μύνητος αὐτίκα Δέλης.

Uno eodemque igni, sic nostro Daphnis amore.
 Sparge molam, et fragiles incende bitumine laurus.
 Daphnis me malus urit, ego hanc in Daphnide laurum.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Talis amor Daphnim, qualis, cum fessa juvenum 85

Per nemora atque altos quærendo bucula lucos

Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulva,

Perdita, nec seræ meminit decedere nocti,

Talis amor teneat, nec sit mihi cura mederi.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim. 90

Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit,

Pignora cara sui : quæ nunc ego limine in ipso,

Terra, tibi mando ; debent hæc pignora Daphnim.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Has herbas atque hæc Ponto mihi lecta venena 95

81. *Eodem*. Spondéc par une synièse, rare dans l'intérieur du vers. — *Sic*. Daphnis doit sentir son cœur s'amollir par l'effet de l'amour comme la cire s'amollit au feu ; il doit devenir constant dans cet amour, et y demeurer ferme comme l'argile s'affermit.

82. *Molam*. Théocrite, II, 18 : Ἄλκιτά τοι πῶτον πυρὶ τάχιστα· ἄλλ' ἐπίπασσε. Cf. *Æn.* IV, 517. — *Fragiles*, qui se brisent en pétillant dans la flamme. Ce pétitement était un heureux présage. Cf. Némésien, *Ecl.* IV, 76 : « Incendens vivo « crepitantes sulphure lauros ; » Théocrite, II, 24 : Χῶς αὐτὰ λακί μέγα καπυρρίσασα Κηζῆσπίνας ἄφθη. — *Bitumine*. Cf. Horace, *Epodes*, V, 81, 82 : « Quam non « amore sic meo flagres uti Bitumen atris « ignibus. » — *Laurus*. Cf. *Bucol.* VI, 83.

83. Théocrite, II, 23, 26 : Δέλφεις ἔμ' ἀνίασεν· ἐγὼ δ' ἐπὶ Δέλφιδι δάφνην ἄβω.... οὕτω τοι καὶ Δέλφεις ἐνὶ φλόγι σάρον' ἀμαθύνουσι. — *In Daphnide* signifie sur l'image de Daphnis, en plaçant le laurier sur l'effigie de cire.

85. *Talis amor*. Construisez *talis amor Daphnim teneat, qualis est amor, cum, etc.* — Théocrite, II, 48-51, emploie un mouvement semblable avec une comparaison un peu différente ; chez le poète grec, il s'agit des chevaux.

87. *Culex*, 389 : « Rivum propter aquæ « viridi sub fronde latentem. » Lucrèce, II, 30 : « Propter aquæ rivum sub ramis « arboris alte. »

88. Vers emprunté à Varius, qui parlant d'une ebienne qui poursuit une biche, a dit : « Non aunes illam mediū, non ardua « tardant, Perdita nec seræ meminit decere « dere nocti (Macrobe, *Saturn.* VI, 2, 20). » — *Decedere nocti*. Cf. *G.* IV, 23 : « De « cedere calori. » *Decedere nocti*, c'est se retirer à l'approche de la nuit.

89. *Mederi*. Entendez *huic amori*.

91. Cf. *Æn.* IV, 495 et suiv. — *Exuvias*. Ce sont les vêtements ou les objets divers laissés par Daphnis. En les enfouissant sous le seuil de la porte, la magicienne espère que la terre venant à son secours exercera sur Daphnis une puissance d'attraction irrésistible. *Debet, s.-ent. mihi*. — Théocrite, II, 53-56, expose une cérémonie du même genre ; la magicienne brûle une frange du vêtement de Delphis.

95. Les incantations magiques essayées jusqu'ici n'ont pas eu de résultat. La magicienne va recourir à des moyens plus puissants. *Herbas atque venena* équivalent à *herbas venenatas*, c'est la figure dite *hendyadyn*. — *Ponto* est ici pour la Colchide, pays de Médec, l'une des enchanteresses les plus renommées dans l'antiquité.

Ipsè dedit Mœris (nascuntur plurima Ponto) ;
His ego sæpe lupum fieri et se condere silvis
Mœrim, sæpe animas imis excire sepulcris
Atque satas alio vidi traducere messes.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Fer cineres, Amarylli, foras, rivisque fluenti 101
Transque caput jace ; nec respexeris. His ego Daphnim
Adgrediar ; nihil ille deos, nil carmina curat.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Aspice, corripuit tremulis altaria flammis 105
Sponte sua, dum ferre moror, cinis ipse. Bonum sit.
Nescio quid certe est, et Hylax in limine latrat.
Credimus, an qui amant ipsi sibi somnia fiugunt ?
Parcite, ab urbe venit, jam parcite, carmina, Daphnis.

96. *Mœris*, nom de quelque berger, célèbre par ses pratiques de sorcellerie.

97. *His*, grâce à ces herbes.

98. *Animas excire sepulchris*. Prodigè ordinaire dans les incantations. Cf. *Æn.* IV, 490 : « Nocturnosque movet Manes. »

99. *Messes satas*, c.-à-d. *sata unde messis sperabatur*. — *Alio*, adverbe de mouvement, régime de *traducere*. — C'était une superstition romaine de croire que l'on pouvait par des formules magiques faire passer les semailles d'un champ dans un autre. La loi des XII Tables punissait ce crime : « Quid ! non et legum ipsarum « in duodecim tabulis verba sunt : qui fruges « excantassit, et alibi : qui malum carmeu « incantassit ? » (Pline, *II. N.* XXVIII, 2, 4.) Cf. Tibulle, I, 8, 19 : « Cantus vicinis « fruges traducit ab agris. »

101. Théocrite, XXIV, 92-95 : Ἥρι δὲ συλλέξασα κόνιν πυρῶς ἀμφιπόλων τις Ἰνψάτω εὐ μάλα πᾶσαν ὑπὲρ ποταμοῦ φέρουσα Ἰρωγάδας ἐς πέτρας ὑπερούρουον. ἀψ δὲ νεέσθη Ἀστρεπτος. — *Rivo*. Datif pour *in rivum*.

102. *Transque caput jace* équivalent à *post caput*, c.-à-d. que les cendres doivent être jetées en se détournant. Cf. Claudien, *de Sexto Consulatu Honor.* 399 : « Trans « caput aversis manibus jaculetur in Au-

strum Secum rapturas cantata piacula « tectas. » — *Nec respexeris*. Cf. Plaute, *Mostellaria*, II, 2, 88 : « Cave respexis : « fuge, operi caput. » — *Nec* est la leçon du *Palatinus* et du *Mediceus*. Ces paroles s'adressent à Amaryllis et sont le complément de l'ordre précédent ; de là la nécessité de la conjonction à la fois copulative et négative.

105. Tandis que la magicienne et son aide ramassent les cendres sur l'autel pour les jeter comme il a été dit dans le couplet précédent, de ces cendres sort une flamme soudaine ; cette circonstance passait pour être de bon augure.

106. *Sponte sua... ipse*. Cf. *G.* II, 10. — *Bonum sit*. Exclamation par laquelle les Romains accueillaient les présages favorables.

107. *Nescio quid certe est*. Cf. Catulle, LXXX, 5. — *Hylax*. C'est le nom du chieu qui garde la maison, et dont les aboiements annoncent un nouvel arrivant.

108. *An qui amant*. Au lieu de s'élider, *qui* s'abrège devant le mot à forme iambique qui le suit. Cf. Lucien Müller, *De re metrica Latina. Poet.* p. 307. — *Somnia fiugunt*. Cf. Lucrèce, I, 104 : « Quippe « etenim quam multa tibi jam fingere pos- « sunt Somnia. »

109. *Parcite*. S.-ent. *Daphnidi*,



ECLOGA IX.

MOERIS.

Deux bergers se rencontrent sur la route qui mène à Mantoue. L'un d'eux, Moëris, fermier esclave du champ que possédait Ménélaque, porte des chevreaux en présent au nouveau propriétaire qui a expulsé son maître. Il raconte son infortune. Lycidas le plaint et tous deux rappellent les vers que composait Ménélaque ; ils en chantent l'un et l'autre quelques fragments, et cessent leur entretien lorsqu'ils arrivent aux portes de la ville.

Ménélaque, c'est Virgile, qui s'est plusieurs fois dans les Bucoliques désigné sous ce nom (cf. *Bucol.* V, 9). Il avait une première fois perdu et recouvré son patrimoine comme nous l'avons vu dans l'argument de la première Églogue. Mais après la guerre de Péronse, Alfénius Varus et Cornélius Gallus firent au nom d'Octave un nouveau partage des terres. Les soldats, voisins de Virgile, entrèrent en dispute avec lui au sujet des limites et l'un d'eux, Clodius, voulut même le tuer. Virgile s'enfuit à Rome, en recommandant à son fermier d'apaiser les envahisseurs. Il resta caché dans la maison du philosophe Siron, et y composa cette Églogue, probablement en juin ou juillet 714 (avant Jésus-Christ 40). Il parvint à se faire indemniser, grâce à l'influence de ses protecteurs des divers partis réconciliés à l'occasion de la paix de Brindes.

LYCIDAS, MOERIS.

LYCIDAS.

Quo te, Moëri, pedes ? an, quo via ducit, in urbem ?

MOERIS.

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri,

Quod numquam veriti sumus, ut possessor agelli

1. *Quo te, Moëri, pedes.* S.-ent. *ducunt.* Cf. Théocrite, XIII, 70 ; XIV, 42 : ἄ πόδες ἄγον.

2. *Pervenimus.* Suppléez *eo*, que l'on exprime ordinairement en pareil cas. — *Vivi.* Cf. Cicéron, *pro Quintio*, 15, 50 : « Illic « acerbissimum vivo videntique funus « ducitur. » — C'est une formule qui ajoute

à l'expression comme dans le français : n'ai-je donc tant vécu que pour voir, etc.

3. Le texte des principaux manuscrits est *quod*; Wagner, avec quelques témoignages d'ordre inférieur, admet *quo*. Mais cela n'est nullement nécessaire. *Quod numquam veriti sumus* est une parenthèse, et *quod* a pour antécédent la pensée exprimée

Diceret : Hæc mea sunt ; veteres migrate coloni.
 Nunc victi, tristes, quoniam Fors omnia versat, 5
 Hos illi (quod nec vertat bene) mittimus hædos.

LYCIDAS.

Certe equidem audieram, qua se subducere colles
 Incipiunt, mollique jugum demittere clivo,
 Usque ad aquam, et veteres, jam fracta cacumina, fagos,
 Omnia carminibus vestrum servasse Menalcan. 10

MOERIS.

Audieras, et fama fuit ; sed carmina tantum
 Nostra valent, Lycida, tela inter Martia, quantum
 Chaonias dicunt aquila veniente columbas.
 Quod nisi me quacumque novas incidere lites
 Ante sinistra cava monuisset ab ilice cornix, 15
 Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

par la phrase entière. *Ut* dépend de *eo* qui est sous-entendu avec *pervenimus*.

5. *Ficti*, obligés de céder. — *Fors*, la puissance aveugle du hasard.

6. *Nec* équivaut à *non*, toutefois avec un sens négatif un peu plus fort. — *Quod nec vertat bene*. Formule d'imprécation ; cf. Térence, *Adelphes*, II, 1, 37 : « Quæ res « tibi vortat male. » — *Illi*, au vétéran, qu'il a appelé *advena possessor agelli*.

7. *Certe equidem*. Quand ces deux mots se trouvent ainsi rapprochés, il ne faut pourtant pas dans l'interprétation leur attribuer de l'influence l'un sur l'autre. *Certe* modifie le sens du verbe en affirmant avec plus de force la pensée tout entière exprimée par la proposition. Cf. Hand, *Tursellinus*, II, p. 28. — *Qua se subducere colles incipiunt*, à l'endroit où les collines commencent à s'abaisser. Ce vers et les trois suivants sont une description du domaine de Virgile.

9. *Aquam*, le Mucio. — *Veteres fagos* est la leçon du *Mediceus*. Il a déjà été question de ces hêtres antiques ; cf. *Bucol.* II, 3. La leçon vulgaire, *veteris fagi*, vient sans doute de l'erreur d'un copiste qui trompé par la forme archaïque d'accusatif pluriel *veteris* aura cru corriger une faute en transformant *fagos* en *fagi*, que l'on

trouve dans le *Palatinus*, et dans quelques autres textes.

11. *Audieras, et fama fuit. Et* établit ici un rapport logique entre les deux propositions. L'idée exprimée par la seconde est la cause du fait indiqué dans la première : Tu n'as entendu dire, je n'en doute pas ; car la renommée en a répandu la nouvelle.

13. *Veniente* équivaut à *irruente*. Cf. *Æn.* X, 456 : « Haud alia est Turri venientis imago. » Lucrèce, III, 749 : « Tremeretque per auras Aeris accipiter fugiens « veniente columba. » — *Chaonia*. A Dodone en Épire, dans la région jadis habitée par les Chaoniens, les colombes étaient considérées comme des oiseaux prophétiques. Les colombes d'Épire sont ici pour les colombes par excellence, comme *Bucol.* I, 55, nous avons vu les abeilles d'Hybla pour les abeilles.

14. *Quod nisi* équivaut à *nisi*. Seulement *quod* établit une liaison un peu plus forte entre cette phrase et la précédente. — *Quacumque*, entendez *via, ratione*. — *Incidere* comme *præcidere* ; *incidere lites*, couper court, mettre fin aux disputes.

15. La corneille chez les anciens passait pour donner des présages. Quand elle se faisait entendre à gauche, ce que l'on pré-

LYCIDAS.

Heu! cadit in quemquam tantum scelus? Heu, tua nobis
Pæne simul tecum solacia rapta, Ménéalca?

Quis caneret Nymphas? Quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbra? 20

Vel quæ sublegi tacitus tibi carmina nuper,
Cum te ad delicias ferres, Amaryllida, nostras?

« Tityre, dum redeo (brevis est via) pasce capellas,

Et potum pastas age, Tityre, et inter agendum

Occursare capro (cornu ferit ille) caveto. » 25

MOERIS.

Immo hæc, quæ Varo, necdum perfecta, canebat :

« Vare, tuum nomen, superet modo Mantua nobis,

Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ,

Cantantes sublime ferent ad sidera cynci. »

voyait devant s'accomplir, si l'on persistait dans l'entreprise. Or Moëris ne prévoyait que malheurs dans une querelle avec les vétérans. De plus la corneille qu'il entendit était perchée sur un arbre creux. Or cette circonstance, d'après les données de la science augurale, était un signe funeste pour la propriété de Ménéalque.

17. *Cadit in quemquam tantum scelus*, c.-à-d. quelqu'un est-il donc capable d'un tel crime?

18. *Solacia tua*, les vers de Ménéalque, qui consolent les hommes, dont la lecture ou l'audition fait oublier les malheurs du temps.

19. *Quis caneret Nymphas?* Supplétez, si Ménéalque eût péri. — Pour ce vers et le suivant cf. *Bucol.* V, 20, et 40.

21. *Vel. S.-ent. quis caneret.* — *Sublegi*, j'ai soustrait, j'ai recueilli furtivement, j'ai entendu sans que tu t'en aperçusses.

22. *Amaryllida*. Nom de bergère, qui se rencontre fréquemment dans Théocrite, et qui représente d'une manière générale les bergères dignes d'amour. Il ne faut donc pas raffiner comme quelques interprètes sur le sens de *nostras* et croire qu'il s'agisse ici de celle qu'aime Lycidas, ou d'une bergère qui eût été aimée à la fois de Ménéalque et de Lycidas. D'ailleurs les vers suivants sont traduits d'une Idylle de Théocrite où un chevrier se rend auprès d'Amaryllis. Les mots *te ferres* peuvent donc n'être qu'une allusion à ce passage et n'avoir pas d'autre sens que *caneres carmen in quo dicit aliquis se ire*.

23. Théocrite, III, 3-5 : Τίτυρ' ἐμὴν τὸ καλὸν περιλαμνέμεν, βόσκει τὰς αἰγὰς καὶ ποτὶ τὰν χράναν ἄγει, Τίτυρε· καὶ τὸν ἐνόρηξαν τὸν λιθουκὸν κνάκωνα φυλάσσειο, μὴ τὸ χορὸψῆ. — *Dum redeo*, jusqu'à ce que je revienne. Les Latins en pareil cas mettent souvent l'indicatif avec le présent, le parfait et le futur; cf. Hand, *Tursellinus*, II, p. 319, 320, 321.

24. *Potum*, supin du verbe *potare*. Une idée analogue est exprimée ci-dessus, *Bucol.* V, 24, 25.

26. *Immo. S.-ent. quis caneret*: ou plutôt qui chanterait ces vers, etc. — *Varo*. Allégué Varus; voy. l'argument de cette Églogue et de l'Églogue VI.

27. *Superet*, équivalent à *superstes sit, incolumis sit*. Cf. *Æn.* II, 597, 643, etc.

28. Cf. Martial, VIII, 56, 7 : « Jugera « perdiderat miseræ vicina Cremonæ. » Crémone était à quarante milles de Mantoue; mais le territoire de cette ville ne suffisait pas aux vétérans, on leur distribuait une grande partie de celui de Mantoue.

29. *Cynci*. Cf. *Bucol.* VIII, 55. — *Ad sidera*. Cf. *Bucol.* V, 51

LYCIDAS.

Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos ; 30
 Sic cytiso pastæ distendant ubera vaccæ .
 Incipe, siquid habes. Et me fecere poetam
 Pierides ; sunt et mihi carmina ; me quoque dicunt
 Vatem pastores ; sed non ego credulus illis.
 Nam neque adhuc Vario videor nec dicere Cinna 35
 Digna, sed argutos inter strepere anser olores.

MOERIS.

Id quidem ago et tacitus, Lycida, mecum ipse voluto,
 Si valeam meminisse ; neque est ignobile carmen.
 « Huc ades, o Galatea ; quis est nam ludus in undis ?

30. *Sic*, particule qui précède les vœux et les prières, et qui renferme l'idée d'un service rendu en échange du vœu que l'on fait. *Sic* a pour corrélatif *ut*, qui généralement se sous-entend avec la proposition qui l'accompagne. Ainsi dans ce passage on pourrait suppléer : *Sic tua, etc.... ut opto te canere aliquid* ; je désire aussi vivement voir tes essais éviter les ifs que je désire t'entendre chanter, et par conséquent, puissent ces avantages t'échoir si tu satisfais mon désir. Cf. *Bucol.* X, 4 ; Horace, *Odes*, I, 3, 1. Properce a exprimé *ut*, I, 18, 11 : « Sic mihi te referas levis, ut non « altera nostro Limine formosos intulit « ulla pedes. » — *Cyrneas*, de Corse ; adjectif formé du nom grec de cette île, Κύρνος. — *Taxos*. Cf. *G.* IV, 47. — Il y avait en Corse beaucoup d'ifs, ce qui rendait amer le miel de ce pays.

31. *Distendant ubera*. Cf. *Bucol.* IV, 21.

32. *Incipe*. Cf. *Bucol.* V, 10 ; X, 6. — *Siquid habes*. Cf. *Bucol.* III, 52. Toutefois, il n'y a point ici d'ironie. — *Et me*, etc. Cf. Théocrite, VII, 37-41 : Καὶ γὰρ ἐγὼ Μοισᾶν καπυρὸν στόμα, κημὲ λέγοντι Πάντες ἀοιδὸν ἀριστον· ἐγὼ δὲ τις οὐ ταχυπειθής, Οὐ Δᾶν' οὐ γὰρ πω κατ' ἐμὸν νόον οὔτε τὸν ἐσθλὸν Σικελίδαν νίκημι τὸν ἐκ Σάμου οὔτε Φιλητᾶν Ἀείδων, βάτραχος δὲ ποτ' ἀκρίδας ὦ ; τις ἐρίσδω.

35. Le *Mediceus* a *Varo*, accepté par les anciennes éditions. Servius a lu au contraire *Vario* dans son exemplaire. On conçoit comment le nom de Varus, qui se

trouve plus haut, au vers 26, a pu amener les copistes à confondre *Varus* et *Varius*. Mais la mention de Cinna, auteur du poème de *Smyrna*, et écrivain distingué du temps (Weichert, *Poetarum latinorum reliquæ*, p. 147-202), se rencontrant dans le même vers, doit faire préférer la leçon qui associe à Cinna le poète Varius, ami de Virgile et d'Horace, qui en a souvent parlé, et lui-même en grande faveur auprès d'Auguste et de Mécène. Cf. Horace, *Odes*, I, 6, 1 ; *Satires*, I, 5, 40 et 90 ; 9, 23 ; 10, 53 ; *Épîtres*, II, 1, 247 ; *Art poétique*, 55. — *Adhuc*. Virgile avait l'espoir de les égaler plus tard.

36. *Anser*. Cf. Lucrèce, III, 6-7 : « Quid enim contendat hirundo Cyenis? » Toutefois, Servius croit que Virgile a voulu faire une allusion railleuse à un poète du temps nommé *Anser*, dont parle Ovide, *Tristes*, II, 435, et peut-être Propertius, II, 25, 84 : « mine cessit olor. »

38. *Neque* équivaut à *non enim*.

39. Ce passage est traduit idé l'Idylle XI de Théocrite, 42-48 et 63 : Ἄλλ' ἀφίκευ τὸ πῶθ' ἄμῃ, καὶ ἐξεῖς οὐδὲν ἕλασσον, Τὰν γλαυκῶν δὲ θάλασσαν ἕα ποτιχέρον ὄρεχθῆιν· Ἄδιον ἐν τώντρῳ παρ' ἐμῖν τὰν νότα διαξεῖς· Ἐντι δᾶφναι τηνεῖ, ἐντι βράνιαι κυπάρισσοι, Ἐντι μέλας κισσός ; ἐντι ἀμπελος ἅ γλυκύκαρπος, Ἐντι ψυχρὸν ὕδωρ, τό μοι ἅ πολυδένδριοι Αἴτνα Λευκᾶς ἐκ χλόνος πότον ἀμβρόσιον προῆτηι. — *Huc ades*. Cf. *Bucol.* II, 45 ; VII, 9. — *Quis est nam ;* trèse pour *quisnam est*.

Hic ver purpureum ; varios hic flumina circum 40
 Fundit humus flores ; hic candida populus antro
 Imminet, et lentæ textunt umbracula vites.
 Huc ades ; insani feriant sine litora fluctus. »

LYCIDAS.

Quid, quæ te pura solum sub nocte canentem
 Audieram ? numeros memini, si verba tenerem. 45

MOERIS.

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus ?
 Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum,
 Astrum, quo segetes gauderent frugibus, et quo
 Duceret apricis in collibus uva colorem.
 Inserere, Daphni, puros ; carpent tua poma nepotes. » 50
 Omnia fert ætas, animum quoque. Sæpe ego longos
 Cantando puerum memini me condere soles ;

40. *Purpureus* se dit de toutes les choses qui brillent, qui ont une couleur éclatante. Horace, *Odes*, IV, 1, 10 : « Purpurei olores. »

41. *Candida populus*. Il y avait trois espèces de peuplier, le blanc, λεύκη, le noir, αἴγειρος, et celui que l'on appelait *bicolor*. Plin., II. N. XVI, 23, 35.

43. *Insani*. Cf. Horace, *Odes*, III, 4, 30 : « Insaniens Bosphorus ; » Tibulle, II, 4, 9 : « Insani venti. »

44. *Quid*. Formule de transition. *Quid, quæ* : Et ces vers que je t'ai entendu chanter, etc. — *Pura sub nocte* équivalent à *nocte serena*.

45. *Numeros*, la musique, l'air. — *Si* marque ici le désir et équivalent à peu près à *utinam*. Cf. Ruddiman, II, p. 313.

46. *Antiquos signorum ortus* est une hypallage pour *antiquorum signorum ortus*. Quand deux substantifs se suivent en latin, et que leur dépendance est marquée par l'emploi du génitif de l'un d'eux, quand d'ailleurs ils forment comme ici une idée dont les membres ne peuvent guère se séparer, il est indifférent de faire accorder soit avec l'un, soit avec l'autre, l'adjectif qui se rapporte à l'un d'eux. La pensée de Virgile est celle-ci : A quoi bon régler, comme autrefois, les travaux de la campagne sur le lever des astres jusqu'ici connus ? Une nouvelle étoile paraît dans le ciel dont l'influence heureuse se fera sentir

sur nos entreprises et sur nos récoltes. Il veut parler de la comète qui se montra au milieu des jeux célébrés en l'honneur de Jules César, en 711. Il est à remarquer que les autres poètes du siècle d'Auguste n'ont guère fait l'éloge du dictateur. Les deux pièces de Virgile, celle-ci et la cinquième, où l'apothéose de César est développée, sont antérieures au moment où Octave, bien affermi, voulut prendre pour lui seul la gloire de l'établissement d'un nouvel état de choses.

47. *Dionæi*. Dioné, fille de l'Océan et de Téthys (Hésiode, *Théogonie*, 252), était la mère de Vénus (Homère, *Iliade*, V, 370). Les *Jules* se prétendaient issus de Vénus par Énée. Cf. *Bucol.* V, 23. — *Processit*. Cf. *Bucol.* VI, 86. — *Ecce*. Cf. *Bucol.* II, 46.

49. *Duceret colorem* équivalent à *accipiet sensim colorem*. Cf. Ovide, *Métam.* III, 483 : « Ut variis solet uva racemis Ducere a purpureum, nondum matura, colorem. »

50. Les arbres greffés sous cet astre prospéreront, et tes descendants en recueilleront encore les fruits.

51. *Ætas*, *Mæris* est un homme âgé. — *Fert* équivalent à *auferet*. Cf. *Bucol.* V, 34. — *Animum*, l'esprit, les facultés de l'esprit, et particulièrement ici, la mémoire. C'est ce qui fait qu'il n'achève pas le chant commencé.

52. *Condere soles*, conduire les jours à

Nunc oblita mihi tot carmina; vox quoque Mœrim
 Jam fugit ipsa; lupi Mœrim videre priores.
 Sed tamen ista satis referet tibi sæpe Menalcas. 55

LYCIDAS.

Causando nostros in longum ducis amores.
 Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes,
 Aspice, ventosi ceciderunt murmuris auræ.
 Hinc adeo media est nobis via; namque sepulcrum
 Incipit adparere Bianoris. Hic, ubi densas 60
 Agricolæ stringunt frondes, hic, Mœri, canamus;
 Hic hædos depone, tamen veniemus in urbem.
 Aut si, nox pluviam ne colligat ante, veremur,
 Cantantes licet usque (minus via lædit) eamus;
 Cantantes ut eamus, ego hoc te fasce levabo. 65

leur fin, par conséquent : passer des jours entiers. Cf. Callimaque, *Épigramm.* II, 2 et 3 : Ἐμνήσθηεν δ' ὀσσοῦς ἀμφοτέρωι Ἡέλιον ἡέσγη κατεδύσαμεν. Lucrèce, III, 1088 : « Licet quotvis vivendo condere « secla. » *Géorgiques*, I, 458; Horace, *Odes*, IV, 5, 29 : « Condit quisque diem « collibus in suis. »

53. *Oblita*. Emploi du participe déponent dans le sens passif. Il n'en faut rien conclure pour les autres temps et les autres modes. Cf. Ruddimann, I, p. 289.

54. *Lupi*. Plinie, *H. N.* VIII, 34 : « In « Italia quoque creditur luporum visus « esse noxius : vocemque homini, quem « priores contemplantur, adimere ad præ- « sens. » Cf. Théocrite, XIV, 22.

56. *Causando*, en donnant des excuses, celles qui sont indiquées dans les vers précédents, en imaginant des prétextes pour ne pas me satisfaire. Cf. Lucrèce, I, 398 : « Quapropter, quamvis causando « multa moreris. » — *In longum ducis* équivalent à *multum differs*, tu remets à une époque bien éloignée. — *Amores*, ce que j'aime, c.-à-d. le plaisir d'entendre des vers de Ménalque.

57. *Tibi*, en ta faveur, de sorte que ta voix pourrait mieux se faire entendre. — *Æquor*, la plaine liquide que forment les lacs ou lagunes dans lesquels se jette le Mincio près de Mantoue. — *Stratum*, devenue unie, calme. Cf. Théocrite employant

dans ce sens *στορέννυμι* (VII, 57); Horace, *Odes*, I, 9, 10 : « Stravere ventos « æquore fervido. »

58. *Ventosi murmuris auræ*. Cf. *Bucol.* IV, 24, plusieurs exemples d'un génitif semblablement construit.

59. *Adeo* se joint à *hinc* pour en augmenter la force : d'ici même, où nous sommes.

60. *Bianoris*, Bianor, un des héros fondateurs ou protecteurs de Mantoue.

61. *Stringunt*. Cf. *G.* II, 368.

62. *Tamen*. Arrêtons-nous ici; nous n'en irons pas moins (*tamen*) à la ville, mais après un intervalle de temps, un peu plus tard.

63. *Nox* équivalent à *vesper*. Tout ce passage peut s'expliquer ainsi : *Ne sub nocte (vespere) pluvia colligatur ex nubibus*.

64. Théocrite, VII, 35, 36 : ἄλλ' ἔγε δῆ, ξυνά γὰρ ὁδός, ξυνά δὲ καὶ ἄδως, βωκολιασδόμεσθα τὰ γ' ὄτερος ἄλλου ὀνασεῖ. — *Usque*, sans cesser, sans non interrompre avant le terme de notre course. Cette particule contient l'idée d'un temps déterminé, mais dans lequel une chose se fait avec continuité. — *Lædit*. Leçon des meilleurs manuscrits, entre autres du *Mediceus*, qui a remplacé l'ancienne leçon : *lædet*.

65. *Hoc fasce*, les chevreux qu'il porte. Cf. v. 62.

MOERIS.

Desine plura, puer, et, quod nunc instat, agamus.

Carmina tum melius, cum venerit ipse, canemus.

66. *Desine plura, puer.* Cf. *Bucol.* VIII, 61. — *Puer* est allongé par l'effet de la pause dans le sens coïncidant avec la césure principale. Cf. Lucien Muller, *De re metrica Poetarum Latinorum*, p. 328. — *Quod instat*, ce qui est pressé.

67. *Ipse*, Ménalque. — *Cum venerit*, lorsqu'il sera de retour.



ECLOGA X.

GALLUS.

C. Cornélius Gallus naquit à Fréjus en 685 de Rome (69 avant Jésus-Christ); c'était un poète distingué. Partisan d'Octave, il fut plus tard le premier Romain revêtu de la dignité de préfet d'Égypte. Dans cette charge il encourut le mécontentement de l'empereur, et se donna la mort de ses propres mains (26 avant Jésus-Christ). Ses ouvrages sont entièrement perdus, excepté un ou deux fragments. Les élégies qui portent son nom et que l'on trouve ordinairement à la suite des éditions de Tibulle et de Propertius sont d'un certain Maximianus, dont on ne sait rien autre chose, et qui selon Bæhr (*Gesch. der Rœm. Liter.*) peut avoir vécu au temps de Théodoric et d'Anastase. Cornélius Gallus avait écrit quatre livres d'*Amours*, adressés à Lycoris et plus d'une fois cités avec éloge par Propertius, Ovide et Martial. Cette Lycoris, qui était comédienne, portait sur la scène le nom de Cythéris; elle s'appelait d'ailleurs Volumnia, parce qu'elle était l'affranchie de Volumnius Etrapelus. Elle fut d'abord aimée de Marc-Antoine qui la quitta pour épouser Fulvie. Cornélius Gallus s'attacha à elle vers cette époque; ils pouvaient avoir tous les deux environ vingt-huit ans. Cet amour dura jusqu'au moment où Lycoris abandonna Gallus pour suivre en Gaule un officier de l'armée d'Agrippa, qui dirigeait une expédition sur le Rhin en 717 (avant Jésus-Christ 37). Gallus était alors occupé à défendre les côtes de l'Italie contre les dévastations des flottes de Sextus Pompée. Entre lui et Virgile existaient d'anciennes relations d'amitié (voy. l'Églogue VI); la X^e Églogue semble avoir été écrite à l'occasion de la circonstance que je viens de rapporter, au printemps de l'année 717, à Naples.

Virgile reproche aux Muses de n'être point venues auprès de Gallus, tandis que les objets inanimés eux-mêmes prenaient part aux chagrins que lui causait un amour malheureux. Les troupeaux, les bergers, Apollon, Silvain, Pan ont essayé de le consoler. Puis il donne la parole à Gallus lui-même, qui se plaint de n'être point un berger d'Arcadie payé de retour par celle qu'il aime. Il prend alors la résolution de mener la vie pastorale, mais ne voyant aucun moyen de combattre la passion qui le domine, il renonce à lutter contre l'amour.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem :
 Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
 Carmina sunt dicenda : neget quis carmina Gallo ?
 Sic tibi, cum fluctus subterlabere Sicanos,
 Doris amara suam non intermisceat undam. 5
 Incipe ; sollicitos Galli dicamus amores,
 Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
 Non canimus surdis ; respondent omnia silvæ.
 Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ
 Naides, indigno cum Gallus amore peribat ? 10

1. *Extremum laborem.* La dixième Églogue est la dernière qu'ait composée Virgile, déjà occupé des *Géorgiques*. — *Arethusa.* Le poëte invoque Aréthuse, nymphe de Syracuse, patrie de Théocrite, comme l'inspiratrice de la poésie bucolique. Aréthuse, suivant la légende, était fille de Nérée et de Doris ; poursuivie par Alphée, fleuve d'Élide, elle se réfugia, en traversant la mer, dans l'île d'Ortygie, près de Syracuse, où le fleuve l'atteignit. Les anciens prétendaient qu'une communication souterraine et sous-marine existait entre l'Alphée et la fontaine d'Aréthuse (cf. *Æn.* III, 694-696 ; Ovide, *Métam.* V, 494-640). Il est vraisemblable que cette fable dut sa naissance à la propagation jusqu'en Sicile du culte de l'Artémis arcadienne ou éléenne, honorée sur les bords de l'Alphée (cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 235). Les Nymphes des fontaines faisaient partie de la suite de cette divinité (Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 430), et Ovide lui-même représente Aréthuse comme une des favorites de Diane. Son nom, commun à plusieurs sources, d'après le rhéteur Hérodien, est une épithète tirée de ἄρδην. Il exprime la prospérité que répandent autour d'elles les eaux vives (Preller, *ouvrage cité*, I, p. 431).

2. *Quæ legat ipsa Lycoris.* Le poëte espère ainsi toucher l'infidèle.

4. *Sic.* Cf. *Bucol.* IX, 30. Ici, en échange de l'inspiration qu'il réclame d'Aréthuse, Virgile souhaite qu'en traversant la mer qui sépare la Grèce de la Sicile (*fluctus Sicanos*), ses eaux ne prennent point le goût des ondes amères. — *Sicanos.* Virgile a employé six fois l'ad-

jectif *Sicanos*, et il a toujours fait la première syllabe brève et la seconde longue ; il s'est servi trois fois de *Sicanus*, et il a toujours fait la première longue et la seconde brève. Silius, au contraire, dans *Sicanos*, a tantôt usé de la quantité adoptée par Virgile et par Ovide, tantôt fait la première syllabe longue et la seconde brève.

5. *Doris*, de qui sont nées les Néréides, est ici pour la mer elle-même, comme *Thetis*, *Bucol.* IV, 32.

6. *Sollicitos*, qui troublent Gallus, *qui cum faciunt sollicitum.* Cf. Théocrite, X, 20 : Ὠρρόντιστος Ἔρωος.

8. *Respondent omnia silvæ*, les forêts entendent nos chants et nous les renvoient par leurs échos. Cf. *Bucol.* I, 5, *resonare*.

10. *Le Medicus* porte *Naides*, au lieu de la leçon vulgaire *Naiades*, qui est évidemment fautive, *Naiades* ayant toujours été compté par les poètes comme de quatre syllabes. Les Naiades sont ordinairement les Nymphes des sources (cf. *Bucol.* II, 46). Mais ici il s'agit des Muses, ce que montre la mention faite dans les vers suivants du Parnasse, du Pindé et de la source Aganippe. Cf. d'ailleurs *Bucol.* VII, 21. Dans le *Culex*, 18, on lit : « Pieni laticis de-
 « cus, ite, sorores Naides. » — *Indigno.* Cf. *Bucol.* VIII, 18. — *Peribat.* Leçon des éditeurs les plus récents et confirmée par une correction du *Mediceus*. Les vers 9-12 sont imités de Théocrite, I, 66-69 :
 Πῆ ποτ' ἀρ' ἤσθ', ὅσσ' Δάφνης ἐτάχαστο,
 πῆ ποτα, Νύμφαι ; ἢ κατὰ Πηγυεῖω
 κατὰ Τέμπεα, ἢ κατὰ Πίνδω ; Οὐ γὰρ
 οἷ ποταμῷ γε μέγαν ῥόον εἶχετ' Ἀνάτωρ,
 οὐδ' Αἰτνας σκοπιάν, οὐδ' Ἀχιδος ἱερὸν
 ὕδωρ.

Nam neque Parnasi vobis juga, nam neque Pindi
 Ulla moram fecere, neque Aonie Aganippe.
 Illum etiam lauri, etiam flevere myricæ ;
 Pinifer illum etiam sola sub rupe jacentem
 Mænalus et gelidi fleverunt saxa Lycæi.
 Stant et oves circum (nostri nec pænitet illas
 Nec te pæniteat pecoris, divine poeta :
 Et formosus oves ad flumina pavit Adonis);
 Venit et upilio ; tardi venere subulci,
 Uvidus hiberna venit de glande Menalcas.

15

20

11. *Parnasi, Pindi.* Le Parnasse, montagne de Phocide; le Pinde, montagne située entre la Thessalie et l'Épire. Le culte des Muses s'y était surtout développé et maintenu.

12. *Moram fecere.* Le poëte dit que les Muses n'ont pu être arrêtées par les montagnes sur lesquelles elles résident habituellement, puisque toute la nature a pris part au chagrin de Gallus. — *Aganippe*, source située sur l'Hélicon. — *Aonie.* Cf. *Bucol.* VI, 65. La dernière syllabe non élidée d'*Aonie* est suivie d'un nom propre tiré du grec, ce qui excuse la licence admise ici par Virgile; cf. Lucien Müller, *De re metrica Poetarum Latinorum*, p. 309. Ribbeck écrit, avec le *Mediceus*, *Aoniæ*; mais le *Palatinus* et le témoignage de Servius sont conformes à la leçon des anciennes éditions, qui fait de ce mot un adjectif au nominatif.

13. Les anciennes éditions redoublent *illum* devant *etiam*, pour éviter l'hiatus. Mais le *Mediceus* n'a pas *illum*; le *Romanus*, au contraire, omet *etiam*. La rencontre du temps fort de la mesure avec la césure principale explique la licence que Virgile s'est permise. S'il faut enfin choisir entre la leçon du *Mediceus* et celle du *Romanus*, il vaut mieux suivre le premier manuscrit, car Virgile n'admet pas ordinairement l'hiatus entre deux mots dont l'un finit et l'autre commence par la même voyelle (Wagner, *Quæst. Virgil.* p. 421).

14. *Sola*, solitaire. Cf. *G.* IV, 465.

15. *Mænalus.* Cf. *Bucol.* VIII, 21. — *Lycæi*, le Lycée, montagne d'Arcadie.

16. *Nostri nec pænitet illas. Pænitere alicujus rei* équivalait quelquefois à *contem-*

nere aliquam rem. Le sens est celui-ci : les brebis ne dédaignent pas de prendre part à nos douleurs; et toi aussi, Gallus (*divine poeta*), ne les dédaigne pas à ton tour. Théocrite, I, 74, 75 : Παλλὰ σὶ πὰρ ποσσὶ βόες, πολλοὶ δὲ τε ταῦροι, Παλλὰ δ' αὖ δαμῶναι καὶ πόρτις ὠδύραυτο.

18. Théocrite, I, 107 : Ὀρσίος γ' Ὀρῶνις, ἐπιὶ καὶ μᾶλα νομεύει. La légende d'Adonis est longuement racontée dans Ovide, *Métam.* X, 298-739. C'est un culte syro-phénicien; Adonis est un dieu solaire. Dans la Fable, il est renommé comme chasseur; la chasse est une des occupations des bergers et des habitants de la campagne (cf. *Bucol.* II, 29; *G.* I, 307-309); c'est ainsi qu'Adonis a pu devenir pour Virgile une divinité champêtre. D'ailleurs il se confondait souvent avec Apollon. Tibulle, II, 3, 11, imitant certainement ce vers de Virgile, a substitué Apollon à Adonis : « Pavit et Admeti tauca ros formosus Apollo. »

19. *Upilio, pastor ovium*; ce mot se présente ordinairement sous la forme *opilio*, syncope pour *ovipilio*. Il est formé comme *αἰπόλος, βοσπόλος*. Cf. Corssen, *Kritische Beiträge zur Latein. Formenlehre*, p. 152. — *Subulci* est la leçon de tous les manuscrits, que je maintiens avec les principaux textes modernes, excepté Haupt et Lade-wig, qui ont retenu *bubulci* des anciennes éditions.

20. *Uvidus hiberna de glande.* Pendant l'hiver, les glands se conservaient dans l'eau et se donnaient, broyés, en pâture aux bœufs (Columelle, VI, 3, 4; XI, 2, 23). Ménalque arrive donc encore tout

Omnes, « Unde amor iste, » rogant, « tibi? » Venit Apollo :
 « Galle, quid insanis ? inquit, tua cura Lycoris
 Perque nives alium perque horrida castra secuta est. »
 Venit et agresti capitis Silvanus honore,
 Florentes ferulas et grandia lilia quassans. 25
 Pan deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi
 Sanguineis ebuli bacis minioque rubentem.
 « Ecquis erit modus? inquit. Amor non talia curat.
 Nec lacrimis crudelis Amor, nec gramina rivis,
 Nec cytosis saturantur apes, nec fronde capellæ. » 30
 Tristis at ille : « Tamen cantabitis, Arcades, inquit,
 Montibus hæc vestris, soli cantare periti
 Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,

monillé, parce qu'il vient de s'occuper de donner à ses bœufs leur pâture. Il représente ici les bouviers, comme *sabulci* les porchers, et *upilio* les bergers, dans cette énumération. Théocrite, I, 80 : Ἴνθρον τοὶ βῶται, τοὶ ποιμένες, φπόλοισι ἦρθον.

21. Théocrite, I, 81 : Ἢάντε; ἀνηρώταν τί πάθοι καλόν. Ἴνθ' ὁ Πρίηπος Κήρυα Δάφνι τάλαν, τί τὸ τάκειαι; ἀ δέ τε κώσα Πάσας ἀνά κράνας, πόντ' ἀλσεα ποσσὶ φορεῖται. Virgile a tout à fait imité le mouvement de ce passage. Dan. Moschus, III, Apollon, les Satyres, les Priapes, les Pans pleurent la mort de Bion. — Apollon est un dieu pastoral. Cf. *Bucol.* V, 35.

22. *Tua cura.* Cf. *Bucol.* I, 57.

24. *Silvanus.* Silvain est une antique divinité latine; protecteur des troupeaux, il habite surtout les bois, comme son nom l'indique; il préside aussi à la plantation des arbres, et en conséquence on le représente tenant à la main un jeune cyprès ou un jeune bouleau avec ses racines. Ces arbres étant d'ailleurs ceux que l'on place sur les tombeaux, il devient ainsi un dieu des funérailles. Il est aussi souvent la divinité qui préside aux limites. Quand la mythologie grecque s'est introduite à Rome, il s'est confondu sur un grand nombre de points avec Pan. Cf. Preller, *Röm. Mythol.* 346-351. — *Honore*, avec une couronne formée des fleurs indiquées dans le vers suivant.

25. *Ferulas*, fêdes, espèce de roseaux.

— *Quassans.* Les fleurs et les feuilles de la couronne s'agitent sur la tête du dieu, quand il marche, ou par l'effet du vent. Cf. Lucrèce, IV, 584 : « Quom Pan Pinea « semiferi capitis velamina quassans. »

26. *Pan.* Cf. *Bucol.* II, 32. — *Quem vidimus ipsi.* Le poëte et Gallus Pont vu tous les deux. Pan se laissait rarement surprendre par les regards des hommes.

27. *Ebuli*, l'hiëble, plante dont les baies sont rouges. Les images des dieux champêtres avaient le visage peint en rouge chez les Romains. Cf. Tibulle, I, 1, 17; Ovide, *Fastes*, I, 415; VI, 333; Silius, XIII, 332.

28. *Ecquis erit modus*, suppléer *lacrimis.* Cf. *Æn.* IV, 98 : « Sed quis erit « modus? »

31. La particule *at* oppose le mouvement qui va suivre au précédent. Gallus n'est point consolé par la présence et les paroles des divinités champêtres. — *Tamen* s'oppose à la pensée contenue dans les derniers mots que Pan a prononcés : Je le sais, l'Amour s'inquiète peu de mes larmes; pourtant je veux me livrer à ma douleur, et vous chanterez mes tourments, Arcadiens. — *Arcades.* Cf. *Bucol.* IV, 58, et VII, 4.

32. *Montibus vestris.* Cf. *Bucol.* II, 5. — *Cantare periti.* Cf. *Bucol.* V, 1.

33. Comparez Ovide, *Héroïdes*, VII, 162 : « Et senis Anclise molliter ossa « eubent. »

Vestra meos olim si fistula dicat amores !
 Atque utinam ex vobis unus, vestri que fuissem 35
 Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !
 Certe sive mihi Phyllis, sive esset Amyntas,
 Seu quicumque furor (quid tum, si fuscus Amyntas ?
 Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra),
 Mecum inter salices, lenta sub vite jaceret ; 40
 Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.
 Hic gelidi fontes ; hic mollia prata, Lycori ;
 Hic nemus ; hic ipso tecum consumerer ævo.
 Nunc insanus amor duri me Martis in armis
 Tela inter media atque adversos detinet hostes. 45
 Tu procul a patria, nec sit mihi credere tantum !
 Alpinas, ah dura, nives et frigora Rheni
 Me sine sola vides. Ah ! te ne frigora lædant !
 Ah ! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas !

35. Théocrite, VII, 86-88 : Αἴθ' ἐπ' ἔμοι ζῶοις ἐναρήθμιος ὥπτελεις ἤμεν, Ὡς τοι ἐγὼν ἐνόμεινον ἀν' ὄρεα πᾶς καλᾶς αἴγας Φωνᾶς εἰσιτίων.

37. *Phyllis, Amyntas*, noms de bergère et de jeune berger. Cf. *Bucol.* III, 66, 74, 76, 78, 83. Le poëte veut dire Si je n'eusse eu que des amours de bergers.

38. *Furor*, objet de folie amoureuse. Cf. plus haut, v. 22. — *Quid tum*. S.-ent. *refert*.

39. Cf. *Bucol.* II, 16, 18.

40. Théocrite, VII, 88 : Τὸ δ' ὑπὸ δρυσίν, ἢ ὑπὸ πεύκαις Ἄδὸ μελισσόμενος κατακελίσο, βεῖε Κομάτα. Le sujet de *jaceret* est *Phyllis, vel Amyntas, vel quicumque furor*.

41. *Serta*, des fleurs pour en tresser des guirlandes. Cf. *Bucol.* II, 45-50.

43. *Consumerer ævo*, je serais peu à peu exténué par l'âge, c.-à-d. j'atteindra la vieillesse.

44. *Nunc*, etc. Gallus, s'est cru un moment un berger d'Arcadie ; ses rêves ont pris une sorte de consistance à ses yeux. Sa pensée se reporte tout à coup sur la réalité, et c'est cette opposition que marque *nunc*. *Duri Martis in armis, tela inter media*, etc. Voy. l'argument.

46. *Nec sit mihi credere ; nec* est pour *et ne*. *Sit* suivi de l'infinifit prend le sens de *liceat*. Tout ce membre de phrase équivaut donc à : *utinam non liceat credere*, en grec, μή εἴη μοι πείθεσθαι. Cf. Tibulle, I, 6, 24 : « Tunc mihi non oculis sit tibi muisse meis ; » Propertius, I, 20, 13 : « Nec mihi sit duros montes et frigida saxa... adire ; » Silius, VI, 484 : « Nec mihi sit Stygios ante intravisse Penates » — *Tantum, comme tantum nefas*. Cf. *Æn.* I, 231 : « Quid meus Æneas in te committere tantum. » Toutefois ce sens est un peu difficile à admettre. Ribbeck a cru qu'un vers avait pu ici disparaître du texte, ce qui, dans le système de strophes qu'il adopte, lui fait croire à une lacune après le vers 41.

48. *Me sine*, inversion pour *sine me*. *Ah ! te ne frigora lædant*, etc. Cf. Ovide, *Métam.* I, 508 : « Ne pronas cadas, indi- » gnave lædi Crura notent sentes. »

49. Servius, dans son commentaire du vers 46, dit d'une manière générale : « Hi autem omnes versus Galli sunt de ipsius » translati carminibus. » Mais il est difficile de savoir au juste ce qui appartient précisément à Gallus. Les quatre vers, 46-49,

Ibo, et, Chalcidico quæ sunt mihi condita versu 50
 Carmina, pastoris Siculi modulabor avena.
 Certum est in silvis, inter spelæa ferarum,
 Malle pati, tenerisque meos incidere amores
 Arboribus; crescent illæ, crescetis, amores.
 Interea mixtis lustrabo Mænala Nymphis, 55
 Aut acres venabor apros. Non me ulla vetabunt
 Frigora Parthenios canibus circumdare saltus
 Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes
 Ire; libet Partho torquere Cydonia cornu
 Spicula. Tamquam hæc sit nostri medicina furoris, 60

sont ceux qu'on peut lui attribuer avec le plus de vraisemblance; peut être les vers 44 et 45 sont-ils de lui; mais il n'est guère possible, comme le veulent quelques savants, de lui donner les vers suivants. Gallus ne pouvait ainsi se citer lui-même, et dans l'allusion au poème imité ou traduit d'Euphron de Chalcis il faut reconnaître la main de Virgile.

50. *Chalcidico*. Euphron de Chalcis, bibliothécaire d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, avait fait un poème sur le bois de Grynium. Cf. *Bucol.* VI, 72.

51. Gallus ira chanter au milieu des bergers, en s'accompagnant de leur instrument champêtre, les vers qu'il avait autrefois composés avec une ambition plus haute.

52. *Spelæa*, transcription du grec σπηλιαι. Ce mot a été employé à l'imitation de Virgile par l'auteur de *Civis*, vers 407; Claudien, *de Bello Getico*, 354.

53. *Pati*, dans le sens neutre, mener une vie pleine de douleur, mais résignée. Cf. Ovide, *Metam.* X, 25 : « Posse pati a volui, nec me tentasse negabo. Vicit a amor. » — *Malle*. Gallus dit qu'il aime mieux essayer de se résigner que de se livrer à son chagrin comme il Pa fait jusqu'à présent. — *Amores*, les chants que lui inspirera sa passion. D'ailleurs le titre des ouvrages de Gallus était *Amores*; cf. Pargument. — *Incidere*. Cf. *Bucol.* V, 13.

54. *Crescent illæ, crescetis amores*. Cf. Ovide, *Heroides*, V, 23, 24 : « Et quantum trunci, tantum mea nomina crescent. a Crescite et in titulos surgite recta meos. »

55. *Mænala*. Cf. *Bucol.* VIII, 21. —

La forme plurielle se retrouve encore, *G.* I, 17; ordinairement on emploie le singulier, *Mænalus*, cf. vers 15. — *Mixtis Nymphis*, équivalent à *permixtus Nymphis*. Cf. Propertius, III, 32, 57 : « Ut regnem a mixtas inter conviva puellas. »

56. *Venabor*. La chasse est une des occupations des pasteurs et des agriculteurs; cf. *Bucol.* II, 29.

57. *Parthenios saltus*. Le Parthénus est une montagne située sur les confins de l'Argolide et de l'Arcadie. *Canibus circumdare saltus*. Cf. *G.* I, 140. — Claudien, *l'Enlèvement de Proserpine*, II, 148, a imité ce passage : « Quæ Parthenium canibus scrutatur odorem. »

58. *Lucosque sonantes*. Les bois retentissent des cris des chasseurs et des aboiements des chiens et aussi du bruit de leur marche. Cf. Homère, *Odyssée*, XIX, 444 : Τὸν δ' ἀνδρῶν τε κυνῶν τε περὶ κτύπος ᾗλθε ποδῶν.

59. *Partho*, pour *Parthico*; ordinairement l'adjectif *Parthus* ne s'applique qu'aux personnes. — *Cornu*, un arc. Les anciens faisaient des arcs avec les cornes des animaux sauvages qu'ils réunissaient à leur extrémité au moyen d'une armature de métal. Cf. Homère, *Iliade*, IV, 107-111, la description de l'arc de Pandarus. — *Cydonia spicula*. Cydonie était une ville de Crète. Les Crétois comme les Parthes étaient d'habiles archers. Ces deux épithètes, *Partho* et *Cydonia*, sont de pur ornement et servent à marquer l'excellence des armes dont se servira Gallus. Cf. *Bucol.* I, 54 : *Hyblæis apibus*.

60. Tout à coup Gallus s'arrête au mi-

Aut Deus ille malis hominum mitescere discat!
 Jam neque Hamadryades rursus nec carmina nobis
 Ipsa placent; ipsæ rursus concedite silvæ.
 Non illum nostri possunt mutare labores;
 Nec si frigoribus mediis Hebrunque bibamus, 65
 Sithoniasque nives hiemis subeamus aquosæ,
 Nec si, cum moriens alta liber aret in ulmo,
 Æthiopum versemus oves sub sidere Caneri.
 Omnia vincit Amor; et nos cedamus Amori.»
 Hæc sat erit, divæ, vestrum cecinisse poetam, 70
 Dum sedet, et gracili fiscellam texit hibisco,
 Pierides. Vos hæc facietis maxima Gallo,

lieu de ses paroles et, vaincu par l'amour, il avoue sa défaite. Le *Mediceus* donne *sint*; mais il est plus élégant de faire rapporter *hæc* à *medicina*; et alors il faut écrire *sit*; Wagner remarque d'ailleurs que des confusions de ce genre se présentent dans les meilleurs manuscrits. Servius lisait *sit* dans son exemplaire. — *Furoris* équivalent à *insani amoris*.

61. *Deus ille*, l'Amour. Cf. *Bucol.* VIII, 43 et suiv.

62. *Hamadryades*, les nymphes des bois, métonymie pour les bois. Cf. *Bucol.* V, 59.

63. *Concedite*, même sens que *cedite*; toutefois la préposition donne un peu plus de force au verbe composé.

64. *Illam*, l'Amour. — *Labores*, les fatigues extraordinaires, que Gallus pourrait s'imposer, telles que celles qu'il endurerait en parcourant les contrées décrites dans les vers suivants. Aussi à quoi bon se condamner aux rudes labeurs de la vie pastorale? Il se résout donc à céder à l'Amour.

65. *Nec si*. Cf. Théocrite, VII, 112-114: "Ἐβρον πᾶρ ποταμὸν τετραμμένος ἐγγύθεν ὄρατω, Ἐν δὲ θέρει πυμάτοισι πᾶρ Αἰθίοπεσσι νομεύοις Ἡέτρα ὑπο βλεψύων, ὅθεν οὐκέτι Νεῖλος ὄρατός. — *Frigoribus mediis*, au milieu de l'hiver. Virgile a dit de même *G.* III, 154, *mediis fervoribus*, pour : au milieu de l'été. — *Hebrum*, l'Hébre, aujourd'hui le Maritza, fleuve de Thrace qui descend du mont Hémas. Au temps de Virgile la Thrace était considérée comme l'un des pays habités les plus septentrionaux.

66. *Sithonias* équivalent à *Thracias*. La Sithonie ou pays des Sithoniens est une contrée située entre la Thrace et la Macédoine. — *Aquosæ*. Cet adjectif ne peut s'appliquer à l'hiver de la Thrace, pendant lequel tombe la neige. C'est une épithète d'ornement, qui fait corps en quelque sorte avec le mot *hiemis*. L'hiver est pluvieux en Italie; il se présente donc à Virgile d'une manière générale avec ce caractère, et *hiemis aquosæ* ne signifie rien de plus que *hiemis*. Mais la contradiction est flagrante entre *aquosæ* et *nives*, et c'est une négligence que l'on peut reprocher au poète.

67. *Liber*, pellicule qui se trouve entre le bois et l'écorce des arbres. — *Moriens*. Cf. *Bucol.* VII, 57.

68. *Fersemus oves*. *Fersare* c'est faire paître de côté et d'autre, à travers de vastes espaces; cf. *G.* III, 339-344. — *Æthiopum*. Tous les peuples situés sur les limites méridionales du monde connu des anciens en Afrique, portaient le nom générique d'Éthiopiens. — *Sidere*, le tropique.

69. La dernière syllabe de *Amor* compte comme une longue; cf. une licence semblable, *Bucol.* IX, 66.

70. *Festrum poetam*. C'est lui-même que Virgile désigne ainsi.

71. *Fiscellam*, une corbeille à mettre le lait caillé; cf. *Bucol.* II, 71, 72; *G.* I, 266. Virgile se représente occupé à quelque travail rustique, tandis qu'il compose ses chants. — *Hibisco*. Cf. *Bucol.* II, 30.

72. *Pierides*. Cf. *Bucol.* III, 85. —

Gallo, cujus amor tantum mihi crescit in horas,
 Quantum vere novo viridis se subjicit alnus.
 Surgamus ; solet esse gravis cantantibus umbra. 75
 Juniperi gravis umbra ; nocent et frugibus umbræ.
 Ite domum saturæ, venit Hesperus, ite capellæ.

Maxima équivaut à *maximi pretii*. *Faccietis* (ut hæc) *maxima* (*videantur*) *Gallo*.

74. *Se subjicit*. Cf. *G.* II, 19. — Horace emploie une image semblable, *Odes*, I, 12, 45 : « Crescit occulto velut arbor ævo
 « Fama Marcellis. »

75. *Gravis*, nuisible.

76. Les anciens croyaient que l'ombre de certains arbres était particulièrement funeste. Cf. Lucrèce, VI, 783-785 : « Arboribus primum certis gravis umbra tri-

« buta, Usque adeo, capitis faciunt ut sepe
 « dolores, Si quis eas subter jacuit prostra-
 « tus in herbis. » Pline, *H. N.* XVI, 10, 20 ; XVII, 12, 18. — *Juniperi*. C'est d'un rameau de genièvre que Mède se sert pour arroser le dragon de sa liqueur magique ; cf. Apoll. Rhod. IV, 156, 157. — *Nocent et frugibus umbræ*. Cf. *G.* I, 121, 157.

77. *Ite domum saturæ*. Cf. *Bucol.* VII, 44. — *Hesperus*. Cf. *Bucol.* VIII, 30.



GEORGICA

P. VIRGILII MARONIS

GEORGICA.

LIBER PRIMUS.

Virgile avait abordé la poésie pastorale d'après les conseils de Pollion. Les exhortations de Mécène le décidèrent, dit-on, à composer un poème didactique sur les travaux de la campagne, les Géorgiques, qu'il termina en sept années, de l'an 37 à l'an 30 avant Jésus-Christ. Cet ouvrage se divise en quatre chants. Le premier traite du labourage proprement dit. Après avoir invoqué les divinités rustiques et Octave, qu'il a déjà dans les Bucoliques mis au rang des dieux (1-42), le poète nous indique à quelle époque il faut commencer à retourner le sol (43-49). Avant tout il faut étudier la nature du terrain et celle du climat (50-63); des différences qu'on y constate, résultent et le mode du labour, et le choix des semences qu'on doit confier à la terre (64-117). Les difficultés de tout genre que rencontrera l'agriculteur amènent le poète au récit de l'invention des arts (118-159). Puis vient l'énumération des instruments dont le laboureur doit se pourvoir (160-175), des travaux accessoires auxquels il doit se livrer, tels que la préparation d'une aire à battre le grain (176-186), des signes qui peuvent lui servir à former des conjectures sur la valeur de sa récolte, enfin des soins qu'il doit apporter dans la manipulation et le choix de ses semences (187-203). Ici commence la seconde partie du chant. Virgile désigne les époques auxquelles doivent se faire les travaux des champs, et en premier lieu celle des semailles (204-230), après quoi se place une digression sur le cours annuel du soleil et les quatre saisons (231-256). Que doit-on faire en temps de pluie (257-267), les jours de fêtes (268-275), tels sont les sujets dont il traite. Parmi les jours lunaires les uns sont pro-

pices, les autres défavorables (276-286). Certaines occupations viennent à la nuit, d'autres à la chaleur du jour, d'autres enfin à l'hiver (287-310). L'automne et le printemps sont sujets à de violentes tempêtes; et en conséquence il faut observer le cours des astres pour mieux connaître les saisons (311-337). Enfin il faut honorer les dieux (338-350). L'état du ciel se détermine par des signes précurseurs, et l'on peut d'avance prévoir le vent (351-369), la pluie (370-392), le beau temps (393-423). Il y a des pronostics à tirer de l'aspect de la lune (424-437), de celui du soleil (438-465). De là le poète est conduit aux signes qu'a donnés le soleil aux approches de la mort de César, aux prodiges de toute sorte qui se sont manifestés, et aux malheurs qui les ont suivis. C'est la matière de l'admirable épisode qui termine ce premier livre (466-514).

Quid faciat lætas segetes, quo sidere terram
 Vertere, Mæcnas, ulmisque adjungere vites
 Conveniat; quæ cura boum, qui cultus habendo

1. Les quatre premiers vers contiennent le plan du poème entier et le sujet de chacun des quatre livres des Géorgiques: 1^o la culture des terres labourables, 2^o celle des arbres et en particulier de la vigne, 3^o l'éducation des troupeaux, 4^o les soins à donner aux abeilles. Le poète, par une habile gradation, passe des plantes qui s'élèvent à peine au dessus du sol à celles dont l'apparence est plus grande et plus belle, puis aux êtres animés, et parmi eux à ceux dont les mœurs marquent un instinct voisin de l'intelligence humaine. — *Quid faciat lætas segetes*. C'est ce dont traite la première partie du premier livre; la seconde est réservée en effet à l'indication des saisons propres à chaque espèce de travaux, à la description des constellations qui les annoncent, et enfin à l'explication des signes certains que l'on peut tirer de la vue des astres. — *Lætas*, fertiles. C'est une métaphore familière à l'agriculture; cf. Cic. *de Oratore*, III, 38, 155. Hésiode, *Ἐργ.* ζ. Πμ. ε. ρ. 773, a dit Ἐστέρωνα ζεφπρὸν ἀμᾶσθαται. — *Quo sidere*, sous quel astre, et par conséquent dans quelle partie de l'année.

2. *Ulmisque adjungere vites*. Cf. *Eucol.* II, 70; *G.* II, 367.

3. *Quæ cura boum, qui cultus habendo* etc. Il est à remarquer que la tournure change, et qu'à l'emploi du génitif avec le-

quel il faut sous-entendre *sit* (*quæ cura boum sit*, c.-à-d. *quæ quomodo curentur, curari debeant boves*), se substitue celui du datif avec le participe en *dus*. Cette forme de phrase dont Virgile offre d'autres exemples (*G.* II, 178, 397), s'explique par une valeur particulière que prend alors le verbe *esse* et qui égale presque celle de *sufficere*. Madvig (*Lat. Spr. Sprachlehre*, § 415, *Ann.* 1) cite deux phrases de Tite Live qui rendent clair l'usage de cette locution: « Tributo plebs liberata est ut divites con-
 « ferrent, qui oneri ferendo essent. » (II, 9.) — « Experiunda res est, sitne aliqui ple-
 « beus ferendo magno honori. » (IV, 35.) Si nous appliquons ceci au passage présent de Virgile, nous trouverons que *sit* équivaut à *sufficiat*, ou comme disait déjà le P. de la Rue, *sit necessarius*; quant au participe en *dus*, le sens en est fort clair: *Dedit mihi libros legendos*, c.-à-d. *ut eos legerem*; *Pecori habendo*, c.-à-d. *pecori ut id habebatur*. Cf. encore Tite Live (II, 8): « Va-
 « lerius consul comitia collega subrogando
 « habuit, » *habuit comitia ut collega subro-
 « garetur*. — Cicéron, *De Nat. Deor.* II, 68, a aussi rapproché en parlant du bétail *cultus* et *curatio*: « Que quidem (oves)
 « neque ali neque sustentari, neque illum
 « tinctum edere ex se sine cultu hominum
 « et curatione potuissent. » — *Haberi* équi-
 vaut ici à *recte curari et servari*.

Sit pecori ; apibus quanta experientia parcis,
 Hinc canere incipiam. Vos, o clarissima mundi
 Lumina, labentem celo quæ ducitis annum ;
 Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
 Chaoniam pingui glandem mutavit arista,

5

4. *Sit pecori*. La dernière syllabe de *pecori* ne s'élide pas à cause de la rencontre du temps fort de la seconde mesure avec une pause importante dans le sens. Cette licence s'excuse d'ailleurs surtout lorsque, comme ici, les syllabes qui précèdent Plautus ont une mesure choriambique et celles qui suivent une mesure anapestique. Quelques manuscrits de second ordre intercalent *atque* ; mais les meilleurs ne l'ont pas. — *Apibus*, sous-ent. *habendis*. — *Parcis*. Wagner explique ce mot par *raris*, $\sigma\pi\alpha\upsilon\upsilon\upsilon\alpha\tau\iota$. Mais je préfère l'interprétation vulgaire, qui peut se développer au moyen du passage suivant de Pléne, *H. N.* XI, 21 : « Apes præparæe et que alioquin prodigias a atque edaces non secus ac pigras atque a ignavas proturbent. »

5. *Hinc* équivalait au grec $\tau\acute{\omega}\nu \acute{\alpha}\mu\acute{o}\theta\epsilon\upsilon$ (Homère, *Odyssée*, I, 10), c.-à-d. *ex his, horum partem*. L'adverbe *hinc* résume les quatre premiers vers. Si l'on joint à cela le mot *incipiam*, qui signifie non pas : je vais commencer, mais je vais entreprendre (cf. Lucrèce, I, 55 : « Disserece a incipiam »), ce premier hémistiche pourra se traduire par : Tels sont les sujets sur lesquels ma muse va s'essayer.

6. *Clarissima mundi Lumina*. Le Soleil et la Lune ; cf. Lucrèce, V, 1436 : « Sol et a Luna suo... lumine... Perdocuere homines annorum tempora vorti. » — Certains éditiers s'appuyant sur l'opinion de Macrobe, *Saturn.* I, 18, 23, prétendent qu'il faut ici identifier le Soleil et la Lune avec *Liber* et *Ceres*. Mais cette confusion, comme le remarque justement Voss, n'a eu lieu que dans certains mystères, ou bien est un des résultats du syncretisme religieux tenté par la politique et la philosophie après la constitution de l'empire romain. Je ne m'étonne donc pas de voir Macrobe soutenir une interprétation que favorisaient les croyances païennes de son temps, et même Servius la proposer. Mais je ne crois pas que du temps de Virgile cette identification fût assez populaire pour qu'il

s'y rattachât ainsi au commencement d'un ouvrage destiné à toutes les classes de lecteurs. Le culte du Soleil et de la Lune était ancien chez les vieilles populations italiques, surtout chez les Sabins (Preller, *Röm. Mythol.* p. 287 et 289), et distinct de celui de Cérés et de Liber. Varron, dans son *De Re Rustica*, dont Virgile ne pouvait manquer de s'inspirer en bien des circonstances, invoque (I, 1, 5) les dieux de l'agriculture : « Primum... Jovem a et Tellurem... Secundo Solem et Luna nam... Tertio Cererem et Liberum... a Quarto Robigum et Floram... Item a adveneror Minervam et Venerem. »

7. *Liber*. Cf. *Bucol.* VII, 58. — *Ceres*. Antique divinité italienne, dont le nom dérive de la même racine que le verbe *creare*, comme Servius l'indique ; son culte était d'abord intimement lié à celui de *Tellus*. (Preller, *Röm. Mythol.* p. 402, 403.) Quand les croyances grecques pénétrèrent en Italie, Cérés s'identifia avec la Déméter hellénique, à laquelle on attribuait l'institution de l'agriculture, et avec *Liber* et *Libera*, forma un groupe semblable à celui de *Demeter*, *Dionysos* et *Persephone*. (Cf. Preller, *Röm. Mythol.* p. 432-445.) — *Alma*, nourricière, de *alere*. — *Si*, s'il est vrai que etc. Il faut ajouter ici Fidée comprise dans les mots : *aleste mihi canenti*, grammaticalement supprimée, mais qui est implicitement contenue dans le mouvement de la phrase, et facilement suggérée par l'appel fait aux Faunes et aux Dryades, vers 11.

8. *Chaoniam*. Cf. *Bucol.* IX, 13. — *Glandem*. Avant l'institution de l'agriculture, les hommes vivaient de glands ; cf. Ovide, *Metam.* I, 106 ; Lucrèce, V, 939 ; Tibulle, II, 1, 37. C'est ce qui leur fit donner le nom de $\beta\alpha\lambda\alpha\gamma\eta\sigma\tau\acute{\alpha}\gamma\omicron\iota$ (Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, I, pages 11 et suivantes). Il y avait en Épire des forêts de chênes célèbres ; de la Fépithète de *Chaoniam*. — *Mutavit*. Virgile semble dire que la terre cessa de pro-

Poculaque inventis Acheloia miscuit uvis ;
 Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni, 10
 Ferte simul Faunique pedem Dryadesque puellæ :
 Munera vestra cano. Tuque o, cui prima frementem
 Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
 Neptune; et cultor nemorum, cui pinguis Cææ
 Ter centum nivei tondent dumeta juvenci ; 15
 Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycæi,
 Pan, ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
 Adsis, o Tegeæ, favens, oleæque Minerva

duire des chênes; l'expression est plus exacte dans Tibulle (*loco citato*): « His « vita magistris Desuevit querna pellere « glande famem; » et dans Val. Flaccus, I, 70 : « (Triptolemus) flava quereum « darnavarista. » — *Pingui* doit s'entendre ici comme s'il y avait *granis tumenti*. — *Arista*. Ce sont les barbes de l'épi; l'adjectif *pinguis* en complète donc le sens; car plus loin nous pourrions voir des épis mal garnis désignés par le même mot *arista*.

9. L'Achéloüs est un fleuve qui coule entre l'Étolie et l'Acarnanie. Virgile le nomme ici parce que les Éoliens se vantaient de s'être, les premiers des Grecs, occupés de la culture de la vigne. Cf. Apollodore, I, 8, 1, parlant d'Œnécé, l'un de leurs rois fabuleux : Περὰ Διονύσου τῶν ἀμπέλων πρώτος ἔλαβε. — *Miscuit*. Les anciens ne buvaient pas comme nous le vin pur, mais le mélangaient avec de l'eau.

10. *Præsentia*, favorables. — *Fauni*. Cf. *Bucol.* VI, 27.

11. *Ferte pedem*, c.-à-d. *huc venite, adeste*; comme plus bas, vers 18, *adsis*. — *Dryades*. Cf. *Bucol.* V, 59.

12. *Cui*, datif d'avantage; en l'honneur de qui, sur l'ordre de qui. — *Prima* équivalent à *primum*. Par une tournure poétique l'idée, qui logiquement s'applique au verbe, se trouve grammaticalement rapportée à son sujet, et alors l'adjectif tient lieu de l'adverbe.

13. *Fudit*. Cf. Lucrèce, V, 917 : « Tem- « pore quo primum tellus animalia fudit. »

14. *Neptane*. Le nom de cette divinité est romain; il avait chez les Étrusques la forme *Nethuns* ou *Nethunus*, où Pon peut reconnaître une racine identique à celle

qu'offre *νᾶω*, *νέω*, *ναῦς*, *navis*, *nare*; il était le dieu de l'élément liquide, mais s'identifia promptement avec le *Poseïdon* des Grecs (Preller, *Ræm. Mythol.* p. 502-506). Ici c'est du *Posëïdon* Ἰππιος qu'il s'agit. Le cheval était l'animal consacré à ce dieu, sans doute à cause de ses honds rapides qui rappelaient le mouvement des vagues. La tradition à laquelle Virgile fait allusion plaçait dans les différentes contrées de la Grèce la naissance merveilleuse du cheval. Toutefois la fable d'Athéné et de Posëïdon se disputant la possession de l'Attique et faisant sortir du sol, l'une l'olivier, l'autre le cheval, est la plus connue (Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 461, 462). — *Cultor nemorum*. Aristée, fils de la nymphe Cyrène et d'Apollon; dans ses attributions étaient le soin des troupeaux, la culture de l'olivier et de la vigne, l'éducation des abeilles. Sa légende variait suivant les contrées; il semble qu'on l'ait souvent confondu avec Apollon *Némoros*; il était surtout adoré dans l'île de Céos. — *Nemorum*. Ce sont les bois où paissent les troupeaux dans ces contrées chaudes. — *Cui*, grâce à qui, par qui. Cf. *G.* II, 5 : *tibi*.

16. *Lycæi*. Cf. *Bucol.* X, 15. — Théocrète, I, 123, 124 : Ὡ Πῶν Πῶν, εἶτ' ἔσσι κατ' ὄρεα μακρὰ Λυκαίω, εἶτε τῷ γ' ἀμφιπολεῖς μέγα Μνάλαον.

17. *Pan*. Cf. *Bucol.* II, 32. — *Mænala*. Cf. *Bucol.* X, 15, 55; VIII, 21. — *Sis*. Cf. vers 7.

18. *Adsis*, Formule d'invocation; cf. *Sis bonus o felixque*, *Bucol.* V, 65. — *Tegeæe*. Les monts Lycée et Ménéla étaient sur le territoire de Tégée en Arcadie. — *Minerva*, antique déesse italienne de l'in-

Inventrix, uncique puer monstrator aratri,
 Et teneram ab radice ferens, Silvane, cupressum; 20
 Dique Deaque omnes, studium quibus arva tueri,
 Quique novas alitis non ullo semine fruges,
 Quique satis largum cælo demittitis imbrem;
 Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura Deorum
 Concilia, incertum est, urbisne invisere, Cæsar, 25
 Terrarumque velis curam, et te maximus orbis
 Auctorem frugum tempestatumque potentem

telligence (même radical que *mens*). Les Étrusques en firent la déesse des inventions; l'influence grecque conduisit bientôt à la confondre avec Pallas Athéné (Preller, *Ræm. Mythol.* p. 258). La fable de la création de Polivier par Minerve disputant l'Attique à Neptune appartenait à la légende athénienne. Voyez pour les détails, Ovide, *Métam.* VI, 70 et suiv.; cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, page 161.

19. *Puer*. Triptolème, fils du roi d'Éleusis Célée, qui selon la légende apprit de Déméter (Cérès) l'usage de la charrue; cf. Ovide, *Métam.* V, 642-661; Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 602-605. — *Monstrator*, celui qui a enseigné l'usage de. — *Unci*. Cf. plus bas, 169-175, la description de la charrue.

20. *Silvane*. Cf. *Bucol.* X, 24. — *Ab radice*, depuis sa racine, et avec cette racine. Cf. Hand, *Tursellinus*, I, p. 24.

21. Après les énumérations particulières des dieux qu'ils invoquaient, les Romains, de peur d'oublier, et, par suite, d'offenser quelque divinité, comprenaient toujours dans une prière générale celles qui pouvaient d'une manière quelconque s'occuper de l'action qu'ils entreprenaient. Cf. Hartung, *die Religion der Ræm.* I, p. 175.

22. *Non ullo* est la leçon des meilleurs manuscrits. Quelques autres et l'exemplaire de Servius ont *nonnullo*. Mais ici il faut entendre *non ullo semine* par *quæ sponte veniant*, cf. G. II, 10, 11. — *Avos* équivant à *insperatus* et complète le sens de *non ullo semine*.

23. *Satis*, datif de *sata*. — *Cælo*, du haut du ciel.

24. *Tu*, Octave. — *Adeo* équivant ici à : surtout. Cette particule sert à attirer l'attention sur le mot qu'elle accompagne.

25. *Concilia*. Cf. Val. Max. I, 6; α Cæ-

α sarem deorum concilio adjecerunt. » — *Cæsar*, Octave. — *Urbisne*. J'ai conservé la leçon qui, selon Aulu-Gelle, XIII, 20, avait été constatée par Valérius Probus sur l'exemplaire même de Virgile. L'accusatif pluriel de la troisième déclinaison se terminait alors indifféremment en *es* ou en *is*; et des raisons d'harmonie, suivant Probus, avaient ici fait préférer à Virgile la terminaison en *is*. Quelques interprètes ont voulu voir dans *urbis* un génitif, et construisent : *Felis invisere curam urbis* (c.-à-d. de Rome) *terrarumque*. Mais cette expression, *invisere curam*, est contraire aux analogies de la langue latine. Ce qui n'est pas rare au contraire dans Virgile, c'est de voir réunis et se rapportant au même verbe, soit comme sujets, soit comme régimes, une proposition infinitive et un substantif. Quelquefois, comme *Bucol.* V, 45, 46, c'est le substantif qui est placé le premier; ici c'est l'infinitif. Construisez : *Felisinè invisere urbis*, soit que tu veuilles être le dieu protecteur des villes (les dieux en effet visitent surtout les endroits qu'ils protègent); *velisque curam terrarum*, et que tu veuilles, que tu acceptes le soin de la terre, le soin de veiller à sa prospérité; en rassemblant les deux membres de la phrase : soit que tu veuilles être le dieu protecteur des villes et celui qui veille à la prospérité de la terre.

26. *Maximus orbis*, s.-ent. *terrarum*. Virgile, en demandant à Octave dans quelle classe de divinités il veut prendre place, désigne successivement celles de la terre, de la mer, du ciel et des enfers. Il met au premier rang celles qui président aux biens de la terre, préférence à laquelle le détermine le sujet qu'il traite.

27. Construisez : *Auctorem frugum et*

Accipiat, cingens materna tempora myrto ;
 An Deus immensi venias maris, ac tua nauta
 Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule, 30
 Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis ;
 Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
 Qua locus Erigonen inter Chelasque sequentes
 Panditur ; ipse tibi jam brachia contrahit ardens
 Scorprios, et cæli justa plus parte relinquit : 35

potentem tempestatum. Cf. *En.* I, 80 : « Nimborum tempestatumque potentem ; » III, 528 : « Di maris et terræ tempestatumque potentem. » Dans le passage présent des *Géorgiques*, il faut entendre *tempestatum*, non pas par : saisons, ni par : orages, mais dans le sens plus général de variations de l'atmosphère.

28. *Materna myrto.* Le myrte était consacré à Vénus (cf. *Bucol.* VII, 62) ; les Jules prétendaient descendre de Vénus ; c'est ce qui explique l'épithète de *materna*. Cf. *Bucol.* V, 23 ; IX, 47.

29. *Venias* équivalant ici à *futurus sis*. — *Immensi maris.* Cf. Homère, Ἀπειθῶν πόντος, et Lucrèce, II, 590 : « Mare immensum volventes frigora fontes Adsidue » renovent. »

30. *Sola.* C'est-à-dire que les autres dieux ne recevront plus des hommages qui désormais ne s'adresseront qu'à toi. — *Thule.* Le poète veut dire que la mer obéira au nouveau dieu, jusqu'à ses limites les plus éloignées, dont Thulé (peut-être l'Islande ou les îles Shetland) était alors le type.

31. *Tethys*, antique divinité grecque, épouse de l'Océan (Homère, *Iliade*, XIV, 201), emblème des ondes ; Hésiode, *Theogonie*, 317 et suiv., en fait la mère des fleuves, des sources et des Nymphes de la mer (Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 27, 28). Comme d'ordinaire les héros admis dans l'Olympe épousaient des immortelles, Virgile suppose que Téthys offrira à Octave une de ses innombrables filles avec l'empire de la mer pour dot, ne croyant pas ainsi acheter trop cher un tel honneur.

32. *Anne.* Même sens que *an.* Cf. *G.* II, 159. — *Tardis mensibus*, les mois d'été où la chaleur accable, et qui paraissent pour cette raison s'écouler trop lentement. Cf.

Manilius, II, 202 : « Cum sol adversa « per astra Æstivum tardis attollat mensibus annuum. »

33. *Erigonen*, la Vierge, signe du zodiaque, que tantôt on appelle Astrée (*Bucol.* IV, 6 ; *G.* II, 474), tantôt Érigone (Ovide, *Metam.* X, 451). — La légende d'Érigone se rattache au culte de Barchus. Ce dieu fut reçu dans le déme d'Iearie par Iearius, lui enseigna l'art de planter la vigne, aima sa fille Érigone et en eut un fils, Staphylos (Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, I, p. 505). Iearius, ayant fait goûter du vin aux bergers et aux paysans de la contrée, ceux-ci, enivrés, se crurent empoisonnés et l'assassinèrent. Sa fille, Érigone, le chercha, et, guidée par son chien fidèle (emblème de Sirius), le trouva. Dans son désespoir, elle se pendit à l'arbre sous lequel il était enseveli, et fut changée en la constellation d'été qui porte le nom de la Vierge (Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 525, 526). — *Chelas*, les bras du Scorpion, constellation que l'on appelle aussi la Balance. — *Sequentes.* La Balance est effectivement le signe du zodiaque qui vient après la Vierge.

34. *Ipsæ.* Ce pronom marque ici l'empressement du Scorpion à faire dans le ciel place à Octave. — *Tibi*, pour toi, en ta faveur.

35. *Scorprios.* Telle est la leçon du *Mediceus* ; les anciennes éditions ont *Scorprios*. — *Cæli justa plus parte* ; construez : *plus parte justa cæli*. — *Pars justa* est l'espace qu'occupe chaque signe du zodiaque dans le ciel divisé en parties égales. Le Scorpion, en ramenant ses bras (*chelas*), laisse libre une de ces parties ; mais pour faire honneur à Octave, il les resserre tellement que l'espace demeuré vacant est

Quidquid eris, nam te nec sperant Tartara regem,
 Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
 Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
 Nec repetita sequi curet Proserpina matrem;
 Da facilem cursum, atque audacibus adnue cœptis,
 Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes
 Ingredere, et votis jam nunc adsuesce vocari.
 Vere novo, gelidus canis cum montibus humor

plus considérable que celui qui est régulièrement accordé à chaque constellation. — *Reliquit* est la leçon du *Mediceus* et du *Romanus*. Mais les autres verbes de la phrase étant au présent, je préfère, avec Ribbeck, Haupt et Ladewig, *relinquit*, fourni par le *Palatinus* et attesté par Probus et Térentianus Maurus.

36. Le *Mediceus* et la première leçon du *Palatinus* portent *sperant*; la leçon vulgaire est *speret*. J'ai préféré la première, parce que l'indicatif donne plus de force à la pensée, qui est celle-ci : le Tartare, c.-à-d. l'enfer, n'est point le séjour où Octave veut être Dieu, et ne peut espérer un tel honneur. — *Tartara*. Le Tartare est le plus profond des enfers, l'endroit où les méchants sont punis. Cf. *Æn.* VI, 543. Mais ici ce mot se prend dans le sens général d'enfers.

37. *Tam dira*, si violent. Complétez le sens avec cette idée : Tu n'aurais jamais un désir si violent de régner que tu voudrasses choisir un tel empire.

38. *Elysios campos*. La légende des champs Élysées, qui se trouve développée par Virgile au sixième livre de l'*Énéide*, a été surtout célébrée par les poètes grecs, et appartient tout entière à la mythologie grecque.

39. *Repetita*, rappelée, redemandée par sa mère. — *Non curet* équivalait à *nolit*. — *Proserpina*. Allusion à la fable si connue de l'enlèvement de Proserpine, racontée en détail par Ovide, *Metam.* V, 385-571. Virgile change un peu la tradition, en admettant que la déesse est restée volontairement dans les enfers, tandis que d'après Ovide elle y fut contrainte par la décision de Jupiter. On donne à ce nom de *Proserpina* différentes étymologies : a *Proserpinam* præfecerunt frumentis germinan-

« tibus, dictam a proserpendo. » (August. *Civ. Dei*, IV, 8; VII, 20). « Quod sata in « lucem proserpant cognominatam esse Proserpinam. » (Arnob. III, 33). Ce nom doit avoir été dans le principe l'un des surnoms de *Libera*, identifiée plus tard avec Cora, fille de Déméter, et qui porte aux enfers le nom de *Persephone*. Celui de *Proserpine* semble chez les Latins réservé à la déesse quand elle est considérée comme l'épouse du dieu du monde souterrain. Cf. Preller, *Röm. Mythol.* p. 443.

40. *Da facilem cursum*. Métaphore tirée de la navigation. Cf. *G.* II, 40-44.

41. *Viæ*, la route qu'il faut suivre, c.-à-d. les procédés de l'agriculture. Les troubles des guerres civiles avaient détourné les esprits de ces occupations, et nombre de nouveaux colons sortis des légions, qui s'étaient partagé les terres, ignoraient l'art de les cultiver. — *Miseratus mecum*, ayant pitié avec moi, c.-à-d. comme moi, partageant les sentiments de pitié que j'éprouve.

42. *Ingredere*, viens, c.-à-d. sers-moi de dieu tutélaire dans mon entreprise. — *Jam nunc*. Maintenant que tu es encore sur la terre, prends déjà l'habitude d'entendre des vœux, que tu écouteras lorsque tu occuperas une place dans le ciel. Cf. v. 24, 25. — *Votis*, datif; cf. *in vota*, *Æn.* V, 234.

43. *Canis montibus*, les montagnes blanches de la neige qui les couvre. — *Gelidus humor*, l'eau glacée produite par la fonte de ces neiges. Je me souviens d'avoir voyagé entre Milan et Turin au mois d'avril, et rien ne renouvelle mieux mes impressions que ces vers de Virgile. Je crois voir encore ce grand cirque de montagnes neigeuses qui borne l'horizon, les rivières descendues des Alpes, grossies par la fonte des glaciers, et les champs couverts d'at-

Liquitur et Zephyro putris se glæba resolvit,
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro 45
Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer.

Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit;
Illius immense ruperunt horrea messes.

At prius ignotum ferro quam scindimus æquor, 50
Ventos et varium cæli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum,
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ,

telages et de paysans occupés à façonner la grande plaine qui s'étend en avant de Verecil.

44. *Zephyro*, sous le souffle du Zéphyr. — *Putris se glæba resolvit*, les mottes de terre que le froid avait rendues solides s'amollissent (*putris*), et le sol, se laissant pénétrer par le soleil, permet aux plantes de germer. Cf. Horace, *Odes*, I, 4, 10 : « Flore, terre quem ferunt solute ; » Columelle, X, 7. J'ai cité ce passage *G. II*, 204.

45. Cf. Lucrèce, V, 208 : « Ni vis humana resistat Vitæ causa valido consueta « bidentii Ingemere et terram pressis prosciudere aratris. » — *Depresso* équivaut à *vi aratoris altius impresso*. — *Mihi*, datif éthique, explétif grammaticalement, mais qui ajoute à la vivacité de l'expression. Cf. Zumpt. *Latéinische Gramm.* § 408 ; Burnouf, *Gr. grecque*, § 337, III.

47. *Seges*, le sol, la terre prête à être labourée et ensemencée. Cf. Varron, *De Re Rustica*, I, 29. — *Demum*, seulement. — *Avari*, qui ne se trouve jamais satisfait de la récolte. Cf. Ovide, *Fastes*, I, 677 : « Frugibus immensis avidos satiate color nos. » — *Respondet*. Cf. *G. II*, 64.

48. Ordinairement les Romains faisaient subir à la terre trois labours, au printemps, en été et en automne. Toutefois, les agriculteurs diligents, ceux qui surtout avaient affaire à un sol épais et dur, labouraient quatre fois, en automne d'abord, puis au printemps, en été, et enfin en automne encore avant les semailles. La terre remuée était ainsi deux fois exposée aux rayons ardents du soleil et à l'action du froid. Cf. Plin., *II. N.* XVIII, 20, 49.

49. *Illius* représente *seges*. — *Rupe-*

runt, parfait d'habitude, équivaut à *rumperere solent*. *Rumpere*, c'est remplir de manière à faire éclater. Cf. *G. II*, 518 : « Horrea vincere. »

50. J'admets *at* avec le *Gudianus* et Servius suivis par Ribbeck, Haupt, Ladewig, Conington, Forbiger (4^e édit.). Wagner écrit *ac*, leçon du *Mediceus*, du *Palatinus*, et du *Romanus*. Le poète s'interrompt lui-même et cette interruption est marquée par la particule adversative *at*. Wagner, au contraire, voit dans ce passage un développement du conseil contenu au vers 48. — *Ferro scindere* équivaut à *arare*. — *Æquor ignotum*, une plaine, un champ dont les propriétés naturelles nous sont inconnues.

51. *Cæli morem*, la nature du climat, déterminée par la direction des courants d'air qui règnent ordinairement. Lucrèce, I, 296 : « (Venti corpora) factis et moribus æmula magnis Annibus. » Columelle, I, *Præf.* : « Cæli et anni presentis « mores intueatur (qui se in agricultura « perfectum profitetur). »

52. *Cultus patrios*, les moyens de tirer parti du sol par la culture, que l'expérience a enseignés, et qui sont propres à chaque région. Virgile, personnifiant ici les terroirs, fait pour eux de ces moyens une sorte d'héritage qui se transmet de génération en génération; de là l'épithète de *patrios*; de plus, leurs propriétés naturelles deviennent des dispositions (*habitus*) analogues aux dispositions morales et intellectuelles des hommes.

54. *Veniunt* équivaut à *proveniunt*. Cf. *G. II*, 11.

Arbori fetus alibi atque injussa virescunt 55
 Gramina. Nonne vides, croceos ut Tmolus odores,
 India mittit ebur, molles sua tura Sabæi,
 At Chalybes nudi ferrum, virosoque Pontus
 Castorea, Eliadum palmas Epiros equarum ?
 Continuo has leges æternaque fœdera certis 60
 Imposuit natura locis, quo tempore primum
 Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem,
 Unde homines nati, durum genus. Ergo age, terræ
 Pingue solum primis extemplo a mensibus anni
 Fortes invertant tauri, glæbasque jacentes 65
 Pulverulenta coquat maturis solibus æstas.
 At si non fuerit tellus fecunda, sub ipsum

55. *Arbori fetus* équivalent à *fructus arborum*; *injussa à sponte*. Cf. Colum. X, 16 : « Injussi consternitur ubere mali (na-
 « tura soli). »

56. *Nonne vides*. Formule employée dans les énumérations par les poètes didactiques. Cf. Lucrèce, II, 196, 207, 263, etc.; Aratus, *Diosemea*, I : Οὐχ ὀρώαζας; — *Tmolus*, Cf. G. II, 98. — *Croceos odores* équivalent à *crocum odoratum*.

57. *Sabæi*, peuples de l'Arabie heureuse, regardés par les Romains comme menant une vie efféminée, ainsi que toutes les nations de l'Orient. Cf. Catulle, XI, 5 : « Arabesque molles. » — *Mittit*. Sur l'emploi de cet indicatif, cf. *Bucol.* IV, 52.

58. Je maintiens *at* avec les principaux manuscrits. Pottier écrit *ut*. — Les Chalybes, peuple situé au sud-est de la mer Noire, fournissaient le meilleur fer. L'épithète de *nudi* leur est appliquée parce que les forgerons travaillent d'ordinaire à demi-nus ou légèrement vêtus, ce qui est un des sens de *nudus*. — *Pontus*, le Pont, contrée de l'Asie Mineure, baignée par la mer Noire; il s'y trouvait alors des castors, que l'on chassait, pour obtenir la liqueur d'une odeur forte (*virosa*) appelée *castoreum*, et employée comme médicament. Cf. Némésien, *Cynég.* 223 : « Tunc virosa « tibi sumes multumque domabis Castorea. »

59. *Epiros*, l'Épire, contrée de la Grèce, célèbre par ses races de chevaux. Cf. G. III, 121. — *Palmas equarum Eliadum* équivalent à *equas victrices in Elide*. Selon

l'opinion des anciens, les cavales étaient plus rapides que les chevaux.

60. *Continuo* doit s'unir dans l'interprétation à *quo tempore*, et toute cette tournure équivalent à *statim illo tempore quo*, ou à *cum primum*. — *Has leges æternaque fœdera* équivalent à *has leges et hæc fœdera æterna*, c.-à-d. que grammaticalement le démonstratif et le qualificatif ne se rapportent qu'à chacun des deux substantifs, mais logiquement ils s'appliquent à tous deux. Cf. Lucain, II, 2 : « Legesque « et fœdera rerum; » les lois constantes et les harmonies de la nature. Lucrèce, V, 924 : « Fœdere nature certo. »

62. *Deucalion*. Cf. *Bucol.* VI, 41.

63. *Durum genus*. Cf. Lucrèce, V, 925 : « At genus humanum multo fuit illud in « arvis Durius, ut decuit, tellus quod dura « creasset. » Ovide, *Métam.* I, 414 : « Inde genus durum sumus experiensque « laborum, Et documenta damus, qua si- « mus origine nati. » — *Ergo age*. Le poète revient à son sujet principal, déjà indiqué dans les vers 43-46.

64. *Primis a mensibus anni*. Cf. v. 43, *vere novo*.

66. *Pulverulenta æstas*. Cf. Lucrèce, V, 742 : « Pulverulenta Ceres; » Homère, *Iliade*, XIII, 335, décrivant un orage d'été: Ἥματι τῷ ὄτε τε πλείστη χόνις ἀμυρὶ κλεῦθους. — *Maturi soles*, le soleil dans son plein; cf. *Æn.* X, 257 : « Matura luce. »

67. *Fecunda*, c.-à-d. *pinguis* : si le sol est maigre et sablonneux.

Areturum tenui sat erit suspendere sulco :

Illic, officiant lætis ne frugibus herbæ ;

Hic, sterilem exiguus ne deserat humor arenam. 70

Alternis idem tonsas cessare novales,

Et segnem patrie situ durescere campum.

Aut ibi flava seres mutato sidere farra,

Unde prius lætum siliqua quassante legumen,

Aut tenues fetus viciæ, tristisque lupini 75

Sustuleris fragiles calamos silvamque sonantem.

Urit enim lini campum seges, urit avenæ,

Urunt Lethæo perfusa papavera somno.

Sed tamen alternis facilis labor ; arida tantum

68. *Sub ipsum Areturum.* Colmelle, XI, 2 : « Non. septemb. (5 sept.) Areturus α exoritur. » — *Suspendere sulco*, s.-ent. *tellurem*, c'est labourer légèrement. Cette locution s'oppose à *deprimere aratrum*.

69. *Illic*, e.-à-d. *in pingui solo*.

70. *Illic*, e.-à-d. *in tellure non fecunda*.

71. Le poëte décrit le double procédé que l'on emploie pour reposer le sol : les jachères et la variété des cultures. — *Alternis*, s.-ent. *viciibus*. — *Idem* se rapportant à *tu*, sujet non exprimé de *patrie*, équivaut ici à *etiam*. — *Novales*. Varron, *de Re Rustica*, I, 29 : « Novalis dicitur ubi satum α fuit ante quam senenda aratione renovetur. » C'est ce qu'on appelle les jachères. — *Tonsas* équivaut à *demessus*.

72. *Situ de sinere*, le repos, l'abandon ; la terre alors reste en friche (*segnis campus*). — *Durescere*, acquérir de nouvelles forces ; cf. Ovide, *Heroides*, IV, 89 : « Quod caret altera requie durabile non α est. »

73. *Aut* oppose aux deux vers précédents le développement. Dans les grandes propriétés on peut laisser une partie du terrain inactive ; dans les petites, où l'on ne saurait sans dommage se passer absolument de récolte, en introduisant des cultures qui ne fatiguent point le sol, et en le fumant, on en tire quelque parti. Varron, *de Re Rustica*, I, 44 : « Agrum alternis annis α relinquī oportet, aut paullo levioribus α sationibus serere, id est que minus su- α gunt terram. » — *Mutato sidere*. *Sidus* est pour *sol* qui lui-même a le sens d'an-

nus, ou *anni tempus*. Le dernier sens est celui qui convient ici. Les légumes dont il est question plus bas se sèment au printemps, on les récolte à la fin de l'été ; la terre est alors préparée par des labours pour les semences qui se font à l'automne suivant, et de la sorte on n'a pas été une année entière sans occuper le sol et sans le remuer ; mais on l'a ensemencé dans deux saisons différentes.

74. *Quassante*, qui s'agite et retentit au souffle du vent. Voyez *quassans*, ainsi employé au sens réfléchi, Plaute, *Asin.* II, 3, 23 ; *Bacch.* II, 3, 71.

75. *Tristis*, amer. Cf. *G.* II, 126 et 247.

76. *Silvam*. Cf. plus bas, vers 152. Cette expression s'emploie pour désigner non-seulement des arbres, mais toute réunion de plantes touffues.

77. *Enim* équivaut ici à *quidem* et peut se rendre par : sans doute ; cf. Haud, *Tarsellinus*, II, p. 387 et suiv. Ce sens est déterminé par *sed tamen*, au vers 79. Virgile semble admettre l'objection qu'on peut faire au conseil qu'il va donner, mais pour la résoudre un peu plus loin.

78. *Lethæo*. Cf. *G.* IV, 545. *Somnus Lethæus*, un sommeil profond, qui produit l'oubli. Le Léthé était un des fleuves des enfers, *Æn.* VI, 749.

79. *Alternis*, suppléez *frugibus*. — *Facilis labor*, s.-ent. *est agri*. Ce vers peut s'interpréter ainsi : *Si alterna, neque eadem semper, serentur, facile erit labore ex agro assiduam fructum percipere.*

Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve 80
 Effetos cinerem immundum jactare per agros.
 Sic quoque mutatis requiescunt fetibus arva,
 Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.
 Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
 Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis : 85
 Sive inde occultas vires et pabula terræ
 Pingua concipiunt ; sive illis omne per ignem
 Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor ;
 Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
 Spiramenta, novas veniat qua sucus in herbas ; 90
 Seu durat magis, et venas adstringit hiantes,
 Ne tenues pluviæ, rapide potentia solis

80. *Sola*. Pluriel rare, mais dont Lucrèce, II, 592; Catulle, LXIII, 7 et 46; Cicéron, *Pro Balbo*, 5, 13, offrent des exemples avant Virgile.

81. *Ciaerem*. Plîne, *H. N.* XVII, 5 : « Transpadanis cineris usus adeo placet, « ut anteponant fimo jumentorum. »

82. *Sic quoque*, par l'emploi du fumier et de la ceadre.

83. *Nec* ne se rapporte pas seulement à *nulla*, mais nie la proposition tout entière. Interprétez : *Et sic non fiet ut nulla sit gratia terræ inarati*. Et pendant ce temps, la terre, *inarata*, e.-à-d. bien que n'étant pas soumise aux épuisants labours que réclame la culture du blé, ne sera pas sans produire des fruits (*gratia*). Je ne crois pas, comme quelques interprètes, que ce vers soit un renouvellement du conseil de laisser la terre en jachères. La régularité de la composition en souffrirait, puisqu'on reviendrait sur un sujet déjà traité, et *interea* deviendrait très-difficile à expliquer d'une manière satisfaisante.

84. Cf. Plîne, *H. N.* XVIII, 30, 72 : « Sunt qui accendant in arvo et stipulas, « magno Vergili præconio. Summa autem « ejus ratio ut herbarum semen exurat. » — *Steriles agri*, rendus stériles, e.-à-d. épuisés par la moisson qu'ils ont produite. Une fois la récolte des épis achevée, il restait des tiges légères (*stipula levîs*), que les Romains laissaient beaucoup plus élevées que ne le sont chez nous les chaumes, et auxquelles on mettait le feu.

85. Cf. Ovide, *Metam.* I, 492 : « Ut « que leves stipule demptis adolentur aris- « stis. » Lucrèce, VI, 155 : « Flamma crepi- « tante crematur. »

86. *Pabula*, des sucus nourriciers. — *Terræ*. Il s'agit des terres maigres.

87. *Illis*, les terres grasses.

88. *Excoquere*, faire disparaître sous l'action du feu. Cf. Ovide, *Fastes*, IV, 785 : « Omnia purgat elax ignis, vitium- « que metallis Excoquit. » Lucrèce, VI, 962 : « Terram sol excoquit et facit are. » — *Inutilis*, même sens que *noxius*. — Cf. Gratius Faliscus, *Cyneget.* 423 : « Clarique « faces ad solis, ut omne Exsudent vitium. »

90. *Cæca spiramenta*, des conduits cachés. Cf. Lucrèce, VI, 493 et *Æn.* VII, 568 : *spiracula*. — *Vias, qua*. Cf. *Æn.* V, 590.

92. Virgile, *G.* III, 335; *G.* IV, 410, a donné à l'eau l'épithète de *tenuis* qui sert à exprimer sa fluidité. Ici je crois que cet adjectif marque la propriété qu'elle a de se diviser en minces filets qui pénètrent partout et s'insinuent dans les veines du sol. Je traduirais donc non pas par : les pluies fines ou : les pluies légères ; mais par : les pluies qui pénètrent le sol en y ruisselant. Le poète indique un effet ordinaire de la pluie et ne désigne pas telle ou telle espèce de pluie. — Après *pluviæ* il faut sous-entendre un verbe quelconque ayant le sens de nuire, gêner, et dont l'idée est contenue dans *durat*, qui se rapporte plus particulièrement aux mots qui viennent après ; c'est la figure appelée

Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.
 Multum adeo, rastris glæbas qui frangit inertes,
 Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum 95
 Flava Ceres alto nequequam spectat Olympo;
 Et qui, proscisso quæ suscitât æquore terga,
 Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
 Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.
 Humida solstitia atque hiemes orate serenas, 100
 Agricolaë : hiberno latissima pulvere farra,
 Lætus ager; nullo tantum se Mysia cultu

zeugma. — *Rapidi* équivalent à *vehementis*; cf. *Bucol.* II, 10.

93. *Penetrabile frigus*. Cf. Lucrèce, I, 494 : « Perminat... penetrabile... frigus. » — *Urere* et *adurere* se disent du froid comme de la chaleur.

94. *Adeo* a ici la valeur du grec γε, certes. — *Rastris*. C'est l'instrument ordinairement de fer qui sert à briser les plus grosses mottes. — *Inertes*. La semence ne peut prendre dans leur masse compacte.

95. *Vimineas crates*. Herse plus légère que la précédente, faite de bois tressé, et avec laquelle on égalisait la surface du sol.

96. Cf. Callimaque, *Hymne à Diane*, 129 : Οὗς δέ κεν εὐμειδής τε καὶ Ἰλαος
 ζῦγ' ἀσσηται, Κείνοις εὖ μὲν ἄροσσοι
 ζέει σάγγυι. — *Ceres*. Cf. vers 7. — *Flava*. Homère, *Iliade*, V, 500 : ζῆνόςτ'
 Δημήτηρ. — *Neque... nequequam spectat* équivalent à *propitia est*. Cf. Græcius Faliscus, *Cynég.* 426 : « Nec non tamen
 « illum... Respicit et facilis Pean adjuvit
 « in artes. »

97. Entendez : *Et ille multum juvat arva, qui*. — *Terga*, en prose *porœ*, sont les arêtes de terre qui se forment entre deux sillons; cf. Varron, *de Re Rustica*, I, 29. — *Proscindere æquor*, c'est donner au sol de la plaine (cf. vers 50) le premier labour; cf. Varron, *de Re Rustica*, I, 29. — *Suscitat*. Varron, *lococit.* : « Prima aratione glæbæ grandes so-
 « lent excitari. »

99. *Exercet frequens* équivalent à *versat frequenter*. Cf. Horace, *Épôles*, 2, 3 : « Paterna rura bobus exercet suis. » — *Imperat arvis*, forcer la terre à produire. Cf. Cicéron, *de Senect.* xv, 51 : « Agri-

« cole habent rationem cum terra quæ
 « nunquam recusat imperium. » Sénèque,
de Tranq. animi, 14 : « Fertilibus agris
 « non est imperandum. »

100. Selon Ribbeck, les quatre vers suivants se lient imparfaitement à la suite des idées; il pense que le poète dans une révision des *Géorgiques* (*secundis curis*) fit cette addition qu'il négligea de lier au reste de l'œuvre; mais Conington croit avec raison qu'on ne peut demander à un poète la régularité de la prose. Virgile va parler de l'arrosage; cela l'amène à citer les pays où la température et la situation du sol produisent l'arrosage le plus favorable. — *Solstitia* équivalent à *æstates*; cf. *Bucol.* VII, 47. — Virgile dit que les ardeurs de l'été doivent être tempérées de temps en temps par la pluie, et qu'en hiver, le ciel doit par intervalles être serein. Il ne faudrait pas entendre qu'il souhaite que l'été soit entièrement pluvieux, l'hiver toujours sec. Macrobe, *Sat.* V, 20, Servius, Festus (*v. Flaminius*) prétendent que dans un antique recueil de formules rustiques on trouvait celle-ci qui a suggéré à Virgile le vers suivant : « Hiberno pulvere, veno luto
 « grandia farra, Camille, metes. »

101. *Hiberno pulvere*, s'il y a de la poussière en hiver, si l'hiver est sec.

102-103. La Mysie est une contrée d'Asie Mineure, célèbre par sa fertilité, ainsi que les environs du Gargare, cime du mont Ida, d'où coulaient des sources abondantes, et dont le nom était devenu chez les Grecs le type proverbial de l'abondance. Avec Heyne, Wunderlich et Ladewig, j'explique : c'est parce que la température y est ainsi distribuée et c'est presque sans

Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.
 Quid dicam, jacto qui semine comminus arva
 Insequitur, cumulosque ruit male pinguis arenæ, 105
 Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes,
 Et, cum exustus ager morientibus æstuat herbis,
 Ecce supercilio clivosi tramitis undam
 Elicit? Illa cadens raucum per levia murmur
 Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva. 110
 Quid, qui, ne gravidis procumbat culmus aristas,
 Luxuriam segetum tenera depascit in herba,
 Cum primum sulcos æquant sata? quique paludis
 Collectum humorem bibula deducit arena?

culture que la Mysie et la contrée du Gargare peuvent autant qu'elles le font (*tantum*) se vanter de leur fécondité. D'autres expliquent : Si tu obtiens une telle température, la Mysie n'a pas autant que toi à se vanter de ses moissons, et la contrée du Gargare à considérer avec admiration ses récoltes. Mais il faut admettre que *cultu* équivalait à *segetibus*, sens dont on ne fournit pas d'autres exemples ; il est difficile de reporter sur la seconde proposition la négation contenue dans *nullo* qui est trop intimement unie au premier verbe et aux mots qui en dépendent. Enfin l'hyperbole semble trop forte. Le poète indique la température qui est favorable à la croissance du blé, et il signale comme exemple une contrée où cette température existe et produit les plus heureux effets ; il ne peut pas vouloir dire qu'un champ quelconque deviendra plus riche que celui qui est reconnu comme le plus riche de tous.

104. *Quid dicam*, supplétez de *eo qui*, etc. — *Comminus*, de sa propre main, le hoyau en main, sans craindre la peine. Ce mot retient ici sa valeur étymologique *cum manu*. Cf. Hand, *Tursellinus*, II, 96.

105. *Comminus arva insequi* équivalait à *manu arva exercere*. — *Cumulos* équivalait à *glæbas*. — *Male pinguis arena*, c'est un sol sec dont les mottes soulevées par le soc ne s'amolissent point par l'effet de leur humidité naturelle ou de celle qu'apporte la température (*non putres Zephyro se resolvunt*).

106. Cf. Homère, *Iliade*, XXI, 257-

262 : Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ὀχρητήγος ἀπὸ κρήνης μελανύδρου Ἄμ φουτὰ καὶ κήπους ὕδατι βρόν ἡγεμονεύη, Χερσὶ μάελλαν ἔχων, ἀμάρης ἐξ ἔχματα βάλλων· Τοῦ μὲν τε προρέοντος ὑπὸ ψηφίδος ἄπασσαι Ὀγλυένται· τὸ δὲ τ' ὦκα κατειθόμενον κελαρῦζει Χώρω ἐνι προαλαί, φθάνει δὲ τε καὶ τὸν ἄγοντα. — *Satis*, datif de *sata*. — *Sequentes*, qui coulent d'eux-mêmes, en suivant la pente.

107. *Morientibus herbis*. Cf. *Bucol.* X, 67.

108. *Supercilio*. Cf. Homère, *Iliade*, XX, 151 : ἐπ' ὄφρῦσι. *Supercilium* est le sommet, le point le plus élevé de la pente sur laquelle coule le ruisseau.

110. *Scatebris*, de ses eaux jaillissantes. — *Temperat*, rafraichit.

111. *Quid*, supplétez de *eo dicam*. — Cf. Hésiode, Ἔργα καὶ Ἥμ. 473 : Ὡδὲ κεν ἀδροσύνη στάχρας νεύσειεν ἔραζε.

112. Cf. Pline, *H. N.* XVIII, 44, 2 : « Inter vitia segetum et luxuria est, cum « onerate fertilitate procumbat. » Id., *ibid.* 45 : « Luxuria segetum castigatur dente « pecoris in herba duntaxat ; et depastæ « quidem vel sæpius nullam in spica inju- « riam sentiunt. »

113. *Cum primum sulcos æquant sata*, au moment où la tige du blé est assez haute pour que les inégalités du terrain disparaissent sous un tapis de verdure. — *Æquant sulcos* équivalait à *faciunt ut terra sulcata æquor videatur*.

114. *Paludis collectum humorem*. Je transcris la glose de Diubner : *aquas in agro depressiore collectas ibique sta-*

Præsertim incertis si mensibus annis abundans 115
 Exit, et obducto late tenet omnia limo,
 Unde cavæ tepido sudant humore lacunæ.
 Nectamen, hæc cum sint hominumque bouumque labores
 Versando terram experti, nihil improbus anser
 Strymonicæque grues, et amaris intiba fibris 120
 Officiunt aut umbra nocet. Pater ipse colendi
 Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
 Movit agros, curis acuens mortalia corda,
 Nec torpere gravi passus sua regna veterno.
 Ante Jovem nulli subigebant arva coloni ; 125
 Ne signare quidem aut partiri limite campum
 Fas erat : in medium quærebant, ipsaque tellus

gnantes, ut paludis speciem habeant.
 — *L'Augusteus* a pour leçon *diducit*.
 — *Bibula arena* est un ablatif de manière.
 On encreuse des fossés que l'on remplit de
 petites pierres, de gravier, et qui aboutissent
 à des bosses de sable où l'eau s'absorbe
 sans entraîner la terre du champ. Cf. Pal-
 ladius, VI, 3. — Lucrèce, II, 376 : « *Bi-*
 « *bulam pavit æquor arenam.* »

115. *Incetis mensibus*. Au printemps
 et en automne, saisons où le temps est va-
 riable.

116. *Exit*, sort de son lit. — *Et unit*
 les deux propositions en marquant entre
 elles un rapport logique ; la seconde est la
 conséquence de la première.

117. *Unde sudant lacunæ*. Il se forme
 des mares dont l'eau en s'échauffant pro-
 duit des exhalaisons pernicieuses.

118. Joignez : *Nec tamen nihil offi-*
ciunt.

119. *Versando*. Propertius, IV, 1, 129 :
 « *Nam tua cum multi versarent rura juven-*
 « *ci.* » — *Improbis*, à cause de sa voracité
 insatiable. — *Anser*, Poie sauvage. Cf. Pal-
 ladius, I, 30 : « *Anser locis consitis inimicus*
 « *est, quia sata et morsum ledit et stercore.* »

120. *Strymonicæque grues*. Les grues, en
 automne, quittent les bords du Strymon
 pour aller chercher des contrées plus
 chaudes, et, sur leur route, dévastent les
 terres ensenencées. — *Intiba*, la chicorée
 sauvage, aux filaments amers, dont les ra-
 cines se propagent de tous côtés dans le sol.

On dit *intibus, intibi, intiborum, et inti-*
bum, intiba, n. pluriel, forme ici employée.

121. *Umbra*. Le feuillage des arbres,
 dont les rangées servent de limites aux
 champs. — *Pater*, Jupiter, dont le règne
 succéda à l'âge d'or. Ce passage est imité
 d'Hésiode, *Ἔργα* x. *ἤμ.* 42 et suiv., et a
 été imité par Manilius, I, 79 et suiv.

122. *Primus*, le premier de ceux qui gou-
 vernèrent le monde. — *Artem*, l'agriculture.

123. *Movit agros* équivalent à *coluit agros*
moveri. Pour le sens du verbe *movere*, cf.
G. II, 264, 316. — *Acuens*. Cf. Manilius,
 I, 79 : « *Sed cum longa dies acuit mortalia*
 « *corda, Et labor ingenium miseris dedit.* »

124. *Sua regna*, les hommes qui vivaient
 sous son empire.

125. *Ante Jovem*, avant le règne de
 Jupiter, c.-à-d. sous le règne de Saturne,
 dans l'âge d'or. Cf. *Bucol.* IV, 6 : *Sat-*
urnia regna.

126. Quelques éditions portent *nec...*
quidem, leçon contraire aux meilleurs ma-
 nuscrits. — *Signare*. Cf. Ovide, *Amours*,
 III, 8, 42 : « *Signabat nullo limite men-*
 « *sa sor humum ;* » *Metam.* I, 136 : « *Cautus*
 « *humum longo signavit limite mentor.* »
 — *Limes*, l'étroit sentier ou la lisière de
 gazon qui sépare les propriétés rurales.

127. *In medium quærebant*, c.-à-d. *in*
medium quæsita reponebant. Cf. *G.* IV,
 157 : « *In medium quæsita repouunt ;* »
 Justin, XLIII, 1, 3 : « *Italie cultores*
 « *primi Aborigines fuerunt, quorum rex Sa-*

Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
 Ille malum virus serpentibus addidit atris,
 Prædariumque lupos jussit, pontumque moveri, 130
 Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
 Et passim rivis currentia vina repressit ;
 Ut varias usus meditando extunderet artes
 Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam,
 Et silicis venis abstrusum excuderet ignem. 135
 Tunc alnos primum fluvii sensere cavatas ;
 Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
 Pleiadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arcton.

« turnus tante justitiæ fuisse traditur, ut
 « neque servierit sub illo quisquam, neque
 « quidquam privatae rei habuerit, sed
 « omnia communia et indivisa omnibus
 « fuerint, veluti unum cunctis patrimonium
 « esset. » — *Ipsaque tellus*. Cf. *G.* II, 459.

128. *Liberius*, plus volontiers, n'y étant
 pas forcée, comme il est arrivé depuis le
 règne de Jupiter. Hésiode, Ἐργ. κ. Ἡμ.
 117 : Καρπὸν δ' ἔφερε ζειδωρὸς ἄρουρα
 Ἀτομάτη πολλὸν τε καὶ ἄφθονον. Horace,
Odes, III, 24, 12 : « Liberas fruges....
 « immetata ferunt jugera. » — *Nullo po-*
scente. Cf. *Bucol.* IV, 18 : « Nullo cultu ; »
G. II, 10 : « Nullis cogentibus ; » Ovide,
Metam. I, 163 : « Nullo cogente. »

129. *Atris*, même sens que *diris*.

130. *Moveri*, être agité par des tempêtes.

131. *Mellaque*, etc. Cf. *Bucol.* IV, 30. —
Removit. Cf. Hésiode, Ἐργ. κζι Ἡμ. 50 :
 Κρύψε δὲ πύρον.

132. Cf. Ovide, *Metam.* I, 111 : « Flu-
 « mina jam lactis, jam flumina nectaris
 « ibant. » — *Rivis*, ablatif de manière. —
Passim se rapporte à *currentia*.

133. *Usus*, le besoin. Cf. *Bucol.* II, 71.
 — *Extunderet artes*. Cf. *G.* IV, 315.

134. *Sulcis*, ablatif de lieu. Cf. Justin,
 XLIV, 4 : « Frumenta sulco quærerere do-
 « cuit. » — *Frumentum herbam*, périphrase
 pour *frumentum* avec une nuance légère.
 Cf. *Bucol.* V, 26 : « Graminis herbam. »

135. J'ai maintenu *Et silicis*, leçon du
 manuscrit auquel Pertz donne le nom
 d'*Augusteus* (*Ueber die Berliner und die*
Vaticanischen Blätter der ältesten Hand-
schrift des Virgil, Berlin, 1863). Le *Me-*
diceus a ut. Ribbeck et Ladewig croient

ce vers, qui surcharge la période, interpolé
 et formé d'une double réminiscence, *Æn.*
 VI, 7, et *Æn.* I, 174. En tout cas, l'inter-
 polation est très-ancienne ; et peut-être
 faut-il croire avec Wagner que ce vers, mis
 par Virgile à la marge de son exemplaire
 comme une idée qui pouvait être développée
 et être adaptée au passage, a pénétré dans
 le texte par la faute des copistes, sans que
 la période ait reçu le poli nécessaire.

136. *Alnos*. Arbres qui croissent sur le
 bord des fleuves et dont les troncs creusés
 servirent aux premiers essais de la navi-
 gation.

137. Pour distinguer les constellations,
 on compta les étoiles dont elles se com-
 posent et on leur donna des noms.

138. *Pleiadas*, etc. apposition à *nomen*.
 La dernière syllabe brève naturellement est
 allongée par licence, parce qu'elle se trouve
 au temps fort du deuxième pied, dans une
 énumération de noms grecs. Cf. Lucien
 Muller, *De re metrica Latin. Poet.*, p. 328.
 Homère, *Iliade*, XVIII, 486 : Πλειάδας
 θ' Ἰγάρως τε τὸ τε θήενος Ὠρίωνος, Ἄρ-
 κτων τε. — Les Pleiades sont une constella-
 tion, appelée aussi en latin *Fergilia*, com-
 posée de sept étoiles, qui se levait du 22
 avril au 10 mai et se couchait du 20 octo-
 bre au 11 novembre. Le moment pendant
 lequel elles étaient sur l'horizon était le
 plus favorable à la navigation. Leur nom
 semble venir de *πλείω*, parce qu'elles for-
 maient un groupe considérable. D'après la
 Fable, elles étaient filles d'Atlas, nées sur
 le mont Cyllène en Arcadie, et avaient été
 changées en étoiles à cause de la douleur
 qu'elles éprouvaient de la souffrance de

Tum laqueis captare feras et fallere visco
 Inventum, et magnos canibus circumdare saltus. 140
 Atque alius latum funda jam verberat amnem
 Alta petens, pelagoque alius trahit humida lina.
 Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ;
 Nam primi cuneis scindebant fissile lignum;
 Tum variæ venere artes. Labor omnia vicit 145
 Improbis et duris urgens in rebus egestas.
 Prima Ceres ferro mortales vertere terram

leur père. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 363-367. — *Hyadas*, de ὕω, pleuvoir. Les Romains les nommaient *Suculæ*, par une fausse étymologie de leur nom qu'ils faisaient venir de ὕς, sus. Tantôt on en compte sept, tantôt cinq; on prétendait qu'Atlas eut d'Éthra douze filles, dont cinq devinrent les Hyades, les autres les Pléiades. Elles se levaient en mai, et leur lever coïncidait ordinairement avec des pluies abondantes. — *Areton*. Selon la Fable, Callisto fille de Lyaon, roi légendaire de l'Arcadie, fut enlevée en ourse par Junon, et placée au ciel par Jupiter qui l'avait aimée. Cf. Ovide, *Métam.* II, 409-532. C'est la constellation qu'on nomme la grande ourse.

139. *Feræ* comprend aussi les oiseaux.

Cf. Pline, *H. N.* X, 38, 54 : « Vultur et a feræ graviore, nisi ex proceris aut altiore cumulo emissa, non evolat. »

140. Cf. *Bucol.* X, 57.

141. *Funda*, sorte de filet qu'on nomme *epervier*, garni de plomb ou de pierres, qui l'entraînent au fond de l'eau, en enveloppant les poissons qui sont dans l'espace où on le jette. Ce filet est lancé à la main et l'eau jaillit, quand il atteint la surface; de là le mot *verberat*. — Le premier *alius* ne s'unit pas au second de manière à former le sens de : l'un, l'autre; mais se rapporte à ce qui précède, et oppose le pêcheur au chasseur, au navigateur, etc.

142. Je maintiens avec Haupt, Ladewig, Wagner, Forbiger, Conington, l'ancienne ponctuation rejetée par Heyne et Dabner, Je ne puis croire comme eux que *que* occupe la troisième place, ou serve à unir deux circonstances aussi différentes que *alta petens* et *pelago*. Le pêcheur, qui avec son batelet, se confie pour la première fois au large fleuve (*latus amnis*) le regarde

comme une mer; de là l'expression de *alta petens*. Tite Live, XXI, 28, emploie *altum* pour désigner le milieu du Rhône : « Cum, soluta ab ceteris rate, in altum a raperentur. » Cf. Ladewig, *Bewurtheilung der Peerlk. Bemerk.* Neu-Strelitz, 1864; p. 14 et 15. — *Pelago*, dans la mer. — *Lina*, filets, chalon, traîneau.

143. *Ferri rigor* équivalant à *ferrum rigidum*. Lucrèce, I, 492 : « Rigor auri; » Manilius, II, 780 : « Ferrique rigor per a tempora nota Queritur. »

144. *Primi*. Quelques éditeurs entendent *antiquissimi*, ceux qui vivaient du temps de Saturne. Il faudrait donc admettre que ces contemporains de l'âge d'or aient eu besoin de travailler le bois. Mais non; c'est Jupiter qui a imposé aux hommes l'obligation du travail; et c'est sous son règne que Prométhée leur a révélé, entre autres arts, celui de travailler le bois, ξυλοουργαί (Esch. *Prom. enchaîne*, 451). Il faut donc entendre *primi*, ceux qui les premiers s'occupèrent d'un tel soin. — Il y a une inversion dans l'ordre des idées qui fait croire à Ladewig que ce vers a été imité par quelques grammairiens des vers 181 du VI^e livre et 137 du XI^e livre de l'*Énéide*. Toutefois Sénèque, *Épît.* XC, 9, le cite déjà.

145. *Venere*. Cf. vers 54. — *Vicit*, parfait d'habitude. Telle est la leçon des principaux manuscrits.

146. *Improbis*, opiniâtre. — *Egestas*. Cf. Théocrite, XXI, 1 : Ἄ πενία, Διόξαντε, μόνα τὰς τέλμας ἐγγείρει.

147. Cf. Ovide, *Métam.* V, 341 : « Prima Ceres unco glebam dimovit aratro; » *Fastes*, IV, 401 : « Prima Ceres, a homine ad meliora alimenta vocato, Mutavit glandes utiliore cibo. »

Instituit, cum jam glandes atque arbuta sacrae
 Deficerent silvae, et victum Dodona negaret
 Mox et frumentis labor additus, ut mala culmos 150
 Esset robigo, segnisque horreret in arvis
 Carduus. Intereunt segetes; subit aspera silva,
 Lappæque tribolique, interque nitentia culta
 Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.
 Quod nisi et adsiduis herbam insectabere rastris, 155
 Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
 Falce premes umbras, votisque vocaveris imbrem,
 Heu! magnum alterius frustra spectabis acervum,

148. *Sacrae*. Cf. *Bucol.* VII, 13; *G.* III, 332.

149. Selon les anciens éditeurs, suivis par Heyne, construisez : *Silvae* (nomiuatif pluriel) *deficerent glandes*, c'est-à-dire, *quod attinet ad glandes atque arbuta*. Mais avec la presque unanimité des plus récents éditeurs, il est meilleur de construire *sacrae silvae*, comme un génitif dépendant de *glandes atque arbuta*, sujet de *deficerent*. — *Dodona*, ville d'Épîre célèbre par son oracle de Jupiter et ses forêts de chênes; cf. v. 8.

150. *Labor*, comme en grec *πίνος*, la peine, la maladie.

151. *Esset*, de *esse*, ronger, dévorer. — *Robigo*, la nielle. — Il y avait chez les Romains une déesse *Robigo* et un dieu *Robigus*, en l'honneur desquels on célébrait le 25 avril la fête des *Robigalia*, pour que les moissons fussent préservées de la nielle; cf. Preller, *Röm. Mythol.* p. 437, 438. — *Segnis*, stérile. — *Horreret* équivalait à *erectus staret*.

152. *Silva*. Cf. vers 76.

153. *Lappæ*, les bardanes. — *Triboli*, tribules, croix de Malte, plantes champêtres. — *Nitentia culta*. Cf. Ovide, *Fastes*, IV, 126 : « Vere nitent terræ. » — Sur la licence qui permet d'allonger *que*, cf. *Bucol.* IV, 51; Wagner, *Quæst. Vergil.* XII, 12, p. 426; Lucien Muller, *De re metrica Latin. Poet.*, p. 322.

154. Cf. *Bucol.* V, 37.

155. *Quod nisi*. Cf. *Bucol.* IX, 14. — *L'Augusteus* et le *Romanus*, ainsi que *Servius*, ont *terram*, qui est l'ancienne leçon vulgaire; le *Melicus* et le *Palatinus* donnent

au contraire *herbam* adopté par Wunderlich, Wagner, Ladewig, et la plupart des éditeurs modernes. Heyne admettait *terram* qu'il rapportait à la ténacité de la terre; *terram insectari*, c'était, comme *arva insequi*, du vers 104, s'attacher à préparer le sol, c'est-à-dire briser les mottes. Mais il a été assez question de ce sujet plus haut; il s'agit ici des mauvaises herbes qu'il convient d'arracher. Il est vraisemblable que le souvenir du v. 104 a amené la variante que nous rencontrons ici, et induit quelque copiste ou quelque grammairien à remplacer *herbam* par *terram*. — *Insectabere, terrebis, vocaveris*. On trouve souvent dans les poètes des exemples des deux futurs ainsi employés indistinctement l'un avec l'autre et unis par une simple conjonction copulative. Cf. Ruddimann, II, p. 345, note 7.

157. *Umbras ruris opaci*. Cf. v. 121; Catulle, LXIV, 41 : « Non falx attemat frondarum arboris umbram. » Je retiens l'ancienne leçon *umbras*, d'accord avec Ribbeck, sur le témoignage de l'*Augusteus*, du *Palatinus* et de Philargyrius. — *Votisque vocaveris imbrem*. Cf. Ovide, *Fastes*, I, 682 : « Cum latet, aetherea spargite semen aqua; » et la prière des Athéniens rapportée par Marc-Aurèle, τῶν εἰς εἰαντόν, Ε, ζ' : Ἵσον, ὕσον, ὦ φίλε Ζεῦ, κατὰ τῆς ἀρούρας τῆς Ἀθηναίων καὶ τῶν πεδίων.

158. Cf. Hésiode, Ἔργα καὶ Ἡμ. 391 : Ὡ; τοὶ ἕκαστα Ὡροὶ ἀέξηται, μὴ πως τὰ μέταξέ χατίζων Πτώσσης; ἀλλοτριούς οἴκου; καὶ μηδὲν ἀνύσση;. — Il y a aussi une imitation évidente du vers de Lucrèce,

Concussaque famem in silvis solabere quereu.

Dicendum et, quæ sint duris agrestibus arma, 160

Quis sine nec potuere seri, nec surgere messes :

Vomis et inflexi primum grave robur aratri,

Tarda que Eleusinæ matris volventia plaustra,

Tribula que traheæ que et iniquo pondere rastri ;

Virgea præterea Celei vilisque supellex, 165

Arbutcæ crates et mystica vannus Iacchi.

Omnia quæ multo ante memor provisâ repones,

Si te digna manet divini gloria ruris.

Continuo in silvis magna vi flexa domatur

In burim, et curvi formam accipit ulmus aratri. 170

11, 2 : « E terra magnum alterius spectare
« laborem. »

159. C'est-à-dire, tu seras forcé d'a-
païser ta faim avec des glands.

160. *Arma*, instruments.

161. *Quis sine* équivalent à *sine quibus*.
— *Potuerè*, parfait d'habitude.

162. *Vomis*, forme rare pour *vomer*,
qui est plus usité. — *Primum* se place ici
après *vomis*, parce que *vomis* ne servait
qu'à exprimer l'instrument désigné ensuite
par une périphrase. — *Robur aratri*, c.-à-d.
aratrum ex robore, ligno duro. — *Grave*.
Les terres fortes d'Italie veulent de lourdes
charrues. — *Inflexi*. Cf. vers 169.

163. *Eleusinæ matris*. Déméter identi-
fiée avec Cérés, déesse des moissons, était
surtout adorée à Eleusis. — *Tarda volven-
tia*. *Folventia* pour *quæ volvantur*, dans le
sens intransitif. L'adjectif *tarda* joue le
rôle d'adverbe à l'égard du participe ; cf.
G. II, 377.

164. *Tribula, trabeæ*, sortes de herses à
battre le blé. Varro, *de Re Rustica*, I,
52 : « Tribulum fit e tabula lapidibus aut
« ferro asperata, que imposito auriga aut
« pondere grandi trahitur jumentis junctis,
« ut discentat e spica grana. » Le *tribu-
lum* avait des roues basses ; la *trabea*
était sans roues — *Iniquo pondere* équiva-
nt au superlatif *gravissimi*. Cf. *G. III*,
347 : « Injusto sub fascè. » Nous pour-
rions traduire *iniquus* et *injustus* dans ces
deux cas par : excessif, c.-à-d. qui ex-
cède les forces ordinaires.

165. *Celei*, Céléè, personnage légén-
daire d'Eleusis, père de Triptolème, à qui
Cérés avait enseigné l'art de faire divers
ustensiles rustiques de branches flexibles
entrelacées. Cf. Ovide, *Fastes*, IV, 508.

166. *Mystica vannus*. Le van, qui sert
à séparer le blé de la paille menue, était
porté aux fêtes d'Eleusis dans le cor-
tège de Bacchus (*Iacchus*, cf. *Bucol.* VI,
15), comme un emblème de purification.
L'adjectif *mysticus*, employé par Virgile,
Tibulle et Martial, ne se trouve point chez
les prosateurs de la bonne latinité.

167. Hésiode, Ἐργα καὶ Ἥμ., 455 :
Τῶν πρόσθεν μελέτην ἐχόμεν οἰκῆρια θέ-
σθαι. — *Ante*, avant d'en avoir besoin. —
Memor. Cf. Hésiode, Ἐργα καὶ Ἥμ., 420 :
Μεμνημένος, avec prévoyance.

168. *Si manet*, équivalent à *si vis ut
maneât*. — *Divini*, que les dieux eux-
mêmes ne dédaignent pas d'habiter. Cf.
Bucol. II, 60. — *Digna gloria*, c.-à-d. *laus
digna opere tuo* ; cf. Ovide, *Fastes*, I, 678 :
« Ut epiant cultus præmia digna sui. »

169. *Continuo*. Entendez *statim a prin-
cipio*. Quand l'arbre est encore jeune, dans
les bois, il faut lui donner une forme
courbe avant de le couper, pour qu'il
croisse avec cette forme même.

170. *In burim*, en forme de croc. *Buris*
ou *bura*, nom donné chez les Latins à la
pièce de bois courbe à laquelle était ada-
pté le soe, et qui en se prolongeant for-
mait le timon ; de βοός οὖρα. — Cf.
Hésiode, Ἐργα καὶ Ἥμ. 423 : Πόλλ' ἔπι

Huic a stirpe pedes temo protentus in octo,
 Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorso.
 Cæditur et tilia ante jugo levis altaque fagus,
 Stivaque, quæ currus a tergo torqueat imos,
 Et suspensa focis explorat robora fumus.

175

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
 Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.
 Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
 Et vertenda manu, et creta solidanda tenaci,

καμπύλα κᾶλα· φέρειν δὲ γύην, ὅτ' ἂν εὐρύης, Εἰς οἶκον, κατ' ὄρος διζήμενος ἢ κατ' ἄρουραν, Πρίνινον.

171. *Huic*, c.-à-d. *huri*. — *A stirpe*. Dans la direction de la racine, dans la partie inférieure du tronc, s'ajuste le timon, qui doit avoir huit pieds. Quelquefois la *huri* et le timon ne formaient qu'un seul corps. Il ne faut donc point faire de *temo* l'un des sujets de *aptantur*.

172. *Aures*, pièces de bois placées aux deux côtés de la partie inférieure de la *huri* et qui servent à élargir le sillon et à relever les arêtes (*porcæ*) qui le dominent. — *Duplici dorso* est un ablatif de qualité; ces mots désignent les jambes, les faces postérieures des *dentalia*, double pièce de bois située tout à fait à l'extrémité et où s'enclave le soc, *dens*. — *Aptantur* a pour régime *aratro*, sous-entendu.

173. *Jugo*, au datif.

174. *Stivaque*, un manche qui tenu par derrière par le laboureur lui sert à diriger la charrue. Quelques éditeurs ponctuent *fagus stivaque*, et expliquent un hêtre et un manche, c.-à-d. un hêtre pour faire un manche. Je m'en tiens à l'ancienne ponctuation, reprise par Ribbeck et Ladewig. — *Currus* est la leçon des meilleurs manuscrits et selon Servius désigne une charrue portée par deux roues basses, comme l'étaient celles de la province où était né Virgile. Mais on peut croire que ce mot signifie toute espèce d'objet en mouvement et surtout traîné par un attelage. Catulle, LXIV, 9, appelle *currum* le navire *Argo*.

175. *Explorat*. Le *Mediceus* porte *EXPLORAT*, l'*Augusteus*, *exploret*. Toutefois, avec presque tous les éditeurs, je maintiens la leçon ordinaire. — Ribbeck croit que ce vers et le vers 173, qui embarrass-

sent un peu la construction, ont été ajoutés par Virgile dans la marge, lorsqu'il a revu les *Géorgiques*, et qu'ils ont passé depuis dans le texte. — *Explorat*. En exposant le bois à la fumée, on éprouve sa solidité; car s'il n'est pas bon, la sécheresse le fait fendre. — Cf. Hésiode, Ἐργα καὶ Ἡμ., 627 : Πηδάλιον δ' εὐεργές ὑπὲρ καπνοῦ κρεμάσασθαι.

176. *Tibi*, Mécène; Memmius est ainsi désigné dans Lucrèce, I, 400 : « Multa-
 « que præterea tibi possum commemo-
 « rando Argumenta fidem dictis conradere
 « nostris. » — *Possum*. Supplétez *sed nolo nunc*. Sur ce sens de *possum*, cf. Zaunpt, *Lat. Gramm.* § 520.

177. *Tenues curas*, le soin qu'il faut prendre d'objets de peu d'importance, et par conséquent, si tu ne craignais pas d'entrer dans des détails trop minutieux.

178. *Area*. L'aire n'était point, comme chez nous, établie dans le grenier ou la grange, mais en plein air. On la choisissait sur un terrain voisin du champ, un peu élevé et légèrement incliné, bieu exposé au souffle des vents. Le blé moissonné dont la paille avait peu de longueur (cf. v. 85) était aussitôt porté sur l'aire et foulé au moyen des *tribula* et des *traheæ*. — *Cum primis*, comme *in primis*. — *Cylindro*, etc. Cf. Palladius, VII, 1 : « Area « premenda est rotundo lapide vel columnæ « quocumque fragmento, cujus volutatio « possit ejus spatia solidare. »

179. *Et vertenda manu*. Il y a ici, comme le fait remarquer Servius, la figure dite *hysteron proteron*, c.-à-d. que les termes de l'énumération sont renversés. Pour établir l'aire, il faut d'abord retourner légèrement le sol (*leviter effossa*, Palladius, *loco cit.*) avec soin et précaution (c'est ce

Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat, 180
 Tum variæ illudant pestes : sæpe exiguus mus
 Sub terris posuitque domos atque horrea fecit ;
 Aut oculis capti fodere cubilia talpæ ;
 Inventusque cavis bufo, et quæ plurima terræ
 Monstra ferunt ; populatque ingentem farris acervum 185
 Curculio, atque inopi metuens formica senectæ.

Contemplator item, cum se nux plurima silvis
 Induct in florem, et ramos curvabit olentes.
 Si superant fetus, pariter frumenta sequentur,
 Magnaque cum magno veniet tritura calore ; 190
 At si luxuria foliorum exuberat umbra,
 Nequicquam pingues palea teret area culmos.

qu'indique *manu*) ; puis rendre ce sol ferme en l'additionnant d'une argile grasse, et même, selon Palladius, de marc d'huile, ce qui empêche l'invasion des fourmis et des autres petits animaux ; enfin passer le cylindre. Cf. aussi Varron, *De Re R.* I, 51.

180. *Subeant* équivalent à *surgant*. Cf. v. 152. — *Fatiscat*. Cf. *Æn.* I, 123 : « Rimisque fatiscunt. » — *Pulvere victa*, e.-à-d. *superante pulvere, in pulverem soluta*.

181. L'ancien texte est *illudant* appuyé sur la seconde leçon du *Palatinus* et du *Mediceus*. *L'Augusteus* a *ludunt*. Les derniers éditeurs sont d'accord pour préférer *illudant* avec la première leçon du *Mediceus* et du *Palatinus*. La pensée se suit ainsi plus régulièrement. *Illudant* équivalent à *ludant, violent*. — *Pestes*. Cf. Columelle, II, 9, 10 : « Quædam subterraneæ pestes « adultas segetes exsecant. » — *Exiguus mus*. Cf. Horace, *A. P.* 139 : « Nascetur « ridiculus mus. » Cette écusule du vers hexamètre attire surtout l'attention sur le mot ainsi placé après la césure du sixième pied. Virgile en offre plusieurs exemples, *G.* I, 247 ; II, 321 ; *Æn.* II, 250 ; III, 390 ; V, 481 ; I, 65.

182. *Posuit, fecit*. Parfaits marquant l'habitude.

183. La taupe passait pour aveugle à cause de la petitesse de ses yeux. — *Talpa* est rarement du masculin. Cf. *damma, Bucol.* VIII, 28.

185. *Populat*. Cf. *Æn.* IV, 402-407.

186. *Inopi metuens senectæ* équivalent à *metuens senectæ ne inops sit*. La vieillesse de la fourmi, c'est l'hiver. Cf. *Æn.* IV, 403 : « Hiemis memores. »

187. *Contemplator*. Cf. Lucrece, II, 114 : « Contemplator enim, cum solis « lumina, cumque, » etc. ; VI, 189 : « Contemplator enim, cum montibus adsi- « mulata. » — *Nux*, l'amandier. — *Plurima*, quoique se rapportant au substantif, équivalent à l'adverbe *plurimum*. Cf. *G.* II 166 ; « Auro plurima fluxit. »

188. *Se induct in florem*, se couvrira de fleurs. Cf. *Æn.* VII, 20 : « Quos induerat « Cere in vultus ac terga ferarum. » Pour- tant, Virgile a employé *Plablatif* avec *se induere*, *G.* IV, 142 : « Quotque in flore « novo pomis se fertilis arbor Induerat. »

189. *Fetus* désigne ici les fleurs qui contiennent les fruits en germe. — *Superant*, même sens que *abundant*. Cf. *G.* III, 63.

190. *Magna* équivalent à *copiosa*. — *Tritura*, c'est l'action de séparer le grain de la paille et des balles. Cf. note du vers 178. — *Magno calore*. Cf. *G.* I, 298.

191. *Exuberat*, même sens que *abundant*. Cf. *G.* II, 516. — *Luxuria foliorum*. Cf. v. 112 : « Luxuriam segetum. » Les principaux manuscrits donnent ici *luxuria* ; le *Romanus* et quelques autres de second ordre, *luxurie*.

192. *Area teret, e.-à-d. in area terentur*

Semina vidi equidem multos medicare serentes,
 Et nitro prius et nigra perfundere amurca,
 Grandior ut fetus siliquis fallacibus esset 195
 Et, quamvis igni exiguo, properata maderent.
 Vidi lecta diu, et multo spectata labore,
 Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
 Maxima quæque manu legeret. Sic omnia fatis
 In pejus ruere, ac retro sublapsa referri. 200
 Non aliter quam, qui adverso vix flumine lembum
 Remigiis subigit, si brachia forte remisit
 Atque illum in præceps pronò rapit alveus amni.
 Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis,

culmi. — *Nequicquam*, vainement, à cause du peu de rendement de cette opération. — *Pingues palea*, riches en paille. Emploi rare de *pinguis*, ainsi construit avec l'ablatif.

193. *Semina*, les graines des légumes contenues dans des cosses (cf. v. 195). D'ailleurs Pline, *H. N.* XVIII, 17, 45, et Columelle, II, 10, affirment que Virgile a voulu parler de la fève.

194. *Amurca*, ἀμουργή, le marc d'huile.

195. *Fallacibus*, qui trompent souvent en étant grosses et en ne contenant que de petites graines (*fetus*). — *Siliquis* est au datif.

196. *Maderent* dépend de *ut* et signifie cuire, *molliri coctione*. Cf. Columelle, XI, 3 : « *Madescat in coctura.* » — Cf. Palladius, XII, 1 : « *Græci asserunt fabæ semina... nitrata, aqua perspersa, cocturam non habere difficilem.* »

197. *Spectata (semina)*, des semences examinées avec soin pendant qu'on les choisissait.

198. *Vis humana*, périphrase pour *homines*, mais à laquelle s'attache l'idée d'attention, de diligence. On pourrait donc, dans la traduction, expliquer comme s'il y avait *cura, opera humana*. Cf. Lucrèce, V, 206 : « *Quod super est arvi, tamen id natura sua vi Protinus obducat, ni vis humana resistat.* » — *Quotannis*. C'est sur ce mot que porte le précepte. Ce choix entre les graines, il ne faut pas le faire une fois pour toutes, il faut le renouveler tous les ans.

200. L'infinifit absolu, *ruere, referri*, marque ici, selon Wagner, *Q. Virgil.*

XXX, 4, l'habitude. J'aimerais mieux considérer que l'infinifit est le mode du verbe propre aux situations où l'âme, vivement émue, ne peut s'arrêter à un mode ou à un temps précis (cf. Ruddimann, II, p. 226). Dans ce passage, le poète, s'élevant d'un fait particulier à une loi générale de la nature (*fatis*), sent nécessairement se modifier l'état de son âme, et l'infinifit absolu lui sert à exprimer ce mouvement. Ce vers est reproduit avec quelque modification, *Æn.* II, 169 : « *Ex illo fluere ac retro sublapsa referri.* » — L'emploi de la locution *sublapsa referri* se rapporte certainement à l'idée d'un navire entraîné en arrière par le courant. Lucrèce a souvent uni l'adverbe *retro* à des verbes composés avec la particule *re*. Cf. Virgile, *Æn.* IX, 794 : « *Retro redit,* » et 797 : « *Retro refert.* »

201. *Adverso flumine*. Cf. Lucrèce, VI, 719.

202. *Remigiis*, pluriel pour le singulier, équivalent à *motu remorum*. — *Subigit*. Cf. Tite Live, XXVI, 7 : « *Naves flumine comprehensas subigi ad id castellum jussit.* »

203. Selon Servius et Aulu-Gelle, *atque* équivalent à *statim*. — Mais il n'est pas besoin d'imaginer un sens si subtil ; *atque* marque un rapport de conséquence entre les deux propositions, *brachia forte remisit* et *rapit alveus*. Construisez : « *Haud aliter quam si, qui... subigit, brachia forte remisit atque illum, etc.* » Voyez Wichert, *Die Latein. Stillehre*, p. 169.

204. *Arcturi*, l'étoile, étoile brillante

Hædorumque dies servandi et lucidus Anguis, 205
 Quam quibus in patriam ventosa per æquora vectis
 Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi.
 Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
 Et medium luci atque umbris jam dividit orbem,
 Exercete, viri, tauros ; serite hordea campis, 210
 Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem.
 Nec non et lini segetem et Cereale papaver
 Tempus humo tegere, et jamdudum incumbere aratris,
 Dum sicca tellure licet, dum nubila pendent.
 Vere fabis satio ; tum te quoque, Medica, putres 215
 Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
 Candidus auratis aperit cum cornibus annum

de la constellation du Bouvier, qui se lève au 5 septembre et au 13 février, et qui se couche au 22 mai et au 29 octobre au milieu de violents orages. Cf. Plante, *Rudens*, Prolog. 71 : « Vehemens sum exoriens, quom occido vehementior. »

205. *Hædi*. Deux étoiles situées sur le bras du Cocher, qui se lèvent au 25 avril, et du 27 au 29 septembre à l'époque des grandes tempêtes. — *Anguis*. Constellation située près du pôle nord.

206. *Vectis*, participe passé dans le sens du présent, équivalait à *qui vehuntur*.

207. *Pontus*, la mer Noire. — *Fouces Abydi*. L'Hellespont, aujourd'hui détroit des Dardanelles, parages où la navigation est toujours dangereuse, mais où elle le devient encore plus à l'époque des mauvais temps. — *Ostriferi*. Cf. Ennius, *Heduphagetica*, 2 : « Mures suut Æni, spissa ostrea pluri-
« ma Abydi. »

208. *Libra*, la Balance ; signe du zodiaque, dans lequel entre le soleil à l'équinoxe d'automne. — *Die*, ancienne forme de génitif. Cf. Anlu-Gelle, IX, 14. Il croit que peut-être il faut lire *dies*, forme de génitif, dont il cite un autre exemple d'Ennius (*Ann.* 401). — *Somni* équivalait poétiquement à *noctis*.

209. *Luci atque umbris*, entre le jour et la nuit.

210. *Exercete tauros* équivalait à *arate*. — *Hordea*. Cf. *Bucol.* V, 36.

211. *Bruma* (contraction de *brevissima*), le plus court jour de l'année, l'époque du

solstice d'hiver. Les semailles de l'orge, du lin, du pavot, peuvent se faire jusqu'au moment où les pluies, qui dans les climats méridionaux signalent les rigueurs de l'hiver (*bruma intractabilis*), mettent fin aux travaux de la campagne. *Imber extremus*, c.-à-d. *fnis laborum, fnis illius sementis*. Cf. Plin., *H. N.* XVIII, 56 : « Inter « omnes autem convenit circa brumam non « serendum esse. »

212. *Cereale papaver*. Le pavot est une des fleurs symboliques qui font partie des attributs de Cérès ; cf. Ovide, *Fastes*, IV, 517.

213. *Jamdudum*, pendant tout ce temps-là. — *Tempus tegere*. Cf. *G.* II, 73.

214. *Sicca tellure* est un ablatif absolu, qui marque une circonstance accessoire, et non un ablatif de moyen dépendant de *licet*. — *Nubila pendent, nondum in imbris resoluta*.

215. Plin., *H. N.* XVIII, 12, 30 : « Ver-
« gilius fabam per ver seri jubet, Circum-
« padane Italie ritu. » — *Medica*, la luzerne, dont la culture fut introduite en Grèce par les Perses au temps de la guerre médique. — *Putres sulci*. Cf. Colum., II, 11 : « Locum in quo Medicam proximo vere « saturus es prosciindito circa Cal. Octobr. « et cum tota hieme putrescere sinito. » Sur le sens de *putres*, cf. *G.* II, 204 : « Putre solum. »

217. *Candulus*, brillant. — *Cornibus auratis*. Ce sont deux étoiles situées dans la partie de cette constellation qu'on nomme

Taurus, et averso cedens Canis occidit astro.
 At si triticeam in messem robustaque farra
 Exercebis humum, solisque instabis aristis, 220
 Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur,
 Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,
 Debita quam sulcis committas semina, quamque
 Invitæ properes anni spem credere terræ.
 Multi ante occasum Maiæ cœpere; sed illos 225
 Expectata seges vanis elusit aristis.
 Si vero viciamque seres vilemque phaselum,
 Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis;

les Cornes. — *Aperit annum*. Le Taureau commence à paraître au mois d'avril, au moment où la terre s'ouvre, où la végétation se développe. De là l'emploi du verbe *aperit*.

218. C'est le moment où le Chien, Sirius, trop voisin du soleil, cesse d'être aperçu. Il semble fuir devant l'astre qui le suit, *averso astro* (ablatif), en se détournant; il faut expliquer comme s'il y avait *aversus*. Je suis cette leçon avec Ribbeck. C'est celle du *Palatinus*, du *Romanus* et de l'*Augusteus*, enfin celle que soutient Probus. Le *Mediceus* a *adverso astro* que l'on explique par le datif et dont on fait le régime de *cedens*.

219. *Robusta*, qui peuvent supporter les rigueurs de l'hiver. Cf. Pline, *H. N.* XVIII, 8, 19 : « Ex omni genere (frumentorum) « durissimum far et contra hiemes firmissimum. »

220. *Solis aristis*. Ce mot d'*aristæ*, qui signifie proprement la barbe de l'épi, sert à opposer la culture du blé à celle des plantes légumineuses. — *Instare alicui rei*, c'est s'y appliquer avec attention.

221. *Atlantides*. Cf. vers 138. — Les constellations appelées *Vergiliæ*, ou Pléiades et Hyades, se couchent, c.-à-d. cessent de paraître sur l'horizon, le matin, au lever de l'aurore (*Eoæ*, du grec ἑως) du 20 octobre au 18 novembre. C'est après cette époque que Virgile engage à faire les semailles. — *Eoæ* ne s'élide pas, licence qui peut s'excuser par l'accumulation des mots grecs et la rencontre de la syllabe sur laquelle poite Philius avec la césure principale. — Le vers est spondaïque; cf. *Bucol.* IV, 49.

222. *Coronæ*. Constellation composée de neuf étoiles et que l'on prétendait être la couronne d'Ariane que Bacchus avait mise dans le ciel. Ariane était fille de Minos roi de Crète, et Gnosse était une des principales villes de cette île; de là l'épithète de *Gnosia*. Cette constellation commence à quitter l'horizon à la fin de novembre, et se couche entièrement au 19 décembre. — *Ardentis* équivalait à *fulgentis*; *stella a sidus*; *decedat* à *occidat*.

224. *Anni spem*. Le grain, sur lequel repose l'espoir de la récolte. — *Invitæ*. La terre encore mal préparée se refuse à le recevoir.

225. *Maia* est une des Pléiades. Le poète veut dire que certains laboureurs sèment plus tôt qu'il ne l'indique et par conséquent trop tôt.

226. *Vanis elusit aristis*. Cf. Tibulle, II, 1, 19 : « Neu seges eludat messem fallacibus « herbis. » — J'ai préféré *aristis*, d'accord avec l'*Augusteus*, le *Mediceus* et le *Romanus*. Cf. d'ailleurs Quintilien, *Inst. Orat.* I, 3, 5 : « Que summo solo sparsa sunt « semina, celerius se effundunt, et imitate « spicas herbulæ inanibus aristis ante messem flavescunt. » Je crois avec Wagner que c'est l'allitération de *vanis... avenis* qui a induit quelque copiste à écrire *avenis*, leçon d'ailleurs conforme à la propriété de la langue (cf. *steriles avenæ*), adoptée par le *Palatinus*, et soutenue, après Probus, par la plupart des éditeurs modernes.

227. *Viciam*, la vesce; *phaselum*, le haricot.

228. *Lentis*. Les meilleures lentilles se trouvaient dans l'Égypte (Pline, *H. N.* XVIII, 31), qui est ici désignée au moyen

Haud obscura cadens mittet tibi signa Bootes.
 Incipe, et ad medias sementem extende pruinās. 230
 Idcirco certis dimensum partibus orbem
 Per duodena regit mundi Sol aureus astra,
 Quinque tenent cælum zonæ, quarum una corusco
 Semper sole rubens, et torrida semper ab igni;
 Quam circum extremæ dextra lævaque trahuntur, 235
 Cæruleæ, glaciæ concretæ atque imbribus atris;
 Has inter mediamque duæ mortalibus ægris
 Munere concessæ Divum, et via secta per ambas,
 Obliquus qua se signorum verteret ordo.

de la ville de Péluse située à l'une des embouchures du Nil. Cf. Martial, XIII, 91, 1 : « Accipe Niliacam, Pelusia munera, lentem. »

229. *Bootes*. Le Bouvier est une constellation voisine de l'Arcture. Columelle, XI, 2, 78 : « IV Kal. Nov. Arcturus vespere « occidit. » — Palladius, XII, 1, 1 : « No- « vembri nunc seritur prima lenticula. »

231. *Idcirco*, c'est pourquoi, e.-à-d. pour marquer les saisons dans lesquelles doivent se faire les travaux divers de la campagne. *Orbem dimensum certis partibus*, c'est l'année divisée en mois.

232. *Astra mundi*, e.-à-d. *cœli*, les signes du zodiaque. — *Duodena*. Cet emploi de l'adjectif distributif indique que l'action se répète tous les ans.

233. *Quinque zonæ*. Cf. Ovide, *Metam.* I, 45-51. Cette division en cinq zones est due aux géographes anciens. Aux cinq zones du ciel correspondent sur la terre des zones semblables. Comparez avec tout ce passage les vers d'Ératosthène, conservés par Achille Tatius : Ἦεντε δὲ οἱ ζῶναι περιελάδες ἐσπεύρητο, καὶ δύο μὲν γλαυκῆσι κελαινώτεροι νύκτιοι, ἢ δὲ μία ψαφραή τε καὶ ἕκ πυρῶς ὅλον ἐρυθρή. ἢ μὲν ἔην μεσάτη, ἐκέκχυτο δὲ πᾶσα περιπρὸ Τυπτομένη φλογμοσίην, ἐπεὶ βᾶ ἐμοίραν ὑπ' αὐτὴν Κελαιμένην ἀκτίνες ἀειθερές πυρῶσιν. Αἱ δὲ δύο ἐκάτερθε πόλοις περιπεπτηκνῦται Αἰεὶ κρυμάλειαι, αἰεὶ δ' ὕδασι μούρουσαι. Οὐ μὲν ὕδωρ ἀλλ' αὐτὸς ἀπ' οὐρανῶθεν κρυστάλλος κεῖται ἀμπεσχε (texte altéré : κεῖται αἶαν τ' ἀμπεσχε) ? Brunck donne : καὶ γαῖαν ἀμπεσχε) · περιψυκτος δὲ τέτυκτο. Ἄλλὰ τὰ μὲν χειροαῖα, καὶ ἀμ-

κατὰ ἀνθρώποισι. Δοιαὶ δ' ἄλλαι ἔασιν ἐναντία ἀλλήλοισι Μεσηγῆς θέρες τε καὶ ὑετίου κρυστάλλου, Ἄμρω ἐύκρητοί τε καὶ ὄμπιον ἀλδοῖσκουσαι Καρπὸν Ἐλευσίνης Δημήτερος· ἐν δὲ μιν ἄνδρες Ἀντίποδες νάουσι.

234. *Rubens* équivalent à *ardens*.

235. *Trahuntur*, s'étendent. — *Extremæ*. Les deux zones glaciales occupent les deux extrémités de la terre.

236. *Cæruleæ* est la leçon des principaux manuscrits. — Ce mot sert à marquer que pendant la plus grande partie de l'année les ténébres y règnent; cf. *Æn.* III, 194 : « Cæruleus imber; » VI, 410 : « Cærulea navis, » VIII, 622 : « Cærulea nubes; » *Ciris*, 214 : « Cæruleæ umbræ. » — *Concretæ* se rapporte proprement à l'idée de la glace, mais par la figure appelée *zeugma*, on y joint celle des pluies. — *Atris*, parce qu'elles obscurcissent l'air.

237. *Mortalibus ægris*. Cf. Homère, *Odyssee*, XI, 19 : Δειλοῖσιν βροτοῖσιν; Lucrèce, VI, 1.

238. *Via secta*. Cf. Lucrèce, V, 272 : « Qua via secta semel liquido pede detulit « undas. » Ovide, *Metam.* II, 130 : « Sectus in obliquum est lato curvamine li- « mes. » — *Per ambas* équivalent à *inter ambas*. Le soleil, dans cette orbite qu'il décrit et qu'on nomme l'écliptique, ne traverse pas les zones tempérées; il les effleure seulement l'une et l'autre dans les signes du Cancer et du Capricorne.

239. *Obliquus ordo*. Le zodiaque, qui en effet se trouvant marquer la route que suit le soleil, a une direction oblique par rapport à l'équateur.

Mundus, ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces 240
 Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.
 Hic vertex nobis semper sublimis ; at illum
 Sub pedibus Styx atra videt Manesque profundi.
 Maximus hic flexu sinuoso elabitur Anguis
 Circum perque duas in morem fluminis Arctos, 245
 Arctos Oceani metuentes æquore tingi.
 Illic, ut perhibent, aut întempesta silet nox,
 Semper et obtenta densantur nocte tenebræ ;
 Aut redit a nobis Aurora diemque reducit ;

240. *Scythiam*. Ce mot désigne d'une manière générale toutes les contrées du nord de l'Europe et de l'Asie. — *Rhipæas arces*, les monts Rhipées, appellation collective des montagnes de l'Europe septentrionale. — *Arx* signifie proprement hauteur. Cf. *G.* IV, 461 : « Rhodopeie » arces ; » Ovide, *Metam.* I, 467 : « Par- » nasi arx ; » et *G.* II, 535, *arces* s'applique aux sept collines de Rome.

241. Devant *premitur* on peut suppléer *ita* répondant à *ut* du vers précédent. — *Austros Libyæ*, littéralement, les autons de Libye, c.-à-d. la Libye d'où souffle l'auster, est mis ici pour les régions australes qui commencent en Afrique.

242. *Hic vertex*, le pôle qui est de notre côté, le pôle arctique ou boréal. — *Nobis semper sublimis*, est toujours pour nous, à notre égard, en haut, et par conséquent visible (il s'agit du pôle du ciel, *mundi*).

242-243. *Illum*, le pôle antarctique. On joint *sub pedibus* à *illum* ; et alors il faut expliquer : le Styx et les Mânes voient ce pôle qui est placé sous nos pieds, c.-à-d. aux antipodes du monde où nous vivons. Virgile placeraît donc en cet endroit l'autre monde dans l'hémisphère austral. Mais cela me semble en contradiction avec le vers 292 du livre II, où il met le Tartare au centre de la terre, et à la manière dont il fait pénétrer Énée dans les enfers ; il me semble plus naturel de joindre *sub pedibus* à *videt* et d'entendre : le Styx et les Mânes qui habitent les profondeurs de la terre voient sous leurs pieds l'autre pôle. C'est à un sens à peu près semblable que s'arrêtent Voss, Jahn, Forbiger et Conington. *Styx*, le Styx,

fleuve des enfers, est ici pour l'enfer entier. — *Manes*, les Mânes, ce sont les morts eux-mêmes, purifiés par la mort, et devenus immortels comme des dieux ; cf. Preller, *Ræm. Mythol.* p. 455.

244. *Hic*, c.-à-d. près du pôle arctique. — *Anguis*. Cf. vers 205. — Ce passage est imité d'Aratus, *Phænom.* 45-48 : Τὰς δὲ δι' ἀμφοτέρων οἴῃ ποταμοῖο ἀπορρῶξ Εἰδέεται μέγα θαύμα, Δράκων, περί τ' ἀμφί τ' ἐλαγὼς Μυρίος· αἱ δ' ἄρα οἱ σπείρης ἐκάτερθε φέρονται Ἄρκτοι, κυανέου πεφυλαγμένοι Ὀυρανοῖο.

246. La grande Ourse et la petite Ourse ne disparaissent jamais de l'horizon et par conséquent ne semblent jamais se plonger dans la mer. Virgile emploie ici *metuentes* avec un infinitif passif, comme Horace, *Odes*, II, 2, 7 : « Penna metueuta » solvi. » Forbiger cite beaucoup d'autres exemples de la même construction. — Sur cette propriété des deux Ourses, cf. Ovide, *Métam.* II, 171 ; II, 496 et suiv. ; et XIII, 727 : « Arctos æquoris expers. »

247. *Illic*. Au pôle antarctique. — *Nox întempesta*, une nuit profonde et silencieuse, au milieu de laquelle rien ne peut se faire. Varron *L. L.* VII, 72 : « Nox » întempesta, quo tempore nihil agitur. » Sur la césure au cinquième pied, cf. v. 181.

248. *Obtenta*. Cf. Homère, *Odyssée*, XI, 19 : Ἄλλ' ἐπὶ νύξ ὀλοή τέταται δευλοῖσι βροτοῖσι. — *Densantur* est la leçon de l'*Augusteus* et du *Mediceus*. D'après les observations de Wagner, il semble que Virgile ait préféré la forme *densare* dans les *Géorgiques*, et sauf un cas, *densere*, dans l'*Énéide*.

249. *Redit*. Suppléer *illum*.

Nosque ubi primus equis Oriens adflavit anhelis, 250
 Illic sera rubens accendit lumina Vesper.
 Hinc tempestates dubio prædiscere cælo
 Possumus, hinc messisque diem tempusque serendi,
 Et quando infidum remis impellere marmor
 Conveniat, quando armatas deducere classes, 255
 Aut tempestivam silvis evertere pinum.
 Nec frustra signorum obitus speculamur et ortus,
 Temporibusque parem diversis quattuor annum.
 Frigidus agricolam siquando continet imber,
 Multa, forent quæ mox cælo properanda sereno, 260
 Maturare datur : durum proculdit arator

250. *Oriens* est ici pour *sol oriens*. — *Adflavit*. Les poètes considèrent comme le souffle haletant des chevaux du soleil le vent léger qui accompagne le lever du jour. Cf. Ovide, *Metam.* XV, 418. Il y a d'ailleurs une inversion poétique; *sol oriens nos adflavit equis* est pour *equi solis nos adflarunt*.

251. *Vesper*. Cf. *Bucol.* VI, 86. — *Sera lumina*, les feux du soir, c.-à-d. les nuances rougeâtres (c'est ce qu'indique l'épithète de *rubens*) qui accompagnent le coucher du soleil. Comparez avec tout ce passage Lucrèce, I, 1065-1068 : « Illi cum « videant solem, nos sidera noctis Cernere, « et alternis nobiscum tempora cæli Divi- « dere et noctes pariles agitare diebus; » V, 652 : « Aut quia sub terras cursum « convertere cogit (solem) Vis eadem, supra « que terras pertulit orbem. »

252. *Hinc*, c.-à-d. du passage du soleil à travers les signes du zodiaque. — *Dubio cælo*, même quand la température est incertaine, c.-à-d. ne semble pas correspondre à l'époque où l'on se trouve. — *Tempestates*, les saisons.

254. *Marmor*. Cf. Homère, *Iliade*, XIV, 273 : Τῆ δ' ἐτέροη (γεραι ἐλε) ἄλα μαρμαρέην. — Silius, XIV, 464 : « Et mutare « casus infido marmore. »

255. *Armatas*, pourvues de ce qui est nécessaire à la navigation. — *Deducere*. Pendant l'hiver, les navires étaient à sec sur le rivage; au printemps, on les faisait redescendre vers la mer; cf. Horace, *Odes*,

I, 4, 1-2 : « Solvitur acris hiems grata « vice veris et Favoni, Tralunatque siccas « machinæ carinas. »

256. *Tempestivam* se rapporte ici grammaticalement au substantif, mais équivalent à *tempestivo tempore*, ou à l'adverbe *tempestive*.

257. *Speculamur*. Ce n'est pas dans le ciel que les gens de la campagne qui ne sont point astronomes sauront toujours reconnaître le lever et le coucher des astres. Ils doivent aussi user des tables qu'Eudoxus (cf. *Bucol.* III, 40) et d'autres avaient composées pour eux, et sur lesquelles se trouvaient marqués le lever et le coucher des étoiles, et leur rapport avec les différentes saisons.

258. *Parem*, divisée en parties égales qui se succèdent alternativement.

259. *Continet*, supplétez *domi*. Cf. Hésiode, Ἔργα καὶ Ἡμέρ. 494 : Ὠρῆ γειμερίνη ὅποτε κρύος ἀνέρας ἔργων ἴσχυάνει.

260. *Cælo sereno* marque une circonstance de temps : si le ciel redevenait serain.

261. Entre *properare* et *maturare* il y a une très-notable différence de sens. Le premier verbe signifie : faire avec hâte et même précipitation ; le second : faire avec une active diligence qui contient l'idée de soin attentif. — *Proculdit*, il redresse et aiguise à l'aide du marteau. Cf. Lucrèce, V, 1264 : « Et prorsum quamvis in acuta « ac tenuia posse Mucronum duci fastigia « proculdendo. »

Vomeris obtusi dentem; cavat arbore lintres;
 Aut pecori signum aut numeros impressit acervis.
 Exacuunt alii vallos furcasque bicornes,
 Atque Amerina parant lentæ retinacula viti. 265
 Nunc facilis rubea texatur fiscina virga;
 Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.
 Quippe etiam festis quædam exercere diebus
 Fas et jura sinunt: rivos deducere nulla
 Religio vetuit, segeti prætere segetem, 270
 Insidias avibus moliri, incendere vepres,
 Balantumque gregem fluvio mersare salubri.
 Sæpe oleo tardi costas agitator aselli,
 Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
 Incusum aut atræ massam picis urbe reportat. 275

262. *Lintres*, les vaisseaux rustiques, tels que les jattes, les baquets, les auges.

263. *Signum*. On imprimait sur le corps des bestiaux le signe particulier de leurs maîtres à l'aide de la poix liquide. Cf. *G.* III, 168 : « Continuoque notas et nomina « gentis inurant. » — *Numeros*. Probablement, comme l'indique Servius, au moyen de petites plaques de terre cuite ou de bois que l'on disposait à côté ou au-dessus de chaque monceau, et sur lesquelles étaient inscrits des nombres. — *Impressit*, parlait d'habitude.

264. *Vallos*, des pieux. — *Furcas*. Cf. *G.* II, 359. L'épithète de *bicornes* a ici un sens intéressant, puisqu'il s'agit de la forme que le laboureur doit donner aux appuis de la vigne.

265. *Amerina*, d'Amérique, ville d'Ombrie. Columelle, IV, 30 : « Putant tria genera « esse præcipue salicis, Græcæ, Gallicæ, Sa- « binæ, quam plurimi vocant Amerinam. »

266. Cf. vers 165 et *Bucol.* II, 72. — *Facilis* a le même sens à peu près que *mollis* dans le passage des *Bucoliques* auquel je renvoie. — *Rubea*. Cf. Columelle, IV, 31 : « Vincula ex rubo. » *Rubus*, la ronce.

267. Cf. *En.* I, 182, 183. On grillait le blé dans l'antiquité, pour que la meule mue à bras le dépouillât plus facilement de son enveloppe.

269. *Fas et jura*, les lois divines et hu-

maines. — Il existait sur les travaux que l'on pouvait exécuter les jours de fête des prescriptions très-minutieuses dans les livres des pontifes. Cf. Columelle, II, 21, commentant ce passage de Virgile. — *Rivos deducere*. Cf. Macrobe, *Saturn.* III, 3 : « Quod autem ait deducere, nihil aliud « est quam detergere; nam festis diebus « rivos veteres sordidatos detergere licet, « novos fodere non licet. »

270. *Segeti prætere segetem*. Selon Servius la prescription est la même; on pouvait réparer une vieille haie, mais non en planter une nouvelle.

271. Il s'agit des oiseaux nuisibles à la moisson.

272. *Salubri*. Cf. Macrobe, *Saturn.* III, 3 : « Cavetur in jure pontificio ut, quoniam « oves duabus ex causis lavari solent, aut « ut curetur scabies, aut ut lana purgetur, fe- « stis diebus purgandæ lanæ gratia oves la- « vare non liceat, liceat autem, si curatione « scabies ablucenda sit... adjiciendo salubri « causam concessæ ablutionis expressit. »

273. *Agitator aselli* n'est pas un ânier, un homme qui fait métier de conduire les animaux de bât dans la campagne, mais le paysan pauvre, à qui il est permis les jours de fête, où il ne peut travailler dans les champs, d'aller échanger à la ville ses denrées contre des objets utiles à son exploitation.

275. *Lapidem incusum*, une pierre pi-

Ipsa dies alios alio dedit ordine Luna
 Felices operum. Quintam fuge : pallidus Orcus
 Eumenidesque satæ. Tum partu Terra nefando
 Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhoea,
 Et conjuratos cælum rescindere fratres. 280
 Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
 Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum ;
 Ter Pater exstructos disjecit fulmine montes.

quée au marteau pour servir de meule dans les moulins à bras.

276. *Alios*, e.-à-d. *alios alii rei aptos*. — *Alio ordine* équivalent à *vario ordine*. — *Dedit* est un parfait d'habitude pour *dat*.

277. *Felices operum*, dans lesquels on peut se livrer aux travaux des champs. Cf. *G. II*, 472, *opera* dans le même sens; et *En. VII*, 725, *felix* avec le génitif. — *Quintam*, le cinquième jour depuis la nouvelle lune. *Alios* est au masculin; *quintam* et les autres adjectifs numériques ordinaires au féminin. Mais selon les grammairiens, le pluriel féminin de *dies* est inusité. Cf. *Tibulle*, III, 6, 32 : « Venit post multos una « serena dies. » — Hésiode, Ἐργα καὶ Ἡμ. 800 : Πέμπτας δ' ἐξαλεασθαι, ἐπεὶ γαλεπαὶ τε καὶ αἰναί. Ἐν πέμπτῃ γὰρ φασὶν Ἐρινύδας ἀμφιπολεύειν, Ὀρκεὼν τινυμένας, τὸν Ἐρις τεκε πῆμα ἐπίορκοις. — *Orcus* était l'un des dieux principaux de la mort chez les Romains et assimilé au Pluton des Grecs; on croit son nom contracté de *Uragus* (racine *urgere*), ou dérivé de *ἔρκος*, enclos, parce qu'il tient enfermés tous les morts dans son empire. Cf. *Preller, Rom. Mythol.* page 453.

278. *Eumenides*, les mêmes que les Furies; cf. le passage d'Hésiode cité dans la note précédente et la pièce d'Eschyle qui porte le nom des *Eumenides*. — *Tum*, en outre, de plus.

279. *Creat* équivalent à *creavit*. — *Typhoea* ne compte ici que pour trois syllabes, par une sorte de contraction des deux dernières en une seule. Cf. *Bucol. VI*, 30 : *Orphea*, dissyllabe. — *Cæus*, *Iapetus*, *Typhoeus*, fils de la Terre, les deux premiers Titans, le dernier, né du Tartare, monstre à cent têtes de serpents. Ce mythe, après avoir servi dans l'antique religion védique de symbole de la lutte du soleil contre les vapeurs nées du sol, devint dans la my-

thologie grecque primitive, celui des phénomènes volcaniques, et enfin laissa dans les imaginations l'idée de géants et de monstres ennemis ou alliés des dieux. Cf. *Maury, Histoire des Religions de la Grèce antique*, I, p. 83, 372, 373, 374.

280. *Fratres*. Les Aloïdes, Otus et Éphialte, fils d'Alœus (celui qui plante) et d'Iphionidée (la culture féconde). Sur ces personnages d'abord symboles de l'agriculture, puis regardés comme les ennemis des dieux auxquels ils voulurent s'égalier, cf. *Preller, Griech. Mythol.* I, p. 80, 81. — *Conjuratos rescindere*. Cf. *Horace, Odes*, I, 15, 7 : « Græcia Conjurata tuas rumpere « nruptias; » *En. IV*, 425 : « Non ego « eum Danaus Trojanam excindere gentem « Aulide juravi. » Cette construction du verbe *jurare* ou *conjurare* avec l'infinitif est analogue à celle du verbe *parare* dans *respondere parati*; cf. *Bucol. VII*, 5.

281. Cf. *Homère, Olyssee*, XI, 315 : Ὅσσαν ἐπ' Ὀλύμπῳ μέμασαν βέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὅσση Πήγιον εἰνοσίφυλλον. — Le premier des deux hiatus coïncide avec la césure principale. Dans le second, à l'imitation des Grecs, la dernière syllabe devient brève. D'ailleurs cette accumulation de licences métriques sert au poète à peindre avec plus de force une chose extraordinaire et horrible; cf. *Lucien Müller, de Re Metrica Poet. Lat.*, p. 305.

282. *Scilicet* attire l'attention du lecteur sur l'action que le poète lui décrit, et équivalent à peu près à une proposition ou interjection telle que : « O rein miram ! » Le Pélion, l'Ossa, l'Olympe sont des montagnes de la Thessalie. *Involvere*, c'est *imponerevolvendo*. Cf. *Ovide, Metam.* XII, 507 : « Saxa trabesque super, totosque « involvite montes. »

283. *Pater*, Jupiter. — Le *Romanus* a *dejecit*; mais avec le *Mediceus* et la plu-

Septima post decimam felix et ponere vitem,
Et prensos domitare boves, et licia telæ
Addere; nona fugæ melior, contraria furtis.

285

Multa adeo gelida melius se nocte dedere,
Aut cum sole novo terras irrorat Eous.
Nocte leves melius stipulæ, nocte arida prata
Tondentur; noctes lentus non deficit humor.

290

Et quidam seros hiberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque facces inspiciat acuto;
Interea, longum cantu solata laborem,

part des éditeurs je préfère *disjecit* qui a plus de force.

284. *Felix ponere*. Construction du même genre que *boni inflare*; cf. *Bucol.* V, 1 et 2. Voyez encore, *Æn.* IX, 772 : « Quo non felicius alter Ugere tela manu, » etc. — *Ponere vitem*. Cf. *G.* II, 273; *Bucol.* I, 74. — Sur les jours favorables, cf. Hésiode, du vers 764 au vers 819.

285. *Prensos*, pris dans le pâturage ou jusque-là ou les a laissés vivre en liberté. — *Domitare*. Cf. *G.* III, 163-178. — Hésiode, Ἐργα καὶ Ἡμ. 793 : Τῆ δὲ τὲ μῆλα καὶ εὐλίποδας ἔλαιας βούς... πρηνύειν ἐπὶ γείρα τήεις.

285-286. *Licia telæ addere*. Cf. Tibulle, I, 6, 79 : « Adnectit licia telis ; » *licia*, les lisses, cordons employés dans le tissage pour rattacher la chaîne de la toile au métier. — *Telæ*. C'est cette même chaîne, à travers laquelle le tisserand fait passer sa navette. *Addere licia telæ*, ou *adnectere licia telæ*, signifie donc d'une manière générale : disposer les fils d'une chaîne sur le métier pour commencer une pièce de toile. Cf. Hésiode, Ἐργα καὶ Ἡμ. 777 : Τῆ δ' ἴστων στήσαιο γυνή, προβάλοιτό τε ἔργον. — *Nona*. Le neuvième jour, la lune est pleine; le temps est donc favorable aux esclaves fugitifs, qui ont besoin de voir clair, contraire aux voleurs, qui recherchent l'obscurité. De là, la recommandation pour l'agriculteur de surveiller particulièrement ses esclaves.

287. *Multa adeo*. Même sens que πολλὰ γε. La particule *adeo* se joint d'une manière à peu près explétive aux noms qui expriment quelque idée de grandeur, comme les adjectifs *magnus*, *multus*, *totus*, et les

adjectifs numériques. — *Se dedere*, parlant d'habitude. Servius explique ces mots par *nostro labori obsequuntur*.

288. *Eous*, l'étoile du matin ; en grec ἑῶς, s.-ent. ἀστὴρ. — *Sole novo* est une circonstance de temps et équivaut à *mane*. *Irrorat* équivaut à *rore irrigat*, couvre de rosée.

289. *Stipulæ*. Quand les Romains moissonnaient ils ne coupaient pas comme nous toute la tige du blé ; il n'en prenait que l'extrémité supérieure ; et le reste, *stipulæ*, ou bien était brûlé pour engraisser le champ de ses cendres (cf. vers 80), ou bien était à sou tour moissonné (*tondentur*), en août, environ trente jours après (Colum. VI, 3 ; XI, 2), pour servir de pâture ou de litière (Pline, *H. N.* XVIII, 30, 72). Cette coupe se faisait surtout la nuit, parce que les tiges gonflées par la rosée ne cédaient point sous la faux. Il en était de même pour les prés que l'on ne pouvait arroser (*arida*) ; quant aux autres, on lâchait, la veille de l'opération, des canaux d'irrigation (Pline, *H. N.* XVIII, 28, 67).

290. *Lentus*. Épithète donnée à l'humidité parce qu'elle assouplit et amollit (*lenta facit*) les objets qu'elle pénètre.

291. *Quidam*, comme en grec τις, plus d'un. — *Seros hiberni ad luminis ignes*, à la lumière du feu allumé le soir d'hiver dans l'âtre. — Cf. *Bucol.* VII, 49.

292. *Inspiciat*, taille en forme d'épi, e.-à-d. en pointe. — *Facces*. Cf. *Bucol.* VIII, 29.

293. *Solata*, participe passé déponent dans le sens du présent. Cf. Homère, *Odyssée*, V, 61 ; X, 221 : Κίραη; ἔ' ἔνδον ἀκούσον ἀειδούσης ὅπι καλῆ, Ἴστων ἐπιγομένη; μέγαν.

Arguto conjux percurrit pectine telas,
 Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem 295
 Et foliis undam trepidi despumat aeni.
 At rubicunda Ceres medio succiditur æstu,
 Et medio tostas æstu terit area fruges.
 Nudus ara, sere nudus; hiems ignava colono.
 Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur, 300
 Mutuaque inter se læti convivia curant.
 Invitat genialis hiems curasque resolvit;
 Ceu pressæ cum jam portum tetigere carinæ,
 Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.
 Sed tamen et quernas glandes tum stringere tempus, 305

294. *Arguto pectine*, la navette bruyante. Cf. *Æn.* VII, 14.

295. *Vulcano*, le dieu du feu, pour le feu lui-même; cf. 297, *Ceres*, pour le blé; 344, *Bacchus*, pour le vin. Sur l'emploi du vers hypermètre dans Virgile, cf. *G.* II, 69.

296. Quelques éditious et la première leçon du *Palatinus* ont *tepidi*; je suis le texte des principaux manuscrits confirmé d'ailleurs par le témoignage de Servius. *Trepidum* exprime les vibrations que la chaudière éprouve elle-même par l'action du feu ou que lui communique le liquide bouillonnant qui la remplit. — Pour écumer le moût ainsi préparé on se servait de feuilles et non d'un instrument de bois qui lui aurait donné le goût de la fumée.

297. *At sert* à opposer les travaux qui se font pendant le temps de la chaleur, à ceux qui se font la nuit ou le matin. — *Medio æstu*, comme l'explique Servius, équivalant à *per diem quando æstus est*. — *Ceres*, le blé; mais ici particulièrement le sommet des épis, la partie qui contient le grain, opposée à *stipulam*; cf. vers 289. — *Rubicunda*, parce que le blé mûr est d'un jaune rougeâtre. — Cf. Théocrite, X, 47 : Σῦτον ἀλοιῶνας ζεύγει τὸ μεσαμβρινὸν ὕπνος· Ἐκ κατὰμας ἄχουρον τελεθεὶ τὰ μὸσδε μάλιστα.

298. *Area terit* équivalant à *in area teruntur*. Cf. vers 192.

299. *Nudus*, légèrement vêtu, e.-à-d. à l'époque de l'automne où l'on peut encore

se vêtir légèrement. Cette époque va quelquefois très-loin dans les pays méridionaux. En Provence par exemple, la température est souvent très-douce jusqu'au milieu de décembre. — Ce passage est imité d'Hésiode, Ἐργα καὶ Ἥμ. 389 : Γυμνὸν σπείρειν, γυμνὸν δὲ βοιωτεῖν, Γυμνὸν δ' ἄμαειν. — *Hiems ignava*, l'hiver est un temps où le laboureur est inoccupé.

300. *Frigoribus*. Cf. *Bucol.* V, 70.

302. *Genialis*, e.-à-d. *qua tempestate genio indulgetur*. Le Génie était l'être créateur qui présidait au développement de la prospérité de chaque homme, de chaque famille; se livrer à une vie large et abondante, c'était céder à ses inspirations, *indulgere Genio*; être avare et resserré, le frustrer de ce qu'il aimait, *defraudare Genium*. L'hiver, saison de fêtes, d'hospitalité, où se célébraient les Saturnales, était la saison où on le satisfaisait le plus. Cf. Preller, *Rœm. Mythol.*, p. 69, 70.

303. *Pressæ*, chargées de marchandises. Cf. Ovide, *Fastes*, IV, 300 : « Sedit li-
 « moso pressa carina vado. »

304. A leur retour, les matelots plaçaient des fleurs à la poupe de leur navire, où se trouvaient les images des dieux protecteurs. Ce vers est répété, *Æn.* IV, 418.

305. *Sed tamen*, e.-à-d. *quamquam hiems est ignava colono*. — *Quernas*, Columelle, IX, 1, distingue diverses espèces de glands : « Quernæ, ilignæ, cerreæ. » — *Stringere tempus*. Cf. vers 213, *tegere tempus*, et *G.* II, 73.

Et lauri bacas oleamque cruentaque myrta;
 Tum gruibus pedicas et retia ponere cervis,
 Auritosque sequi lepores; tum figere dammas,
 Stuppea torquentem Balearis verbera fundæ,
 Cum nix alta jacet, glaciem cum flumina trudent. 310

Quid tempestates autumni et sidera dicam,
 Atque, ubi jam breviorque dies et mollior æstas,
 Quæ vigilanda viris? vel cum ruit imbriferum ver,
 Spicea jam campis cum messis inhorruit, et cum
 Frumenta in viridi stipula lactentia turgent? 315
 Sæpe ego, cum flavis messorum induceret arvis
 Agricola et fragili jam stringeret hordea culmo,
 Omnia ventorum concurrere prælia vidi,

306. On se servait des baies du laurier et de celles du myrte pour faire un vin appelé *myrtites*; cf. Colu. XII, 38.

307. Chez les Romains les grues passaient pour un gibier délicat; cf. Horace, *Épodes*, 2, 35 : « Pavidumque leporem et advenam a laqueo gruem, Jucunda captat præmia. »

309. *Stuppa verbera fundæ*, équivalait à *fundam e stuppa factam quæ aerem verberat*. Les habitants des îles Baléares étaient renommés pour leur adresse comme frondeurs. Cf. Silius, I, 314 : « Hic crebra » « fundit Balæari verbere glaudem. »

310. *Trudent*, charrient.

311. C'était au lever et au coucher des constellations que l'on attribuait surtout le trouble de l'atmosphère qui produit les tempêtes. Lucrèce, VI, 357 : « Autumnosque magis stellis fulgentibus apta Concucitur cæli domus undique totaque tellus, » « Et cum tempora se veris florentia pandunt. »

313. *Vigilanda* a le sens de *providenda*. Toutefois les auteurs de la bonne latinité n'offrent guère d'exemples de *vigilare*, actif, dans cette acception. — *Ruit*, approche de sa fin; *En.* VI, 539 : « Nox ruit. »

314. *Spicea messis*, les épis déjà formés et presque mûrs pour la moisson. — *Inhorruit*. *Horrere* et ses composés se disent de toutes les choses qui s'élèvent en forme de pointe, et ici ce mot convient aux épis qui « se dressent » sur le sol. — *Et cum*. Cette coupe au sixième pied est surtout

employée par Virgile quand il répète une particule telle que *cum*, dont il s'est servi dans la première partie du vers.

315. *Lactentia* équivalait à *succo lacteo plena*. Selon Servius, Varron, dans son ouvrage *De divinis rebus*, parle d'un dieu *Lactans*, qui favorise dans le blé la formation de ce suc lacteux. Cf. Preller, *Rœm. Mythol.* p. 593. Ovide, *Fastes*, I, 351 : « Sata vere novo tencris lactentia succis; » Némésien, *Cynég.* 290 : « Inde ubi pubentes calamos duraverit æstas, Lactentesque urens herbas, sicaverit omnem Messibus humorem, culmisque armavit aristas. »

316. Virgile introduit ici une nouvelle circonstance. Les tempêtes du genre de celle qu'il va décrire éclatent aussi quelquefois au temps même de la moisson.

317. *Stringere* se prend dans le sens de couper, lorsqu'il s'agit de choses qu'on peut trancher ou détacher d'un seul coup. — *Hordea*. Sur l'emploi de ce pluriel, cf. *Bucol.* V, 36. L'orge se récolte avant toutes les autres céréales (Pline, *H. N.* XVIII, 7, 18 : « Festinantius quam cetera »), au mois de juin (Palladius, VII, 2).

318. *Concurrere*. Le *Romanus* a *concurrere*; mais cf. Pline, *H. N.* XVIII, 35, 78, citant ce passage avec le mot *concurrere*, et Lucrèce, VI, 116 : « Fit quoque enim interdum ut non tam concurrere nubes Frontibus adversis possint, » et plus haut,

Quæ gravidam late segetem ab radicibus imis
 Sublimem expulsam eruerent; ita turbine nigro 320
 Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes.
 Sæpe etiam immensum cælo venit agmen aquarum,
 Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
 Collectæ ex alto nubes : ruit arduus æther,

97 : « Concurrunt sublime volantes Æthericæ nubes contra pugnantis ventis. »

319. *Ab radicibus*. Même sens que *cum radicibus*; cf. vers 20. — Lucrèce, VI, 140 : « Alta Arbusta evolvens radicibus a haurit ab imis (ventus). »

320. *Expulsam eruerent*. Par la figure nommée prolepsis, le participe exprime comme déjà faite l'action qui doit se faire. Ainsi *expulsam eruerent* équivalait à *eruerent ita ut expulsa sit*. — J'ai maintenu avec le *Mediceus*, le *Romanus*, et d'autres témoignages importants, *sublimem*, adjectif pris adverbiallement avec le participe *expulsam*; la glose seule a pu introduire dans le texte la leçon *sublime*. — Peut-être Virgile a-t-il imité Attius, 396 (Ribbeck, *Trag. Lat. Rel.* page 158) : « Sublime ventis a expulsam rapi saxum aut procellis. »

321. *Ferret hiems*. Avec Heyne, Wunderlich et Ladewig, je m'arrête au sens le plus simple et le plus grammatical. *Ita* équivalait à *haud aliter*; le poète nous dit que quelquefois en été la tempête éclate, et alors elle éclate avec la même violence que dans la saison où se montrent ordinairement les orages (*hiems*). Elle entraîne avec leurs racines les épis chargés de grains, comme les noirs tourbillons de l'hiver entraînent les chaumes et les tiges laissés par le moissonneur. *Culmumque levem stipulasque volantes* s'opposent à *gravidam segetem* et servent à déterminer le sens de *hiems*. Quant à l'imparfait, *ferret*, dans le sens du conditionnel, il s'explique par le mouvement de la pensée du poète, qui ramène par l'imagination la saison absente à la place de celle où se passe l'action : ainsi l'hiver, si l'hiver régnait alors, emporterait, etc. Voyez aux ADDITIONS.

322. *Cælo*, datif pour *in cælum*. — *Agmen* sert à marquer la continuité de la pluie. Ce mot se dit de l'eau qui coule sans interruption, comme celle des fleuves; cf. Lucrèce, VI, 637 : « Inde super terras a redit agmine dulci; » *An.* II, 782 :

« Leni fluit agmine Tiberis. » — Sur tout ce passage, cf. Lucrèce, VI, 253 et suiv.; Homère, *Iliade*, XVI, 385 et suiv.

323. *Fœdam glomerant*, etc. Cf. Lucrèce, IV, 167 : « Tempestas perquam subito fit a turbida fœde. » — *Imbribus atris* explique et développe *fœdam*.

324. *Ex alto*. Quelques-uns expliquent *ex alto cælo*; mais avec Voss, Wagner, Dübner et Ladewig, je reprends l'interprétation du P. de La Rue : *ex alto mari*. Les nuages qui amènent la pluie semblent toujours venir de la mer Tyrrhénienne. Si je consulte des souvenirs personnels, je n'hésiterai pas à entendre *ex alto* de la mer. Je n'oublierai jamais un voyage de deux jours que j'ai fait au mois d'avril 1864, sur la Rivière de Gènes, au milieu d'un temps épouvantable, et pendant lequel tous les détails ici énumérés par Virgile se reproduisaient avec une vérité singulière. A chaque instant, de gros nuages noirs s'amoncclaient au large, puis approchaient du rivage. Au moment où ils rencontraient l'Apennin, nous étions inondés d'un déluge de pluie, qui, remplissant d'abord les fossés d'irrigation et d'écoulement ainsi que les chemins, faisait des champs situés entre la montagne et la mer de vrais laes; puis les nombreux ruisseaux que la route traverse grossissaient à vue d'œil et à grand bruit. Quelquefois nous étions obligés d'attendre que l'eau fût moins haute, souvent nous traversions à grand-peine, tandis que les roues jusqu'au moyen et le plancher de la voiture étaient mouillés. Enfin, au milieu du tonnerre et des éclairs, la vague se brisait avec fracas à notre droite, et le vent faisait plier et gémir les bois plantés sur les premières croupes de la montagne. J'avais déjà assisté deux ou trois années auparavant à quelque chose de semblable, au mois de septembre dans les environs de Lucques. Les mêmes effets doivent se reproduire sur toute la côte italienne; et Virgile, composant les *Georgiques* à

Et pluvia ingenti sata læta boumque labores 325
 Diluit; implentur fossæ, et cava flumina crescent
 Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.
 Ipse Pater media nimborum in nocte corusca
 Fulmina molitur dextra; quo maxima motu
 Terra tremit; fugere feræ, et mortalia corda 330
 Per gentes humilis stravit pavor; ille flagranti
 Aut Athon, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
 Dejicit; ingeminant austri et densissimus imber;
 Nunc nemora ingenti vento, nunc litora plangunt.

Naples, voyait certainement se former dans le golfe les tempêtes qui venaient fondre sur les campagnes voisines de son habitation. — *Ruit*. Ce mot se dit proprement de la pluie qui tombe à torrents; cf. *Æn.* V, 695 : « Ruit æthere toto Turbidus imber aqua; » Tite Live, XL, 58 : « Cælum a in se ruere aiebant. » Ici d'ailleurs *æther*, c'est le ciel chargé de nuages, la pluie elle-même; cf. Lucrèce, VI, 291 : « Omnis uti videatur in imbrem vertier æther. »

325. *Boumque labores*. Cf. Hésiode, Ἔργα καὶ Ἡμ., 46 : ἔργα βοῶν. Homère, *Iliade*, XVI, 303 : μινύθει δὲ τε ἔργ' ἀνθρώπων. Apoll. Rh. IV, 1282 : Ἡὲ τιν' ἑμῆρον ἄσπετον, ὅσπε βοῶν κατὰ μύρια ἔλιυσεν ἔργα. Le dernier hémistiche du vers est répété *Æn.* II, 306.

326. *Fossæ*. Cf. vers 114.

327. *Freta* équivalait à *pontus*; pourtant il y a aussi *æquor*. *Fretis* est donc ici pris dans son sens propre, bas-fonds; c'est précisément sur les endroits peu profonds du rivage que l'eau, en roulant sur le sable et les cailloux, est sujette à ce bouillonnement, qui se reproduit à chaque vague avec une sorte de cadence semblable à la respiration rauque d'un monstre énorme. Cf. *Æn.* X, 291. — Lucrèce a dit autrement, VI, 427 : « Freta circum Fervescunt graviter spirantibus incita flabris. »

328. *Pater*, Jupiter. — *Corusca dextra*. Cf. Horace, *Odes*, I, 2, 2 : « Pater... ruhente Dextera sacras jaclatus arces. » Sénèque, *Hippol.* 255 : « Vibrans corusca fulmen Ætneum manu. » La foudre en éclatant jette une lueur soudaine sur le bras du dieu.

329. L'emploi de *moliri* marque l'effort

violent que le poète suppose de la part de Jupiter. Cf. d'ailleurs Lucrèce, VI, 253 : « Usque adeo tetra uimborum nocte coorta Impendent atræ formidinis ora superne, Cum commoliri tempestas fulmina cœptat. » — *Quo motu*. Supplétez *fulminum*; ces mots équivalent pour le sens à *quibus commota*. — *Maxima terra*. Cf. Hésiode, *Théog.* 479 : γαῖα πάλωρη.

330. *Fugere feræ*. Cf. Hésiode, Ἔργα καὶ Ἡμ. 527-530. Orphée, XIX, 13 : Ὅν καὶ γαῖα πέτρικε θάλασσα τε παυχρόσωσα, καὶ θήρες πτήσσουσιν ὅταν κτύπος οὐραῖς ἐσέλθῃ. Lucrèce, V, 1218 : « Fulminis horribili eum plaga torrida telus Contremittit. » — *Fugere* équivalait à *fugiant*. Le parfait ainsi construit, marque une action rapide et qui semble aussitôt achevée qu'elle est commencée.

331. *Humilis pavor*, une terreur qui abat. L'épithète donnée à *pavor* est tirée des effets que cette passion produit.

332. Le vers est imité de Théocrite, VII, 77 : Ἴδ' Ἄθω, ἧ Ποδοῶπαν, ἧ Καύκασον ἐσχυρότεντα. — Pourtant j'ai conservé avec les éditeurs modernes la leçon de tous les manuscrits de quelque valeur : *Athon*. — Le mont Athos était en Macédoine, le Rhodope en Thrace, et les Acroërauniens en Épire.

333. *Ingeminant*, au neutre, pour *ingeminant se*. Quand la foudre a éclaté, la pluie redouble. Virgile place les différentes circonstances dans l'ordre où elles se produisent; Lucrèce en marque avec plus de netteté l'enchaînement, VI, 290 : « Quo de concussu sequitur gravis imber et uber. »

334. Ribbeck, *Lect. Vergil.*, page 5,

Hoc metuens, cæli menses et sidera serva;
 Frigida Saturni sese quo stella receptet;
 Quos ignis cælo Cyllenius erret in orbes.
 In primis venerare deos, atque annua magnæ
 Sacra refer Cereri lætis operatus in herbis,
 Extremæ sub casum hiemis, jam vere sereno.
 Tum pingues agni, et tum mollissima vina;
 Tum somni dulces densæque in montibus umbræ.
 Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret;

335

340

croit ce vers interpolé, parce qu'il semble répéter l'idée exprimée plus loin, v. 359. Pour moi, je le maintiens dans le texte, comme complétant la description. Au milieu des éclats du tonnerre et du redoublement de la pluie, qui par intervalles tombe avec plus de force, on entend persister le bruit des bois et du rivage que fait retentir la tempête. Ce dernier vers nous indique en quelque sorte d'un trait le fond général sur lequel se développent les circonstances particulières et plus violentes de l'action; c'est précisément ce qui achève le tableau. — L'expliquerais *plangunt* en lui donnant pour sujet *austri et imber*; il n'y a guère d'exemples de *plango* neutre. Le *Romanus* a *plangit*, que lit aussi Servius, en le faisant rapporter à *imber*. Enfin Silius, qui certainement imite ce passage, l, 588, emploie *plango* dans le sens actif: (Boreas) « nunc litora pulsat, Nunc ipsas alis plangit stridentibus Alpes. » Cf. aussi Lucrèce, VI, 115, et II, 1155.

335. *Sidera*, les signes du zodiaque, qui forment les divisions du ciel, et par conséquent les mois de l'année. — *Cæli menses*. Cf. G. III, 327: « cæli hora; » IV, 100: « cæli tempore. »

336. Le poète conseille d'observer le cours des planètes; mais il n'en nomme que deux, Saturne et Mercure: la première est celle qui décrit l'orbite la plus étendue; l'autre, la plus restreinte. — *Frigida*. Saturne est la planète la plus éloignée du soleil. Selon Servius, Saturne amène, quand le soleil est dans la constellation du Capricorne, de grandes pluies; quand il est dans celle du Scorpion, la grêle.

337. *Cyllenius ignis*, Mercure, né, suivant la mythologie grecque, sur le mont Cyllène en Arcadie. Cf. *Ann.* VIII, 138,

139. — Je préfère avec la plupart des anciens éditeurs *cælo*, leçon du *Mediceus* et de Probus, à *cæli*, que fournissent le *Romanus* et Servius. Mercure décrit toujours les mêmes cercles dans le ciel, *cælo*; *cæli orbes* se dit pour les diverses routes que suivent les planètes et ne peut donc s'appliquer à un seul astre. Cf. Lucrèce, V, 646: « Qui minus illa queant per magnos ætheris orbes Æstibus inter se diversis æ sidera ferri? » Il y aurait un grave défaut de style dans ce rapprochement de *cæli menses*, et *cæli orbes*. Enfin cf. Catulle, LXII, 20: « Hesperè, qui cælo fertur cru-æ delior ignis. »

339. *Cereri*. Cf. vers 7. — *Sacra*. Il s'agit ici de deux fêtes: la première, les *Ambarvalia*, en l'honneur de Cérès et de Liber ou Bacchus, se célébrait au printemps, la seconde en été avant la moisson. — *Operatus*. Ce mot a la valeur du présent (cf. vers 206), et équivalait à *sacrificans*. — *Lætis in herbis*. Cf. G. II, 525: « In æ gramine læto; » Tibulle, II, 5, 95: « Tunc æ operata deo pubes discumbet in herba. »

340. Le *Romanus* a *casu*; le *Mediceus*, *casum*. *Jam vere sereno*, qui vient ensuite, indique que l'hiver est terminé. *Sub* équivalait donc ici à *statim post*, et dans ce sens *sub* gouverne l'accusatif; cf. Zumpt, *Lat. Gr.* § 319.

341. Je maintiens avec les principaux éditeurs modernes la leçon du *Mediceus* et du *Romanus*. La dernière syllabe d'*agni* ne s'élide pas, la quantité étant soutenue par la pause et la rencontre de la césure principale. Cf. Hésiode, Ἐργα καὶ Ἥμ. 585: Τῆμος πύραυται τ' αἰγες καὶ οἶνος ἄριστος. — *Mollissima vina*. Ils ont perdu leur dureté pendant l'hiver.

343. Cf. Tibulle, l, 1, 23: « Rustica pubes. »

Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho;
 Terque novas circum felix eat hostia fruges, 345
 Omnis quam chorus et socii comitentur ovanes,
 Et Cererem clamore vocent in tecta; neque ante
 Falcem maturis quisquam supponat aristis,
 Quam Cereri torta redimitus tempora quercu
 Det motus incompósitos et carmina dicat. 350
 Atque hæc ut certis possemus discere signis,
 Æstusque, pluviasque, et agentes frigora ventos,
 Ipse Pater statuit, quid menstrua luna moneret,
 Quo signo caderent austri, quid sæpe videntes
 Agricolaë propius stabulis armenta tenerent. 355
 Continuo, ventis surgentibus, aut freta ponti

344. *Baccho*, c.-à-d. *vino*. On offrait aux dieux champêtres des libations de lait, de miel et de vin.

345. *Felix hostia*. Cf. *Bucol.* III, 78. *Felix*, agréable aux dieux et apportant dans ton champ la prospérité.

346. *Chorus et socii* équivalent à *chorus sociorum*. Cf. *G.* II, 528.

347. *Vocent in tecta*, c.-à-d. *invocent ut adsit*. Cf. Columelle, X, 429 : « Et te « Menalium, te Bacellum, teque Lyænum, « Lenæumque patrem canimus sub tecta « vocantes, Ferveat ut lacus, etc. ; » Horace, *Odes*, I, 30, 2 : « Vocantis Ture te multo « Glyceræ decoram Transfer in ædem. »

348. Ici commence la description de la seconde fête, célébrée avant la moisson. Cf. Caton, *de Re R.* 34.

349. On portait dans les fêtes de Cérès des couronnes de chêne, en souvenir des premiers aliments de l'humanité, avant que Cérès eût appris aux hommes à cultiver la terre. Cf. vers 8.

350. *Det motus incompósitos*. Cf. *Bucol.* V, 73.

351. *Hæc*. Les changements de la température qui vont être indiqués au vers suivant. — *Possemus* est la première leçon du *Mediceus* et celle du *Romanus*. Je la préfère, avec les principaux éditeurs, à *possimus*, parce qu'ainsi le rapport entre *egit* et le verbe de la proposition complétive est plus régulièrement marqué, et que l'on voit mieux que la volonté de Jupiter a été que nous puissions, etc.

352. Sur l'allongement de *que*, cf. vers 153 et *Bucol.* IV, 51. — *Agentes*, qui poussent devant eux.

353. *Ipse Pater*. Cf. vers 328. — *Quid menstrua luna moneret*. Entendez *menstruis suis motibus* etc. — Cf. Aratus, *Phæn.* 10-13 : Αὐτὸς γὰρ τάγε σήματ' ἐν οὐρανῷ ἐστήριξεν ἄστρα διακρίνας· ἐσπέψατο δ' εἰς ἐνιαυτὸν Ἀστέρως, οἱ κε μάλιστα τετυγμένα σημαίνουσιν Ἀνδράσιν ὠράων, ἅρρ' ἐμπεδα πάντα φύονται.

354. *Caderent*. Ce mot s'oppose à *surgere*, vers 356, et signifie s'apaiser. Cf. *Bucol.* IX, 58. — *Quid sæpe videntes*, à la vue de quel pronostic habituel. *Sæpe videntes*. Cf. vers 365 : « Sæpe... videbis. »

355. *Stabulis*, datif dépendant de *propius*. — Le comparatif *propius* est amené par l'idée que quand le temps menace, le paysan ne doit pas envoyer ses troupeaux paître aussi loin qu'à l'ordinaire; mais qu'il doit les retenir plus près de l'étable.

356. *Continuo* sert à marquer un rapport de conséquence entre les premiers efforts du vent qui souffle et les signes extérieurs qui l'annoncent avant que la tempête se soit déclarée. Entendez donc : « quand le vent se lève, aussitôt, etc. » — Tout ce passage est imité d'Aratus, *Diosemea*, 177 et suiv. : Σήμα ἐέ τοι ἀνέμοιο καὶ οἰζίνουσα θάλασσα Γινέσθω καὶ μακρὸν ἐπ' αἰγιαλοῖ βοῶντες, Ἄχαι τ' εἰνάλιο ὀπὸτ' εὐδαίει ἡγήεσσασι Γίνονται κορφαί τε βρώμενα σῦρρος ἄχραι. Cf. Cicéron, *de Divin.* I, 7.

Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
 Montibus audiri fragor; aut resonantia longe
 Litora misceri, et nemorum increbrescere murmur.
 Jam sibi tum a curvis male temperat unda carinis, 360
 Cum medio celeres revolant ex æquore mergi,
 Clamoremque ferunt ad litora, cumque marinæ
 In sicco ludunt fulicæ, notasque paludes
 Deserit atque altam supra volat ardea nubem.
 Sæpe etiam stellas, vento impendente, videbis 365
 Præcipites cælo labi, noctisque per umbram
 Flammarum longos a tergo albescere tractus;
 Sæpe levem paleam et frondes volitare caducas,
 Aut summa nantes in aqua colludere plumas.
 At Boreæ de parte trucis cum fulminat, et cum 370
 Eurique Zephyrique tonat domus, omnia plenis
 Rura natant fossis, atque omnis navita ponto

357-358. *Aridus fragor*, le bruit des branches sèches secheurtantes unes les autres. Cf. Homère, *Iliade*, XIII, 441 : ἀῖον ἄστυ; Lucrèce, VI, 112 : « Fragilis sonitus chartarum; » 118 : « Diverso motu ridentes corpora tractim, Aridus unde a auris terget sonus. »

359. *Resonantia litora*. Cf. vers 334. — *Nemorum marmur*. Cf. *Æn.* X, 97-99. — *Increbrescere* est la forme que fournissent les meilleurs manuscrits. — Cf. Catulle, LXIV, 274 : « Post vento crescente magis magis increbrescunt. »

360. *Male* à peine. La préposition qui manque dans le *Mediceus* est donnée par le *Romanus*; je l'adhète parce qu'il n'y a pas d'exemples de *temperare* construit avec l'ablatif seul, et la présence du pronom personnel *sibi* empêche ici qu'on ne prenne *curvis carinis* pour un datif. *Sibi temperare* a équivalent à *parcere*; cf. Priscien, p. 1163 P.

361. Cf. Aratus, *Diosem.* 181 : Καὶ δ' ἂν ἐπὶ ξερῶν ὄτ' ἐρωδιός οὐ κατὰ κόσμον Ἰεὺς ἄδὲς ἐρχεται ζωνῆ περιάλλα λεηλωτός. — Lucain, V, 553 : « Aut sic cum quod mergus amat, quodque ansa a volare Ardea sublimis. » Cicéron, *de Divin.* I, 8, 14 : « Rava fulix itidem fu-

a giens e gurgite ponti, Nuntiat horribiles « clamans instare procellas. »

365. Cf. Aratus, *Diosem.* 194 : Καὶ διὰ νότα μέλαιναν, ὄτ' ἀστέρης ἀίσσωπιν Ταρξέα, τοὶ δ' ἐπιθεν βύμοι ὑπολευκαίνονται. — Lucrèce, II, 206 : « Nocturnæ nasque faces cæli sublimæ volantes, Nonne a vides longos flammarum decere tractus, a Non cadere in terram stellas et sidera a cernis? » — *Impendente* équivalent à *urgente*, cf. v. 356.

368. Cf. Plin., *H. N.* XVIII, 35, 86 : « Sine aura que sentiatur folia ludentia, a lanugo populi aut spina volitans aquis — a que pluma innatans prædicunt venturam a tempestatem. » Aratus, *Diosem.* 189 : Ἡδὴ καὶ πάπποι, λευκῆς γήρειον ἀκάνθης, Σῆμ' ἐγένοντ' ἀνέμου.

370. Cf. Aratus, *Diosem.* 201 : Αὐτὰρ ὄτ' ἐξ Εὐροιο καὶ ἐκ Νότου ἀστράπησιν, Ἄλλοτε δ' ἐκ ζεφύροιο καὶ ἄλλοτε πὰρ Βορέας, Δὴ τότε τις πελάγει ἐνὶ δεξιῇ ναυτίλος ἀνέρ. — *Et cum*. Cf. vers 314.

371. *Eurique*. Pour Fallongement de *que*, cf. vers 352. — *Domus*, la région du ciel d'où soufflent ces vents.

372. *Rura natant*, les campagnes sont inondées. — *Plenis fossis*. Cf. vers 326 : « Implentur fossæ. »

Humida vela legit. Numquam imprudentibus imber

Obfuit : aut illum surgentem vallibus imis

Aerïæ fugere grues, aut bucula cælum

375

Suspiciens patulis captavit naribus auras,

Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,

Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.

Sæpius et tectis penetralibus extulit ova

Angustum formica terens iter, et bibit ingens

380

Arcus, et e pastu decedens agmine magno

Corvorum increpuit densis exercitus alis.

373. *Humida*, mouillée par la pluie. — *Imprudentibus* équivalait ici à *ex improviso*. Jamais la pluie n'a causé du dommage aux agriculteurs, sans qu'ils fussent avertis par des signes certains, sans qu'ils l'eussent pu prévoir (*imprudentibus*). Quiconque observe les signes du ciel sait d'avance (*prudens est*) quel temps doit survenir.

374. Cf. Aratus, *Diosem.* 299 : Οὐδ' ὑψοῦ γεράγων μακραὶ στίγες αὐτὰ κέλευθα Τείνονται, στροφάδες δὲ παλιππετὲς ἀπονέονται. — *Illum*, la pluie. — *Vallibus imis* ne dépend pas de *surgentem*, mais de *fugere*. Il y a prolepse. Les grues fuient devant la pluie qui se lève, de telle sorte que pendant l'orage elles restent à l'abri dans les vallées profondes. *Vallibus imis* (ablatif) n'équivalait pas à *in valles* ou *ad valles*, mais à ὄσσει *in vallibus imis*. La prolepse consiste à construire le régime en considérant d'avance, non pas l'action qui se fait, mais l'état qui doit la suivre.

375. *Aerïæ*. Homère, *Iliade*, III, 7 : ἤεραϊ γέρανοι. — *Fugere, captavit*, etc., parfaits d'habitude.

376. Aratus, *Diosem.* 222 : Καὶ βόες ἤδη τοι πάρος ὕδατος ἐνδίοιο Οὐρανὸν εἰσανιδόντες ἄπ' αἰθέρος ὠσπρήσαντο. Cicéron, *de Div.* I, 9 : « Mollipedesque « hoves spectantes lumina cæli, Naribus « humiferum duxere ex aere succum. » Var-ron Atacinus avait imité aussi ce passage d'Aratus; Servius nous a transmis ses vers : « Tum liceat pelagi volucres tardeque pa- « ludis Cernere inexploto studio certare « lavandi, Et velut insolitum pennis infun- « dere rorem : Aut arguta lacus circum- « volitavit hirundo, Et bos suspiciens ex-

« lum, mirabile visu, Naribus aerium « patulis decerspit odorem, Nec tenuis « formica cavis non evchit ova. »

377. *Arguta*. Cf. *Bucal.* IX, 36 : « argu- « tos olores. » — Aratus, *Diosem.* 212 : Ἡ λίμνην περὶ θεθὰ γελιδόνες ἀΐσσονται Γαστέρι τύπτουσαι αὐτως εἰδυμένον ὕδωρ.

378. *Veterem querelam*. Allusion à la métamorphose des paysans lyciens qui avaient insulté Latone. Cf. Ovide, *Métam.* VI, 317-381. — D'ailleurs *querela* se dit du cri prolongé et répété des animaux. Cf. Cicéron, *de Div.* I, 8 : « Acredula... « assiduas jaeit ore querelas. » Lucrèce, IV, 545 : « Cyeni... Cum liquidam tollant « lugubri voce querelam. » Cf. Aratus, *Diosem.* 215 : Αὐτόθεν ἐξ ὕδατος πατέρες βόωσι γυρνῶν.

379. Cf. Aratus, *Diosem.* 224 : Καὶ γαίλης μύρμηκες ὀλῆς ἐξ ὄρα πάντα Θάσσον ἀνηνέγκαντο. — *Penetralibus* est ici adjectif comme *Æn.* II, 761, et Lucrèce, I, 1097 : « Penetralia templa. »

380. *Angustum iter* doit s'entendre, non des trous de la fourmillière, mais du sentier que les fourmis, marchant à la file, se fraient dans le gazon.

381. *Arcus*, l'arc-en-ciel. Les anciens croyaient que l'arc-en-ciel pompait l'eau de la mer, des fleuves ou des pièces d'eau pour la laisser retomber en pluie. Cf. Ovide, *Métam.* I, 271 : « Concepit Iris « aquas, alimenta que nubibus affert. » Aratus, *Diosem.* 208 : Ἡ διδύμη ἐξωσε διὰ μέγαν οὐρανὸν Ἴρις.

382. Cf. Aratus, *Diosem.* 231 : Δῆ ποτε καὶ γενεαὶ κοράκων καὶ εὐλα κολοϊῶν... Φαινόμενοι ἀγελιδῶ καὶ ἰρή- κωσιν ὁμοῖον Φοηγζάμενοι. Καὶ που

Jam variæ pelagi volucres, et quæ Asia circum
 Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
 Certatim largos humeris infundere rores : 385
 Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
 Et studio incassum videas gestire lavandi.
 Tum cornix plena pluviam vocat improba voce,
 Et sola in sicca secum spatiat arena.
 Ne nocturna quidem carpentes pensa puellæ 390
 Nescivere hiemem, testa cum ardente viderent
 Scintillare oleum et putres concreescere fuigos.
 Nec minus ex imbrî soles et aperta serena

κόρακες δίους σταλαγμούς Φωνῆ ἐμυήσαντο σὺν ὕδατος ἐρρομένιοι, ἢ ποτε καὶ κρώξαντε βραρεῖη δισάσαι φωνῆ Μακρόν ἐπιρροῖζέσθαι τιναξάμενοι περὰ πυκνά. Lucrèce, V, 1082 : « Cornicum ut sæcla « vetusta Corvorumque greges ubi aquam « dicuntur et imbris Poscere. » — *Densis alis*, en agitant à coups pressés leurs ailes. Cf. Aratus cité plus haut : Τίναξάμενοι περὰ πυκνά, et Pline, II, N. XVIII, 35, 87 : « Se conentientes. »

383. *Variæ* est la leçon des principaux manuscrits ; toutefois, Servius donne *varias*. Mais c'est qu'il a voulu faire dépendre tous les infinitifs de *videas*. Cela n'est pas nécessaire, *Variæ volucres* est un nominatif construit avec un infinitif absolu. Cf. v. 200. Le poète change ensuite de tournure pour introduire le verbe *videas*, ce qui donne à l'expression plus de vivacité. La phrase ainsi comprise en devient plus légère.

384. Ce passage est imité d'Homère, *Iliade*, II, 459 : Ὀρνίθων πετεηνῶν ἔθνεα πολλὰ, Χηνῶν ἢ γεράνων ἢ κύκνων δουλιγοδείρων, Ἀσίῳ ἐν λευμῶνι, Καύστριον ἄμπι ῥέεθρα. Le Caystre, fleuve d'Asie Mineure, qui se jette dans la mer non loin d'Éphèse, déborde souvent, et forme autour de ses rives des marais où vivent divers oiseaux aquatiques, surtout des egnes. — *Asia prata*. Région marécageuse (de ἄσις, limon, fange) voisine du Caystre et non loin du mont Tmolus. — *Circum* est un adverbe, et *rimari prata* signifie creuser, fouiller, comme font les oiseaux pour trouver leur nourriture. Cf. *Æn.* VI, 599 : « Rimaturque epulis. »

385. Cf. Aratus, *Diosem.* 219 : Ἡ που καὶ ποταμοῖο ἐθάψατο μέγρι παρ' ἄκρους Ὠμοῦς ἐκ κεφαλῆς, ἢ καὶ μάλα πᾶσα κολουθῶ, ἢ πολλῆ στρέφεται παρ' ὕδαρ παχέα κρώζουσα.

387. *Incassum*, vainement : parce qu'une fois baignés ils retournent à l'eau. Ce mot peut donc ici se traduire par : sans résultat. Cf. plus haut, dans le passage cité de Varron, *inexpleto* (note du v. 376). Aratus, *Diosem.* 210 : Ἡλλάκι λευμάται ἢ εἰνάλαϊ ὄρνιθες Ἀπληστον κλύζονται ἐνέμενοι ὑδάτεσσιν.

388. *Improba*, opiniâtre dans ses cris. Cf. v. 146.

389. *Sola secum*, comme en grec αὐτῆ καθ' ἑαυτήν. Le second mot redouble la force du premier.

390. Ne, leçon des meilleurs manuscrits au lieu de *nec*. — *Carpere pensum*, c'est littéralement : saisir avec les doigts, pour les filer, les flocons de laine sur la quantité pesée (*pensum*) et attachée à la quenouille. On peut traduire par : accomplissant leur tâche.

391. *Testa*, la lampe d'argile.

392. Cf. Aratus, *Diosem.* 244 : Ἡ λύγγοιο μύκητες ἀγείρονται περὶ μύξαν Νύκτα κατὰ σκοτίην. Aristophane, *Guêpes*, 262 : Ἐπεισι γούν τοῖσι λύγγοις οὗτοι μύκητες· Φιδεῖ δ', ὅταν τοῦτ' ἦ, ποιεῖν ὑπερὸν μάλιστα.

393. *Ex imbrî*, du milieu de la pluie, c.-à-d. pendant la pluie, avant qu'elle ait cessé. — Avec Ladewig, je ne crois pas que *aperta serena* soit la même chose que *cælum apertum* (*Æn.* I, 155). Dans ce sens, *serena* aurait suffi. *Aperta*, comme

Prospicere et certis poteris cognoscere signis.

Nam neque tum stellis acies obtusa videtur,

395

Nec fratris radiis obnoxia surgere Luna,

Tenuia nec lanæ per cælum vellera ferri.

Non tepidum ad solem pennas in litore pandunt

Dilectæ Thetidi aleyones, non ore solutos

Immundi meminere sues jactare maniplos.

400

At nebulae magis ima petunt campoque recumbunt;

Solis et occasum servans de culmine summo

Nequicquam seros exereet noctua cantus.

Adparet liquido sublimis in aere Nisus,

dans *aperta pericula* (*Æu.* IX, 663), signifie manifeste, que l'on voit d'avance sans peine.

395. Cf. Aratus, *Diosem.* 281 : Ἦμος δ' ἀστερόθεν καθαρόν φάος ἀμείλιχνηται. Ce vers, qui est dans les pronostics de la pluie, a fourni à Virgile l'idée qu'il a rendue par *obtusa*. Ce qui éteint l'éclat des étoiles, ce sont les vapeurs encore imperceptibles qui chargent l'air.

396. Cf. Lucrèce, V, 574 : « Lunaque « sive notho fertur loca lumine lustrans, « Sive suam proprio jactat de corpore « lucem. » Les anciens croyaient que la lune avait une lumière propre, mais que lorsque le temps devait être chargé de pluie ou troublé par le vent, elle s'éclairait d'une lueur empruntée au soleil couchant (elle est en effet alors rougeâtre; cf. v. 430, 431). — L'expression *obnoxia*, exposée à, c.-à-d. obligée de recevoir les rayons, indique cet état de la lune. Mais ici, avec la négation, il faut entendre que quand la lune a un éclat argenté, ce que l'on croyait être sa propre lumière, c'est un signe de beau temps.

397. *Tenuia*, dactyle. Cf. *G.* II, 121. — *Vellera lanæ*. Cf. Aratus, *Diosem.* 206, 207 : Πηλλάκι δ' ἐργασμένων ὑετῶν νέφεα προπάροισεν Οὐα μάλιστα πόκοισιν εὐιχόταες ἰνδάλλονται. — Lucrèce, VI, 503 : « (Nubes) Concipiunt etiam multum quo- « que saepe marinum Humorem, veluti « pendentia vellera lanæ »

399. La fable d'Aleyone et de son époux Ceyx, noyé dans un naufrage, qui furent tous deux changés en oiseaux de mer par Thétis compatissante, est racontée par

Ovide, *Métam.* XI, 410-748. Théocrite, VII, 59, met les Aleyons sous la protection des Néréides : Ἀλευόνες γλαυκαῖς Νηρηΐσι ταῖτε μάλιστα Ὀρνίθων ἐπίσθεν.

400. Plin. *H. N.* XVIII, 35, 88 : « Tur- « pesque porci alienos sibi manipulos fæni « lacrantes. » — Non tombe sur *memi- « nere*, qui a le même sens, à peu près, que *solent*.

401. Cf. Aratus, *Diosem.* 256 : Εἴ γε μὲν ἠερόεσσα παρῆξ ὄρεος μέγασιο Πυθμμένα τείνηται νεφέλη. — Plin. *H. N.* XVIII, 35, 83 : « Nebulaeque montibus « descendentes aut caelo cadentes, vel in « vallibus sidentes serenitatem promittunt. » — *Campoque recumbunt*. C'est à l'horizon que les nuages semblent toucher la terre; au-dessus de la tête de l'observateur et au sommet des montagnes que sa vue embrasse, le ciel est libre.

402. Cf. Aratus, *Diosem.* 267 : Καὶ φλόγες ἠσύχια λύγων καὶ νυκτερῆ γλαυξ Ἦσυλον ἀεῖδουσα μαραινόμενου χειμῶνος Γινέσθω τοι σῆμα. — Plin. *H. N.* XVIII, 35, 87 : « Sic noctua in imbre « garrula (presagit serenitatem), at sereno « tempestatem. »

403. Avec Conington, j'expliquerais *nequicquam*, comme *incassum*, v. 387, par : sans relâche.

404. Virgile montre, une fois le beau temps revenu, les oiseaux de mer volant et se poursuivant dans l'air; mais il le fait à l'aide d'une allusion mythologique. La fable de Seylla appartient au cycle des légendes attiques et mégariennes (Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 485). Nisus, roi de Mégare, avait un cheveu de pourpre, au-

Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo, 405
 Quacumque illa levem fugiens secat æthera pennis,
 Ecce inimicus, atrox, magno stridore per auras
 Insequitur Nisus; qua se fert Nisus ad auras,
 Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.
 Tum liquidas corvi presso ter gutture voces 410
 Aut quater ingeminant, et sæpe cubilibus altis,
 Nescio qua præter solitum dulcedine læti,
 Inter se in foliis strepitant; juvat imbribus actis
 Progeniem parvam dulcesque revisere nidos.
 Haud equidem credo, quia sit divinitus illis 415
 Ingenium aut rerum fato prudentia major;

quel était attaché le destin de sa vie et de son royaume. Tandis qu'il était assiégé par Minos, roi de Crète, Scylla, éprise de Minos, enleva à son père le cheveu fatal. Mais le roi de Crète eut horreur de cette trahison et fit attacher Scylla au gouvernail de son navire. Elle fut changée en huppe, et son père en aigle marin. Telle est la tradition racontée dans le poëme de Ciris, que terminent les vers 406-409 du premier livre des *Georgiques*. Cf. *Bucol.* VI, 74, et Ovide, *Métam.* VIII, 1-151. — *Liquido*, pur, transparent; épithète ordinaire de l'air. Les Grecs disent de même ὑγρός.

407. Il faut considérer, *inimicus, atrox*, comme deux épithètes se rapportant à Nisus, et dont la seconde augmente le sens de la première en le redoublant. Quelques interprètes veulent donner à *Fua* ou à l'autre de ces adjectifs une valeur adverbiale, en l'appliquant au verbe : *inimice insequitur*, ou *atrociter insequitur*.

410. Aratus, *Dioscor.* 269-277 : Καὶ εἰ λίγα κατ'ἰλλουσα Ὠρῆ ἐν ἔσπερῃ κροῦζῃ ποδύρωνα κροῦωνη· Καὶ κόραες μούνοι μὲν ἐρημαῖοι βροῶντες· Δυσάαι, αὐτὴρ ἔπειτα μέγ' ἀθρόα κατ'ἰγγόντες· Ηλειότεροι δ' ἀγελήδων, ἐπὴν κοίτοις μὲδωνται, Φωνῆς ἔμπλοισι· χαίρειν κέ τις αἰσῶται, ὅτι τὰ μὲν βροῶσι λιγανόμενοισιν ὁμοῖα, Πολλὰ δὲ δεινότεροιο περὶ φλόων, ἀλλοτε αὐτῶσ' Ἠλί τε κείουσιν καὶ ὑπότεροισι ἀπτερόωνται. — Lucrèce, V, 1076, 1079 : « Postremo genus altitum va-
 « nique volueres... Longe alias alio jaciant
 « in tempore voces. » La voix enrouée du

corbeau annonce la tempête; ses cris clairs et joyeux, le beau temps. — *Presso gutture*, en contractant leur gosier, de manière à produire un son aigu.

412. *Præter solitum* se joint comme un adjectif à *dulcedine*, pour en modifier le sens.

413. *Imbribus actis*, comme *abactis, pulsis*.

415. Virgile veut dire, que cette propriété qu'ont les animaux de signaler d'avance la température ne tient pas chez eux à une intelligence supérieure, mais à des causes physiques. — *Quia sit*. Le subjonctif est ici employé, parce que l'auteur rapporte l'opinion de certains philosophes sans la partager. — *Divinitus*, comme *a diis datum*.

416. Construisez : *Aut fato* (e.-à-d. *fato data*) *rerum prudentia* (cf. Cic. *De Senect.* 21 : « Futurorum prudentia ») *major*. *Aut* sert à faire passer d'une idée plus générale, *ingenium*, l'intelligence, à une seconde plus particulière, *rerum prudentia*, la présence des choses, et peut signifier : ou plutôt. *Major* se rapporte également à *ingenium* et à *prudentia*, quoique grammaticalement il ne s'accorde qu'avec le second de ces substantifs. Après *major* on peut suppléer *ingenio hominum*. Quelques interprètes construisent : *Major fato rerum*, et expliquent : supérieure au destin, qui commande au destin. Ils s'appuient sur les vers 388, où il y a *pluviam vocat*, et non *prævuntiat*. Mais n'est-ce pas donner un sens trop fort à *ce*

Verum, ubi tempestas et cæli mobilis humor
 Mutavere vias, et Juppiter uvidus austris
 Densat, erant quæ rara modo, et, quæ densa, relaxat,
 Vertuntur species animorum, et pectora motus 420
 Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
 Concipiunt : hinc ille avium concentus in agris,
 Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.
 Si vero solem ad rapidum lunasque sequentes
 Ordine respicies, numquam te crastina fallet 425
 Hora, neque insidiis noctis capiere serenæ.
 Luna, revertentes cum primum colligit ignes,
 Si nigrum obscuro comprehenderit aera cornu,
 Maximus agricolis pelagoque parabitur imber;
 At si virgineum suffuderit ore ruborem, 430

mot, qui est une figure poétique? Nulle part, d'ailleurs, on ne voit les philosophes que Virgile avait en vue, c.-à-d. les pythagoriciens, les platoniciens et les stoïciens, attribuer aux animaux une part de la puissance, mais bien une part de l'intelligence divine.

417. *Tempestas et cæli mobilis humor*, la température et l'humidité changeante de l'air : c.-à-d. l'air, dont l'état est sujet à des variations et dont l'humidité n'est pas constante.

418. *Mutavere vias*, ont changé de direction, c.-à-d. quand l'air, etc., entre dans une situation différente. *Vias*, dans ce sens, équivalait à peu près à *habitus*, *indoles*. Par une figure poétique, l'atmosphère, en se modifiant, semble entrer dans une route nouvelle. Ribbeck, sur la foi d'un manuscrit d'importance secondaire, adopte *vices*, soutenu par Markland. — *Juppiter*, le dieu du ciel et de l'air, représente en quelque sorte l'air lui-même. Cf. *G. II*, 419. De là l'épithète d'*uvidus*, qui lui est attribuée. — *Uvidus* est la leçon du *Mediceus*. Les autres manuscrits ont *humidus*, ou *umidus*. La confusion est très-fréquente entre ces deux mots; mais le sens d'*uvidus* est plus fort que celui d'*humidus*. Cf. d'ailleurs Horace, *Épodes*, X, 19 : « *uvidus Notus*. »

419. *Densat*. Le *Mediceus* a *denset*; mais cf. v. 248. — Construisez : *Densat austris*, charge l'atmosphère, jusque-là lé-

gère (*rara*), au moyen des vents du sud, qui amènent la pluie. — Avec *relaxat* il faut sous-entendre l'idée qu'on pourrait exprimer par *alio vento*.

420. *Species animorum*, les dispositions.

421. Avec le second *alios* il faut entendre *concupiebant*. Toute cette fin du vers est une sorte de parenthèse.

423. *Ovantes gutture*, c.-à-d. *lætam vocem edentes*.

424. *Rapidum solem*. Cf. *Bucol.* II, 10 : « *Rapido æstu*; » *G. II*, 321. — *Lunasque sequentes Ordine*, les phases régulières de la lune.

426. *Hora*, le temps. — *Insidiis noctis serenæ*. Ce sont les fausses prévisions que fait concevoir une nuit dont le commencement est serein.

427. La troisième phase de la lune; c.-à-d. lorsque la nouvelle lune reparait sous la forme du croissant.

428. Si l'une de ses pointes est enveloppée d'obscurité. *Niger* signifie obscur; cf. *Æn.* V, 696 : « *Imber densis nigerrimus austris*. »

430. *Virgineum*. Allusion à la croyance mythologique qui fait de Diane une déesse vierge. — *Suffuderit ore*. La locution ordinaire est *suffundere os*, avec l'ablatif. Ici on peut admettre qu'il y a dans les termes une inversion, dont les poètes offrent plusieurs exemples, ou bien entendre comme s'il y avait *in ore*.

Ventus erit; vento semper rubet aurea Phœbe,
 Sin ortu quarto, namque is certissimus auctor,
 Pura neque obtusis per cælum cornibus ibit,
 Totus et ille dies, et qui nascentur ab illo
 Exactum ad mensem, pluvia ventisque carebunt, 435
 Votaque servati solvent in litore nautæ
 Glauco et Panopææ et Inoo Melicertæ.

Sol quoque et exoriens, et cum se condet in undas,
 Signa dabit; solem certissima signa sequuntur,
 Et quæ mane refert, et quæ surgentibus astris. 440
 Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum
 Conditus in nubem, medioque refugerit orbe,

431. *Semper*, chaque fois que le vent souffle. — *Phæbe*. Dans la mythologie primitive, ce nom appartenait à une sœur du titan Cœus, fille de Gœa et d'Uranus, et mère d'Astérie et de Latone. Plus tard, quand Hélios et Apollon devinrent le même dieu, le nom de *Phæbus* les comprit tous deux; Artémis, Séléné, et toutes les divinités lunaires se réunirent sous le nom de *Phæbe*. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 40.

432. Les principaux manuscrits n'ont pas *in*, que la leçon vulgaire place après *ortu*. — *Ortus quartus* est le quatrième lever de la lune, la quatrième nuit qui suit la nouvelle lune. Cf. Horace, *Odes*, IV, 2, 58 : « Tertium lune referentis ortu tum. » — *Is*, c.-à-d. *ortus*. — *Auctor*, celui qui promet, qui donne des présages. Traduisez : Car c'est à ce moment que l'on peut recueillir les présages les plus certains. — Aratus avait consacré un grand nombre de vers aux signes du temps que fournit la lune. Virgile en indique trois seulement : si sa clarté est obscurcie, si sa lueur est rougeâtre, si son éclat est pur. Cf. d'ailleurs Aratus, *Diosem.* 70-72 : Πάντη γὰρ καθαρῇ τε καὶ εὐδία τεκμήραιο· Πάντα δ' ἔρευθεμένην δοκέειν ἀνέμοιο κατέσθουσι· Ἄλλοθι δ' ἄλλο μελαίνομένην δοκέειν ἕτεροιο.

437. Macrobe, *Saturn.* V, 17, et Aulugelle, XIII, 26, disent que ce vers est imité de celui de Parthénius : Ἐλάτω καὶ Νηρηίη καὶ Ἰνώφω Μελακέρτῃ. Il y a dans le vers de Virgile une licence métrique in-

terdite chez les Latins : c'est de conserver à la longue sa quantité dans la seconde partie du pied. Ainsi *Glauco* vaut ici comme spondécé sans élision. L'abréviation de la dernière syllabe de *Panopææ* est au contraire plus conforme à l'usage. Cf. Lucien Müller, *De re metrica Poet. Lat.*, p. 307. — Selon la légende, Glauco était un pêcheur d'Anthédon, en Béotie, qui, ayant goûté de certaines herbes, se précipita dans la mer, où il devint un dieu marin. Cf. Ovide, *Metam.* XIII, 904-965. — Panopée était une des Néréides. Cf. Hésiode, *Théog.* 250. — Mélicerte, fils d'Ino et d'Atamas. Sa mère, fuyant un époux furieux, se précipita dans la mer, et tous deux furent changés en dieux marins. Cf. Ovide, *Metam.* IV, 518-542.

438. Aratus, *Diosem.* 87-89 : Ἡελίοιο δὲ τοι μελέτω ἐκἀτερθεν ἰόντος· Ἡελίω καὶ μᾶλλον ἑοικότα σχήματα κείται, Ἀμζότερον δύνοντι καὶ ἐκ περὶ τῆς ἀνίοντι.

439. *Sequentur* est la leçon du *Mediceus*; mais le présent, *refert*, me fait adopter avec Ladewig, Forbiger, Ribbeck, Haupt, etc., *sequuntur*, leçon du *Romanus*.

440. *Surgentibus astris*, au moment du lever des astres, c.-à-d. à son coucher, le soir.

441. S'il y a des taches sur le soleil à son lever. Cf. Aratus, *Diosem.* 90 : Μῆ οἱ ποικίλλοιτο νέον βᾶλλοντος ἀρούρας Κόυλος.

442. *Medioque refugerit orbe*, c.-à-d. si son centre est couvert d'ombre, tandis que les extrémités restent brillantes, de

Suspecti tibi sint imbres; namque urget ab alto
 Arboribusque satisque Notus pecorique sinister.
 Aut ubi sub lucem densa inter nubila sese 445
 Diversi rumpent radii, aut ubi pallida surget
 Tithoni croceum linquens Aurora cubile,
 Heu, male tum mites defendet paupinus uvas:
 Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.
 Hoc etiam, emenso cum jam decedit Olympo, 450
 Profuerit meminisse magis; nam sæpe videmus
 Ipsius in vultu varios errare colores.
 Cæruleus pluviam denuntiat, igneus Euros.
 Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,
 Omnia tum pariter vento nimbisque videbis 455
 Fervere. Non illa quisquam me nocte per altum

telle sorte que ce centre semble former un creux. C'est ce que Pline, *H. N.* XVIII, 35, 78, appelle *sol concavus*, et Aratus, *Diosem.* 96, *κοίλος*.

443. *Ab alto*, de la mer. Le vent du sud souffle en effet de la mer. Cf. v. 324, *ex alto*. — *Urget*, intransitif, équivalent à *imminet*.

444. *Sinister*, nuisible.

445. Cf. Pline, *H. N.* XVIII, 35, 78 : « Si in exortu sol longe radios per nubes « porriget, et medius erit inanis, pluviam « significabit. » — *Sub lucem*, un peu après le lever du soleil. Cf. *sub casum hiemis*, v. 340.

446. *Rumpent*, et non *crumpent*, est la leçon des principaux manuscrits. Cf. *Æn.* II, 548 : « Tantus se nubibus imber Rupe- « rat. » Ce vers est imité d'Aratus, *Diosem.* 97 : Οὐδ' ὅπότε' ἀκτῶν αἰ μὲν Νότον αἰ ὄε Βορῆα Σχιζόμεναι βάλλωσιν.

447. Cf. Homère, *Odyssée*, V, 1 : ἼΗ-ὤς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀρχαῶν Τίθωνοιο ὤρνυτο. — Tithon, fils de Laomédon, avait été enlevé par l'Aurore, qui eut de lui deux fils, Memnon et Émation. Elle le conduisit dans son palais, et obtint pour lui de Jupiter l'immortalité, mais non une éternelle jeunesse; aussi la vieillesse de Tithon était-elle passée en proverbe. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 344.

448. *Male*. Cf. v. 360.

450. Joignez *etiam* à *magis* du vers suivant. — *Decedit* est la leçon du *Mediceus*. — *Olympo* est ici pour *cælo*.

452. *Errare*, e.-à-d. se mouvoir, et occuper sur sa face tantôt une place, tantôt une autre.

453. Cf. Aratus, *Diosem.* 102 : Εἰ τί οἱ ἤ που ἔρευθος ἐπιτρέχει... Ἥ εἰ που με- λανεῖ· καίτοι τὰ μὲν ὕδατος ἔστω Σήματα μέλλοντος, τὰ δ' ἔρευθεα πάντ' ἀνέμοιο. — *Eurus*, quoique étant le nom d'un vent particulier, celui de l'Est, est pris pour le vent en général.

454. Cf. Aratus, *Diosem.* 106 : Εἰ γε μὲν ἀμφοτέρων ἀμυδῆς κερχρωσμένος εἴη, Καί κεν ὕδωρ φορέει καὶ ὑψηλέμοιο ταχύοιτο. — L'emploi de la conjonction *sin* me fait préférer *incipient*, seconde leçon du *Mediceus*, à *incipiunt*, première leçon du même manuscrit, suivie aussi par le *Romanus*. — *Immiscerier*, forme antique d'infinifit passif, dont Virgile offre quelques exemples. On a longtemps pris la terminaison *er* pour une paragoge, e.-à-d. un allongement de la forme régulière; mais cette terminaison est la terminaison primitive de l'infinifit passif. Cf. Schleicher, *Compendium der vergl. Gramm.* p. 377; Leo Meyer, *Vergl. Gramm. der Gr. und Lat. Spr.*, tome II, p. 123-125.

456 et suiv. *Fervere*. Ce verbe, ainsi conjugué sur la troisième conjugaison, a été

Ire, neque a terra moveat convellere funem.
 At si, cum referetque diem, condetque relatum,
 Lucidus orbis erit, frustra terreberè nimbis,
 Et claro silvas cernes Aquilone moveri. 466
 Denique, quid vesper serus vohat, unde serenas
 Ventus agat nubes, quid cogitet humidus Auster,
 Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum
 Audeat? Ille etiam cæcos instare tumultus
 Sæpe monet, fraudemque et operta tumescere bella. 465
 Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
 Cum caput obscura nitidum ferrugine textit,
 Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.

employé plusieurs fois par Virgile. Properec en fournit un exemple, II, 7, 20. Mais Quintilien, *Inst. orat.* I, 6, 7, considère cette forme comme surannée et hors d'usage de son temps. — *Non illa me quisquam moveat.* Subjonctif dans le sens du conditionnel : Personne ne pourrait me décider à. J'admets, avec Ladevig et Rilbeck, *moveat*, première leçon du *Medicus*, au lieu de *moveat*, leçon du *Romanus*, et qu'on adopte généralement. Avec *moveat*, il faut entendre *non*, dans le sens de *ne* : *Ne quis me hortetur*, ce qui n'est guère conforme aux habitudes de Virgile. Au contraire, les verbes qui marquent une impulsion, une direction imprimée aux esprits par la persuasion, se construisent assez souvent avec l'infinitif. C'est le seul exemple que l'on ait de cette tournure avec *moveat*; mais cf. *impellere*, *Æn.* II, 520 : « Que mens tam dira... Impulit his cingi « telis? » Stace, *Theb.* X, 737 : « Impellunt credere Parca. » — *Funem*, *Æn.* III, 266 : « Tum litore funem Deri- « pece, etc. »

458 et suiv. Cf. Aratus, *Dioscor.* 93-95; 126-129. Plinc, *H. V.* XVIII, 35, 78 : « Si « et occidit pridie serenus et oritur, tanto « certior fides serenitatis. »

459. Cf. Aratus, *Dioscor.* 128 : Οὐ σὶ μάλα χροῖ... περιτροπῶσιν ὑετοῖσιν.

460. *Claro*. Comme dans Horace, *Odes*, I, 7, 15 : « *Albus Notus*, » et dans Homère : Βορέας ἀθρογγενέτης. — *Clarus ventus*, le vent dont le souffle rend le ciel pur.

461-462. Cf. Macrobe, *Satur.* I, 7, 12 :

« M. Varronis, inquit, librum vobis arbi- « tror non ignotum ex saturis Menippeis, « qui inscribitur : Nescis quid Vesper serus « vohat. » — Construisez : *Sol tibi signa dabit*, c'est-à-dire *significabit quid serus*, etc. — *Serenas nubes*, les nuages qui ne se résolvent pas en pluie. — *Quid cogitet*. L'Auster est ici personnifié et représenté comme un dieu malicieux qui amène la pluie de manière à nuire. Cf. Horace, *Odes*, I, 28, 25 : « Quodcumque min- « bitur Eurus; » IV, 14, 25, 28 : « Au- « tidus... cultis Dilavium meditatur agris. »

463. *Falsum* équivalait ici à *fallentem*. Cf. Salluste, *Catilina*, X, 5 : « Ambitio « multos mortales falsos fieri subegit, aliud « clausum in pectore, aliud in lingua « promptum habere. » — *Mauilius a imité* Virgile, II, 134 : « Quod fortuna ratum « faciat, quis dicere falsum Audeat? »

464. Cf. Manlius, I, 894 : « Quin et « bella canunt, ignes, subitose tumultus, « Et clandestinis surgentia fraudibus arma. »

465. *Tumescere* expression poétique pour *oriri*. Cf. Velleius, II, 15 : « Mors Drusi « jam pridem tumescens bellum excitavit « Italicum. »

466. Comparez avec cette description des prodiges qui précéderent ou suivirent la mort de César, celle d'Ovide, *Metam.* XV, 783-798.

467. *Ferrugine* a le même sens que *caligine*. Cf. Ovide, *Metam.* XV, 788 : « *Carvulus* et *vultum ferrugine Lucifer atra « Sparsus erat. »*

468. *Impia sæcula*, la génération impie

Tempore quamquam illo tellus quoque et æquora ponti,
 Obscenæ canes, importunæque volucres 470
 Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
 Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam
 Flammarumque globos liquefactaque volvere saxa!
 Armorum sonitum toto Germania cælo
 Audiit; insolitis tremuerunt motibus Alpes. 475

qui vivait dans ce temps-là. *Sæcula* est pris ici dans le sens où Lucrèce le prend ordinairement.

469. *Quamquam* sert ici à lier les prodiges qui parurent dans le reste du monde aux signes que donna le soleil. Ce mot équivalait à *tamen*.

470. *Obscenæ*. Telle est la leçon du *Mediceus*. Cf. *En.* VI, 257 : « Visæque canes. » Les poètes préfèrent le féminin, en général, dans les noms épicéens des animaux. — *Obscenus* se dit de tout ce qui annonce du malheur. *Obscenæ* équivalent donc ici à *ominosæ*, de mauvais augure. — *Importunæ*. Servius : « In alienum tempus a ruentes; ut striges aut bubones, nocte a gaudentes, per diem possent videri. » — Cf. Ovide, *Métam.* XV, 791 et 796 : « Tristia mille locis Stygius dedit omnia a bubo.... Inque domo circumque domos a et templa deorum Nocturnos ululasse a canes; » Lucain, I, 548 : « Flebile sevi a Latravere canes; » I, 558 : « Dirasque a diem fœdasse volucres Accipimus. »

471. *Effervere*. Cf. v. 456. — *Quoties*. Suppléez *eo tempore*. — *Cyclopum*. Les Cyclopes, dans le principe, personnification des effets de la foudre (Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 41, 42), puis devenus ceux qui forgent le tonnerre pour Jupiter, avaient fini par tomber au rang de suivants de Vulcain. Les phénomènes volcaniques dont la Sicile était le théâtre furent cause qu'on plaça dans ce lieu la demeure des Cyclopes. D'ailleurs Homère, les confondant avec les populations farouches et anthropophages qui effrayaient les Grecs à leurs premiers voyages dans ces contrées, les considère comme des géants pasteurs habitant les côtes de la Sicile (cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 488). C'est cette dernière tradition à laquelle fait ici allusion Virgile.

472. *Undantem*, débordant, laissant

échapper des torrents de matières incandescentes. — *Fornacibus*. Cf. Lucrèce, VI, 681 : « Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus efflat; » Ovide, *Métam.* XV, 340 : « Sulfureis ardet fornacibus Ætna; » Lucilius Junior, *Ætna*, 4 : « Ætna..., ruptique a cavis fornacibus ignes. » — A cette époque il y eut en effet de nombreuses éruptions. Servius cite le passage suivant emprunté aux livres perdus de Tite Live : « Tanta flamma ante mortem Caesaris ex a Ætna monte defluxit, ut non tantum a vicine urbes, sed etiam Rhégina civitas a afflaretur. »

473. *Flammarumque globos*. Cf. Silius, V, 514 : « Torquet Vulcanus anhelos Cum a fervore globos flammaram. » — *Liquefacta saxa*, des laves.

474. *Germania*. Les légions romaines campées sur les bords du Rhin eurent voir dans les nuages des fantassins et des cavaliers se livrer des combats au milieu d'un grand bruit de trompettes. On suppose généralement qu'elles virent, sans en comprendre la cause et sans en bien discerner les effets, une aurore boréale.

475. *Insolitis motibus*. La croyance commune chez les anciens était que les hautes montagnes étaient moins sujettes aux tremblements de terre. C'est ce qu'on peut inférer d'un passage de Pline, *H. N.* II, 80, 82, qui rapporte cette opinion et y ajoute ses propres observations : « Ma a ritima autem maxime quantiunt, nec a montuosa tali malo carent. Exploratum a mihi est Alpes Appenninumque sæpius a tremuisse. » Lucain, comme tout le monde sait, a cherché à rivaliser avec Virgile dans cet épisode, lorsqu'il raconte les présages de la guerre civile, I, 522-583. Je ne puis rapporter tous ceux de ses vers où il amplifie en général Virgile; toutefois l'on compte parmi les meilleurs traits de cette imitation, le court fragment

Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
 Ingens, et simulacra modis pallentia miris
 Visa sub obscurum noctis, pecudesque locutæ,
 Infandum! sistunt annes, terræque dehiscunt,
 Et mæstum illacrimat templis ebur, æraque sudant. 480
 Proluit insano contorquens vertice silvas
 Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
 Cum stabulis armenta tulit. Nec tempore eodem
 Tristibus aut extis fibræ adparere minaces,
 Aut puteis manare cruor cessavit, et altæ 485

où il s'agit des phénomènes dont les Alpes lurent le théâtre : « Tum cardine tellus
 « Subsedid, veteremque jugis mutantibus
 « Alpes Discussere nivem. »

476. Le prodige que décrit ici Virgile était en général attribué à *Faunus* et à *Silvanus*. C'était à eux que l'on rapportait ces bruits soudains et inexplicés qui se font entendre au milieu des bois. On prétendait que c'était la voix de Faune ou de Silvain qui donnait aux hommes ses avertissements (cf. *Æn.* VII, 89, 95), ou les remplissait d'épouvante. Aussi, au culte de ces deux divinités se rattachait primitivement celui de l'*Épouvante* (*Pallor, Pavor*). Cf. Preller, *Rœm. Mythol.*, p. 337, 612. — Ce qui précise le sens que j'indique, c'est que Virgile semble avoir songé à Lucrèce, IV, 579 : « Et Faunos esse loquuntur Quorum noctivago strepitu ludoque joeanti Adfirmant vulgo taciturnasilentia « rumpi. » Toutefois Virgile n'a pris dans la légende que ce qu'elle a d'effrayant. Cf. encore Tite Live, II, 7 : « Silentio « proxima noctis ex silva Arsia iugentem « edicam vocem, Silvani eam creditam. » Sans doute l'historien se rappelait le poète. Ovide rend la même idée, mais avec moins d'énergie, *Metam.* X, 792 : « Cantusque « feruntur Auditi, sanctis et verba minacia « lucis. »

477. *Simulacra modis pallentia miris*, hémistiche emprunté à Lucrèce, I, 124.

478. *Sub obscurum noctis*, comme *sub obscuram noctem*. — *Pecudesque locutæ*. Cf. Tibulle, II, 5, 77 : « Et simulacra deum « lacrimas fudisse tepentes Fataque vocales « præmonuisse boves. »

480. *Ebur, ara*, les statues des dieux

faites d'airain et d'ivoire. Cf. Ovide, *Met.* XV, 792 : « Mille locis lacrimavit ebur. » — *Templis*, ablatif de lieu.

481. *Vertex* pour *vortex* est l'orthographe du *Mediceus*. Je la maintiens; elle a déjà été adoptée en France par Pottier.

482. *Fluviorum*; trisyllabe par crase. — *Rex*. Le Pô est le plus grand fleuve d'Italie. — *Eridanus*. Ce nom, cité pour la première fois dans Hésiode, *Theog.* 338, puis dans la *Batrachomyomachie*, vers 20, est celui d'un fleuve du pays fabuleux des Hyperboréens. C'est le grand cours d'eau de cette contrée où l'on plaçait tous les récits vagues faits sur les régions inconnues du Nord. Hérodote, III, 115, fait couler l'Eridan dans l'Océan du Nord. Plus tard on crut reconnaître dans ce fleuve tantôt le Rhône, tantôt le Pô. Cette dernière interprétation prévaut (Cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 342, 429), et c'est à elle que s'arrête Virgile.

483. Cf. *Æn.* II, 498 : « Camposque « per omnes Cum stabulis armenta tra- « hit; » Ovide, *Metam.* I, 285 et suiv.

484. Avec *adparere*, comme avec *resonare* au vers 486, il faut suppléer *cessaverunt*. — *Extis*, le cœur, ou le foie, que l'on examinait pour en tirer des présages. — *Fibræ*, selon Servius : « Venæ aliæque, que si « apparebant in visceribus, malum omen « erant. » — Cf. Ovide, *Metam.* XV, 794 : « Victima nulla litat, magnosque « instare tumultus Fibræ monet, cæsurnique « caput reperit in extis. »

485. Avec le *Mediceus*, suivi par les principaux éditeurs modernes, je maintiens *alte* au lieu de la leçon vulgaire *alte*. Cf. *Æn.* I, 7 : « Atque alte mania Romæ; »

Per noctem resonare, lupis ululantibus, urbes.

Non alias caelo ceciderunt plura sereno

Fulgura; nec diri toties arsere cometae.

Ergo inter sese paribus concurrere telis

Romanas acies iterum videre Philippi;

490

Nec fuit indignum superis, bis sanguine nostro

Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

Scilicet et tempus veniet, cum finibus illis

Agricola, incurvo terram molitus aratro,

Exesa inveniet scabra robigine pila,

495

Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

IV, 97 : « Domos Carthaginis alte; » G. II, 156 : « Tot congesta manu prærupit oppida « saxis. »

486. *Lupis ululantibus*. Quand les loups approchaient des murs d'une ville de façon à ce que leurs hurlements y fussent entendus, c'était, selon les anciens, le présage d'une guerre dévastatrice, et à cette époque selon Appien, *Bell. civ.* IV, 4, des loups arrivèrent jusqu'au forum. Cf. Lucain, développant cette circonstance, I, 560 : « (Feras) Audaces media possuisse cubilia « Roma. »

487. *Non alias* équivalait à *numquam*. — Cf. Horace, *Odes*, I, 34, 5 : « Namque « Diespiter, Igni corusco nebula dividens « Plerumque, per purum tonantes Egit « equos volueremque currum. »

489. *Ergo* marque la liaison entre ces prodiges et les événements qu'indique Virgile. — *Paribus*. Cf. Lucain, I, 7 : « Pares « aquilas et pila manantia pilis. »

490. La ville thrace de Philippes et la ville thessalienne de Pharsale appartenaient à la même province romaine de Macédoine, désignée ici sous son antique nom d'Émathie. Le poète peut donc dire, en laissant le lieu dans une sorte de vague qu'autorise la poésie, que Philippes, l'Émathie et les champs de l'Hémus, montagne de Thrace, ont été deux fois le théâtre des guerres civiles des Romains. Cf. Ovide, *Metam.* XV, 823 : « Pharsalia sen- « tiet illum, Emathiaque iterum maledacti « cæde Philippi; » Pétrone, *de Bello*

civili, 110 : « Cerno equidem gemina jam « stratos morte Philippos. »

491. *Nec fuit indignum superis*, selon quelques interprètes, équivalait à : *Nec visum est indignum*, c.-à-d. *placuit*. — Selon d'autres après *indignum* on doit entendre *nostro scelere*; c.-à-d. ce fut de la part des dieux un juste châtement, par un juste châtement des dieux etc. Ce dernier sens me semble mieux convenir au mot *indignum*, dont la signification devient précise. Dans tous les cas *superis* est au datif. Cf. Lucain, X, 102 : « Sat fuit indignum, « Cesar, mundoque tibique. »

492. *Pinguescere*. Cf. Horace, *Odes*, II, 1, 29 : « Quis non latino sanguine « pinguior Campus. »

493. *Tempus venit*. Cf. Homère, *Iliade*, IV, 164 : Ἐσσεταὶ ἤμας ὄταν ποῖ' etc.; *En.* I, 283 : « Veniet ætas cum... »

494. *Molitus aratro*. Cf. Lucrèce, V, 931 : « Ferro molhrier arva. »

495. *Scabra robigine pila*. Cf. Catulle, LXXIII, 151 : « Ne vestrum scabra tan- « gat robigine nomen. »

496. Cf. Claudien, *de Laud. Stiliconis*, I, 136 : « Vel qualia rastris Ossa perem- « ptorum resonent inhumani regum. »

497. *Grandia*. De tout temps l'imagination populaire s'est représenté les hommes des âges précédents comme supérieurs par la taille, la durée de la vie, la force, la vertu, la piété; et c'est par allusion à cette croyance que Virgile emploie ici cette épithète.

Di patrii, Indigetes, et Romule, Vestaque mater,
 Quæ Tuscum Tiberim et Romana Palatia servas,
 Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo 500
 Ne prohibete! Satis jam pridem sanguine nostro
 Laomedontæ luimus perjuria Trojæ.
 Jam pridem nobis cæli te regia, Cæsar,
 Invidet, atque hominum queritur curare triumphos;
 Quippe ubi fas versum atque nefas : tot bella per orbem, 505

498. Avec tous les éditeurs modernes, je sépare au moyen d'une virgule *patrii de Indigetes*. Les *dii patrii* et les *dii Indigetes* diffèrent entre eux. Les premiers sont les divinités protectrices de la cité, qu'ont vénérées les ancêtres, en opposition avec celles qui ont pénétré du dehors dans le culte romain. Telle est Vesta. Les *dii Indigetes*, ce sont les ancêtres mêmes divinisés; ou plutôt ce sont les divinités locales, dont le culte est tombé au second rang sans disparaître tout à fait, qu'on a fini par regarder comme les héros fondateurs ou civilisateurs des cités, et qu'on a considérés comme des hommes devenus dieux. Tel est Romulus. Les *dii Indigetes* font à la rigueur partie des *dii patrii*; mais ceux-ci comprennent des dieux qu'on ne peut qualifier d'Indigètes. C'est ce qui ressort nettement du passage de Virgile où il nomme deux divinités appartenant aux deux ordres différents qu'il énumère. Cf. un passage de Diodore cité par Preller, *Rom. Mythol.*, p. 81, 82 : Ὀμνυμι τὸν Δία τὸν Καπετώλιον καὶ τὴν Ἑστίαν τῆς Πώμης καὶ τὸν πατρώον αὐτῆς Ἄρηα καὶ τὸν γενάρχην Ἐνυάλιον καὶ τὴν εὐεργέτιν Ἰώον τε καὶ πρῶτον γῆν, ἔτι δὲ τοὺς κτίστας γεγεννημένους τῆς Πώμης ἡμῶσους καὶ τοὺς συλλυθῆσαντας τὴν ἡγεμονίαν αὐτῆς ἤρωας. — Ovide, *Mét.* XV, 861 : « Di, precor, Æneæ comites, « quibus ensis et ignis Cesserunt, dique « Indigetes, genitorque Quirine Urbis et in- « victi genitor Gravidæ Quirini, Vestaque « Cæsares inter sacrata Penates. » — Silius, IX, 291 : « Hinc Vesta... Cybele, Indi- « getesque Dei Faunisque satorque Quiri- « nus. »

499. *Tuscum Tiberim*. Le Tibre prend sa source en Etnie dans l'Apennin. — *Palatia* Sur le mont Palatin, d'après la

tradition, avaient habité Évandre, puis Romulus; enfin c'était là qu'était située la demeure d'Auguste. A cette colline se rattachaient les plus anciens souvenirs de Rome; et son nom même (cf. *Pales*, *Bucol.* V, 35) nous reporte à l'établissement des premières familles de bergers qui occupèrent l'emplacement où devait s'élever la ville éternelle. Cf. Preller, *Rom. Mythol.*, p. 367.

500. *Juvenem*. Octave avait alors 27 ans. D'ailleurs les héros et les dieux auxquels Octave aime toujours à se faire comparer, sont représentés comme donés d'une éternelle jeunesse. Cf. Horace, *Odes*, I, 2, 40 : « Sive mutata juvenem figura, » etc. — *Saltem*; parce que les Dieux avaient déjà ravi Jules César à la terre. — *Everso sæclo*, équivalent à *avo nostro ubi civitas eversa*, c.-à-d. *labę actata est*. Cf. Titc Live, XXX, 16 : « Civitati eversa; » Horace, *Odes* I, 2, 25 : « Quem vocet Divini potus ruentis Imperii rebus. »

502. *Laomedontæ*. Comme descendants des Troyens, les Romains devaient ressentir les effets de la colère des dieux excitée par la mauvaise foi de l'antique roi troyen Laomédon. Celui-ci avait frustré Apollon et Poséidon de la récompense qu'il leur avait promise, lorsqu'ils avaient construit les murs de Troie. Cf. Homère, *Iliade*, XXI, 441-458; *En.* IV, 511 : « Nequum Laomedontæ sentis perjuria Trojæ; » V, 811 : « Structa meis manibus perjuræ « mœnia Trojæ; » Horace, *Odes*, III, 3, 21 : « Ex quo destituit deos Mercede « pacta Laomedon. »

504. *Triumphos*. Après la défaite de Sextus Pompée, le sénat avait accordé l'ovation à Octave. Lépide fut aussi vaincu à cette époque.

505. *Quippe ubi* équivalent à *quippe apu- quos*. — *Versum*, c.-à-d. *confusum*. —

Tam multæ scelerum facies; non ullus aratro
 Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
 Et curvæ rigidum faleas conflantur in ensem.
 Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum;
 Vicinæ ruptis inter se legibus urbes
 Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe.
 Ut, cum carceribus sese effudere quadrigæ,
 Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens

510

Pot bella. Allusion aux troubles de l'année 717 et 718. Antoine avait dû marcher contre les Parthes qui menaçaient de franchir l'Euphrate; Agrippa venait de traverser le Rhin pour combattre les Germains; Octave préparait la guerre contre les Sallases, les Taurisques, les Liburnes et les Japodes, peuples de l'Illyrie; enfin la courde paraissait devoir être de peu de durée entre Octave et Antoine, laissés en face l'un de l'autre par la ruine de Lépide.

506. *Aratro*, au datif; e.-à-d. à l'agriculture.

507. *Squalent*, restent en friche. — *Abductis*; parce qu'on les emmène comme soldats.

508. Cf. Lucrèce, V, 1293 : « Inde mi-
 « mutatum processit ferreus ensis, Versaque
 « in opprobrium species est falcis alienæ. »

509. Cf. vers 505.

510. Les villes d'Italie et surtout d'Étrurie, rompant les anciens liens d'alliance qui les unissaient entre elles (*ruptis legibus*), se livraient à des luttes funestes; et le désordre croissait à l'intérieur, tandis que toutes les frontières étaient menacées.

512. Comparaison empruntée aux jeux du cirque. *Carceres*, les écuries ou loges où se tenaient les chars avant la course.

513. *Addunt in spatia*. Le texte de ce passage est très-controversé, et l'interprétation varie beaucoup suivant les commentateurs. — Servius et Quintilien donnent *addunt in spatia*; le *Romanus* : *addunt spatia*; le *Mediceus* : *addunt spatia*, comme première leçon; une très-ancienne correction à l'encre rouge rétablit *addunt in spatia*; plusieurs manuscrits de second ordre : *addunt in spatia*; d'autres : *addunt se in spatia*. Les manuscrits de Silius Italicus qui a imité ce passage, XVI, 374 : *in spatia adlebant*. Enfin Wagner conjec-

tuait : *addunt se spatia*. — L'imitation de Silius permet d'abord de rétablir d'une manière certaine la préposition entre le verbe et le substantif. Les témoignages les plus importants, le *Romanus*, le *Mediceus*, Servius, sont en faveur de la forme *spatia*. Ainsi donc, loin de corriger sur ce point Virgile par Silius, c'est Silius qu'il faut émender à l'aide de Virgile. Reste à expliquer *in spatia*. Il faut se rappeler que les chars qui couraient dans le cirque devaient un certain nombre de fois parcourir l'étendue de l'hippodrome en doublant les bornes (*mete*) placées à chaque extrémité, et revenir au point de départ, pour être vainqueurs. C'est ainsi que sur nos champs de courses on oblige souvent les chevaux à parcourir un certain nombre de fois l'étendue de la piste pour obtenir le prix. Chez les anciens, ordinairement l'hippodrome devait être parcouru sept fois, et chacun des tours accomplis en doublant les deux bornes s'appelait *spatium*. On conçoit très-bien que, plus on approchait du terme, plus les chevaux s'animaient, et dans les derniers tours, quelques uns finissaient par s'emporter; le cocher penché en arrière n'en était plus le maître; l'attelage (*currus*) n'obéissait plus au frein. C'est là ce qu'a voulu dire Virgile. Mars, ou plutôt la guerre, inspire encore dans l'univers des fureurs qui vont croissant; c'est ainsi que lorsque les quadriges se sont élanés hors de l'enceinte, e.-à-d. des écuries où ils stationnaient, les coursiers s'animent à mesure qu'approchant du terme de la course ils font un plus grand nombre de tours dans la carrière, etc. — Sur le sens de *spatia*, cf. Sénèque, *Epist.* 30 : « Cum agitatores « septimo spatia palmæ appropriant; » Ovide, *Halieut.* 68 : « Seu septem spa-
 « tiis circo meruere coronam; » *Ar.* V,

Fertur equis auriga, ueque audit currus habenas.

316 : « Signoque repente Corripiant spa-
 « tia; » VII, 381 : « (Turbo) Actus habena
 « Curvatis fertur spatii. » *Adlunt*, dans le
 sens neutre équivalant à *adlere gradum*; cf.
 Plaute, *Trin.* IV, 3, 3; Tite-Live, III, 27;
 Plinie le Jeune, *Ép.* VI, 20. — Enfin dans
in spatia, la préposition a la même valeur
 que dans *in dies* : de tous d'hippodrome
 en tours d'hippodrome, à mesure que les
 chevaux accomplissent de nouveaux tours
 d'hippodrome, comme interprète avec
 beaucoup d'exactitude et de précision Rib-
 beck, *Prolegomena*, p. 65 : *Quo plura at-*
solvunt spatia, eo magis adlunt gradum.
 Il n'est pas sans intérêt de transcrire ici le

commentaire de Servius qui, sans expli-
 quer avec autant de détail ce passage,
 conduit pourtant d'une façon nécessaire
 à notre interprétation : « *Ut cum car-*
 « *ceribus.* Hoc vult dicere, Res publica
 « quidem habet optimum imperatorem :
 « sed tanta sunt vitia temporum præteri-
 « torum, que in dies singulos aucta sunt,
 « quemadmodum in processu equorum
 « cursus augetur, ut ea, licet optimus
 « rector, reinare non possit : sicut et
 « auriga a ferventi cursu equos non potest
 « plerumque revocare. — *Adlunt in spa-*
 « *tia*; i. e. curreudo plus eorum cursus
 « augetur. »



LIBER SECUNDUS.

Le poète invoque d'abord Bacchus, protecteur non-seulement de la vigne mais aussi des arbres fruitiers en général (1-8). Il indique ensuite de quelles diverses manières les arbres se reproduisent : les uns naturellement (9-21); les autres, grâce aux secours de l'art, par les boutures, par le marcottage, par la greffe (22-34). Virgile prie Mécène de lui être favorable dans cette exposition qu'il veut faire des procédés de culture propres à chaque espèce (35-46). Les arbres qui croissent naturellement peuvent être améliorés par la culture (47-56). Ceux qui proviennent des semences doivent être transplantés, entés en écusson, greffés (57-82). Entre les arbres il faut choisir les espèces les meilleures (83-108). Il convient d'examiner le climat propre à chaque arbre (109-135). A cette occasion le poète amène l'éloge de l'Italie, la plus belle de toutes les contrées (136-175). Il est bon de se rendre compte de la nature du sol, et le poète enseigne les moyens par lesquels on peut la reconnaître (176-258). La culture de la vigne est l'objet de nombreux préceptes (259-419). Quelques vers sont consacrés aux soins, d'ailleurs moins assidus, que réclament l'olivier et les autres arbres (420-457). Puis Virgile nous trace le tableau de la vie champêtre et des joies pures qu'elle fait goûter (458-512).

Haecenus arborum cultus et sidera caeli,
Nunc te, Bacche, canam, nec non silvestria tecum
Virgulta et prolem tarde crescentis olivæ.

1. *Haecenus*, c'est à-dire, dans le premier livre. Il faut ici sous-entendre *cecini*, suggéré par le mot *canam* qui se trouve au vers suivant. — *Cultus et sidera*. Ces deux mots résument le sujet du premier livre divisé en deux parties principales (1-203 et 204-514). *Cultus*, cf. *G. I.*, 52; *Sidera*, cf. *G. I.*, 204, 311, 335.

2. *Bacche*, Bacchus, selon les données de la mythologie grecque adoptées ici par Virgile, était le dieu protecteur des arbres fruitiers, aussi bien que de la vigne. C'est ce qui lui avait fait donner les noms de

θενοδότης, θεοκόλλος, εὐχαριστος (Preller, *Griech. Mytl.* I, p. 554, 555, 556). — *Nec non*, en unissant à *te* les mots *silvestria virgulta*, sert à indiquer qu'on passe à une idée différente. *Silvestria* n'est pas, comme le pense Heyne, une épithète d'ornement. Ce terme conserve son sens propre : *silvestria virgulta*, ce sont les rejetons des arbres silvestres, c.-à-d. qui croissent dans les forêts, tandis que *oliva* représente les arbres fruitiers.

3. *Prolem olivæ*, métaphore poétique par laquelle s'applique à l'arbre un terme

Huc, pater o Lenæe (tuis hic omnia plena
Muneribus, tibi pampineo gravidus autumnno
Floret ager, spumat plenis vindemia labris);
Huc, pater o Lenæe, veni, nudataque musto
Tinge novo mecum direptis crura colubris.

Principio arboribus varia est natura creandis.

Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ

3

10

ordinairement réservé pour désigner les rejets des animaux. — *Tarde crescentis*. Les Grecs, pour reproduire l'olivier, en semaient le fruit, les Romains employaient la bouture; mais ces deux procédés obligent le cultivateur à longtemps attendre les fruits de l'arbre. Cf. Pline, *H. N.* XV, 1, 1, citant un passage d'Hésiode aujourd'hui perdu.

4. *Pater*, titre respectueux donné aux dieux chez les Romains, et spécialement à la divinité qui chez eux répondait au Bacchus des Grecs, *Liber pater* (Preller, *Kam. Mythol.*, p. 440). *Lenæe*, du grec Λέναιος (λήνη, pressoir). — *Hic*. Heyne, Forbiger, Dübner expliquent ce mot par : dans ce que je vais chanter. Il vaut mieux traduire par : ici. Virgile, grâce à son imagination poétique, se transporte alors à la fête des vendanges, dont il nous donne une peinture abrégée, mais vivante.

5. *Tibi*, grâce à toi, par toi. Cet emploi du datif pour l'ablatif accompagné de *a* deviendra plus intelligible si l'on reconnaît que *gravidus* équivaut à *factus gravidus*; et c'est une règle connue que surtout chez les poètes le régime du verbe passif se met souvent au datif (Madvig, *Latin. Sprachlehre*, § 250). — *Pampineo autumnno* marque non pas, comme le veut Heyne, la vendange, qui *gravidus est ager*, mais l'époque où la campagne est ainsi féconde; c'est un ablatif de temps et non de manière. — *Gravidus*, cf. *G. I*, 111: « gravide a segetes. » Le vers est spondaïque, et remarquable par l'allongement de la dernière syllabe de *gravidus*, dû non-seulement à ce qu'elle se trouve à l'endroit où le rythme s'élève et appelle le temps fort (*asis*), mais encore à ce qu'elle est précédée de brèves nombreuses, et placée au milieu d'un mouvement oratoire qui soutient naturellement le vers (Lucien Muller, *De re metrica Latin. Poet.*, p. 328).

6. *Floret*. Cf. Colum. III, 21, 31 « Inter

« quæ patre favente Libero fetis palmitibus vel generis albi, vel flaventis ac « rutili, vel purpureo nitore micantis, un- « dique versicoloribus pomis collicet au- « tumnus. » — *Labra*, les cuves propres à contenir le raisin vendangé (*vindemia*), que l'on foule avec les pieds.

7. La répétition des premiers mots (v. 4) constitue la figure appelée *ἀναφορά*.

8. *Tinge crura*; en foulant le raisin, d'où sortira le vin nouveau (*novum mustum*). — J'ai maintenu, avec Voss et Jabn, *direptis*, que porte le *Melicæus*, quoique Heyne, Wagner, Forbiger, Dübner, Haupt, Ladewig, aient accueilli *direptis*, leçon donnée par Heinsius. Il y a dans *direptis* une idée de violence, ou du moins d'empressement désordonné, que, malgré l'opinion de Wagner, je crois appropriée au caractère du dieu et à la circonstance dont il s'agit. — *Cothurnis*, chaussure qui fait partie des attributs de Bacchus (O. Müller, *Archæologie der Kunst*, § 333).

9. Virgile indique d'abord les moyens naturels (*natura*) par lesquels s'opèrent la production, et le développement (*creandis*) des espèces silvestres. — *Arboribus creandis* est au datif. Sur l'emploi de ce cas du participe futur passif, voyez *G. I*, 3. Ce vers équivaut donc à cette phrase : *ratio nascendi varia est arboribus ut creatur*. — Pour tout ce passage, cf. Theophr. *Hist. Plant.* II, 1; Varron, *de Re Rust.* I, 39, 31; Pline, *H. N.* XVI, 32, 53.

10. *Nallis hominum*. Emploi rare de *nullus* au pluriel pour *nemo* suivi d'un génitif partitif. On trouve encore dans Tacite, *Germ.* 43: « Nullo hostium sustinente non « vum aspectum. » — Le sens équivaut à celui de *nullo homine cogente*. — *Ipsæ et sponte sua* ont à peu près la même signification. Toutefois, avec Voss, on peut admettre que la première expression équivaut à *sine semine*, sans se ressemer, au moins d'une manière apparente, et *sponte sua* à

Sponte sua veniunt camposque et flumina late
 Curva tenent : ut molle siler lentæque genistæ,
 Populus et glauca canentia fronde salicta,
 Pars autem posito surgunt de semine : ut altæ
 Castanæ nemorumque Jovi quæ maxima frondet 15
 Æsculus, atque habitæ Graiis oracula quercus.
 Pullulat ab radice aliis densissima silva :
 Ut cerasis ulmisque ; etiam Parnasia laurus
 Parva sub ingenti matris se subjicit umbra.
 Hos natura modos primum dedit ; his genus omne 20
 Silvarum fruticumque viret nemorumque sacrorum.
 Sunt alii, quos ipse via sibi repperit usus.

sua vi, par leur force propre. Cf. *Bucol.*, VIII, 106 : « Sponte sua... cinis ipse. »

11. *Veniunt*. Même sens que *proveniunt*.

12. *Tenant*, couvrent, remplissent. — *Molle siler*, l'osier flexible. — *Lentæ genistæ*, le genêt d'Espagne à la tige souple, arbre commun en Italie, et dont l'emploi est indiqué v. 431 de ce livre.

14. *Pecito semine*. Il ne s'agit pas ici, comme l'a cru Burmann, des arbres plantés de main d'homme (il en sera question à partir du v. 22), mais de ceux dont la reproduction s'opère d'une manière apparente, quand le fruit (*semen* a aussi ce sens) tombe de l'arbre sur le sol. *Poni* équivalait à *decidere*, comme dans « posite nives, » Hor. *Odes* III, 10, 7 ; « posite prunæ, » Prop. I, 8, 7. Cf. Plin. *H. N.* XVII, 10, 10 : « Ac pleraque ex his natura ipsa docuit et in primis semen setere, cum decidens exceptumque terra vivesceret. Sed quedam non aliter proveniunt, ut castanæ, juglandes, ceduis duntaxat exceptis. »

15. *Jovi*, en l'honneur de Jupiter. — *Nemorum maxima*, le plus haut des arbres. Heyne entend *nemorum* comme s'il y avait *in nemoribus* ; il vaut mieux avec Wunderlich penser que *nemora* équivalait poétiquement à *arbores*, comme il arrive plus bas, v. 26, pour *silvæ*.

16. *Habitæ... quercus*. Allusion aux chênes de Dodone. Cf. Homère, *Odyss.* XIV, 328 : Ἐξ ὄρουός τ' ὑπελόμουσιν Διὸς βουλήν ἐπακούσασιν.

17. Le poète désigne les nombreux jets qui poussent au pied de certains

arbres, et qui forment des touffes d'où sortent des troncs nouveaux.

18. Selon Plin. *H. N.* XV, 30, 40, les plus beaux lauriers croissaient sur le Parnasse.

19. *Matris*. Personnification de l'arbre analogue à celle qui présente plus haut (v. 8) *prolem olive*. — *Se subjicit* équivalait à *succrescit*. Cf. *Bucol.* X, 74.

20. *Hos... dedit*. La croissance naturelle (ou spontanée) s'est produite sous ces différentes formes. *Dare* a ici le même sens que *edere*, comme dans les expressions *dare fenestram*, *dare ruinam*, *dare stragem*.

21. *Silvarum... nemorum sacrorum*. Ces mots sont loin d'être synonymes. Si comme le veut Servius (*ad Æn.* I, 310) il faut expliquer *nemus* par *composita multitudo arborum*, *silva* par *diffusa et inculta m. a.*, *nemorum sacrorum* rappellera ici les arbres élevés et qui forment des futaies comme le chêne (*æsculus*, *quercus*) ; *silvarum*, ceux qui se reproduisent comme l'orme, le cerisier ; *fruticum* s'appliquera enfin aux espèces dont il a été question en premier lieu et qui n'égalent les autres ni pour la hauteur, ni pour la puissance de la végétation.

22. J'ai laissé dans le texte la leçon ordinaire d'après laquelle avec *alii* il faut sous-entendre *molli*, et *via* signifie les progrès que fait l'expérience (*usus*). Toutefois il y a une intéressante conjecture de Scaliger renouvelée par Ribbeck : *Sunt alii quas ipse vias*, appuyée d'ailleurs sur la double leçon du *Mediceus* : *sunt alie quos ipse via sibi*.

Hic plantas tenero abscondens de corpore matrum
 Deposuit sulcis; hic stirpes obruit arvo
 Quadrifidasque sudas, et acuto robore vallos; 25
 Silvamque aliæ pressos propaginis arcus
 Expectant et viva sua plantaria terra;
 Nil radice egent aliæ, summumque putator
 Haud dubitat terræ referens mandare cacumen.
 Quin et caudicibus sectis, mirabile dictu! 30
 Truditur e sicco radix oleagina ligno.
 Et sæpe alterius ramos impune videmus
 Vertere in alterius, mutatamque insita mala
 Ferre pirum, et prunis lapidosa rubescere corna.

23-25. *Plantæ, stirpes, quadrifide sudas, valli*, sont les formes diverses que prend la bonture suivant la force et la nature des arbres. Les verbes qui marquent l'action accomplie, *deposuit sulcis, obruit arvo*, répondent à la différence des sujets sur lesquels s'exerce le procédé de plantation.

26-27. C'est l'opération du marcottage, par laquelle on courbe et enfonce dans la terre (*premere*), les basses branches des arbres (*silvarum*), de manière à former des rejetons (*plantaria*), qui, sans être d'abord séparés de la tige principale (*viva*), prennent racine dans le sol où croit cette tige, et le sol, ainsi, leur devient propre (*sua*).

29. Le poète insiste sur ce point important, que certains arbres ont besoin d'être entourés de la terre où croit la tige principale. Il ajoute qu'à ce prix quelques-uns se passent de racines formées comme on vient de l'indiquer, et qu'en les remettant dans le même sol (*referens*), celui qui taille les bontures peut sans risque employer les branches du sommet (*summum cacumen*). Wunderlich explique *referre* comme s'il y avait *repositare*, mais ce sens est désapprouvé par les principaux éditeurs modernes.

30-31. Description du moyen de reproduction partielier à l'olivier (Servius ajoute au myrte), et d'après lequel des fragments de l'arbre dépourvus de toute végétation (*caudice*), et même desséchés (*sicco ligno*), font naître de nouveaux rejetons.

32. Ce vers et les deux suivants traitent des effets de la greffe. — *Impune*, sans dommage pour l'arbre

33. *Vertere*, dans le sens neutre, équivalant à *se vertere*.

34. *Ferre a pour sujet pirum*. — Voss, Wagner et Wunderlich supposent, avec Heyne, que dans ce passage il faut entendre que les prunes, au moyen de la greffe, croissent sur le cornouiller. *Corna* désignerait alors, contre l'usage, l'arbre et non le fruit, comme plus bas, v. 426, *poma* remplace *pomi*; *lapidosa* est une épithète amenée par l'idée du noyau très-dur qu'enveloppe le fruit, et Columelle, X, 15, l'emploie aussi pour le prunier, *lapidosa poma pruni*; *rubescere prunis* s'expliquerait par une allusion aux prunes dont la couleur est rouge (« *purpurea pruna*, » Plin., II, N. XV, 13); enfin *prunis* serait un ablatif de manière. Toutefois cette substitution de *cornu* à *corni* est unique; l'idée de *rubescere* s'applique plutôt aux fruits du cornouiller qui, suivant Plin., II, N., XVI, 26, 43, sont d'abord blancs, puis couleur de sang, changement de nuance indiqué par le verbe inchoatif. Les anciens d'ailleurs semblaient faire des cornouilles quelque estime: on les conservait comme des olives (Columelle, XII, 10, 2; Plin., II, N. XV, 26, 31; Ovide, *Métam.* VIII, 666). Il faut donc entendre, d'après Forbiger et Ladewig, que les fruits du cornouiller (*cornu*), par l'effet de la greffe, rougissent sur les pruniers (*prunis*, datif ou ablatif de *prunus*). Le premier de ces sens semble plus conforme à nos habitudes, le second est exigé par la grammaire, et pour cette raison il est seul admissible.

Quare agite o, proprios generatim discite cultus, 35
 Agricolæ, fructusque feros mollite colendo,
 Neu segnes jaccant terræ. Juvat Ismara Baccho
 Conserere, atque olea magnum vestire Taburnum.
 Tuque ades, inceptumque una decurre laborem,
 O decus, o famæ merito pars maxima nostræ, 40
 Mæcenas, pelagoque volans da vela patenti.
 Non ego cuncta meis amplecti versibus opto,
 Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
 Ferrea vox. Ades et primi lege litoris oram;
 In manibus terræ : non hic te carmine ficto 45
 Atque per ambages et longa exorsa tenebo.

35. *Generatim*, selon les diverses espèces; comme s'il y avait *proprius singulis generibus*. Cet adverbe est familier à Lucrèce, de qui ce passage semble imité.

36. Lucr. V, 1368 : « Fructusque feros « mansuescere terram Cernebant indul-
 a gendo blandeque colendo. »

37. *Neu* ne s'emploie ordinairement que lorsque *ut* ou *ne* se trouve dans le membre de phrase précédent. Il y en a quelques exemples lorsque le premier membre de phrase est un impératif comme ici (*Æn.* IX, 234), ou un subjonctif (*Æn.* VII, 265; VIII, 582; Horace, *Odes*, I, 2, 50). Virgile conseille au laboureur de ne laisser aucune terre sans culture (*seguem jacere*), et l'avertit que les hauteurs où le blé ne peut croître se couvrent souvent de vignes et d'oliviers, comme l'*Ismarus* (au pluriel *Ismara*), montagne de Thrace, et le *Taburnus*, situé sur les confins de la Campagne et du Samnium, aujourd'hui le *Taburno*.

39-46. Ladewig propose, par une transposition très-ingénieuse, et d'ailleurs d'accord avec Ilanow (*Schedæ Criticæ*, 1864), de reporter ces vers après le huitième, dans l'ordre suivant : 39, 40, 42, 41, 43, 41, 45, 46. Dans le vers 41, *dare* serait substitué à *da*. Mais Conington (*The Journal of Philology*, t. I) et von Leutsch (*Philologischer Anzeiger*, 1871, p. 121, 122) combattent ce reniement. La transposition aurait le défaut de placer successivement l'invocation à Bacchus et celle qui est

adressée à Mécène, et de détruire le mouvement pathétique qui donne aux lignes sur l'Ismare et le Taburnus toute leur valeur. Virgile, qui place le nom de Mécène dans chacun de ses livres, mais qui le met au commencement seulement dans le premier et le dernier, n'a pas inséré ici que quand il en vient aux préceptes. Il engage son protecteur, par une métaphore poétique, à s'embarrasser avec lui. Et ce voyage sera sans danger, parce qu'on n'entrera pas dans la mer immense de tous les détails, et qu'on ne quittera pas la vue du rivage. Il peut donc, d'une aile légère, *volans*, e.-à-d. avec confiance, se laisser aller à cette entreprise.

43. Cf. Homère, *Il.*, II, 489, 490; Lucrèce, VI, 840, éd. Lachmann, d'après un passage de Servius (*ad Æn.* VI, 625); enfin, Hostius (Macrobe, *Sat.* VI, 3, 6; Weichert, *Poet. Latin. Reliq.* p. 15) : « Non, « si mihi linguæ Centum, atque ora sient « totidem, vocesque liquate. »

45. *In manibus* (ἐν γαστέρι, Apoll. Rh. I, 1113) équivalant à tout près. La terre est, en effet, tout près de celui qui rase le rivage; et le sol dont la culture est le sujet du poème (*terræ*) est sous les yeux de Mécène. Aussi, le poète ne s'occupera-t-il pas de récits où l'imagination ait une grande part (*fictum carmen*) et qui exigent de longs détours et de longs préambules (*ambages, longa exorsa*). Cf. Lucrèce, VI, 1079 : « Nec tibi tam longis opus est ambages usquam. »

Sponte sua quæ se tollunt in luminis oras,
 Infecunda quidem, sed læta et fortia surgunt;
 Quippe solo natura subest. Tamen hæc quoque, si quis
 Inserat aut scrobibus mandet mutata subactis, 50
 Exuerint silvestrem animum, cultuque frequenti
 In quascumque voles artes haud tarda sequentur.
 Nec non et sterilis, quæ stirpibus exit ab imis,
 Hoc faciat, vacuos si sit digesta per agros:
 Nunc altæ frondes et rami matris opacant, 55
 Crescentique adimunt fetus, uruntque ferentem.
 Jam quæ seminibus jactis se sustulit arbos,
 Tarda venit, seris factura nepotibus umbram,

47. *Quæ* ; neutre pluriel qui désigne les produits de la végétation arborescente, sujet de ce chant. — *In luminis oras* est la leçon primitive du *Mediceus* ; elle a été corrigée en *auras*, que portent quelques autres manuscrits. Cette formule est familière à Ennius et à Lucrèce.

48. Virgile veut dire que ces arbres ne produisent point de fruits dont on puisse tirer parti (*infecunda*), mais se couvrent d'une végétation luxuriante (*læta*) et sont d'un tempérament robuste (*fortia*).

49. *Natura*, les principes naturels qui favorisent la croissance des arbres. — *Subest* équivalait à *inest latenter*. Cf. Lucrèce, III, 274 : « Latet hæc natura subestque, » et Quintilien, *Inst. orat.* X, 2, 11.

50. *Mutata*, modifiés par la greffe (*inserat*), comme *mutatam pîrum*, v. 33. Quelques éditeurs pensent que ce terme indique la transplantation. Mais ce sens est contenu dans les mots *scrobibus mandet subactis*. — *Subactus*, préparé par la culture. Cf. Cic. *de Senect.* 15, 51.

51. *Exuerint*. Le futur antérieur équivalait ici à peu près au futur simple. Toutefois, il ajoute à l'idée marquée par le futur celle de possibilité plutôt que d'une certitude absolue (Madvig, *Lat. Sprachlehre*, § 380) ; c'est pourquoi Virgile, avant d'affirmer leur docilité à se prêter à ce qu'on exigera d'eux, impose une nouvelle condition : *cultu frequenti*.

52. J'ai suivi la leçon du *Cod. Medicus*, avec Ribbeck et Ladevig ; les autres éditeurs adoptent *coæcæ* que fournissent les

autres manuscrits. — *Artes*, combinaisons de culture.

53-56. *Nec non et* marque la transition à un nouveau précepte. — *Sterilis* ; entendez *arbos*, exprimé v. 57. — *Quæ stirpibus*, etc. ; Cf. v. 17, 18, 19. — *Hoc faciat*. Avec Ribbeck et Ladevig, j'adopte la leçon primitive du *Cod. Mediceus*. Quelques commentateurs veulent qu'il y ait ici, dans la pensée du poète, une affirmation précise qui réclame le futur *faciet*, leçon vulgaire, qui est celle de Servius et du correcteur du *Cod. Mediceus*. Mais je ne puis m'empêcher de croire qu'il n'y a pas une affirmation plus précise que plus haut (v. 51), et l'explication qu'il faut donner du futur antérieur, *exuerint*, m'oblige à conserver le subjonctif *faciat*. — *Faciunt agri*, c'est un sol libre où le rejeton peut jouir de l'air et de la lumière, sans que la tige principale, comme il arrive avant que la transplantation ait eu lieu *nunc*, lui enlève ses fruits ou du moins les principes qui contribuent à les faire naître (*fetus*), et stérilise ainsi ses efforts pour produire. Les deux participes présents *crescenti*, *ferentem*, servent précisément à indiquer ici qu'il y a effort pour croître et pour produire, plutôt que croissance et production effective.

57. *Jam*, formule de transition. — *Seminibus jactis*. Virgile passe aux arbres qui doivent leur naissance à la main de l'homme. Remarquez la différence entre cette expression et *posito semine*, v. 14.

58. *Tarda venit* s'oppose à *læta et fortia surgunt*, v. 48.

Pomaque degenerant sucos oblita priores,
Et turpes avibus prædam fert uva racemos.

66

Scilicet omnibus est labor impendendus, et omnes
Cogendæ in sulcum ac multa mercede demandæ.

Sed truncis oleæ melius, propagine vites
Respondent, solido Paphiæ de robore myrtus;
Plantis et duræ coryli nascuntur, et ingens

65

Fraxinus, Herculeæque arbor umbrosa coronæ,
Chaonitque patris glandes, etiam ardua palma
Nascitur, et casus abies visura marinos.

59. *Oblita*. Des sentiments sont prêtés aux arbres par cette personnification des êtres inanimés. *Proles, mater*, etc., nous en ont plus haut offert divers exemples.

60. *Uva* désigne ici la vigne, mais la vigne provenant des grains semés de la grappe. Les Romains employaient ce procédé de reproduction, et amélioraient ensuite les ceps par la greffe. Cf. Cic. *de Senect.* 15, 52; Plin. *H. N.* XVII, 19, 10; Caton, *de R. R.* 41; Colum. IV, 29; Pallad. XIV, 2. — *Turpes racemi*, selon Heyne, veut dire *squalidi, rugosi*; selon Forbiger, *uva duræ, acidæ*; *turpis* se rapporte également à l'apparence et au goût, et désigne ces grappes mal venues que produit la vigne sauvage.

61. *Scilicet*, particule affirmative, appelant mieux l'attention sur la recommandation qui vient après. Ce vers et le suivant renferment un précepte général, dont les applications particulières sont développées à partir du v. 63. — *Omnibus* et *omnes* représentent toutes les espèces dont il est question plus bas.

62. *Cogere in sulcum*, c'est transplanter les arbres et les disposer en les alignant dans des fosses régulièrement creusées. Cf. v. 24 et v. 54. — *Multa merces* équivaut à *multus labor*; c'est le prix du travail pour le travail lui-même.

63. *Truncis*, ablatif, doit être expliqué comme s'il y avait *ex truncis*; cf. v. 30 et 31. — *Propagine*. Cf. v. 26.

64. *Respondent*. Terme propre à l'agriculture. Il signifie (même sans régime exprimé au datif) répondre à l'attente, couronner les efforts, et, par suite, prospérer. — *Solido de robore*, c'est-à-dire, si l'on

plante une branche forte et solide; cf. v. 25. Ici la préposition est exprimée, et rattache ce régime à l'idée que représenterait *natur.*

— *Paphiæ*, parce que le myrte était consacré à Vénus. Or, Aphrodite, la divinité correspondante chez les Grecs, avait un temple célèbre à Paphos, ville de l'île de Chypre. Paphos était d'ailleurs fameuse par ses forêts de myrtes (Preller, *Griechische Mythologie*, I, p. 271; *Römische Mythol.* p. 192, 329, 386, 389, 395). — *Myrtus*, pluriel de la quatrième déclinaison. Catulle en donne un autre exemple, LXIV, 89. Ailleurs, Virgile emploie la deuxième déclinaison. Cf. *Bucol.* VII, 6.

65. *Plantæ*. Ce sont les surgenons produits naturellement ou artificiellement. — *Et duræ*. M. Ribbeck adopte la leçon *ceduræ*; quelques manuscrits ont *eduræ*, et Servius signale cette leçon, déjà connue de son temps. Mais ici la construction de la phrase appelle la conjonction. L'adjectif *edurus* se trouve d'ailleurs, *G.* IV, 145.

66. *Herculeæ*, etc., le peuplier. Hércule se couronna du feuillage de cet arbre quand il arracha Cerbère des enfers; cf. *Bucol.* VII, 61.

67. *Chaonius pater*, Jupiter adoré à Dodone. Cette ville était située dans le pays des Molosses. Mais ici la Chaonie est prise pour l'Épire entière, dont elle était une partie, ainsi que la Molosside. — *Patris*. Cet emploi de *pater* avec une simple épithète pour désigner un dieu est très-rare. Cependant Virgile a écrit, *Æn.* VIII, 554, *pater Lænius*. — *Glandes*; le fruit pour l'arbre, le chêne.

68. *Nascitur*, sous-ent. *plantis*. — *Casus abies*, etc. Le sapin est propre à la construc-

Inseritur vero et nucis arbutus horrida fetu,
 Et steriles platani malos gessere valentes ; 70
 Castaneæ fagus, ornusque incanuit albo
 Flore piri, glandemque sues fregere sub ulmis.
 Nec modus inserere atque oculos imponere simplex.
 Nam qua se medio trudent de cortice gemmæ,
 Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso 75
 Fit nodo sinus : huc aliena ex arbore germen

tion des navires, et surtout des mâts de navire, ἐλάτη νουπιηγήσιμος. Plusieurs interprètes prétendent que le chêne, le palmier, le sapin ne se reproduisent pas par surgeons. Il faut au moins admettre que les anciens le croyaient; cf. Pline, qui l'admet pour l'espèce de chêne nommé *æsculus*, II. N. XVII, 20, 34; Palladius, April. c. 5, 2.

69. Le *codex Medicæus* écrit : *Inseritur vero et fetu nucis arbutus horrida*, mais avec un signe de renvoi qui replace *fetu* à la fin du vers. La transposition existait du temps de Servius, qui signale ce vers comme dactylique, c.-à-d. hypermètre. Quelques manuscrits mettent *ex* pour *et*. Mais, outre l'indication certaine du *Medicæus*, dont il faut tenir compte, s'il était hypermètre, ce vers serait le seul en contradiction avec l'usage constant de Virgile, qui termine les hypermètres par un spondée suivi de la particule *que* élidée sur le vers suivant, et deux fois seulement par un spondée suivi d'une syllabe terminée par *m* élidée (*G.* I, 295; *Æn.* VII, 160); enfin, Virgile est le seul poète qui ait osé finir la phrase après un vers hypermètre, et il ne s'est accordé cette licence que trois fois (*Æn.* IV, 629; VII, 470, et X, 895). Voy. Lucien Muller, *De re metrica*, Lat. Poet., p. 294, 295. — *Horrida*, à l'écorce rugueuse. — *Fetu* est un ablatif : on greffe le noyer sur l'arboisier. Le verbe *inserere* se construit d'ailleurs aussi avec le datif, et on pourrait dire : *inserere nucem arbuto*, comme *inserere arbutum fetu nucis*.

70. *Steriles*, parce qu'ils ne portent point de fruits. — *Gessere*; par suite d'habitude, comme *incanuit* et *fregere*. — *Valentes* s'oppose à *steriles*.

71-72. Texte qui a donné lieu à de grandes controverses. Le *Medicæus* écrit

fagos, leçon que Servius signale aussi dans son exemplaire; mais il est étrange que l'on greffe le hêtre sur le châtaignier. De là des conjectures nombreuses. Voici les principales, dont quelques-unes remontent à Servius lui-même : *St. pl. mal. gess. vul.*, *castaneæ fagus*; *ornusque*. Il y aurait alors hypallage et *castaneæ fagos* serait pour *castaneus fagi* avec hiatus, ou *fagus*, en admettant que ce soit un nominatif pluriel de la quatrième déclinaison. — Scaliger suppose qu'il y a la erreur de copiste, et écrit *castaneas fagus*. Dès le temps de Servius, quelques-uns voulaient que *fagos* fût un nominatif singulier à forme grecque allongé par la rencontre de sa dernière syllabe avec la césure. On construirait alors : *Fagus (incanuit flore) castaneæ, ornusque*, etc. Forbiger et Dubner adoptent à peu près cette explication, mais ils croient que *fagos* est un nomin. pluriel. A mon avis, *fagos* est, comme le pense Scaliger, une erreur du copiste, entraîné par le mouvement du vers précédent, et prêtant un rejet à Virgile. J'hésite à faire de *fagus* un pluriel, la liaison *que* naissant mal en pareil cas deux nombres différents, et avec Ladowig j'écris *fagus*, singulier, mais perdant sa quantité brève à cause de la césure qui suit. — *Glandemque sues*, etc., parce qu'on greffe le chêne sur l'orme.

73. *Inserere*. L'infinitif pour le gérondif, échange de formes fréquent chez les poètes. D'ailleurs, dans les phrases de ce genre, l'infinitif doit être considéré comme le sujet du verbe substantif, dont *modus* est l'attribut. Voyez Gantrelle, *Grammaire latine*, § 160, 2, 2°. *Inserere*, entrer en greffe; *oculos imponere*, enter en écusson.

74-77. A l'endroit (*nodus*) où les bourgeons (*gemmæ*) font éclater la pellicule

Includunt udoque docent inolescere libro.
 Aut rursum enodes trunci rescantur, et alte
 Finditur in solidum cuneis via, deinde feraces
 Plantæ immittuntur; nec longum tempus, et ingens 80
 Exiit ad cælum ramis felicibus arbos,
 Miraturque novas frondes et non sua poma.
 Præterea genus haud unum, nec fortibus ulmis,
 Nec salici lotoque, neque Idæis cyparissis;
 Nec pingues unam in faciem nascuntur olivæ, 85
 Orchades, et radii, et amara pausia bacia,
 Pomaque et Alcinoi silvæ; nec sureulus idem
 Crustumis Syriisque piris gravibusque volemis.

(*tunica, liber*) placée sous l'écorce supérieure (*cortex*), qu'ils écartent à son tour (*trudunt*), on pratique une légère cavité (*sinus*), où l'on introduit (*includunt*) un bourgeon (*germen*), pris à un autre arbre; et qui s'implante et se développe avec de nouvelles propriétés (*inolescit*) dans la pellicule que la sève rend humide (*adus*).

78-80. Ici est décrit le procédé de la greffe ordinaire. — *Enodes trunci* s'oppose à *gemma* et *nodus*. — *In solidum*, à l'endroit où le tronc est uni et ne présente aucune aspérité due au développement de branches nouvelles, qui rendent l'écorce plus tendre. — *Plantæ*. Ce sont des rameaux, délicats, il est vrai, mais déjà formés. Ce mot s'oppose à *gemma*. — *Nec longum tempus, et*. L'absence du verbe *est* et l'emploi de la conjonction *et* ainsi construite marquent la rapidité avec laquelle se produit le phénomène qu'indique ici Virgile (Wagner, *Quest. Virgil.* XXXV, 6).

81. *Exiit*. Leçon du *Mediceus* et des *Bernenses*. Le *Gallianus* a *exiit*, admis par Ribbeck. Haupt et Ladewig acceptent *exiit*, d'après la doctrine que Lachmann a exposée (*Comm. in T. Lucretium*, p. 206, 207, 208, 210), à savoir que, dans les parfaits *it*, *petiit* et leurs composés, la dernière syllabe est toujours comptée comme longue par les poètes latins. Cette doctrine est contredite par Wagner, *Lectiones Virgil.* p. 316 et suiv. et par Conington. Voyez surtout l'*Excursus* de celui-ci à la fin du second livre des *Georgiques*, où il montre que les manuscrits ont presque tou-

jours le double *i*. — *Rami felices*. Ce sont les *feraces plantæ* quand elles ont grandi.

82. Servius lisait *miratur* *estque*, et le *Mediceus* a : *Miratur* *q*. Cette leçon a dû avoir pour origine la consonnance avec *novas* et le désir de mettre le second verbe au parfait comme le premier. Mais le correcteur antique du *Mediceus* l'a déjà rejetée, et Virgile met souvent le second verbe au présent, quoique le premier soit au parfait, lorsque la seconde action est la conséquence de la première.

83. *Genus haud unum*. Chaque espèce se subdivise à son tour.

84. *Lotoque*. Il s'agit ici de l'arbre que nous appelons le jujubier, et qui est celui dont Homère vante le goût exquis, *Odyssee*, IX, 92 et suiv. — *Idæis*, du mont Ida, en Crète, d'où les cyprès furent apportés à Tarente, puis répandus dans toute l'Italie. Cf. Pline, II. V. XVI, 33, 40. — *Cyparissis*; forme grecque de ce mot, qui se rencontre encore, *Æn.* III, 680.

86. *Orchades* ou *orchites*, olives ovales; *radii*, olives allongées; *pausia* (nom. fém. sing.), olive d'où l'on tire l'huile. Caton, 6, Varron, I, 24, Columelle, V, 8, Pline, II. V. XV, 3, 5, Macrobe, *Saturn.* II, 16, énumèrent un grand nombre d'espèces.

87. *Pomaque*, etc. Ce sont les fruits de tout genre produits par les arbres. — *Alcinoi silvæ*. Cf. Homère, *Odyssee*, VII, 112 et suiv. Les jardins d'Alcinoüs étaient passés en proverbe dans l'antiquité.

88. *Crustumis*; adjectif dérivé du nom d'une ville de Sabine, située non loin du

Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
 Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos ; 90
 Sunt Thasiæ vites, sunt et Marcotides albæ,
 Pinguibus hæ terris habiles, levioribus illæ,
 Et passo Psithia utilior tenuisque Lageos,
 Tentatura pedes olim vineturaque linguam ;
 Purpureæ, preciæque, et quo te carmine dicam, 95
 Rhætica ? nec cellis ideo contende Falernis.
 Sunt et Aminnæ vites, firmissima vina,

confluent du Tibre et de l'Alia. Elle est appelée, par Virgile (*En.* VII, 631) *Crustumeri* ; par T. L. (III, 12) *Crustumeria* ; par Pline *Crustumerium* ; par Silius (VIII, 366) *Crustumium*. De cette dernière forme est tiré l'adjectif ici employé par Virgile. La forme *Crustumerinus* et *Crustuminus* est plus usitée. Sur cette espèce de poire cf. Colum. V, 10, 18, Pline, *H. N.* XXIII, 7, 62. — *Folenis*, adjectif dérivé de *vola*, panne de la main ; *volena pira*, grosses poires qui remplissaient la main, en grec $\gamma\lambda\upsilon\sigma\pi\lambda\eta\theta\acute{\epsilon}\alpha$. Cf. Pline, *H. N.* XV, 16, Colum. V, 10, 4.

89. *Arboribus*, les arbres auxquels on enlaçait la vigne. — *Vindemia*, la vendange, le raisin. C'est une manière de dire que le vin d'Italie diffère des vins grecs.

90. *Methymnæo*. Méthymne est une ville de l'île de Lesbos.

91. *Thasiæ*. Thasos est une île de la mer Égée, en face de la Thrace. — *Marcotides albæ*. Près du lac Marcotis, en Égypte, croissaient des vignes estimées. *Albæ*, selon Servius, signifie qu'il y avait des vignes de plusieurs sortes, et que Virgile recommande celles dont le raisin était blanc.

92. Ce vers renferme un conseil pour ceux qui voudraient acclimater en Italie des espèces étrangères. — *Hæ* ; entendez *Marcotides*, habitées aux terrains marécageux de l'Égypte ; *illæ*, c.-à-d. *Thasiæ*. — *Habiles* a ici le même sens que *apta*, *accommodata*.

93-94. *Psithia* et *Lageos* sont deux sortes de vignes cultivées en Grèce, dont on laissait sécher les grappes (*passæ uvæ*) avant d'en faire un vin qui prenait le nom de *passum* et qui était doux au goût, mais capiteux. Cette manière de traiter le raisin aide plus que tout autre procédé à tirer de ces vignes du profit (*utilior*). — *Tenuis*,

subtile, c.-à-d. dont le vin subtil s'insinue rapidement dans les veines et produit l'ivresse. — *Olim*, plus tard, lorsque le vin sera fait. Il n'est, en effet, question ici que des ceps à planter.

95. *Purpureæ vites*, dont le raisin est couleur de pourpre ; cf. Pline, *H. N.* XIV, 3, 4 ; Colum. III, 2, 1. — *Peciæ*, selon Servius, équivaient à *præcoquæ*, qui mûrissent plus tôt que les autres. Pline, *H. N.* XIV, 2, 4 : « *Peciæ* duo genera magnitudine « acini discernantur, quibus materies plura « rana uvaque ollis utilissima, folium apio « simile. »

96. *Rhætica*, espèce qui, selon Pline, croissait particulièrement sur le territoire de Vérone. C'était le crû préféré d'Auguste (Suétone, *in Octavio*, 77). Toutefois, Virgile donne un rang supérieur aux celliers (*cellis*) de Falerne, remplis d'un vin récolté au pied du mont Massique, en Campanie.

97. *Aminnæ* ; orthographe du *Mediceus*, que j'adopte avec Ribbeck. Ce vignoble était situé sur le territoire des Picentins. Philargyrus donne l'indication suivante : « *Aminæo* Aristoteles in *Politico* « hoc scribit, Thessalos fuisse, qui sue « regionis vites in Italiam transtulerint, at « que illis inde nomen impositum. » La *Politique*, telle que nous l'avons aujourd'hui, n'offre pas de passage qui puisse se rapporter à ceci. Il faut entendre les *Constitutions d'Aristote*, *Politie*, ouvrage perdu. Cf. Ch. Müller, *Fragments des historiens grecs*, t. II, p. 151. — *Firmissima vina*, selon Heyne, suivi par Dubner, veut dire : dont la renommée se maintient ; selon Forbiger et Ladewig : dont la qualité résiste à l'action du temps. Ce dernier sens est plus probable ; il est d'ailleurs confirmé, v. 100, par les mots *totidem dicere per annos*,

Tmolius adsurgit quibus et rex ipse Phœneus ;
 Argitisque minor, cui non certaverit ulla
 Aut tantum fluere aut totidem durare per annos. 100
 Non ego te, dis et mensis accepta secundis,
 Transierim, Rhodia, et tumidis, Bumaste, racemis.
 Sed neque, quam multæ species, nec, nomina quæ sint,
 Est numerus : neque enim numero comprehendere refert ;
 Quem qui scire velit, Libyci velit æquoris idem 105
 Discere quam multæ Zephyro turbentur arenæ,
 Aut, ubi navigiis violentior incidit Eurus,
 Nosse quot Ionii veniant ad litora fluctus.
 Nee vero terræ ferre omnes omnia possunt.

propriété des vins grecs, qui manquent jadis et qui manquent encore aujourd'hui à la plupart des vins italiens dont quelques-uns doivent être consommés sur place.

98. *Tmolius*, et non *Tmolus* et. Je prends la leçon du *Mediceus*, de Servius et de Probus. C'est le vin que l'on récolte sur les pentes du Tmolus, montagne de Lydie. Pour expliquer cet adjectif, auquel rien ne prépare, on sous-entend ordinairement *mons* ; ou l'on suppose que Virgile imite quelque poète grec qui sous-entendait *ὄρος* et pouvait ainsi employer le masculin. Je ne serais pas éloigné de croire qu'il faut sous-entendre *ree* devant *Tmolius*, comme il est exprimé devant *Phœneus*. Ce mot marque l'excellence du vin ; c'est dans ce sens que Lucilius, cité par Servius, a dit : *Χιός τε ὄρυζα τε*. — *Phœneus*, vin récolté sur le promontoire *Phœne*, dans l'île de Chios. — *Arsurgit quibus*, construisez *quibus adsurgit*. *Quibus* a pour antécédent *Amineæ vites* ; c'est un datif *commoli* ; cf. *Baccoliques*, VI, 66. Se lever pour faire honneur à quelqu'un est une marque d'infériorité.

99. *Argitisque minor* ; sous-ent. *vitis*. Il y en avait deux espèces. Quelques interprètes veulent que le nom d'*argitis* vienne de la ville d'Argos, d'où ce plant était originaire ; d'autres de ce que le raisin était blanc (*ἀργός*). — *Cui*. Les poètes emploient le datif au lieu de *cum* et l'ablatif avec les verbes qui marquent lutte contre quelque un ou quelque chose (Madvig, *Lat. Sprachlehre*, § 244, a. 3). — *Certaverit*, passé du subjonctif hypothétique : ne pourra lutter.

100. *Fluere*, se dit des raisins au moment où le vin s'est écoulé sous le pressoir ; c'est l'expression technique pour marquer le *rendement* de la vigne. Cf. Colum. III, 2 : « Vites minus fluunt. » *Certare* est dans cette phrase actif ; ce qui appelle l'infinitif *fluere* ; littéralement : avec laquelle aucune autre ne pourra lutter en s'efforçant de produire autant de vin, etc. Virgile aime cette tournure : « Neque vincere certo, » *Æn.* V, 194.

102. *Transierim*. Cf. v. 99, *certaverit*. — *Rhodia (vitis)*. Le vin de Rhodes s'employait dans les libations (*dis secundis*), et ces libations dans les repas avaient lieu au second service (*mensis secundis*). Cf. *Æn.* I, 723-737. — *Bumaste* ; espèce à gros grains dont le nom est tiré de deux mots grecs : *βούς*, *μαστίζ* (*bovis mamma*). Certains interprètes veulent pourtant que *βού* ne soit ici qu'un préfixe augmentatif, comme dans *βούπικτις*, *puer grandis*.

104. *Neque est numerus* équivaut à *neque enumerari potest*. Dans cette liste des vins célèbres de l'antiquité, Virgile n'a pas cité les vins de la Gaule, qu'il semble n'avoir pas connus. — *Neque enim refert*. La particule *enim* a ici une valeur confirmative comme en français ; et assurément il est sans utilité. Cf. Hand, *Tarsellinus*, II, p. 389.

107-108. Cf. Théocrite, XVI, 60 : Ἄλλ' ἴσος γὰρ ὁ μόχθος, ἐπ' ἄνοι κύματα μετρεῖν, Ὅσα' ἀνέμοιο ; χέρσονόε μετὰ γλαυκᾶς ἀλός ὄθει.

109. Cf. Lucrèce, I, 165 : « Nee fructus

Fluminibus salices crassisque paludibus alni 110
 Nascuntur, steriles saxosis montibus orni;
 Litora myrtetis lætissima; denique apertos
 Bacchus amat colles, Aquilonem et frigera taxi.
 Aspice et extremis domitum cultoribus orbem,
 Eoasque domos Arabum pictosque Gelonos: 115
 Divisæ arboribus patriæ. Sola India nigrum
 Fert hebenum; solis est turea virga Sabæis.
 Quid tibi odorato referam sudantia ligno
 Balsamaque et bacas semper frondentis acanthi?
 Quid nemora Æthiopum molli canentia lana? 120
 Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?

« idem arboribus constare solerent, Sed
 « mutarentur, ferre omnes omnia possent. »

110. *Fluminibus, paludibus, montibus*, selon Forbiger, ablatifs de lieu; selon Laddewig, datifs *commodi*.

112. On explique ordinairement *lætissima myrtetis* comme *seracissima myrtorum*, mais il serait peut-être difficile de trouver un exemple incontesté de *lætus* dans ce sens avec l'ablatif. J'aimerais mieux croire que *myrtetis* est un datif régi par *lætissima*. C'est l'expression *amantes litora myrtos* (G. IV, 124) retournée. Cf. Græsius Faliscus, *Cynég.* vers 1 : « Lætus « venantibus artes; » Val. Flaccus, 1, 30 : « Virtus haud læta tyranno; » Tac. II, 1, 71. « Læta primoribus. » — *Apertos*, exposées aux rayons du soleil, la même chose a peu près que *apricos*; cf. v. 522.

113. *Bacchus*, la vigne.

114. Après avoir donné des exemples tirés des arbres connus en Italie, Virgile en indique d'autres empruntés aux arbres étrangers qui croissent sur des sols différents. — *Domitum*; même sens que *sabatam*, cultivé. *Extremis domitum cultoribus orbem* équivaient à *cultum in extremis partibus orbem*, par une inversion poétique.

115. *Eoas*, situé à l'Orient, de 7005, au-1010. — *Domos Arabum* est la même chose que *Arabiam*. — *Gelonos*, les Gélons, peuple de l'Ukraine, qui se tatouaient (*pictos*).

116. *Divisæ arboribus patriæ*. Expliquez *sua singulis arboribus patriæ assignata est*. *Divisæ* a ici à peu près le même sens que *diversæ*. — *India*. Cf. Plin., II, A, XII, 4,

8 : « Unam e peculiaribus Indiæ celebravit
 « hebenum, nusquam alibi nasci profes-
 « sus. Herodotus eam Æthiopiæ intellegi
 « maluit in tributis vicem regibus Persidis
 « e materia ejus centenas phalangas tertio
 « quoque anno pensitasse Æthiopus cum
 « auro et ebore prodendo. » Peut-être,
 toutefois, malgré ce témoignage, Virgile
 a-t-il entendu sous le nom d'*India* tous les
 pays de l'extrême Orient. Cf. G. IV, 293.

117. *Turea virga*, l'arbuste qui produit
 l'encens. Cf. Plin., II, A, XII, 14, 31 :
 « Virgis etiam turis ad nos commantibus,
 « quibus eredi potest matrem quoque te-
 « rete et enodi fruticare trunco. » — *Sa-
 bæi*. Cf. G. I, 57.

119. *Balsama*; le baume, appelé aussi
opobalsamum, sorte de gomme qui découle
 (*sudat*) des fentes de l'écorce du baumier.
 Le produit de l'arbre est ici pour l'arbre
 lui-même. Cf. Plin., II, A, XII, 25, 54.
 — *Acanthi* ne désigne pas l'herbe ordinairement
 ainsi appelée, mais un arbre épineux
 de l'Égypte (Plin., II, A, XIII, 9, 19;
 XXIV, 12, 67), peut être *Pacacia*. — *Ba-
 cas*. Terme générique pour désigner le
 fruit; car l'*acanthus* a des gousses et non
 des baies.

120. Le cotonnier. Plin., II, A, XIX,
 1, 2 : « Superior pars Ægypti, in Ara-
 « biam vergens, gignit fructum, quam
 « aliqui gossypion vocant, plures xylon,
 « et ideo lina inde læta xylina. »

121. *Ut*, etc. Cette proposition dépend
 de *referam*, déjà sous-entendu après *quid*
 du vers précédent. Seulement, il y a un

Aut quos Oceano propior gerit India lucos,
 Extremi sinus orbis, ubi aera vincere summum
 Arboris haud ullæ jactu potuere sagittæ ?
 Et gens illa quidem sumptis non tarda pharetris. 125
 Media fert tristes sucos tardumque saporem
 Felicis mali, quo non præsentius ullum,
 Pocula siquando sævæ infecere novercæ,
 [Miscueruntque herbas et non innoxia verba],
 Auxilium venit, ac membris agit atra venena. 130

changement de tournure. — *Tenuia*, dactyle. — *Fellera*.... *Seres*. Virgile veut parler de la soie. Jusqu'au temps de Justinien les anciens crurent que les vers à soie tissaient leurs fils sur les feuilles de certains arbres, d'où les Sères les détachaient. Cf. Pline, *H. N.* VI, 17, 20 : « Seres lanicio silva-
 « rum nobiles perfusam aqua depectentes
 « frondium canitium. » Sur les Sères eux-mêmes, leur situation géographique et leur état social, malgré de nombreux récits (P. Mela, III, 7; Pline, *H. N.*, VI, 17, 20; Ammien Marcellin, XXIII, 6), on n'a que des idées assez confuses.

123. *Sinus*, apposition à *India*, se dit non-seulement de la mer, mais des terres que bornent, en y dessinant des contours sinueux, l'Océan ou de grands fleuves. Cf. Tacite, *Ann.* IV, 5 : « Ingens terrarum « sinus; » *Germ.* 29 : « Sinus imperii; » Pline, *H. N.* VI, 8, 8 : « Ingens in Medi-
 « terraneo sinus. » — *Aera summum*, le sommet de l'arbre, comme *cacumen*. Cf. Val. Flaccus, VI, 261 : « Summi.... ab aere « rami. »

124. *Arbor* ne désigne pas ici telle ou telle espèce, mais en général les arbres très-élevés qui existent dans l'Inde. Pline, *H. N.* VII, 2, 2 : « Arborea quidem (in « India) tante proceritatis traduntur, ut « sagittis superari nequeant. » — *Potuerè*, « parlait d'habitude. Cf. *G.* I, 49.

125. *Et*. La conjonction ainsi placée sert à déterminer les pensées qui forment comme une parenthèse par rapport à l'idée principale. — *Non tarda* équivalant à *strenua* : c'est une litote. La vigueur des archers indiens fait ressortir la hauteur des arbres dont ils ne peuvent atteindre la faite.

126. *Tristes*, acides, amers; *tardus sapor*,

goût qui persiste longtemps dans la bouche.

127. *Felix*, salulaire. Ce *felix malum* est le fruit du citronnier. Les anciens croyaient que cet arbre croissait seulement en Médie et en Perse. Pline, *H. N.* XII, 3, 7; XV, 13, 14. — *Præsentius*, joignez *auxilium* : plus efficace.

128. Cette idée du poison préparé par une marâtre est familière aux poètes latins. Cf. Ovide, *Mét.* I, 147. — *Infecere*, sous-entendu *veneno*. Cf. Tibulle, III, 5, 9 : « « Nec mea mortiferis infecit pocula « sucis Dexteræ, »

129. Vers probablement interpolé par quelque grammairien qui l'a pris dans un autre passage des *Georgiques*, III, 283. Toutefois Voss, Weichert et Jahn veulent le maintenir dans ce texte. Les manuscrits de Rome le portent, Servius l'interprète. Mais dans le *Codex Medicæus*, il ne se trouve que dans la marge inférieure. Avec Brunck, Heyne, Wagner et Forbiger, je crois qu'il met un trop grand intervalle entre *præsentius ullum* et *auxilium*. Brunck remarque justement qu'il convient beaucoup mieux au passage du livre III, où sont développés les détails de la préparation du poison, qu'à celui-ci, où l'idée du remède est la principale. La répétition seule du vers ne suffirait pas pour le faire rejeter; Virgile, comme Lucrèce, a souvent reproduit les mêmes idées avec quelques légers changements, ou même d'une manière tout à fait identique. Forbiger, *ad Ecl.* V, 37, donne la liste de ces vers répétés.

130. *Membris agit atra venena*, chasse le poison du corps. Pour ce sens de *ageie*, cf. *G.* III, 203 : « Spumas ager « ore cruentas. »

Ipsa ingens arbos faciemque simillima lauro
 (Et, si non alium late jactaret odorem,
 Laurus erat) : folia haud ullis labentia ventis ;
 Flos ad prima tenax ; animas et olentia Medi
 Ora fovent illo et senibus medicantur anhelis.

135

Sed neque Medorum, silvæ ditissima, terra,
 Nec pulcher Ganges atque auro turbidus Hermus
 Laudibus Italiæ certent, non Bactra, neque Indi,
 Totaque turiferis Panchaia pinguis arenis.
 Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem

140

131. *Faciem*, l'aspect. A. Gell. *Noct. Attic.* XIII, 30 (ed. Hertz) : « Non solum a in hominum corporibus, sed etiam in a rerum cuiusque modi aliarum *facies* dicuntur, » etc.

133. *Erat* pour *esset*. Cet emploi de l'indicatif pour le subjonctif, dans le sens conditionnel, est fréquent surtout chez les poètes et quelques prosateurs de l'époque qui a suivi celle d'Auguste, tels que Tacite (Madvig, *Lat. Sprachlehre*, § 348, d, *Ann.*). — Au lieu de *labentia*, on attendrait régulièrement *labuntur* ; mais dans les descriptions, les poètes remplacent souvent les verbes à un mode personnel par un participe ou un adjectif. Cf. Wagner, *Quæst. Virgil.* XXIX, 5.

134. Servius donne la leçon *apprima*. *Ad prima* se trouve dans les manuscrits ; même sens que *in primis*, c.-à-d. *maxime*, *valde*. — *Olentia* qualifie *animas* aussi bien qu'il se rapporte à *ora*.

135. *Fovent*, même sens que *curant*. Sur cet usage des peuples de la Médie et de la Parthie, cf. Plin. *H. N.*, XII, 3, 7. — *Illo* ; par le secours de cette fleur. — *Medicantur*. Il y a dans Virgile deux exemples de ce verbe dans le sens de *mederi*, avec un régime. Ici, il prend le datif de la personne ; *Æn.* VII, 756, l'accusatif de la chose. Seren. Sammonicus, XLVIII, 902, le construit avec le datif de la partie : « Tremulis medicantia membris. » — *Anhelis senibus*. On explique ordinairement ces mots par *senibus qui asthmate laborant*. J'aime mieux, avec Forbiger, entendre : *Anhelitui senum, spiranti fædo, qualis senum esse solet*. Le substantif *anhelitus* se prend dans le sens d'exhalai-

sons, odeur. Ovide, *De arte amandi*, I, 521 : « Nec male odorati sit tristis anhelitus oris. »

136. Ici commence l'épisode célèbre intitulé Éloge de l'Italie. Dans les anciennes éditions, on faisait de *silvæ* un nominatif pluriel, auquel *ditissima terra* servait d'apposition. Depuis Reiske on explique *terra Medorum, ditissima silvæ*. Cf. Manilius, IV, 754 : « Et molles Arabes, silvarum ditia regna. »

137. *Auro turbidus Hermus*. Cf. Martial, VIII, 78, 5 : « Turbato sordidus auro a Hermus. » L'Hermus, fleuve de Lydie, reçoit les eaux du Pactole.

138. *Certent*. Sur le régime de ce verbe, cf. plus haut, vers 99. — *Bactra*, Bactres, capitale de la Bactriane, alors soumise aux Parthes. De cette contrée comme de l'Inde, de la Panchaïe, île imaginaire située près de l'Arabie, et peut-être ici prise pour l'Arabie elle-même, on racontait des merveilles (cf. Horace, *Odes* I, 22, 8 : « Fa-bulosus Hydaspes. »). Voilà pourquoi Virgile les oppose à l'Italie. D'ailleurs lui-même a déjà énuméré plus haut toutes ces contrées, en signalant leurs productions.

139. Heyne croit que l'épithète de *pinguis* est due à la nature de l'encens, et explique : *Habens solum quod fert pinguitas*. Mais *pinguis* signifie plutôt ici fertile ; *turiferis pinguis arenis*, riche en terrains sablonneux qui produisent l'encens.

140. Cf. Lucrèce, V, 29 : « Et Diomedis a equi spirantes naribus ignem. » — *Hæc loca*, l'Italie. L'Italie n'est pas moins fertile et moins riche que la Colchide, et de plus elle est exempte des monstres que la tradition attribue aux régions orientales.

Invertere satis immanis dentibus hydri,
 Ñec galeis densusque virum seges horruit hastis,
 Sed gravidæ fruges et Bacchi Massicus humor
 Implevere; tenent oleæ armentaque læta.
 Hinc bellator equus campo sese arduus infert, 145
 Hinc albi, Clitumne, greges et maxima taurus
 Victima, sæpe tuo perfusi flumine sacro,
 Romanos ad templa deum duxere triumphos.
 Hic ver adsiduum atque alienis mensibus æstas:
 Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbor. 150
 At rabidæ tigres absunt et sæva leonum

141. *Satis dentibus* est un datif dépendant de *invertere*. Si l'on admettait en effet l'ancienne ponctuation, qui faisait de ces mots un ablatif absolu, il en résulterait que l'action de labourer (*invertere*) aurait suivi celle de semer, *satis dentibus* équivalant à *post dentes satus*. Le datif indique que l'action de semer a été le but auquel se terminait celle de labourer, et qu'elle a été postérieure. Ordinairement, on emploie dans des eas semblables le participe futur passif; mais comme l'action est entièrement passée par rapport au moment où il parle, le poète a pu mettre le participe passé. Expliquez comme s'il y avait : *ad serendos dentes, quales ab Jasone satus accepimus.* — *Hydri*. C'est l'hydre qui gardait la toison d'or. Cf. pour ces allusions Ovide, *Métam.* VII, 104-142.

143. *Bacchi Massicus humor*. Cf. v. 96.

144. Pour la coupe de ce vers, cf. Lucrèce, V, 202 : « Possedere; tenent rupes » vaste que paludes. » Le *Code x Mollicus* n'a pas dans sa leçon primitive le *que*, mis par la plupart des éditeurs après *oleæ*; il ne le porte que comme une correction postérieure faite à l'encre rouge au-dessus de la ligne. Cette particule doit être une addition des grammairiens pour soutenir la mesure. Mais elle est ici inutile, comme dans le vers de Lucrèce imité par Virgile, et *Phiatas* n'est pas sans exemple à cette place du vers et sur cette forme grammaticale. Cf. Wagner, *Quæst. Virgil.* XI.

145. Cf. *Æn.* IX, 53. Virgile emploie les mêmes expressions en parlant de Turnus : « Campo sese arduus infert. »

146. *Clitumne*, le Clitumne, fleuve d'Ombrie,

entre Pérouse et Spolète, aujourd'hui le *Clitunno*. Il se jette dans le *Topino*, qui lui-même porte ses eaux au *Chiascio*, affluent du Tibre. Les anciens croyaient que ses eaux avaient la propriété de rendre blancs les animaux qui s'y baignaient. Cf. Pline, *H. N.* II, 103, 106.

147. Dübner écrit *Victima sæpe, tuo*, et fait ainsi rapporter *sæpe* à *duxere*. Cette interprétation peut être soutenue, mais je me contente de la signaler, en préférant la manière de ponctuer habituelle. — *Sacro*. A la source du Clitumne, se trouvait un temple consacré au dieu du fleuve, et objet d'une vénération particulière. Pline le Jeune, *Lettres*, VIII, 8.

148. *Ad templa deum* désigne ici le Capitole. Les victimes marchaient devant le char du triomphateur, ce qui explique l'emploi de *ducere*. Sur tout ce passage, cf. Silius, IV, 547 et suiv. : « Et patulis » Clitumnus in arvis Candentes gelido per- » fundit flumine tauros. Sed tristes superi, » atque ingrata maxima cura Victima Tar- » peio frustra nutrita Tonanti. »

149. *Alienis mensibus*, dans les mois qui, en d'autres pays, n'appartiennent point à cette saison. Cf. Lucrèce, I, 181 : « Quod si de » nilo fierent, subito exorerentur Incerto » spatio atque alienis partibus anni. »

150. *Pomis utilis*, comme *apta pomis*, capable de porter des fruits. Il y a en effet, dans le sud de l'Italie, quelques espèces qui donnent deux fois des récoltes. Cf. Pline, *H. N.* XVI, 27, 50.

151. « Par ce mot *at*, Virgile veut dire que le climat d'Italie reuferme tous les avantages des pays chauds, sans en avoir

Semina, nec miseros fallunt aconita legentes,
 Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
 Squameus in spiram tractu se colligit anguis.
 Adde tot egregias urbes operumque laborem, 155
 Tot congesta manu præruptis oppida saxis
 Fluminaque antiquos subterlabentia muros.
 An mare, quod supra, memorem, quodque adluit infra?
 Annelacus tantos? te, Lari maxime, teque,
 Fluctibus et fremitu adsurgens Benace marino? 160
 An memorem portus Lucrinoque addita claustra
 Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
 Julia qua ponto longe sonat unda refuso
 Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?

les inconvénients. Ainsi, dit-il, nos arbres et nos troupeaux portent deux fois; mais, malgré la chaleur du climat, on n'y trouve ni poisons, ni serpents monstrueux. » (DE-LILLE.)

152. *Semina*, même sens que *sacula*, γέννη, races. Lucrèce, III, 741 : « Triste aconitum Seminium. » — *Nec miseros*, etc. C'est-à-dire que celui qui cueille des herbes ne risque pas de ramasser par mégarde des plantes vénéneuses : *aconita* étant ici l'espèce prise pour le genre.

153. *Rapere* équivalait ici à *celerime movere*. — *Tanto* appelle comme corrélatif *quanto in aliis regionibus*, qui est sous-entendu. Virgile ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de serpents en Italie; il prétend qu'il n'y a pas de ces reptiles énormes que l'on rencontre ailleurs.

155. Cf. *Æn.* I, 455 : « Artificumque a manus inter se operumque laborem. » — *Operum laborem* équivalait à *opera cum labore conditi*.

156. *Præruptis saxis* est ici un ablatif de lieu et non de matière. Traduisez : Sur des rochers escarpés.

157. *Subterlabentia*, coulant au pied. Quelques interprètes ont cru fausement qu'il s'agissait d'aqueducs ou d'égouts. Mais la préposition *subter* écarte l'idée de ce sens : les aqueducs sont en général des constructions élevées au moins à la hauteur des murailles, et *flumina* ne pourrait désigner, à moins de circonstances particu-

lières nettement exprimées, les eaux qui coulent dans les égouts. — *Antiquos*. L'antiquité des origines était un honneur auquel les anciens attachaient un grand prix. L'Italie est d'ailleurs remplie de villes dont la construction atteste une époque fort reculée.

158. *Quod supra*, sous-entendu *adluit*. C'est la mer Adriatique, l'autre est la mer Tyrrhénienne; elles portaient aussi le nom de *mare Superum* et *mare Inferum*.

159. *Anne* a le même sens que *an*. — *Lari*, vocatif de Larius, aujourd'hui le lac de Côme. Fabricius aurait voulu que l'on ponctuât : *Te, Lari, Maxime, teque*; et alors *Maxime* aurait représenté le lac Verbanus, aujourd'hui lac Majeur, le seul des grands lacs de l'Italie septentrionale dont Virgile ne parle pas. C'est demander à un poète trop d'exactitude géographique. D'ailleurs *te* n'est répété que deux fois; il n'est donc ici question que de deux lacs.

160. *Benace*, le lac de Garde. — *Fluctibus... adsurgens*. A cause de son étendue, il est exposé à des tempêtes semblables dans leur fureur à celles de la mer.

161-164. Le lac Lucrin était séparé de la mer par un cordon littoral assez large pour qu'un char y pût passer (Strabon, V, 4, 6), mais dans lequel la tempête ouvrait souvent des brèches. Agrippa construisit sur la langue de sable un môle (*addita claustra*) contre lequel la mer venait se briser avec grand bruit (*magnis stridoribus*), en s'indi-

Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
 Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
 Hæc genus acre virum, Marsos, pubemque Sabellam,
 Adsuetumque malo Ligurem, Volcosque verutos
 Extulit, hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
 Scipiadas duros bello, et te, maxime Cæsar,

170

gnant (*indignatum*) de ne plus pouvoir entrer à son gré. Le *Portus Julius* fut construit par Octave, appelé officiellement du nom de son père adoptif, *Julius Cæsar*, pour abriter sa flotte de guerre, l'an 37 avant J. C., au fond du golfe de Pouzzoles, dans l'anse de *Baiæ*. *Unde Julia*, c'est l'eau du *portus Julius*, situé un peu plus avant dans la mer, qui était repoussée par la digue (*ponto refuso*; sur le sens de *refundi*, cf. *Æn.* VII, 590). Cependant une ouverture faite dans la jetée laissait pénétrer la mer Tyrrhénienne (*Tyrrhenus æstus*), d'abord dans le lac Lucrin, puis dans le lac Averno (*Jretis Avernis*), qu'on unit au Lucrin par un canal. L'on avait ainsi, en arrière du *portus Julius*, deux bassins réservés aux plus petits navires (Strabon, *loc. cit.* εἰσπλοῦν δ' ἔχει πλοῖσι; ἐλαφροῖς, ἐνορμίσασθαι μὲν ἄχρηστον). Cf. Suétone, *in Aug.* 16 : « Portum Julium apud Baias, « immisso in Luerinum et Avernum mari, « effecit. » Plus tard, le port de Misène, situé entre *Bauli* et le promontoire Misène, un peu plus avant dans la mer que le *portus Julius*, devint la station ordinaire des flottes romaines. Aujourd'hui, l'Averne s'appelle encore *lago d'Averno*. Le Lucrin n'est plus qu'une plage marécageuse comblée par les mouvements volcaniques du sol. On explique ordinairement *unda Julia* par l'eau qui est derrière la digue. Mais je ne comprends pas comment on peut lui appliquer l'action exprimée par *sonat*. Suétone ne dit pas que les lacs Lucrin et Averno fussent réellement le *portus Julius*, et Strabon indique formellement qu'ils n'en étaient que des annexes très-secondaires. Voyez, pour la disposition des lieux, la carte spéciale du golfe de *Puteoli*, dans l'*Atlas antiquus* de Spruner.

165. *Hæc eadem*, l'Italie encore. — *Rivos*, comme dans le vers suivant *fluxit*, marque l'abondance des métaux précieux.

166. Pline, *H. N.* III, 20, 21 : « Metallorum fertilitate nullis cedit terris. Sed

« interdictum id veterè consulto Patrum
 « Italiæ pari jubentium. » Ainsi, au temps de Virgile, les exploitations n'avaient pas lieu; il n'en restait que le souvenir. De là les parfaits *ostendit, fluxit*. C'est surtout à l'époque de la puissance des Étrusques que le travail des mines fut le plus florissant. Ce passage est imité de Lucrèce, V, 1255 : « Manabat venis ferventibus in loea terræ
 « Concava conveniens argenti rivos et auri. »

167. La bravoure des Marses est attestée par Appien, *B. Civ.* I, 46 : Οὔτε Μάρσων οὔτε ἄνευ Μάρσων γενέσθαι θριάμβων. — *Pubem Sabellam*. Cf. Cic. *Pro Ligario*, 11 : « Possum fortissimos viros, Sabinos, totumque agrum Sabinum, florem Italiæ ac « robur reipublicæ proponere. » Les Marses habitaient autour du lac Fucin (*Abruzze ultérieure*), et avaient pour villes principales *Alba Fucentia* et *Marruvium*. Les poètes emploient quelquefois la forme *Sabelli*, qui désigne la race tout entière et a ainsi une signification plus étendue, au lieu de *Sabini*, terme qui ne s'applique qu'à la population comprise entre l'Anio, le Tibre, la Nera et le pays des Marses.

168. *Adsuetum malo*, accoutumé à la fatigue, à cause de l'âpreté de ses montagnes. Les Liguriens occupaient le littoral du golfe de Gênes, les crêtes de l'Apennin et la partie du versant septentrional qui s'étend jusqu'aux bords du Tanaro. — *Volcos*, peuple du Latium; *verutos*, armés du court épéu appelé *veru* (cf. *Æn.* VII, 665 : « veru sabellum »). Il n'y a que deux exemples de l'adjectif *verutus*, celui-ci et un autre de Grattius Faliscus, *Cynég.* 110. Pour ce motif, Juste Lipse voulait écrire *veruto*, en sous-entendant *adsuetos*.

169. *Decios, Marios*, etc., des hommes tels que Décius, Marius, etc.

170. *Scipiadas*. Cf. Priscien, p. 582 P., éd. Hertz : « Omnes minores Thesici Thesidas « Græci appellant, quod solent poete quocumque nostri imitari, unde Virgilius secundo « dum Græcam formam Scipiadas dixit. »

Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
 Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.
 Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
 Magna virum : tibi res antiquæ laudis et artis
 Ingredior, sanctos ausus recludere fontes,
 Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

175

Nunc locus arborum ingeniis : quæ robora cuique,

Cette forme se trouve déjà dans Lucrèce, III, 1032 : « Scipiadas, fulmen belli. » — *Bello* est un datif pour *ad bellum*. — *Cæsar*, Auguste.

171. *Extremis Asiæ victor in oris* ; hyperbole poétique. Après sa victoire sur Antoine et Cléopâtre, l'an 724 de Rome, avant J. C. 30, Octave s'avança jusqu'à l'Euphrate, passa l'hiver près de ce fleuve et y régla les affaires d'Asie. Ce passage a donc été retouché l'année même où Virgile, suivant l'opinion vulgaire, mit la dernière main aux *Géorgiques*.

172. Sous le nom des Indiens (*Indum*) sont désignés tous les peuples de l'Orient qui avaient suivi Antoine et Cléopâtre à la bataille d'Actium (*Æn.* VIII, 685-706) et que leur défaite avait réduits à implorer le pardon du vainqueur. Il yne croit que *imbellem* est ici une épithète qui caractérise la mollesse des nations orientales. Il vaut mieux, avec Voss, l'entendre par prolepse du découragement que le désastre d'Actium avait inspiré à ces peuples. — *Romanis arcibus*, c'est Rome même et ses sept collines (*arces*) ; cf. plus bas, v. 535. Il était de la politique d'Octave de faire croire qu'Antoine n'en voulait pas seulement à son pouvoir, mais à l'empire romain auquel il prétendait substituer l'empire d'Asie. Virgile exprime ici cette pensée ; cf. Horace, *Odes*, I, 37, 6-11.

173. L'Italie est personnifiée et invoquée comme une déesse. — *Saturnia tellus*. D'après une tradition expliquée en détail par Virgile (*Æn.* VIII, 319-329), Saturne, chassé de l'Olympe par Jupiter, se réfugia en Italie dans le Latium, ainsi nommé d'après la légende, de ce qu'il y trouva une retraite assurée, et y fit régner l'âge d'or. De son nom, l'Italie fut appelée terre de Saturne. En réalité Saturne était pour les anciens habitants du sol latin le dieu des semailles (*Saturnus* de *sati* ou *sation-lus*). Il était aussi le dieu des moissons,

de là sa faux ; quelques-uns veulent même qu'il ait été le dieu des vendanges, et par suite celui qui présidait à la plantation des arbres fruitiers. Il avait encore dans ses attributions l'art de fumer les terres, d'où l'épithète de *Sterculus* ou *Stercutus*. Au milieu de la confusion des légendes, Saturne devint un roi mythologique, de race divine, qui amicalement accueillit par Janus, s'établit sur le Capitole, et rassembla la population qui s'appela *Saturnienne*. Son règne est l'époque de la prospérité, de l'abondance et de la paix. De là les Saturnales, temps de liesse et de liberté. Quand les croyances grecques pénétrèrent en Italie, il se fit un mélange des idées relatives à l'antique dieu italien, et au Cronos des Grecs (Preller, *Römische Mythologie*, p. 408 et suiv.).

174. *Tibi*, en ton honneur. Ruddimann voudrait que ce mot fût explétif ; mais ce sens n'est pas admissible. — *Antiquæ laudis et artis*. *Artis* est un génitif et non un accusatif pluriel, comme le veulent quelques interprètes. Voss traduit heureusement : « Werke von alter Wind' und Kunst, » travaux honorés par les anciens et qui ont été pour eux l'objet d'une étude attentive. Le *codex Palat.* porte *artem*, admis par M. Kilsbeek.

175. *Ingredior* comme *aggredior*, j'entreprends. Priscien, p. 776 P, donne *aggredior*. — *Sanctos ausus*, etc. parce que Virgile était le premier poète latin qui chantât l'agriculture.

176. *Ascræum*, comme *Hesiodeum*. Hésiode était d'Asera en Béotie. Virgile ne veut pas dire qu'il imite Hésiode, mais que comme lui il traite pour la première fois un tel sujet parmi ses compatriotes.

177. *Arborum ingeniis*, les qualités des différents sols. — *Robora* équivalent à *virtus*. Il y a ici une tournure elliptique ; cf. v. 103 : « Nec nomina que sint, Est numerus. »

Quis color, et quæ sit rebus natura ferendis.
 Difficiles primum terræ collesque maligni,
 Tenuis ubi argilla et dumosis calculus arvis, 160
 Palladia gaudent silva vivacis olivæ.
 Indicio est tractu surgens oleaster eodem
 Plurimus et strati havis silvestribus agri.
 At quæ pinguis humus dulcique uligine læta,
 Quique frequens herbis et fertilis ubere campus 165
 (Qualem sæpe cava montis convalle solemus
 Despicere; huc summis liquuntur rupibus amnes,
 Felicemque trahunt limum) quique editus Austro
 Et filicem curvis invisam pascit aratris :

178. *Quæ sit rebus natura ferendis.* Sur l'emploi de ce participe futur passif au datif, voy. *G. I.*, 3. Expliquez : *Quæ natura sufficiat rebus ferendis, ea sit ut res ferantur, ita apta sit cuique rei ut feratur.*

179. Les terroirs et les collines sont personnifiés; de là *difficiles* et *maligni*, épithètes ordinairement appliquées à des personnes de cette manière.

180. *Tenuis*, trochée. Dans ce mot l'u tient le milieu entre la voyelle et la consonne et allonge ainsi la syllabe précédente. Cf. Lucien Muller, *De re metrica Poet. Latin.* p. 260.

181. *Palladia*. L'olivier était consacré à Minerve; cf. *G. I.*, 18. — *Gaudent*, comme *favet, aptæ sunt*, sont favorables, convenient. — *Vivacis*. Selon Pline, *H. N.* XVI, 44, 90, les oliviers peuvent atteindre un âge de deux cents ans. On en voit en Italie qui passent pour avoir aujourd'hui une antiquité plus reculée.

182. *Oleaster* est l'olivier sauvage. — *Tractu eodem*, ablatif de lieu.

183. *Plurimus oleaster* équivalait à *multi oleastri*.

184. Servius explique *uligo* par *terræ humor naturalis, ex ea nunquam recedens*.

185. *Ubere*, la richesse du sol. Cf. plus bas, v. 275; *Æn.* I, 531; VII, 262.

186. Avec Wagner, Ladewig et Forbiger, je fais commencer la parenthèse après *campus*; la proposition principale a trois membres : 1° *quæ pinguis*, etc., 2° *quique frequens*, 3° *quique editus*. — *Qualem*, etc., forme une ineise qui développe l'idée indiquée dans le second membre.

187. Heyne, Lachmann et quelques autres admettent *dispicere*, leçon offerte par plusieurs manuserits de second ordre. *Le Meliceus* donne *despicere* que je maintiens avec Wagner, Forbiger, Dübner et Ladewig. *Dispicere* signifierait reconnaître par un examen attentif. *Despicere* veut dire simplement : voir d'en haut; ce sens est plus naturellement déterminé par les mots *cava montis convalle*, d'où il résulte que celui qui regarde est placé sur des hauteurs et dirige ses yeux vers le pli de terrain enfoncé par ces hauteurs (*convallis*), et aussi par l'adverbe *sæpe*, qui témoigne que c'est un fait fréquent et qu'on peut observer sans une attention particulière. — *Huc*, c.-à-d. *in convallem*. — Dans *liquuntur*, la première syllabe est toujours longue, quoique dans *liquidus*, dont l'étymologie est la même, elle soit brève. Toutefois Lucrèce et Phèdre ont fait *li* commun dans *liquidus*. Cf. L. Müller, *De re metrica Poet. Latin.* p. 314.

188. *Felicem limum*, un limon fécondant. — *Austro*, datif, comme *versus austrum*, dans la direction de l'auster; *editus austro*, exposé au midi.

189. *Filicem*, la fougère. Quelques éditeurs ont proposé *silicem*. Mais la leçon des manuserits est appuyée par ce passage de Pline, *H. N.* XVII, 4, 3 : « Virgilius, « et quæ filicem ferat, non improbat viti-
 « bus. » — *Invisam aratris*, à cause de ses racines nombreuses et enchevêtrées; ce sol est le contraire de celui qui est appelé plus loin, v. 223, *patiens vomeris*.

Hic tibi prævalidas olim multoque fluentes 190
 Sufficiet Baccho vites, hic fertilis uvæ,
 Hic laticis, qualem pateris libamus et auro,
 Inflavit cum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
 Lancibus et pandis fumantia reddimus exta.
 Sin armenta magis studium vitulosque tueri, 195
 Aut ovium fetum, aut urentes culta capellas,
 Saltus et saturi petito longinqua Tarenti,
 Et qualem infelix amisit Mantua campum,
 Pascentem niveos herboso flumine cyenos;
 Non liquidi gregibus fontes, non gramina deerunt; 200
 Et quantum longis carpent armenta diebus,
 Exigua tantum gelidus ros nocte reponet.

190. *Hic (campus)*. — *Olim*, plus tard, il ne s'agit encore que du choix du sol; il faut plusieurs années pour que le plant devienne productif; c'est ce qui détermine l'emploi de cet adverbe qui indique une époque assez éloignée. — *Fluentes multo Baccho*, c.-à-d. *e quarum uvis vinum multum fluet*. Cf. v. 100.

192. *Pateris et auro*. C'est la figure appelée *hendyadyin*; ces mots équivalent à *pateris aureis*. Dans les libations on se servait des vins les plus généreux. Cf. *Bucol.* V, 71.

193. Les joueurs de flûte étrusques étaient employés ordinairement dans les sacrifices (Preller, *Römische Mythol.* p. 116). — *Pinguis*. Ces ministres d'un ordre inférieur étaient fort exigeants et fort adonnés à la bonne chère (T. L. IX, 30; Val. Max. II, 5, 4); de là leur embonpoint. Catulle, XXXIX, 11 : « *Obesus « Etruscus.* » — *Ebur*, c'est la matière dont la flûte était faite; cf. Prop. IV, 6, 8. Il y en avait de bois et d'os. Pline, II. N. XVI, 35, 66 : « *Sacrificæ Tuscorum tibiæ e « buxo, ludicæ vero loto ossibusque asini- « nis et argento.* »

194. *Reddere* s'emploie ici, parce que les sacrifices offerts aux dieux sont une dette payée. Selon Servius, c'était le terme consacré dont se servaient les prêtres. Pour l'explication du mot *fumantia*, voy. *Æn.* XII, 214, où l'opération du sacrifice est décrite en détail.

195. *Studium*, complétez *erit tibi*. — *Tueri*, même sens que *alere, pascere*, entretenir; cf. Grattius Faliscus, *Cynég.* 307. L'emploi de l'infinitif au lieu du gérondif est déterminé par une raison analogue à celle qui est indiquée plus haut, v. 73.

196. Les manuscrits donnent les uns *ovium fetum*, que j'ai adopté avec Ribbeck, Ladewig et Forbiger, les autres *ovium fetus*, qui ne se scande qu'au moyen de la transposition admise par Wagner, Dübner et Haupt. — *Urentes*. Cf. Pline, II. N. VIII, 50, 76 : « *Morsus caprarum « arbori exitialis. Olivam lambendo quoque « sterilem faciunt.* »

197. *Saturi*, fertile. Cf. Horace, *Odes*, II, 6, 10. — *Longinqua*, parce que Tarente est situé à l'extrémité méridionale de l'Italie.

198. *Infelix*; souvenir des malheurs qui ont inspiré les *Églogues* I et IX.

199. Cf. *Bucol.* I, 49; VII, 12 et suiv.; IX, 29.

200. *Deerunt*, sous sa forme complète, ou sous celle de *derunt*, est la leçon des principaux manuscrits, entre autres du *Palatinus* et du *Mediceus*.

201. *Longis* s'oppose à *exigua* qui est dans le vers suivant. Ces deux expressions désignent d'ailleurs la saison de l'été, où en effet les jours sont longs et les nuits courtes.

202. Le *Mediceus* porte *reponit*; mais le sens appelle *reponet* déterminé par les

Nigra fere et presso pinguis sub vomere terra,
 Et cui putre solum (namque hoc imitatur arando),
 Optima frumentis : non ullo ex æquore cernes 205
 Plura domum tardis decedere plaustra juvencis,
 Aut unde iratus silvam devexit arator
 Et nemora evertit multos ignava per annos,
 Antiquasque domos avium cum stirpibus imis
 Eruit ; illæ altum nidis petiere relictis ; 210
 At rudis enituit impulso vomere campus.
 Nam jejuna quidem clivosi glareæ ruris
 Vix humiles apibus casias roremque ministrat ;

autres futurs de la phrase. *Reponere* équivalait ici à *reparare*, faire renaître.

203. *Fere* équivalait à *plerumque*, et tombe sur le verbe sous-entendu de la proposition dont l'attribut est *optima*. — *Presso*, comme *impresso*, enfoncé dans la terre.

204. *Putre solum*, le sol remué, que le soleil et la pluie pénètrent facilement. Cf. Colum. X, 7 : « *Pinguis ager, putres æ glæbas resolutaque terga Qui gerit, et æ fossus graciles imitatur arenas.* » — *Igitur arando*, nous nous efforçons par le labourage de faire que le sol ait les qualités que désigne le terme *putre*.

205. *Æquor*, la plaine. Cf. G. I, 50.

206. *Decedere juvencis*, même sens que *deveni a juvencis* ; mais *juvencis* est au datif par une tournure imitée du grec. — *Tardis* marque à la fois la lenteur naturelle des bœufs et celle que leur impose le poids qui les surcharge. De là l'idée d'une récolte abondante.

207. *Aut unde*. Cette phrase se joint à la précédente par une ellipse. Complétez *non ullo ex æquore cernes*, etc. *QUAM ET TALIA*, *aut EX ILLO unde*. Virgile se laisse alors aller à la description du défrichement d'une forêt ; mais ce morceau est parfaitement à sa place dans le livre qui traite des arbres, des lieux plantés d'arbres et du parti qu'on peut en tirer. — *Iratus* ; parce qu'un sol fertile est occupé par des bois dont il a tiré longtemps peu de profit (*nemora multos ignava per annos*). — *Devexit* ; parce qu'il charrie les arbres abattus. L'action marquée par *evertit*, *eruit*, etc. précède celle qu'exprime *devexit* ; mais c'est une tournure familière à Virgile, qui,

au lieu des participes, emploie des verbes à un mode personnel semblable à celui du premier, et les unit tous par des conjonctions (Wagner, *Quæst. Virgil.* XXXIV, 3). Ainsi entendez ici comme s'il y avait : *Devexit evertens et eruens*.

209. Cf. Lucrèce, I, 18 : « *Frondiferasque domos avium* ; » Manil. II, 774, 777 : « *Ruit ecce nemus saltusque æ vetusti Procumbunt... Pellitur omne æ loco volucrum genus atque ferarum, Antiquasque domos et nota cubilia linquant* ; » Silius, V, 505-508.

210. *Altum*, sous-entendu, *aerem*.

211. *Enituit*. Plin. II. N. XVII, 5, 3 : « *Erit hæc optima... illa post vomerem æ nitescens.* » Cf. G. I, 153 : « *Interque æ nitentia culta.* » Une terre grasse récemment labourée présente des teintes brillantes. — *Rudis campus*, le sol vierge, neuf. — La quantité longue de la finale d'*enituit* est soutenue par la césure qui la suit, et la légère suspension du sens.

212. *Nam* sert de transition à une nouvelle description, celle des terrains maigres, et suppose l'ellipse suivante. Les espèces de sol précédemment indiquées sont fertiles ; il n'en est pas de même des autres ; mais le sont moins que les autres, les terrains dont la nature offre des caractères précisément contraires à ceux qui viennent d'être énumérés. En effet, etc. — *Glareæ clivosi ruris* équivalent à *rus glareosum et declive*, qui par conséquent ne retient point les eaux et est *jejunum*, c.-à-d. desséché.

213. *Humiles casias*. Cf. *Bucol.* II, 49. — *Roem (marinum)*, le romarin.

Et tofus scaber, et nigris exesa chelydris
 Creta negant alios æque serpentibus agros 215
 Dulcem ferre cibum et curvas præbere latebras.
 Quæ tenuem exhalat nebulam fumosque volucres,
 Et bibit humorem, et, cum vult, ex se ipsa remittit,
 Quæque suo semper viridi se gramine vestit,
 Nec scabie et salsa lædit robigine ferrum : 220
 Illa tibi lætis intextet vitibus ulmos,
 Illa ferax oleo est, illum experiere colendo
 Et facilem pecori et patientem vomeris unci.
 Talem dives arat Capua et vicina Vesevo
 Ora jugo et vacuis Clanius non æquus Aceris. 225

215-216. *Tofus* et *creta*, personnifiés par un artifice du style poétique, deviennent le sujet de *negant*, comme dans le célèbre passage de Catulle, IV : *Phaselus*... *At fuisse navium celerrimus*, le navire est personnifié. Le tuf et la craie prétendent qu'aucun autre sol ne fournit au même degré, c.-à-d., aucun sol autant que le tuf et la craie ne fournit, etc. — *Tofus* (c'est l'orthographe du *Mediceus*), le tuf, pierre spongieuse et friable, qui par cette raison même est rude au toucher (*scaber*). — *Chelydris* (χέλυς, ὄδιον), serpents amphibies et venimeux, à la peau dure. — *Dulcem cibum*. Ce sont des herbes ou des graines au suc empoisonné; cf. *Æn.* II, 471 : « Mala gramina pastus. »

217. *Quæ*, sous-entendu *terra*. Cf. Pline, *H. N.*, XVII, 4, 3 : « Quæ tenuis exhalat nebulas. » Lucrèce, V, 253 : « Pulvis veris exhalat nebulam nubesque vorantantis. »

219. Quelques textes portent : *Suo viridi semper* ; d'autres *suo semper viridis* ; mais j'ai suivi la leçon du *Mediceus* adoptée par Forbiger, Paldam, Ribbeck et Ladowig. *Semper viridi* est un développement de *suo gramine*. *Semper* se rapportant à l'adjectif *viridi* doit être placé avant et non après ; *viridis* n'est qu'une conjecture appuyée sur la leçon de rares manuscrits et qui ne sont que de second ordre. — *Suo*, comme *proprio*, naturel, non semé.

220. *Salsa*, corrosive.

221. On dit également *intexere ulmos*

vitibus (ablatif) et *intexere vites ulmis* (datif).

222. Le *Mediceus* porte *oleæ* ; le *Palatinus* et le *Romanus oleo*, ainsi que Nonius qui cite ce vers, 500, 23. *Oleo* est un datif et équivaut à *ad oleum*. Les adjectifs *ferax, secundus, fertilis, infecundus, sterilis*, etc., se construisent non-seulement avec le génitif, mais aussi avec le datif ou l'accusatif précédé de *ad* ou de *in*.

223. *Facilem pecori*, comme *facilem suppeditantem quæ apta sunt alendo pecori*. Tite Live, XXXIII, 17, a dit « *campus operi facili* » pour *in quo opera munimentorum facile fiunt*. — *Patientem vomeris*, qui laisse le soc s'enfoncer sans peine, et par conséquent, qui est capable d'être labourée et de produire du blé.

224. *Vesevo*, forme poétique du nom du Vésuve, employée par Val. Flaccus, IV, 507, et Stace, *Silves*, IV, 8, 5. *Vesevo* est ici adjectif.

225. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, VI (VII), 20 : « *Scriptum in quodam commentario repperi, versus istos a Vergilio « ita primum esse recitatos atque editos : ... Vesevo Nola jugo ; postea « Vergilium petisse a Nolanis, aquam uti « duceret in propinquum rus, Nolanos « beneficium petiti non fecisse, poetam « offensum nomen urbis eorum quasi in « hominum memoria sic in carmine suo « derasisse, oramque pro Nola mun- « tasse atque ita reliquisse : et vicina « Vesevo Ora jugo. Ea res verane an*

Nunc, quo quamque modo possis cognoscere, dicam.
 Rara sit an supra morem si densa requires
 (Altera frumentis quoniam favet, altera Baccho,
 Densa magis Cereri, rarissima quæque Lyæo),
 Ante locum capies oculis, alteque jubebis 230
 In solido puteum demitti, omnemque repones
 Rursus humum, et pedibus summas æquabis arenas.
 Si deerunt, rarum pecorique et vitibus almis
 Aptius uber erit; sin in sua posse negabunt
 Ire loca et scrobibus superabit terra repletis, 235

« falsa sit, non laboro; quin tamen melius suavisque ad auris sit ORA, quam « NOLA, dubium id non est. Nam vocalis « in priore versu extrema eademque in sequenti prima enoro simul atque junctudo « hiatus tractim sonat (ed. Hertz). » — *Fœcis*, désertée. — *Non aquus*, à cause de ses inondations fréquentes. Le Clanius, aujourd'hui canalisé, sous le nom de *Regi Lagni* (carte de l'Italie Méridionale par Petermann dans le *Haut-Atlas* de Stieler, 1864), baignait la ville qui porte encore le nom d'*Acerra*, à peu de distance de Naples. — *Arat.... ora.... Clanius*, les habitants de la contrée, des bords du Clanius labourent. C'est ainsi que nous avons vu *G. I*, 509 : « Hinc movet Euphrates. »

226. Le *Romanus* porte *quocumque*, leçon soutenue par Jahn; mais il faut sous-entendre *eam*, représentant l'espèce de sol décrite plus haut, ce qui est une ellipse fort forte. La plupart des éditeurs ont, d'accord avec le *Mediceus*, écrit *quo quamque*, sous-entendu *terram*.

227. Le *Romanus* porte *requiras*, adopté par plusieurs éditeurs; le *Mediceus*, *requires*. Le subjonctif introduirait ici une idée d'hypothèse pure, qui n'est pas dans le mouvement général de la phrase, et que viennent contredire les futurs *capies, jubebis*. — Construisez : *Si requires rara sit an densa supra morem*. — *Rara*, légère.

228-229. Ces deux vers forment une parenthèse; le second explique et développe plus complètement le premier. — *Lyæo*, un des noms de Bacchus, dérivé de *λύειν*, délier, parce qu'il brise toutes les chaînes. Aristide, I, p. 49 : Οὐδὲν ἄρα σῦτω

βεβαίως δεδῆσεται, οὐ νόσῳ, οὐκ ὀργῆ, οὐ τῶν οὐδὲ μὴ, ὁ μὴ οἶόν τ' ἔσται λῦσαι τῷ Διονύσῳ (Preller, *Griechische Mythol.* I, p. 556).

230. *Ante*, adverbe. — *Capies oculis* équivaut à *eliges et designabis*.

231. *Demitti alte*, comme *foli in altum*. — *In solido*, sous-entendu *loco*, dans un endroit où le sol est ferme.

232. *Arenas* ne désigne pas ici le sable, mais la terre devenue friable et légère, au moins momentanément, parce qu'elle a été remuée tandis que l'on creusait la fosse (*puteum*).

233. *Si deerunt*, e.-à.-d., si la terre remise dans le trou ne peut suffire à le combler. — *Rarum uber erit*, le terrain sera maigre, léger. — *Ubers* signifie ordinairement la fertilité du sol, mais ici c'est le sol même.

234. *Sua loca*, l'espace qu'elle occupait précédemment. — *Negabunt*. *Arenæ* est personnifié comme plus haut *fosas et creta*, v. 215. Le sujet de la proposition infinitive n'est pas exprimé; c'est là une tournure familière aux poètes latins, quand le sujet du second verbe est un pronom personnel qu'on peut aisément suppléer, et que ce pronom représente le sujet du verbe principal. Ce rapprochement explique l'ellipse Dutrey, *Gr. latine*, p. 417). C'est un procédé semblable à celui que dans les grammaires grecques on nomme attraction (Burnouf, *Méth. Gr.* p. 280).

235. *Superabit* peut s'entendre de deux manières: 1° dans le sens de *supereminere, extare*; cf. Stace, *Theb.* IV, 453 : « Quamquam infossus humo, superat tamen agger in auras Pincus; » 2° comme *superesse*; cf. *Bucol.* IX, 27.

Spissus ager ; glæbas cunctantes crassaque terga
 Expecta et validis terram proscinde juveneis.
 Salsa autem tellus et quæ perhibetur amara,
 Frugibus infelix (ea nec mansuescit arando,
 Nec Baccho genus aut pomis sua nomina servat), 240
 Tale dabit specimen : tu spisso vimine qualos,
 Cola que prelorum fumosis deripe tectis ;
 Hue ager ille malus dulcesque a fontibus undæ,
 Ad plenum calcentur ; aqua eluctabitur omnis
 Scilicet, et grandes ibunt per vimina guttæ. 245
 At sapor indicium faciet manifestus et ora

236. *Spissus*. Cf. plus haut v. 231, *densa*. — *Glæbas cunctantes*. Cf. *G.* I, 94. — *Crassa que terga*. Cf. *G.* I, 97.

237. L'épithète de *validis* est déterminée par la nature du sol qu'il faut labourer.

238. *Quæ perhibetur amara*, c.-à-d. *quam vulgo appellant amaram*. Le sens est le même que s'il y avait simplement : *quæ amara est*.

239. *Frugibus*, datif ; cf. plus haut v. 222. Quelques éditeurs font commencer la parenthèse avant *Frugibus*, ce qui n'est pas nécessaire au sens, et ce qui fait disparaître un rejet élégant. — *Mansuescit*. Cf. Lucrèce, V, 1366 : « Fructusque feros mansuescere terram Cernebant. » — *Arando*. Ce gérondif n'a pas le sens passif, mais équivalent à *cum quis eam arat*.

240. *Genus*, les qualités que le vin doit à son plant ; le vin que ce sol produit cesse d'être généreux. — *Sua nomina*, leur renommée, les qualités qui la leur ont procurée. Toutefois, comme *nomen* s'emploie dans ce sens au singulier plutôt qu'au pluriel, plusieurs interprètes veulent que *genus* et *nomina* soient entendus d'une façon plus simple et ils expliquent : la vigne y dégénère, les fruits n'y méritent plus les noms qu'ils portaient.

241. *Specimen*. Cf. Lucrèce, IV, 208 : « Hoc etiam in primis specimen verum esse videtur, Quam celeri motu rerum simulacra ferantur. »

242. *Qualos cola que prelorum*. La différence de sens est fort peu de chose entre *quali* et *cola* ; toutefois le sens du premier de ces mots est un peu moins précis que

celui de l'autre. *Quali*, ce sont des paniers d'osier employés à laisser passer le vin ou l'huile que l'on y mettait et à retenir le marc ; *cola* ce sont ceux de ces ustensiles que l'on plaçait sous les pressoirs. Wagner (*Quest. Virgil.*, XXXIII) range ce passage parmi les exemples de la figure dite *hendiatyris*. — *Fumosis*. Les agriculteurs suspendaient au plafond de leurs demeures leurs instruments divers, et les laissaient ainsi exposés à la fumée du foyer ordinairement situé au milieu de la pièce, ce qui les préservait de la pourriture et des vers.

243. *Huc* ; parce qu'il y a mouvement d'un lieu à l'autre pour opérer le transport. — *Ager*, de la terre prise dans le sol. — *Afontibus* ; la préposition avec l'ablatif marque aussi le mouvement pour s'éloigner du lieu ; cf. *Bucol.* I, 8.

244. *Ad plenum* signifie quelquefois en grande quantité ; mais l'emploi du verbe *calcantur* qui marque l'idée de fouler aux pieds, et par conséquent de faire entrer avec effort ce qui semble ne pouvoir être contenu facilement dans l'espace que l'on a choisi, doit conduire à préférer le sens de remplir jusqu'aux bords. — *Eluctari*, jaillir avec peine au travers des obstacles ; ici c'est la terre et ce sont les parois des ustensiles d'osier. Cf. Sénèque, *Quest. Natur.*, IV, 2 : « Nilus per angusta eluctatus. »

245. *Scilicet*. Cf. v. 61.

246. Je rapporte avec Heyne et Ribbeck *manifestus à sapor* ; cet adjectif ainsi placé à la fin de la proposition donne à l'expression plus de valeur. Il annonce l'explication qui vient immédiatement après.

Tristia tentantum sensu torquebit amaror.
 Pinguis item quæ sit tellus, hoc denique pacto
 Discimus : haud umquam manibus jactata fatiscit,
 Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo. 250
 Humida majores herbas alit, ipsaque justo
 Lætior. Ah nimium ne sit mihi fertilis illa,
 Neu se prævalidam primis ostendat aristis!
 Quæ gravis est, ipso tacitam se pondere prodit,
 Quæque levis. Promptum est oculis prædiscere nigram, 255
 Et quis cui color. At sceleratum exquirere frigus
 Difficile est : piceæ tantum taxique nocentes
 Interdum, aut hederæ pandunt vestigia nigræ.
 His animadversis, terram multo ante memento

247. *Tristia* n'indique pas ici le sentiment de l'âme, mais la contraction du visage produite par une saveur désagréable, et qui ressemble à celle dont la tristesse est la cause. — *Tentare sensu*, goûter; *sensu* détermine la signification de *tentantum*. — *Le Medicus* porte *amaror*; le *Palatinus* et le *Romanus*, *amaro*. Cf. Lucrèce, II, 400 : « At contra tetra absinthii natura fe-
 « rique Centauri fædo pertorquent ora sa-
 « pore; » et IV, 222 : « Cum tuimur ni-
 « sceri absinthia, tangit amaror. »

249. *Manibus jactata* équivaut à *mani-
 bus tractata*, employé par Lucrèce, IV, 230.

250. *Lentescit* équivaut à *fit lenta*, devient visqueuse et capable de s'attacher aux doigts. — *Habendo*, équivaut à *dum quis eam habet*, comme dans Lucrèce, I, 313 : « Annules in digito subtertenatur
 « habendo. »

251. *Ipsa* équivaut à *sponte* (cf. *Bucol.* IV, 21), c'est-à-dire, sans engrais ou sans irrigation artificielle.

252. *Lætus* se dit d'une végétation florissante.

253. *Prævalidam*. Le préfixe *præ* en redoublant le sens naturel du mot sert à indiquer l'excès, comme dans la phrase précédente le comparatif accompagné de *justo*. — *Primis aristis*, quand la récolte se montre en herbe, aspect qui précède (*primis*) la formation du grain. *Aristæ*, ce sont les barbes de l'épi, la plus haute partie de la tige, indépendamment de ce qui

est contenu dans l'enveloppe de la graine. Cf. Quintilien, *Inst. Orat.* I, 3, 5 : « Imi-
 « tate spicas herbulæ inanibus aristis ante
 « messem flavescunt. »

254. *Tacitam*, sans autre signe, sans qu'il soit nécessaire de l'interroger en quelque sorte d'une autre manière. *Tacitam*, ainsi placé comme qualificatif de *se*, équivaut pour le sens à l'adverbe *tacite* se rapportant au verbe.

255. *Prædiscere*, reconnaître avant aucun examen minutieux. C'est cette circonstance que marque ici *præ*.

256. *Quis cui color*; double interrogation indirecte en une seule proposition. On peut la développer ainsi : *Quis color sit alicui terræ et cui terræ sit is color*, et traduire comme s'il y avait *Quis alius (atque niger) color sit cuique terræ*. Dans beaucoup de manuscrits les copistes embarrassés ont écrit *quisquis color*, ou *quis cuique color*. Voici un autre exemple d'une semblable accumulation : « Quantæ quoties
 « occasiones quam præclaræ fuerint » (Cic. *Pro Milone*, XIV, 38). — *Sceleratum*, nuisible. Personification morale propre au style poétique.

257. *Taxique nocentes*. Cf. Pline, *II. V.* XVI, 10, 20 : « Taxus noxia fructus; le-
 « tale quippe bacis, in Hispania præcipue,
 « venenum inest. »

258. *Pandunt vestigia* équivaut ici à *præbent indicia*.

259. *À ante*, répété v. 261, joignez

Excoquere et magnos scrobibus concidere montes, 260
 Ante supinatas Aquiloni ostendere glæbas,
 Quam lætum infodias vitis genus. Optima putri
 Arva solo : id venti curant gelidæque pruinae,
 Et labefacta movens robustus jugera fossor.
 At siquos haud ulla viros vigilantia fugit, 265
 Ante locum similem exquirunt, ubi prima paretur
 Arboribus seges, et quo mox digesta feratur,
 Mutatam ignorent subito ne semina matrem.
 Quin etiam cæli regionem in cortice signant,
 Ut quo quæque modo steterit, qua parte calores 270
 Austrinos tulerit, quæ terga obverterit axi,
 Restituant : adeo in teneris consuescere multum est.

quam qui est au v. 262. Cf. *Bucol.* I, 67-69.

260. *Excoquere*, c'est aménoblir la terre, en la débarrassant de la végétation parasite. Cf. *G.* I, 66 et 69. — *Montes*, les collines sur le penchant desquelles on plante ordinairement la vigne.

261. Cf. Hésiode, *Ἑργ.* 611 : Τόττε πάντας ἀπόδρεπε οἴκαδε βύτρους Δειξάει δ' ἡελίω δέμα τ' ἤματα καὶ δέμα νόκτας. Némésien, *Cynég.* 208 : « Τεπιδόα que ostendere soli. » Varron, *de Re Rustica*, I, 24, 25 : « Ager soli ostentus. » — *Supinatas*, retournées avec la houe.

262. *Lætum*, fécond, productif.

263. *Putri solo*, ablatif. Construisez : *Arva putri solo (sunt) optima.* — *Id.*, e.-à-d. *ut patria fiant.*

264. *Jugera* est pris ici pour la terre plantée de vignes. Virgile emploie le nom de la mesure usitée chez les Romains, comme nous dirions : ses quartiers, ses journaux, ses arpents de terre. — *Labefacta movens* équivaut à *labefaciens et movens*, creusant, fouillant, bêchant.

265. *Siquos*, etc. équivaut à *viri quos nulla vigilantia fugit, qui maxime sunt vigilantes.* *Siquos* remplace souvent le pronom relatif en donnant à la proposition un sens moins affirmatif, et, surtout, moins général, comme en grec εἰ τις se met pour ὅστις.

266-268. Les cultivateurs diligents ont

soin que le sol où les jeunes plants (*prima seges*) sont d'abord élevés, ce qu'on appelait *seminaria, ostiaria*, pépinières destinées à renouveler les vignes (*arboribus*), soit semblable à celui où bientôt on les transportera pour les aligner. On veut ainsi prévenir les désordres qui se produiraient si les plants (*semina*), troublés par un brusque éloignement (*subito*), refusaient de reconnaître le sol nourricier (*matrem*), qu'on aurait changé pour eux, et de s'y attacher.

269. *Cæli regionem*, la direction du ciel ; ce qu'on a soin d'observer c'est l'orientation primitive des plants.

271. *Axis*, le pôle septentrional. — *Terga*. Les arbres se courbent généralement dans une position contraire à celle du vent principal auquel ils sont exposés, surtout si c'est le vent du nord. La tige forme une sorte d'arc plus ou moins prononcé, et cet arc est comme le dos d'un homme qui s'incline en avant pour résister à la tempête en la fuyant. Tous les oliviers de Provence sont courbés dans une direction opposée à celle d'où souffle le mistral.

272. Construisez : *restituunt* (e.-à-d. remettent dans la même situation) *modum quo, partem qua, terga quæ.* — *Adeo multum* est la même chose que *tantum*. — *In teneris*, expression formée comme *a teneris* sous-ent. *unguiculis*, qui est plus usitée, et qui dans plusieurs citations anciennes de ce vers remplace *in teneris*.

Collibus an plano melius sit ponere vitem,
 Quære prius. Si pinguis agros metabere campi,
 Densa sere; in denso non segnior ubere Bacchus : 275
 Sin tumulis adlive solum collesque supinos,
 Indulge ordinibus, nec setius omnis in unguem
 Arboribus positis secto via limite quadret.
 Ut sæpe ingenti bello cum longa cohortes

273. Virgile ne veut pas ici que l'on se demande d'une manière générale s'il vaut mieux planter des vignes sur des collines ou dans la plaine; il veut que l'on cherche si les collines ou les plaines conviennent mieux au plant que l'on a déjà choisi, en tenant compte d'ailleurs du sol et du climat. Il donne ensuite, pour l'un ou l'autre des deux cas, des préceptes spéciaux.

274. *Agros metari*, mesurer la terre, disposer dans une plaine une certaine étendue de terrain pour y cultiver la vigne.

275. *Densa sere* équivalait à *dense semina*. — *In denso*, etc. Il y a deux manières d'expliquer ce passage : 1° *in denso ubere* (c.-à-d. *in agro fertili, dense consito*) non segnior est Bacchus (*vitis*); 2° *in denso* (c.-à-d. *cum densæ sunt vites, minoribus spatiis relictis*), non Bacchus segnior est *uber* (abl. de manière). Dans ce dernier cas *uber* a la même signification que *ubertas*. Heyne préfère ce second sens; le premier est suivi par Wunderlich, Forbiger, Dubner, Ladewig.

276. Sous-entendez *metabere*. — *Tumulis*, datif; *adlive*, qui va en montant vers, sur des hauteurs. — *Collesque supinos*, légèrement inclinées.

277. *Indulge ordinibus*, c.-à-d. *laxa vitium ordines*; comme explique Servius *ordines effice largiores*, laisse un espace plus large entre les rangées. — *Nec setius*. Il y a de nombreuses contestations sur le sens de ces mots. Voici le commentaire de Forbiger : *Si in pingui agro vites plantas, densas plantas, ordine non anxie servato, sin colles vitibus conseris, indulge ordinibus, neque setius quam in arboribus (i. e. vitibus) ponendis omnino indulges ordinibus, effice etiam ut omnis via secto limite quadret*. C'est à peu près le sens suivi par Wagner et Dubner. Je préfère adopter celui de Ladewig, qui est moins subtil, et que je dé-

veloppe ci-dessous. Dans la seconde manière de planter (*laxis ordinibus*), non moins que dans l'autre (*seminibus densis*), par conséquent, dans toutes deux, *arboribus positis* (ablatif d'instrument), grâce à la disposition des vigues, *omnis via quadret*, il faut faire en sorte que toutes les directions formées par le sentier tracé entre les lignes de plants (*secto limite*) soient symétriques, *in unguem*, exactement (métaphore tirée des ouvriers qui passent l'ongle sur leur ouvrage pour voir s'il est bien égal, mais dont le sens primitif a fini par s'effacer entièrement). Cf. Plin., *H. N.* XVII, II, 15 : « In « disponendis arboribus arbutisque ac vineis quincuncialis ordinum ratio vulgata et necessaria, non perflatum modo utilis, « verum et ad aspectu grata, quoque modo « intueare, in ordinem se porrigit versu. » Cette disposition s'appelait *quincunx*, quincouce, parce qu'en se plaçant au point de jonction des lignes on a devant soi la figure d'un V (*quincunx*) $\begin{matrix} * & * & * & * \\ * & * & * & * \\ * & * & * & * \end{matrix}$.

Quelques interprètes ont cru à cause du mot *quadrate* que Virgile avait en vue la disposition suivante $\begin{matrix} * & * & * & * \\ * & * & * & * \\ * & * & * & * \end{matrix}$. Mais *quadrate* n'a pas ici une signification aussi absolue. Servius explique ce mot par *consentire, congruere*. Enfin la comparaison qui suit développe le sens de *quincuncialis ordo*; c'était en effet ainsi que la légion se rangeait en bataille, lorsque, cessant de marcher en colonne (*stetit agmen*), elle développait en bataille ses divisions (*explicit cohortes*), en s'allongeant (sens proleptique de *longo*) dans une plaine (*campo aperto*). Elle présentait alors l'aspect suivant :

Hastati : $\square \square \square \square$
 Principes : $\square \square \square \square$
 Triarii : $\square \square \square \square$

279. Construisez : *ut cum sæpe*. Ces

Explicuit legio, et campo stetit agmen aperto, 280
 Derectæque acies, ac late fluctuat omnis
 Ære ridenti tellus, necdum horrida miscent
 Prœlia, sed dubius mediis Mars errat in armis :
 Omnia sint paribus numeris dimensa viarum ;
 Non animum modo uti pascat prospectus inanem, 285
 Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
 Terra, neque in vacuum poterunt se extendere rami.
 Forsitan et scrobibus quæ sint fastigia quæras.
 Ausim vel tenui vitem committere sulco.
 Altior ac penitus terræ defigitur arbos, 290
 Æsculus in primis, quæ quantum vertice ad auras
 Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.
 Ergo non hiemes illam, non flabra, neque imbres
 Convellunt : immota manet, multosque nepotes,

mots équivalent à *veluti cum* ; cf. *Æn.* I, 148.

281. *Derectæque acies* ; c'est ce que nous appelons des troupes en ligne. Sous-entendez *sunt*. — *Fluctuat omnis Ære ridenti tellus*, inversion poétique pour *ærenidens* (*splendor armorum*) *fluctuat per tellurem* (*campum*). Cf. Hom., *Iliade*, XIX, 362 : Ἀϊγλή δ' ὀδρανὸν ἱκεῖ, γέλασσε δὲ πᾶσα περὶ γῆβον Χαλκιδῶ ἕπὸ στερροπῆς ; et Lucrèce, II, 325 : « Fulgor ibi « ad caelum se tollit, totaque circum Ære « renidescit tellus. »

283. *Dubius Mars*, etc. ; c.-à-d., on ne sait pas encore à quel moment et de quel côté le combat va s'engager.

284. Avec Wakefield j'admets *omnia viarum* pour *omnes viæ*, comme dans Lucrèce, V, 320 : « omne terrarum ; » dans Propertius, III, 7, 9 : « Omnia rerum ; » dans Horace, *Odes*, II, 1, 23 : « Cuncta terrarum. » Cette tournure est plus vive que celle qu'adopte l'interprétation ordinaire : *numeris viarum*.

285. On explique ordinairement *animus inanis* par *animus qui inani prospectu delectatur*. Je me rangerais volontiers à l'opinion de Ladewig qui l'entend dans le sens d'un esprit inoccupé et qui se laisse aller aux impressions qu'il reçoit de tout

ce qui l'entoure, comme le *mens vacua* du III^e livre, v. 3.

287. Après *neque* entendez de nouveau *aliter*. — *In vacuum*, traduisez comme s'il y avait *in aërem*. Cf. Horace, *Odes*, I, IV, 34 : « Expertus vacuum Dædalus aera. »

288. *Fastigia*, le dernier point de ce qui est *altum*, et par conséquent ici la profondeur. Cf. Lucain, IV, 291 : « Puteus « que cavati Montis ad irrigui premitur « fastigia campi. »

290. *Altior*, adjectif dans le sens de l'adverbe. — *Terræ* est une forme de locatif pour *in terra*. Cf. *Æn.* XII, 130 : « Defigunt telluri hastas. » Voyez Ruddimann, t. II, p. 274.

291. Cf. *Æn.* IV, 445-446 ; Val. Flaccus, I, 580 : « Quot in æthera surgit Mo « libus, infernas toties demissa sub undas. » Avec Lachmann, *in Lucret.* p. 167, je préférerais *oras* si tous les manuscrits n'étaient d'accord pour donner *auras*.

293. *Imbres*, les torrents formés par l'eau des pluies.

294. *Multosque nepotes*, leçon rétablie par Heinsius, d'après le *Mediceus* et le *Faticanus*, à la place de l'ancienne : *multosque per annos*, que laissent voir presque tous les manuscrits de second ordre. Toutefois celle-ci se trouvait déjà dans Nonius.

Multa virum volvens durando sæcula vincit.

295

Tum fortis late ramos et brachia tendens

Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram.

Neve tibi ad solem vergant vineta cadentem;

Neve inter vites corylum sere; neve flagella

Summa pete, aut summa defringe ex arbore plantas 300

(Tantus amor terræ); neu ferro læde retuso

Semira; neve oleæ silvestres insere truncos;

295. Construisez : *Durando vincit multa nepotes, multa virum sæcula, volvens.* Cf. Lucrèce, I, 203 : « Multaque vivendo « vitalia vincere sæcla, » et III, 901 : « Omnia si pergas vivendo vincere sæcla. » Dans Virgile, *sæcula* est à la fois le régime de *vincit* et de *volvens*. *Volvere sæcula*, voir se dérouler la série des générations.

296. Le *Romanus* donne *jointes*, le *Mediceus*, *fortis*, qui peut se prendre pour l'accusatif pluriel. J'aimerais mieux l'entendre comme un nominatif singulier, joint en vertu de la prolepse, au participe. Virgile en offre nombre d'exemples. Cf. *G.* IV, 19; *Æn.* VIII, 559; XI, 832. L'adjectif prend alors le sens de l'adverbe. — *Tum* marque ici un des termes de l'énumération, et n'est pas adverbe de temps.

297. *Ipsa*, l'arbre même, la tige principale, par opposition aux branches (*umbra*). *Ipsa* sert souvent à désigner le tout distingué d'une partie, la partie principale distinguée des autres. Voy. Wagner, *Quæst. Virgil.* XVIII, p. 467. — M. Ladewig, reproduisant une ingénieuse conjecture de Peetkamp, propose de replacer les vers 296, 297, après 292. *Tum* redevient alors adverbe de temps et signifie que tandis qu'il s'élève si haut et qu'il étend si profondément dans le sol, le chêne s'étend au loin. L'image est plus complète et la description se termine avec plus de force par *durando sæcula vincit*. Pour éviter le rapprochement de *tendit* et *tendens*, M. Ladewig remplace ce dernier mot par *pendens* que fournissent quelques manuscrits.

299. *Corylum*; parce que les racines du coudrier, en se développant trop, enlèvent à la vigne la nourriture qu'elle puise dans le sol.

300. Cf. Pline, *H. N.* XVII, 14, 21 : « Oleis circa mediâs succus; inde et sur-

culi : cacumina sitiunt... Virgilius ex

« cacumine inseri vetat. Certumque est, ab « humeris arborum orientem æstivum spe- « tantibus surculos petendos. » Ni pour les vignes, ni pour les autres arbres fruitiers, il ne faut choisir les rameaux destinés à la greffe au sommet de l'arbre, mais dans les parties basses qui, plus voisines de la terre, sont davantage l'objet de son affection (*amor terræ*), et ont ainsi plus de sève.

301. Un fer émoussé blesse les rameaux destinés à la greffe ou à la reproduction par boutures, et leur ôte leur vigueur.

302. Le *Mediceus* porte *oleas*, le *Pala-tinus* et le *Romanus oleæ*; c'était la leçon de l'exemplaire de Servius. La plupart des éditeurs modernes ont adopté *olea*, considérant l's final comme un redoublement fautif de la lettre initiale de *silvestres*. *Inserere olea silvestres truncos*, greffer des sauvageons avec l'olivier, équivaut à *inserere oleam silvestribus truncis*, greffer l'olivier sur des sauvageons. Il serait au contraire difficile d'admettre par hypallage, *oleæ* (datif) *silvestres truncos* pour *oleam silvestribus truncis* (datif). Toutefois j'ai conservé *oleæ*, l'entendant, comme le propose dans une note M. Ribbeck, au génitif : *ne insere* (sous-ent. *oliva*) *silvestres truncos oleæ*. Et je ne sais si la leçon *oleas* du *Mediceus* ne serait pas elle-même une ancienne forme de génitif qui a disparu du plus grand nombre des textes, comme *dies que*, d'après Aul-Gelle, certains grammairiens de son temps prétendaient avoir lu sur le manuscrit autographe de Virgile où nous voyons aujourd'hui *die* pour *dici*, *G.* I, 208. Heyne expliquait, mais à tort, *ne insere*, etc. par *ne intersere oleastro inter vites*. Un passage de Palladius, *V.* 2, qui avait sans doute ces vers de Virgile sous les yeux, montre qu'il s'agit bien de la greffe de l'olivier.

Nam sæpe incautis pastoribus excidit ignis,
 Qui, furtim pingui primum sub cortice tectus,
 Robora comprehendit, frondesque elapsus in altas 305
 Ingentem cælo sonitum dedit; inde secutus
 Per ramos victor perque alta cacumina regnat,
 Et totum involvit flammis nemus, et ruit atram
 Ad cælum picca crassus caligine nubem,
 Præsertim si tempestas a vertice silvis 310
 Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.
 Hoc ubi, non a stirpe valent cæsæque reverti
 Possunt atque ima similes revirescere terra;
 Infelix superat foliis oleaster amaris.

Virgile conseille de ne point greffer sur l'olivier sauvage, parce que cet arbre prend feu facilement et l'incendie détruit l'effet de la greffe en ne laissant persister que le sauvageon. Pour se rendre compte de tout ceci, il faut savoir que les anciens entremêlaient sur le même champ les diverses espèces de cultures. Ils faisaient soutenir leurs vignes par des arbres au nombre desquels était l'olivier (Pline, *H. N.* XVI, 23, 35, 22), qu'ils greffaient, se procurant ainsi à la fois le vin et l'huile. Puis, dans les intervalles des rangées d'arbres, ils semaient du blé. Enfin après la récolte faite, on envoyait les troupeaux paître dans les chaumes. On peut voir encore des cultures de ce genre dans certaines parties de l'Italie; sans aller plus loin que la Provence, on trouve les lignes de ceps et les sillons de blé alternant. C'est ce qu'Homère appelait *ὄλεα τρύγισος ὄρελος*.

305. Après avoir couvé sous l'écorce, le feu enveloppe le tronc (*robora*).

306. *Carlo*, datif, comme *a l'cælum*. — *Secutus*, allant plus loin, faisant de nouveaux progrès.

308. *Ruit*, sens actif.

310. *A vertice*, d'en haut. Cette circonstance ajoutée à l'effet poétique, et aussi aide à la description; le vent soufflant d'en haut avec violence agite les branches, les plonge ainsi dans la flamme, et active l'incendie, ce qu'explique le v. 311. Comparez à cette locution celle d'Aratus, *Phénomènes*, 423: *Ἐὶ δὲ καὶ νηὶ Ἴψόθεν ἐμπλήξῃ θεῖον ἄνεμος θύελλα*. Cf. Virgile lui-même, *Æn.*

I, 114 : « *Ingens a vertice pontus*; » *Æn.* II, 299, 603 : « *A culmine*, » et Homère, *Odyssée*, V, 313 : *κατ' ἀκρῆς*.

311. *Incendia* est le régime à la fois de *glomerat* et de *ferens*. Cf. Homère, *Iliade*, XI, 156; XX, 492.

312-314. *Hoc ubi*, sous-ent. *acciderit*. *Von tombe* à la fois sur *valent* et sur *possunt*. — *A stirpe*, littér. du côté de la racine. En effet, après l'incendie on coupe au ras du sol les troncs noircis (*cæsa*); il ne reste plus que la racine (*stirps*), mais si elle conserve la force végétative propre à l'olivier, les arbres perdent la faculté de reproduire de bons fruits (*non valent*); ils ne peuvent reverdir semblables au rameau greffé. Le stérile (*in/elix*) olivier sauvage reste seul (*superat*). Wakefield voulait supprimer la virgule après *ubi*, et faire des vers 312, 313, une double proposition incidente dépendant de cette conjonction; le v. 314 en eût été la proposition principale. Dès les temps anciens une autre ponctuation avait été proposée. Je transcris le commentaire de Philargyrius : « *Quidam « distinguunt: hoc ubi non, et erit sensus : « ubi oleæ in oleastrum insite non fuerint, « etiam si incendio conflagravit, exuste a trunco reviviscunt, et cæsa, reverti possunt, atque ima similes revirescere terra. « Insite autem cum summe perierint, oleæ stri truncus remanet. »* J'adopterais volontiers cette opinion, quoique j'aie dû donner celle du texte et l'explication que l'on admet le plus généralement. D'ailleurs, n'oublions pas que dans tout ce passage,

Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor 315
 Tellurem Borea rigidam spirante movere.
 Rura gelu tum claudit hiems, nec semine jacto
 Concretam patitur radicem adfigere terræ.
 Optima vinetis satio, cum vere rubenti
 Candida venit avis longis invisâ colubris, 320
 Prima vel autumnî sub frigora, cum rapidus Sol
 Nondum hiemem contingit equis, jam præterit æstas.
 Ver adeo frondi nemorum, ver utile silvis ;
 Vere tunc tum terræ et genitalia semina poscunt.
 Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther 325
 Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
 Magnus alit, magno commixtus corpore, fetus ;
 Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
 Et Venerem certis repetunt armenta diebus ;

très-difficile et très-célèbre, Virgile ne nous parle que des arbres propres à soutenir la vigne, et parmi eux il place l'olivier, d'accord avec Plîne. Seulement il recommande de ne pas choisir pour plants des oliviers sauvages (*oleastri*), probablement plus faciles à trouver, mais avec lesquels on risque de perdre sa greffe. Avec des espèces non silvestres, mais tirées de pépinières, et choisies avec soin (cf. Plîne, *H. N.* XV, 5, 6), on ne court pas le même danger. C'est ce que rend bien clair la ponctuation proposée par Philargyrius.

315. *Nec* équivalant ici à *ne*, mais exprime une idée négative plus forte. Cf. Hand, *Tarsellinus*, t. IV, p. 119. — *Tam prudens* ; suppléez *ut persuadere possit*. — *Auctor*, conseiller.

316. *Movere*. Cf. v. 264.

317. *Hiems* n'est pas le fort de l'hiver, ce sont les froids du commencement du printemps ou de la fin de l'automne. Ces mots s'opposent ici à *vere rubenti*, et à *prima autumnî frigora*, quand les jeunes plants sont mis en terre.

318. *Concretam*, roidie par le froid, resserée sur elle-même, et ne pouvant développer les tentacules qui lui servent à puiser le suc de la terre et à s'y attacher. — *Adfigere* comme *adfigere s.*, sans réfléchi.

319. *Ver rubens*. Cf. *G. I.*, 306.

320. Cet oiseau, c'est la cigogne ; Plîne, *H. N.* X, 23, 32 ; Juvénal, XIV, 74.

321. *Rapidus Sol*. Cf. *Bucol.* II, 10 ; *G. I.*, 92, 424. Forme métrique rare, mais autorisée ici par la personnification mythologique du soleil.

322. *Hiemem*, les constellations du zodiaque, au milieu desquelles le soleil accomplit sa course pendant l'hiver de notre hémisphère. — Cf. *G. I.*, 312 : « Ubi jam « breviorque dies et mollior æstas. »

323. *Adeo*, particule qui sert à rendre plus forte l'affirmation. — *Nemora, silve*. Cf. plus haut, v. 21.

324. Plîne, *H. N.* XVII, 22, 35 : « Sic « cus ager autumnò poscit seri. »

325. Virgile, dans son enthousiasme pour les forces de la nature, célèbre les antiques symboles qui font de Jupiter le même personnage que le ciel brillant, aux pluies fécondantes, et qui s'unit à la Terre, mère de tous les êtres. Cf. Lucrèce, I, 251 : « Pereunt imbres, ubi eos pater « Æther lu gremium matris terrai præci- « pitavit ; » II, 992 : « Omnibus ille idem « pater est ; unde alma liquentis Humoris « guttas mater cum Terra recepit. »

327. Cf. *Pervigilium Veneris*, 61, 62 : « In sinum maritus imber fluxit almae con- « jugis, Unde fetus mixtus omnes alerit « magno corpore. »

Parturit almus ager, Zephyrique tepentibus auris 330
 Laxant arva sinus ; superat tener omnibus humor ;
 Inque novos soles audent se germina tuto
 Credere ; nec metuit surgentes pampinus austros,
 Aut actum cælo magnis aquilonibus imbrem,
 Sed trudit gemmas et frondes explicat omnes. 335
 Non alios prima crescentis origine mundi
 Illuxisse dies aliumve habuisse tenorem
 Crediderim ; ver illud erat, ver magnus agebat
 Orbis , et hibernis parcebant flatibus Euri,
 Cum primæ lucem pecudes hausere, virumque 340
 Terrea progenies duris caput extulit arvis,
 Immissæque feræ silvis et sidera cælo.
 Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
 Si non tanta quies iret frigusque caloremque

330. *Parturit ager*. Cf. plus haut, v. 5 : *Gravidus autumnus Floret ager*. — *Zephyri*, génitif.

331. *Superat*, comme *abundat*. Cf. *G.* I, 189 ; *Lucrece*, V, 803 : « Multus enim calor atque humor superabat in arvis. »

332. Le *Mediceus* et le *Romanus* portent *gramina*, le *Palatinus*, *gramine*. Avec les principaux éditeurs modernes j'ai adopté *germina*, qui présente une idée plus naturelle. Voici sur ce passage le commentaire de Philargyrius : « Celsus ait *germina* » reliquisse Virgile. Loquitur enim de « omnium arborum fetu. Unde male quidam *gramina* legunt. » — *Novos soles*, nouveaux pour eux, puisqu'ils voient pour la première fois la lumière. Cf. *Lucrece*, V, 779 : « Novo fetu quid primum in luminis oras Tollere et incertis ererint committere ventis, » Et *Sénèque*, *Her. far.* 147 : « Pennas novo tradere soli Gestis. »

333. Cf. *Bucol.* II, 58.

334. *Carlo*, datif. Cf. *G.* III, 483. L'aquilon, c.-à-d. le vent du nord, chasse souvent la pluie, de là l'épithète grecque ζιθρηγενέτης ; mais dans les contrées méridionales il amène aussi, suivant certaines directions particulières, des pluies froides funestes aux jeunes plantes, et que caractérise ici *Vigile*,

336. *Alios*, entendez *ac vernos*. — *Crescentis* équivalent ici à *nascentis*.

337. *Dies* est le sujet de *habuisse*. — *Tenorem*, continuité (de température).

339. *Parcebant flatibus*, c.-à-d. *non flabant*. Cf. *Æn.* I, 257 : *parce metu*, pour *ne metue*.

341. Le *Mediceus*, le *Palatinus*, le *Romanus* donnent *ferrea*. *Servius*, *Philargyrius* et *Lactance* ont la *terrea*. Cf. d'ailleurs *Lucrece*, V, 789-815, et V, 1411 : « Genus terrigenarum. » Les derniers mots du vers, *duris... arvis*, expliquent l'épithète *terrea*. *Duris*, auxquels la culture n'a pas encore fait perdre leur aspect sauvage.

342. *Sidera* ; les anciens croyaient les astres des êtres divins, qui vivaient dans le ciel comme les animaux dans les autres éléments et se nourrissaient des exhalaisons de la terre et de la mer. Cf. *Ovide*, *Metam.* I, 72 et 73 ; *Fastes*, III, 111, 112.

343. *Res teneræ*, représente le feuillage nouveau, les bourgeons, l'herbe tendre qui commence à percer. — *Hunc*, d'aujourd'hui, des temps actuels, par opposition à la douce température que le poète attribue à l'époque primitive. — *Laborem*, les rudes alternatives de chaud et de froid.

344. *Tanta quies*, la saison si calme et si bienfaisante du printemps. — Le vers est

Inter, et exciperet cæli indulgentia terras. 345

Quod superest, quæcumque premes virgulta per agros,
Sparge fimo pingui et multa memor occule terra,
Aut lapidem bibulum, aut squalentes infode conchas :

Inter enim labentur aquæ, tenuisque subibit
Halitus, atque animos tollent sata. Jamque reperti, 350

Qui saxo super atque ingentis pondere testæ

Urgerent : hoc effusos munimen ad imbres,

Hoc, ubi hiulca siti findit canis æstifer arva.

Seminibus positis, superest diducere terram

Sæpius ad capita, et duros jactare bidentes, 355

Aut presso exercere solum sub vomere, et ipsa

hypermètre. Toutefois le *Palatinus* porte *calorque*, leçon déjà constatée par Philargyrius dont voici le commentaire : « Fuit « autem prior lectio *frigusque calorque*; « aliter hypermeter versus erit. » Il cite en outre un exemple de *calor* au neutre, dans un vers de Plaute, *Mercator*, V, II, 12, dont le texte est contesté. Priscien donne, p. 658 P., *hic et hoc liquor*. Cf. pour cette discussion, Ribbeck, *Lectt. Vergil.*, 1855, Elberfeld. Sur les règles du vers hypermètre, cf. plus haut, 69.

345. *Exciperet* équivalait ici à *foveret*, selon Forbiger et Dübner. J'aimerais mieux avec Heyne croire que ce verbe marque l'idée de choses qui se succèdent. La douceur de la température vient après (*excipit*) le froid et avant la chaleur; de là repos pour la végétation qui n'a plus besoin de concentrer ses forces pour lutter contre les intempéries. — *Indulgentia*. Cf. Gratius Faliscus, *Cynæg.* 295 : « Dum tepida in- dulget terris elementia cæli. »

346. *Quod superest*, transition familière à Lucrece, et souvent empruntée par Virgile. — *Premes*, tu planteras, tu enfonceras en terre. — *Virgulta*, ce sont les sarments d'où sortiront les cepes nouveaux.

347. *Memor*. Cf. G. I, 167.

348. *Bibulum*, qui absorbe l'eau, porreuse. — *Squalentes*, couvertes d'aspérités, ce qui les rend rudes au toucher et désagréables à la vue, mais les empêche d'adhérer, et laisse entre elles des espaces par où pénètrent l'eau et l'air. Théophraste, *De causis plantar.*, III, 7 : "Ὅπως συρρέου

γίνηται τοῦ ὑδατος, καὶ τοῦ θέρους; οὗτοι (οἱ λήθοι) καταλύγουσι τὰς ῥίζας.

350. *Animos tollere*, prendre du courage, lever la tête, et, pour les plantes, croître avec vigueur.

351. *Super*, adverbe qui se joint à *urgerent*. Après *atque* sous-entendez *reperti sunt qui*. Ce sont deux procédés différents, et la conjonction *atque* unit ici deux propositions principales dont l'une est sous-entendue, et non pas deux membres d'un même complément.

352. *Ad imbres* équivalait à *adversus imbres*. — *Effusos*. Cf. *Æn.* V, 693.

353. *Hoc* n'est pas ici comme en grec τοῦτο μὲν, τοῦτο δέ; c'est une répétition, qui ajoute au mouvement de la phrase. Après le second, sous-ent. *munimen est*. — *Canis æstifer*, la constellation de Sirius. — *Hiulca*, emploi proleptique de l'adjectif; *hiulca findit* équivalait à *findit, ut hiulca sint*.

354. *Seminibus positis*. Cf. 317. Le *Mediceus* porte *deducere*; le *Romanus*, *diducere*, leçon adoptée par les principaux éditeurs.

355. *Capita*, même sens que *radices*. *Caput* désigne l'extrémité d'un objet, l'inférieure aussi bien que la supérieure. Cf. *Æn.* VI, 360. — *Bidentes*, les boucs à deux branches, au moyen desquelles on remue la terre autour de la plante de deux côtés à la fois, sans la blesser.

356. C'est dans l'espace plus large compris entre les rangées de vignes mariées aux arbres que l'on fait passer la charrue. Cf. Columelle, III, 13; Plin. *H. N.* XVII, 22, 35.

Flectere luctantes inter vineta juvencos ;
 Tum leves calamos et rasæ hastilia virgæ
 Fraxineasque aptare sudes furcasque valentes,
 Viribus eniti quarum et contemnere ventos 360
 Adsuescant, summasque sequi tabulata per ulmos.

Ac dum prima novis adolescit frondibus ætas,
 Parcendum teneris, et dum se lætus ad auras
 Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
 Ipsa acie nondum falcis tentanda, sed uncis 365
 Carpendæ manibus frondes interque legendæ.
 Inde ubi jam validis anplexæ stirpibus ulmos
 Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde
 (Ante reformidant ferrum), tum denique dura
 Exerce imperia, et ramos compesce fluentes. 370

Texendæ sæpes etiam et pecus omne tenendum,
 Præcipue dum frons tenera imprudensque laborum ;
 Cui super indignas hiemes solemque potentem

358-361. *Tum*, sous-ent. *superest*. On soutenait les cepS encore jeunes avec des étais de roseaux (*calamos*) et des baguettes minces dont on enlevait l'écorce (*rasæ hastilia virgæ*), pour qu'elles n'offrissent aucune aspérité qui retint les vrilles de la vigne et l'empêchât de s'élever. Devenu plus fort, le cep s'appuyait sur des échelas de frêne (*sudes*) et des fourches solides (*valentes* est la leçon des meilleurs manuscrits définitivement substituée à *bicornes*, vaine épithète, qui ne se joint pas aussi naturellement au sens du vers suivant). Enfin ayant atteint les branches de l'orme étagées les unes au-dessus des autres (*tabulata*), la vigne s'en servait pour s'élever jusqu'au sommet.

362. Dans les vers suivants on retrouve une double imitation de Lucrèce, III, 449 : « Inde ubi robustis adolevit viribus ætas, » et V, 783 : « Arboribusque datum est variis exinde per auras Crescendi magnam immisis certamen habenis. »

363. *Per purum*, même sens que *per auras*, dans le passage de Lucrèce cité plus haut. Cf. v. 287, *in vacuum*, et la locution *per inane*.

365. *Ipsa* ; selon Servius, il faut rapporter ce mot à *virgulta* (cf. v. 346) ; se-

lon Heyne, Wagner et Ladewig à *prima ætas*. Avec Voss et Conington j'aime mieux l'appliquer à *vitis*, mot présent partout à la pensée du poète ; cf. plus bas, v. 367. Quintilien, *Inst. orat.* II, 4, 11 : « Quod etiam rusticis notum est, qui frondibus et teneris non putant adhibendam esse falcam, quia reformidare ferrum videtur et nondum cicatricem posse pati. »

366. *Interque legendæ*, parce qu'on ne doit pas enlever toutes les feuilles.

368. *Exierint*, se seront élevées. Cf. plus haut, v. 81. — *Comas*, les rameaux qui forment le sommet du cep ; *brachia*, ceux qui croissent sur les flans. Cf. *Æn.* XII, 209.

370. *Fluentes*, comme *luxuriantes*, qui prennent un excessif développement.

371. *Tenendum* équivalent à *arcendum*. Cf. Plin., *H. N.* XVII, 22, 35 : « Arenam dum procul omne pecus. »

372. *Imprudens*. Le feuillage est ici personnifié ; sa végétation dans tous les sens semble l'effet d'une volonté ignorante. — *Laborum* est pris dans le même sens que *laborem* au vers 343.

373. Ribbeck, *Lection. Virgilianæ*, p. 5, Elberfeld, 1855, pense que Virgile a voulu effacer ce vers et les deux qui viennent

Silvestres uri adsidue capræque sequaces
 Illudunt, pascuntur oves avidæque juvencæ. 375
 Frigora nec tantum cana concreta pruina,
 Aut gravis incumbens scopulis arentibus æstas,
 Quantum illi nocuere greges, durique venenum
 Dentis et adorso signata in stirpe cicatrix.
 Non aliam ob culpam Baccho caper omnibus aris 386
 Cæditur et veteres ineunt proscœnia ludi

après, pour les remplacer par les quatre suivants qui expriment la même idée. Peerlkamp les croit l'œuvre de quelque grammairien et les juge indignes de Virgile. Mais, quoique la pensée soit rendue avec plus d'énergie dans les vers 376-379, l'interpolation n'est pas évidente. — *Super* équivalent à *præter*. — *Indignas*, cruels; *indignus* se dit de ce que l'on souffre sans l'avoir mérité. — *Potentem*, selon Servius, même sens que *gravem, intolerabilem*. Le soleil, déployant toute sa puissance, accable de son ardeur.

374. *Uri*, les buffles. Macrobe, *Saturn.* VI, 4 : « Uri gallica vox est qua feri boves a significantur, » — *Capræ*, et non *capræ*, est la leçon du *Mediceus*. — *Sequaces*, à la recherche d'un aliment qui flatte leur goût, et, par conséquent, des jeunes pousses de la vigne. *Sequi* a souvent la même valeur que *persequi, insequi, sectari*; de là cet emploi de l'adjectif *sequax*.

375. *Illudunt*; ce verbe a le sens de nuire, en y ajoutant l'idée d'outrage et de caprice. — *Pascuntur*. Virgile construisant *pasci* avec l'accusatif, il faut ici donner pour régime à ce mot *quam* contenu en quelque sorte dans *cui*. Dans les tournures de ce genre, le pronom relatif ou démonstratif qui devrait être exprimé deux fois à un cas différent ne l'est qu'une seule.

376. *Concreta*, épithète tirée de l'effet que produit le froid, comme *tarda senectus*, *Æn.* VIII, 508.

377. *Gravis incumbens*. L'adjectif joue ici le rôle d'adverbe à l'égard du participe; c'est une tournure très-fréquemment employée par Virgile. Cf. *G.* I, 163; III, 28; IV, 19; *Æn.* V, 764. — *Incumbere* se dit des choses pénibles et fâcheuses. Cf. Lucrèce, VI, 1141 : « Morbus.... Incubuit tandem populo Paudionis omni. » —

Scopulis arentibus, parce que c'est là précisément que l'ardeur du soleil est le plus insupportable.

378. Avec le P. de la Ruë et Conington je tiens *illi* pour un nominatif pluriel. Quelques éditeurs classiques en ont fait un datif singulier représentant *frons*; mais ce mot est bien éloigné. — *Durique venenum dentis*. Cf. plus haut, 196, « urentes culta capellas. »

379. Au lieu de *adorso*, le *Palatinus* donne *admorsum*, le *Romanus*, *admorsu*, le *Mediceus*, *a morsu*. M. Ribbeck adopte la leçon *ad morsum*. Avec la plupart des autres éditeurs, je suis Servius et Philargyrius, qui écrivent *adorso* et l'expliquent par *arrosos*. Silius Italicus, V, 332, et Propertius, III, 9, 53, fournissent des exemples du participe passif *admorsus*. Voici l'exemple de Propertius : « Braecchia spectavi sacris admorsa colubris. » Enfin Virgile, *Æn.* XII, 208, 781, a fait *stirpe* du masculin.

380. Ici commence le développement épisodique du sacrifice à Bacchus, qui a été l'origine de la tragédie et de la comédie. Les hymnes chantés en l'honneur du dieu pendant l'immolation du bouc, destructeur de la vigne, ont donné la tragédie; les plaisanteries et les jeux du repas qui suivait le sacrifice sont devenus la comédie (κωμωζ). Virgile signale aussi les représentations grossières que les peuples d'Italie imaginèrent à l'occasion des mêmes fêtes. — Forbiger croit que *amibus aris* est un datif, comme dans un passage semblable de l'*Énéide*, III, 118 on peut expliquer ces mots par l'ablatif, marquant le lieu, en sous-entendant *in* à cause de la présence de l'adjectif.

381. *Veteres*, c.-à-d. dont l'institution est ancienne. — *Proscœnia*; c'est la partie antérieure du théâtre, sur laquelle paraissaient les acteurs.

Præmiaque ingenis pagos et compita circum
Thesidæ posuere, atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saluere per utres.

Nec non Ausonii, Troja gens missa, coloni

385

Versibus incomptis ludunt risuque soluto,
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis,
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibi que
Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.

Hinc omnis largo pubescit vinea fetu,

390

382. Les anciennes éditions, d'accord avec le *Mediceus*, le *Palatinus*, Nonius et Priscien, portent *ingentes* ou *ingentis*. *Ingenis* est la leçon du *Romanus* confirmée par une glose de Philargyrius; le sens en est plus intéressant. — *Premia*. Cf. Horace, *A. P.* 220 : « Carmine qui tragico vilem ceræ tavit ob hircum. » — *Pagos et compita circum*; le poète marque ici l'origine champêtre des jeux scéniques.

383. *Theside*, le peuple de Thésée, les Athéniens; exemple unique de cette désignation des habitants de l'Attique.

384. *Mollibus in pratis*. Cf. Homère, *Olyss.* V, 72 : Λευκῶνες μολυβδαίοι. — *Saluere*, leçon du *Palatinus* et du *Mediceus*. Toutefois le correcteur de ce dernier manuscrit a mis *i* au-dessus de *u*, et le *Romanus* écrit *salvere*. Il s'agit du jeu appelé ἀνωμαστύρις, qui consistait à sauter sur une outre gonflée et frottée d'huile. Les chutes naturellement fréquentes des joueurs excitaient l'hilarité de l'assistance. Celui qui pouvait se tenir debout sur l'outre, la recevait en prix remplie de vin. Cf. *Schol. Aristoph. ad Plutum*, 1129.

385. Allusion aux fêtes de Bacchus célébrées en Italie; il y avait celles du mois de mars, *Liberalia*, décrites v. 388, et celles d'automne, *Finalia*. — *Ausonii coloni*, les paysans de l'Ausonie. Ce nom d'*Ausones* ou *Ausonii* est un des plus anciens qu'aient portés les peuples de la partie de l'Italie comprise entre le Tibre et le Vulturne. D'ailleurs en y joignant les mots *Troja gens missa*, Virgile montre clairement qu'il veut parler des Romains dont il rappelle les différentes origines.

386. *Incomptis*, grossiers, rustiques.

387. *Ora*, des masques.

389. *Oscilla*. Ce sont des images de Bacchus que l'on suspendait aux pins, servant de limites aux champs. Elles se balançaient au gré du vent; et l'on croyait que la partie de la campagne vers laquelle se tournait le visage du dieu portait plus de fruits. On n'est pas d'accord sur le sens de *mollia*; la plupart l'expliquent par *mobilia*, ce qui est contraire à toute étymologie; Servius, par *pensilia*; d'autres par *delicata*. Conington imagine que ce mot indique l'expression de douceur et de bienveillance répandue sur la face de Bacchus. Ladewig, qui d'ailleurs traduit *mollia* par *beweglich*, croit que les images étaient en cire; mais il n'indique pas quel motif le porte à penser ainsi. L'une de ces images, décrite par Anthony Rich et qui existe encore, est en marbre. Maerobe, *Saturn.* I, XI, 48, nous apprend qu'aux fêtes de Saturne on suspendait dans la chapelle du dieu *oscilla ficilia*. Ne pourrait-on supposer que *mollia* a un sens analogue à celui de *ficilia*, c.-à-d. que ce mot exprime que les figurines, *oscilla*, ont été faites avec une substance qui se prête à être modelée, comme de la terre glaise, de la cire? Enfin *mollia* signifie peut-être : artistement façonné, comme dans le vers si connu de l'*Énéide*, VI, 847 : « Excudent alii spirantia mollius æra. » Pieller (*Römische Mythol.* p. 444) dit qu'il est difficile de prononcer si cet usage était emprunté à la coutume semblable des Athéniens appelée *αιώζα*, ou bien si ce n'était pas l'emblème de quelque rite ancien, comme dans les fêtes de Saturne, où l'on figurait ainsi les sacrifices humains abolis (cf. Pieller, *Röm. Mythol.* p. 105).

390. *Hinc*, après ces fêtes. — *Pubescit* comme *adolescit*.

Complentur vallesque cavæ saltusque profundi
 Et quocumque deus circum caput egit honestum.
 Ergo rite suum Baccho dicemus honorem
 Carminibus patriis lancesque et liba feremus,
 Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram, 395
 Pinguiaque in veribus torrebimus exta columnis.

Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
 Cui nunquam exhausti satis est : namque omne quotannis
 Terque quaterque solum scindendum, glæbaque versis
 Æternum frangenda bidentibus, omne levandum 400
 Fronde nemus. Redit agricolis labor actus in orbem,
 Atque in se sua per vestigia volvitur annus.
 Ac jam olim, seras posuit cum vinea frondes,
 Frigidus et silvis aquilo decussit honorem,

391. *Complentur*, sous-ent. *fetu* ou *fructu*. — *Vallesque cavæ*. Pindare, *Isthm.* III, 13 : Ἐν κοίλῃσι γότρῃσι. — *Saltusque profundi*. Cf. Lucrèce, V, 42 : « Silvas vasque profundas ; » Homère, *Iliade*, V, 555 : Βαθέσι τῆ ὄλῃ.

392. *Quocumque deus... egit*, dans le mouvement imprimé par le souffle du vent à la figurine qui représente Bacchus. — *Honestum*, même sens que *formosum*.

393. *Ergo*, à cause de ses bienfaits. Les vers qui suivent font allusion à la seconde fête de Bacchus, celle des vendanges, *Vinalia*, qui se célébrait en automne. — *Honorem suum dicemus*, nous chanterons les hymnes qui lui sont consacrés.

394. *Carminibus patriis*. Cf. Horace, *Ep.* II, 1, 145 et suiv. — *Lances*, les plats chargés des prémices de la campagne, ce qu'on appelait *saturæ*. — *Liba feremus*. Cf. Tibulle, I, 7, 54 et I, 10, 23.

395. *Cornu ductus et stabit* sont des expressions propres aux cérémonies du sacrifice, *verba solemnia*.

396. *Veribus* est la leçon des meilleurs manuscrits et la vraie forme régulière de la déclinaison. — *Columnis*, dérivé de *corulus* au lieu de *corubis* ; c'est l'euphonie qui a déterminé cette transposition de consonnes. Le coudrier joue son rôle, comme le bouc, dans la fête du sacrifice à cause de ses propriétés nuisibles à la vigne. Cf plus haut, v. 299.

398. *Cui nunquam exhausti satis est* ;

imitation d'une tournure familière à Lucrèce, lequel emploie souvent comme un substantif le neutre du participe passé. *Cui n. e. s. e.* équivalent à *qui nunquam exhausti potest*.

399. *Scindendum*. Cf. plus haut, v. 237 : *proscinde*. — *Versis bidentibus* ; la houe a d'un côté deux dents, de l'autre une pointe pour briser les mottes. On se sert habituellement, pour ouvrir la terre autour des plantes, du côté qui est armé de dents. On retourne donc l'instrument (*vertere*) quand on brise les mottes.

400. *Æternum* équivalent à *assidue*.

401. *Nemus*, c'est l'assemblage des ceps, la vigne elle-même, dont il faut retrancher l'excès de feuillage. — Construisez : *labor actus redit in orbem*.

402. *Annus* équivalent ici à *annuus labor*, *annua opera*. — *In se per sua v. v.*, se renouvellent en formant un cercle régulier, où l'on marche sur les traces que l'on a déjà foulées. Cette expression a été empruntée par Virgile à Varius, dont Marius Victorinus (p. 2503, P.) cite le fragment suivant : « Sua se volventis in vestigia. »

403. *Jam olim*, même sens que *jam tum* exprimé plus bas, et qui, par une sorte de répétition, insiste sur l'époque que marque le poète.

404. *Honorem silvarum*, ce sont les feuillages qui ornent les arbres. Selon Servius, Virgile doit ce vers à Varron d'Atax.

Jam tum acer curas venientem extendit in annum 405
 Rusticus, et curvo Saturni dente relictam
 Persequitur vitem attondens fingitque putando.
 Primus humum fodito, primus devecta cremato
 Sarmenata, et vallos primus sub tecta referto;
 Postremus metito. Bis vitibus ingruit umbra, 410
 Bis segetem densis obducunt sentibus herbæ;
 Durus uterque labor : laudato ingentia rura,
 Exiguum colito. Nec non etiam aspera rusci
 Vimina per silvam, et ripis fluvialis arundo
 Cæditur, inculitque exercet cura salicti. 415
 Jam vinctæ vites, jam falcem arbusta reponunt,
 Jam canit effectos extremus vinitor antes :
 Sollicitanda tamen tellus, pulvisque movendus,

406. *Rusticus*. Cf. Tibulle, I, 1, 7 : « Ipse seram teneras maturo tempore vites « Rusticus. » — *Saturni dente*, l'instrument tranchant, faux ou plutôt serpe, dont était armé Saturne, antique dieu de l'agriculture chez les Latins (Preller, *Rœm. Mythol.* p. 400) ; cf. *G.* II, 173. — *Relictam*, dépourvée de ses fruits et de ses feuilles.

407. *Fingitque putando*, lui donne, en la taillant, une forme nouvelle, celle qui convient à son utile développement.

408-410. *Primus... postremus*. Sois le premier au travail, le dernier à la récolte ; c.-à-d. travaille sans relâche, et ne songe pas prématurément à recueillir le fruit. — *Devecta*, emportés loin du champ après avoir été coupés. Cf. plus haut, v. 207 : « Silvam devectarator. » — *Fallos*, les supports, les étais de la vigne, lesquels il faut abriter pendant l'hiver, afin que le mauvais temps ne les détériore pas. — *Bis*, au printemps et en automne, il faut soulager la vigne d'un excès de feuillage nuisible.

411. *Segetem*, le sol où est planté la vigne. — *Sentes*, qui signifie littéralement broussailles, indique combien dans une vigne négligée deviennent hautes et épaisses les mauvaises herbes.

412. *Uterque labor*, entendez *pampinationis* et *runcationis*. — *Laudato*, etc. La vigne exigeant de tels soins, il vaut mieux se borner à la culture de terrains peu éten-

due. Virgile imite ici Hésiode. Ἐργ. xxi Ἥμ. 643 : Νῆ' ὀλίγην αἰνεῖν, μεγέλη δ' ἐνὶ φόρτια θέσθαι. — *Laudato* équivalent à *sine invidia spectato*.

413. *Nec non*. Cf. plus haut, v. 2. — *Ruscus*, le fragon, espèce de houx, dont les tiges et les branches flexibles servaient à faire des liens pour la vigne.

415. *Exercet*, donne de l'ouvrage au vigneron, qui doit en recueillir les rameaux pour l'usage indiqué précédemment.

416. *Arbusta*, les vignes et les arbres qui les soutiennent. — *Reponunt falcem*, laissent reposer la serpe, parce qu'ils sont complètement taillés.

417. *Extremus*, arrivé à l'extrémité de ses rangées de cep (antes) et, par conséquent, un terme de son travail, ce qu'explique *effectos*. Quelques éditions portent *extremos effectus* ou *effectus*. J'ai suivi la leçon la plus généralement adoptée, qui est celle des meilleurs manuscrits.

418. *Sollicitanda*, c.-à-d. *movenda, fodienda*. Cf. Tibulle, I, 8, 29 : « Primus a aratra manu solerti fecit Osiris, Et tene a ram ferro sollicitavit humum ; » Ovide, *Fastes*, IV, 395 : « Herbæ, Quas tellus, a nullo sollicitante, dabat. » — *Pulvisque movendus*. Cf. Pline, *II. N.* XVII, 5 : « Sunt qui pulvere quoque uvas ali judicium a cent pubescentesque pulverent et vitium a arborumque radicibus aspergant. »

Et jam maturis metuendus Juppiter uvis.

Contra non ulla est oleis cultura, neque illæ 420

Procurvam expectant falcem rastrosque tenaces,

Cum semel hæserunt arvis aurasque tulerunt ;

Ipsa satis tellus, cum dente recluditur unco,

Sufficit humorem et gravidas, cum vomere, fruges.

Hoc pinguem et placitam Paci nutritor olivam. 425

Poma quoque, ut primum truncos sensere valentes

Et vires habuere suas, ad sidera raptim

Vi propria nituntur opisque haud indiga nostræ.

Nec minus interea fetu nemus omne gravescit,

Sanguineisque inculta rubent aviaria bacis 430

Tondentur cytisi, tædas silva alta ministrat,

Pascunturque ignes nocturni et lumina fundunt.

419. *Juppiter*, c'est le dieu qui règne dans l'air, mais ici particulièrement celui qui envoie la pluie. Cf. *G. I.*, 418: « Jupiter uvidus, » et Horace, *Odes*, I, 22, 19: « Nebulæ malusque Juppiter urget. »

420. *Contra*. L'olivier est ici opposé à la vigne.

421. L'olivier n'a pas besoin d'être taillé aussi soigneusement, et le sol où il est planté ne doit pas être aussi souvent remué. — *Tenaces*. Wagner croit que ce mot équivalait à *adsiduus* ou *adsidue versatos*. Mais j'aime mieux penser que c'est une épithète tirée de la forme de l'instrument qui, enfoncée dans la terre, y adhère fortement. — *Rastros* a son adjectif comme *falces*, pour la symétrie du style.

422. *Hæserere*, prendre racine; *auras ferre*, résister au vent.

423. *Ipsa*, d'elle-même. Cf. *Bucol.* IV, 21. — *Satis*, c.-à-d. *oleis quæ satæ sunt*.

424. *Cum vomere*, supplétez *recluditur*. Ouverte avec la boue, la terre s'abreuve de l'humidité qu'elle rend aux racines de l'arbre; ouverte ensuite avec le soc de la charrue, elle fournit une récolte abondante, *gravidas fruges*. — *Fruges* se prend en effet dans le sens de toute espèce de production du sol.

425. *Hoc*, ainsi, par là; c'est la locution homérique τῷ. — *Nutritor*, ancienne forme déponente pour *nutrito*, signalée par Pris-

eien, p. 798 P. — *Placitam Paci*. Cf. *Æn.* VII, 154.

426. *Poma*, les arbres fruitiers; on se sert ordinairement de la forme féminine, *pomus*.

428. Le *Romanus* omet *que*; Heyne a cru que cette particule était une addition des grammairiens pour soutenir le vers. Mais elle est ici nécessaire, parce qu'elle unit deux membres de phrase (*vi propria, opis haud indiga*) appartenant à des formes grammaticales différentes, et que d'ailleurs la seconde explique et développe la première. Il y a ici une imitation de Lucrèce, II, 630: « Ipsa suis pollens opibus, nihil « indiga nostri. »

429. *Nec minus interea*, formule de transition familière à Virgile dans les énumérations. — *Nemus omne*, toute espèce d'arbres. La suite indique qu'il est question des genres silvestres. — *Gravescit*. Cf. Lucrèce, I, 253: « At nitide surgunt fruges « ramique virescunt Arboribus, crescunt « ipse fetuque gravantur. »

430. *Aviaria*, selon Servius, les retraites cachées des bois où se tiennent habituellement les oiseaux. — *Sanguineis bacis*. Cf. *Bucol.* X, 27.

432. Cf. *G. I.*, 292. — *Pascunturque*, etc. Logiquement cette phrase est subordonnée à la précédente; la construction régulière serait, en prose, *unde pascuntur*, etc.;

Et dubitant homines serere atque impendere curam ?
 Quid majora sequar ? salices humilesque genistæ,
 Aut illæ pecori frondem aut pastoribus umbram 435
 Sufficiunt, sæpemque satis et pabula melli.
 Et juvat undantem buxo spectare Cytorum
 Naryciæque picis lucos, juvat arva videre
 Non rastris, hominum non ulli obnoxia curæ.
 Ipsæ Caucasio steriles in vertice silvæ, 440
 Quas animosi Euri adsidue franguntque feruntque,
 Dant alios aliæ fetus, dant utile lignum
 Navigiis pinos, domibus cedrumque cupressosque ;

mais en poésie le même rapport est souvent marqué par la juxtaposition des propositions au moyen d'une conjonction copulative telle que *que*.

433. *Et* a ici une valeur à peu près égale à *quæ cum ita sese habeant*, ou bien à *et ita*. Cf. *Æn.* VI, 807 : « Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis ? » Après avoir montré ce que la nature produit d'elle-même, le poëte s'étonne que les hommes ne veulent pas aider sa fécondité. Ribbeek soupçonne ce vers, qui manque dans le *Mediceus*, d'être une interpolation.

434. *Sequar* a le sens de *persequar*, *enumerem*. — *Majora* se rapporte aux espèces qui vont être désignées à partir du v. 437. Le sens de cette phrase est celui-ci : Pourquoi exposerai-je les avantages que l'on peut retirer d'arbres plus grands, puisque déjà les plus humbles, tels que le saule et le genêt, ont leur utilité ?

435. *Illr.* Ce pronom sert ici à donner au mouvement de la phrase plus de vivacité. Il correspond à peu près à la forme *ὅγε* dans Homère. Cf. *Æn.* V, 457.

436. *Satis*, aux plantations de tout genre. — *Melli*, e.-à-d. aux abeilles pour faire leur miel. Cf. *Bucol.* I, 53, 54 : « Hinc tibi que semper vicino ab limite sæpes « Hybleis apibus florem depasta saliet. »

437. *Et juvat*. Non-seulement les arbres sont utiles, mais encore ils charment les regards. — Le *Cytorus* est une montagne de Paphlagonie, célèbre par ses forêts de buis. Ovide a dit, *Métam.* IV, 311 : *Cytoriaeus pecten* au lieu de *buxeus*. — *Undantem* exprime le mouvement des bran-

ches agitées par le vent, semblable au mouvement des vagues de la mer. Le buis atteint en Orient de hautes proportions. Bion, *Idyll.* II, 3, fait voltiger l'Amour de branche en branche sur un buis.

438. *Naryx*, *Narycum*, *Narycium*, ville des Locriens Opontiens qui plus tard fondèrent Loeres dans le Bruttium. La poix du Bruttium, *pix Bruttia*, recueillie sur le plateau de la Sila, était renommée dans l'antiquité. On voit par quelle association d'idées Virgile est amené à l'appeler *Narycia*.

439. Servius explique *non ulli obnoxia curæ* par *nihil labori nostro debentia*.

440. Le Caucase est ici pris poétiquement pour les hautes montagnes en général ; toutefois, d'après Strabon, XI, 2, 15, il était célèbre par ses forêts. — *Steriles silvæ*, ce sont celles dont les arbres ne portent point de fruits comestibles ; *fetus* plus loin désigne le produit qu'on en peut tirer.

441. *Franguntque feruntque*. Forbiger et Dubner attribuent à *ferunt* l'idée très-précise d'emporter, et l'un d'eux l'explique par *differunt*, *decussos ramulos et frondes auferentes*. Peut-être y a-t-il lieu de moins insister sur le sens de ce mot. J'aimerais mieux avec Heyne rapprocher cette locution de celle qui est si connue : *agere et ferre*, ou du vers de l'Énéide, II, 374 : « Rapiunt incensa feruntque Pergama. » Le second verbe, de même consonnance que le premier, auquel il est uni par la conjonction *que*, en redouble et en augmente le sens.

442. *Aliæ*, s.-ent. *silvæ*.

443. Vers hypermètre. Voy. plus haut, v. 63.

Hinc radios trivere rotis, hinc tympana plaustris
 Agricolaë, et pandas ratibus posuere carinas. 445
 Viminibus salices fecundæ, frondibus ulmi,
 At myrtus validis hastilibus et bona bello
 Cornus ; Ituræos taxi torquentur in arcus.
 Nec tiliæ leves aut torno rasile buxum
 Non formam accipiunt ferroque cavantur acuto. 450
 Nec non et torrentem undam levis innatat alnus,
 Missa Pado. Nec non et apes examina conduit
 Corticibusque cavis vitiosæque ilicis alveo.
 Quid memorandum æque Baccheia dona tulerunt ?
 Bacchus et ad culpam causas dedit ; ille furentes 455
 Centauros leto domuit, Rhætumque Pholumque
 Et magno Hylæum Lapithis cratere minantem.

444. *Hinc*, c.-à-d. *ex arboribus*. — *Trivere, posuere*, parfaits d'habitude. La répétition de *hinc* est purement oratoire ; elle ne marque pas, comme le voudrait Burmann, qu'une certaine espèce d'arbres sert à faire des rayons de roues, une autre les roues pleines (*tympana*) des lourds chariots.

446. *Viminibus...fecundæ*. Cf. vers 222. — *Fronibus ulmi* ; le feuillage des arbres était recueilli pour servir de pâture aux bœufs.

447. *Myrtus*. Cf. *Æn.* VII, 817. — *Bona* a le sens de *apta* et, dans ce cas, se construit comme ici avec le datif ou avec l'accusatif précédé de *ad*. Cf. Varron, *de Re Rust.* I, 9 ; Tacite, *Ann.* II, 14.

448. *Ituræos*. Cette épithète est donnée aux ares parce que les Ituræens, peuple arabe de la Célé-Syrie, au delà du Jourdain, étaient des archers renommés.

449. Joignez à *nec, non* qui est au vers suivant. — *Buxum* au neutre signifie moins l'arbre lui-même que ce que nous appellerions une bille de bois de buis, un tronç propre à être livré aux ouvriers.

451. *Torrentem undam* ; cette circonstance s'applique plus particulièrement au Pô, dont il va être question au vers suivant. Cf. *G.* I, 482. — *Alnus*. Cf. *G.* I, 136. — Virgile avec *innatat* emploie l'accusatif. Cf. *G.* III, 142 ; *Æn.* VIII, 651.

452. *Pado*, datif, pour *in Padam*. Claudien a imité ce passage, XXXV, 178 :

« Missaque Pado qui remigat alnum. » Les bords du Pô étaient couverts d'aulnes. Cf. *Bucol.* VI, 62.

453. *Corticibus*. Cf. *G.* IV, 33. — *Vitiosæque ilicis*. Cf. *G.* IV, 44. — Le *Mediceus* et le *Palatinus* portent *alvo*, leçon admise par Ribbeck, le *Romans alveo* ; mais la forme *alvearia*, *G.* IV, 34, confirme *alveo* ; la synizèse fait disparaître la voyelle *e* au milieu de ces mots ; voy. Lucien Müller, *De re metrica Latin.* Poet. p. 274.

454. Pœrkamp, Hanow (*Schedæ Criticæ*, p. 10) et Ladewig pensent que les quatre vers suivants sont une interpolation. Mais voyez aux ADDITIONS de la fin du volume. — *Memorandum æque*, d'aussi digne d'être cité que les avantages dus aux espèces silvestres. — *Baccheia*, forme rare d'adjectif, dérivée de *Bacchus* ; on emploie ordinairement *Baccheus*, *Bacchicus*, *Bacchias*. Forliger en cite un exemple d'Ovide, *Metam.* III, 691. Mais il a disparu de la recension de Merkel, qui porte : « Baccheia que sacra frequento. »

456. Il est ici fait allusion aux diverses querelles que les Centaures eurent dans l'ivresse avec les Lapithes, et sur le mont Pholoë avec Hercule. Cf. *Æn.* VIII, 293, 294 ; Homère, *Odyssée*, XXI, 295 et suiv. ; Ovide, *Metam.* XII, 210-535.

457. Cf. Ovide, *Metam.* V, 82 : « Ingentem manibus tollit cratera dualibus Inllicitque viro. »

O fortunatos nimium, sua si bona noriunt,
 Agricolas! Quibus ipsa procul discordibus armis
 Fundit humo facilem victum justissima tellus.
 Si non ingentem foribus domus alta superbis
 Mane salutantum totis vomit ædibus undam,
 Nec varios inhiant pulchra testudine postes,
 Inlusasque auro vestes, Ephyreiaque æra,
 Alba neque Assyrio fucatur lana veneno,

460

465

458. *Nimum* a ici le sens de *valde*; *fortunatos nimium* équivalent à *fortunatissimos*. Cf. Band, *Tursellinus*, t. IV, p. 208. — Ce développement se retrouve dans le *Culex*, v. 57 et suiv.

459. *Ipsa* équivalent à *sponte*. Cf. *Bucol.* IV, 21. — *Procul discordibus armis*. Cf. Tibulle, II, 3, 37 : « Præda feras acies « cinxit discordibus armis. »

460. *Humo*, c.-à-d. *ex solo*. — *Facilem victum*, une abondante nourriture. — *Justissima*. Cf. Xénophon, *Cyrop.* VIII, III, 38 : Ἀυτὸς; σκάπτων καὶ σπειρῶν καὶ μάλα μικρὸν γῆρῶν, οὐ μὲντοι πονηρὸν γέ, ἀλλὰ πάντων δικαιοτάτων ὅ τι γὰρ ἂν λάβοι σπέρμα, καλῶς καὶ δικαίως ἀπέλιθου. Philémon, 406 (Meineke) : Δικαιοτάτων κτῆμα ἔστιν ἀνθρώποις ἀγρὸς, ἢν ἡ φύσις δεῖται γὰρ ἐπιμελῶς φέρεται.

461. Pour tout ce passage, cf. Lucrèce, II, 24-36, et *Culex*, 61 et suiv. Je crois aussi avec Forbiger que Lucrèce et Virgile ont dû songer au passage célèbre de l'*Odyssée*, VII, 83 et suiv. — Ce qui rend les portes fières, ce sont les hautes colonnes et les sculptures. Cf. Horace, *Epodes*, 2, 7 : « Superba civium Potentiorum limina. » Avec Ladewig je fais dépendre *foribus superbis* de *alta*. D'autres interprètes, parmi lesquels il faut compter Forbiger et Dubner, donnent à la fois *foribus superbis* et *totis adibus* pour *végimes à vomit*; mais il me semble en résulter quelque embarras pour la construction.

462. *Vomit*. Cf. l'expression de *vomitoria* pour désigner les issues par lesquelles la foule s'écoulait hors du cirque. — *Salutantum*. Chez les Romains, les clients se présentaient le matin chez leur patron et défilèrent devant lui en le saluant, puis allaient dans les vestibules recevoir la sportule, c'est-à-dire les secours en argent ou en vivres dont il payait leur assiduité. —

Undam donne l'idée d'une multitude qui va et vient, et dont les flots, se pressant en tous sens, semblent suivre divers courants.

463. *Inhiant* équivalent à *invident*, *habere cupiant*. Ce mot a pour sujet *agricolæ* sous-ent.; il se construit quelquefois comme ici avec l'accusatif, plus souvent avec le datif. — *Favos testudine postes*; les incrustations d'écaïlle étaient fort recherchées; c'était un raffinement de luxe d'en orner des portes. Lucain, X, 120 : « Et « suffixa manu foribus testudinis Indæ « Terga sedent. »

464. Le *Palatinus* et le *Romanus* Indæ *inclusas*; le *Mediceus* donne in : *lusas*. Servius rapporte la leçon *inclusas* en la blâmant. Il explique ainsi *inlusas* ou *illusas* : « In « quibus artifex auro ludens aliqua de « pinxerat. » Ribbeck et Ladewig ont préféré *inclusas*, qu'ils entendent par brodées, sans y joindre l'idée accessoire que Servius exprime par *ludens*. Ladewig cite comme analogue Lucrèce, IV, 1118 : « Grandes viridi eum luce smaragdi Auro « includuntur; » et Cicéron, *In Verrem*, de *Signis*, 24 : « Illa ex patellis et turibus « lis quæ vellerat, ita scite in aureis poculis « lis includebat. » L'emploi de *illudere* qu'indique Servius est unique dans la bonne latinité. On le trouve dans Avicénius, *Deser. orbis*, 1258; Prudence, *Œpigr.* XIV, 104; Némésien, *Cynég.* 91. Il est difficile de décider si le texte a été altéré par les commentateurs choqués du sens donné à *includere*, ou par les grammairiens réviseurs du texte dont les copistes se sont servis. En tout cas, la leçon *inlusas* est plus poétique et plus intéressante. Ribbeck l'admet lui-même dans sa petite édition. — *Ephyreiaque æra*, les vases d'airain de Corinthe. *Ephyre* est l'ancien nom de Corinthe.

465. *Assyrio veneno*, la pourpre de Phénicie. La Phénicie est une partie de la

Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :
 At secura quies et nescia fallere vita,
 Dives opum variarum, at latis otia fundis
 (Speluncæ vivique lacus et frigida Tempe
 Mugitusque boum mollesque sub arbore somni) 470
 Non absunt : illic saltus ac lustra ferarum
 Et patiens operum exiguoque adsueta juvenus,

Syrie souvent confondue par les poètes avec l'Assyrie. *Venenum* a le même sens que *φάρμακον*, c.-à-d. celui de suc; cf. Horace, *Ep.* II, 1, 207 : « Lana Tarentino violas imitata veneno. » Lucain emploie *virus* de la même manière, X, 123 : « Strata micant : quorum pars maxima « succo Cocta diu, virus non uno duxit « hiatu. » Toutefois, la teinture est généralement désignée chez les Romains par un terme qui témoigne du mépris ou de l'horreur que, dans le principe, ce raffinement inspirait à leurs mœurs sévères. *Bucol.* IV, 42 : « Varios discet mentiri lana colores. » Ici même l'expression en acquiert plus de valeur; pour le simple paysan, ces nuances nouvelles que l'on donne à la laine la déguisent (*facatur*) et l'empoisonnent comme les parfums que l'on mêle à l'huile pure (*olivum liquidum*) la gâtent (*corrumpitur*).

466. *Casia*, la cannelle. — *Usus olivi* pour *olivum quo utuntur*. Il s'agit dans ce passage de l'huile dont on se frottait le corps pour assouplir les membres. Perse, II, 64 : « Hæc sibi corrupto casiam dissol-
 « vit olivo. »

467. Quelques manuscrits donnent *vitam*; mais la leçon *vita* est celle du *Mediceus* et de Servius. Il faut entendre *quies* *quam quis agit securæ* et *vita hominum qui nesciunt fallere*. Horace a dit de même « nescius cedere » (*Odes*, I, 6, 6) sans ajouter de régime au verbe. Ceux qui ne trompent point sont exempts de tout ce qui amène les tromperies, c.-à-d. de passions, et, par conséquent, heureux. Tous ces substantifs au nominatif servent de sujet au verbe *non absunt*, v. 471. Quelques interprètes expliquent *vita nescia fallere*, une existence qui n'amène point de déceptions, ou une vie qui n'est point exposée à des catastrophes soudaines. Dans le second cas, ce me semble, on fait dire au mot *fallere* plus qu'il ne contieut naturellement; dans

le premier, on ajoute : libre par conséquent de ce qui amène les déceptions, c.-à-d. de passions. La différence qui sépare cette explication de celle que j'ai donnée devient alors très-faible; mais si l'on considère que l'épithète *secura* se rapporte en réalité à ceux qui goûtent le repos, la régularité du style demandera que *nescia*, épithète de *vita*, se rapporte à ceux qui mènent la vie; d'ailleurs une conséquence s'établit entre les deux membres de phrase : « Quies « est secura, quia homines nesciunt se « invicem fallere. » Qu'on se rappelle enfin que Virgile attribue le bonheur des gens de la campagne à leurs vertus. Cf. v. 472-474.

468. *Opes variæ* sont les productions de tout genre que fournit la terre. — *Latis fundis* n'équivaut point à *latifundis*. Le poète veut parler des larges horizons que le regard trouve dans la campagne et qui élèvent l'âme. Ce calme de l'âme absorbée dans la contemplation de la nature (*otia*) se goûte au milieu des circonstances et dans les lieux décrits, v. 469 et 470. Je n'ai donc pas hésité à mettre ces deux vers entre parenthèses, comme Ribbeck et Ladewig, et à en faire non pas un membre de phrase égal aux précédents, mais le développement de *latis otia fundis*.

469. *Vivi lacus*. Les bassins d'eau vive s'opposent à ces pièces d'eau artificielles qui ornent les jardins. — *Tempe* se prend pour les vallées pittoresques en général. Celle qui portait particulièrement ce nom était située en Thessalie, entre l'Olympe et l'Ossa, et traversée par le Pénée. — *Et* est la leçon du *Mediceus*.

471. *Non absunt* équivaut à *adsunt*; c'est une litote. Cf. Horace, *Odes*, I, 35, 17-20 : « Te semper anteit sæva Necessitas, Clavos « trabales et cuneos manu Gestans æna, « nec severus Uncus abest liquidumque « plumbum. » — *Saltus*, les pâturages.

472. Le *Mediceus*, le *Palatinus* et le

Sacra deum, sanctique patres; extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Me vero primum dulces ante omnia Musæ, 475
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios lunæque labores;
Unde tremor terris, qua vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis rursusque in se ipsa residunt, 480
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hiberni vel quæ tardis mora noctibus obstet.

Romanus ont exiguo; Servius lisait dans son exemplaire *parvo*. Au livre IX de l'*Énéide*, le v. 607 est une répétition de celui-ci, avec cette particularité que tous les manuscrits ont *parvo*. C'est ce qui sans doute aura déterminé les grammairiens à faire ici une correction. Mais Virgile, en se répétant, aime à varier légèrement la forme qu'il donne à sa pensée.

473. *Sacra deum sanctique patres*, e.-à-d. *sacra deum religiose fiunt, patresque (id est senes) sancti habentur, pie coluntur*. Il y a de la religion et du respect pour la vieillesse.

474. Cf. *Bucol.* IV, 6. *Justitia*, c'est Astrée, fille de Jupiter et de Thémis.

475. Heyne joint *primum ante omnia*, mais il vaut mieux opposer *primum* à la pensée exprimée au vers 483. Cette tournure est semblable à celle des Grecs, *μάλιστα μὲν... εἰ δὲ μή*. Le poète voudrait chanter la nature et dévoiler ses mystères; s'il ne peut en pénétrer les profondeurs, il se résignera à en célébrer les beautés pittoresques et les charmes. *Ante omnia* se joint à *dulces*. Cf. *Bucol.* II, 62 : « Nobis placant ante omnia silvæ. »

476. *Sacra fero* équivalent à *sacerdos sum*. Propertius, III, 1, 3 : « Primum ego ingredior puro de fonte sacerdos Italia per » Graios orgia ferre choros. — *Percussus*. Cf. Lucrece, I, 922 et suiv. : « Aeris Percussit thyrsos laudis spes magna meum » cor, Et simul incussit suavem mi in » pectus amorem Musarum. » Horace, *Epodes*, XI, 2 : « Scribere versiculos » amore percussum gravi. » Enfin *En.* IX, 197 : « Magno laudum percussus » am. 16. »

477. Probablement Virgile ne songe pas seulement à Lucrece et aux poètes grecs didactiques, tels que Xénophane, Empédocle et Aratus, mais aussi aux héros légendaires des premiers âges poétiques, tels qu'Orphée et Musée, prêtres et révélateurs des secrets de la nature. Orphée, *Argon.* 205 : « Οὐρανίας ἀστέρων ἐδάχη κόκλους τε πλάνητας. » Toutefois, Lucrece est son modèle le plus rapproché, celui dont l'imagination de ses contemporains est le plus occupée; de là les nombreuses allusions dont ce passage est rempli. L'exposition des vérités astronomiques passait chez les anciens pour la plus haute expression de la poésie didactique. Aussi ces idées sont-elles reproduites par un grand nombre de poètes. Cf. Virgile lui-même, *En.* I, 740-746. — *Calique vias et sidera* équivalent à *vias (cursum) siderum in caelo*.

478. *Lunæque labores*, les éclipses. Cf. *En.* I, 742 : « Solis labores; » Lucrece, V, 751 : « Solis item quoque defectus Lucrece » que latebras Pluribus e causis fieri tili » posse putandum est. »

479. *Qua vi maria alta tumescant*, etc.; les causes du flux et du reflux.

480. *Objicibus*. Ce ne sont point ici les digues faites de main d'homme, mais les obstacles de tout genre qui sont sur les rivages et que le flot, à la marée montante, dépasse avec violence (*rumpit*) et quelquefois renverse.

481 et 482. Quelle est la cause qui rend courts les jours d'hiver, courtes les nuits d'été? Cf. Lucrece, V, 680. — *Se tingere Oceano*, métaphore poétique pour *occidere; tardis*, lentes à venir.

Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
 Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis,
 Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes, 485
 Flumina amem silvasque inglorius. O, ubi campi
 Spercheosque, et virginibus bacchata Lacænis
 Taygeta! o, qui me gelidis convallibus Hæmi
 Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!
 Felix qui potuit rerum cognoscere causas, 490
 Atque metus omnes et inexorabile fatum
 Subjecit pedibus strepitumque Acherontis avari!

483. Construisez : *Sin frigidus sanguis obstiterit ne possim.*

484. *Frigidus circum præcordia sanguis.* Cf. Cicéron, *Tuscul.* I, 9 : « Empedocles « animum esse censet cordi suffusum sanguinem. » Dans l'*Étymologicon magnum*, V, αἷμα, on trouve le vers même d'Empédocle : Αἷμα γὰρ ἀνθρώποις περιχάροτον ἐστὶ νόημα. Lucain, II, 557 : « Fervidus hæc iterum circa præcordia « sanguis Incaluit, » a retourné l'expression de Virgile. La froideur du sang est donc la pesanteur de l'esprit.

485. *Rigui.* Ordinairement ce mot se prend dans le sens passif; *riguus* s'explique par *qui rigatur*. Mais dans ce passage Virgile donne à *rigui* le sens actif, *qui rigant*. Cf. *irriguum*, G. IV, 32; *irriguus*, Tibulle, II, 1, 44.

486. *Amem* équivalait à *colam*, que j'habite, puissé-je habiter. Cf. *Æn.* III, 131. — *Inglorius* ne signifie pas seulement obscur, mais ce mot s'oppose à tout le développement qui précède, et il faut l'entendre : en ne cherchant pas la gloire dans la haute poésie, la poésie philosophique, en me contentant de célébrer la campagne, ce qui ne donne point un si haut renom. — *O, ubi campi*, non pas simplement *ubi sunt* interrogatif, mais : (quelle beauté n'y a-t-il pas) dans ces lieux où s'étendent les campagnes et où coule le Sperchius! e.-à-d. où s'étendent les campagnes baignées par le Sperchius. *Campi Spercheosque* forme la figure appelée *hembalyin*.

487. *Spercheos* est la première leçon du *Mediceus*; le *Palatinus* a *Spercheus*; le *Romanus* donne *Sperchius*. Le Sperchius, aujourd'hui *Hellada*, passe entre l'Othrys et

l'Oëta, prend sa source au pied du mont Tymphreste et se jette dans le golfe Maliaque. — *Bacchata* est pris au passif, comme au vers 125 du III^e livre de l'*Énéide*.

488. *Taygeta* (*Mediceus* col.); *Taugeta* (*Palatinus*); *Tahygeta* (*Romanus*); le mont Taygète, en Laconie, au pied duquel, selon Pausanias (II, 20), se trouvait un temple de Bacchus dont l'accès n'était permis qu'aux femmes. — Le *Mediceus* a *convallibus*; le *Palatinus*, *convallinus*; le *Romanus*, *invallibus*. — *Hæmi*, le mont Hémus, aujourd'hui le Balkan, en Thrace. — *O qui me sistat*; cette tournure équivalait à *utinam me sistat aliquis*. Cf. *Æn.* XII, 883 : « O que satis alta dehiscat « Terra mihi, » On peut l'expliquer par Pélipse de *sit* : *sit qui me sistat*.

490. Cf. un vers d'Empédocle cité par Clément d'Alexandrie : Ὁλιως, ὅς ἕσιων περιπίδων ἐκρήσαστο πλοῦτον. Lucain, IV, 393 : « Felix qui potuit mundi mutante « ruina Quo jaceat non scire loco. » — *Potuit*, parfait d'habitude, équivalait à *potest*.

491. *Metus omnes*, les craintes nées de la superstition. — *Inexorabile fatum*, la croyance au destin que rien ne peut fléchir. Cf. *Æn.* VIII, 334 : « Ineluctabile fatum. »

492. *Subjecit pedibus*; cf. Lucrèce, I, 78 : « Religio pedibus subjecta. » — *Strepitumque Acherontis avari*. Cf. Lucrèce, III, 37 : « Et metus ille foras precepit Acherontis agnitus, Funditus humanam qui « vitam turbat ab imo, Omnia suffundens « mortis nigrore. » Forcellini explique *strepitum* par *terrorem, formidinem ex opinione vulgari*; c'est donc la vaine ter-

Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes,
 Panaque Silvanumque senem Nymphasque sorores!
 Illum non populi fascēs, non purpura regum 495
 Flexit et infidos agitans discordia fratres,
 Aut conjurato descendens Dacus ab Histro,
 Non res Romanæ perituraque regna; neque ille
 Aut doluit miserans inopem aut invidit habenti.
 Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura 500
 Sponte tulere sua, carpsit; nec ferrea jura
 Insanumque forum aut populi tabularia vidit.
 Sollicitant alii remis freta cæca, rumbtque

reur qu'inspire l'Achéron insatiable (*avaris*), le vain bruit que l'on en fait.

494. *Pana*. Cf. *Bucol.* II, 33. — *Silvanum*. Cf. *Bucol.* X, 24. — *Nymphasque sorores*. Cf. *G.* IV, 382.

495. Ce passage est rempli d'allusions aux événements contemporains. Il faut se rappeler que les *Georgiques* furent composées entre les années de Rome 717 et 725 (av. J. C. 37 et 29). — *Populi fascēs*. Cf. *Lucrece*, III, 994 : « Qui petere a populo a fascēs » avasque securēs imbibit. » *Fascēs* représente les magistratures accordées par le peuple et qui donnaient le droit de faire porter devant soi des faisceaux de verges.

496. *Flexit*, parfait d'habitude, comme tous ceux qui suivent. — *Fratres*. Allusion aux querelles de Phraate et de Tiridate qui se disputaient le trône des Parthes et prirent en Fan 30 av. J. C. Octave pour arbitre. Cf. *Horace*, *Odes*, I, 26, 3-6.

497. Les Daces, peuple qui habitait au Jela du Danube, et qui fut plus tard soumis par Trajan, dévastaient alors la Mésie et la Thraace. Ils passaient le Danube sur la glace et s'unissaient aux nations encore insoumises, situées entre le Danube et l'Helms. Ils furent vaincus en 724 (30 av. J. C.) par Statilius Taurus, en 727 par M. Crassus; enfin, plus tard, contenus par des fortifications élevées sur la rive du fleuve. Cf. *Stace*, *Theb.* I, 19 : « Bis ad aetnum legibus Histrum Et conjurato dejectos vertice Dacos. » — *Hister conjuratus*. Ce sont les peuples voisins du Danube qui faisaient alliance avec les Daces.

498. *Res Romanæ*, les affaires intérieures

de l'Empire romain; *peritura regnum*, les royaumes qui l'entouraient ou y formaient des esclaves, mais qui étaient destinés à succomber lorsqu'ils étaient en lutte avec lui.

499. *Aut doluit miserans inopem*, non par insensibilité, mais parce qu'aux champs il n'a pas sous les yeux le spectacle de la misère, si affreuse dans les villes. — *Aut invidit habenti*, parce qu'il peut aisément satisfaire ses besoins. — *Habenti*, le riche. Cf. *Juvénal*, XIV, 207 : « Unde habes, a querit nemo; sed oportet habere. » Pour ce vers tout entier, cf. *Tibulle*, I, 1, 77 : « Ego composito securus acervo Despiciam a dites, despiciamque famem. »

500. Cf. plus haut, v. 459, 460. Voy. aussi *Lucrece*, V, 934 : « Quod sol atque a imbres dederant, quod terra erarat a Sponte sua, satis id, etc. »

501. *Ferrea* équivalent à *rigida*, que rien ne peut fléchir.

502. L'homme des champs n'a point de procès, ne prend point part aux luttes bruyantes (*insanum*) des plaideurs sur le forum, ne se mêle point des baux et des marchés de l'Etat conservés dans les archives du temple de la Liberté (*tabularia populi*).

503. *Alii*, les habitants des villes, par opposition à *illum* (495), *ille* (498). — *Heyne* et *Voss* croient que, dans ce vers et le suivant, le poète a voulu stigmatiser l'ardeur de s'enrichir par le commerce, la fureur de la guerre et l'ambition. Mais il ne semble pas que le commerce soit ici particulièrement désigné. *Sollicitant alii remis freta cæca* s'applique aux expé-

In ferrum, penetrant aulas et limina regum ;
 Hic petit excidiis urbem miserosque Penates, 505
 Ut gemma bibat et Sarrano dormiat ostro ;
 Condit opes alius defossoque incubat auro ;
 Hic stupet attonitus rostris ; hunc plausus hiantem
 Per cuneos (geminatus enim plebisque patruinque)
 Corripuit ; gaudent perfusi sanguine fratrum, 510

ditions lointaines, *ruantque in ferrum*, aux guerres de tout genre ; *penetrant aulas et limina regum*, aux services honteux que les gens habitués à la vie des villes vont rendre aux rois étrangers pour se procurer les richesses et les jouissances. Le développement se continue dans les vers suivants, mais sans reprendre d'une façon tout à fait symétrique les idées exprimées avec plus de généralité dans les deux premiers vers. — *Solicitant*. Cf. plus haut, v. 418. — *Freta cæca*, les mers qui recèlent des périls cachés. Le sens est différent de celui de *unda cæca*, dans le passage si connu de l'*Énéide*, III, 200 : « Cæcis erramus in undis. »

504. *Ruantque in ferrum* équivalent à *currunt ad arma*. — *Penetrant aulas et limina regum*. Conington explique *regum* par *potentiorum*, comme dans Horace, *Ép.* I, 7, 37, et 17, 43. Ladewig pense qu'il s'agit d'Antoine. J'aimerais mieux rendre la pensée plus générale et croire que *regum* désigne les rois à la solde desquels se mettaient les Romains jaloux de s'enrichir. Septimius, le meurtrier de Pompée, devait avoir des imitateurs à la cour des différents rois de l'Asie.

505. *Petit excidiis*, comme *petere bello*, *petere saxis*. — *Excidiis*, pluriel poétique. Cette locution peut se traduire par : cherche à ruiner. Celui qui agit ainsi, c'est le soldat des guerres civiles, sorti de la plèbe urbaine enrôlée par Marius et après lui par tous les ambitieux.

506. *Gemma*, selon les uns, une coupe faite d'une matière précieuse, ce qu'on appelle aujourd'hui une gemme ; selon les autres, une coupe enrichie de pierres précieuses. Ce dernier sens est plus simple. Cf. Pline, *II, N.* XXXIII, 2 : « Turba gemmarum potamus et smaragdis textus minus calices. » Cf. encore Propertius, III, 3, 26 : « Nec bibit e gemma divite nostra

« sitis. » — *Le Medicus* porte *indormiat*, mais avec un signe qui indique qu'il faut retrancher les deux premières lettres ; les autres mss. *dormiat*. — *Sarrano*. L'ancien nom de Tyr était *Sar* ou *Sur*, dont les Romains avaient fait *Sarra* ; de là l'adjectif *Sarranus*, de Tyr.

507. Cf. *En.* VI, 610 : « Aut qui divitiis soli incubere repertis ; » et Horace, *Serm.* I, 1, 70 : « Congestis undique saccis » *Indormis inhians*. » Selon Macrobe, *Sat.* VI, 1, 40, ce vers est imité du suivant de Varius : « Incubet et Tyriis, atque ex solo lido bibat auro. » — Un professeur anglais, M. Seeley, cité par Conington, applique à César les vers 505 et 506 ; à Crassus, 507 ; à Pompée, 508 et 509. Pour ce dernier, je l'accorderais à cause de la circonstance rappelée par Lucain, I, 133 : « Plaususque sui gaudere theatri. » Encore le même honneur a-t-il été accordé à Cicéron et plus tard à Mécène. Il ne faut pas trop presser les allusions. Virgile, certainement, songe à des faits récents, mais d'une manière générale.

508. *Stupet rostris*. Cf. Horace, *Serm.* I, IV, 28 : « Stupet Albius ære. » *Stupet rostris*, admire la tribune, c.-à-d. vise aux succès de la tribune.

509. Avec Haupt et Ladewig, je place entre parenthèses : *geminatus enim*, etc. J'écris avec tous les mss. *geminatus* et non *geminatur*. *Enim* a ici un sens à la fois affirmatif et ironique, comme notre : sans doute, bien entendu. *Geminatus* ne veut pas dire que ces applaudissements sont redoublés, mais qu'ils partent des deux ordres du peuple, *plebisque patruinque*.

510. *Corripuit*, trouble, saisit, enflamme de désir. Cf. *En.* XI, 584. — Le sujet de *gaudent* est toujours *urbani* ; ou du moins l'idée que représente ce mot, et qui est dans la pensée, montre qu'il y a une allusion aux désordres des dernières guer-

Exilioque domos et dulcia limina mutant,
 Atque alio patriam quærunt sub sole jacentem.
 Agricola incurvo terram dimovit aratro :
 Hinc anni labor, hinc patriam parvosque Penates
 Sustinet, hinc armenta boum meritosque juvencos. 515
 Nec requies, quin aut pomis exuberet annus,
 Aut fetu pecorum, aut Cerealis mergite culmi,
 Proventuque oneret sulcos atque horrea vincat.
 Venit hiems : teritur Sicyonia baca trapetis,
 Glaude sues læti redeunt, dant arbuta silvæ ; 520
 Et varios ponit fetus autumnus, et alte
 Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.
 Interea dulces pendent circum oscula nati,

res civiles. Cf. Lucrèce, III, 70 : « Sanguine « civili rem conflant divitiisque Condu- « plicant avidi, eodem eade accumulantes, « Crudeles gaudent in tristi funere fratris ; » et Horace, *Odes*, I, 35, 33 : « Eheu ciea- « tricium et sceleris pudet fratrumque. » — *Gaudent perfusi* est un hellénisme pour *gaudent perfundi*. Cf. *Æn.* X, 500 ; XII, 6, 702.

511. L'exil est la conséquence des crimes signalés dans le vers précédent ; tel est le sens donné par Ladewig et auquel je me range volontiers. Heyne rapporte ce vers à ceux qui sont envoyés pour peupler des colonies, d'autres à ceux qui suivirent Antoine en Égypte. C'est, à mon avis, une explication qui ne lie pas assez le sens de la fin du passage à ce qui vient auparavant.

513. Cf. Ovide, *Mét.* V, 341 : « Prima « Ceres unco terram dimovit aratro, »

514. *Anni labor*, les fruits laborieusement acquis par les travaux de l'année. *Labor*, comme le grec *πόνος*, signifie le résultat du travail. Cf. *Æn.* VI, 27 ; VII, 248. — *Penates* est la leçon du *Melicæus*; *nepotes* celle du *Palatinus* et du *Romanus*; mais cf. *Æn.* VIII, 543.

515. *Meritos*, qui, partageant les travaux du laboureur, méritent d'être nourris par lui.

516. *Nec requies quin* équivalait à *semper*. Le P. de La Rue expliquait cette locution par *nec cessat* en lui donnant pour sujet *agricola*; Heyne l'explique par *nulum est anni tempus quo cesset proventus*

vel ex pomis, vel ex pecoribus, vel ex agris. Nec requies est est une locution impersonnelle comme *nec mora est, nulla causa est*. — *Exuberet* équivalait à *det uberem proventum*. Cf. Pline le Jeune, *Panég.* 29 : « Omnibus usibus nostris annus exuberat, » évidente imitation de ce passage de Virgile.

517. *Mergite*, le faiseau d'épis que saisit l'instrument appelé *merga*, qui servait à couper le blé et à le mettre en bottes. Nous pouvons traduire par gerbe. L'exemple, d'ailleurs, est unique avec une telle signification, et ne se trouve que dans ce passage de Virgile et dans ses commentateurs. Pline, *Il. N.* XVIII, 30, 72, prend ce mot dans le même sens que *merga*.

518. *Horrea vincere*, c'est, pour les grains, être en si grande abondance que les greniers deviennent insuffisants.

519. *Venit hiems : teritur*. Le mouvement de la pensée fait équivaloir cette tournure à *cum venit hiems*, etc. — *Baca Sicyonia*, Poëve. Sicyone, ville du Péloponèse, voisine de Corinthe, était renommée pour ses plantations d'oliviers. Cf. Ovide, *Ibis*, 3, 7, et Stace, *Theb.* IV, 50.

520. *Glaude* est aussi bien le régime de *redeunt* que de *læti*.

521. *Ponit*, donne, laisse tomber. Cf. plus haut 403 : « posuit vinea frondes. »

522. Cf. *Bucol.* IX, 49 : « Duceret apri- « cis in collibus uva colorem. »

523. *Circum oscula* équivalait à *circum ora parentum osculantium*.

Casta pudicitiam servat domus, ubera vacca
 Lactea demittunt, pinguesque in gramine læto 525
 Inter se adversis luctantur cornibus hædi.
 Ipse dies agitat festos, fususque per herbam,
 Ignis ubi in medio et socii cratera coronant,
 Te, libans, Lenæe, vocat, pecorisque magistris
 Velocis jaculi certamina ponit in ulmo, 530
 Corporaque agresti nudant prædura palæstræ.
 Hanc olim veteres vitam coluere Sabini,
 Hanc Remus et frater, sic fortis Etruria crevit
 Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma,
 Septemque una sibi muro circumdedit arces. 535
 Ante etiam sceptrum Dictæi regis, et ante
 Impia quam cæsis gens est epulata juvenis,

524. C.-à-d. *pudica est uxor*. Cf. Lucrèce, III, 892 : « Jam non domus acci-
 « piet te læta, neque uxor Optima nec
 « dulces occurrent oscula nati. »

525. Lucrèce, I, 258 : « Et candens la-
 « cteus humor Uberibus manat distentis. »

526. Homère, *Odyssée*, X, 412 : Ηἰστῆται
 ἄμα σκαίροντο ἐναγνίται.

527. Entre les différentes fêtes de la campagne, le poète choisit comme ailleurs (*Bucol.* V, 70, et *G.* II, 382) celle qui se célébraît après la vendange, en l'honneur de Bacchus. Elle convient spécialement au sujet de la livre; ce choix est une preuve de l'art avec lequel Virgile composait. — *Ipse*, le paysan.

528. *Ignis*, le feu du sacrifice placé sur l'autel que tout le monde entoure. — *Socii*. Cf. Horace, *Ep.* II, 1, 139 : « Agricole
 « præci.... Conditâ post frumenta levantes
 « tempore festo Corpus.... Cum sociis ope-
 « rum pueris et conjuge lida, Tellurem
 « porco, Silvanum lacte piabant. » — *Cratera coronare*, c'est garnir le vase d'une guirlande de feuillage ou de fleurs. On admet généralement aujourd'hui que *vinci coronare* a le même sens.

530. *Ponere certamina*, instituer un combat. Cf. *Æn.* V, 66; en grec : ἀγῶνα προσιθῆναι. L'orme où était placé le but est ici choisi probablement parce que c'était l'arbre le plus ordinairement employé à soutenir la vigne.

531. *Nulant* est la leçon des principaux manuscrits. — *Palæstræ* est fourni par le *Medicens*; le *Palatinus* et le *Romanus* ont *palæstra*.

532. Cf. *Æn.* IX, 600 et suiv., la vie des anciens peuples de l'Italie.

533. *Sic* équivalait à *illis artibus, illa vita*.

534. *Scilicet*, particule affirmative, qui se rapporte aux derniers mots du vers précédent. C'est le sens admis par Heyne et Wagner. Cf. *G.* I, 282. — *Rerum*, comme en grec τῶν ἔργων. Ce mot augmente l'idée indiquée par le superlatif. Cf. Horace, *Serm.* I, 9, 4 : « Dulcissime rerum; » Val. Flaccus, III, 369 : « Tristissima re-
 « rum. » Avec *pulcherrima* on peut entendre *civitas*, comme Florus a dit, IV, 1 : « Pulcherrimum imperium, » et II, 19 : « Pulcher populus. »

535. *Arces*, même sens que *colles*. Cf. plus haut, v. 172. Ce vers se trouve répété, *Æn.* VI, 783, avec un léger changement.

536. *Dictæus rex* est Jupiter nourri sur le mont Dicté en Crète. Cf. *G.* IV, 152 : « Dictæo carli regem pavere sub antro. »

537. *Impia*; cf. Colum. VI, *profat.* : « Bovis tanta fuit apud antiquos veneratio, « ut tam capital esset bovem necuisse, « quam eivem. » Cicéron, *de Nat. Deor.* II, 63 : « Tanta putabatur utilitas percipi « ex bubus, ut eorum visceribus vesci sce- « lus haberetur. »

Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat ;
 Needum etiam audierant inflari classica, needum
 Impositos duris crepitare incudibus enses.

540

Sed nos immensum spatiiis confecimus æquor,
 Et jam tempus equum fumantia solvere colla.

538. *Aureus Saturnus*. Cf. plus haut, v. 173. — Théocrite a dit, XII, 15 : Ἦν ἕα τὸ τ' ἤσαν Χρύσειον πάλαι ἰνδρετε.

539. *Needum*, c.-à-d. avant le règne de Jupiter. — *Classica*, ordinairement les signaux donnés au son de la trompette, ici la trompette elle-même.

540. *Crepitare*, retentir, tandis qu'on les forge.

541. Virgile termine le second livre, comme le premier, par une métaphore empruntée aux courses du cirque. *Æquor* est ici le terrain aplani sur lequel couraient

les chevaux. — *Immensum spatiiis*, c.-à-d. *immensa spatia habens*. Sur le sens de *spatium*, cf. *G. I*, 512.

542. *Jam*, enfin. — *Solvere colla*. Cf. un passage de Callimaque cité par les commentateurs : Ἰψ' ἄρματα ἀγένας ἔπιπων Λυσυμένην. On peut encore rappeler Tréphiodore, 664 : Ἐγὼ δ' ἄπειρ ἔπιπων ἐλάσσω Τέρματος ἀγυιέλισσαν ἐπιψεύσουσαν ἀοιδίην, et Lucrèce, VI, 92, se comparant au coureur qui est au bout de la carrière : « Tu mihi supreme... ad candida a calcis Currenti spatium præmonstra. »



LIBER TERTIUS.

Après avoir invoqué Palès, déesse des troupeaux, et Apollon pasteur, le poète annonce qu'il veut illustrer sa patrie par une œuvre nouvelle, en traitant des sujets jusqu'ici laissés intacts. Il se propose, une fois couvert de gloire par l'accomplissement d'un tel dessein, d'élever un temple et de célébrer des jeux en l'honneur de César. Il prie Mécène de favoriser son entreprise, et il entre dans le développement de sa matière (1-48).

Il indique quel soin on doit apporter au choix des animaux propres à la reproduction, d'abord des vaches et des taureaux (49-71), puis des chevaux (72-137). Ensuite il faut s'occuper des mères pleines (138-156). Il dit quel traitement convient aux jeunes veaux (157-178), puis aux jeunes chevaux (179-208). Une des précautions principales doit être de les soustraire aux aiguillons de l'amour, dont les fureurs sont décrites dans un des épisodes les plus célèbres des *Géorgiques* (209-285). Virgile passe alors à l'élevage des troupeaux (286-293). Il décrit les étables dans lesquelles il faut en hiver retenir les brebis et les chèvres (294-321), traite de la manière de mener dans la belle saison le bétail au pâturage (322-338), et incidemment s'étend sur les mœurs des nomades d'Afrique et des peuples de la Scythie (339-383). A quelles précautions doivent s'assujettir celui qui veut tirer du profit de la laine de ses troupeaux (384-393), et celui qui veut en obtenir du laitage (394-403), tels sont les sujets rapidement esquissés par le poète. Puis viennent les conseils sur le choix des chiens utiles à la garde des bergeries et à la chasse (404-413), les préceptes sur la destruction des animaux nuisibles (414-439), et ceux qui sont relatifs aux moyens de préserver le bétail des maladies et de le guérir (440-473). C'est ce qui amène la célèbre description de l'épizootie qui dévasta les pâturages de Norique (474-566).

Te quoque, magna Pales, et te memorande canemus,
Pastor ab Amphryso, vos, silvæ amnesque Lycæi.

1. *Pales*. Cf. *Bucol.* V, 35.

2. *Pastor ab Amphryso*; c'est Apollon νόμιος. Cf. *Bucol.* V, 35. — *Ab Amphryso* équivalant à *Amphrysus*, le berger veau des

bords de l'Amphryse, fleuve de Thessalie, auprès duquel, selon la légende, Apollon fit paître les troupeaux d'Admète, roi de Phères. — *Lycæi*. Cf. *Bucol.* X, 15.

Cetera, quæ vacuas tenuissent carmine mentes,
 Omnia jam vulgata : quis aut Eurysthea durum,
 Aut illaudati nescit Busiridis aras? 5
 Cui non dictus Hylas puer et Latonia Delos?
 Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno,
 Acer equis? Tentanda via est, qua me quoque possim
 Tollere humo victorque virum volitare per ora.
 Primus ego in patriam mecum, modo vita supersit, 10

3. Le *Mediceus* et le *Romanus* ont *carmīna*, que l'on fait alors rapporter à *cetera*; mais d'autres manuscrits portent *carmine*. Cette leçon est fort ancienne; voici ce qu'en dit Philargyrius : « CARMINA; legitur « et CARMINE, et, ut puto, rectius. Non « enim dicit cetera carmina jam vulgata, « sed cetera omnia absolute, i. e. ceteræ « omnes res vulgatae. » Traduisez donc : Tous les autres sujets qui auraient pu tenir sous le charme de la poésie les esprits libres d'occupations, etc.

4. *Eurysthea*; Eurysthée, roi de Mycènes, qui imposa, d'après les ordres de l'oracle, les travaux à Hercule. Cf. Homère, *Iliade*, XIX, 132 : Τῆρι δὲ δὲ στενάζεσσι, ὅθ' ἔδον φέρον υἱὸν ἑρῶντος Ἐργχον ἀεικέλις ἔργωντα ὤπ' Ἐδρυσθῆρος ἀέθωον.

5. *Illaudati*, litote pour *cruelēlis, detestabilis*. Cf. *inamabilis*, *Æn.* VI, 488. — *Busiridis aras*. Dans la légende d'Hercule, Busiris, fils de Neptune et de Lysianasse, était un tyran d'Égypte, qui immolait à Jupiter les étrangers débarqués sur les côtes de son royaume. Hercule, à son retour du jardin des Hespérides, aborda en Égypte, se laissa mener jusqu'à l'autel, et y sacrifia le tyran lui-même et son fils. On croit reconnaître dans ces aventures la trace confuse de récits se rapportant à la légende phénicienne d'Hercule. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 219-222.

6. *Cui, c.-à-d. cui poete*, quel poète n'a chanté. — *Hylas*. Cf. *Bucol.* VI, 43. — *Latonia Delos*. C'est dans l'île de Délos que, selon la mythologie, Latone mit au monde Apollon et Diane. Cf. Ovide, *Metam.* VI, 342-336. Cette île était un des centres principaux du culte de ces deux divinités auxquelles on associait Latone. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 185-187.

7. D'après la Fable, Pélops, fils de Tan-

tale, roi de Lydie, fut servi aux dieux dans un festin par son père qui voulait éprouver leur science. Les dieux s'abstinèrent de cet horrible mets, excepté Cérès, qui mangea une épaule de Pélops. En rendant le jeune homme à la vie, les dieux lui donnèrent une épaule d'ivoire pour remplacer celle qu'il avait perdue. Cf. Ovide, *Metam.* VI, 404-411; Pindare, *Olymp.* I, 27 : Ἐδέξαντι φαίδιμον ὄμοσιν κεκλιμένον. Plus tard, Pélops vainquit dans la course des chars, grâce à Neptune, et tua OEnomaüs, roi d'Élide, dont il épousa la fille Hippodamé ou Hippodamie. Cf. sur toute cette légende, d'origine éleenne, et qui a rapport aux divinités marines, Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 384-387.

8. *Acer equis*, habile dans l'art de diriger des coursiers, de conduire un char. Cf. Homère, *Iliade*, IV, 303 : Ἰπποσύνη πεποσῶς.

9. *Victor*. Servius explique ce mot par *effector propositi et voti*. Lucrèce avait déjà employé ce mot dans un tel sens, I, 75 : « (Graius homo.... omne immensum « peragravit) Unde refert nobis victor quid « possit oriri. » — *Virum colitare per ora*, hémistiche emprunté à l'épithaphe d'Ennius. Cf. Cic. *Tuscul.* I, 15 : « Nemo me la- « erimis decoret, nec funera fletu Faxit. « Cur? Volito vivas per ora virum. »

10. *Primus*, le premier entre les poètes de Mantoue, j'acquerrai un nom illustre; tel est le sens de la pensée du poète; mais son expression va plus loin. Il suppose que, vainqueur dans l'expédition poétique qu'il va entreprendre, il ramènera les Muses elles-mêmes prisonnières. Puis vient la description des réjouissances et des jeux qui accompagneront son triomphe et dont plusieurs traits sont réellement empruntés aux circonstances des triomphes chez les Ro-

Aonio rediens deducam vertice Musas;
 Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas;
 Et viridi in campo templum de marmore ponam
 Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
 Mincius et tenera prætexit arundine ripas.

15

In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.

Illi victor ego et Tyrio conspectus in ostro

Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.

Cuncta mihi, Alpheum linquens lucosque Molorchi,

Cursibus et crudo decernet Græcia cæstu.

20

Ipse, caput tonsæ foliis ornatus olivæ,

ains ou renferment des allusions à des événements contemporains. Virgile se propose d'élever alors un temple au dieu qui l'a protégé, c.-à-d. à Auguste, à qui, vers cette époque, les provinces décernaient des honneurs divins. Sur les parois de ce temple seront représentés les exploits et la généalogie du héros divinisé, auquel il est dédié. Dans cette description l'on peut voir une annonce de l'*Énéide*; quelques allusions en rappellent directement divers passages. Toutefois, il se pourrait que des additions dans ce sens eussent été faites lorsque Virgile revit les *Georgiques* (cf. Ribbeck, *Lectt. Vergil.* et p. 147, 148 de son édition). Ce qui est certain, c'est que dès lors le poète avait conçu l'idée d'une grande œuvre épique, ici indiquée à grands traits. C'est cette pensée qui a déterminé l'imitation d'Ennius signalée plus haut. D'ailleurs ce passage est certainement l'une des parties des *Georgiques* que le poète a composées en dernier lieu, et, par conséquent, peu avant d'entreprendre l'*Énéide*.

11. *Aonio vertice*, l'Helicon. Cf. *Bucol.* VI, 65.

12. *Idumæas*. L'Idumée, partie méridionale de la Judée, est mise ici pour la Judée tout entière, célèbre par ses palmiers. Plîne, *H. N.* XIII, 4, 6 : « *Judea inelyta palamis.* » Dans tout ce passage, Virgile semble avoir en sons les yeux Lucrèce, I, 117 : « *Ennius ut noster cecinit, qui primus ameno Detulit ex Illicone perenni* » *froude coronam, Per gentes Italas hominum que clara clucret;* » et encore, I, 925-930.

15. *Mincius*. Cf. *Bucol.* I, 52; VII, 12, 13.

16. *Cæsar*, c.-à-d. la statue de César.

17. *Illi*, en son honneur. — *Victor*, vainqueur, c.-à-d. ayant remporté la palme de la poésie. — *Tyrio conspectus in ostro*, attirant les regards par la pourpre de Tyr dont je serai orné; allusion à la robe prétexte garnie d'une bande de pourpre, que portaient les magistrats romains et ceux qui, dans les occasions solennelles, présidaient des fêtes publiques.

18. *Centum... agitabo currus*. Cf. Catulle, LXIV, 387 : « *Sepe pater divum templo in fulgente revisens, Anna dum festis venissent sacra dielbus, Conspehit terra centum procumbere tauros.* » Les anciennes éditions, entre autres l'*Aldine* de 1502, portent : « *Centum... procurere currus.* » — *Ad flumina*, auprès du Mincius.

19. Construirez : *Cuncta Græcia decernet mihi*, toute la Grèce viendra combattre pour moi, sous mes yeux, dans les jeux que j'instituerai. — *Linquens*, etc., abandonnant les jeux olympiques et les jeux néméens, c.-à-d. ses jeux solennels. — *Alpheum*, l'Alphée, fleuve d'Elide, sur les bords duquel se livraient les combats olympiques. — *Lucos Molorchi*, la forêt de Némée. *Molorchus*, suivant la légende, était un paysan de Cléone, père ou vigneron, qui accueillit Hércule après sa victoire sur le lion de Némée. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 192.

20. *Crudo*, de cuir cru. Cf. *Æn.* V, 69; 404, 405.

21. *Tonsæ*; selon Servius, *minutis foliis*

Dona feram. Jam nunc sollemnes ducere pompas
 Ad delubra juvat cæsosque videre juvenços;
 Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
 Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
 In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
 Gangaridum faciam victorisque arma Quirini.

25

compositæ. Pour que la couronne eût un aspect régulier, on arrachait du rameau dont elle était formée les feuilles trop longues et qui dépassaient une certaine mesure. Cf. *Æn.* V, 556, 774. — *Olive*. L'olivier était le symbole de la paix; on s'en couronnait dans les sacrifices d'actions de grâces.

22. *Dona feram*, je porterai les offrandes, c.-à-d. j'offrirai un sacrifice. Cf. *Æn.* V, 101. — *Jam nunc*. Le poète se transporte par l'imagination au moment des fêtes qu'il vient de décrire.

23. *Ducere pompas*. Cf. *G.* II, 148 : « Duxere triumphos. » — *Pompa sollemnis* est proprement la procession dans laquelle, avant de commencer les jeux, on portait sur des civières, à travers le cirque, les images des dieux descendues du Capitole.

24. *Fel... ut*; suppléez entre ces deux mots *videre*. Il y a un changement de tournure, dans le vers précédent, a eu pour régime un accusatif; maintenant ce verbe est suivi d'une proposition précédée de *ut*, comme. — Il s'agit ici des changements de décoration. Servius nous apprend que *scena*, la plate-forme sur laquelle se tenaient les décors en face du spectateur, était *ductilis* ou *versilis*, c.-à-d. qu'au moyen de coulisses dans lesquelles elles glissaient on faisait disparaître les différentes pièces qui la chargeaient, *ducebantur*, ou bien que cette plate-forme était établie sur un pivot et tournait tout entière de façon à présenter au regard successivement différentes faces, *frontes*. Servius croit que *discedat* sert à marquer une allusion au premier moyen d'opérer des changements à vue, *versis frontibus* au second. Mais Virgile semble bien indiquer que les actions exprimées par les deux verbes sont simultanées; aussi explique-t-on ordinairement *discedat* par : s'éloigne, disparaît, pour faire place à un autre aspect. Je me rangerais volontiers à l'avis de Schlegel, qui croit que les deux côtés de la scène tournaient sur eux-mêmes, tandis que la

pièce de bois ou d'étoffe peinte qui occupait le fond glissait dans une rainure, et ainsi *discedit scena dum vertuntur frontes*. On s'expliquera ceci en supposant que les côtés sont des prismes établis sur pivots et représentant sur chacune de leurs faces (*frontes*) des objets en rapport avec les pièces plates qui se succédaient au fond de la scène. C'est ainsi que chez les modernes, outre la toile de fond, il y a les arbres, les maisons, les cloisons des divers plans.

25. *Aulæa*. Le rideau qui cachait la vue de la scène dans les intervalles de la représentation ne se baissait pas comme aujourd'hui en descendant des frises, mais s'élevait du sol. Sur ce rideau étaient brodées des figures qui semblaient, en paraissant avec lui, le soutenir. Cf. Ovide, *Metam.* III, 111-114 : « Sic ubi tolluntur festis « aulæa theatris, Surgere signa solent, pri- « mumque ostendere vultus, Cetera pau- « latim. » — *Britanni*. Il y a ici une allusion à l'ambassade que les Bretons envoyèrent en 727 (av. J. C. 27). Les *Georgiques* étaient déjà publiées à cette époque. Tout le passage qui s'étend de ce vers jusqu'au vers 39 a dû être remanié plus tard par Virgile. Il contient un grand nombre d'allusions à des faits postérieurs à la première publication du poème et sous une forme trop précise pour qu'on les regarde comme des prophéties poétiques.

26. *In foribus*. Virgile revient au temple dont il a parlé (v. 13) et décrit les bas-reliefs dont il en ornera les portes et les murs. Le mot *elephantus* se portait et les murs.

27. *Gangaridum*. Les Gangarides sont les peuples qui habitent la contrée située à l'embouchure du Gange; mais ici ils représentent en général les peuples de l'Orient vaincus avec Antoine. Cf. *G.* II, 171, 172 : « Imbellem Indum. » — *Quirini*. Quirinus était le Mars sabin, qui, dans le système religieux de Numa, était un des

Atque hic undantem bello magnumque fluentem
 Nilum ac navali surgentes ære columnas.
 Addam urbes Asiæ domitas pulsumque Niphaten 30
 Fidentemque fuga Parthum versisque sagittis.
 Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa
 Bisque triumphatas utroque ab litore gentes.
 Stabunt et Parii lapides, spirantia signa,
 Assaraci proles demissæque ab Jove gentis 35
 Nomina, Trosque parens, et Trojæ Cynthus auctor.

principaux dieux romains. Il fut ensuite identifié avec Romulus, et devint un des dieux Indigètes de Rome. Cf. *G. I*, 498. Octave, après sa victoire sur Antoine, ayant rendu le repos à l'empire, fut considéré comme le second fondateur de la ville et souvent désigné allégoriquement par le nom de Quirinus, que lui offrit le sénat.

28. *Hic*, sur le battant opposé de la porte. — *Undantem bello*: littéralement : bouillonnant par la guerre, c.-à-d. ayant ses ondes agitées par les flottes guerrières qui les couvrent. Allusion aux immenses apprêts de guerre qu'y avaient faits Antoine et Cléopâtre. — *Magnumque fluentem*; le premier de ces deux adjectifs a la valeur d'un adverbe et modifie le sens du second. Cf. *G. I*, 163.

29. *Nilum*. Cf. avec ce passage *Æn. VIII*, 711-713. — *Navali surgentes ære* équivalait à *factus æreis rostris navium*.

30. *Niphaten*, le Niphate, montagne d'Arménie. C'est une manière poétique de désigner les Arméniens eux-mêmes. Quelques poètes latins, Lucain, III, 245, Silius, XIII, 765, Juvénal, VI, 409, etc., ont pris le Niphate pour un fleuve. Mais le témoignage de Strabon, XI, 12, ne laisse aucun doute. Cf. Horace, *Odes*, II, 1x, 19, édit. Orelli.

31. *Fidentemque fuga*. Cf. Claudien, *IV Consul. Honor.* 531 : « Scis refugo que « sit fiducia Partho. » — *Versis*, lancés en se retournant, en fuyant. C'était, comme on sait, la tactique des Parthes.

32. *Diverso ex hoste*, des ennemis situés aux deux extrémités du monde, à l'Orient et à l'Occident.

33. *Centes bis triumphatas*, les nations qui ont été conduites deux fois en triomphe, dont la défaite a fourni l'occasion

d'un double triomphe. *Triumphatus*, c.-à-d. *de quo triumphatum est*, se trouve encore, *Æn. VI*, 836. — *Utroque ab litore*. La préposition *ab* marque ici la direction de la contrée où se trouvent les nations. La locution équivalait à *utrumque litus inco-lentes*. *Litus utrumque*, celui de l'Océan Atlantique et celui de l'Océan Indien. Il n'est pas possible de ne pas trouver dans ce passage des allusions à l'intervention de Tibère en Arménie, à la remise par les Parthes des drapeaux de Crassus, qui est de l'an 20 av. J. C., à l'expédition dirigée contre les Cantabres, 25 et 22 av. J. C. Virgile doit avoir retouché plus tard ce préambule.

34. *Parii lapides*, des statues de marbre de Paros. — *Spirantia signa*. Cf. *Æn. VI*, 847, 848 : « Excudent alii spirantia « mollius æra, Credo equidem, et vivos du- « cent de marmore vulsus. »

35. C'est la généalogie mythologique de la race des Jules. De la nymphe Électra, fille d'Atlas, Jupiter eut Dardanus, père d'Érichthonius; le fils de celui-ci fut Tros, qui eut à son tour trois fils : Iulus, Gany-mède et Assaracus. D'Iulus naquit Laomedon, père de Priam et de Tithon; d'Assaracus naquit Capys, père d'Anchise, après lequel viennent Énée, Ascagne ou Iule, et la série des rois albaïns. Cf. Homère, *Iliade*, XX, 215-240; *Æn. I*, 286-288, et VI, 756 et suiv.

36. *Cynthus*. Apollon, né au pied du Cynthe, montagne de l'île de Délos (cf. v. 6), avait, d'après la tradition, bâti les murs de Troie, aidé de Neptune. Cf. *G. I*, 502. C'était le dieu pour lequel Auguste avait le plus de vénération, et l'on prétendait même qu'il était son fils. Cf. Suctone, *Octave*, 94.

Invidia infelix Furias amnemque severum
 Cocyti metuet tortosque Ixionis angues
 Immanemque rotam, et non exuperabile saxum.

Interea Dryadum silvas saltusque sequamur 40
 Intactos, tua, Mæcenas, haud mollia jussa.
 Te sine nil altum mens inchoat : en age, segnes
 Rumpè moras ; vocat ingenti clamore Cithæron,
 Taygetique canes domitrixque Epidaurus equorum,
 Et vox adsensu nemorum ingeminata remugit. 45
 Mox tamen ardentès accingar dicere pugnas

37. *Invidia infelix*. Le châtimeut de l'Envie, instigatrice de toutes les discordes civiles, est une allusion à la pacification générale de l'empire qui suivit la victoire d'Actium. Cf. *Æn.* I, 294 et suiv. : « Furores, etc. » Ici Virgile décrit des sculptures ou des peintures allégoriques qui orneront le temple. — *Furiæ*, les Furies, vengeresses des crimes dans les enfers.

38-39. *Cocytî*; le Cocyte, l'un des fleuves des enfers, suivant la tradition mythologique. Cf. Homère, *Odyssée*, X, 514; *G.* IV, 479; *Æn.* VI, *passim*. — *Ixionis*. Ixion, ayant voulu séduire Junon, fut précipité dans les enfers, et au moyen de serpents entrelacés attaché à une roue qu'entraînait un éternel tourbillon. Cf. *G.* IV, 484; Ovide, *Metam.* IV, 461. Toutefois, ce passage de Virgile est le seul où il soit fait mention des serpents. Cette fable appartenait aux légendes thésaliennes, et doit renfermer un sens relatif au culte de quelque divinité solaire. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 12, 13. — *Saxum*, le rocher de Sisyphe. Sisyphe, roi de Corinthe, fut tué par Thésée à cause de ses brigandages et précipité dans les enfers. Il y était condamné à rouler jusqu'au sommet d'une montagne avec de grands efforts un rocher qui toujours redescendait dans la plaine. Cf. Homère, *Odyssée*, XI, 593-599; Lucrèce, III, 997-1000; Ovide, *Metam.* IV, 460 : « Urges ruiturum, Sisyphe, saxum. » Sur le sens de cette légende, qui vraisemblablement est un emblème de la perpétuelle agitation des flots, cf. Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 74-76. — *Non exuperabile*, dont Sisyphe ne peut triompher. Cf. Homère : ἄνωγ' ἀναιδέος,

40. *Interea*, en attendant que je puisse élever ce temple. — *Dryadum*. Cf. *G.* I, 111. — *Silvas saltusque*, les bois et les gorges des montagnes où, pendant l'été, les bergers italiens conduisent leurs troupeaux. Le poète revient à son sujet.

41. *Intactos*. Cf. Lucrèce, I, 926 : « Avia Pieridum peragro loca, nullius ante « Trita solo : juvat integros accedere fon- « tes. » Virgile était le premier poète romain qui chantât l'agriculture. — *Haud mollia jussa*, apposition à *silvas saltusque*; entendez : *quæ sunt tua jussa non facilia perfecta*. Cf. *Æn.* IX, 804 : « Irim... « germanæ haud mollia jussa ferentem. »

42. *Te sine*, inversion pour *sine te*. Ces mots se rapportent à Mécène. Dans les suivants, au contraire : *En age, segnes rumpè moras*, le poète s'encourage lui-même; c'est lui qu'appellent le Cithéron, le Taygète, Épidaure. Du moins, au milieu de l'inspiration poétique, il croit les entendre.

43. *Rumpè moras*. Cf. *Æn.* IV, 569 : « Eia age, rumpè moras. » Silius, VIII, 215. — *Citharon*. Le Cithéron, montagne de Béotie, où passaient de nombreux troupeaux.

44. *Taygeti*. Cf. *G.* II, 488. — *Canes*. Les chiens de Laconie étaient très-estimés pour la chasse. Cf. v. 345 : « Amyclæum « que canem, » et v. 405 : « Sparte catu- « a los. » — *Epidaurus*, ville de l'Argolide. Cette contrée de la Grèce était célèbre par ses coursiers. Cf. Horace, *Odes*, I, VII, 9 : « Aptum dicit equis Argos. »

45. *Adsensu nemorum*, l'écho des bois.
 46. *Accingar*, dans le sens de *me parabo*, ne se trouve que dans les poètes et dans les dérivés d'une époque inférieure. L'emploi

Cæsar, et nomen fama tot ferre per annos
Tithoni prima quot abest ab origine Cæsar.

Seu quis, Olympiæ miratus præmia palmæ,
Pascit equos, seu quis fortes ad aratra juvencos, 50
Corpora præcipue matrum legat. Optima torvæ
Forma bovis, cui turpe caput, cui plurima cervix,
Et crurum tenuis a mento palæaria pendent;
Tum longo nullus lateri modus; omnia magna,
Pes etiam; et camuris hirtæ sub cornibus aures. 55
Nec mihi displiceat maculis insignis et albo,
Aut juga detractans, interdumque aspera cornu,
Et faciem tauro propior, quæque ardua tota,
Et gradiens ima verrit vestigia cauda.
Ætas Lucinam justosque pati hymenæos 60

de ce verbe avec l'infinitif, tel qu'on le trouve ici, est sans autre exemple.

48. Construisez : *Quot (annis) Cæsar abest ab origine Tithonî, c.-à-d. ab origine gentis Juliæ.* Cf. v. 35 et G. I, 447.

49. *Miratus.* Ce participe passé, comme dans beaucoup d'autres endroits, a le sens du présent. — *Mirari* a le même sens ici que *studio capi*; *miratus præmia* signifie donc : désireux d'obtenir des récompenses. — *Palmæ.* Les vainqueurs dans les jeux olympiques recevaient, outre la couronne d'olivier sauvage, une palme accordée, à l'occasion de chacune des joutes, à celui qui remportait le prix. Cf. Plutarque, *Sympos.* VIII, 1v, 1 : Ἐφη δ' ἀπορᾶν, τί δήποτε τῶν ἀγῶνων στέφανον ἄλλον ἄλλος ἔχει, τὸν δὲ φόνικα κοινῇ πάντες.

51. *Corpora matrum.* Ce n'est pas une simple périphrase pour *matres*; traduisez comme s'il y avait *matres eligat, formam corporis spectans.*

52. *Turpe caput*, un front large et, par conséquent, disproportionné avec le reste de ses formes; en grec : βρῦς εὐρυμέτωπος ou πλατυμέτωπος. Cf. Pline, *H. N.* VIII, 45, 70 : « Non degeneres existimandi « etiam minus laudato adspectu. » — *Plurima cervix*, un cou épais.

53. *Crurum tenuis*; la préposition *tenuis* s'emploie quelquefois avec le génitif pluriel. Cf. Burnouf, *Meth. lat.* § 444; Ruddimann, t. II, p. 323. — *Palæaria*, les fanons,

54. Heyne entend *lateri*, comme s'il y avait *corpori*; mais la langue latine n'offre aucun exemple de cette substitution de sens. *Latus* est pris dans son sens propre de flanc.

55. *Camuris*, recourbées en dedans. Cf. Homère, *Odyssée*, XI, 289 : Ἐλικας βρῦς; εὐρυμέτωπος.

56. *Nec mihi displiceat*, litote pour *valde mihi placeat*. — *Maculis insignis et albo*, hendiadyon pour *maculis albis insignis* (cf. *Bucol.* II, 41; G. II, 192); supplétez : sur un poil rouge ou de teinte foncée.

57. *Detractans.* Adoptez cette forme d'orthographe pour *detractans*, la trouvant déjà dans l'édition de M. Dubner. — *Aspera cornu* équivalent à *cornu petens*.

58. *Faciem tauro propior*, même sens probablement que *latis frontibus*. Cf. Varron, *de Re R.* II, 5.

59. Cf. Varron, *de Re R.* II, 5 : « Cau- « dam profusam usque ad calces ut ha- « beant. »

60. *Ætas pati.* Sur cet emploi de l'infinitif au lieu du gérondif, cf. G. I, 365; II, 73. Expliquez comme s'il y avait : *ætas, que solet pati.* — *Lucinam*, la déesse de l'enfantement pour l'enfantement même. *Lucinam* équivalent donc à *partum*. Sur la divinité qui est ici nommée, cf. *Bucol.* IV, 10. — *Justos hymenæos*; Périphète se rapporte en réalité à *ætas*, l'âge régulier de la saillie. — L'hiatus de la dernière syllabe *æ*

Desinit aute decem, post quattuor incipit annos ;
 Cetera nec feturæ habilis, nec fortis aratris.
 Interea, superat gregibus dum læta juvenas,
 Solve mares ; mitte in Venerem pecuaria primus,
 Atque aliam ex alia generando suffice prolem. 65
 Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
 Prima fugit ; subeunt morbi tristisque senectus,
 Et labor et duræ rapit inclementia mortis.
 Semper erunt, quarum mutari corpora malis :
 Semper enim refice ; ac, ne post amissa requiras, 70
 Anteveni, et subolem armento sortire quotannis.
 Nec non et pecori est idem delectus equino.
 Tu modo, quos in spem statues submittere gentis,
 Præcipuum jam inde a teneris impende laborem.
 Continuo pecoris generosi pullus in arvis 75

pati s'excuse par l'emploi du mot grec *hymenaios* qui vient après. Cf. Lucien Muller, *De re metrica Latin. poet.* p. 309.

61. *Ante decem, post quattuor annos*, tournure rare pour *ante decimum, post quantum annum*.

62. *Cetera*, supplétez *ætas*.

63. *Interea*, c.-à-d. dans l'espace de temps qui s'écoule entre la quatrième et la dixième année. — *Suæciat* équivalent à *abunde est*. Cf. *G. I.*, 189 ; II, 331.

64. *Solve*, lâche, cesse de retenir. Avant le moment de la saillie, on retient les taureaux et les étalons loin du reste du troupeau. Cf. plus bas, v. 212-214. — *Pecuaria*, même sens que *pecora, armenta*. Cf. Perse, III, 9 : « Arcadiæ pecuaria rudere credas. » — *Primus* équivalent ici à *cito*, hâte-toi de, etc. Cf. *G. II*, 408.

65. *Suffice*, renouvelle.

66. *Optima quæque dies* équivalent à *optima ætas, c.-à-d. à juvenas*. Cf. Cic. *de Sen.* XIV : « Voluptatibus bona ætas et frui tur libentius. » — *Miseris mortalibus*. Cf. *G. I.*, 237 : « Mortalibus agris. »

68. *Labor*, la souffrance.

69. L'antécédent sous-entendu de *quarum est vacce*.

70. *Semper enim refice*. *Enim* a ici le sens de : en conséquence, et équivalent à peu près à *igitur*. Cette conjonction re-

présente une partie de l'idée sous-entendue. Voici comme on pourrait rendre la pensée complète : *Semper enim reficientur sunt vacce, ideoque refice*. *Refice*, remplacé dans le troupeau les vaches qui deviennent inhabiles à la reproduction. *Refice* est la même chose que *muta corpora*. — *Amisssa*, selon Forbiger, sous-entendu *corporum*. Mais j'aime mieux, avec Comington, entendre ce mot par *quæ amiseris* et le regarder comme équivalent à *damna*. — *Post* est adverbial.

71. *Sortire* équivalent simplement à *elige*. Cf. *Æn.* XII, 920. — *Subolem*, de jeunes animaux propres à la reproduction. — *Armento*, datif. Le sens est : Choisis chaque année parmi les jeunes animaux ceux que tu feras entrer dans le troupeau en les destinant à en combler les vides.

73. *Modo*, ainsi ajouté à l'impératif, donne à l'exhortation plus de force. Cf. Hand, *Tarsellinus*, III, p. 640. — *Submittere*, destiner à la reproduction. Cf. *Bucol.* I, 46. — *Gentis* équivalent à *gregis*. — *Quos* a pour antécédent *is* sous-ent.

75. *Continuo*, aussitôt, dès le principe. Cf. Hand, *Tarsellinus*, II, p. 104. Les signes auxquels on peut reconnaître un cheval de bonne race se montrent tout de suite. Dès le principe sa démarche est un indice. — *Pecoris*, supplétez *equini*.

Altius ingreditur, et mollia crura reponit.
 Primus et ire viam et fluvios tentare minantes
 Audet et ignoto sese committere ponti,
 Nec vanos horret strepitus. Illi ardua cervix,
 Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga, 80
 Luxuriatque toris animosum pectus. Honesti
 Spadices glaucique, color deterrimus albis
 Et gilvo. Tum, siqua sonum procul arma dedere,
 Stare loco nescit; micat auribus et tremitt artus,
 Collectumque fremens volvit sub naribus ignem. 85
 Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo;
 At duplex agitur per lumbos spina; cavatque

76. *Ingreditur*. La rencontre de l'arsis, c.-à-d. du temps fort dans le rythme, et de la césure, autorise l'allongement de la dernière syllabe. — *Reponit*, il replace sur le sol après les avoir élevées de terre dans sa course. — *Mollia crura*, ses jambes souples. Cf. Xénophon, *De re equestri*, X, 14 : Τὸ σκέλη ὑψηλὰ μετεωρίζει. Il n'y a ici, d'ailleurs, qu'une périphrase pour indiquer une course légère. L'expression est due à Ennius, *Annales*, 545 : « Perque fabam repunt et mollia crura « reponunt (grues). »

77. *Ire viam*. Cf. *Æn.* VI, 122. — Sur tout ce passage, voy. Columelle, VI, 29 : « Cum vero natus est pullus, confestim « licet indolem restimare, si hilaris, si in- « trepidus, si ante gregem proenrit, si « fossam sine eunctatione transilit, pontem « flumenque transcendit. »

79. *Ardua cervix*. Cf. Horace, *Satires*, I, 2, 86 : « Regibus hic mos est, ubi « equos mercantur, oportet inspicunt, « ne si facies, ut sepe, decora Molli fulta « pede est, emptorem inducat hiantem, « Quod pulchræ clunes, breve quod caput, « ardua cervix. »

80. *Argutum*. Cf. Palladius, IV, 13, 2 : « Aures breves et argute. » Varron, *de Re R.* II, 7, veut aussi que la tête du cheval soit petite, « non magnum; » toutefois *argutus* n'a pas directement ce sens, mais celui de : bien proportionné, élégant, effilé. — *Brevis alvus*. Cf. Varron, *de Re R.* II, 7 : « Modico ventre. »

81. *Luxuriatque toris animosum pectus*,

Cf. Columelle, VI, 29 : « Lato et muscu- « lorum toris numeroso pectore. » — *Honesti*, estimés. — *Spadices glaucique*, les chevaux bai-brun et gris ardoisé. — *Albis*. L'adjectif *albus* n'est pas la même chose que *candidus* : le premier exprime un blanc jaunâtre, le second un blanc éclatant. Virgile, *Æn.* XII, 84, parle avec élogé de chevaux blancs : « Qui candore « nives anteirent. »

82. *Gilvo*, gris-cendré, isabelle.

84. *Micat auribus et tremitt artus*. *Auribus* et *artus* expriment la partie. C'est comme s'il y avait : *aures ejus micant*, c.-à-d. *arviguntur*, et *artus tremunt*.

85. *Collectum ignem*. L'expression *iram, rabiem colligere* a déterminé l'emploi de *collectum*. — *Ignem*. Le souffle brûlant qui s'échappe de ses naseaux est l'indice des sentiments violents qui s'émeuvent (*colliguntur*) dans son âme. — Les anciennes éditions portent *fremens*, que l'on trouve dans les manuscrits de Sénèque citant ce passage, *Epist.* 95. Le *Palatinus* a *primens*, le *Romanus*, *præmens*; mais le *Mediceus* donne *fremens*, leçon justifiée par un passage de Luerèce que Virgile semble avoir imité, V, 1074 : « Et fremitum pa- « tulis ubi naribus edit ad arma. » Cf. pour les autres expressions de ce vers Luerèce, V, 29 : « Et Diomedis equi spirant « tes naribus ignem, » et VI, 1224 : Vita « les acris auras volvere in ore. »

87. *Duplex spina*. Cf. Xénophon, *De re equestri*, I, 12 : ὀσφύς διπλή, le rein double (Molière, *les Fâcheux*, II, 7). Vers la

Tellurem et solido graviter sonat ungula cornu.

Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis

Cyllarus, et, quorum Graii meminere poetæ, 50

Martis equi bijuges, et magni currus Achilli.

Talis et ipse jubam cervice effudit equina

Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum

Pelion himnitu fugiens implevit acuto.

Hunc quoque, ubi aut morbo gravis aut jam segnior annis

Deficit, abde domo, nec turpi ignosce senectæ. 96

croupe l'épine dorsale doit être épaisse et former une sorte de sillon qui divise en deux les reins.

89. *Amyclæi*, d'Amyclée, ville de Laconie, où régnait Tyndare, époux de Léda. Pollux et Castor, les Dioscures, fils de Léda, étaient renommés pour leur habileté dans les exercices équestres, et avaient tenu en présent de Neptune deux coursiers illustres, *Xanthus* et *Cyllarus*. Les Dioscures, d'abord dieux de la lumière, étaient devenus la représentation idéale de la valeur et de l'adresse guerrière, et à cette croyance se rattachaient les fables qui en faisaient les types de l'habileté dans les exercices gymnastiques. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 91-108, et particulièrement 101 et 102.

91. *Martis equi*. Cf. Homère, *Iliade*, XV, 119. — *Currus Achilli*, l'attelage, les chevaux d'Achille. Cf. Homère, *Iliade*, XVI, 148-154. — Le *Palatinus* poète *Achillei*; le *Romanus*, *Achillis*; le *Mediceus*, *Achilleis*. En comparant avec les autres passages où ce mot est employé, il faut admettre *Achilli*, correspondant à la forme en *o* de la déclinaison éolienne, dans les noms de ce genre, tels que Ἀχιλλεύου, Ὀδυσσεύου. C'est par ce dialecte que ces noms propres ont pénétré dans la langue latine, et ils ont conservé leur forme primitive dans Virgile, comme le témoignent généralement les manuscrits aux divers passages où ils se trouvent.

92. D'après la Fable, Cronos, identifié par les Romains avec Saturne, aimait Philyra, nymphe océanide, dont il eut le centaure Chiron. Surpris sur le mont Pélion, en Thessalie, par sa femme Ops ou Rhéa, il se changea en cheval pour échapper à ses poursuites. Cette légende fait partie

du cycle thessalien. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 18.

95. *Hunc*, l'étalon.

96. *Abde domo*. Heyne explique ces mots comme s'il y avait *remove a domo*, et prend *domo* pour un ablatif d'éloignement, s'appuyant sur un passage de Némésien, *Cyng.* 141, où ce passage est limité et où réellement *abdere* dans le sens de : éloigner du théâtre de sa gloire, construit avec l'ablatif marquant le lieu où s'est retiré le sujet du verbe : « *Vicianus armis Hercules « ad postem fixis latet abditus agro. »* Ruddimann, t. II, p. 278, cite plusieurs exemples de *domo* pour *domi*. Virgile conseille de ne pas laisser au milieu des troupeaux de cavales, dans les pâturages où s'opère la monte, l'étalon vieilli, et de l'employer à des usages domestiques. — *Nec turpi ignosce senectæ*. *Turpis senectæ* est le contraire de *florens ætas*. Les interprètes diffèrent sur le sens de cet hémistiche. Les uns, avec la seconde explication que propose Servius, entendent : *et ignosce senectæ non turpi*; les autres, avec la première explication de Servius : *nec ignosce senectæ turpi*, n'ont point de ménagements pour sa vieillesse languissante. Ce second sens semble confirmé par une imitation de Silius, XV, 651 : « *Turpi finem donatæ « senectæ,* » et par la suite de la pensée, sans qu'il soit nécessaire, de replacer ici les vers 120-122. Le Commentaire attribué à Probus les interprète avant le vers 113. Mais le développement *Frigidus in Fenerem senior* complète le *turpi senectæ*. *Ille*, v. 120, offre des difficultés. Mais ce mot s'explique à la rigueur, comme dit Co-

Frigidus in Venerem senior, frustra que laborem
 Ingratum trahit ; et, siquando ad prælia ventum est,
 Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis,
 Incassum furit. Ergo animos ævumque notabis 100
 Præcipue ; hinc alias artes, prolemque parentum,
 Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.
 Nonne vides, cum præcipiti certamine campum
 Corripuere ruuntque effusi carcere currus,
 Cum spes arrectæ juvenum, exultantiaque haurit 105
 Corda pavor pulsans ? Illi instant verbere torto
 Et proni dant lora ; volat vi fervidus axis ;
 Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
 Aera per vacuum ferri, atque adsurgere in auras ;
 Nec mora, nec requies ; at fulvæ nimbus arenæ 110

nington, et une transposition ferait perdre la clause au développement qui finit v. 122.

97. *Laborem ingratum*. Ce qui pour les jeunes étalons est une volupté devient pour les vieux un pénible labeur.

98. *Trahit* équivalait à *lente perficit*. — *Prælia*, supplétez *Feneris*. Cf. *En.* XI, 736.

99. Cf. *G.* I, 84 et suiv. — *Quondam* se dit des choses qui se font ordinairement.

100. *Incassum*, vainement, sans produire d'effet. « Verbum usitatum in re venerea » (Dübner). Cf. le même mot employé d'une manière qui aboutit à un sens un peu différent, *G.* I, 387.

101. *Hinc*, ensuite, après cela. Ce mot équivalait ici à *tum*. — *Artes*, les qualités, telles que l'ardeur, le désir de la gloire. — *Prolemque parentum* ; selon les uns, les autres jetons des mêmes parents, c.-à-d. les qualités que laissent voir les chevaux issus des mêmes parents ; selon les autres, la race, la généalogie de ceux dont ils sont nés. C'est aussi que Manlius dit, V, 201 : « Genus a proavis. » Cf. encore Horace, *Odes*, IV, 4, 29-30 : « Fortes creantur « fortibus et bonis ; Est in juvenis, est in « equis patrum Virtus. »

103. L'épisode qui s'étend du v. 103 au v. 112 est le développement du v. 101. Tout ce passage est imité d'Homère, *Iliade*, XXIII, 362-381, 500-507. — *Nonne vides, cum præcipiti*, etc., équivalait pour le

sens à *nonne vides ut corripiant ruuntque*. — *Præceps certamen*, un combat de vitesse. Cf. Sophocle, *Électre*, 699 : Ὠκύν-
 πους ἀγών.

104. *Carcere*. Cf. *G.* I, 512.

105. *Juvenum*, c.-à-d. *aurigurarum*. — *Spes arrectæ*, c.-à-d. *animi arrecti spe*. Cf. *En.* V, 138 : « Laudumque arrecta « cupido. » *En.* XI, 452 : « Arrectæ sti- « mulis haud mollibus iræ. » — *Exultantia corda*, c.-à-d. *micantia, trepidantia*, troublés. Cf. Lucrèce, III, 141 : « Illic « exultat enim pavor ac metus. » — *Haurit corda pavor*, la crainte agit les cœurs ; littéralement : les dévore, les épuise. Cf. Eschyle, *Prométhée*, 906 : Καρδία γόλω φρένα λακίζει. Cette locution se répète *En.* V, 137.

106. *Instant*, volent-ent. *equis*.

107. Joignez *volat vi*, c.-à-d. *cum impetu*.

108. *Jamque humiles, jamque elati*. Cf. Homère, *Iliade*, XXIII, 368, 369 : Ἄρματα δ' ἄλλοτε μὲν γῆονι πύλαισι ποδῶσσι-
 τείρη, ἄλλοτε δ' ἄϊεσσας μετήρα. — *Sublime* est pris adverbialement. Cf. *Bucol.* IX, 29 ; Tite-Live, XXI, 30 : « Eos ipsos, « quos cernant, legatos non pinnis subline « elatos Alpes transgressos. »

110. *Fulvæ nimbus arenæ*. Cf. Homère, *Iliade*, XXIII, 365 : Ὑπὸ δὲ στέρωσι :
 ζονίη Ἴστιατ' ἀειρομένη, ὥστε νέφος ἕς
 ἠελίου.

Tollitur; humescunt spumis flatnque sequentum :
Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ!

Primus Erichthonius currus et quattuor ausus
Jungere equos, rapidusque rotis insistere victor.
Frena Pelethronii Laphithæ gyrosque dedere 115
Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
Insultare solo et gressus glomerare superbos.
Æquus uterque labor; æque juvenemque magistri
Exquirunt calidumque animis, et cursibus aerem ;
Quamvis sæpe fuga versos ille egerit hostes, 120
Et patriam Epirum referat, fortesque Mycenas,

111. *Humescunt*, Cf. Sophocle, *Electre*, 718 : Ἀγχι νότον ἕρπειλλον.

113. *Erichthonius*, un des anciens rois de la légende athénienne, qui passait pour l'inventeur des attelages à quatre chevaux et auquel on attribuait l'institution des courses des Panathénées, en réalité est un antique génie du sol de l'Attique, comme l'indique son nom, et les circonstances bizarres dont la tradition entoure son origine et son existence. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 137; II, p. 138.

114. *Rapidus* est l'ancienne leçon vulgaire; *rapidus*, celle du *Mediceus* et du *Romanus*. — *Rotis* équivalant à *curru*.

115. Les Laphithes, tribu qui habitait la vallée nommée *Pelethronium*, dans le Pinde thessalien, inventèrent l'art de monter à cheval. — *Gyros dedere*, c.-à-d. *tradidit artem flectenti equum in gyros*.

116. Selon Aulu-Gelle, XVIII, 5, et Macrobe, *Saturnales*, VI, 9, *equitem* est ici pour *equum*. « *Eques*, disent-ils, homo equo utens et equus sub homine graecus dicitur. » Ils s'appuient sur un exemple d'Ennius, d'ailleurs controversé de leur temps et où plusieurs lisaient *equus* : « Denique vi magna quadrupes equus atque elephanti proieciunt sese. » Mais on peut très-bien entendre *eques* par le cavalier, et les termes de *insultare campo*, *gressus glomerare*, qui manquent sans doute l'action du cheval, s'appliquent au cavalier en tant qu'il dirige l'animal et lui fait exécuter les mouvements qu'il veut. Varius, avant Virgile (Macrobe, *Saturn.*

VI, 2) a dit : « Quem non ille sinit lente moderato habentæ Qua velit ire, sed angusto prius ore coercens Insultare docet campis fingitque morando. » — *Sub armis* équivalant à *armatus* et ne peut guère se rapporter qu'au cavalier.

117. *Gressus glomerare*, galoper en cadence. Cf. Plin., *H. N.* VIII, 42, 67 : « Quibus mollis alterno crurum explicatu glomeratio. » — *Glomerare gressus*, c'est donc *alternis vicibus crura explicare*.

118. *Æquus uterque labor*. Selon les uns, avec *labor*, il faut sous-entendre *equestris usus et admissura*; selon les autres, *ad equitandum et ad curru*. Je me rangerais plutôt de l'avis des premiers. Cela sert à faire entendre l'espèce de parenthèse qui commence au vers 120, et où le poète montre l'inutilité de la noblesse et même de la gloire passée. — La dernière syllabe de *labor* est comptée comme longue à cause de la rencontre de la pause et de la césure. — *Magistri*, comme plus bas, v. 549, *magistri pecoris*, et selon un ancien grammairien cité par Ladewig : « Quibus præcipua cura rerum incumbit et qui magis quam ceteri diligentiam et sollicitudinem rebus quibus præsumt habent, hi magistri appellantur. »

120. *Ille*, le cheval devenu vieux. — *Fuga*, c.-à-d. *illata fuga*. Cf. note du v. 95.

121. *Epirum*, Cf. *G. I.* 59. — *Mycenæ*. Mycène, ville d'Argolide, est ici pour l'Argolide entière, célèbre par ses coursiers. Cf. Horace, *Odes*, I, 7, 9 : « Aptum dicit equis Argos ditiesque Mycenæ. »

Neptunique ipsa deducat origine gentem.

His animadversis instant sub tempus, et omnes
 Impendunt curas denso distendere pingui,
 Quem legere ducem et pecori dixere maritum; 125
 Florentesque secant herbas, fluviosque ministrant,
 Farraque, ne blando nequeat superesse labori,
 Invalidique patrum referant jejunia nati.
 Ipsa autem macie tenuant armenta volentes,
 Atque, ubi concubitus primos jam nota voluptas 130
 Sollicitat, frondesque negant et fontibus arcant;
 Sæpe etiam cursu quatiant et sole fatigant,
 Cum graviter tunsis gemit area frugibus, et cum
 Surgentem ad Zephyrum paleæ jactantur inanes.
 Hoc faciunt, nimio de luxu obtusior usus 135

122. Selon la légende, Cérés s'étant changée en cavale pour échapper aux poursuites de Neptune, il se métamorphosa lui-même en étalon, et de leur union naquit le cheval Arion, père d'une race illustre. Cf. Maury, *Hist. des Religions de la Grèce antique*, I, 86, 96.

123. *His animadversis*, e.-à-d., comme le vent Servius, *moribus et ætate deprehensis*. — *Instant* a pour sujet sous-entendu *magistri*, ceux qui s'occupent d'élever les bestiaux. Ce mot équivaut à *plurimum sunt solliciti*. — *Sub tempus*, supplétez *admissuræ*.

124. *Impendunt curas* équivaut à *curant*, et souvent après ce verbe les poètes emploient l'infinitif qui devient un véritable accusatif régime. Cf. Ruddimann, II, p. 228, 229, 230. — *Denso pingui*. Le second de ces deux adjectifs joue à l'égard de l'autre le rôle de substantif. — *Distendere*. Cf. Ennius, *Annales*, 236, 237 : « Cyclopi venter vel ut olim tuserat alte » *Carnibus humanis distentus*. »

125. *Dixere* équivaut à *designavere*.

126. *Florentes herbas*, des herbes fraîches et pleines de sève. — *Fluvios*, des eaux vives.

127. *Ne... nequeat* équivaut à *ut possit*. — *Superesse* équivaut à *sufficere*. Cf. Columelle, IV, 27 : « Eoque tempore, quo » *vocatur a feminis, roborandus est largo*

« cibo; et appropinquante vere, hordeo » *ervoque saginandus, ut Veneri supersit; »* *quantoque fortior inierit, firmiora semina præbeat futuræ stirpi.* » Aulu-Gelle, I, 22, explique *superesse* par *supra laborem esse, labore non opprimi*. Ovide, *Metam.* XI, 703, a dit de la même manière : « *Superesse dolori.* »

128. La conjonction *ne* du vers précédent tombe à la fois sur *nequeat* et sur *referant*.

129. *Armenta*, les cavales et les vaches. — *Volentes*, e.-à-d., *de industria*.

130. *Ubi primos* équivaut à *ubi; rimur*. — *Jam nota voluptas*; selon quelques-uns, les aiguillons de la volupté qu'ils ont déjà ressentis les années précédentes; selon d'autres, les signes de l'ardeur amoureuse qu'ont appris à reconnaître les gardiens. Je préfère ce dernier sens, car ce sont ceux qui savent discerner ces signes qui font l'action marquée par les verbes *negant* et *arcant*.

132. *Quatiant*, e.-à-d., *agitant*.

133. *Area*. Cf. *G.* I, 298. — *Gemit*. Cf. plus bas v. 183.

134. *Surgentem ad Zephycum*. Cf. Columelle, II, 20 : « *At ubi paleis immista » sunt frumenta, vento sepserunt. Ad » eam rem Favonius habetur eximius.* »

135. *Nimio luxu*, l'excès d'embonpoint. Ces deux mots dépendent comme régime de *obtusior*.

Sit genitali arvo, et sulcos oblimet inertes,
Sed rapiat sitiens Venerem interiusque recondat.

Rursus cura patrum cadere et succedere matrum
Incipit. Exactis gravidæ cum mensibus errant,
Non illas gravibus quisquam juga ducere plaustris, 140
Non saltu superare viam sit passus et acri
Carpere prata fuga, fluviosque innare rapaces.
Saltibus in vacuis pascent et plena secundum
Flumina, muscus ubi et viridissima gramine ripa,
Speluncæque tegant, et saxea procubet umbra. 145
Est lucos Silari circa ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstrum Graii vertere vocantes,

136. *Genitale arvum, sulci*, métaphores tirées de Lucrèce, IV, 1264, 1265. — *Oblimet, c.-à-d. quasi limo obducatur*, bouche, obstrue. Le sujet de *oblimet* est *pervius usus*. *Usus* est entendu de la chose dont on se sert, c.-à-d. du conduit.

137. Le sujet de *rapiat* est *genitale arvum*.

138. *Rursus, c.-à-d. vice versa*. — *Cadere* équivalent à *omitti*. Une fois la saillie opérée, on laisse de côté les étalons pour s'occuper des femelles pleines.

139. *Errant*. Le sens de ce mot est expliqué par les vers suivants. Lorsque les femelles sont près de leur terme, on les laisse errer en liberté sans les assujettir à aucun travail.

140. *Plaustris*. Avec Forbiger je crois que ce mot est un datif qui marque le rapport de cohérence entre *juga* et *plaustra*. Cela revient d'ailleurs pour le sens, par une inversion poétique, à la locution *jugis* (ablatif de manière) *plaustra ducere*.

141. *Sit passus*, parfait pour le présent *patiatur*, ou du moins ayant la valeur de l'impératif aoriste grec qui, en donnant une détermination plus précise au temps où doit se passer l'action, rend la défense plus expresse.

142. *Carpere prata*. Cf. v. 103 : « *Carpere certamine campum*. » — *Fuga, c.-à-d. celeris evasa*. Cf. v. 201.

143. *Vacuis*, où elles ne trouvent point d'obstacles à franchir. — *Pascent* a pour

sujet *magistri*, comme plus haut, v. 123, *instant*. L'ancien texte est *pascent*, appuyé sur une correction du *Mediceus*; mais la première leçon de ce manuscrit et aussi celle du *Romanus* fournissent *pascent*. Les subjunctifs qui suivent semblent avoir amené cette erreur du correcteur.

144. *Muscus ubi*, sous-entendu *sit*.

145. *Saxea procubet umbra*, développement de *speluncæ tegant*, où s'étend l'ombre projetée par les rochers qui forment ces grottes.

146. *Silarus*, fleuve qui coule entre le territoire des Lucaniens et celui des Picentins.

147. *Alburnum*, montagne près de laquelle passe le Silanus. — *Plurimus volitans*. Le participe joue à l'égard de l'adjectif le rôle de substantif. *Volitans* peut se traduire par : un insecte ailé. — *Asilo*, le taon.

148. *Vertere vocantes*. Ces deux mots ne signifient pas que les Grecs ont traduit le nom romain dans leur langue, mais que *œstrum* est le second des noms que les Grecs ont donné à cet insecte. Je transcris la note de Ladevig : A la notice suivante du célèbre grammairien Nigidius Figulus : « *Asilus* apud Græcos μέγωψ vocabatur, « *postea* magnitudine incommodi σῆστρον « *appellarunt*. » Philargyrius ajoute cette remarque : « Hoc est quod ait *œstrum* Graii « *vertere vocantes*. Non de Latino in Græc « *enim*, sed de Græco in suam linguam, que « *prior* fuit. » — Le terme d'*asilus* devint suranné de bonne heure et fut remplacé

Asper, acerba sonans; quo tota exterrita silvis
 Diffugiunt armenta; furit mugitibus æther 150
 Concussus silvæque et sicci ripa Tanagri.
 Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras
 Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ.
 Hunc quoque, nam mediis fervoribus acrior instat,
 Arcebis gravido pecori, armenta que pascēs 155
 Sole recens orto aut noctem ducentibus astris.
 Post partum cura in vitulos traducitur omnis;
 Continuoque notas et nomina gentis inurunt,
 Et quos aut pecori malint submittere habendo,
 Aut aris servare sacros, aut scindere terram 160
 Et campum horrentem fractis invertere glæbis.
 Cetera pascuntur virides armenta per herbas.

par celui de *tabanus*. Cf. Sénèque, *Epist.* 58, citant le passage de Virgile et ajoutant : « Puto intelligi istud verbum interisse. »

149. *Asper, acerba sonans*, prompt à s'irriter, et faisant entendre un bourdonnement terrible. Cf. Lucrèce, V, 33 : « Asper, acerba tuens. »

150. *Diffugiunt armenta*. Cf. Valérius Flaccus, III, 581 : « Continuo volueri eeu « pectora tactus asilo, Emicuit Calabris « taurus per confraga septis. » — *Furit mugitibus æther*, e.-à-d. *resonat mugitu fumentium*. Eschyle, *les Sept Chefs*, 141 : Δορυσίνακτος δ' οὐρανὸν ἐπιμυζίνετα.

151. *Tanagri*, le Tanagge, torrent qui se jette dans le Silarus, et qui est presque desséché au milieu des ardeurs de l'été. Sur tout ce passage, cf. Homère, *Olysee*, XXII, 299-301 : Οἱ δ' ἐπέδοντο κατὰ μέγαστον βόας ὡς ἀγέλαϊσι, Τὰς μὲν τ' αὐλός οἶστρος ἐπορορηθεῖς ἐδόντησεν, Ὀργὴ ἐν εἰσαρινῇ ὅτε τ' ἤματι μακρὰ πέλονται. Voy. aussi Apollonius de Rhodes, I, 1265-1269.

152. *Monstro*, e.-à-d. *asilo*. *Monstrum* désigne tous les êtres nuisibles et hideux d'aspect. Cf. G. I, 185.

153. *Inachiæ juvencæ*. Io, fille d'Inachus, fut aimée de Jupiter, qui la métamorphosa en vache. Junon la fit garder par Argus, et, après le meurtre de ce surveillant tué par Mercure, elle attacha un taon à la poursuite de sa rivale. Cf. Ovide, *Metam.* I, 568-750; Eschyle, *Suppliantes*, 301-310;

Prométhée, 643 et suiv. Cette légende, d'origine argienne, se rattache au culte de la Lune et aux phénomènes qui accompagnent son apparition dans le ciel. Beaucoup d'éléments plus modernes s'y sont mêlés chez les poètes. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 33-45.

154. *Mellis fervoribus*, e.-à-d. *medio die*, ce qu'il faut conclure du vers 156. Quelques-uns expliquent à tort par *media astate*.

155. *Arcebis pecori*. Cf. *Bucol.* VII, 47 : « Solstitium pecori defendite. » — Pour l'hiatus de *pecori*, cf. *Bucol.* III, 6.

156. *Noctem ducentibus astris*, e.-à-d. *allducentibus, secum afferentibus*.

158. *Notas et nomina*, hendiadyin, pour *notas quæ indicent nomina*. — *Gentis*, e.-à-d. *generis*, de la race à laquelle ils appartiennent.

159. *Et quos*, etc. Devant ces mots il faut entendre *signant*, contenu implicitement dans la périphrase *notas inurunt*. — *Submittere*. Cf. *Bucol.* I, 46; G. III, 73. — *Pecori habendo*, e.-à-d. *ut habeatur*. Cf. G. I, 3. — *Submittere pecori habendo*, faire entrer dans le troupeau, pour qu'il se reproduise.

160. *Quos* était le régime de *servare* et devient le sujet de *scindere*.

161. *Horrentem*, inculte.

162. *Cetera armenta*, tous les animaux qui n'ont point été marqués. Il résulte de

Tu quos ad studium atque usum formabis agrestem,
 Jam vitulos hortare, vianque insiste domandi,
 Dum faciles animi juvenum, dum mobilis ætas. 165
 Ac primum laxos tenui de vimine circlos
 Cervici subnecte; dehinc, ubi libera colla
 Servitio adsuerint, ipsis e torquibus aptos
 Junge pares, et eoge gradum conferre juvenços;
 Atque illis jam sæpe rotæ ducantur inanes 170
 Per terram, et summo vestigia pulvere signent;
 Post valido nitens sub pondere faginus axis
 Instrepat, et junctos temo trahat æreus orbes.
 Interea publi indomitæ non gramina tantum,
 Nec veseas salicum frondes ulvamque palustrem, 175
 Sed frumenta manu carpes sata; nec tibi setæ,
 More patrum, nivea implebunt mulctraria vaccæ,
 Sed tota in dulces consument ubera natos.

ceci que les autres étaient gardés à la maison ou placés dans des pâturages spéciaux.

163. L'addition du pronom *tu* donne à l'expression plus de force et au précepte plus d'importance. — *Stulium atque usam agrestem*, les travaux de la campagne.

164. *Hortare*, e.-à-d. *impelle, institue*. *Hortari*, dans ce sens, équivalait à notre verbe entraîner. — *Vianque insiste domandi*, commence dès lors à prendre le soin de les dompter. *Viam insistere* équivalant à *rationem ingredi*. *Insi-tere* se construit soit avec le datif, soit avec l'accusatif, quelquefois avec l'accusatif accompagné de *in*. Cf. Ruddiman, II, p. 142; Despauiere, p. 353. édit. de 1563. On trouve aussi *in* avec l'ablatif.

165. *Faciles*. Cf. Horace, *A. P.* 163 : « *Cereus... flecti.* » — *Mobilis ætas*, e.-à-d. *ætas in qua corpus mobile, agile est.*

166. *Circlos*, syncope pour *circuos*, comme *sectum, periculum, cinclum*; quelques manuscrits donnent *circos*.

168. *Aptos ipsis e torquibus*, attachés aux colliers mêmes, e.-à-d. aux colliers ordinaires. — *Aptus* est le participe de l'insinité *apio* ou *apo*, dont *apto* est le fréquentatif.

169. *Gradum conferre*, marcher à pas égaux.

170. *Rotæ* équivalent à *currus*. — *Rotæ inanes*, des chars vides.

172. *Faginus axis*. Cf. Homère, *Iliade*, V, 838 : Μένει δ' ἐδραμζε φάγινος ἄξιν.

173. *Junctos orbes*, e.-à-d. *rotas*, et comme plus haut *currum*. — *Æreus*, e.-à-d. *are firmatus*.

174. *Pubi indomitæ*, les jeunes veaux avant qu'ils soient domptés, que leur éducation soit terminée.

175. *Veseas frondes*, feuillage grêle, qui contient peu de sève et forme une maigre nourriture. Cf. *G.* IV, 131.

176. *Framenta sata*. Servius entend ces mots par : la dragée, *farrago* (cf. v. 205) et par conséquent un mélange de son, de blé et de farine d'orge. Avec le P. de La Rue, je crois qu'il faut entendre par : tu cueilleras pour les jeunes veaux les tiges du blé nouveau. — *Carpere* se dit de l'action de cueillir et de rassembler des tiges d'herbe. D'ailleurs, plus loin, c'est aux animaux formés (*domitis*) que Virgile destine la dragée.

177. *More patrum*. Le poëte ne conseille pas d'imiter les anciens, mais de ne pas faire ce qu'ils faisaient et ce qu'exprime Virgile, *Eucol.* III, 30 : « Bis venit ad « muletram, binos alit ubere fetus. » *Mul-*

Sin ad bella magis studium, turmasque feroces,
 Aut Alphae rotis prælabi flumina Pisæ, 180
 Et Jovis in luco currus agitare volantes :
 Primus equi labor est, animos atque arma videre
 Bellantum, lituosque pati, tractuque gementem
 Ferre rotam, et stabulo frenos audire sonantes ;
 Tum magis atque magis blandis gaudere magistri 185
 Laudibus et plausæ sonitum cervicis amare.
 Atque hæc jam primo depulsus ab ubere matris
 Audeat, inque vicem det mollibus ora capistris
 Invalidus etiamque tremens, etiam inscius ævi.
 At tribus exactis ubi quarta accesserit æstas, 190
 Carpere mox gyrum incipiat, gradibusque sonare
 Compositis, sinuetque alterna volumina crurum,

cruria. Telle est l'orthographe des meilleurs manuscrits, adoptée aujourd'hui par toutes les éditions importantes.

179. *Sin ad bella magis studium*, c.-à-d. *sin tibi studium est ad bella*, si tu songes, non pas aux travaux de la campagne, mais à la guerre, etc. — L'expression *studium est ad* est formée par analogie avec *conferre studium ad*.

180. *Alphae flumina Pisæ.* Allusion aux jeux olympiques qui se célébraient en Élide, non loin de Pise, sur les bords de l'Alphée. — *Prælabi.* La tournure change; au lieu de *studium est ad*, il faut construire *studium est prælabi*. Cf. *Bucol.* V, 47.

181. *Jovis in luco.* L'hippodrome était situé dans le bois sacré de Jupiter Olympien.

182. *Primus equi labor est*, avant tout le cheval doit s'accoutumer, etc. — *Animos et arma*, c'est le mouvement du combat et l'éclat des armes.

183. *Tractu gementem rotam*, c.-à-d. *rotam stridentem dum currus trahitur*.

186. Cf. *Æn.* XII, 85: « Circumstant prope peri aurigæ, manibusque lacessunt Pectora « plausa cavis, et colla comantia pectunt. »

187. *Jam primo depulsus ab ubere*, c.-à-d. *statim ac depulsus est*.

188. *Audeat* équivaut à *audacter faciat*. — *Audeat* est la leçon du *Mediceus* et de l'*Augusteus*; le *Romanus* a *aucliat*. Lade-wig adopte comme correction *gaudeat*; mais *aucliat*, c.-à-d. l'ardeur du cheval,

s'oppose bien au détail exprimé dans la fin du vers. Le cheval de guerre encore jeune doit avoir tour à tour du feu et de la docilité.

189. *Invalidus.* L'allongement de la dernière syllabe s'explique par la rencontre de l'*arsis* du second pied et de la césure trithémimère. D'ailleurs le grand nombre des brèves dont le vers est rempli rend cette licence plus excusable. Cf. Lucien Müller, *De re metrica Latin.* Poet. p. 309, 328. — *Etiam inscius ævi*, ignorant encore la vigueur qu'il doit à son jeune âge. Cf. *Æn.* VI, 485, un autre exemple de *etiam* dans le même sens.

190. *Accesserit* est la leçon du *Mediceus* et de l'*Augusteus*; le *Romanus* et le *Palatinus* ont *acceperit*; les fragments du *Vaticanus*, *acceperit*, corrigé en *accesserit*. J'ai suivi le texte des principaux manuscrits; en revanche, je maintiens *æstas* contre la seule autorité du *Mediceus* qui a *ætas*. Les caavales sont saillies au printemps; elles portent dix mois; le cheval qui voit commencer le quatrième été se trouve alors dans sa quatrième année. — *Tribus exactis* est au datif.

191. *Carpere gyrum*. Cf. v. 143: « Carpere « prata. » — *Gradibusque sonare compositis*. Cf. Xénophon, *de Re Equestri*, I: Καὶ τῶ ψόρω δὲ φησι Σίμων δὴλους εἶναι τοὺς εὐποδάς, καλῶς λέγων ὡσπερ γὰρ κύμβαλον ψορεῖ πρὸς τῷ θαπέλω ἢ κολῆ ὀπίη.

192. *Sinuetque alterna volumina crurum*, c.-à-d. *alte tollat jactet crura alternis vicibus*.

Sitque laboranti similis; tum cursibus auras,
 Tum vocet, ac per aperta volans, ceu liber habenis,
 Æquora vix summa vestigia ponat arena : 195
 Qualis hyperboreis Aquilo cum densus ab oris
 Incubuit, Scythiæque hiemes atque arida differt
 Nubila; tum segetes altæ campique natantes
 Lenibus horrescunt flabris, summæque sonorem
 Dant silvæ, longique urgent ad litora fluctus : 200
 Ille volat, simul arva fuga, simul æquora verrens.
 Hic vel ad Elei metas et maxima campi

193. *Sitque laboranti similis*, qu'il semble gêné dans son allure; parce que le cheval plein de feu est assujéti à marcher lentement, ce qui rend sa démarche pénible. *Laborare* signifie non pas accomplir un travail, mais faire effort pour échapper à une contrainte tout en y cédant. Cf. Horace, *Odes*, II, 3, 11 : « Obliquo laborat « Lymphæ fugax trepidare rivo. »

194. Le *Palatinus*, suivi par Ribbeck et Ladewig, a *provocet*; tous les autres manuscrits ont *tum vocet*. La répétition de *tum* donne plus de mouvement au style; d'ailleurs *vocet* a le même sens que *provocet* : qu'il défie au combat de la course. Le verbe *cocare* prend cette acception G. IV, 76; *Æn.* XI, 375, 442. — *Per aperta volans Æquora*. Cf. Homère, *Iliade*, XX, 226-229.

196. *Hyperboreis*; les Hyperboréens étaient un peuple fabuleux que les anciens poètes supposaient exister sur les bords septentrionaux de l'Océan, au delà de l'endroit où commence à souffler Borée. On croyait qu'ils vivaient dans une lumière éternelle et au milieu d'une température toujours douce. Cf. Preller, *Griech. Mythol.*, I, p. 189 et suiv. Toutefois, ici ce mot est simplement pour *septentrionalibus*. — *Aquilo densus*, c.-à-d. qui flat dense, cum magna vi et impetu, l'Aquilon impétueux.

197. *Differt hienas atque nubila*, pousse, chasse devant lui les tempêtes et les nuages. Cf. Lucrèce, I, 273 : « Venti vis... nubila « differt; » et II, 676 : « Scintillasque agere « ae late differre favillam. » — *Arida nubili*, les nuages qui ne se résolvent pas en pluie. Sénèque, *Quest. Nat.* III, 28, appelle *siccior* le souffle de l'Aquilon. Lucain, IV, 53 : « Siccisque Aquilonibus horrens. »

198. *Altæ*, c.-à-d. *adultæ*. — *Campi natantes*, ce sont encore les moissons qui ondoient comme des vagues. Ce passage est imité de Lucrèce, où pourtant *campi natantes* signifie la mer. Cf. Lucrèce, V, 488 : « Augebat mare manando camposque « natantis. »

199. *Horrescunt*. Cf. Ovide, *Héroïdes*, X, 139 : « Corpus, ut impulse segetis « Aquilonibus, horret. » — *Lenibus flabris* semble former contradiction avec *densus Aquilo*; mais l'épithète est déterminée par le mouvement et le murmure des moissons qui sont légers en comparaison de ceux des forêts et de la mer.

200. *Longi fluctus*. Cf. Homère, *Odyssée*, V, 109 : Κόμματα πρὸς πρῶτα. — *Urgent*, intransitif, équivalent à *voluntur*. Les verbes de mouvement, particulièrement chez les poètes, se construisent quelquefois ainsi.

201. La longueur de la comparaison pourrait avoir fait oublier le sujet de *volat* qui est *Aquilo*; c'est pourquoi le poète le représente de nouveau par *ille*. — *Fuga*, c.-à-d. *celeri cursu*. Cf. v. 142. — *Ferrere* pour *perflare* se rencontre déjà dans Lucrèce, I, 279; V, 267.

202. Avec l'*Augusteus*, avec la première leçon du *Mediceus* et le *Palatinus*, je maintiens *hic*. Le *Romanus* et les fragments du *Faticanus* donnent *hinc* adopté par Ribbeck et Ladewig. Ces deux éditeurs expliquent *hinc* par : au moyen d'une telle éducation. — *Ille* représente le cheval, et d'ailleurs ce pronon résumant tout ce qui vient d'être dit, équivalent à peu près à *adris* et signifie : un cheval ainsi formé. Construit : *ad metas et spatia campi Elei*. — *Elei*. Cf. « *Elidum*, » G. I, 59.

Sudabit spatia, et spumas aget ore cruentas,
 Belgica vel molli melius feret esseda collo.
 Tum demum crassa magnum farragine corpus 205
 Crescere jam domitis sinito : namque ante domandum
 Ingentes tollent animos, prensique negabunt
 Verbera lenta pati et duris parere lupatis.
 Sed non ulla magis vires industria firmat,
 Quam Venerem et cæci stimulos avertere amoris, 210
 Sive boum sive est cui gratior usus equorum.
 Atque ideo tauros procul atque in sola relegant
 Pascua, post montem oppositum, et trans flumina lata ;
 Aut intus clausos satura ad præsepia servant.
 Carpit enim vires paulatim unisque videndo 215
 Femina, nec nemorum patitur meminisse nec herbæ
 Dulcibus illa quidem illecebris, et sæpe superbos
 Cornibus inter se subigit decernere amantes.

203. *Spatia*. Cf. *G. I*, 513. — *Sudabit*. Cf. Propertius, IV, 1, 70 : « Ilas meus ad æ metas sudet oportet equus. » — *Spumas aget ore*. Cf. Lucrèce, III, 487 : « Concidit æ et spumas agit. »

204. La première leçon du *Mediceus* et celle du *Palatinus* offrent *bellicæ*; mais avec tous les autres manuscrits et les éditeurs il vaut mieux écrire *Belgica*. Les *essedæ* étaient les chars à deux roues dont les Belges et les Bretons se servaient dans les combats et qui, d'ailleurs, ressemblaient à ceux qu'employaient les Grecs dans les joutes de l'hippodrome. — *Molli*, dompté, docile. Cf. Silius, III, 337 : « Aut molli « pacata eeler rapit esseda collo. » — *Feret* est la leçon de la plupart des manuscrits. *L'Augusteus* donne *ferat*.

205. *Tum demum*, alors seulement. Cette circonstance de temps est déterminée par *jam domitis* du vers 206. — *Farragine crassa*, c.-à-d. *quæ crassos efficit*. Festus (*Pauli Diaconi excerpta*, p. 63, Lindemann) explique ainsi *farrago* : « Appellatur id, quod ex pluribus satis pabuli « causa datur jumentis. » Cf. aussi v. 176.

206. *Ante domandum*, sous-ent. *si præbueris farragine*. Le gérondif peut servir de complément à la préposition *ante* connue

à *inter, ad*; seulement cet emploi est un peu plus rare. Cf. Dutrey, *Gr.-Latine*, p. 232; Riddimann, II, p. 249.

207. *Prensi*. Cf. *G. I*, 285.

208. *Verbera lenta*, c.-à d. *lenti flagelli*, les coups du fouet souple, flexible. — *Lupatis*. Cf. Ovide, *Amours*, I, 2, 15 : « Asper equus duris contunditur ora lupatis. »

210. *Cæcus amor*, celui qui ne se laisse pas encore comprendre ouvertement, mais qui s'allume dans le cœur. Cf. *Æn.* IV, 2; Ovide, *Metam.* I, 726 : « Protinus exarsit... stimulusque in pectore cæcos Condidit. »

213. *Montem oppositum*, une montagne qui leur fait obstacle, qui les empêche de voir les vaches.

214. *Satura præsepia*, des crèches abondamment garnies de nourriture.

215. *Viden lo* n'est pas pris passivement et n'équivaut pas à *quod videtur*; il joue le rôle d'un substantif verbal abstrait et pourrait se remplacer par *quod taurus eam videt*. Cf. *G. II*, 250 : « habendo. »

217. *Illam quidem*. Cf. *ille, Æn.* V, 257. Avec Ribbeck, Ladewig, Pertz, je suppose la ponctuation après *herbæ* et je fais de *illa* le sujet de *patitur*.

218. Cf. Apollonius de Rhodes, II,

Pascitur in magna Sila formosa juvenca :
 Illi alternantes multa vi prœlia miscent 220
 Vulneribus crebris ; lavit ater corpora sanguis,
 Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
 Cum gemitu ; reboant silvæque et longus Olympus.
 Nec mos bellantes una stabulare ; sed alter
 Victus abit, longeque ignotis exulat oris, 225
 Multa gemens ignominiam plagasque superbi
 Victoris, tum, quos amisit inultus, amores,
 Et stabula aspectans regnis excessit avitis.
 Ergo omni cura vires exercet, et inter
 Dura jacet pernix instrato saxa cubili, 230

89 : Ἠύτε τῶν Φορβῶδος ἀμφὶ βόδῃ ;
 νεκροτάτῃ ἀγριότατον.

219. La vache qui pâit tranquillement forme un remarquable contraste avec le combat terrible qui est décrit un peu plus bas. Pour la scène de la lutte, Virgile a choisi ici, comme *Æn.* XII, 715-722, la forêt de Sila, dans la chaîne des Apennins, où les pâtres de la Calabre et du Bantium menaient paître leurs troupeaux. Toutefois, cette leçon de *Sila* est contestée : P. *Augustus* a *Silva*, le *Mediceus* et le *Palatinus* ont *Sileca* avec un signe de correction qui indique qu'il faut supprimer le *v*. Servius note que de son temps les deux leçons avaient cours. Le *Romanus* donne *Sila*, adopté par la plupart des éditeurs modernes et qui, en marquant d'une façon plus précise le lieu de la scène, la rend plus frappante et plus vivante. Cf. Ribbeck, *Lection. Vergilianæ*, 1855, p. 5.

220. *Alternantes*, comme en grec ἀμειβόμενοι, en se frappant tour à tour. — *Miscent prœlia*. Cf. *G.* II, 282.

221. *Lavit*, forme archaïque pour *lavat*. Traduisez : inonde, baigne.

222. Cf. *Stace*, *Theb.* IV, 399 : « Ardua collatis obnixi cornua miscent Fronca tibus. »

223. La leçon vulgaire, appuyée par le *Palatinus* et le *Romanus*, est *magnus*. Le *Mediceus* a *longius* pour *longus*. Macrobe, *Satur.* VI, 4, 21, cite ainsi ce vers : « Reboant silvæque et longus Olympus, » le comparant à celui de Lucrèce, II, 23 : « Nec

« citharæ reboant laqueata arquataque te-
 « ta. » Voy. Homère, *Iliade*, I, 402 : « Ἐξ
 μυχθῶν Ὀλύμπου. — *Longus Olympus*
 équivaut ici à *caelum altum, remotum*. Cf.
 Ovide, *Métam.* VI, 64 : « Longum cæ-
 « lum, » et Virgile lui-même, *Æn.* VII,
 283 : « Ex æthere longo. » Du moins telle
 est la leçon du *Mediceus*.

224. *Stabulare* est pris dans le sens neutre : *degre in stabulis*, au lieu du déponent, plus usité, *stabulari*.

226. *Multa*, pris adverbialement, comme *multum*.

227. *Amores*, l'objet aimé. Cf. Catulle, XLIII, 1 : « Aemen... suos amores, » Valérius Flaccus, II, 548 : « Revisit Et patrium nemus, et bello quos ultus amores. »

228. *Aspectans* a la valeur de *respiriciens*. En partant, il se retourne pour voir encore. — Le parfait *excessit*, ainsi placé entre des présents, contribue à marquer la succession des actions différentes.

229. Cf. les imitations qu'ont faites de ce passage Lucain, II, 601-607 ; Stace, *Theb.* II, 323-330 ; Silius, XVI, 4-10.

230. Il faut d'abord établir que *pernix*, au lieu de *pernoct*, est la leçon des meilleurs manuscrits : le *Mediceus*, le *Romanus* et le *Palatinus* ; c'est celle qu'admet Servius et que préfère Philargyrius. *Pernix* doit être pris dans son sens primitif : *perseverans, a pertinendo*, infatigable, sans repos, sans cesse, sans relâche. — *Instrato*, seul exemple où ce mot puisse être traduit par *non strato*. — *Instrato cubili*, sur la terre nue.

Frondebis hirsutis et carice pastus acuta ;
 Et tentat sese, atque irasci in cornua discit
 Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
 Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.
 Post, ubi collectum robur viresque relectæ, 237
 Signa movet, præcepsque oblitum fertur in hostem.
 Fluctus uti, medio cœpit cum albescere ponto,
 Longius ex altoque sinum trahit ; utque volutus
 Ad terras immane sonat per saxa, neque ipso
 Monte minor procumbit ; at ima exæstuat unda 240
 Verticibus, nigramque alte subjectat arenam.
 Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
 Et genus æquoreum, pecudes pietæque volucres
 In furias ignemque ruunt. Amor omnibus idem.
 Tempore non alio catulorum oblita læna 245
 Sævior erravit campis, nec funera vulgo
 Tam multa informes ursi stragemque dedere

231. *Carice acuta*, hâche, espèce de jonc. Cf. *Bucol.* III, 20.

232. *Irasci in cornua*, faire passer en quelque sorte sa colère dans ses cornes qui en sont l'instrument. Cette expression revient à : il s'exerce aux luttres à coups de cornes où se déploiera sa colère. Cf. Euripide, *Bacch.* 742 : Τὰ ὄργια εἰς κέρατα θυσιασθῆεναι. Ovide, *Metam.* VIII, 884 : « Vires in cornua sumo. » Silius, XV, 64 : « Torvi in cornua tauri. »

233. *Ventosque lacessit*. C'est ce que les gladiateurs appelaient *ventilare*, c.-à-d. se préparer au combat en imitant les mouvements de la lutte même.

235. *Relectæ* est la leçon du *Mediceus*; les anciennes éditions ont, comme le *Romanus*, *receptæ*.

236. *Signa movet*, comme une armée qui s'élance au combat. Voy. une métaphore du même genre, *G.* IV, 108.

237. Cf. Homère, *Iliade*, IV, 422-426; *Æn.* VII, 528-530. — *Medio* et non *in medio*, Virgile omet la préposition quand *medius* ne marque pas précisément le centre. *Medio ponto*, au milieu de la mer, *In medio ponto*, dans le milieu de

la mer. — *Albescere*, s'élever avec des flocons d'écume blanchissante.

238. *Longius ex altoque*. Ces deux expressions sont réunies par épexégèse, la seconde complète et développe la première. Le spectateur placé sur le rivage voit au loin se former et venir de la haute mer le flot qui gagne le bord en formant des plis sinueux.

240. *Ipsa monte*, la montagne ou la falaise de rochers contre laquelle il vient se briser.

241. *Subjectat*. Le *Mediceus* et le *Romanus* ont *subvectat*. La leçon du *Palatinus*, que je conserve avec tous les éditeurs, est confirmée par le passage de Lucrèce que Virgile imite, VI, 700 : « Saxaque « subjectare et arenæ tollere nimbos, »

242. *Alto*. Cf. *G.* I, 24. Le vers est hypermètre; cf. *G.* II, 69.

246. *Erravit, dedere*, parfuits d'habitude.

247. *Informes*, inamçuses; même sens que *visti*. Cf. Valérius Flaccus, IV, 245, décrivant Amycus : « Spatiosa... pectoris « ossa Horrendosque toris informibus ar- « tas, »

Per silvas; tum sævus aper, tum pessima tigris;
 Heu, male tum Libyæ solis erratur in agris!
 Nonne vides, ut tota tremor pertentet equorum 250
 Corpora, si tantum notas odor attulit auras?
 Ac neque eos jam frena virum, neque verbera sæva,
 Non scopuli rupesque cavæ atque objecta retardant
 Flumina correptosque unda torquentia montes.
 Ipse ruit dentesque Sabellicus exactuit sus, 255
 Et pede prosubigit terram, fricat arbore costas,
 Atque hinc atque illinc humeros ad vulnera durat.
 Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem
 Durus amor? Nempe abruptis turbata procellis
 Nocte natal caeca serus freta; quem super ingens 260
 Porta tonat cæli, et scopulis illisa reclamant

249. Cf. un mouvement du même genre, *G.* I, 448. Dans tout le développement qui suit jusqu'au v. 266, Ribbeck croit voir des interpolations ou des additions postérieurement faites par Virgile et qui détraient la régularité de la description. Cf. *Lectt. Vergil.* 1855.

250. *Pertentet*, parcourt en agitant. Cf. Lucrèce, VI, 287 : « lude tremor terras » graviter pertentat. »

251. *Olar attulit auras*, l'air apporte au cheval les émanations des évaies. Il y a une sorte d'hypallage pour *aure attulere alore*.

252. La conjonction *ac* a la propriété de marquer la rapidité avec laquelle se succèdent les deux actions dont la première est la cause de l'autre, mais en est suivie instantanément.

253. Selon Macrobe, *Satura.* VI, 2, ce vers est imité de celui-ci de Varius : « Non » amnes illum medii, non ardua tardant. »

254. Avec Ribbeck, Ladewig et Conington, je maintiens *correptosque* que donnent tous les manuscrits, au lieu de *correptos* adopté par la plupart des éditeurs. Les fleuves arrêtent la course d'un cheval ordinaire, les torrents qui entraînent avec eux des fragments de rocher détachés des montagnes dont ils descendent arrêtent le noble coursier; mais rien ne peut faire obstacle à l'étalon que l'amour transporte. Il y a donc dans les termes une gradation,

qui disparaît si Pon retranche *que*. — *Torquentia montes*. Cf. Lucrèce, I, 283 : « Vol- » vitque sub undis Grandia saxa. » Silius, IV, 523 : « Magnoque fragore Avulsam » montis volvit latus. »

255. Cf. Homère, *Iliade*, XI, 413-418; XIII, 471-475. — *Sabellicus*. Cf. *G.* II, 167. Lucrèce présente une coupe semblable, V, 25 : « Horrens Arcadius sus, »

256. *Fricat arbore costas*. Cf. Pline, *H.* N. VIII, 52, 78 : « Sues feræ semel anno » gignunt. Maribus in coitu plurima aspe- » ritas. Tum inter se dimicant, indurantes » attritu arborum costas, lutoque se ter- » » gorantes. »

257. *Atque hinc atque illinc*. Le premier *atque* unit toute la proposition à la précédente, le second *hinc* et *illinc*. Le *Romanus* et le *Falatinus* ont *humerosque*. Avec les principaux éditeurs je supprime *ee que* absent du *Manuce*.

258. *Quid juvenis, sicut facit*, c.-à-d. *nonne juvenis similia facit?* Le poète raconte l'histoire d'Héro et Léandre. Cf. le poème de Musée, Stace, *Theb.* VI, 542-547.

259. *Abruptis*, c.-à-d. *abrupteruentibus*, se précipitant avec fracas.

261. *Porta cæli*. Le ciel, d'après les croyances homériques, a une porte que les Heures ouvrent et ferment et par laquelle les dieux descendent, ou envoient la tempête. Cf. Homère, *Iliade*, V, 749-752.

Æquora; nec miseri possunt revocare parentes,
 Nec moritura super crudeli funere virgo.
 Quid lynceæ Bacchi variæ et genus acre luporum
 Atque canum? Quid, quæ imbelles dant prælia cervi?
 Scilicet ante omnes furor est insignis equarum; 266
 Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci
 Potniades malis membra absumpsere quadrigæ.
 Illas ducit amor trans Gargara, transque sonantem
 Ascanium; superant montes et flumina tranant. 270
 Continuoque avidis ubi subdita flamma medullis,
 (Vere magis, quia vere calor redit ossibus) illæ
 Ore omnes versæ in Zephyrum stant rupibus altis,

262. Ni le souvenir de ses parents, ni la pensée du destin qui attend celle qu'il aime, s'il périt, ne peuvent le retenir.

263. *Super*, adverbe. — *Crudeli funere*. Cf. *Bucol.* V, 20, *Æn.* IV, 308; Musée, 440 : Κῆρ δ' Ἡρώ τέθνηκεν ἐπ' ὀνυγέστω πικραλίτῃ.

264. *Quid*, supplétez *dicam ut furant*. — *Variæ*, tachetés. — *Lynceæ Bacchi*. Bacchus, d'après la tradition, revint de l'Inde sur un char de triomphe traîné par des tigres, des panthères et des lynx. Cf. Ovide, *Metam.* III, 668, 669 : « Quem « circa tigres, simulacraque inania lyn-
 « cum, Pictarumque jacent fera corpora
 « pantherarum. » — *Genus acre luporum*. Cf. Lucrèce, V, 860 : « Genus acre leo-
 « num. »

266. *Scilicet*. La pensée est celle-ci : Pourquoi rappeler tous ces exemples quand les cavales nous offrent le plus frappant des ardeurs de l'amour? Tel est le sens que donne à la phrase *scilicet*. — Cf. Horace, *Odes*, I, 25, 14 : « Flagrans amor et li-
 « bido, Quæ solet matres furiant equo-
 « rum. »

267. *Mentem* équivant à *eam indolem animorum*. Ce mot se prend quelquefois chez les poètes dans le sens d'un mouvement violent de passion. Cf. Tibulle, IV, 3, 7 : « Quis furor est, que mens? » Ho-
 race, *Ep.* I, 2, 60 : « Dolor quod suaserit
 « et mens. » *Odes*, I, 16, 22 : « Com-
 « pesce mentem. » — Glaucus, fils de Sisyphus, tenait ses cavales à Potniades.

bourgade de Bœotie; et pour qu'elles fussent plus rapides, il les éloignait des étalons. Vénus les rendit furieuses, et dans les jeux funèbres qui accompagnaient les funérailles de Pélidas elles déchirèrent leur maître. Cf. Ovide, *Metam.* XII, 233; XIII, 925. Selon Preller, *Griech. Mythol.* II, p. 76, 77, la légende de Glaucus se rattache au culte de Neptune.

268. *Malis*, c.-à-d. *maxillis*. — *Quadrigæ*, les cavales elles-mêmes.

269. Ce vers et le suivant reprennent l'idée déjà exprimée, v. 253, 254. Ladewig et Ribbeck croient qu'ils doivent être retranchés. — *Gargara*. Cf. *G.* I, 103.

270. *Ascanium*. Le lac Ascanius était situé en Bithynie, au pied du mont Olympe. Mais il faut ici plutôt supposer une allusion au fleuve du même nom, qui en sortait, et dont, selon Strabon, XIV, 5, Euphorion avait parlé.

272. *Ossibus*. Les os contiennent la moelle qui passait pour le siège de la chaleur. Ces expressions *osso*, *medulla*, *artus*, etc., désignent, d'ailleurs, d'une manière habituelle l'intérieur du corps. — *Ossibus*, au datif, comme *in ossa*.

273. *Ore omnes versæ* équivant à *ora obvertentes*. Le *Romanus* porte *ad Zephyrum*. La préposition était omise dans la première leçon du *Mediceus*. Le correcteur a ajouté *ad* au-dessus de la ligne. Le commentaire de Philargyrius donne *in Zephyrum* avec le sens de *contra*, leçon adoptée par la plupart des éditeurs.

Exceptantque leves auras : et sæpe sine ullis
 Conjugiis vento gravidæ (mirabile dictu!) 275
 Saxa per et scopulos et depressas convalles
 Diffugiunt, non, Eure, tuos, neque solis ad ortus ;
 In Borean Caurumque, aut inde nigerrimus Auster
 Nascitur et pluvio contristat frigore cælum.
 Hic demum, hippomanes vero quod nomine dicunt 280
 Pastores, lentum destillat ab inguine virus,
 Hippomanes, quod sæpe malæ legere novercæ,
 Miscueruntque herbas et non innoxia verba.
 Sed fugit interea, fugit irreparable tempus,
 Singula dum capti circumvectamur amore. 285
 Hoc satis armentis. Superat pars altera curæ,
 Lanigeros agitare greges hirtasque capellas.

274. C'était une croyance généralement répandue chez les anciens, que les cavales pouvaient être rendues pleines par le vent d'ouest. Cf. Pline, *H. N.* VIII, 67 : « Constat in Lusitania circa Olisiponem « oppidum et Tagum annum equas Favore nio flanti obversas animalum concipere « spiritum, idque partum fieri et gigni « perniciosissimum. » Voy. encore Columelle, VI, 26. Dans Homère on trouve des légendes qui ont rapport à cette opinion, *Iliade*, XVI, 150, 151; XX, 222.

276. Le vers spondaïque exprime ici la violence et l'emportement de la course qui est continue. Cf. Homère, *Iliade*, V, 359 : Φεσυγέμενοι τῶι δὲ αἰθέρι βόωντων ὄροντες ἠνστων, et Catulle, LXIII, 23 : « Atque « illud promo præcepit agitur decursu. »

277-279. Après avoir conçu, elles s'élancent dans la direction du nord, marquée par le Caurus et la Boree, ou dans celle du midi, marquée par l'Auster, mais non pas à l'orient d'où souffle l'Eurus. — *Eure*. Cf. *G. I.*, 371. — *Borean*. Cf. *G. I.*, 371. — *Caurum*. Cf. Pline, *H. N.* XVIII, 34, 77 : « Flat ab oceanu solstitiali et occidentali « latere septentrionis, Græcis dictus Argestes, ex frigidissimis et ipse. » — *Nigerimus Auster*. Cf. *Bucol. II.*, 53; *G. I.*, 462.

280. *Hic demum*, alors seulement. Les anciennes éditions ont *hinc* qui s'appuie sur le commentaire de Philargyrius; mais

le *Mediceus* et les principaux textes donnent *hic*. — *Fero nomine*. C'est en effet à cette humeur âcre (*virus*) que s'applique avec propriété le nom de *Hippomanes*, de ἵππος et μένος. Mais on appelait encore ainsi l'excroissance de chair qui apparaît sur le front des poulains nouveau-nés et dont on se servait pour les plâtres amoureux. Cf. *Æn.* IV, 515.

282. *Malæ novercæ*. Peut-être faut-il voir ici une allusion à Phédie, la marâtre incestueuse d'Hippolyte.

283. *Miscuerunt*. Sur l'abréviation de la troisième syllabe, cf. *Bucol.* IV, 61. — *Miscueruntque*. La conjonction ainsi placée donne à cette tournure la valeur de *et cui miscuerunt*; elle tient lieu en quelque sorte du relatif mis au cas que demande le second verbe. — *Von innoxia verba*, e.-s.-d. *carmina*. Cf. *Bucol.* VIII, 67-70. Ce vers se trouve déjà *G. II.*, 129, mais là probablement interpolé.

284. *Irreparable tempus*. Cf. *Æn.* X, 467.

285. *Amore capti*, séduits par le charme dont est plein ce sujet. Cf. *Bucol.* VI, 10. — *Singula circumvectamur*. Métaphore empruntée peut-être à la navigation, comme *G. II.*, 41 et suiv.

286. *Hoc satis armentis*, e.-s.-d. *hæc sufficiens armentis*. — *Superat* équivalent à *superest*. Cf. *Bucol.* IX, 27.

287. *Agitare*, soigner, chanter les soins

Hic labor; hinc laudem fortes sperate coloni.
 Nec sum animi dubius, verbis ea vincere magnum
 Quam sit, et angustis hunc addere rebus honorem; 290
 Sed me Parnasi deserta per ardua dulcis
 Raptat amor; juvat ire jugis, qua nulla priorum
 Castaliam molli devertitur orbita elivo.
 Nunc, veneranda Pales, magno nunc ore sonandum.
 Incipiens stabulis edico in mollibus herbam 295
 Carpere oves, dum mox frondosa reducitur aestas;
 Et multa duram stipula filiciumque manipulis
 Sternere subter humum, glacies ne frigida lædat
 Molle pecus, scabiemque ferat turpesque podagras.
 Post hinc digressus jubeo frondentia capris 300
 Arbuta sufficere, et fluvios præbere recentes;
 Et stabula a ventis hiberno opponere soli

qui sont dus. — *Agitare rem* signifie *co-
 giter de re eique operam impendere*. —
Lanigeos greges. Cf. Lucrèce, II, 318,
 662; V, 863.

288. *Hic labor*. *Hic* est adverbe. Tra-
 duisez done comme s'il y avait *in hac re
 opera vestra sit posita*.

289. Dans ce passage Virgile a imité
 Lucrèce, I, 921-929, et surtout V, 99 :
 « Et quam difficile id mihi sit pervincere
 « dietis; Ut fit ubi insolitam rem adportes
 « auribus ante, etc. » Voy. encore, V, 734 :
 « Difficile est ratione docere et vincere
 « verbis. » — *Nec sum animi dubius*. Cf.
 Lucrèce, I, 136 : « Nec me animi fallit. »
 — *Animi* est, dans les expressions de ce
 genre, un véritable beatif et équivaut à
in animo. Cf. Madvig, *Latæin. Sprachlehre*,
 § 290, g, et § 296, b, *Ann.* 3. — *Fincere
 verbis*, triompher des difficultés du sujet
 grâce à l'habileté de l'expression.

290. *Hinc honorem*, c.-à-d. *honorem
 verborum*, les grâces du style que je dois,
 comme poète, mettre dans ces humbles
 détails. C'est le pronom *me* qui est au vers
 suivant et l'idée de la première personne
 qui déterminent l'emploi du pronom *hinc*.

291. *Parnasi*. Cf. *Bucol.* VI, 29. —
Deserta per ardua. Le second adjectif joue
 à l'égard du premier le rôle de substantif.
Deserta, déserts jusqu'ici, parce qu'aucun

poète latin jusqu'à Virgile n'a traité les
 sujets dont il s'occupe. Cf. Lucrèce, I,
 925 : « Avia Pieridum peragro loca nul-
 « lius ante Trita solo. »

292. *Juvat*. Cf. Lucrèce, I, c. : « Juvat
 « integros accedere fontes.... Meo capiti
 « petere inde coronam Unde prius nulli
 « velarunt tempora Musæ. »

293. *Nulla orbita priorum*, aucune trace
 des roues du char de mes prédécesseurs ne
 se dirige par une douce pente vers la fontaine
 de Castalie. La fontaine de Castalie était si-
 tuée au pied du Parnasse. Cf. Strabon, IX, 3.

294. *Pales*. Cf. v. 1. — *Magno ore so-
 nandum*. Cf. Horace, *Satires*, I, 4, 44 :
 « Os magna sonaturum. »

295. *Incipiens*, en commençant, d'abord.
 A ce mot s'oppose *post* du v. 300. — *Edico*.
 Le poète parle au nom de Pales, ce qui
 amène l'emploi de ce verbe, usité dans les
 lois et les décrets. — L'épithète *mollibus*
 est expliquée par les v. 297, 298.

296. *Herbam carpere*. Cf. *En.* IX, 353 :
 « Carpunt gramen equi. »

297. *Filicium*. Cf. *G.* II, 159.

299. *Turpesque podagras*, c.-à-d. *que
 pedes efficiunt turpes*. Ce sont des ulcères
 qui attaquent le pied du bétail.

301. *Arbuta*. Cf. *Bucol.* III, 82. — *Flu-
 vios recentes*. Cf. v. 126.

302. *A ventis*, hors du souffle des vents,

Ad medium conversa diem, cum frigidus olim
 Jam cadit extremoque irrorat Aquarius anno.
 Hæ quoque non cura nobis levior tuendæ, 305
 Nec minor usus erit, quamvis Milesia magno
 Vellera mutantur Tyrios incocta rubores.
 Densior hinc suboles, hinc largi copia lactis.
 Quam magis exhausto spumaverit ubere mulctra,
 Læta magis pressis manabunt flumina mammis. 310
 Nec minus interea barbas incanaque menta
 Cinyphii tondent hirci sætasque comantes
 Usum in castrorum et miseris velamina nautis.
 Pascuntur vero silvas et summa Lycæi,

Cf. Varron, *de Re R.* II, 3 : « Stabulatur
 « pennis melius ad hibernos exortus si spec-
 « tat quod est aliosum. »

304. *Aquarius*, la constellation du Ver-
 seau. — *Extremo anno*. Le Verseau se cou-
 che en février. L'ancienne année romaine
 commençait en mars. D'ailleurs, pour le
 paysan la nouvelle année ne commence
 réellement qu'en mars, au moment où avec
 le printemps tout se met à germer. Le
 Verseau est donc la constellation de la fin
 de l'année.

305. *Hæ*, les chèvres. — *Non levior*,
 suppléer *quam oves*. — Tous les manu-
 scrits ont *hæc*, et, excepté le *Romanus* et
 le *Vaticanus*, ils ont aussi *tuenda*. Servius
 et Philargyrius expliquent la leçon *hæc*...
tuenda. Toutefois, celle que j'ai suivie avec
 tous les éditeurs modernes est certainement
 la vraie. Le féminin offre un sens bien plus
 satisfaisant que le neutre puisqu'il faudrait
 d'une manière figurée entendre ce neutre
 des chèvres. Mais le pluriel *hæ* étant rare
 a été transformé en *hæc* par les copistes,
 et c'est ce qui a eu lieu dans le *Romanus*;
 plus tard *tuendæ* a paru une faute et l'on
 a mis à la place *tuenda*; ainsi la leçon
 primitive s'est trouvée peu à peu complète-
 ment transformée.

306. Le poète veut dire, que l'on peut
 tirer du profit des chèvres, quoique incont-
 establement les troupeaux de brebis soient
 plus productifs. Il cite la laine de Milet,
 selon l'usage de la poésie, où la qualité la
 plus précieuse de l'objet remplace souvent
 le nom commun de l'objet même.

307. *Magno mutantur*, se vendent cher.
 — *Tyrios incocta rubores*, teintes de la
 pourpre de Tyr. Mais la teinture s'opérant
 en plongeant les laines dans des chaudières
 pleines de matières colorantes chaudes,
 c'est une sorte de émission qu'on leur fait
 subir, de là l'expression de *incocta*. — *Ru-
 bres* est l'accusatif de chose, complément
 du verbe passif.

308. *Hinc*, e.-à-d. *ex capris*. Les chèvres
 donnent plus de petits, plus de lait.

309. *Quam magis*. Au vers suivant il
 faut suppléer *tam* devant le second *magis*.
 Cette tournure équivalant à *quo magis*... *eo
 magis*. Virgile en offre un autre exemple,
Æn. VII, 787, 788, et on en trouve plu-
 sieurs dans les comiques.

310. *Flumina*. Cf. *Æn.* I, 465 : *largo
 flumine*, sous-ent. *lacrymarum*; Luècece,
 II, 354 : « Sanguinis calidum flumen. »

311. *Incant*, comme *valde cana*.

312. *Tondent* a pour sujet *homines* ou
pastores. — *Cinyphii*. Le Cinyps est un
 fleuve de Libye, dans la Tripolitaine, entre
 les deux Syrtes; aujourd'hui on l'appelle
Cinifo. Sur ses bords paissaient des trou-
 peaux de bœufs dont le crin servait à fa-
 briquer des manteaux de voyage ou des
 vêtements grossiers pour les soldats et les
 matelots. Cf. Silius, III, 274 : « Tum pri-
 « mum castris Phœnicum tendere ritu Ci-
 « nyphii didicere Macæ. Squalentia barba
 « Ora viris : hamosque tegunt velamine
 « capri Setigero. »

313. *Pascuntur*. Le sujet sous-entendu
 est *capra*. — *Lycæi*. Cf. *Bucol.* X, 15.

Currentem ilignis potare canalibus undam; 336
 Æstibus at mediis umbrosam exquirere vallem,
 Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
 Ingentes tendat ramos, aut sicubi nigruum
 Illicibus crebris sacra nemus accubet umbra;
 Tum tenues dare rursus aquas, et pascere rursus 335
 Solis ad occasum, cum frigidus aera vesper
 Temperat, et saltus reficit jam roscida luna,
 Litoraque aleyonen resonant, acalanthida dumi.
 Quid tibi pastores Libyæ, quid pascua versu
 Prosequar, et raris habitata mapalia tectis? 340
 Sæpe diem noctemque et totum ex ordine mensem
 Pascitur itque pecus longa in deserta sine ullis
 Hospitiis: tantum campi jacet. Omnia secum

du *Romanus*. Ribbeck et Conington écrivent avec le *Palatinus* et le *Vaticanus jubebo*; ce que je crois préférable pour le sens, tous les infinitifs qui suivent dépendant de ce verbe, sans que l'on ait besoin de considérer *dare* comme un infinitif impératif pour *da* ou *disbis*.

330. Construisez : *currentem canalibus ilignis*. La forme *ilignis* pour *iligneis* ne se trouve guère qu'ici (et encore quelques manuscrits d'ordre inférieur donnent *iligneis*), et dans Térence, *Adelphes*, IV, 2, 46, où Priscien, p. 587 P. lit *iligneis*.

331. Le sujet de l'infinitif change; ce n'est plus le troupeau mais le berger.

332. *Jovis quercus*. Cf. G. II, 16.

334. *Nemus accubet*. Les verbes *cubare*, *accubare*, *procubare* se disent de l'ombre (cf. v. 145). Le poète transporte l'idée que contient *accubet* de l'ombre elle-même à l'objet qui la produit.

335. *Tenues aquas*. Cf. v. 330 et G. I, 92.

337. *Roscida luna*. Les anciens croyaient que la rosée du soir descendait de la lune et des astres. Cf. *Pervig. Veneris*, 20 : « Humor ille quem serenis astra rorant « noctibus. »

338. *Aleyonen*. Cf. G. I, 399. — *Resonant*, retentissent du chant.

340. *Mapalia*. Cf. Salluste, *Jugurtha*, XVIII, 8 : « Edificia Numidarum agrorum « tum, que mapalia illi vocant, oblonga, « incurvis lateribus; tecta quasi navium

« carina » sunt. » Tite Live, XXX, 3 : « Numide præcipue arundine tectis, stercora « que pars maxima tectis passim sine ullo « ordine. » — *Raris habitata tectis*. Cf. Sénèque, *Troyennes*, 826 : « Olenos tectis « habitata raris. » Cette locution équivaut à « *difficata ita ut tecta in quibus Numide habitant rara, c.-à-d. dispersa sint*. Les bergers de Libye ne cherchent point à former de villages; ils élèvent leurs huttes au hasard et à de grandes distances les unes des autres.

341. *Ex ordine*, sans interruption. Cf. G. IV, 507.

342. *Longa in deserta*, à travers d'immenses déserts. Après les verbes *pascitur* et *it*, on attendrait régulièrement l'ablatif; mais l'emploi de l'accusatif rend l'expression plus forte. Le troupeau va de solitudes en solitudes; il en quitte une pour en gagner une autre. Il y a donc une succession de mouvements pour sortir d'un lieu et passer dans un autre lieu.

343. *Hospitiis*. Servius explique ce mot par *stabulis*. Comparez G. IV, 27, « *Hospitiis*, » signifiant les abris que les abeilles cherchent sous les rameaux touffus des arbres. *Sine ullis hospitiis*, c'est donc : sans se reposer sous un abri. Cette idée s'oppose à celle que nous verrons au vers 352 : « *Illic clausa tenent stabulis armenta*. » — On explique ordinairement *tantum campi jacet* par : tant de plaine

Armentarius Afer agit tectumque Laremque
 Armaque Amyclæumque canem Cressamque pharetram;
 Non secus ac patriis acer Romanus in armis
 Injusto sub fasce viam cum carpit, et hosti
 Ante expectatum positus stat in agmine castris.

s'étend, tant sont vastes ces déserts. Lade-wig propose une autre explication très-ingénieuse et qui mérite d'être développée. Selon lui, *pecus* est le sujet de *jacet*; *campi* est un génitif locatif équivalant à *in campo*, et il explique : « *Es liegt nur auf dem Felde*, » le bétail repose seulement sur le sol des plaines. Le locatif n'est pas sans exemples connus, tels que *humî, rurî, Carthaginî*. On pourrait ramener à ce cas *terræ* (*Æn.* XI, 87), *tellurî* (*Æn.* XII, 130), *arenæ* (*Æn.* XII, 332). Enfin Silius a imité ce passage dans les vers suivants, II, 441 : « *It liber campi pastor, cui fine sine ullo Invetitur saltus pene-* » *« trat pecus : omnia Pœnunt Armenti vi-* » *« gilem patrio de more sequuntur, Grœsique* » *« latratorque Cydon, tectumque, fœcique* » *« In silicis venis, et fistula nota juvenis. »* Les anciennes éditions de Silius portent *campis*; mais on a dû rétablir *campi* dans les plus récentes. Pour moi, je n'admets pas que *campi* dans Silius soit une expression locative comme *humî*, etc., et se rapporte au verbe. C'est le régime de *lifer*, et une construction propre à cet adjectif. *Liber campi*, que rien n'arrête dans la campagne, équivalait à *cui jacet multum campi*. C'est bien le souvenir de Virgile qui a inspiré Silius; mais il a essayé de renouveler l'expression. *Liber*, avec le génitif, n'est pas rare. Cf. entre autres exemples, Plaute, *Amphit.* Prol. 120 : « *Liber harum rerum.* » Voyez surtout Stace, *Silves*, IV, 2, 23-24 : « *Tanta patet* » *« moles, effusæque impetus aule, Libetior* » *« campi, multumque amplexus operi. »* A mon avis, Stace a songé à la fois à Virgile et à Silius; il a pris au premier le mouvement exclamatif de *tantum* : « *tanta* » *« patet moles, »* et l'adverbe de quantité avec le génitif : « *multum amplexus* » *« operi; »* au second l'expression de « *Liber campi.* » Il faut donc expliquer *tantum campi jacet* comme on l'a fait jusqu'à présent. D'ailleurs Servius, *Ad Eclog.* I, 8, cite ce passage pour exprimer

la nécessité où sont les bergers d'errer dans de vastes espaces en changeant de pâturages, et ne dit rien de l'autre explication, qu'il eût probablement signalée si de son temps elle avait eu cours.

344. *Laremque*, son dieu du foyer domestique. L'imitation de Silius me porterait à croire que *Larem* équivalait ici à *Jocus*, e.-à-d. *silicem unde ignis excutitur*. Les Lares, chez les Romains, étaient dans le principe les esprits des ancêtres, comme en grec ἑσπεριεὶς πτερόθυροι (Lares, en étrusque, les maîtres, les seigneurs), puis les génies protecteurs de la maison, du foyer domestique, où ils avaient leur place.

345. *Amyclæumque canem*. Amyclæ est une ville de Laconie, et la Laconie était célèbre par ses chiens de chasse. — *Cressamque pharetram*. Les Crétois étaient des archers renommés. Les deux mots *Amyclæum* et *Cressam* sont des épithètes d'ornement servant à marquer l'Excellence de l'objet, et non une provenance réelle.

346. *Patriis acer Romanus in armis*. Le soldat romain en campagne portait tout ce qui lui était nécessaire en vivres et en objets de campement. Cf. Cicéron, *Tuscul.* II, 16, 37 : « *Ferre plus dimidiati* » *« mensis cibaria; ferre siquid ad usum* » *« veliut; ferre vallum. Nam scutum, gla-* » *« dium, galeam, in onere nostri milites* » *« non plus numerant quam humeros, la-* » *« certos, manus. »*

347. *Injusto sub fasce*. Cf. *G. I*, 164 : « *Iniquo pondere rastri, »* et Cicéron, *Orator*, 35 : « *Injustum onus, »* un fardeau énorme, qui semble devoir excéder ses forces. — *Hosti* est un datif régime de *stat*. Le P. de la Ruë explique (et je crois son interprétation juste) : « *obstat hosti.* »

348. *Ante expectatum*, avant le moment où il est attendu. Je ne pense pas qu'il faille, comme le veulent quelques interprètes, faire dépendre *hosti* de *expectatum*. Ce participe se construit souvent d'une manière absolue, sans régime. Cf. Ovide, *Metam.* IV, 799 : « *Ante expe-*

At non, qua Scythiæ gentes, Mæotiaque unda,
 Turbidus et torquens flavescentes Hister arenas, 350
 Quaque redit medium Rhodope porrecta sub axem.
 Illic clausa tenent stabulis armenta, neque ulla
 Aut herbæ campo apparent aut arbore frondes ;
 Sed jacet aggeribus niveis informis et alto
 Terra gelu late, septemque adsurgit in ulnas. 355
 Semper hiems, semper spirantes frigora Cauri.
 Tum sol pallentes haud unquam discutit umbras,

« statum tacuit ; » VIII, 5 : « Ante expectatum portus tenere petitos. » — *Positis castris*. Avant de livrer un combat, les Romains établissaient toujours un camp fortifié, qui pût leur servir de retraite ou de base pour leurs opérations. — *In agmine*, en colonne prête à marcher, soit pour attaquer l'ennemi s'il tient ferme, soit pour le poursuivre s'il recule. Tel est le sens qu'adopte Ladewig, qui regarde *in agmine* comme équivalant à *agmine instructo*. Rilbeck, s'appuyant sur deux leçons du *Palatinus*, *hostis* et *agmina*, voudrait entendre : *Ante expectatum positis castris stat Romanus in agmina hostis*. Forbiger admet le sens donné par Ladewig, que je crois en effet, après réflexion, être ici le meilleur. Il y a un passage de Tacite, *Hist.* I, 22, qui empêche de prendre *in agmine* dans le même sens que *in itinere* : « In itinere, in agmine, in stationibus, ... militum nomine vocare. » Peerlkamp conjecturait *oppositis stant agmina castris*. Heyne, d'une façon un peu vague, disait : « *Stat in agmine*, adstat agmine, ut *incedere, ire, sequi agmine*. » Usitatoire modo diceres : *agmen stat*. » Wagner, éd. de 1861, entend comme Ladewig : « *in agmine stat, instructo scilicet, quod statim in hostem pergere possit.* »

349. *At non* forme une locution elliptique qui a pour sens : il n'en est pas ainsi. On pourrait suppléer : *at non ita pascitur itque pecus*. — La Scythie désigne ici d'une manière générale les pays inconnus situés au nord est et au nord. — *Mæotia* est la leçon des principaux manuscrits au lieu de la leçon vulgaire *Mæotica*. *Mæotia unda*, le Palus Méotide, aujourd'hui la mer d'Azow.

350. L'ordre des mots est : *Et turbidus torquens*. L'adjectif *turbidus* a la valeur d'un adverbe. Cf. *magnum fluentem*, v. 288.

351. *Rhodope*, le Rhodope. Cf. *Bucol.* VI, 30. — *Redit*, comme *recedit*, s'éloigne de nous. — *Porrecta sub axem*, en s'étendant vers le pôle; *axis* signifie encore le pôle nord, *G.* I, 271. La Thrace, où se trouve le mont Rhodope, n'est pas pour nous une contrée bien septentrionale. Mal connue chez les anciens, et surtout du temps de Virgile, elle était comprise parmi les régions glacées du nord.

354. Construisez : *Sed jacet terra late, informis niveis aggeribus et alto gelu, septemque in ulnas adsurgit*. Le sujet grammatical de *adsurgit* est *terra* : le sol est exhaussé par les amas de neige et de glace qui le couvrent. Mais c'est par une figure poétique que le terme *adsurgit* s'applique à *terra* ; il se dirait plutôt de *niveis aggeribus* et de *altum gelu*. — *Informis*, la terre a l'aspect triste et désolé du chaos, avant que les éboulis s'y fussent formés. Cf. *Bucol.* VI, 36.

356. *Cauri*. Cf. v. 278.

357. *Tum* n'est pas adverbe de temps, mais sert à distinguer les diverses parties de la description. — *Pallentes umbras*, l'obscurité qui règne dans ces contrées, où la lumière du jour, d'ailleurs de peu de durée, est toujours diminuée par les nuages et les brouillards. — Ces vers et les deux suivants sont imités d'Homère, *Odyssée*, XI, 15-19 : Οὐδέ ποτ' αὐτοῦς Ἥλιος φεύθων καταδέσεται ἀκτίεσσιν, Οὐθ' ὄπ' ἂν στείγῃσι πρὸς οὐρανὸν ἀστερόεντα, Οὐθ' ἔτ' ἂν ἄψ' ἐπὶ γαίαν ἀπ' οὐρανὸθεν προτρέπηται, Ἄλλ' ἐπὶ νύξ' ὅλοῃ τέταται δειλοῖσι βροτοῖσιν.

Nec cum invectus equis altum petit æthera, nec cum
 Præcipitem Oceani rubro lavit æquore currum.
 Concresecunt subitæ currenti in flumine crustæ, 360
 Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes,
 Puppibus illa prius, patulis nunc hospita plaustris.
 Æraque dissiliunt vulgo, vestesque rigescunt
 Indutæ, cæduntque securibus humida vina,
 Et totæ solidam in glaciem vertere lacunæ, 365
 Stiriaque impexis induruit horrida barbis.
 Interea toto non setius aere ningit.
 Intereunt pecudes, stant circumfusa pruinis
 Corpora magna boum, confertoque agmine cervi
 Torpent mole nova, et summis vix cornibus extant. 370
 Hos non immissis canibus, non cassibus ullis,

358. *Equis* équivalent à *curru*.

359. *Lavit*, forme archaïque pour *lavat*. — *Rubro*, empourpré par l'effet des rayons du soleil couchant.

360. Cf. Lucrèce, VI, 625 : « Una noete « vias quoniam persepe videmus Siccari « mollisque luti concresecere crustas. »

361. *Orbes ferratos*, les roues des chars. Cf. Lucrèce, VI, 551 : « Ferratos utrim- « que rotarum succutit orbes. » — *Tergo*. Pline le jeune a songé à cette expression dans le *Panegyrique de Trajan*, 12 : « Danubius.... duratus glacie ingentia tergo « bella transportat. »

362. *Hospita*, c.-à-d. *que excipiebat*. — *Patulis*, rapporté à *puppibus*, ne serait qu'une épithète d'ornement. Appliqué à *plaustris*, ce mot a le sens de : large, pesant, et ajoute à la force de l'expression.

363. *Æra*, les ustensiles d'airain.

364. *Indutæ* et *humida* ne sont pas de simples épithètes d'ornement. Ces adjectifs, ainsi placés, par le contraste qu'ils font ressortir entre l'état ordinaire des objets et celui où les place l'excès du froid, ajoutent à la peinture. On pourrait, en paraphrasant un peu, dire en français : Les vêtements se roidissent sur le corps (*indutæ*), malgré la chaleur naturelle à l'homme ; le vin, que l'on ne voit ordinairement que liquide, se glace et doit être coupé avec des haches. — *Cæduntque securibus vinæ*. Cf. Pline, XIV, 17 : « Circa Alpes lignis vasis condunt

« (vina) circulisque cingunt atque etiam « hieme gelida ignibus rigorem arcent. « Mirum dictu sed aliquando visum : ruptis « vasis stetero glaciæ moles, prodigii « modo, quoniam vini natura non gelascit, « alias ad frigus stupens tantum. » Ovide, *Tristes*, III, 10, 23 : « Udaque consistunt, « formam servantia teste, Vina : nec « hausta meri, sed data frustra bibunt. »

365. *Lacunæ*, les lacs, les étangs. — *Vertere*, *induruit*, et plus loin *advolvere*, *dedere*, sont des parfaits d'habitude. — *Vertere* est pris dans le sens neutre pour *vertere se*.

366. Cf. Ovide, *Tristes*, III, 10, 21 : « Sæpe sonant moti glacie pendente capilli, « Et nitet inducto candida barba gelu. »

367. *Non setius*, avec non moins de violence ; c.-à-d. la neige est aussi abondante que la gelée est terrible.

368. *Circumfusa pruinis*. Il s'agit ici vraisemblablement des bœufs employés à traîner les chariots ; cf. v. 352, où le poète dit que les troupeaux sont toujours enfermés dans l'étable, et 362, où il parle des chariots qui traversent des fleuves.

370. *Mole nova*. Heyne entend *nova* comme *insolenti*, à laquelle on n'est pas accoutumé ; pourtant dans ces contrées la neige couvre toujours la terre. Il vaut mieux avec d'autres interprètes expliquer comme s'il y avait *mole nivis recens lapsa*. C'est une couche nouvelle qui vient s'ajouter à

Pumiceæve agitant pavidos formidine pennæ;
 Sed frustra oppositum trudentes pectore montem
 Comminus obtruncant ferro, graviterque rudentes
 Cædunt, et magno læti clamore reportant. 375
 Ipsi in defossis specubus secreta sub alta
 Otia agunt terra, congestaque robora totasque
 Advolvere focis ulmos ignique dedere
 Hic noctem ludo ducunt, et pocula læti
 Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis 380
 Talis Hyperboreo Septem subjecta trioni
 Gens effrena virum Rhipæo tunditur Euro,
 Et pecudum fulvis velatur corpora sætis.
 Si tibi lanitium curæ, primum aspera silva

la neige durcie sur laquelle marchent les animaux.

372. *Formidine*. Cf. *Æn.* XII, 750. Pour reténir les bêtes sauvages dans les massifs de bois où ils les poursuivaient, les chasseurs entouraient ces massifs de toiles et de filets, quelquefois d'une corde garnie de plumes de couleurs éclatantes, surtout rouges, qui formaient un épouvantail (*formido*).

373. *Montem oppositum*. C'est la masse de neige qui est pour eux comme une montagne à pic qu'ils ne peuvent gravir, et qu'ils cherchent à percer en la heurtant de leur poitrail.

376. *Ipsi* marque plus vivement le contraste entre la vie que mènent ces peuples du nord et l'aspect de la nature qui les entoure. — *Defossis specubus*. Cf. Tacite, *Germ.* 16 : « Solent et subterraneos specus aperire... suffugium hiemi. »

377. Vers hypermètrique. Cf. *G.* II, 69.

379. *Noctem*, le long temps de l'hiver que l'obscurité rend semblable à la nuit. — *Ludo*. Ce n'est pas seulement le jeu (*idea*), mais les plaisirs de toute sorte.

380. *Pocula vitea*, périphrase pour *vinum*. — *Fermento*, c.-à-d. *hordeo fermentato*. Cf. Tacite, *Germ.* 23 : « Potui « humor ex hordeo aut fermento, in quamdam similitudinem vini corruptus. » — *Sorbis*, les fruits du sorbier ou cornier. Cf. Palladius, II, 15 : « Item ex sorbis « maturis, sicut ex piris, vinum fieri tradunt et acetum, »

381. *Hyperboreo*. Cf. v. 196. — *Septem trioni*, constellation, appelée par les Grecs ἑπτὰ τριωνίαι, le chariot, formé de sept étoiles. On l'appelle *septem triones* ou *septentrio*. La triène se trouve dans Cicéron, *De Nat. Deor.* II, 41, 105 : « Stella, quas novem « stri septem soliti vocitare triones. » — *Triones* est une syncope pour *teriones* (*teriones, a terra*) c.-à-d. *boves*. Cf. Varron, *De lingua latina*, VII, 74; et Aul-Gelle, II, 21.

382. *Effrena*, c'est à-dire *fera*. — *Rhipæo*. Cf. *G.* I, 240. — *Euro*. L'Eurus est le vent d'est, ou de nord-est; c'est le vent froid qui s'abat sur les plaines de la Scythie.

383. *Velatur* est la leçon du *Romanus*, qu'il faut préférer à celle du *Mellicus* : *velantur*. Le sujet est *gens*; il y aurait incohérence dans le style, s'il changeait. Mais la présence de *corpora* dans ce vers a induit les copistes à en faire le sujet du verbe, tandis que ce mot n'en est qu'un complément circonstanciel de la partie se rapportant à l'accusatif; cf. Burnouf, *Méth. Latine*, § 361. — Ovide, *Tristes*, III, 10, 19 : « Pellibus et sint arcant male frigora « braccis, Oraque de toto corpore sola patent. » Justin, II, 2 : « Lanae Seythis « usus ac vestium ignotus, quamquam conatibus rigoribus mutantur; pellibus tamen « terminis aut marinis utuntur. »

384. *Aspera silva*, lappaque tribulique. Cf. *G.* I, 152, 153.

Lappæque tribulique absint ; fuge pabula læta ; 385
 Continuoque greges villis lege mollibus albos.
 Illum autem, quamvis aries sit candidus ipse,
 Nigra subest udo tantum cui lingua palato,
 Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
 Nascentum, plenoque alium circumspice campo. 390
 Munere sic niveo lanæ, si credere dignum est,
 Pan deus Arcadiæ captam te, Luna, fefellit,
 In nemora alta vocans ; nec tu aspernata vocantem,
 At cui lactis amor, cytisum lotosque frequentes
 Ipse manu salsasque ferat præsepibus herbas. 395
 Hinc et amant fluvios magis, et magis ubera tendunt,
 Et salis occultum referunt in lacte saporem.
 Multi jam excretos prohibent a matribus hædos,

385. Les bardanes et les tribules arrachent la laine des brebis, et après la tonte les écorchent. Selon le commentaire de Philargyrius, les gras pâturages rendent la laine dure et grossière. Cf. Colmelle, VII, 2 : « Pretiosiores lanæ habentur... que circa Parmam et Mutinam maeris stabu-
 « lautur campis. »

386. *Continuo*. Cf. *G.* I, 60.

387. *Illum*, e.-à-d. *arietem*. Le substantif, objet principal de la pensée, est exprimé dans la proposition conjonctive. *Ipse* établit une distinction entre le bélier tout entier et une de ses parties.

390. *Nascentum*. Cf. *Bucol.* IV, 8 : — *Pleno campo*, dans le champ plein de bétail, e.-à-d. dans le troupeau qui remplit le champ.

391. *Munere lanæ niveo* équivant à *pretio lanæ niveæ*. *Munus* se dit de tout ce qui produit du plaisir et de l'affection.

392. *Pan*. Cf. *Bucol.* IV, 58. Selon Philargyrius et Macrobe, *Saturn.* V, 22, Pan, épris de la Lune, l'attira dans les forêts après avoir pris la forme d'un bélier blanc. Ces commentateurs attribuent cette fable à Nicandre. C'est ainsi je crois qu'il faut entendre le mot *captam*. Probus et Servius rapportent que Pan séduisit la Lune en lui offrant la moitié de son troupeau, celle dont la laine était la plus blanche, mais la plus grossière. Voyez la légende de Pan, dieu de la lumière, et partageant avec la

Lune l'empire du ciel, dieu aussi des songes, Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 583.

394. *Lotos*, ici le mélilot.

395. L'éleveur qui cherche surtout la qualité de la laine, doit faire paître les moutons dans les pâturages maigres. Celui qui au contraire veut avoir des brebis lactières ne doit pas attendre qu'elles trouvent des herbes nourrissantes ; il doit les en fournir lui-même de sa propre main (*ipse manu*) et mettre dans leur fourrage du sel qui les excite à boire. On voit par cette explication combien *ipse*, leçon du *Mediceus*, est préférable à *ille* que donne le *Romanus* et le *Palatinus*.

396. *Ubera tendunt*. Cf. *Bucol.* IX, 31.

398. Ribbeck avec le *Palatinus* écrit *ctiam*. Je maintiens *jam* avec les principaux manuscrits et la plupart des éditeurs. Servius tire *excretos* de *exereseo* ; mais ce mot vient de *exerno*. J'adopte l'explication de Ludewig. Habituellement les agneaux pendant les quatre premiers mois sont allaités par leurs mères seulement le soir et le matin, et le reste du temps ils en sont séparés (*excreti*), et nourris d'herbe. Mais souvent des éleveurs (*multi*) qui veulent tirer encore plus de lait de leurs brebis, écartent les agneaux déjà pendant cette période, et cessent de les conduire le soir et le matin dans l'enclos où se trouvent les mères, et pour le cas où malgré cette séparation le hasard les rapprocherait

Primaque ferratis præfigunt ora capistris.
 Quod surgente die mulsero horisque diurnis,
 Nocte premunt; quod jam tenebris et sole cadente,
 Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor;
 Aut parco sale contingunt hiemique reponunt.

400

Nec tibi cura canum fuerit postrema, sed una
 Veloces Spartæ catulos acremque Molossum
 Pisce sero pingui. Numquam custodibus illis
 Nocturnum stabulis furem incursusque luporum
 Aut impacatos a tergo horrebis Hiberos.
 Sæpe etiam cursu timidus agitabis onagros,

405

leur garnissent l'extrémité de la bouche (*prima ora*) de muselières garnies de pointes de fer, ce qui porte les bœufs à les repousser. Ainsi : *Prohibent a matribus hædos jam excretos*. Outre la séparation, on ajoute un nouveau moyen de les empêcher de prendre le lait. *Que* joue le rôle de particule explicative, et en unissant les deux propositions fait voir que la seconde est le développement de la première.

400. *Quod*, e.-à-d. *lac quod*.

401. *Premunt*. Cf. *Bucol.* I, 81.

402. *Calathis*, dans des vases. Cf. *Bucol.* V, 71. Évidemment il s'agit ici de lait. Servius donne comme interprétation : *Jasis arcis; in quibus lac vel recens caseus in urbe distrahitur*. Forbiger et Conington conservent la leçon de tous les manuscrits et de tous les anciens commentateurs, *exportant*. Suivant eux, *premunt, contingunt, reponunt* étant au pluriel, la symétrie exige qu'il en soit de même du verbe de la proposition où se trouve l'idée de porter à la ville le lait et le fromage frais; *adit oppida pastor* devient alors une parenthèse comme *Æn.* I, 150 : « furor arma ministrat. » Le texte que j'ai admis est une conjecture de Scaliger, adoptée par tous les éditeurs modernes. Voy. aux ADDITIONS.

403. *Contingunt*, et non *contingunt*, ce mot venant de *contingo* (*cum tango*). Cf. Celse, II, 2 : « Que contacta sale modo dico sunt. » — Il est nécessaire de donner quelque précision au sens de ce passage que la concision de Virgile rend assez obscur. Le lait que l'on a obtenu le matin est converti en fromage pendant la nuit, et il est encore à l'état de fromage frais le

lendemain matin. Celui que l'on obtient le soir est-il le seul que l'on transporte à la ville, ou que l'on conserve comme fromage salé pour l'hiver? Il n'est guère possible d'admettre cette distinction. *Aut contingunt* s'oppose à *exportans*. Le régime de *exportans* n'est grammaticalement que *quod tenebris et sole cadente*; mais en réalité comprend aussi *quod surgente die mulsero quodque pressum est*. Ainsi, du lait obtenu le jour on fait la nuit du fromage; le lait obtenu le soir ne peut subir une préparation aussi complète, et avec le fromage, se transporte à la ville sous forme de lait frais ou de lait caillé. Enfin si le berger ne veut pas tirer de son laitage un profit immédiat, il en fait du fromage salé qu'il garde pour la consommation de l'hiver.

405. *Veloces Spartæ catulos*. Cf. v. 44. — *Molossum*. Ces chiens d'Épîre étaient de forte taille et employés soit pour la chasse, soit pour la garde des troupeaux. Cf. Horace, *Epodes*, VI, 5 : « Molossum aut fulvus Lacon, Amiea vis pastoribus. »

407. *Stabulis*, au datif. Cf. *Bucol.* VI, 50 : « Quamvis collo timuisset aratrum. »

408. *Hiberos*. L'Espagne, étant mal soumise encore, était le pays où l'on avait à redouter surtout des actes de brigandages. Cf. Varron, *de Re R.* I, 16 : « Multos agros egregios excolere non expedit propter latrocinia vicinorum, ut in Hispania prope Lusitaniam. » — *A tergo*, derrière toi; parce que c'est en général par derrière que les brigands assaillent le voyageur ou le pasteur en marche avec son troupeau.

409. *Onagros*. Les onagres ou ânes sau-

Et canibus leporem, canibus venabere dammas. 410
 Sæpe volutabris pulsos silvestribus apros
 Latratu turbabis agens, montesque per altos
 Ingentem clamore premes ad retia cervum.

Disce et odoratam stabulis accendere cedrum,
 Galbaneoque agitare graves nidore chelydros. 415
 Sæpe sub immotis præsepibus aut mala tactu
 Vipera delituit, cælumque exterrita fugit;
 Aut tecto adsuetus coluber succedere et umbræ
 (Pestis acerba boum) pecorique adspargere virus,
 Fovit humum. Cape saxa manu, cape robora, pastor, 420
 Tollentemque minas et sibila colla tumentem
 Dejice. Jamque fuga timidum caput abdidit alte,
 Cum mediï nexus extremæque agmina caudæ
 Solvuntur, tardosque trahit sinus ultimus orbes.
 Est etiam ille malus Calabris in saltibus anguis, 425

vages ne se trouvent point en Italie. Mais comme cet animal est renommé pour sa vitesse, en le montrant devenu la proie des chiens, le poëte fait mieux ressortir leurs qualités.

412. *Turbabis agens.* *Agens* est ici ajouté pour rendre l'expression plus forte. Cf. *Æn.* I, 191 : « Miscet agens telis. » IV, 70 : « Quam fixit Pastor agens telis. » *G.* II, 311 : « Glomeratque ferens. » Lucrèce, V, 523 : « Aer Vorsat agensignis. »

414. Cf. Nicandre, *Thériaques*, 35 : Θυμῶσιν δ' ἐξιδάσει: ὄφρων ἐπιλωθεῖα κῆσα. *Id.* 51, 53 : Νεὶ μὲν καὶ βροχόδομος ἐπὶ φλόγι μοιρηθεῖσα Χαλθέωνη ἀκνηστὶς τε καὶ ἡ πρῶν ἐσσι τομαίη Κέδροσ.

415. *Galbaneo.* Cf. Pline, XI, 25, 56 : « Dat et galbanum (espèce de résine) Syria « in eodem monte Anano e ferula. Sine- « rum si uratur fugat nidore serpentes. » — *Graves*, selon Heyne, à l'odeur forte, mais le sens indiqué par Wagner : nuisibles, semble ici plus probable.

416. *Immotis præsepibus*; les étables où Pon n'agit point la litière en la renouvelant. Virgile indique les inconvénients qui naissent de la mauvaise tenue des étables et donne ainsi un conseil de propreté. Cf. *Col.* VII, 4, 6 : « Stabula vero frequenter « everrenda et purganda... nec tantum

« cæno aut stercore, sed exitiosis quoque « serpentibus tecta liberantur. » — *Mala tactu.* Cf. Lucrèce, II, 408 : « Omnia... « bona sensibus et mala tactu. »

417. *Calum*, la lumière. La seconde proposition, unie à la première par *que*, lui sert de développement. Expliquez comme s'il y avait : *Delituit lucem exosa.*

420. *Fovit humum.* Cf. *G.* IV, 43 : « Ef- « fossis latebris sub terra fovere Larem. » *Fovere locum* équivaut à *in eo loco assidue morari.* — *Cape saxa.* Cf. *Culex*, 155 et suiv. un tableau semblable à celui qu'ici Virgile esquisse seulement.

421. *Tollentemque minas, c.-à-d. sublato capite minantem.* — *Tumentem.* Cf. *Æn.* II, 331 : « Attollentem iras et cærule « colla tumentem. » Nicandre, *Thériaques*, 179 : Ψαφχρόσ δ' ἀναπιμπλάττει ἀγρήν Ἄκριτα ποικύσσοντος. — *Sibila colla.* Cf. *Æn.* II, 211 : « Sibila ora. »

422. *Alte*, profondément, dans une cachette profonde que lui fournit le sol.

423. *Agmina*, les reptils mouvants. Cf. *Æn.* V, 90 : « Ille agmine longo... « Serpens. »

424. *Solvuntur*, se déroulent, se détendent.

425. *Anguis.* On l'appelle *chersydras*; c'est un reptile amphibie. Stace a imité ce

Squamea convolvens sublato pectore terga
 Atque notis longam maculosus grandibus alvum ;
 Qui, dum annes ulli rumpuntur fontibus, et dum
 Vere madent udo terræ ac pluvialibus austris,
 Stagna colit, ripisque habitans, hic piscibus atram 430
 Improbos ingluviem ranisque loquacibus explet.
 Postquam exusta palus, terræque ardore delibescunt,
 Exilit in siccum, et flammantia lumina torquens
 Sæviti agris, asperque siti atque exterritus æstu,
 Nec mihi tum molles sub divo carpere somnos, 435
 Neu dorso nemoris libeat jacuisse per herbas,
 Cum positis novus exuviis nitidusque juventa
 Volvitur, aut catulos tectis aut ova relinquens,
 Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.
 Morborum quoque te causas et signa docebo. 440

passage, *Théb.* V, 520 et suiv. Virgile s'était inspiré de Nicandre, *Thériaques*, 359-371.

426. Cf. *Æn.* II, 474.

428. *Rumpuntur* est pris dans le sens moyen pour *rumpunt se*. Cf. *Æn.* II, 416 : « Rupto turbine. » Virgile a employé ailleurs *se rumpere*. Cf. *G.* I, 445 ; *Æn.* XI, 549.

430. *Hic*, c.-à-d. *ad stagna et in ripis*.

431. *Improbos*, avec voracité. Cf. *G.* I, 119. — *Ingluviem*, proprement le jabot, premier estomac des oiseaux, mais d'une manière plus générale l'estomac, et au figuré la gourmandise. Cf. *Silius*, VI, 155-159 : « Ingluviem immensis ventris gra-
 « vidamque venenis Alvum deprenti satia-
 « bant fonte lœones, Aut acta ad fluvium
 « torrenti lumbade solis Armenta, et tracte
 « feeda gravitate per auras Ae tabe afflatus
 « volucres, »

432. *Exusta* est la leçon des meilleurs manuscrits ; les anciennes éditions avaient *exhausta*. Cf. d'ailleurs *G.* I, 107 : « Exustus ager, » et *Stace*, *Théb.* III, 258 : « Tacent exusti solibus annes. » — *Terræque ardore delibescunt*. Cf. *G.* II, 353.

434. *Asperque siti*. Cf. Homère, *Iliade*, XXI, 541 : Διὸς ἄσπερος ἄσπερος. Salluste, *Jugurtha*, 89 : « Natura serpentium, ipsa
 « perniciosâ, siti magis quam alia re accen-

« ditur. » — *Exterritus*, troublé, poussé à la rage.

435. *Nec* est la leçon du *Mediceus* et équivaut à *et ne*. Les poètes offrent plusieurs exemples de cette construction. D'ailleurs il y a une différence entre *nec* dans ce sens et *neu*. *Nec* marque une liaison entre une idée et la précédente ; *neu*, au contraire, établit une distinction. — *Dio* est la leçon du *Palatinus* ; *divo* celle du *Mediceus* et du *Romanus*. Cf., sur tout ce passage, Nicandre, *Thériaques*, 25-34 et 137-189.

436. *Nemoris dorso*, sur la croupe d'une colline boisée. Cf. *Rorace*, *Satires* II, 6, 91 : « Prærupti nemoris patientem vivere
 « dorso. »

437. *Nitidus juventa*. Cf. Ovide, *Métam.* IX, 266 : « Utique novus serpens posita
 « cum pelle senecta ; » Tibulle, I, 4, 35 : « Serpens novus exiit annos. » — Ce vers se répète avec un léger changement, *Æn.* II, 473.

439. *Arduus ad solem*, se dressant sous les rayons du soleil, dont la chaleur le ranime. — *Ore* est un ablatif de lieu et équivaut à *in ore* ; *linguis trisulcis* est un ablatif d'instrument. La langue du serpent n'a en réalité que deux pointes ; mais *trisulcis* marque ici la rapidité du mouvement, qui la fait paraître triple.

Turpis oves tentat scabies, ubi frigidus imber
 Altius ad vivum persedit et horrida cano
 Bruma gelu; vel cum tonsis illotus adhæsit
 Sudor, et hirsuti secuerunt corpora vepres.
 Dulcibus ideirco fluviis pecus omne magistri 445
 Perfundunt, udisque aries in gurgite villis
 Mersatur, missusque secundo defluit amni;
 Aut tonsum tristi contingunt corpus amurea,
 Et spumas miscent argenti, et sulphura viva,
 Idæasque pices et pingues unguine ceras 450
 Scillamque elleborosque graves nigrumque bitumen.
 Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est,
 Quam si quis ferro potuit rescindere summum
 Ulceris os; alitur vitium vivitque tegendo,
 Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor 455

441. Cf. Colum. VII, 5 : « Oves frequentius quam ulum aliud animal in festantur scabie. » — *Tentat*. Cf. *Bucol.* I, 50. — *Frigidus imber*. Cf. *G.* I, 259.

442. *Persedit*. Cf. Lucrèce, VI, 1123 : « Clades nova pestilensque... Fruges persedit in ipsas. » — *Ad vivum*. Cf. *Tite-Live*, XII, 17 : « Calor, jani ad vivum ad imaque cornuum adveniens, velut stimma latos furore agebat boves. »

443. Cf. *Columelle*, VII, 5 : « Scabies nascitur... si æstivum sudorem mari vel flumine non abluit. »

444. Le *Mediceus* et le *Romanus* ont *hirsutis*, que Heyne veut faire rapporter aux brebis. Mais Wagner montre très-bien que sous la plume des copistes P's initial de *secuerunt*, s'est redoublé. Cf. *Columelle*, VII, 5 : « Si tonsum gregem patiaris silvestribus rubis ac spinis sancari. »

445. Cf. *G.* I, 272 : « Balantumque gregem fluvio mersare salubri. » — *Magistri*. Cf. v. 118.

447. Cf. *Æn.* VII, 494.

448. *Tristi*, amer. Cf. *G.* I, 75 : « Tristis lupinus. » — *Contingunt*. Cf. v. 403.

449. *Spumas argenti*, de la litharge. — Les anciennes éditions ont *vivaque sulphura*, que fournissent aussi *Macrobe*, *Servius* et quelques manuscrits de second ordre. Les principaux donnent *tons et sul-*

phura viva. Le vers hypermètre ne peut avoir la forme qu'admettent les anciennes éditions. Cf. *G.* II, 69. — *Vivum sulphur*, c'est le soufre vierge.

450. *Idæasque pices*. La poix du mont Ila, en Phrygie, était une des plus renommées. — *Pingues unguine ceras*, des cires visqueuses, riches en matière grasse.

451. *Scillam*, la scille ou oignon marin. — *Graves*, à l'odeur forte.

452. *Nulla magis præsens fortuna laborum est*, il n'y a pas de remède plus sûr contre le mal. *Fortuna* désigne le remède, en tant que son effet est exposé aux chances du hasard. Ce mot pourrait donc se traduire littéralement par : chance de guérison.

453. *Siquis potuit*, si l'on peut se résoudre à, etc. *Potuit* marque le combat intérieur que l'on se livre avant de prendre une résolution pénible. Cf. *Æn.* IV, 19. — *Rescindere*. Cf. *Æn.* XII, 339 : « Ense secant lato vulnus telique latebram Rescindant penitus. »

454. *Tegendo*. Ce mot n'est point un gérondif passif; c'est l'ablatif de l'infinitif considéré comme un substantif abstrait. Cf. *Bucol.* VIII, 71; *G.* II, 250; III, 215. L'équivalent est *eo quod quid tegit malum*. Ce vers est imité de *Lucrèce*, IV, 1060 : « Ulcus enim vivescit et inveterascit alendo. »

Abnegat, aut meliora deos sedet omnia poscens.
 Quin etiam, ima dolor balantum lapsus ad ossa
 Cum furit, atque artus depascitur arida febris,
 Profuit incensus æstus avertere et inter
 Ima ferire pedis salientem sanguine venam; 460
 Bisaltæ quo more solent acerque Gelonus,
 Cum fugit in Rhodopen atque in deserta Getarum,
 Et lac concretum cum sanguine potat equino.
 Quam procul aut molli succedere sæpius umbræ
 Videris, aut summas carpentem ignavius herbas, 465
 Extremamque sequi, aut medio procumbere campo
 Pascentem, et seræ solam decedere nocti:
 Continuo culpam ferro compesce, prius quam

456. *Aut* est la leçon du *Mediceus* et du *Romanus*, préférable, ce me semble, à *et* du *Palatinus*. Il y a une différence entre l'idée de *abnegat* et celle que présente *sedet*; le premier de ces verbes marque le désespoir de réussir, le second la paresse à entreprendre. *Aut*, particule disjonctive, convient donc pour séparer les deux propositions de sens divers. — *Omnia* est la leçon des meilleurs manuscrits, c.-à-d. du *Mediceus*, du *Romanus* et du *Palatinus*, ainsi que de *Servius*, qui cite *Salluste, Catil.* 52 : « Prospera omnia cedunt. » Cf. le grec Βελτίονα πάντα.

458. *Depascitur*. Cf. *Æn.* II, 215.

459. *Profuit*, c.-à-d. *solet prodesse*. Cf. *G.* I, 49. — *Incensus æstus*, l'ardeur brûlante. Cf. une alliance de mots semblable, *G.* IV, 401 : « Sol accenderit æstus. »

460. Cf. *Columelle*, VII, 5, 10. — *Salientem sanguine venam*, c.-à-d. *in qua sanguis salit* ou *currit*, la veine qui est au-dessus de l'ongle, et où l'accélération du pouls par la fièvre se fait surtout connaître.

461. *Bisaltæ*, peuple thrace des bords du Strymon. — *Gelonus*, peuple des bords du Borysthène. Cf. *G.* II, 115.

462. *Cum fugit*, lorsqu'il se rend avec rapidité. Cf. *Juga*, v. 301. Les *Bisaltæ* vont dans la direction du Rhodope (cf. *Bucol.* IV, 30), les *Gélonus* dans les plaines situées entre le Danube et le Dniester, alors appelées *deserta Getarum* (cf. *Strabon*, VII, 3); c'est aujourd'hui la Basse-

Moldavie. *Fugit* se rapporte à *Bisaltæ*, comme à *Gelonus*, mais ne s'accorde grammaticalement qu'avec le dernier sujet.

463. Cette coutume de boire du sang mêlé à du lait est attribuée à beaucoup d'autres peuples. Cf. *Stace, Achill.* I, 307 : les *Massagètes*; *Horace, Odes*, III, 4, 24 : les *Cœcœnes*; *Pline, H. N.* XVIII, 10 : les *Sarmates*.

464. Il y a une anacoluthie. *Compesce culpam ferro*, du vers 468, renferme l'idée d'immoler, de tuer, et, dans une certaine mesure, équivalent à *macta*. C'est cette idée qui, dominant la phrase, appelle l'accusatif *quam*, sous-entendu *ocem*. Pour plus de commodité, on peut expliquer comme s'il y avait : *Siquam videris*, etc. — *Molli umbræ*, l'ombre qui la soulage. L'épithète sert ici à marquer la faiblesse de la brebis, puisqu'elle ne peut supporter la chaleur qui ne fait point de mal aux autres.

466. *Medio campo*. Sur l'omission de la préposition, cf. v. 237.

467. *Seræ decedere nocti*. Cf. *Bucol.* VIII, 88.

468. *Culpam*, la faute, l'attentat que tu commettrais en laissant le mal se répandre. Par conséquent, emploie vite le fer; tu serais coupable d'user de ménagements inopportuns. Cf. *Gratius, Cynege.*, 410 : « In primo accessu tristis medicina, sed « una Pernicies redimenda anima, que « prima sequaci Sparsa malo est ne dira « trahant contagia vulgum. » — Ille ne explique *culpam* par *causam morti*.

Dira per incautum serpent contagia vulgus.
 Non tam creber agens hiemem ruit æquore turbo, 470
 Quam multæ pecudum pestes. Nec singula morbi
 Corpora corripiunt, sed tota æstiva repente,
 Spemque gregemque simul, cunctamque ab origine gentem.
 Tum sciat, aerias Alpes et Norica siquis
 Castella in tumultis et Iapydis arva Timavi 475
 Nunc quoque post tanto videat desertaque regna
 Pastorum et longe saltus lateque vacantes.
 Hic quondam morbo cæli miseranda coorta est
 Tempestas totoque autumnii incanduit æstu,
 Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum, 480
 Corruptique lacus, infecit pabula tabo.

469. *Incautum*, parec que le bétail ne peut de lui-même prendre des précautions contre le mal.

470. *Hiemem*, l'orage. — *Creber* marque, non la fréquence de la tempête, mais la violence de la pluie. Le *Romanus* donne *æquora*. Ainsi *ruit æquora* signifierait : soulève les flots. Mais ce n'est pas l'idée du poëte; il veut dire que les maux qui viennent fondre sur le bétail frappent à coups redoublés comme la pluie d'orage. Enfin il ajoute *æquore* parce qu'ordinairement les tempêtes sont plus terribles sur la mer. C'est un ablatif de lieu à la question *ubi*. M. Dübner explique *æquore* comme *ex æquore*. Je préfère l'interprétation que j'ai donnée. Il serait difficile de trouver un tel ablatif de la question *unde*, sans qu'il fût déterminé par un verbe plus significatif que *ruit*.

472. *Æstiva*, les séjours d'été des troupeaux, et, par extension, les troupeaux eux-mêmes.

473. *Spemque gregemque simul*, les agneaux avec leurs mères. Cf. *Spem gregis*, *Bucol.* I, 15. — *Gentem*. Cf. v. 73.

474. *Tum sciat*, e.-à-d. *scire possit*. Virgile fait allusion à une épidémie, qui sans doute, peu de temps avant lui, avait désolé le Norique, aujourd'hui la province de Salzbourg, la Styrie et la Carinthie. — *Aerias*, épithète ordinaire des montagnes, et qui marque la hauteur. Cf. *Bucol.* I, 59: « *Aeria ulmo*. » — *Alpes*, les Alpes Juliennes.

475. *Castella*, les métairies et les villages bâtis sur des hauteurs. — *Timavi*. Cf. *Bucol.* VIII, 6. — *Iapydis*. Près de là se trouve l'Iapydie, partie de la Liburnie.

476. *Post tanto*, comme *tanto post*. Les deux mots sont adverbés. Cf. César, *B. Gall.* VII, 60 : « *Post paullo*; » Cicéron, *Catil.* III, 5, 11 : « *Post aliquanto*. »

478. Avec la description qui suit on peut comparer Lucrèce, VI, 1136 et suiv.; Théoclyde, II, 47 et suiv.; Ovide, *Metam.* VII, 518 et suiv.; Silius, XIV, 581 et suiv.; Lucain, VI, 80 et suiv. — *Morbo cæli*, même sens que *vitis acris* (*Bucol.* VII, 57) et *corrupto cæli tractu* (*Æn.* III, 137).

479. *Tempestas*, une température nuisible. — *Totoque*, etc. Ces mots ne marquent pas l'époque pendant laquelle l'état de l'atmosphère fut troublé, mais la cause de ce trouble. Les chaleurs excessives de l'automne corrompirent l'air, et amenèrent la maladie.

481. *Tabo*, venin, virus, poison. *Infecit tabo*, empoisonna. Virgile suit le même ordre que Lucrèce pour décrire les progrès de l'infection : l'air, l'eau, les pâturages sont successivement atteints. Cf. Lucrèce, VI, 1121 : « *Fit quoque ut, in nostrum cum* » *venit denique cælum, Corrumpat, red-* » *atque sui simile atque alienum. Hac* » *igitur subito elades nova pestilientiaque* » *Aut in aquas cadit aut fruges perdidit in* » *ipsas Aut alios hominum pastus pecu-* » *dumque cibatus. »*

Nec via mortis erat simplex; sed ubi ignea venis
 Omnibus acta sitis miseris adduxerat artus,
 Rursus abundabat fluidus liquor omniaque in se
 Ossa minutatim morbo collapsa trahebat. 484
 Sæpe in honore deum medio stans hostia ad aram,
 Lanæ dum nivea circumdatur infula vitta,
 Inter cunctantes cecidit moribunda ministros.
 Aut siquam ferro mactaverat ante sacerdos,
 Inde neque impositis ardent altaria fibris, 490
 Nec responsa potest consultus reddere vates,
 Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
 Summaque jejuna sanie infuscat arena.
 Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis,

482. *Nec via mortis erat simplex.* Les symptômes de la maladie qui amenait la mort étaient différents.

483. *Sitis*, la soif que cause la fièvre, pour la fièvre elle-même. Cf. Lucrèce, VI, 1262 : « Multa siti protracta viam per » proque voluta Corpora. » — *Sitis ignea.* Cf. Stace, *Théb.* IV, 699 : « Haurit sitis » ignea campos. » — *Acta omnibus venis*, e.-à-d. *per omnes venas acta.* Cf. Lucrèce, VI, 1165 : « Per membra sacer dum didi- » tur ignis. Intima pars hominum vero » flagrabat ad ossa. » — *Adduxerat*, avait amaigri. Cf. Ovide, *Epist.* XI, 27 : « Ma- » cies adduxerat artus. »

484. *Rursus.* Ce mot annonce un symptôme contraire au précédent. — *Fluidus liquor*, une humeur abondante, provenant de la corruption du sang. Cf. Lucrèce, VI, 1202 : « Hinc hominis totæ » vires corpusque fluebat. »

485. *Ossa trahebat.* Cette humeur dissolvait les os et les amenait peu à peu à se résoudre en eau. — *Minutatim* se trouve dans Lucrèce, II, 1131; V, 1384; VI, 1191.

486. *In honore deum medio*, au milieu d'un sacrifice. *Honos* est encore pris dans ce sens, *Æn.* I, 632; III, 406. — *Stans ad aram.* Cf. *G.* II, 395. — *Hostia.* Il s'agit de ce mot désigne un taureau; Voss et Ladewig croient qu'il s'agit d'une brebis, ce qui est plus probable. La brebis était en effet, à cause de la douceur de son naturel, l'*hostia maxima* des suppliants, et la

victime que l'on offrait dans les sacrifices expiatoires.

487. *Circumdatur*, suppléer *capiti.* — *Infula* est le bandeau de laine placé sur la tête de la victime, dont les extrémités pendent de chaque côté et qui se rattache au moyen de bandelettes, *vittis.* Cf. Lucrèce, I, 87 : « Cui simul infula virgineos circum- » data comptus Ex utraque pari malarum » parte profusa est. »

488. *Inter cunctantes ministros*, au milieu des sacrificateurs occupés des apprêts du sacrifice. — *Ministros.* Cf. Lucrèce, I, 90.

489. *Ante*, adverbe : avant que la maladie se fût déclarée chez la victime.

490. Construisez : *Fibris inde*, e.-à-a. *ex hac victima sumptis, impositis.*

491. *Nec responsa*, etc. Quand les entrailles de la victime étaient incomplètes ou atteintes par la maladie, on les nommait *muta*, et on n'en pouvait tirer aucun présage.

492. Dans les sacrifices offerts aux Dieux Infernaux (tel était le cas lorsqu'il s'agissait d'éloigner par des cérémonies religieuses une contagion), on penchait vers la terre la tête de la victime, que l'on immolait en lui plaçant le couteau sous la gorge. Cf. *Æn.* VI, 248.

493. *Jejuna sanie*, d'une humeur corrompue et peu abondante. Cf. *G.* II, 212 : « Jejuna glarea. » Lucrèce, II, 845 : « Corpora succo Jejuna. »

494. *Lætis.* Ces herbes sont infectées (cf. v. 481), mais sont en grande quantité. De

Et dulces animas plena ad præsepia reddunt ; 495
 Hinc canibus blandis rabies venit, et quatit ægros
 Tussis anhela sues ac faucibus angit obesis.
 Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ
 Victor equus fontesque avertitur et pede terram
 Crebra ferit ; demissæ aures, incertus ibidem 500
 Sudor et ille quidem morituris frigidus, aret
 Pellis et ad tactum tractanti dura resistit.
 Hæc ante exitium primis dant signa diebus.
 Sin in processu cœpit crudescere morbus,
 Tum vero ardentes oculi, atque attractus ab alto 505
 Spiritus, interdum gemitu gravis, imaque longo

là cette épithète. — *Hinc*, ici comme au v. 496, est une particule qui sert à l'énumération comme *porro*, *præterea*, et qui permet au poëte de passer d'une partie à l'autre de son sujet.

495. *Dulces animas*. Homère, *Iliade*, X, 495 : μελιγδέει θυμόν. — *Reddant*. Cf. Lucrèce, VI, 1196 : « Reddebant vi-
 « tam. »

496. *Canibus blandis*. Cf. Lucrèce, IV, 997 : « Catulorum blanda propago. » VI, 1220 : « Fida canum vis. »

497. *Tussis anhela*. Virgile décrit l'angine, maladie spéciale des pores. Quelques traits du détail de l'expression sont empruntés à Lucrèce, VI, 1187 : « Per fau-
 « ces raucas vix edita tussis. » — *Obesis*. Selon Servius, ce mot n'est pas une épithète d'ornement, mais un des symptômes de la maladie ; il équivaut à *tumentibus*.

498. *Infelix studiorum*, malheureux dans les objets de sa passion, e.-à-d. ne trouvant aucun secours dans les victoires qu'il a remportées et auxquelles il se plaisait. Cf. *G. I.*, 277 : « Felix operum. » *Silius*, XII, 432 : « Infelix fidei. » — *Immemor herbæ*. Cf. *Bucol.* VIII, 2 : Ovide, *Mét.* VII, 543 : « Degenerat palmas, ve-
 « terumque oblitus honorum Ad præsepce
 « gemit, fato morituris inerti. »

499. *Victor equus*. Cf. *Æn.* VII, 656 : « Victores equos. » Propertius, III, 7, 42 : « Victor equus. » — *Fontes avertitur*, il s'écarte des fontaines. Cf. la construction grecque : ἀποστρέφουσι τι. Toutefois on ne trouve en latin qu'un autre exemple de

avertor ainsi construit, dans un passage de Stace où il y a une imitation évidente de Virgile, *Théb.* VI, 192 : « Oppositas
 « impasta avertitur herbas. »

500. *Crebra* est pris adverbialement pour *crebro*, comme dans Lucrèce, II, 359 : « Crebra revisit. » — *Incertus*. Selon quelques interprètes : intermittente ; je préfère avec Ladewig entendre : tantôt chaude, tantôt froide ; dans le vers suivant on indique précisément que froide elle annonçait la mort. — *Ibidem*, e.-à-d. autour des oreilles. Cf. Lucrèce, VI, 1185 : « Sudorisque madens per collum splendidus
 « humor. »

501. *Frigidus*. Cf. Hippocrate, *Aphorismes*, IV, 37 : Οἱ ψυχροὶ ἰσθῶντες, ζῆν μὲν δεξιῖ παραετῶ γυγνόμενοι, θάνατον σημαίνουσι. — *Morituris*. Dans Virgile le participe futur marque souvent un événement futur, et qui de plus doit arriver certainement, soit par la volonté humaine, soit par l'effet de la destinée. Ici *morituris* signifie donc : ceux qui devaient mourir, dont l'état était désespéré. Cf. Wagner, *Q. Virgil.* XXIX, p. 512.

502. Cf. Lucrèce, VI, 1192 : « Frigida
 « pellis Duraque. »

505. *Ardentes oculi*. Cf. Lucrèce, VI, 1144 : « Et duplices oculos suffusa luce
 « rubentes. » — *Attractus ab alto*, e.-à-d. ex imo pectoris. Cf. Horace, *Epodes*, XI, 10 : « Latere petitus imo spiritus. » Lucrèce, VI, 1184 : « Creber spiritus aut
 « ingens raroque coortus. »

506. *Gemitu gravis*. Cf. Lucrèce, VI,

Ilia singultu tendunt, it naribus ater
 Sanguis, et obsesas fauces premit aspera lingua.
 Profuit inserto latices infundere cornu
 Lenæos; ea visa salus morientibus una; 510
 Mox erat hoc ipsum exitio, furis que relecti
 Ardebant, ipsique suos, jam morte sub ægra,
 (Di meliora piis, erroremque hostibus illum!)
 Discissos nudis laniabant dentibus artus.
 Ecce autem duro fumans sub vomere taurus 515
 Concidit et mixtum spumis vomit ore cruorem,
 Extremosque ciet gemitus. It tristis arator,
 Mærentem abjungens fraterna morte juvencom,

1156 : « Intolerabilibusque malis erat anxius angor Adsidue comes et gemitu comixta querela. »

507. Le sujet de *tendunt* est *equi* sous-ent. — *Tendunt ilia*. Par les longs et pénibles efforts d'une respiration entrecoupée, ils étendent leurs flanes jusqu'au bout. Pour *ilia tendere*, haleter, on disait aussi *ilia ducere, ilia trahere*. Cf. Lucain, IV, 757 : « Defecta gravis longe trahit » *ilia pulsus*. » Stace, *Theb.* VI, 472 : « Longi suspendunt ilia flatus. » Horace, *Epist.* I, 1, 9. — Lucrèce avait dit le premier, VI, 1158 : « Singultusque frenis quens noctem persepe diemque Corripere » *adsidue nervos et membra coarctans*. » Dissolvebat eos, defessos ante, fatigans. » — *It naribus*. Cf. Lucrèce, VI, 1201 : « Corruptus sanguis expletis naribus ibat. »

508. *Aspera*, devenue rude par suite de l'inflammation. — *Premittit*, parce qu'elle est gonflée; cf. Ovide, *Métam.* VII, 556 : « *Aspera lingua tumet*. » Lucrèce, VI, 1145 : « *Sudabant etiam fauces intrinsecus » atræ sanguine, et ulceribus vocis via » sœpta coibat, Atque animi interpres » nabat lingua cruore, Debilitata malis, » motu gravis, aspera tactu. »*

509. *Latices Lenæos*. Cf. *G.* II, 4. Le vin passait pour un remède souvent utile dans les maladies des chevaux. Cf. Columelle, VI, 30.

511. Cf. Lucrèce, VI, 1224 : « *Nam » quod ali dederat vitales aeris auras Vol- » vere in ore licere et cali templa tueri, » Hoc aliis erat exitio letumque parabat. »*

512. Joignez : *ardebant furis, c. à d. furore corripiebantur*.

513. Vers imité de Nicandre, *Thériacques*, 185 : Ἐλθεῶν πονυτέρη κείνη κερῶσιν ἐμπέλᾳσειε. — Sous-entendez : *dent ou fœtant*, dans cette formule d'imprecation. *Hostibus*, supplétez *nostris*. Cf. Horace, *Odes*, III, 27, 21; Ovide, *Art d'aimer*, III, 247; Properce, III, 6, 20. — Ladewig entendait par *errorem*, l'erreur que l'on commet en croyant que le vin peut guérir les chevaux d'une telle maladie. J'aime mieux expliquer ce mot avec la plupart des interprètes par : égarement. Cf. Ovide, *Ameurs*, I, 2, 35 : « *Errorque furor » quæ » et Virgile, Bucol.* VIII, 41. *Le Romanus* porte *ardorem*, leçon à rejeter, mais qui laisse voir le sens que l'on attribuait à ce passage.

514. *Nudis dentibus*. Les lèvres en se retirant découvrent les dents; c'est un signe de la rage ou de la colère. Cf. Lucrèce, V, 1061 : « *Iuritata canum... Mollia » rieta fremunt duros nudantia dentes*. »

515. *Fumans*, supplétez *sudore*. Cf. *G.* II, 542.

516. Cf. Stace, *Theb.* IX, 82-85. Lucrèce, II, 352 : « *Nam sœpe ante deum vi » tulus delubra decora Tunicemas prop- » ter maectatus concidit aras, Sanguinis » expirans calidum de pectore flumen. »* III, 488 : « *Ante oculos aliquis nostros, » ut fulminis ictu, Concidit et spumas agit, » ingemit et tremitt artus. »*

517. *Ciet gemitus*. Cf. *En.* III, 344 : « *Ciebat illetus*. »

Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
 Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt 520
 Prata movere animum, non, qui per saxa volutus
 Purior electro campum petit amnis; at ima
 Solvuntur latera, atque oculos stupor urget inertes,
 Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
 Quid labor aut benefacta juvant? quid vomere terras 525
 Invertisse graves? Atqui non Massica Bacchi
 Munera, non illis epulæ nocuere repostæ:
 Frondibus et victu pascuntur simplicis herbæ,
 Pocula sunt fontes liquidi atque exercita cursu
 Flumina, nec somnos abrumpit cura salubres. 530
 Tempore non alio dicunt regionibus illis
 Quæsitâ ad sacra boves Junonis, et uris

519. *Relinquit* est la leçon des principaux manuscrits. Le *Palatinus* seul a *reliquit* adopté par Voss.

520. Tout le passage qui suit ne se rapporte pas seulement au second taureau, *mærentem juvenum*; mais aux bœufs en général (cf. v. 527, *illis*, 528, *pascuntur*). C'est la description de l'invasion de la maladie dans cette espèce de bétail.

521. *Movere animum*. Cf. Lucrèce, II, 362 : « Nec teneræ salices atque herbæ
 « rore vigentes Fluminaque illa queunt
 « summis labentia ripis Oblectare ani-
 « mum. »

522. *Electro*. L'électrum, ici et *Æn.* VIII, 402, 624, est une composition d'or et d'un cinquième d'argent, et plus brillante que l'argent; cf. Pline, *H. N.* XXXIII, 4, 22.

523. *Solvuntur*, pendent flasques. — *Stupor urget*. Cf. *Æn.* X, 745 : « Dira
 « quies oculos et ferreus urget Somnus. »

524. *Fluit*. Cf. *Æn.* XI, 828 : « Ad
 « terram non sponte fluens. »

525. *Benefacta*, les services que les bœufs rendent aux hommes en labourant la terre.

526. *Terras graves*. Cf. *G.* II, 236 : « Glæbas eunctantes. » — *Invertisse*. Cf. *G.* I, 63, et suiv. — *Massica*. Cf. *G.* II, 143.

527. *Epulæ repostæ*. Les uns entendent *repostæ* simplement comme *appositæ*, les

mets servis; les autres, comme *reconditæ in cella penuriam*, tenus en réserve, par conséquent les mets délicats (cf. v. 403 : « Hiemique reponunt; » Horace, *Epodes*, IX, 1 : « Repostum Cæcubum »). Toutefois l'épithète *simplicis* qui est au v. suivant me ferait pencher pour une troisième opinion admise par Heyne et Ladewig, et d'après laquelle *repostæ* signifie *iterum appositæ*; cf. *Æn.* VII, 134 : « Vina repostæ nite mensis. » *Epulæ repostæ* équivaient donc à *epulæ in quibus fercula iterum iterumque apposita sunt*, et par conséquent à : repas somptueux, composés de plusieurs services.

529. *Pocula*. Cf. *Bucol.* VIII, 28. — *Exercita cursu*, agités par une longue course, c.-à-d. d'eau courante. Cf. Lucrèce, II, 97 : « Adsiduo varioque exercita
 « motu. »

530. *Salubres somnos*, le sommeil réparateur. — *Abrumpit*. Cf. Horace, *Ép.* I, 10, 18 : « Est ubi divellat somnos minus in
 « vida cura? »

531. *Tempore non alio*. Cf. Catulle, LXIV, 16 : « Ilaque haudque alia...
 « luce. »

532. *Quæsitâ*, s. ent. *fuisse*, avoir été cherchées, c.-à-d. avoir manqué. Cf. Horace, *Odes*, III, 24, 32 : « Sublatam ex
 « oculis quæritus invidi. » D'après Strabon, V, 1, 9, la Junon argienne était adorée en Vénétie, et dans le culte de cette

Inparibus ductos alta ad donaria currus.
 Ergo ægre rastris terram rimantur, et ipsis
 Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos 335
 Contenta cervice trahunt stridentia plaustra.
 Non lupus insidias explorat ovilia circum,
 Nec gregibus nocturnus obambulat; acrior illum
 Cura domat; timidi dammæ cervique fugaces
 Nunc interque canes et circum tecta vagantur. 540
 Jam maris immensi prolem et genus omne natantum
 Litore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
 Proluit; insolitæ fugiunt in flumina phocæ.
 Interit et curvis frustra defensa latebris
 Vipera, et attoniti squamis adstantibus hydri. 545
 Ipsis est acris avibus non æquus, et illæ
 Præcipites alta vitam sub nube relinquunt.
 Præterea jam nec mutari pabula refert,

déesse, comme nous le voyons par l'histoire de Cléobis et Biton, à certaines époques, la prêtresse se rendait au temple sur un char traîné par deux vaches blanches. — *Uris*. Cf. *G.* II, 374.

533. *Donaria*, le lieu où l'on déposait les offrandes précieuses faites à la divinité, pour le temple même. La partie est prise pour le tout.

534. *Rimantur*. Cf. *G.* I, 384. Ce mot sert à marquer les efforts pénibles auxquels se livrent les hommes pour ouvrir le sein de la terre. Voyez encore Tacite, *Hist.* II, 29: « Tabernacula ducis ipsanque « humum pillis et lanceis rimabantur. »

535. *Unguibus infodiunt*. Cf. Horace, *Sat.* I, 8, 27: « Scalpere terram Unguibus « ceperunt. »

536. *Contenta cervice*, le cou tendu; cf. Lucrèce, IV, 661: « Contenta... « mens. » Cicéron, *Tuscul.* II, 23, 54: « Opera contentis corporibus facilius « iuntur. »

537. Cf. *Æn.* IX, 59: « Pleno lupus insi- « ditus ovili. » — Le *Romanus* donne in- « sidians.

538. *Nocturnus*. Adjectif qui tient lieu de l'adverbe de temps, *nocturno*. — *Gregibus obambulat*. Cf. Tite Live, XXXVI, 34:

« Obambulare muris. » Horace, *Épodes*, XVI, 51: « Nec vesperinus circumgemit « ursus ovile. »

539. *Cura*, e.-à-d. la douleur que lui cause la maladie. Cf. Justin, XXIII, 2, 6: « Cura morbi, » les soucis, les inquiétudes que cause une maladie. — *Timidi dammæ*. Cf. *Bucol.* VIII, 28.

541. *Jam* marque ici seulement un progrès dans la narration. C'est une formule qui sert à passer d'un développement à un autre. — *Natantum*. Unique exemple de ce mot dans le sens de *piscium*. Lucrèce a dit, II, 342: « Muteque natantes Squa- « migerum pecudes. » Il y a de l'analogie entre cette expression et celles de *volantes* pour *aves*, *balantes* pour *oves*, *latrantes* pour *canes*.

543. *Insolita*, contre leurs habitudes. Cf. Cicéron, *Verrines*, *De pretura urbana*, 37: « Cur pudentissimas lectissimasque « feminas in tatum virorum conventum « insolitas invitasque prodire cogis? »

544. *Curvis latebris*. Cf. *G.* II, 216.

545. *Attoniti*, engourdis. — *Squamis adstantibus*, les écailles hérissées. Cf. *Æn.* XI, 754: « Arrectisque horret squamis. »

546. *Non æquus*, nuisible. Cf. *G.* II, 225.

Quæsitæque nocent artes ; cessere magistri,
 Phyllyrides Chiron Amythaoniusque Melampus. 550
 Sævitet in lucem Stygiis emissa tenebris
 Pallida Tisiphone Morbos agit ante Metumque,
 Inque dies avidum surgens caput altius effert.
 Balatu pecorum et crebris mugitibus annes
 Arentesque sonant ripæ collesque supini. 555
 Jamque catervatim dat stragem atque aggerat ipsis
 In stabulis turpi dilapsa cadavera tabo,
 Donec humo tegere ac foveis abscondere discunt.

549. *Quæsitæ artes*, les remèdes imaginés pour combattre le mal. — *Magistri*. Cf. v. 118. — *Cessere*, suppléé *morbo*, se sont retirés devant la maladie, ont renoncé à la combattre. Les maîtres des troupeaux ont des recettes pour guérir le bétail, mais les plus habiles échouent, et ce sont les plus habiles qui sont en quelque sorte personnifiés dans le vers suivant avec Chiron et Mélampus. Cf. Lucrèce, VI, 1177 : « Musæ sabbat tacito medicina timore. »

550. Le centaure Chiron était fils de Saturne et de la Nymphe océanide Philyra ou Phyllyra (cf. v. 92). Il semble avoir été dans les légendes thésaliennes l'esprit de la montagne du Pélion, mais un esprit secourable et bienfaisant, ami ou maître de Jason, d'Achille, d'Apollon, d'Esculape, connaissant les simples de la montagne et l'art d'en tirer des remèdes pour les hommes et les animaux. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. II, p. 15-17. — Mélampus, fils d'Amythaon, père d'Éson, appartient aussi aux légendes thésaliennes ; il était célèbre surtout dans l'art de tirer des augures et de préserver par des moyens magiques les hommes de la colère des dieux ; cf. *Odysee*, XV, 225. C'est lui qui guérit les filles de Prætus de leur folie ; cf. *Bucol.* VI, 48. Chiron représente ici l'emploi des moyens naturels, Mélampus celui des artifices surnaturels.

552. *Tisiphone*, une des Furies ; cf. *En.* VI, 571. Cette conception de trois Furies, Tisiphone, Mégère (*En.* XII, 846), Allecto (*En.* VII, 341, 405, 415, etc.), chargées d'exécuter les ordres des dieux irrités ou vengeurs, adoptée par Virgile, est empruntée aux croyances grecques. Cf. Preller,

Griech. Mythol., t. I, p. 655. — *Emissa*, envoyée par les divinités infernales. — *Aute*, adverbe, devant elle. Cf. une construction semblable dans Tibulle, I, 2, 67 : « Ille cliet Cilecum victas agat ante catervas. » — *Morbos Metumque*, êtres allégoriques, que l'on retrouve dans le vestibule de Penfer, *En.* VI, 274, 276. — *Agit*. Cf. le cortège de Mars, *En.* XII, 335 : « Circumque atræ Formidinis ora, Iraque, Instidique, « dei comitatus, aguntur. »

553. La Furie grandit tous les jours comme les divinités qui se présentent aux hommes avec un aspect auguste ou terrible ; cf. le portrait de la Renommée, *En.* IV, 175. Sénèque a imité Virgile, *OEdipe*, 160 : « Rupere Erebî claustra profundi « Turba sororum face Tartarea... Mors « alta avidos oris hiatus Pandit et omnes « explicat alas. » Virgile lui-même songeait sans doute au portrait de la superstition dans Lucrèce, I, 64 : « Quæ caput a « cæli regionibus ostendebat Horribili suæ « per aspectu mortalibus instans. »

554. *Balatu pecorum*. Cf. Lucrèce, VI, 1130 : « Jam pigris balantibus ægorum. »

555. *Arentes*. Le *Romanus* a *horrentes*.

556. *Dat* équivalait à *edit* et a pour sujet *Tisiphone*. Cf. Lucrèce, VI, 1142 : « Inde « catervatim morbo mortique dabantur. » *Id.*, VI, 1261 : « Confortos ita acervatim « mors accumulabat. »

558. *Discunt* est la leçon des meilleurs manuscrits et d'ailleurs doit être préféré à *discant*, parce que le poète ne veut point marquer une époque placée dans l'aveu et dont le terme soit incertain, mais un moment précis où s'est passée une action ; *Donec* exprime l'intervalle qui a séparé

Nam neque erat coriis usus, nec viscera quisquam
 Aut undis abolere potest, aut vincere flamma; 560
 Ne tondere quidem morbo illuvieque peresa
 Vellera nec telas possunt attingere putres;
 Verum etiam invisos siquis tentarat amictus,
 Ardentes papulae atque immundus olentia sudor
 Membra sequebatur, nec longo deinde moranti 565
 Tempore contactos artus sacer ignis edebat.

Paction rendue par *aggerat* et celle qui est rendue par *discunt*. Cette conjonction doit se traduire non par : jusqu'à ce que, mais par : jusqu'au moment où ils apprirent etc. Cf. *Bucol.* VI, 85.

559-560. Je transcris le commentaire de Servius : « Nec lavari nec coqui poterant. « Caro enim corrupta morbo quendam « habet mucorem qui non potest abluī : « quoniam omne possidet corpus. Item « igni superposita aut putrescit aut durescit : nam non coquitur. »

561. *Ve... quidem* est la leçon du *Mediceus* et du *Romanus*. Les anciennes éditions ont *n.e... quidem*. — *Illuvie*, les souillures qu'amenaient la maladie.

562. *Possunt* a pour sujet sous-ent. *hominēs*. — *Telas*, les tissus faits avec ces toisons. — *Putres*, sans solidité et qui d'elles-mêmes tombent en dissolution.

563. *Amictus*, les vêtements tels qu'ils sont confectionnés avec ces étoffes. — *Tentarat*, avait essayé de s'en revêtir. *Tentarat* est la leçon du *Romanus* et du *Palatinus*, la correction du *Mediceus* ; le premier texte du *Mediceus* est *tentaret*.

565. *Sequebatur*, se répandait sur tous les membres. Cf. *Æn.* IX, 812 : « Tum toto « corpore sudor liquitur. » — *Nec longo deinde moranti tempore*. Construisez : *Et (ei qui invisos tentarat amictus) moranti non longo tempore*. C'est-à-dire : celui qui avait essayé de revêtir, etc., sans qu'il attendit longtemps, au bout de peu de temps, voyait, etc.

566. *Sacer ignis*, un feu maudit ; c'est la maladie pustuleuse de la peau que l'on appelle le feu Saint-Antoine. Cf. Lucrèce, VI, 1165 : « Ut est per membra sacer diu « diditur ignis. » — Voyez aussi Celse, V, 28, 4.



LIBER QUARTUS.

Virgile, se proposant de parler des abeilles, appelle l'attention de Mécène sur cette partie de son œuvre (1-7). Il traite alors de la place qu'il convient de donner aux ruches, de leur construction (8-50), des précautions qu'il faut prendre, quand les abeilles essaient au printemps (51-66), ou lorsqu'elles combattent pour choisir leur roi (67-97). Il faut alors sacrifier l'un de ces rois (98-102), ou, si les abeilles incertaines volent au hasard, enlever les ailes à ces rois, et entourer la ruche d'herbes odoriférantes (103-115). Après une digression sur l'art des jardins (116-148), il revient à son sujet, et décrit le caractère et les mœurs des abeilles (149-227). Il indique les moyens de recueillir les rayons (228-250) ; il signale les maladies des abeilles et les remèdes qu'offre l'expérience (251-280). Enfin, si les essaims sont détruits, il enseigne les moyens de les faire renaître du cadavre d'un taureau sacrifié (281-314). Cette invention est attribuée à Aristée, dont il raconte la fable ; il le montre pénétrant dans la retraite de sa mère Cyrène, par la source du Pénée, surprenant Protée, et arrachant de cette divinité l'aveu que la colère d'Orphée est l'origine de ses malheurs. Cyrène complète l'oracle, et Aristée, apaisant ceux qu'il a offensés, voit de nouveaux essaims sortir des flancs des taureaux immolés (315-558). Un court épisode où Virgile rappelle ses travaux termine le poème (559-566).

Protinus aerii mellis caelestia dona

Exsequar. Hanc etiam, Mæcenas, aspice partem.

Admiranda tibi levium spectacula rerum

1. *Protinus*, c.-à-d. en allant plus loin, en continuant mon ouvrage. Cf. Hand, *Tursellinus*, t. IV, p. 621.—*Aerii mellis caelestia dona*. Cf. *Bucol.* IV, 30. Je complète la citation qu'en cet endroit j'ai faite de Pline, *H. N.* XI, 12, 12 : « Sive ille « est caeli sudor, sive quædam siderum savor, sive purgantis se aeris succus... a « fronde ac pabulis potus et in utriculo « congestus apium (ore enim cum vomunt), « ad hoc succo florum corruptus et alvis « maceratus totiesque mutatus, magnam « tamen caelestis naturæ voluptatem adfert. »

2. *Aspice*, regarde, c.-à-d. jette des re-

gards favorables sur cette partie de mon œuvre.

3. Joignez *admiranda tibi* et non *tibi dicam*. — *Admiranda spectacula* n'est point une partie de l'énumération qui sert de régime à *dicam*, c'est l'énonciation dont les deux vers suivants ne sont que le développement. Le *que* qui suit *magnanimos* n'unit pas ce détail à *spectacula*, mais aux autres membres de l'énumération. *Spectacula dicam*, alliance de mots qui au premier abord peut paraître extraordinaire ; mais la première de ces deux expressions est amenée par l'emploi du verbe *aspice*.

Magnanimosque duces totiusque ordine gentis
 Mores et studia et populos et prælia dicam.
 In tenui labor; at tenuis non gloria, siquem
 Numina læva sinunt auditque vocatus Apollo.

5

Principio sedes apibus statioque petenda,
 Quo neque sit ventis aditus (nam pabula venti
 Ferre domum prohibent) neque oves hædique petulei
 Floribus insultent, aut errans bucula campo
 Decutiat rorem, et surgentes atterat herbas.
 Absint et picti squalentia terga lacerti

4. *Ordine*, successivement.

6. *In tenui labor*, e.-à-d. *labor ille est in parva re*. Cf. Tacite, *Annales*, IV, 32 : « Nobis in arto et inglorius labor. »

7. *Siquem Numina læva*, etc., une grande gloire attend celui que les dieux contraires laissent y parvenir, e.-à-d. à qui les dieux ne se montrent pas contraires, comme il leur arrive souvent à l'égard des mortels, et qu'ils laissent arriver à la gloire. — Heyne explique *læva* par : favorables. Les Romains se tournaient vers le midi pour prendre les présages; l'orient, d'où venaient les signes heureux, était donc à leur gauche. Cf. Pline, *H. N.* II, 52, 55 : « *Læva prospera existimantur, quoniam « læva parte mundi ortus est. »* *Æn.* II, 693 : « intonuit levum. » Toutefois, les Romains suivaient aussi la façon de s'exprimer des Grecs, qui, recueillant les présages en se tournant vers le nord, tenaient la droite pour favorable, la gauche comme de mauvais augure. Dans le passage présent, le terme *sinere* montre qu'il s'agit non de divinités propres qui favorisent, mais de divinités contraires qui pourraient empêcher et qui consentent seulement à ce qu'on leur demande. Aulu-Gelle (*V.*, 12), à propos de ces vers, qu'il entend dans le dernier sens, dit qu'il y avait deux sortes de dieux : « Quosdam deos, ut prodessent, « celebrabant, quosdam ne obessent placabant... Vergilium aiunt numina læva « deprecari, significanter vim quandam « esse hujusemodi deorum in ledendo « magis quam in juvando potentem. » Il faut donc entendre en général par dieux favorables ceux que les auteurs latins nomment *numina dextra* (cf. *Sacer, Sæv.* I, 2,

32; 4, 66; *Théb.* VI, 49; *Achill.* II, 64), par dieux contraires, ceux qu'ils appellent *læva* ou *sinistra*. Cf. Silius, XIV, 494; XV, 512; Lucain, IV, 194. — *Auditque vocatus*. Cf. *Æn.* III, 395 : « Aderitque « vocatus Apollo. » — *Audio vocatus* est la locution qu'emploie un dieu en cédant aux prières dont il est l'objet. Cf. *Hérace, Odes*, III, 22, 3.

8. *Petula*, sous-ent. *est*. Dans les préceptes de ce genre, Virgile emploie le participe futur passif sans exprimer le verbe substantif.

9. *Quo*, e.-à-d. *ea statio ut eo non sit*, etc.
 10. *Veque oves*, etc. Avec le second verbe *insultent*, il faut sous-entendre *ubi* et non *quo*; mais *quo* ayant servi à établir une relation entre la proposition principale et les subordinées, cette relation subsiste avec chacune, et la notion particulière de lieu se modifie d'elle-même dans l'esprit du lecteur, sans que la construction grammaticale indique cette modification. — *Hædique petulei*. Cf. *Luercée*, II, 368 : « Agni-
 « que petulei. »

11. *Floribus insultent*. En bondissant au milieu des fleurs, ils empêchent les abeilles de recueillir leur miel.

12. *Surgentes* équivalent à *crescentes*.

13. *Lacerti*. Les lézards poursuivent les abeilles. Cf. *Columelle*, IX, 7 : « Lacertus « velut custos vestibulo prodentibus in-
 « bias apibus affert exitum. » — *Picti*. Cf. *Ovide, Metam.* V, 361 : « Variis stel-
 « latus corpora guttis, » d'où le nom de *stellio* employé plus bas, v. 243. — *Squalentia*. Cf. *G.* II, 348 où le sens précis de cet adjectif a été indiqué. Ce mot semble ici équivalent à *squamosa*.

Pinguibus a stabulis, meropesque, aliæque volucres,
 Et manibus Procne pectus signata cruentis. 15
 Omnia nam late vastant, ipsasque volantes
 Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.
 At liquidi fontes et stagna virentia musco
 Adsint, et tenuis fugiens per gramina rivus,
 Palmaque vestibulum aut ingens oleaster inumbret, 20
 Ut, cum prima novi ducent examina reges
 Vere suo, ludetque favis emissa juvenus,
 Vicina invitet decedere ripa calori,
 Obviaque hospitibus teneat frondentibus arbos.

14. *Stabulis*. Columelle, IX, 6, emploie aussi le terme *stabula* pour désigner les ruches. — *Meropes*, les mésanges, oiseaux qui se nourrissent d'insectes et font la chasse aux abeilles.

15. *Procne*, l'hirondelle. Sur la légende de Progné, cf. *Bucol.* VI, 78. — *Pectus manibus signata cruentis*. Cf. Ovide, *Métam.* VI, 669 : « Neque adhuc de pectore « eadis Excessere notæ, signataque sanguine pluma est. » Selon la tradition, les taches rouges de la poitrine de l'hirondelle sont les traces du sang d'Itys dont Progné avait les mains couvertes et dont elle souilla sa poitrine en la touchant.

16. *Vastant* équivalent à *cæde vasta sive inania faciunt*. — *Volantes*, les abeilles. Cf. *G.* III, 147, *volitans*, pris de la même manière substantivement. — La conjonction que unit ici intimement les deux propositions, de telle manière que les actions sont considérées comme simultanées. *Vastant feruntque* équivalent à *vastant ferentes*; autrement la pensée manquerait de justesse, puisque logiquement l'action marquée par le premier verbe est la conséquence de celle qu'exprime le second.

17. *Nidis* équivalent à *pullis*. Virgile a plusieurs fois usé de cette figure. Cf. *En.* V, 214; XII, 475.

18. *Stagna virentia musco*, c.-à-d. *stagna in quorum ripa exsunt saxa virentia musco*. Cf. *Bucol.* VII, 45 : « Muscosi « fontes; » *G.* III, 144 : « Flumina, muscus « ubi, et viridissima gramine ripa. » Lucrèce, V, 918 : « Humida saxa, super vi- « ridi stillantia musco. »

19. *Tenuis fugiens*. L'adjectif joint au participe a ici la valeur de l'adverbe. Cf. *G.* I, 163. *Tenuis* est amené par cette idée que si le cours d'eau était trop fort, il entraînerait les abeilles qui vont se poser à sa surface. Cf. Varron, *de Re Rust.* III, 16 « Aqua liquida, unde bibant... ita ut ne « altitudine ascendat duo aut tres digitos. »

20. *Vestibulum*, l'espace vide qui s'étend devant la ruche. — *Inumbret*. Telle est la leçon des meilleurs manuscrits; quelques autres de second ordre et Columelle, IX, 5, 4, donnent *obumbret*.

21. *Cum prima* équivalent à *cum primum*. — Ladewig, au lieu de *prima novi, vere suo*, écrit *prima sui, vere novo*; mais cette leçon est contraire à celle des manuscrits, que confirment le témoignage de Servius et celui de Donat. — *Reges*. On sait aujourd'hui que ce sont des reines.

22. *Vere suo*. Servius explique par *vere sibi grato et aptissimo*.

23. *Decedere calori*, se retirer devant la chaleur, se mettre à l'abri. Cf. *Bucol.* VIII, 88; *G.* III, 467 : « Decedere noeti. »

24. *Obvia*. Forbiger rapporte ce mot à *examina* sous-entendu; j'aime mieux, avec le P. de la Ruë et Ladewig, l'entendre de *arbos*. M. Dübner, je le sais, se range à cet avis, quoiqu'il ait admis le contraire il y a huit ans. Il y a plus de symétrie entre les deux membres de phrase. La rive attire les abeilles parce qu'elle est voisine, l'arbre parce qu'il est sur leur passage (*obvia*), et leur offre une ombre hospitalière. — *Hospitibus frondentibus*. Cf. Horace, *Odes*, II, 3, 10 : « Unbram hospitalem, »

In medium, seu stabit iners, seu profluet humor, 25
 Transversas salices et grandia conjice saxa,
 Pontibus ut crebris possint consistere et alas
 Pandere ad æstivum solem, si forte morantes
 Sparsersit aut præceps Neptuno immerserit Eurus.
 Hæc circum casiae virides, et olentia late 30
 Serpylla et graviter spirantis copia thymbrae
 Floreat, irriguumque bibant violaria fontem.
 Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
 Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
 Angustos habeant aditus : nam frigore mella 35
 Cogit hiems, eademque calor liquefacta remittit.
 Utraque vis apibus pariter metuenda ; neque illae
 Nequicquam in tectis certatim tenuia cera
 Spiramenta linunt, fucoque et floribus oras
 Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten 40

25. *In medium*, entendez *humorent*, suggéré par *humor* qui est à la fin du vers. — *Iners*. Cf. Ovide, *Métam.* IV, 434 : « Styx « nebulas exhalat iners. »

26. *Grandia conjice saxa*. Cf. Varron, *de Re Rustica*, III, 16 : « In qua aqua « jaccant teste aut lapilli, ita ut extent « paulum, ubi assidere et bibere possint. »

29. *Sparsersit*, suppléez *imbres* ; si le vent chargé de pluie les a mouillées avant qu'elles aient pu se mettre à l'abri. — *Præceps Eurus*, l'Eurus impétueux. — *Neptuno*. Cf. *Bucol.* IV, 32. Le ruisseau est une mer pour les abeilles.

30. *Hæc circum*, e.-à-d. *circum fontes, stagna, rivum*. Columelle, IX, 5, dit : « Circa totum apiarium. » — *Casie virides*. Cf. *G.* II, 213.

31. *Serpylla*. Cf. *Bucol.* II, 11. — *Thymbra*, la sarriette. — *Graviter spirantis* ne marque pas, comme *G.* III, 415 et 451, la mauvaise odeur, mais l'odeur forte. Cf. *olentes*, *Bucol.* II, 11.

32. *Bibant violaria fontem*. Cf. Claudien, *de Raptu Proserp.*, III, 234 : « Spar- « sosque bibunt violaria succos. » — *Irriguum* est pris ici dans le sens actif, comme *rigui*, *G.* II, 485. Forbiger cite deux exemples du même mot ainsi employé, l'un d'Ovide, *Amours*, II, 16, 2, l'autre

de Tibulle, II, 1, 44. Ordinairement *irriguus* a une signification passive.

33. *Ipsa*, entendez *alvearia*. — *Corticibus suta cavatis*. Cf. Columelle, IX, 6 : « Utilissimas alvos faciemus ex corticibus « suberis, quia nec hieme rigent, nec can- « dent astate. » — *Cavatis*, disposées de manière à former une cavité.

34. *Lento vimine*. Cf. Columelle, IX, 6 : « Si neutrum (suber, ferule) aderit, opere « textorio salicibus connectantur. »

36. *Cogit*, épaisit. — *Liquefacta remittit*, en rendant le miel liquide lui ôte la consistance qui est indispensable à sa bonne qualité.

37. *Utraque vis*, e.-à-d. *vis utriusque tempestatis*. — *Neque... nequicquam* équivaut à *propter hoc ipsum*. Remarquez un emploi à peu près semblable de la même locution, *G.* I, 96.

38. *Tenuia*. Cf. *G.* I, 397 ; II, 121.

39. *Spiramenta*, les ouvertures légères qui peuvent se trouver dans la ruche. — Wagner n'admet pas, comme quelques éditeurs, que *fuco* et *floribus* soit une bendiadyin. Il explique ainsi : *fuco*, *melligo e resina arborum* ; *flores*, *cera quæ e floribus colligitur*. Ces deux mots répètent donc, à peu près, *cera* du v. 38 et *gluten* du v. 40.

40. *Gluten*, la substance à laquelle les

Et visco et Phrygiæ servant pice lentius Idæ.
 Sæpe etiam effossis, si vera est fama, latebris
 Sub terra fovere larem, penitusque repertæ
 Punicibusque cavis exesæque arboris antro.
 Tu tamen et levi rimosa cubilia limo
 Ungue fovens circum, et raras superinjice frondes.
 Neu propius tectis taxum sine, neve rubentes
 Ure foco caneros, altæ neu crede paludi,

45

modernes ont conservé le nom de *propolis*. Cf. Pline, *H. N.* XI, 7, 6 : « E vitium « populorumque mitiore cummi propolis « crassioris jam materiæ, additis floribus, « nondum tamen cera, sed favorum stabi- « limentum, qua omnes frigoris aut injurie « aditus obstruantur, odore et ipsa etiam « nunc gravi, ut qua plerique pro galbano « utantur. »

41. *Phrygiæ pice Idæ*. Cf. *G.* III, 450.

43. *Fovere*. Cf. *G.* III, 420 : « Fovit « humum serpens. » Le *Melicæus* donne *fodiere* corrigé en *fodere* ; les autres manuscrits importants souffrent ici une lacune ; mais la plupart des autres ont *fovere*, confirmé par le témoignage de Nonius. — *Larem*. Cf. v, 155 : « Certos « novere Penates. »

44. *Punicibusque cavis*. Cf. *Æn.* XII, 587 : « Cum latebroso in pumice pastor « Vestigavit apes. » — *Arboris antro*. Cf. Silius, II, 219 : « Ad dulces ceras et odori « corticis antra Mellis apes gravidæ prope- « rant. »

45. *Tu tamen*. Quelques précautions que prennent en vertu de leur instinct les abeilles, le possesseur de ruches doit y ajouter ses propres soins. — *Et levi*. Quelques manuscrits portent *e levi*. Servius connaissait déjà les deux leçons, il en ajoute même une troisième *e levi*. Celle que j'adopte avec la plupart des éditeurs est fournie par le *Melicæus* et le *Palatinus*. — *Rimosa cubilia* équivaient à *rimas cubilium*. — *Limus levis*, un mortier pétri de manière à offrir une consistance visqueuse et à glisser entre les doigts. La fiente de bœuf entrain dans cette composition. Cf. Pline, *H. N.* XXI, 14, 47 : « Alvos hinc « stramento operiri, crebro suffiri, maxime « fimo bubulo. » Columelle, IX, 14 : « Quidquid deinde rimarum est, aut fora-

« mitum, luto et fimo bubulo mistis illine- « mus extrinsecus, nec nisi aditus quibus « commente relinquentur. Et quamvis portien « protecta vasa, nihilominus congesta cul- « morum et frondium supertegemus, quan- « tumque res patietur, a frigore et tempe- « ratibus muniemus. »

46. *Fovens*. L'application de l'enduit indiqué dans les vers précédent a pour but de rendre les ruches plus chaudes. — *Raras*. Wagner dit que l'on attendrait plutôt comme épithète *densas*, et Hildebrand a supposé qu'il fallait lire *stratas* ; mais je crois qu'il vaut mieux conserver le texte traditionnel. Virgile recommande de mettre sur les ruches des feuilles légères entre lesquelles se trouvent des interstices qui les empêchent de former une masse compacte et de surcharger l'édifice où logent les abeilles. Le P. de la Ruë donne comme équivalent *tenuia folia*.

47. Ce vers et les trois suivants sont placés par Ladewig et Ribbeck après le v. 17. Wagner les place entre 32 et 33, comme l'avait fait Schrader. Conington pense que, pour faire une clause brillante, Virgile revient sur des détails énumérés plus haut et donne la contre-partie. Je serais de cet avis. — *Taxum*. Cf. *Bucol.* IX, 30 ; *G.* II, 257.

48. *Caneros*. On employait la fumée et la cendre d'écrevisses grillées, comme remèdes dans diverses maladies ; mais l'odeur d'une telle préparation est très-forte, et elle nuisait aux abeilles ennemies des senteurs âpres. Cf. Pline, *H. N.* XI, 18, 19. — *Crede*. Ce verbe est pris dans le sens intransitif. Cf. *Æn.* VII, 97 : « Tha- « lamis neu crede paratis. » — *Altæ paludi*, une pièce d'eau profonde. Les abeilles s'y noieraient. Ces mots s'opposent aux détails énumérés v. 18, 19, 27-30.

Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
 Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago. 50
 Quod superest, ubi pulsam hiemem Sol aureus egit
 Sub terras cœlumque æstiva luce reclusit,
 Illæ continuo saltus silvasque peragrant
 Purpureosque metunt flores et flumina libant
 Summa leves. Hinc nescio qua dulcedine lætæ 55
 Progeniem nidosque fovent, hinc arte recentes
 Excudunt ceras et mella tenacia fingunt.
 Hinc ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
 Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen
 Obscuramque trahi vento mirabere nubem, 60
 Contemplator : aquas dulces et frondea semper
 Tecta petunt. Huc tu jussos adsperge saporés,

49. *Aut ubi*. Supplétez *aut ei loco ubi*, etc.

50. Les bruits violents sont aussi redoublés des abeilles. Cf. Pline, *H. N.* XI, 21 : « Inimica est et echo resultanti sono qui « pavidas alterno pabset ietu. » — *Imago vocis*. Cette expression est empruntée à Lucrèce, IV, 568, 569 : « Pars, solidis ad- « lisa, locis rejecta sonorem reddit et in- « terdum frustratur imagine verbi. » Voy. encore Varron, *de Re Rustica*, III, 16 : « Oportet facere alvearia, potissimum ubi « non resonent imagines. »

51. *Quod superest*. Cf. *G.* II, 346.

52. *Sub terras*. Les anciens naturalistes croyaient que, suivant une sorte de cercle, la chaleur et le froid se succédaient, tantôt à la surface, tantôt dans les entrailles de la terre, que l'été l'intérieur de la terre était froid, tandis que l'hiver il était chaud. Cf. Lucrèce, VI, 840-847 — *Reclusit*. Cf. Titc Live, XXII, 6 : « Cum incalca- « sente sole dispulsa nebula aperuisset « diem. »

53. *Purpureos*, aux couleurs éclatantes. — *Metunt*. Même sens que *carpunt*. Cf. Horace, *Odes*, IV, 2, 29 : « Apis Ma- « tina... Grata carpentis thyma. » Lucrèce avant eux avait dit, III, 11 : « Floriferis « ut apes in saltibus omnia libant. »

55. *Leves*, en volant légèrement. — *Hinc, e.-à-d. ex his fl-ribus et fontibus*. — *Nescio qua dulcedine lætæ*. Cf. *G.* I, 412.

56. *Progeniem nidosque*. Cf. *G.* I, 414. — *Fovent*. Voy. aux ADDITIONS.

58. *Hinc*, à partir de ce moment, un peu après. — *Caveis*. Ce mot signifie proprement les gradins de l'amphithéâtre, mais il désigne ici les loges symétriquement disposées, où les jeunes abeilles prennent naissance dans la ruche.

59. *Per æstatem liquidam, e.-à-d. per æva liquidam æstatis*. — *Nare, voler*. Lucrèce avait employé *enare* dans ce sens. Cf. III, 589 : « Quam prolapsa foras ena- « ret in æris auras ; » *En.* VI, 16.

60. *Vabem*, l'essaim des abeilles, qui semble un nuage. Cf. Valérius Flaccus, I, 396 : « Fuscet nube diem dum plenas ne- « ctare cellas Pandit, et in dulcem reges « emittit Hymetton. »

61. *Contemplator*. Cf. *G.* I, 187.

62. *Huc, e.-à-d. in frondea tecta*, sur l'arbre où l'essaim se repose, pour qu'il n'aille pas plus loin. — *Jussos saporés*, les sucs des herbes aromatiques dont l'emploi est prescrit en telle occurrence. Quelques éditeurs voudraient remplacer *jussos* par *tussos* ou *tussos*, signifiant broyés. Lade- wig admet *jussus*, en allongeant la dernière syllabe de ce mot par suite de la rencontre avec la césure heplithémiaire ; je préfère m'en tenir au texte des manuscrits dont le sens est clair et sans difficulté. Cf. v. 549 : « Monstratus excitat aras. » Les deux partici- pes sont employés à peu près de même.

Trita melisphylla et cerinthæ ignobile gramen,
 Tinnitusque cie et Matris quate cymbala circum.
 Ipsæ consident medicatis sedibus, ipsæ 65
 Intima more suo sese in cunabula condent.
 Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpe duobus
 Regibus incessit magno discordia motu ;
 Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
 Corda licet longe præsciscere : namque morantes 70
 Martius ille æris rauci canor increpat, et vox
 Auditur fractos sonitus imitata tubarum ;
 Tum trepidæ inter se coeunt, pennisque coruscant,

63. *Melisphylla*, la plante que nous nommons mélisse. Cf. Varron, III, 16 : « Apiastro, quod alii *μελίφυλλον*, alii « *μελισσοφυλλον*, quidam *μελίονον* appellat. » Columelle, IX, 8 ; Plin. II, V, XX, 11, 45, et XXI, 20, 86. — *Cerinthæ ignobile gramen*, la cériuthe ou le mélinet, plante commune, surtout en Italie. Cf. Plin. II, V, XXI, 12, 41.

64. *Tinnitusque cie*. Selon les uns (Varron, *de Re Rustica*, III, 16 ; Columelle, IX, 8 et 12), le bruit, en effrayant les abeilles, les oblige à s'arrêter ; selon d'autres (Plin. II, V, XI, 20, 22), et Virgile, v. 151, semble s'arrêter à cette opinion, le son du métal frappé les charme et les retient. — *Matris cymbala*. Dans le culte orgiastique de Cybèle, appelée *Magna mater* et *Deorum mater*, on heurtait des cymbales de cuivre les unes contre les autres. Cf. Lucrece, II, 618 : « Cymbala circum » *Concava* ; » et 600-660, où il décrit les cérémonies du culte de Cybèle.

65. *Medicatis sedibus*, c.-à-d. *in sedibus ita preparatis*. Cf. G. I, 193 : « Me- » *dicare semina*, » et *Æn.* VI, 420 : « Medicatis frugibus. »

66. *More suo*. Il faut entendre ainsi ce passage : les abeilles entreront d'elles-mêmes, *ipsæ se condent*, comme elles ont coutume de le faire, *more suo*. Il n'y a pas d'analogie à établir, comme on a essayé de le faire, avec le *pe.libus per mutua nexis*, *Æn.* VII, 66.

67. La pensée générale est celle-ci : si elles sortent (v. 58) pour former de nouveaux essaims, il faut les rappeler avec le son de l'airain ; si, au contraire (*sin*), elles ont

quitté la ruche pour combattre, une poignée de poussière jetée à propos les fait rentrer. Mais l'idée du combat entraîne le poète ; il oublie la tournure qu'il a employée d'abord, et il décrit la lutte dans une parenthèse qui dure jusqu'au vers 76 inclusivement ; la forme devient alors plus régulière, et la conjonction *ergo* rappelle la proposition conditionnelle du vers 67. La description recommence dès le vers suivant et ne s'arrête qu'au vers 86, où Virgile donne le moyen d'apaiser de telles colères. Le trouble de la période grammaticale est une sorte d'image des mouvements violents qui agitent alors les abeilles.

69. *Trepidantia bello*, pleins d'ardeur pour le combat. *Trepidare* marque non la crainte, mais l'émotion qui accompagne l'empressement. Avec Voss, il faut prendre *bello* pour le datif, comme *ad bellum*.

71. *Æris canor*, le bourdonnement des abeilles, qui est pour elles comme le son de la trompette. Cf. Varron, *de Re Rustica*, III, 16 : « Duces conficiunt quendam » *ad vocem ut imitatione tubæ. Tum id faciunt, cum inter se signa pacis ac belli »* *habent...* Consciant vehementer pro- » *inde ut milites faciunt, cum castra mo- »* *vent.* »

72. *Fractos sonitus*, le son qui se fait entendre tantôt avec éclat, tantôt avec moins de force ; comme explique Heyue : *molto fortiore, modo remissiore spiritu*.

73. *Trepidæ*. Cf. v. 69. — *Pennisque coruscant*, elles font briller leurs ailes en les agitant d'un mouvement rapide, comme les soldats agitent leurs armes. Servius dit à ce sujet : « *Quædammodum scuta milites*

Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos,
 Et circa regem atque ipsa ad prætoria densæ 75
 Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem),
 Ergo, ubi ver nactæ sudum camposque patentes,
 Erumpunt portis : concurritur ; æthere in alto
 Fit sonitus, magnum mixtæ glomerantur in orbem,
 Præcipientesque cadunt. Non densior aere grando, 80
 Nec de concussa tantum pluit ilice glandis.
 Ipsi per medias acies insignibus alis
 Ingentes animos angusto in pectore versant,
 Usque adeo obnixi non cedere, dum gravis aut hos
 Aut hos versa fuga victor dare terga subegit. 85
 Hi motus animorum atque hæc certamina tanta

commovent. Cf. aussi *Æn.* VIII, 661 :
 « Duo quisque Alpina coruscant Cæsa
 « manu. »

74. *Rostris.* Datif de possession. Le sens est à peu près le même que *exacuunt spicula rostrorum.* — *Aptantque lacertos.* Les abeilles sont assimilées à des combattants qui préludent à la lutte. Cf. *Æn.* V, 376; X, 588.

75. *Prætoria.* Les cellules où se tiennent les reines deviennent pour le poète des tentes de généraux.

76. *Miscentur,* elles se rassemblent.

77. *Ergo* a pour antécédent *sin ad pugnam exierint,* du vers 69. — *Sudum.* Servius explique *serenum post pluvias.* — *Campos patentes,* entendez *campos aeris.* Cf. Cicéron, *de Divin.* I, 1 : « Cælum patens atque apertum. » Lucrèce, VI, 450 : « Cæloque patenti. » — *Nactæ,* suppléées *sunt.* Heyne voudrait faire de ce mot un participe se rapportant au nominatif sous-entendu de *erumpunt;* mais une telle omission du verbe substantif est fréquente chez Virgile. Cf. Wagner, *Quæst. Virgil.* XV, 2.

78. Conington ponctue *concurritur æthere in alto;* mais la ponctuation ordinaire donne bien plus de mouvement à la phrase et de force à l'expression. Cf. d'ailleurs Horace, *Sat.* I, 1, 7, plaçant à peu près de la même manière le mot *concurritur.*

79. *Glomerantur in orbem.* Servius ajoute *more pugnantium.* Li Corda explique *agglomerant se agmine formato in orbem.*

Or, ces expressions *pugnare in orbem, orbem facere* signifient à adopter un ordre de bataille où l'on fait face de tous côtés. Est-ce bien le sens ici ? L'épithète *mixtæ* ne marque-t-elle pas que les rangs sont confondus ? J'entendrais donc, comme Conington, *orbem* par troupe, réunion des combattants des deux parts et, en conséquence, par mêlée.

82. *Ipsi,* c.-à-d. *reges,* ainsi désignés par opposition au reste des abeilles. Quelques interprètes sous-entendent avec *per medias acies* un participe comme *incedentes, euntes.* Je crois avec Ladewig qu'il est plus simple de faire dépendre ces mots de *insignibus.* — *Insignibus alis,* parce que leurs ailes sont plus brillantes (Columelle, IX, 10 : « Pulchri coloris ») ou d'une autre forme (Pline, *H. N.* XI, 16, 16 : « Pennæ breviores »).

83. Cf. Homère, *Iliade*, V, 801 : Τυδεΐς τοι μικρόν μὲν ἔσθ' ὄμμας ἀλλὰ μαχητής. Stace, *Thebaïde*, I, 417 : « Major in exiguo regnabat corpore virtus. »

84. *Usque adeo dum.* Forme familière aux comiques, dont on trouve quelques exemples dans les orateurs, et qui, avec un sens à peu près équivalent, a plus de force que *usque dum,* jusqu'au moment où. Cf. Haud, *Tursellinus*, t. I, p. 139. — *Gravis,* c.-à-d. *graviter urgens.* — *Aut hos.* Virgile emploie le masculin parce que dans les abeilles il voit des soldats qui combattent.

85. *Fuga dare terga.* Cf. *Æn.* XII, 463.

Pulveris exigui jactu compressa quiescunt.

Verum ubi ductores acie revocaveris ambo,
 Deterior qui visus, enim, ne prodigus obsit,
 Dede neci; melior vacua sine regnet in aula. 90
 Alter erit maculis auro squalentibus ardens;
 Nam duo sunt genera; hic melior, insignis et ore,
 Et rutilus clarus squamis; ille horridus alter
 Desidia latamque trahens inglorius alvum.
 Ut binæ regum facies, ita corpora plebis. 95
 Namque aliæ turpes horrent, ceu pulvere ab alto
 Cum venit et sicco terram spuit ore viator
 Aridus; elucet aliæ, et fulgore coruscant
 Ardentes auro et paribus lita corpora guttis.

87. *Quiescunt* est la leçon du *Mediceus* adoptée après Heyne, par Wagner, Forbiger, Dübner, Haupt, Ladewig, Conington. Ribbeck maintient *quiescent* avec le *Palatinus*. Le présent donne, ce semble, plus de vivacité au précepte que le poète suggère en montrant la colère des abeilles qui s'apaise aussitôt grâce au moyen qu'il indique. Cf. Pline, *H. N.* XI, 18 : *Eas acies a contrariis duo imperatores instruunt...* « *Qua dimicatio injectu pulveris aut fumo a tota discutitur.* »

88. *Acie revocaveris*. Cf. Tite Live, XXV, 36 : « *Revocat prælio suos Scipio.* »

89. *Deterior* et *melior* se rapportent à la forme du corps et non au succès obtenu dans le combat. — *Ne prodigus obsit*, de peur qu'il ne nuise à la ruche en faisant une consommation inutile de miel. Cf. v. 94.

90. *Vacua*, par la mort de son rival.

91. *Maculis auro squalentibus* équivaut à *maculis aureis*. L'application de l'or sur une étoffe (*Æn.* X, 314), sur une cuirasse (*Æn.* XII, 87) forme des aspérités légères, d'où l'adjectif *squaleus*; cf. *G.* II, 348. Les taches dorées de l'abeille sont, pour le poète qui vient de la voir combattre, comme les ornements de son armure.

92. *Melior*. La dernière syllabe s'allonge grâce à la rencontre de la pause et de la césure hephthémimère. Cf. Lucien Müller, *de Re Metrica Poetarum Latinorum*, p. 328. — *Insignis et ore*. Cf. Pline, *H. N.*

XVI, 16 : « *Omnibus regibus forma semper egregia et duplo, quam ceteris major.* »

94. *Horridus desidia*, ayant l'aspect repoussant que donnent la paresse et la gourmandise.

95. Les anciennes éditions ont *gentis*. Heinsius, le premier, a rétabli avec le *Mediceus* et la plupart des manuscrits *plebis*.

96. *Turpes horrent*, ont un aspect laid et repoussant. Cf. *Horridus*, v. 93. — A quoi ressemble l'abeille dont parle Virgile? Est-ce au voyageur lui-même qui revient couvert de poussière et dont la salive est mêlée de terre (car il faut entendre *spuit terram* par *spuit salivam terra mixtam* et non par *spuit in terram*) ou à cette salive elle-même? Les interprètes sont partagés; mais je pencherais pour le dernier sens, d'après ce passage de Columelle, IX, 10 : « *Deterior, sordido sputo similis, tam factus, quam pulvere ab alto, etc.* » Quand on a la bouche pleine de poussière, la salive que l'on rejette forme, en tombant sur le sol, des grumeaux à peu près de la grosseur d'une abeille.

97. Avant Heinsius, les éditions portaient *et terram sicco*. Avec les manuscrits il a rétabli l'ordre exact des mots.

98. *Aridus*, altéré. Cf. Callimaque, *Hymne à Cérès*, 6 : « *Ὁξ' ἄψ' ἀνάλειων σπομᾶτων πύωυς; ἀπαστοι.* »

99. Construisiez : *ardentes* (c.-à-d. *fulgentes*) *corpora lita auro et paribus gut-*

Hæc potior suboles; hinc cæli tempore certo 100
 Dulcia mella premes, nec tantum dulcia, quantum
 Et liquida et durum Bacchi domitura saporem.

At cum incerta volant cæloque examina ludunt,
 Contemnuntque favos et frigida tecta relinquunt,
 Instabiles animos ludo prohibebis inani. 105

Nec magnus prohibere labor : tu regibus alas
 Eripe; non illis quisquam cunctantibus altum
 Ire iter aut castris audebit vellere signa.
 Invitent croceis halantes floribus horti,
 Et custos furum atque avium cum falce saligna 110
 Hellespontiaci servet tutela Priapi.

Ipse thymum pinosque ferens de montibus altis

tis. Sur l'emploi de cet accusatif de la partic, cf. Burnouf, *Meth. Lat.* § 362. — *Auro et puribus guttis* équivalent par une hendiadyïn à *guttis* ou *maculis aureis pariter inductis*. D'après Columelle, IX, 3, Virgile a emprunté aux livres d'Aristote ces distinctions entre les abeilles, que la science des naturalistes modernes a condamnées. La différence de couleur ne tient qu'à l'âge : les jeunes abeilles sont grises, les vieilles, rougeâtres.

100. *Cæli tempore certo*, à des époques de l'année qui reviennent régulièrement, c.-à-d. au printemps et en automne.

101. *Premes*, tu recueilleras en pressant les rayons pour en tirer le miel.

102. *Liquida*. limpide. — *Bacchi*. Cf. *Bucol.* V, 69. — *Durum domitura saporem*. Cf. *G.* I, 344. Les anciens sucrèrent leurs vins avec du miel. Cf. Horace, *Sat.* II, 4, 24 : « Aufidius forti miscbat mella Falerno. » C'était une recherche de la sensualité. Voy. dans Varro, *de Re Rustica*, III, 16, l'histoire d'Appius, qui servait à ses convives du vin ainsi sucré (*mulsum*), mais qui n'en but lui-même qu'après avoir hérité de Lucullus.

103. *Cælo*, dans le ciel, au milieu des airs.

104. *Frigida*, délaissés, inhabités. Cf. l'expression contraire de *fovere Larem*, v. 43.

105. *Ludo*, c.-à-d. *colatu vago*. — *Prohibebis*. Le futur a le sens de l'impératif. — *Instabiles animos*. Cf. Sophocle, *Anti-*

gone, 343 : Κουφοκόλων ὀρνίθων. Aristophane, *Oiseaux*, 169 : Ἀνθρώπων ὄρνις ἀστάθμητος, πετόμενος, Ἀτέκμαρτος, οὐδέν οὐδέποτε ἐν ταύτῳ μένων.

107. *Quisquam*. Pour l'emploi de ce masculin, cf. v. 84.

108. *Vellere signa*, métaphore empruntée aux usages de l'armée romaine. Quand un détachement se mettait en marche, il allait prendre ses enseignes plantées autour de la tente du général. Cette action s'appelait *vellere*, parce que la hampe était profondément enfoncée en terre.

109. Virgile indique un autre moyen de retenir les abeilles dans leurs ruches. — *Halare* avec l'ablatif se trouve encore, *Æn.* I, 417. — *Croceis floribus*, des fleurs telles que celles du safran, agréables à la fois à la vue et à l'odorat.

110. *Custos furum atque avium*. Cf. Horace, *Satires*, I, 8, 4 et suiv. : « Fumus aviumque Maxima formido; nam « lures dextra correat... Ast importunas « volucres in vertice arundo Terret fixa « vetatque novis considerare in hortis. »

111. *Priapi*. Cf. *Bucol.* VII, 33. — *Hellespontiaci*. Lampsaque, ville d'où le culte de Priape était originaire, est située sur les rives de l'Hellespont. — En écartant les oiseaux, le dieu protège les abeilles. Cf. v. 14-17.

112. *Thymum*. Cf. *Bucol.* V, 77. — *Pinos*. Cf. *Bucol.* V, 65. — Les deux accusatifs *thymum* et *pinos* sont régimes a

Tecta serat late circum, cui talia curæ;
 Ipse labore manum duro terat; ipse feraces
 Figit humo plantas et amicos irriget imbres.

115

Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
 Vela traham et terris festinem advertere proram,
 Forsitan et, pingues hortos quæ cura colendi
 Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti,
 Quoque modo potis gauderent intiba rivis
 Et virides apio ripæ, tortusque per herbam

120

la fois du participe et du verbe *serat*. Cf. une construction du même genre, *G. II*, 311.

113. *Tecta*, les ruches.

114. *Ipse labore manum duro terat*. Cf. Lucrèce, *V*, 1357 : « Atque ipsi pariter « durum sufferere laborem, Atque opere in « duro durarent membra manusque. » Tibulle, *I*, 4, 48 : « Opera insuetas adte- « ruisse manus. »

115. *Feraces plantas*. Cf. *G. II*, 79. — *Figit*. Ce verbe a ici le même sens que *premere*, *G. II*, 346, et plus bas, v. 131.

— *Humo est pour humi*, un tel emploi de cette forme est rare. Pourtant Ovide en offre quelques exemples cités par Ruddimann, *II*, p. 273. Quelques-uns sont contestés, tandis qu'ici tous les manuscrits sont d'accord. — *Amicos irriget imbres*, supplétez *plantis*. *Imbres* est pris dans le sens de *aquas*. Forbiger a cité plusieurs exemples de Lucrèce où *imber* a la signification la plus générale. Un interprète anglais, nommé par Conington, Keightley, veut qu'il s'agisse de l'eau qui tombe de la pomme des arrosoirs. Il faudrait alors supposer que cet ustensile chez les anciens avait la même forme qu'aujourd'hui. Il apporte à l'appui de son opinion un vers de Columelle, imité de Virgile, qui peut s'entendre par la même extension donnée au sens de *imbres*, *X*, 147 : « Primitis plantæ modicos tum « præbeat imbres Sedulus irrigans olitor. »

116. *Labourum*, de mes travaux, e.-à-d. de ce poème.

117. *Traham* équivaut à *contraham*. — *Contrahere vela*, c'est carguer les voiles comme font les matelots quand ils approchent de la terre où ils veulent aborder. — Virgile est près de la fin de son ouvrage; c'est un lait actuel; de là les pré-

sents *traham*, *festinem*. Mais s'il eût trouvé que le cadre qu'il s'est tracé dût s'étendre (et il ne l'a pas trouvé), peut-être il chanterait les jardins. L'antécédent logique de la proposition dont le verbe est *cauerem* est un temps passé, de là l'imparfait *cauerem*. Cette anacoluthie n'est pas sans exemple dans les poètes latins. Cf. Tibulle, *I*, 8, 22 : « Et faceret, si non æra repulsa « sonent. » Catulle, *VI*, 1-3 : « Flavi, de- « licias tuas Catullo, Ni sicut illepidæ atque « inclegantes, Velles dicere, nec tacere pos- « ses. »

118. *Pingues hortos*. Cf. *G. I*, 14 : « Pingua dumeta. » Lucrèce, *V*, 1246 : « Agros pingues. »

119. *Pæsti*. Pestum, ville de Lucanie, non loin du Silarus, aussi nommée Posidonie.

120. *Intiba*. Il s'agit ici de la chicorée cultivée, et non de la chicorée sauvage dont il est parlé, *G. I*, 120. — *Gauderent potis rivis* comme *gauderent quod potarent rivos*, la chicorée aime à s'abreuver aux ruisseaux, e.-à-d. à être bien arrosée. *Gaulco* s'emploie assez souvent avec un participe se rapportant soit au sujet, soit au régime du verbe.

121. *Et virides apio ripæ*, e.-à-d. *quomodo virides ripæ* (sous-ent. *riparum*) *gauderent apio*. *Apium*, l'ache des marais, dont le céleri est une espèce. — Le précepte de Virgile dans tout ceci, c'est que la culture des jardins exige un arrosage abondant ou des irrigations nombreuses. Cf. Pline, *II. N. XIX*, 8, 39 : « Humore « omnia hortensia gaudent. » — *Tortusque per herbam*, serpentant à travers le gazon. La Cerda cite d'après Athénée un passage de Platon le Comique : *Κνήμαξ; σικουῦ πέ- ποτος*.

Cresceret in ventrem cucumis; nec sera comantem
Narcissum aut flexi tacuissim vimen acanthi
Pallentesque hederas et amantes litora myrtos.

Namque sub OEbaliaë memini me turribus altis, 125
Qua niger humectat flaventia culta Galæsus,
Coryceium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant, nec fertilis illa juvenicis,
Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho.
Hic rarum tamen in dumis olus albaque circum 130

122. *Cucumis*. Ce mot désigne ici toutes les plantes du même genre, le melon aussi bien que la courge. — *Cresceret in ventrem*. Cf. Ovide, *Metam.* V, 547 : « Cresceret in caput; » II, 497; Crescere in « unguis, » — *Sera*. Pluriel neutre dans le sens de l'adverbe. — *Sera comantem*. Il y a une espèce de narcissus qui, dans les contrées méridionales, fleurit en novembre et décembre. Cf. Théophraste, *II. Pl.* VI, 6 : Νάρκισσος ἢ λείριον... ἔφυον δὲ σφόδρα. Μετὰ γὰρ ἀρκατοῦρον ἢ ἀνθησις καὶ περὶ ἰσημερίων.

123. *Acanthi*. Cf. *Bucol.* III, 45. — *Flexi*. Quand la tige est élevée, elle se courbe et semble se replier sur elle-même.

124. *Pallentes*. Cf. *Bucol.* III, 39. — *Myrtos*. Cf. *G.* II, 412.

125. *OEbaliv*. Tarente, fondée par les Spartiates, qui du nom d'un de leurs anciens rois, OEbalus, fils de Tyndare, sont quelquefois nommés *OEballi* par les poètes. Ce nom s'est étendu aux Tarentins (Silius, XII, 451) et aux Sabins (Ovide, *Fastes*, I, 260; III, 230), réputés descendants des Lacédémoniens. Ribbeck et Ladewig adoptent la leçon du *Palatinus* : *Turribus arcis*, soutenue du témoignage d'Arnsianus; mais je suis avec plusieurs éditeurs le texte ordinaire, conforme aux autres manuscrits parmi lesquels se trouve le *Mediceus*, et qui est confirmé par une imitation de Claudien, I, 260 : « Liris et « OEbalie qui temperat arva Galæsus. »

126. *Galæsus*, fleuve qui coule à cinq milles de Tarente, et dont les eaux profondes et d'un bleu sombre forment un contraste de nuances avec les moissons jaunes qui croissent sur ses rives; de là l'épithète de *niger*.

127. Comparez avec l'histoire du vieil-

lard corycien celle des deux falisques du nom de Veianius que cite Varron, *de Re Rustica*, III, 16. Corycus est une ville de Cilicie; il se peut donc, comme le veulent la plupart des commentateurs, que ce vieillard soit un des pirates ciliciens enlevés par Pompée à leur pays après la victoire de Coracésium, ou un des rameurs qui l'aidèrent à vaincre, transportés les uns en Grèce, les autres dans le sud de l'Italie. Du temps de Servius, quelques interprètes croyaient que *corycius* est une épithète d'ornement qui désigne l'habileté de cet homme dans le jardinage. Les Ciliciens étaient en effet renommés comme des jardiniers excellents. Cf. Martial, VIII, 14, 1 : « Pallida ne timeant Cilicium pomaria « brumam. » — *Relicti*, dédaigné, laissé de côté par les magistrats chargés de la distribution des terres (*agrimensores*), à cause de sa stérilité.

128. *Juvenicis*, datif. Cette terre (*seges*) ne récompensait pas par une récolte les bœufs qui l'avaient labourée. Cf. Horace, *Odes*, II, 15, 8 : « Olivetis... Fertilibus « domino priori. »

129. *Nec commoda Baccho*, ni propre à la culture de la vigne. Cf. Horace, *Odes*, II, 6, 18 : « Amicus Aulcn fertili Baccho. »

130. *Rarum olus*, des légumes non pas serrés les uns contre les autres, mais séparés par des intervalles, comme il est nécessaire pour qu'ils croissent à l'aise sans se nuire les uns aux autres. — *In dumis*. Quelques commentateurs entendent *in solo dumoso*; mais si le terrain avait été tel avant que le jardinier l'eût aménagé, ses soins devaient en avoir fait disparaître les buissons. J'aime mieux expliquer avec Voss et Ladewig, au milieu d'une enceinte de buissons qui protègent le jardin contre les animaux. Cf.

Lilia verbenasque premens vescumque papaver,
 Regum æquabat opes animis, seraque revertens
 Nocte domum dapibus mensas onerabat inemptis.
 Primus vere rosam atque autumnos carpere poma,
 Et cum tristis hiems etiamnum frigore saxa
 Rumperet et glacie cursus frenaret aquarum,
 Ille comam mollis jam tondebat hyacinthi,

135

Bucol. VIII, 37 : « Scipibus in nostris. » — *Circum*, c.-à-d. *circum olera*. Les carrés de légumes avaient une bordure de fleurs.

131. *Premens*, plantant. Cf. *G.* II, 346, et plus haut, v. 115. — *Vescum*, à la tige grêle. Ce mot semble venir, d'après Dœderlein, comme *vascus*, de *vagari*, et marquer l'attitude des objets que leur ténuité rend le jouet de l'air; de là l'idée de faiblesse, de maigreur, de propriété nutritive insuffisante, que l'on trouve dans *vescus frondes*, *G.* III, 175. Mais cette étymologie n'est pas exacte. Plusieurs interprètes, s'appuyant sur l'opinion des grammairiens anciens et considérant surtout le dernier sens, font venir ce mot de *ve* privatif et de *esca*; ils le traduisent tel le passage qui nous occupe par *valle tenuia grana habens*.

132. *Animis* est la leçon du *Mediceus*, du *Palatinus*, de la plupart des manuscrits et de Servius Plusieurs éditeurs, entre autres Dabner, ont accueilli *animo*, leçon de quelques textes de second ordre appuyée d'ailleurs par une citation que Servius fait de ce vers, *Æn.* I, 141. Le sens est alors : il égalait dans son imagination la puissance des rois, il se croyait aussi riche qu'un roi. Mais *animis*, qui est la leçon traditionnelle, a une signification un peu différente et un peu plus forte. En général, ce pluriel désigne des sentiments élevés et fiers (Cf. Tite-Live, I, 34 : « Cum divitiæ jam animos facerent. » Propertius, II, 1, 23 : « Animi Carthaginis alte. » Virgile, *Æn.* IX, 127). En conséquence, avec *animis* on devra entendre : il égalait la puissance des rois par ses sentiments de fierté; il était aussi fier d'avoir triomphé d'un sol ingrat et de n'avoir pas besoin d'acheter les mets nécessaires à sa subsistance qu'un roi peut l'être de sa puissance et de ses richesses. Conington fait remarquer justement que le verbe *æquare* peut se construire avec l'ablatif. Cf. *Æn.* III, 671.

133. *Dapibus inemptis*. Cf. Horace, *Épodes*, 2, 48 : « Dapes inemptas adparat ret. »

134. *Carpere*, infinitif absolu, que l'on appelle ordinairement infinitif de narration, mais qui trouve aussi sa place dans les descriptions, quand l'écrivain, saisi par l'émotion que lui inspire l'objet qu'il décrit, ou le fait qu'il raconte, perd en quelque sorte la notion du temps et n'applique plus sa pensée qu'à l'action même qui s'accomplit; cette forme de style rend donc l'expression plus vive et plus forte. Cf. *G.* I, 200.

135. Avec le *Mediceus* j'écris *etiamnum*. On admet généralement que ce mot signifie : alors encore, tandis que *etiamnum* veut dire : maintenant encore.

136. *Glacie cursus frenaret*. Cf. Horace, *Épîtres*, I, 3, 3 : « Hebrusque nivali comæ pede victus. » Lucrèce, VI, 530 : « Et vis magna geli, magnum duramen aquarum. Et mora quæ fluvios passim refrænat euntes. »

137. La dernière syllabe de *tondebat* est allongée. Cf. *Bucol.* VI, 53. — *Mollis hyacinthus*, le tendre hyacinthe. J'ai suivi la leçon du *Mediceus* admise par la plupart des éditeurs modernes. *Jan tum tondebat acanthi* se trouve dans le *Palatinus*. C'est probablement le désir de rendre le vers plus conforme aux lois de la quantité ordinaire qui a déterminé ce changement; mais l'acanthé étant une plante toujours verte, il n'est pas étonnant que le Cilicien en cueille les rameaux en hiver; cela ne convient pas au sens, au contraire, l'hyacinthe étant une plante printanière, c'est une marque d'industrie de la faire croître déjà en hiver. Mais avec *hyacinthi*, il faut de toute nécessité retrancher *tum*, à cause de la mesure. — *Tondere* est employé par Propertius dans le sens de *carpere*, cueillir, III, 11, 29 : « Nunc violas tondere manu. »

Æstatem increpitans seram Zephyrosque morantes.

Ergo apibus fetis idem atque examine multo

Primus abundare et spumantia cogere pressis 140

Mella favis ; illi tiliæ, atque uberrima pinus ;

Quotque in flore novo pomis se fertilis arbos

Induerat, totidem autumnio matura tenebat.

Ille etiam seras in versum distulit ulmos

Eduramque pirum et spinos jam pruna ferentes 145

Jamque ministrantem platanum potantibus umbras.

Verum hæc ipse equidem spatii exclusus iniquis

138. *Increpitans*, non pas, *incusans*, gourmandant, mais *iridens*, se raillant de. Le vieillard, qui sait par ses soins faire naître des fleurs en hiver, se rit du retard de Pété et des zéphyrus. Cf. *increpitare*, dans le même sens, César, *Guerre des Gaules*, II, 15 ; Tite Live, I, 7 ; Silius, VIII, 265 : « Ergo alacer, Fabiumque « moræ increpitare professus, Ad vulgum « in Patres et ovantia verba ferebat. »

139. *Apibus fetis*, c.-à-d. *partum enixis*. — *Examine multo* est la conséquence de *fetis*. Il était le premier chez qui on voyait les abeilles se reproduire et les essaims se multiplier.

140. *Favis pressis*. Cf. v. 101. Voy. Horace, *Épodes*, 2, 15 : « Aut pressa puris mella condit amphoris. »

141. Le *Mediceus* porte *tilia*, leçon adoptée par Heinsius et Heyne. Avec tous les autres manuscrits et la plupart des éditeurs, j'ai maintenu le texte traditionnel. — *Pinus*. Cf. v. 112.

142, 143. Les fruits à venir sont en quelque sorte contenus dans la fleur, de là cette expression *arbos se induit pomis in flore novo*. Le sens est donc : autant étaient nombreuses les fleurs, espérance des fruits, dont au printemps l'arbre fertile s'était couvert, autant étaient nombreux les fruits que ses branches conservaient jusqu'à leur maturité en automne. *Tenebat* a un sens plus développé que *ferebat*. L'arbre bien soigné ne laissait ni ses fleurs rester stériles, ni ses fruits tomber avant d'être complètement formés ; et c'est cette continuité d'action attribuée à l'arbre, en quelque sorte personnifiée, qu'exprime *tenebat*.

144. *In versum distulit*, transplanta en les disposant par rangées. Cf. *G*, II, 277.

Le poète s'est servi du parfait parce qu'il abandonne la description pour revenir à la narration ; il reprend donc le temps qu'il a employé en premier lieu. Cf. v. 127.

— *Seras*, déjà grands, comme explique Servius, *maiores*, ou avec Heyne, *jam adultas*. Dübner, dans l'édition elzévir. de 1858, croit que ce sens doit être rejeté ; il entend *distulit* comme *habebat dilatatas*. Selon lui, le vieillard a planté autrefois des arbres qu'il voit devenus grands. Mais il y a une sorte d'incohérence dans la série des épithètes : les unes marquent que les arbres ont changé d'aspect, tandis que *eduram* devient un simple adjectif d'ornement. Enfin, l'interprétation ancienne convient mieux au caractère qui est prêt à vieillir ; il a fait des prodiges de jardinage, et l'art de transplanter des arbres déjà grands est, comme la récolte en hiver de fleurs qui paraissent dans d'autres saisons, une preuve de son mérite. Il serait difficile, si l'on adopte un autre sens, de se rendre compte de la valeur de *etiam*.

145. *Eduram*, sorte de superlatif de *duram*, équivalant à *validam*, c.-à-d. dans toute sa force. — *Spinis jam pruna ferentes*, les pruniers sauvages antérieurement greffés et portant déjà des fruits.

147. *Spatii exclusus iniquis*, ne pouvant chanter ce sujet à cause de la carrière trop étroite qui me reste à parcourir. Cf. sur le sens d'*exclusus*, Cicéron, *Ferrines*, act. II, *De prætura urbana*, 56 : « An « gustiis temporis excluduntur. » César, *Guerre des Gaules*, VII, 11 : « Diei tenæ « pore exclusus, oppugnationem in poste « rum differt. » Dans la course des vaisseaux, *En*, V, 203, Virgile emploie l'expression *spatio iniquo*. Il n'est pas sans

Prætereo atque aliis post me memoranda relinquo

Nunc age, naturas apibus quas Juppiter ipse
Addidit, expediam, pro qua mercede, canoros 150

Curetum sonitus crepitantiaque æra secutæ,

Dictæo cæli regem pavere sub antro.

Solæ communes natos, consortia tecta

Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum,

Et patriam solæ et certos novere penates; 155

Venturæque hiemis memores æstate laborem

Experiuntur et in medium quæsitâ reponunt.

Namque aliæ victu invigilant et fœdere pacto

Exercentur agris; pars intra sæpta domorum

Narcissi lacrimam et lentum de cortice gluten 160

intèrèt de rappeler à cette occasion quelle métaphore se trouve au commencement de l'épîsode, v. 116, 117.

148. Les anciennes éditions, d'accord avec quelques manuscrits de second ordre, ont *post commen.oranda*; le *Mediceus* et le *Palatinus* donnent *post memoranda*. On conçoit que les copistes aient omis le pronom en croyant à un redoublement fautif. Un certain nombre de textes anciens le conservent pourtant. Cf. Columelle, X, 1-5 : « Horum quoque te cultus, Silvane, docebo, » Atque ea quæ quondam spatiis exclusus « iniquis, Cum cane et lætas segetes et « munera Bacchi, Et te, magna Pales, nec « non caelestia mella, Virgilius nobis post « se memoranda reliquit. »

149. *Naturas*, les dispositions naturelles, l'instinct.

150. *Addidit* équivalait à *indidit*. — *Pro qua mercede*. Il y a ici une forte attraction; cette tournure remplace la construction logique *mercedem pro qua, et mercedem* est une apposition à *naturas*. Mais le poète ne veut pas dire que c'est en vue de la récompense que les abeilles ont rendu leurs services; seulement le fait s'est passé ensuite, comme si la convention avait eu lieu d'abord. Traduisez donc comme s'il y avait *mercedem, pro eo quod*, etc., récompense en retour de ce que, etc. Cf. Columelle, IX, 2 : « An, ut Euhemerus poeta « dicit, crabronibus et sole genitas apes, « quas nympha Phryxionides educaverunt, « mox Dictæo specu Jovis extitisse nuti-

« ces, easque pabula munere dei sortitas, « quibus ipse parvum educaverant alumnus. Ista enim, quamvis non dedecent « poetam, summam tamen et uno tantummodo versiculo leviter attigit Virgilius, cum sic ait : Dictæo, etc. »

151. D'après la tradition mythologique, les Curètes, prêtres de Cybèle et gardiens de Jupiter enfant, faisaient un grand bruit de cymbales et d'armes heurtées, pour que ses cris ne fussent point entendus de Saturne, son père, qui en voulait à sa vie. Cf. Pieller, *Griech. Mythol.*, t. I, p. 514-516. — *Secutæ*. Cf. v. 64.

152. *Dictæo*. Cf. G. II, 536.

153. *Consortia tecta*, des demeures possédées en commun.

155. *Certos penates*. Cf. *Æn.* VIII, 39 : « Hic tibi certa domus, certi, ne absiste, « Penates. » Horace, *Épîtres*, I, 7, 58 : « Gaudentem Lare certo. »

156. *Hiemis memores*. Cf. *Æn.* IV, 403.

157. *Laborem experiuntur*. Cf. Ovide, *Métam.* I, 414 : « Inde genus durum sumus experiesque laborum. » — *In medium quæsita*. Cf. G. I, 127.

158. *Victu invigilant*, c.-à-d. *victui quærendo*; *victu* est un datif. Cf. *Æn.* IX, 605 : « Venatu invigilant. » — *Fœdere pacto*. Cf. v. 154 : « Magnis legibus. » La loi de leur association est que le travail se divise entre toutes.

159. *Exercentur agris*, c.-à-d. *laborant in agris*.

160. *Narcissi lacrimam*, la goutte de

Prima favis ponunt fundamina, deinde tenaces
 Suspendunt ceras; aliæ spem gentis adultos
 Educunt fetus; aliæ purissima mella
 Stipant et liquido distendunt nectare cellas.
 Sunt, quibus ad portas cecidit custodia sorti, 165
 Inque vicem spectantur aquas et nubila cæli,
 Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
 Ignavum fucos pecus a præsepibus arcant.
 Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella;
 Ac veluti lentis Cyclopes fulmina massis 170
 Cum properant, alii taurinis follibus auras
 Accipiunt redduntque, alii stridentia tingunt
 Æra lacu; gemit impositis incudibus Ætna;
 Illi inter sese magna vi brachia tollunt

liqueur humide qui est dans le calice des fleurs (le nectar est ici pris pour les fleurs en général) et qui ressemble à une larme. Plin. *H. N.* XI, 6, 5 : « Melligenæ e lacrimis arborum, que glutinum pariunt. » — *Gluten*. Cf. v. 40.

162. *Spem gentis*. Cf. *Bucol.* I, 15; *G.* III, 73. — *Adultos*. Ce passage, du vers 162 au vers 169, se trouve reproduit presque mot pour mot, *Æn.* I, 431 et suiv.

164. *Distendunt*, même sens que *replent*. Toutefois, l'expression est plus poétique. Cf. *Bucol.* VII, 3 : « Distentas lacte capellas. » — *Nectare*, le miel. Ce mot se dit de toute liqueur ou de toute substance à peu près liquide et d'un goût agréable.

165. *Sorti*, ancienne forme d'ablatif, comme *laci*, *parti*. Cf. Silius, VII, 367 : « Quis tunc cecidit custodia sorti. » Quelques-uns expliquent *sorti* par un datif comme si ce mot était pour *in sortem*.

168. *Ignavum fucos pecus*. Cf. Columelle, IX, 15 : « Est genus amplioris industria favis assidens. Nam neque alimenta congerit, et ab aliis inventa consumit. Verumtamen ad procreationem subolis conferre aliquid hi luci videntur, insidentes seminibus, quibus ajes figurantur, itaque ad fovendam et educandam novam prolem familiaris admittuntur. Exclusis deinde pulvis extra tecta

proturbantur. » *Fuci*, ce sont les faux-bourdon ou abeilles mâles.

169. *Fervet opus*, l'ouvrage s'accomplit avec ardeur. Cf. *Æn.* IV, 407 : « Opere omnis semita fervet. »

170. *Massis lentis*, les masses de fer qui cèdent sous le marteau et s'assouplissent pour prendre des formes diverses. — *Fulmina properant*, se hâtent de forger la foudre. *Properare*, chez les poètes et les écrivains en prose des âges postérieurs, se construit avec l'accusatif. Cf. *Æn.* IX, 401; XII, 425.

173. *Stridentia tingunt æra lacu*, *Lacus*, en général, réservoir propre à tenir toute espèce de liquide. Ce mot se dit en effet des cuves où l'on met le vin de la vendange. Ici c'est le réservoir d'eau froide où l'on trempe le fer et, par extension, l'eau elle-même. Cf. Homère, *Odyssee*, IX, 391 : « ὦ; δ' ὅτ' ἀνήρ χαλκίδος πέλεκυν μέγαν ἤε σιδήρεον εἰν ὕδατι ψυχρῷ βάλπη μεγάλα ἰσθροντα. » Lucrèce, VI, 148, 149 : « Ut calidis candens ferrum e fornacibus olim stridit, ubi in gelidum prope demersimus imbrem. » Ovide, *Metam.*, IX, 170 : « Gelido eum quondam lamina candens Tincta lœu, stridit coquiturque ardente veneno. » — *Impositis incudibus*, les enclumes ne sont pas placées sur l'Ætna, mais sur leur piédestal. Construisez donc : *Ætna gemit incudibus impositis*, non pas *sibi*, mais sur

In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum : 175
 Non aliter, si parva licet componere magnis,
 Cecropias innatus apes amor urget habendi,
 Munere quamque suo. Grandævis oppida curæ,
 Et munire favos, et dædala fingere tecta.
 At fessæ multa referunt se nocte minores, 180
 Crura thymo plenæ; pascuntur et arbuta passim
 Et glaucas salices casiamque crocumque rubentem
 Et pinguem tiliam et ferrugineos hyacinthos.
 Omnibus una quies operum, labor omnibus unus :
 Mane ruunt portis; nusquam mora; rursus easdem 185
 Vesper ubi e pastu tandem decedere campis
 Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant ;
 Fit sonitus, mussantque oras et limina circum.

la pièce qu'Homère appelle ἀκρόθετον. Cf. *Iliade*, XVIII, 476 : Ὀψῆεν ἐν ἀκρόθετόῳ μέγαν ἄμωνα. — Le *Palatinus* et le *Vaticianus* ont *antrum*, comme *Æn.* VIII, 451. J'ai voulu suivre avec tous les éditeurs la leçon du *Mediceus*. La fable qui place dans les profondeurs de l'Etna les forges des Cyclopes est connue. Cf. *G.* I, 471.

175. *In numerum*, en cadence. Cf. *Bucol.* VI, 27. Callimaque : Ὑμνος εἰς Ἄστειρων, 60 : Ἡὲ σιδηρῶν Ἀυθόῳ ἀλλί; τεύποντες.
 176. *Si parva licet componere magnis*. Cf. *Bucol.* I, 24.

177. *Cecropias*. Le miel des abeilles du mont Hymette, à cause du thym qui croissait dans ce canton, n'était pas moins estimé que celui des abeilles d'Hybla. Cf. *Bucol.* I, 55. — *Cecropias* équivalent à *Atticas*; ce nom est tiré de celui de Cécrops, roi fabuleux d'Athènes, dont le nom et les attributs semblent rappeler un ancien culte rustique des peuples de l'Attique. Cf. *Præler, Griech. Mythol.*, t. II, p. 136-138. — *Amor habendi*, le désir de posséder, c.-à-d. d'accroître leur provision de miel, engage les abeilles à un labeur infatigable comme est celui des Cyclopes.

178. *Munere quamque suo*. Cf. v. 153-163. — *Grandævis*, τοῖς πρεσβυτέροις; *minores* du v. 180, οἱ ἐν ἡλικίᾳ.

179. *Munire favos*. Cf. v. 37-41. — *Dædala tecta*, leurs demeures artistement construites. L'adjectif *dædalus* ou *dæda-*

lius, du grec δαιδάλειν, désigne tout ce qui est fait avec art. Virgile n'a employé que la forme *dædalus*, vraisemblablement empruntée à Lucrèce, qui en offre plusieurs exemples.

181. *Crura*, accusatif de la partie. Cf. v. 99.
 182. *Glaucas*. Cf. *G.* II, 12. — *Salices*. Cf. *Bucol.* I, 55. — *Casiam*. Cf. *G.* II, 213. — *Crocumque rubentem*, le safran aux nuances roussâtres. Sophocle, *Oed.* à *Col.* 685 : χρυσωχρῆς κρόκος. Columelle, IX, 4, recommande de semer cette plante autour des ruches.

183. *Pinguem tilium*. Cf. v. 141. Les abeilles tirent de cet arbre la matière résineuse nécessaire à la construction de leurs ruches. — *Ferrugineos*, aux teintes sombres. Cf. Claudien, *De raptu Proserp.*, II, 93 : « *Violas ferrugine pinxit.* » Virgile appelle ailleurs l'hyacinthe *suaerubens*, *Bucol.* III, 63. Il faut donc ici prendre sans rigueur l'épithète de *ferrugineos* comme celle de *nigra*, *Bucol.* II, 13 : « *Vaccinia nigra.* »

185. *Mane ruunt portis*, le matin elles s'élancent en troupes hors des portes. Cf. Tite Live, XXVII, 41 : « *Equites peditesque certatim portis ruere.* »

186. *Vesper*, l'étoile du soir. Cf. *Bucol.* VI, 86. — *E pastu decedere*. Cf. *G.* I, 331.

187. *Corpora curant*, comme des soldats on des matelots après leur labeur quotidien. Cf. *Æn.* III, 511.

188. *Mussant* équivalent à *fi enunt, mu-*

Post, ubi jam thalamis se composuere, siletur
 In noctem, fessosque sopor suus occupat artus. 190
 Nec vero a stabulis pluvia impendente recedunt
 Longius, aut credunt cælo adventantibus Euris;
 Sed circum tutæ sub mœnibus urbis aquantur,
 Excursusque breves tentant, et sæpe lapillos,
 Ut cymbæ instabiles fluctu jactante saburram, 195
 Tollunt; his sese per inania nubila librant.
 Illam adeo placuisse apibus mirabere morem,
 Quod neque concubitu indulgent, nec corpora segnes
 In Venerem solvunt, aut fetus nixibus edunt;
 Verum ipsæ e foliis natos et suavibus herbis 200
 Ore legunt; ipsæ regem parvosque Quirites
 Sufficiunt, aulæque et cerea regna relingunt.

murant. — *Fit sonitus.* Cf. Plin. *H. N.* XI, 10 : « Cum advesperascit, in alveo strepunt a minus ac minus, donec una circumvolet a eodem quo excitavit bombus, eum quietem a capere imperans; et hæc castrorum more. »

189. *Thalamis*, leurs cellules. — *Se composuere.* Cf. *G.* IV, 44, et *Æn.* I, 698 : « Se regia Aurea composuit sponda. »

190. *Suus* équivalent ici presque à *debitus*, le repos bien mérité. Cf. une expression du même genre, mais où le mouvement est inverse, Ovide, *Métam.* VI, 489 : « Placido dantur sua corpora somno. »

191. *Pluvia impendente.* Cf. *G.* I, 365 : « Vento impendente. »

192. *Non credunt cælo*, e.-à-d. *non fidem habent cælo.* — *Euris.* Cf. v. 29. — Cf. Aratus, *Diossemea*, 296-298 : Οὐδ' ὄν ἐτι ξοῦθαι μεγάλου χειμῶνος ἴοντος; Πρόσσω πρὸς ταντο νομὸν κηρύσσο μέλισσαι, Ἄλλ' αὐτοῦ μέλιτος τε καὶ ἔργων εἰδίσσονται.

193. *Tutæ sub mœnibus.* Les abeilles sont toujours comparées à des soldats qui sortent à quelque distance du camp, où ils savent qu'au moindre danger, ils trouveront un abri assuré.

194. *Lapillos tollunt.* Les anciens naturalistes s'accordent tous pour répéter cette fable, qui repose sur des observations incomplètes.

196. *Inania nubila.* *Inane* se dit de tout ce qui n'a point de corps solide ap-

parent, comme l'air, les nuages, les vents, les ombres des morts.

197. Virgile suit l'opinion des anciens naturalistes, qui croyaient que les abeilles ne se reproduisaient pas par des moyens naturels de génération, mais recueillaient leurs œufs sur les fleurs. On sait qu'il y a parmi elles une *reine*, que les anciens appelaient *ni roi*, des mâles ou faux-bourçons (cf. v. 168) et des abeilles ouvrières dépourvues de la faculté de reproduire la race.

198. *Concubitu*, datif. — *Segnes*, dans le sens proleptique; y perdant leur activité. Cette épithète ne marque pas l'état dans lequel se trouve le sujet lorsqu'il commence l'action, mais l'effet que produit sur lui l'action exprimée par le verbe.

200. *Ipsæ*, elles-mêmes, elles seules, sans former d'unions.

201. *Quirites* est pris ici dans le sens de citoyens en général; mais pour un Romain, les citoyens par excellence se nommaient *Quirites*.

202. Le *Mellicæus*, d'accord avec Servius et Philargyrius, donne *refingunt*; le *Romanus*, *refingunt*; le *Palatinus*, *relingunt*. On explique, depuis Wagner, *refingunt* par *nova subole impleunt*, repeuplent. *Cerea regna* s'entend alors non des rayons, mais des abeilles elles-mêmes. Toutefois, n'y a-t-il pas une sorte de double emploi avec la proposition précédente : *regem parvosque Quirites sufficiunt?* Au contraire, en

Sæpe etiam duris errando in cotibus alas
 Attrivere, ultroque animam sub fasce dedere :
 Tantus amor florum et generandi gloria mellis ! 205
 Ergo ipsas quanvis angusti terminus ævi
 Excipiat ; neque enim plus septima ducitur æstas ;
 At genus immortale manet , multosque per annos
 Stat Fortuna domus , et avi numerantur avorum .
 Præterea regem non sic Ægyptos et ingens 210
 Lydia , nec populi Parthorum aut Medus Hydaspes
 Observant . Rege incolumi mens omnibus una est ;
 Amisso rupere fidem , constructaque mella

admettant *refigunt* dans son sens primitif de rétablir, replacer sur ses bases, on voit les abeilles reconstruire leurs demeures dévastées par l'enlèvement des rayons de miel et y préparer des habitations, *aulas*, pour les rois, et des ateliers, *ceræ regna* pour le peuple des ouvrières.

203. Ce vers et les deux suivants, qui se trouvent à cette place dans tous les manuscrits, sont reportés par quelques interprètes après le vers 196. Ribbeck propose de les placer après le vers 218. Il ajoute (Conington est d'un avis contraire) que le plus probable est, comme le croit Wagner, que ces vers sont une retouche ajoutée par Virgile dans la marge de son exemplaire, mais qui, n'ayant pas été fondue avec le texte, a été placée au hasard par les copistes. Philargyris, d'ailleurs, ne commente pas ces trois vers.

204. *Dare animam* équivalant à *edere animam*. — *Sub fasce*. Cf. *G.* III, 347.

205. Cf. *G.* II, 301 ; III, 112. — *Tantus amor*, etc., tant est grand en elles le désir de la gloire que leur donne la production du miel ! tant elles sont jalouses de produire leur miel !

206. *Ergo* a pour antécédent les vers 200, 201, 202.

207. *Excipiat*. Ce verbe se dit des choses, comme la fortune, le malheur, la mort, qui nous atteignent et dont nous devenons la proie ou le partage après un certain laps de temps. — *Plus* équivalant à *plus quam*. Cf. *Bucol.* III, 105. — *Septima æstas*. Cf. Plin., *H. N.* XI, 20, 22 : « Vita apibus a longissima, septenis annis universa. »

208. *At* équivalant à *attamen* après les

particules concessives, comme *etiamsi*, *etsi*, *quamquam*, *quamvis*, etc. Cf. Hand, *Tursellanus*, t. I, p. 427.

209. Virgile s'est servi de ce terme *Fortuna*, pour désigner les destinées des États. Cf. *Æn.* I, 454 ; III, 16 ; VII, 413 ; XI, 345.

210. Avec les derniers éditeurs et d'après le *Mediceus*, je rétablis la forme grecque *Ægyptos*.

211. L'Hydaspe est un affluent de l'Indus ; mais il prend sa source dans le mont Paropamisus ou Caucaise Indien, dans une région qui jadis avait fait partie de l'empire des Mèdes ou Perses : de là l'épithète de *Medus*.

212. *Hyaspes observant*. Cf. *G.* II, 225, 226 : « Talem dives arat... Clanius. » Le fleuve est mis à la place de ceux qui habitent sur ses bords. — *Observant*. Cf. Plin., *H. N.* XI, 17 : « Mira plebi circa regem obedientia. Cum procedit, una est totum examen circaque cum globa- tur, cingit, protegit, cerni non patitur. Reliquo tempore, cum populus in la- bore est, ipse opera intus circuit, si- milis exhortanti, solus immunis. Circa eum satellites quidam hioresque, assidui custodes auctoritatis. Cum processere se queque proximam illi cupit esse, et in officio conspici gaudet. Fessum hu- meris sublevant ; validius fatigatum ex toto portant. Ubicumque ille consedit, ibi cunctarum castra sunt. »

213. *Rupere*, parfait d'habitude. — *Fidem*, le pacte de fidélité, le lien qui unit leur république. Le poète emploie pour les abeilles l'expression propre à des soldats qui se débaudent après avoir perdu le chef qu'a reçu leurs serments,

Diripuere ipsæ et crates solvere favorum
 Ille operum custos; illum admirantur, et omnes 215
 Circumstant fremitu denso, stipantque frequentes,
 Et sæpe attollunt humeris, et corpora bello
 Objectant pulchramque petunt per vulnera mortem.

His quidam signis atque hæc exempla secuti
 Esse apibus partem divinæ mentis et haustus 220
 Ætherios dixere; deum namque ire per omnia,
 Terrasque tractusque maris cælumque profundum;
 Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
 Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas;
 Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri 225
 Omnia, nec morti esse locum, sed viva volare
 Sideris in numerum, atque alto succedere cælo.

Siquando sedem augustam, servataque mella

214. *Crates favorum*. Les rayons sont formés de cellules qui représentent une sorte de treillis.

215. *Admirantur* a la valeur à peu près de *conerantur*.

217. *Bello*, datif, équivalent à *armis hostilibus*.

218. Cf. *Æn.* XI, 647, où la dernière partie de ce vers se répète.

220. *Partem divinæ mentis*. Cf. Horace, *Sat.* II, 2, 79 : « Divina particulam « aura. » Virgile développe ici une doctrine philosophique semblable à celle que l'on retrouve, *Æn.* VI, 733-743.

221. *Ætherios*. Cf. *Æn.* VI, 746 : « Ætherium sensum. » — Tous les manuscrits ont ici *omnes*; toutefois, avec Haupt, Ribbeck, Ladewig, j'adopte la conjecture de Peerlkamp, qui s'appuie sur une allusion évidente de St. Ambroise à ce passage. Lachmann, *In Lucret.* p. 72, admet aussi cette leçon, dont le sens est plus intéressant. Les copistes ont dû être arrêtés par la fautive métrique; mais ici le vers n'est pas hypermètre; *omnia*, par synizèse, doit être compté pour un disyllabe. Cf. Peerlkamp, *ad Æn.* lib. VII, p. 21. *Omnia* a d'ailleurs cette quantité, *Æn.* VI, 33.

222. Cf. *Bucol.* IV, 51.

223. *Hinc, c.-à-d. ex hac anima mandi*. Cf. *Æn.* VI, 728. « Inde hominum prenda dumque genus vitæque volantum. »

224. *Tenues*. L'âme passait en effet pour être formée de la substance subtile de l'éther. Cf. v. 221.

225. *Scilicet*. Ce mot soutient en cette explication philosophique. — *Huc reddi, c.-à-d. reddi ætheri, ou in ætherem redire*.

227. *Sideris in numerum*, entre les étoiles. *Silus* est ici un singulier dans le sens collectif, comme *corpus* dans Lucrèce, I, 436, que Virgile semble avoir imité : « Corporis augebit numerum summamque « sequetur. » Après la mort, les âmes, suivant la théorie émise par certains philosophes, et que semble adopter le poète, s'envolent dans l'éther où elles ont pris naissance; mais, selon leur degré de pureté, elles s'élèvent dans les différents cercles qui composent le monde : les unes restent dans celui de la lune, les autres atteignent les sphères supérieures, situées au-dessus des planètes et y deviennent des astres, comme par exemple celle de Jules César divinisé. Cf. *Bucol.* V, 56.

228. Avec Haupt, Ribbeck, Ladewig, je reçois la leçon du *Palatinus* et du *Mediceus* appuyée du témoignage de Servius. Le *Romanus* et la plupart des éditions ont *angustam*. Ce que le poète vient de dire de l'origine des abeilles, v. 219-227, lui fait regarder leur demeure comme une sorte de temple; de là l'épithète qu'il a

Thesauris relines, prius haustu sparsus aquarum	
Ore fave, fumosque manu prætende sequaces.	230
Illis ira modum supra est, læsæque venenum	236
Morsibus inspirant, et spicula cæca relinquunt	
Adfixæ venis, animasque in vulnere ponunt.	238

choisie, et qui s'accorde assez avec l'emphase du mot *thesauris* du v. 229.

229. Construisez : *servata thesauris*. — *Relinere mella*, enlever le miel des rayons. *Relinere* est proprement enlever l'enduict qui ferme une ouverture. Ce terme se dit des amphores bouchées avec de la poix.

230. Le texte de ce passage a donné lieu à de très-grandes controverses. Avec Brunck et Ladewig, je conserve *ore fave* leçon primitive du *Mediceus*, confirmée par le témoignage de Philargyrius et même par celui de Servius qui constate que de son temps ce texte était admis par certains éditeurs; le sens alors est clair et s'accorde avec les deux vers précédents. Pour approcher de la demeure auguste des abeilles, il faut s'être purifié et garder le silence (Cf. *Æn.* V, 71.) — *Hausta aquarum* équivalent à *aquis*. J'admettrai, si l'on veut, que ces mots renferment aussi l'idée d'une purification de la bouche, mais seulement d'une manière implicite. Le long passage où Colomelle, IX, 14, donne les prescriptions à suivre en pareil cas, renferme le précepte d'une purification générale; s'il s'étend davantage sur celle de la bouche, la nécessité du bain ou d'une aspersion d'eau est formellement énoncée : « Verum maxime a custodiendum est curatori, cum alvos a tractare dehebit, ut pridie castus ab rebus veneris, neve temulentus, nec nisi a lotus ad eas accedat, abstineatque redolentibus esculentis, ut sunt salsamenta et a corum omnium liquamina, itemque fetentibus acrimoniis alliis vel ceparum ceterarumque rerum similium. » Voici maintenant les principales variantes, soit dans le texte, soit dans l'interprétation. Le *Palatinus* et le *Romanus* ont *ore fove*. Le *Mediceus* a été corrigé deux fois; au-dessus de *Pe* de *ore*, un lecteur a mis *a*; un autre à l'encre rouge a effacé *Pa* de *fave*, pour substituer à cette lettre un *o*. Servius explique *ore fove* par *spargendo aquam imitabere pluviam*. Le P. de la Ruë : *Prius os tuum imple, imbutus haustu aquarum,*

et deinde projice in pluviam modum. Dubner, reproduisant le texte et à peu près l'interprétation de Heyne, Wunderlich, Wagner, Forbiger, entend *ora fove* par *os tuum cura, aqua haustu spargens elue et purga*. Je comprends bien comment *ora fovere haustu aquarum* peut signifier *fovere aquam haustam ore* et par conséquent *aquam tenere*. Mais *sparsus ora* pour *habens ora sparsa* est une expression trop forcée pour qu'il soit possible de l'admettre. Elle a donné des scrupules à Heyne et à Wagner. Divers interprètes ont proposé des corrections rendues inadmissibles par la forme que présentent les textes, et Wagner tout en conservant *ora fove*, donne lui-même tout au long le commentaire de Brunck, qui démontre surabondamment par des exemples que *spargere* et *haurire* sont des termes usités dans les cérémonies de purification qui précèdent les actes religieux. Cf. *Æn.* IV, 635; VI, 636; IX, 23. — *Sequaces*, qui pénètrent partout, qui se répandent partout. Cf. *G.* II, 374, et *G.* III, 565 : « Saquebatur. »

236. Avec Dubner, Ribbeck et Ladewig, je rétablis l'ordre des vers évidemment intervertis. Les vers 236-238 font certainement suite à celui que je viens d'expliquer. — *Modum supra*, inversion pour *supra modum*.

237. *Morsibus*, c.-à-d. *ictibus aculeorum*. — *Cæca*, qu'on ne voit pas à cause de leur petitesse.

238. *Adfixæ venis*, en s'enfonçant, c.-à-d. en enfonçant leur dard profondément dans la chair. *Fove* signifie l'intérieur de quelque chose, et c'est ce mot qui marque que les abeilles veulent rendre l'atteinte profonde, de même qu'en appliquant à l'insecte ce qui est vrai de leur arme, le poète exprime l'énergie de leur effort. Cf. Lucrèce, V, 1320 : « Morsibus adfixæ validis atque unguibus unctis. » Homère, *Iliade*, XXIV, 212 : Τὸς ἐγὼ μέσον ἤπαρ ἐχομι ῥεσθέμενα προσεῖδα. — *In vulnere*, c.-à-d. *dum inferunt vulnus*. Si l'aiguillon des abeilles, entrant dans la plaie,

Bis gravidos cogunt fetus, duo tempora messis,	231
Taygete simul os terris ostendit honestum	
Plias et Oceani spretos pede reppulit amnes,	
Aut eadem sidus fugiens ubi Piscis aequosi	
Tristior hibernas cælo descendit in undas.	235
Quo magis exhaustæ fuerint, hoc acrius omnes	248
Incumbent generis lapsi sarcire ruinas,	
Complebuntque foros et floribus horrea textent.	250
Sin duram metues hiemem parceque futuro	239
Contusosque animos et res miserabere fractas :	240
At suffire thymo cerasque recidere inanes	
Quis dubitet? Nam sæpe favos ignotus adedit	
Stellio et lucifugis congesta cubilia blattis;	

se détache de leur corps, il entraîne une partie de leurs intestins et la piqûre leur est fatale à elles-mêmes.

231. *Cogunt*, équivalant à *colligunt*, a pour sujet sous-entendu *agricolæ* ou *curatores apium*. — *Fetus* est pris dans le sens de produit en général, et *gravidos* n'est qu'une épithète qui marque que le produit, ici le miel, est arrivé au point où on peut le recueillir. — *Bis*, supplétez *in anno*. — *Messis*, la récolte du miel.

232. *Simul*, comme *simulac*. — *Taygete*, une des Pléiades, nommée pour toutes les autres. — *Honestum*. Cf. *G.*, II, 392. — *Terris*. Elle se montre à la terre, en paraissant sur l'horizon. — Les Pléiades se lèvent le 22 avril.

233. *Plias*, leçon du *Mediceus*; le *Romanus* a *Pleas*; le *Palatinus* donne *Pleias*, texte inadmissible; car sous cette forme *Pleias* est trisyllabe. — *Oceani amnes*, comme *annem Oceanum*. L'Océan, selon les anciens poètes grecs, est un fleuve immense, source de toutes les eaux, qui enveloppe le disque du monde et forme par conséquent la limite de l'horizon au-dessus de laquelle s'élevaient les astres.

234. Les Pléiades se couchent le 8 novembre, et semblent fuir devant la constellation des Poissons qui se montre pendant tout l'hiver. — *Aequosi*. Cf. *Bæul*, X, 65. Ovide, *Métam.*, X, 165 : « Quotiesque repellit Ver a hiemem, Piscisque Arias suere dit aequosus »

235. A l'époque du coucher des Pléiades, le ciel est brumeux, d'où l'épithète *tristior*.

248. Avec Ribbeck et Ladewig, je transporte ici ce vers et les deux précédents, ce que le sens général me semble exiger. — *Quo magis exhaustæ fuerint*, supplétez *mielle sulducto*.

249. *Generis lapsi ruinas*, les désastres de leur race décline; elle a en effet perdu les provisions qui devaient la faire vivre.

250. *Foros*, les rayons d'où l'on a élevé le miel. — *Floribus*, le suc des fleurs. Cf. v. 39.

239. Le propriétaire des abeilles peut craindre qu'elles soient hors d'état, privées de leur provision de miel, de supporter les rigueurs de l'hiver. En conséquence, il convient de leur en laisser une partie, en prévision de leur condition pendant ce temps, ce qu'exprime *parcere futuro*, qu'on peut entendre comme *consulere futuro*.

240. *Res fractas*, la ruine. Cf. Horace, *Sat.*, II, 3, 18 : « Omnis res mea Janum ad medium fracta est. »

241. *At*. Cf. v. 208. Quelques manuscrits, parmi lesquels se trouve le *Mediceus* ont *aut*, leçon à rejeter. — *Ceras recidere inanes*. C'est précisément dans les masses de cire vides de miel que se cachent les animaux nuisibles, qu'il faut éloigner par les fumigations de thym.

242. *Quis dubitet* équivalent à *non dubitandum erit*. — *Ignotus*, sans qu'on le voie.

243. Scander *stellio*, dissyllabe spoudée. Cf. v. 13. — *Lucifugis congesta cubilia blattis*, les nids formés par les cloportes, les nids de cloportes. *Lucifugis*, qui ne

Immisique sedens aliena ad pabula fucus
 Aut asper crabro imparibus se immiscuit armis, 245
 Aut dirum, tincæ, genus, aut invisâ Minervæ
 Laxos in foribus suspendit aranea casses.
 Si vero, quoniam casus apibus quoque nostros 251
 Vita tulit, tristi languebunt corpora morbo,
 Quod jam non dubiis poteris cognoscere signis :
 Continuo est ægris alius color, horrida vultum
 Deformat macies, tum corpora luce carentum 255
 Exportant tectis et tristia funera ducunt ;
 Aut illæ pedibus connexæ ad fœmina pendent,
 Aut intus clausis cunctantur in ædibus, omnes
 Ignavæque fame et contracto frigore pigræ.
 Tum sonus auditur gravior, tractinque susurrant, 260

sortent que dans l'obscurité. Il faut suppléer *sunt* avec *congesta*. Ordinairement on ne met pas de ponctuation après *blattis*, et Pon place un point et virgule après *fucus*. Alors avec *congesta cubilia* il faut entendre *adelerant favos*, J'ai suivi la leçon de Ribbeck et de la dernière édition de Ladewig. Peerlkamp voudrait écrire *Lucifugæ blattæ*. *Cubilia* signifierait alors les rayons.

244. *Immisique*, qui ne prend pas part au travail.

245. *Asper*. Cf. G. III, 149. — *Crabro*, le frelon, qui est beaucoup plus fort que les abeilles, d'où l'épithète *imparibus*. Cf. Columelle, IX, 14 : « Ne apes intercipientur a violentia erabronum, qui ante alvearia a plerumque obsidiantur prodeuntibus. »

246. *Tincæ*. Cf. Colum. IX, 14 : « Veræ miculi quoque, qui tincæ vocantur, nec candi sunt. » — *Invisâ Minervæ*. Cf. la fable de Minerve et d'Arachné, Ovide, *Metam.* VI, 1-145. Cette légende semble d'origine lydienne. Cf. Preller, *Griech. Mythol.*, t. I, p. 175.

247. *Aranæa*. Cf. Columelle, IX, 14 : « Araneis, qui favos corrumpunt, detrahitis. »

251. Sur tout ce passage, cf. Varron, *De Re Rustica*, III, 16 ; Columelle, IX, 13. — Après la proposition conditionnelle : *Si vero languebunt corpore*, il faut aller chercher la proposition principale au vers 264.

Tout le reste, du v. 253 au v. 263 inclusivement, forme une longue parenthèse.

252. *Casus nostros vita tulit*, l'existence des abeilles est sujette aux accidents qui atteignent celle des hommes ; leur condition d'êtres vivants leur apporte (*tulit*, parfait d'habitude) nos misères.

254. *Continuo*, immédiatement après l'invasion du mal, et par conséquent, aussitôt. — *Horrida*. Cf. Varron, *de Re Rustica*, III, 16 : « Minus valentium signa a si sunt pilosæ et horridæ, ut pulvernæ lente, nisi opificii eas urget tempus ; a tum enim propter laborem asperantur a et macescunt. »

255. *Corpora luce carentum*. Cf. Lucrèce, IV, 35 : « Simulacraque luce carentia tum. »

257. *Pedibus connexæ*, non pas du tout comme Heyne propose de l'entendre *βαστασθέντων* c.-à-d. *pedibus permutua nexis*, *Æn.* VII, 66 ; mais chaque abeille malade ramenant et enlaçant ses pieds entre eux reste suspendue, comme il arrive ordinairement aux insectes morts, aux abords de la ruche.

259. *Contracto frigore pigræ*, figure poétique pour *pigræ frigore quo contractæ sunt*, engourdies par le froid qui paralyse leurs forces.

260 *Tractinque susurrant*, elles font entendre un murmure sourd et prolongé.

Frigidus ut quondam silvis immurmurat Auster,
 Ut mare sollicitum stridit refluentibus undis,
 Æstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis :
 Hic jam galbaneos suadebo incendere odores,
 Mellaque arundineis inferre canalibus, ultro 265
 Hortantem et fessas ad pabula nota vocantem.
 Proderit et tunsum gallæ admiscere saporem
 Arentesque rosas, aut igni pinguia multo
 Defruta, vel Psithia passos de vite racemos
 Cecropiumque thymum et grave olentia centaurea. 270
 Est etiam flos in pratis, cui nomen amello
 Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba ;
 Namque uno ingentem tollit de cæspite silvam ,

261. *Quondam*, quelquefois. — *Frigidus Auster*. Cf. Propertius, II, 20, 36 : « Sævus « licet ureat Euris, Velaque in incertum « frigidus Auster agat. » Cf. aussi *G. I*, 462 ; III, 279.

262. *Stridit*, forme archaïque que donnent le *Mediceus* et le *Palatinus*. Le *Romanus* a *stridet*. — *Sollicitum* équivaux à *sollicitatam*, *commotum*. Ce mot est pris dans son sens primitif. — *Refluentibus undis*, quand ces eaux reviennent de la rive où elles se sont heurtées.

263. Une triple comparaison à peu près semblable est dans Homère, *Iliade*, XIV, 394-399 ; toutefois Virgile en a modifié plusieurs détails : Οὔτε θαλάσσης κύμα τόσον βόαα ποτὶ χέρσον, Ηωνόβην ὀρνύμενον πνοῆν βροῦεο ἀλεγεινῇ· Οὔτε πυρᾶς τόσσος γὰρ πέθει βρόμος ἀθρομένιος Οὔρεος ἐν βήσσει, ὅτε τ' ὤρετο καίμεν ἕλην· Οὔτ' ἀνεμος τόσσον γὰρ ποτὶ δρυεῖν ὑψιλόμοισιν Ἰηπύει, ὅστε μάλαστα μέγα βρέμεται γάληπαίων.

264. *Hic*, alors. — *Galbaneos olores* équivaux à *galbanum odorum*. Cf. *G. III*, 415.

265. *Arundineis canalibus*. Cf. *G. III*, 330 : « Ilignis canalibus. » — *Ultro*. Ce mot indique le soin particulier que doit prendre le propriétaire des ruches. Il ne faut pas seulement qu'il tienne de la nourriture à la portée des abeilles ; il est nécessaire qu'il aille jusqu'à les solliciter à la prendre, en la mettant devant elles, en l'introduisant dans les ruches.

266. *Fessas*, comme *agros* ; cf. Horace, *Chant séculaire*, 63 : « Qui salutari levat « arte fessos Corporis artus. »

267. *Tunsum gallæ saporem*, c'est-à-dire *tunse gallæ saporem*. — *Admiscere*, suppléé *melli quod infundis*. Cf. Columelle, IX, 13 : « Id eum accidit, arundineis in « fusi canalibus offeruntur eibi, maxime « decocti mellis, et cum galla vel arida « rosa detriti. »

269. *Defruta*, le vin enit. Cf. *G. I*, 295. — *Igni pinguia multo*, dont une longue cuisson a fait une sorte de sirop. Columelle, IX, 13 : « Passo et defruto veteri fessas « sustinere. » — *Psithiu*. Cf. *G. II*, 93.

270. *Cecropium*. Cf. v. 177. — *Centaurea*. La légende rapporte qu'à l'aide de cette plante le centaure Chiron guérit une blessure qu'Hercule s'était faite au pied avec une de ses flèches. Sur Chiron, cf. *G. III*, 550. — *Grave olentia*. La centauree a une odeur forte et une saveur amère. Cf. Lucrèce, IV, 123 : « Tristia centaurea. »

271. *Amello*, Pamelles ou fleur étoilée, en botanique : *aster Atticus ceruleus vulgaris*.

272. *Facilis quærentibus herba*. Cette plante est commune en Italie, en Sicile et dans la France méridionale.

273. *Uno ingentem de cæspite silvam*. La racine de cette herbe est formée de fibres nombreuses qui s'entrelacent ; c'est ce qu'exprime *cæspes*. De cette racine touffue sortent plusieurs tiges, d'où le terme *silva*. Cf. *G. I*, 56.

Aureus ipse, sed in foliis, quæ plurima circum
 Funduntur, violæ subluceet purpura nigræ ; 275
 Sæpe deum nexis ornata torquibus aræ ;
 Asper in ore sapor ; tonsis in vallibus illum
 Pastores et curva legunt prope flumina Mellæ.
 Hujus odorato radices incoque Baccho,
 Pabulaque in foribus plenis adpone canistris. 280
 Sed siquem proles subito defecerit omnis,
 Nec, genus unde novæ stirpis revocetur, habebit,
 Tempus et Arcadii memoranda inventa magistri
 Pandere, quoque modo cæsis jam sæpe juveneis
 Insincerus apes tulerit cruor. Altius omnem 285

274. *Ipse*, la fleur elle-même, c'est-à-dire le calice. — *Foliis*, les pétales. Cf. Ovide, *Metam.* III, 509, parlant du narcisse : « Croceum pro corpore florem Inveniunt, foliis medium cingentibus albis. »

275. *Violæ nigræ*, la violette proprement dite. Cf. *Bucol.* II, 47 : « Pallentes « violas. » On saisira ainsi la différence qu'établit l'épithète. — *Purpura*, la nuance violet-foncé.

276. *Torquibus nexis*, des guirlandes tressées avec cette fleur. Ce détail développe l'idée contenue dans *facilis quærentibus herba*, v. 272. Pourtant, quelques éditeurs, entre autres Weichert et Jaln, croient ce vers interpolé ; le temps change brusquement, et ni Servius ni Philargyrius ne l'interprètent. Cf. *G.* I, 15 : « Tondent « dumeta juvenei. »

277. *Tonsis*, c'est-à-dire *quas tondent pecudes*. Le participe passé est employé dans le sens du présent ; cf. un exemple du même genre, *G.* I, 206.

278. *Mellæ*. Le Mella est un fleuve de la Gaule cisalpine, qui coule à Brescia, non loin du territoire de Mantoue, et se jette dans l'Oglio. Cf. Catalle, I, XVII, 33 : « Brixia... Flavus quam molli percurrit « flumine Mella. »

279. *Incoque Baccho*. Cf. Columelle, IX, 13 : « Amelli radix cum veteri Amineo vino « decocta exprimitur, et ita liquatus ejus « succus datur. » — *Odorato*. Cf. Théophraste, XIV, 16 : εὐώδης, épithète appliquée au vin.

280. Le *Romanus* donne *expone* ; les autres manuscrits ont *adpone*.

282. *Genus novæ stirpis*, c.-à-d. *genus a nova stirpe oriundum*. — *Habebit*. Le futur simple est joint au futur passé pour indiquer une différence dans le temps où se passe chacune des deux actions. Ainsi, en laissant de côté la forme conditionnelle, on pourrait dire, s'il s'agit de quelqu'un qui se trouve dans la circonstance marquée par les deux verbes : *Proles cum defecit, nec habet*.

283. Logiquement, la proposition principale devrait être : il sera temps d'inscr de l'invention du berger arcadien. Mais cette pensée n'est pas exprimée ; à sa place se trouve, dans la construction grammaticale, l'exposition de l'invention même du berger arcadien. Il y a dans la pensée une ellipse facile à suppléer. — *Et* équivalent à aussi, c.-à-d. après tous les moyens indiqués déjà. D'autres croient que *et* répond à *que* qui est contenu dans *quoque* du vers suivant. — *Arcadii magistri*. Aristée, qui, suivant certaines traditions, régna, c'est-à-dire fut adoré en Arcadie, comme dieu protecteur des troupeaux. Cf. *G.* I, 14. D'autres placent aussi son culte en Thessalie, à Cyrène, en Sicile. — *Magistri*. Cf. *G.* III, 549.

284. *Pandere*. Sur l'emploi de l'infinitif avec *tempus est*, cf. *G.* I, 306. — *Pandere*, dans le sens de découvrir, dévoiler, expliquer, est un terme familier à Lucrèce. Cf. I, 55 : « Rerum primordia pandam. » — *Jam sæpe* se rapporte non pas à *cæsis*, mais à *tulerit*.

285. *Insincerus*. Cet adjectif ne se ren-

Expeditam prima repetens ab origine famam.
 Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
 Accolitur effuso stagnantem flumine Nilum
 Et circum pictis vehitur sua rura phaselis,
 Quaque pharetratae vicinia Persidis urget,
 Et viridem Ægyptum nigra fecundat arena
 Et diversa ruens septem discurrit in ora
 Usque coloratis annis devexus ab Indis;

270

contre, outre ce passage, que dans Aulu-Gelle et dans Prudence. Il semble avoir été formé par Virgile. — *Tulerit* équivalent à *generaverit*. Cf. *Æn.* I, 603.

286. *Altius repetens*. Cf. Cic., *de Legibus*, I, 6 : « Alte et a capite repetis quod « querimus. »

87. Ce vers et les six qui suivent sont une série de périphrases servant à désigner l'Égypte entière. La description est si longue que l'on a cru quelques uns de ces vers interpolés. D'ailleurs, les mss. ne les présentent pas tous dans le même ordre. Le *Romanus* place le v. 291 après 293; le *Melicens* le place après 292. L'ordre que j'ai conservé est celui du *Palatinus*. L'interpolation, s'il y en a une, doit être fort ancienne; car Servius interprète le v. 291, Philargyrius le v. 293. Ribbeck, *Lectt. Virgil.*, p. 8, admet que le second membre de la description, 291-293, est une correction de Virgile, qui a songé à substituer un autre développement au v. 289, et a mis dans la marge une ébauche qui depuis a passé dans le texte. Il est certain que cette façon de désigner l'Égypte est trop longue. Néanmoins tous les détails se tiennent et se complètent l'un l'autre. Le poète indique d'abord les limites de l'ouest (*gens Canopi*), puis celles de l'est (*vicinia Persidis*); puis prenant pour sujet de sa poésie le fleuve qui fertilise l'Égypte (*nigra fecundat arena*), il le caractérise par une de ses particularités principales, la forme de ses embouchures, et termine en remontant en quelque sorte par la pensée jusqu'au point où le Nil commence à couler hors du pays des Éthiopiens. Ainsi les limites connues sont définies d'abord, le pays tout entier est mis sous nos yeux, et les bornes vagues et incertaines du sud ne sont signalées que les dernières. Je ne vois donc rien

à changer à l'ordre vulgaire, et je crois que ce fragment est sorti dès le principe tout entier de l'imagination de Virgile. Le détail demande maintenant d'assez nombreuses explications. — *Gens fortunata*, à cause de la fertilité du sol. — *Canopi*. Canope, ville d'Égypte, non loin d'Alexandrie, et désignée souvent comme l'extrémité occidentale de la contrée. Cf. Eschyle, *Prométhée*, 836 : Ἐπειὸν πόλιν Κανόβορος, ἐσχατὴν γῆρας. — *Pellæi*. Depuis le temps où une dynastie macédonienne occupa le trône d'Égypte, l'adjectif *Pellæus* (de Pella, capitale de la Macédoine) servit souvent à désigner les hommes et les choses de l'Égypte. Cf. Lucain, VIII, 607 : « Pellæus puer, » Ptolémée; X, 511 : « Pellæi muni, » Alexandrie. Silius, XI, 883 : « Pellæis sceptris. »

288. *Stagnantem*. L'inondation périodique du Nil (*effusus flumen*) fait ressembler la basse Égypte à une vaste nappe d'eau (*stagnans*).

289. *Pictis phaselis*, les barques légères et peintes de diverses couleurs dont les Égyptiens se servaient pour parcourir la contrée pendant l'inondation. Cf. Lucain, IV, 135 : « Sic enim tenet omnia Nilus, « Conseritur bibula Memphis cymba pæ « pyro, » — *Cicum...*, *vehitur sua rura*. Cf. Horace, *Sat.* I, 6, 59 : « Non ego circum Me Saturniano vectari rura caballo. »

290. *Pharetratae vicinia Persidis*. *Persis* désigne ici les pays peu connus de l'Orient, à cette époque au pouvoir des Parthes, renommés pour leur habileté comme archers. — *Urgere* se dit des choses qui sont voisines et dans une situation un peu plus élevée. Cf. *Æn.* VII, 506.

291. *Nigra arena*, le limon dont le Nil couvre l'Égypte.

293. *Coloratis Indis*, les Éthiopiens. Cf.

Omnis in hac certam regio jacit arte salutem.
 Exiguus primum, atque ipsos contractus ad usus, 295
 Eligitur locus. Hunc angustique imbrice tecti
 Parietibusque premunt artis, et quattuor addunt,
 Quattuor a ventis, obliqua luce fenestras.
 Tum vitulus bima curvans jam cornua fronte
 Quæritur; huic geminæ nares, et spiritus oris 300
 Multa reluctanti obstruitur, plagisque perempto
 Tunsâ per integram solvuntur viscera pellem.
 Sic positum in clauso linquunt, et ramea costis
 Subjiciunt fragmenta, thymum casiasque recentes.
 Hoc geritur Zephyris primum impellentibus undas, 305
 Ante novis rubeant quam prata coloribus, ante

Claudien, *Éloge de Stilicon*, 1, 265 : « Co-
 « loratus Memnon. »

294. *Jacit salutem* équivalent à *ponit salutem*. Servius compare un passage de Cicéron, *Pro Murena*, 6 : « Jacta sunt « fundamenta defensionis meæ. » La synonymie des deux expressions *jacere fundamenta* et *ponere fundamenta* a pu conduire par analogie Virgile à admettre ici *jacit* pour *ponit*.

295. *Contractus* équivalent à *coarctatus*. On choisit un espace étroit de lui-même, sur lequel on opère encore les retranchements exigés par les dimensions spéciales que doit avoir le lieu même, dix coudées en long et en large, s'il faut en croire le manuscrit florentin des *Geoponica* cité par Forbiger.

296. *Angusti imbrice tecti*, un toit resserré et bas, convert de tuiles creuses ajustées les unes dans les autres.

297. Dans *parietibus* le premier *i* a la valeur d'une consonne, ce qui rend longue la syllabe précédente. — *Premunt*, enferment.

298. *Obliqua luce*. Les fenêtres sont ouvertes obliquement dans le mur, de sorte que la lumière n'arrive pas directement dans l'édifice, mais en suivant une ligne oblique, ce qui en diminue l'intensité.

299. *Bima curvans jam cornua fronte*, dont les cornes s'élèvent en se recourbant déjà sur un front de deux ans, : e.-à-d. un veau âgé de plus de deux ans, ce que marque la forme que ses cornes commencent à prendre sur son front.

300. *Spiritus oris*, périphrase pour *os*. On peut concevoir comme équivalent *os quo spiritus agitur*.

301. *Multa reluctanti*. Cf. Homère, *Odyssée*, XIII, 277 : Ἠὸλλ' ἀεζαζομένης. — Le *Mediceus* porte *opsuitur*; le *Palatinus* et le *R manus*, *obstruitur*. Cette dernière leçon, comme le remarque Wakefield, cité par Forbiger, convient mieux au mouvement violent dont toute l'action est remplie. D'ailleurs Wagner la confirme par un passage des *Geoponica*, XV, 2, 25, où se trouve, pour exprimer la même idée, le mot ἀποπερράχθοι.

302. *Viscera*, les chairs. Cf. *Æn.* VI, 253. Servius explique ce mot par *quidquid inter ossa et cutem est*. — *Tunsâ solvantur*, sont mortifiées de manière à se décomposer plus promptement. — *Integra pelle*, sans que la peau soit entamée.

303. *In clauso*. Cf. Lucrèce, I, 354 : « Clausa domorum. » Columelle, XII, *Preface* : « Fructus clauso custodiendi; » VII, 6 : « Centum sub uno clauso habere. »

304. *Ramea fragmenta* équivalent à *ramos fractos*. — *Casias*. Cf. *G.* II, 213. — *Recentes*. Servius explique ce mot par *statim carptas*.

305. *Hoc geritur*. Après ces mots vient une série de périphrases qui désignent le printemps. — *Zephyris*. Cf. Pline, *H. N.* II, 47 : « Ver aperit navigantibus maria, « cujus in principio Favonii hibernum « molliunt cælum »

306. *Rubeant*. Cf. *G.* II, 319. Le fait

Garrula quam tignis nidum suspendat hirundo.
 Interea teneris tepefactus in ossibus humor
 Æstuat, et visenda modis animalia miris, 314
 Trunca pedum primo, mox et stridentia pennis,
 Miscentur, tenuemque magis magis aera carpunt :
 Donec, ut æstivis effusus nubibus imber,
 Erupere ; aut ut, nervo pulsante, sagittæ,
 Prima leves ineunt siquando prælia Parthi.
 Quis Deus hanc, Musæ, quis nobis extudit artem ? 315
 Unde nova ingressus hominum experientia cepit ?
 Pastor Aristæus fugiens Peneia Tempe,
 Amissis, ut fama, apibus morboque fameque,
 Tristis ad extremi sacrum caput adstitit annis,

est certain, et il semble au premier abord que l'on doit employer l'indicatif ; mais les Latins, même dans ce cas, mettent le subjonctif avec *priusquam* et *antequam*, quand la chose dépend de la volonté du destin et de l'ordre de la nature.

308. *Humor*, le liquide formé par la putréfaction du sang et des chairs. — *Teneris*, amollis eux-mêmes par la façon dont l'animal a été tué (cf. v. 302), et se décomposant.

309. *Æstuat*, fermente. — *Animalia*, des êtres vivants. — *Visenda* équivalent à *digna visu, spectanda*. Cf. Cicéron, *in Fatin*. 13 : « *Epulum omni apparatu ornatuque visendo.* » — *Miris modis* se rapporte directement à *animalia* et équivalent à *mira*, ou *miris modis procreata*. Cf. G. I, 477.

310. *Trunca pedum* comme *trunca pedibus*. Cf. Lucrèce, V, 837 : « *Orba pedum.* » Silius, X, 311 : « *Truncus capitis.* » — *Primo*. Cet adverbe ne se retrouve que dans deux autres passages de Virgile, *Æn.* V, 654 ; IX, 576. — Ovide a imité tout ce passage, *Metam.* XV, 382-384 : « *Nonne vides quos cera tegit sexan-gula fetus Melliferarum apium, sine membris corpora nasci, Et serosque pedes serasque assumere pinnas.* »

311. *Aera carpunt*. Cf. G. III, 142. — *Magis magis*, forme assez rare pour *magis et magis*. Toutefois, cf. Catulle, LXIV, 275 : « *Magis magis increbrescunt.* »

313. *Erupere*, parfait d'habitude. — *Sagittæ*, sous-ent. *erumpunt*.

314. *Parthi*. Cf. *Bucol.* X, 59. — *Leves armaturæ milites*. Il vaut mieux l'entendre, avec d'autres commentateurs, de la rapidité de leurs mouvements pendant le combat. Cette idée ajoute encore à l'image à laquelle s'attache le poète.

315. *Quis Deus*. Cf. *Bucol.* I, 19, la différence entre *quis* et *qui*. — *Extudit artem*. Cf. G. I, 133. *Extundere*, c'est inventer avec de longs et pénibles efforts et sous l'empire d'une dure nécessité.

316. Construisez : *Unde nova experientia hominum cepit ingressus*. — *Caperet ingressus*, faire son entrée, commencer.

317. Donat et Servius prétendent que l'éloge de Cornélius Gallus terminait le IV^e livre, mais qu'après la disgrâce de ce personnage l'épisode d'Aristée remplaça le morceau qui aurait pu déplaire à Auguste. Nous n'avons, d'ailleurs, pas d'autre témoignage que celui de ces grammairiens, et aucune trace n'a subsisté de l'éloge de Gallus. — *Pastor Aristæus*. Cf. v. 283, 321, et G. I, 14. Ovide a traité le même sujet, *Fastes*, I, 363-380. — *Peneia Tempe*. Cf. G. II, 469. Ovide, *Metam.* I, 569 : « *Tempe, per que Peneus, ab imo Effusus a Pindo, spumosis volvitur undis.* »

319. *Extremi caput annis*, la source du Pénée. Toutefois, *caput* signifie aussi quelquefois l'embouchure d'un fleuve. Cf. Cé

Multa querens, atque hac adfatus voce parentem : 320
 Mater, Cyrene mater, quæ gurgitis hujus
 Ima tenes, quid me præclara stirpe deorum
 (Si modo, quem perhibes, pater est Thymbræus Apollo)
 Invisum fatis genuisti? Aut quo tibi nostri
 Pulsus amor? Quid me cælum sperare jubebas? 325
 En etiam hunc ipsum vitæ mortalis honorem,
 Quem mihi vix frugum et pecudum custodia sollers
 Omnia tentanti extuderat, te matre, relinquo.
 Quin age, et ipsa manu felices erue silvas,

sar, *Guerre des Gaules*, IV, 10 : « Rhœnus
 « multis capitibus in Oceanum influit, » —
Sacrum. Cf. *Bucol.* I, note du vers 51.
 La grotte, d'où sort le fleuve à sa source,
 est l'endroit où le culte primitif plaçait la
 divinité qui présidait à son cours et les
 nymphes qui lui faisaient cortège.

320. *Adfatus*. Ce mot, joint à *querens*,
 est pris dans le sens du participe présent.
 Cf. v. 277.

321. *Cyrene*, nymphe de la légende
 thessalienne, fille du roi des Lapithes, Ily-
 sæus, et l'une des Naiades du Pénée. Pin-
 dare raconte, *Pythiques*, IX, comment,
 tandis qu'elle chassait, Apollon la vit des
 hauteurs du Pélion, l'aima et l'entraîna sur
 un char d'or jusqu'en Libye, près de l'en-
 droit où s'éleva la ville qui porta son nom,
 et en eut un fils qu'Ilémios présenta aux
 Heures et à la Terre. Elles le destinèrent à
 l'immortalité; il présida au soin des trou-
 peaux et des abeilles, à la culture des oliviers
 et de la vigne, et reçut le nom d'Aristée
 (Ἀριστοῦ). Cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. I,
 p. 357. — *Mater*, *Cyrene mater*. Tout ce
 mouvement est imité des prières qu'Achille
 adresse à Thétis, *Iliade*, I, 349 et suiv.
 La ponctuation que j'ai adoptée est celle
 des principaux éditeurs modernes, d'accord
 avec le texte du *Melicæus*.

322. Joignez : *Præclara stirpe deorum*
genuisti.

323. *Thymbræus*. Thymbra était un
 canton de la Troade, arrosé par le fleuve
 Thymbrîus, qui se jette dans le Scamandre,
 et célèbre par un temple d'Apollon. Cf.
 Justin, XIII, 7. La même épithète se re-
 trouve, *Æn.* III, 85. Le mouvement poé-
 tique est imité d'Homère, *Odyssee*, IX,

529 : Εἰ ἐτέρόν γε σός εἴμι, πατήρ δ' ἐμὸς
 εὐχεται εἶναι. Ovide l'a imité à son tour,
Metam. I, 760 : « At tu, si modo sum
 « cælesti stirpe creatus, Ede notam tanti
 « generis meque assere cælo. » — *Si modo*,
 si vraiment. Cette locution trouve généra-
 lement sa place dans une parenthèse et
 contient l'idée d'un vif désir que le mot
 énoncé soit vrai. Cf. Hand, *Tursellinus*,
 t. III, p. 632.

324. *Invisum fatis*. Cf. *Æn.* I, 387 : « In-
 « visus cælestibus. » *Æn.* II, 647 : « Invisus
 « divis. » — *Quo tibi nostri*. Cf. *Æn.* II,
 595 : « Quoniam nostri tibi cura recessit. »

325. *Cælum*, les honneurs divins. Cf.
Æn. XII, 795. Les fils des nymphes,
 même quand elles s'étaient unies aux dieux,
 ne devenaient immortels que lorsqu'à cause
 de leurs mérites ils étaient placés au nombre
 des habitants des cælestes demeures.

326. *Vitæ mortalis honorem*, la gloire
 qui m'entoure, tandis que je vis d'une existe-
 tence terrestre.

328. *Extuderat*. Cf. v. 315. — *Te ma-
 tre*, quoique tu sois ma mère, toi qui,
 nymphe puissante, aurais pu détourner ce
 malheur. — *Relinquo*. C'est par son habileté
 dans l'éducation des abeilles, par les ser-
 vices qu'il rend aiasi à l'humanité qu'Aristée
 peut mériter le ciel; mais, bien loin d'être
 en état désormais d'aspirer à devenir un
 dieu, il se prétend sur la terre privé d'hon-
 neurs. Cf. dans Homère, *Iliade*, I, 353-356 :
 Τιμήν περ μοι ὀφείληεν Ὀλύμπιος ἐγγυαλί-
 ξαι, Ζεὺς ὑψιβρέμετος· νῦν δ' οὐδέ με
 τυτθὸν εἶτισεν. Ἢ γὰρ μ' Ἀτρεΐδης...
 ἠέμερσεν· ἐδὼν γὰρ ἔχει γέρας.

329. *Felices silvas*, plantations d'arbres
 fruitiers. Cf. *G.* II, 81.

Fer stabulis inimicum ignem atque interfice messes, 330
 Ure sata, et validam in vites molire bipennem,
 Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis.
 At mater sonitum thalamo sub fluminis alti
 Sensit. Eam circum Milesia vellera Nymphæ
 Carpebant, hyali saturo fucata colore, 335
 Drymoque, Xanthoque, Ligeaque, Phyllodoceque,
 Cæsariem effusæ nitidam per candida colla;
 [Nesæe, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque]
 Cydippeque et flava Lycorïas, altera virgo,
 Altera tum primos Lucinæ experta labores; 340

330. *Fer ignem.* Cf. *Æn.* IV, 594 : « Ferte citù flammam. » — *Inimicum ignem.* Cf. dans Homère *δῆϊον πῦρ.* — *Interfice,* détruis, fais périr. Cf. Lucrèce, III, 870 : « Aut flammis interficit malisque fera-
 « rum. »

331. *Sata,* venant après *messes* et joint à *vites*, signifie probablement *arbores satae*, e. a. d. mes jeunes plants. Cf. *G.* II, 319 : « Optima vinetis satio; » 350 : « Animos tollent sata. » — *Molire bipennem.* Cf. Ovide, *Metam.* V, 367 : « Inque dei pe-
 « ctus celeres molire sagittas. »

333. L'idée de ce vers est prise à Homère, *Iliade*, XVIII, 35, 36 : Ἀχουσε δὲ πότεννα μήτηρ, Ἥμηνη ἐν βέθεσσιν ἑνὸς παρὰ πατρὶ γέροντι. *Iliade*, I, 356 : Τοῦ δ' ἔκλυε πότεννα μήτηρ. L'expression est empruntée à Lucrèce, IV, 563 : « Ergo fit, « sonitum ut possis sentire. » — *Thalamo*, (cf. v. 374) la grotte où se trouve Cyrène avec ses saurs.

334. *Milesia vellera.* Cf. *G.* III, 306.

335. *Carpebant.* Cf. *G.* I, 390. Catulle, LXIV, 311 : « Æternumque manus carpe-
 « bant vite laborem. » — *Hyali*, du grec ὕαλος, vitrum. *Colore hyali* équivalent à *colore hyalino*, de la couleur du verre, e. a. d. bleu verdâtre. Cf. plus loin *vitreis sedilibus*, v. 350; *Æn.* VII, 759 : « Vitrea « unda; » Lucrèce, IV, 1119 : « Thalasa « sina vestis. » L'emploi du substantif *hyala-* est rare. Cf. pourtant Ausone, *Moselle*, 145; Prudence, *Peristeph.* XII, 53 — *Saturo fucata colore* équivalent à *uncta hyalino colore quo saturantur.* Une étoffe est dite *saturo* quand la teinture est assez

abondante pour que la nuance soit égale et agréable à l'œil. On peut donc traduire ici par : teinte d'une belle couleur vert de mer.

336. Les poètes anciens avaient cette énumération de noms mythologiques. Cf. Homère, *Iliade*, XVIII, 39-49. Hésiode, *Theogonic*, 240-264. Les noms des nymphes ont, en général, rapport au caractère des objets auxquels elles président, aux qualités physiques et morales qu'on leur attribue. — *Drymoque.* Le *que* compte pour une longue. Cf. *Bucol.* IV, 51. — *Drymo*, δρυμός, forêt de chênes. *Xantho*, ξανθή, blonde. *Ligea*, λίγεια, harmonieuse. *Phylloce*, φύλλον, feuille; *δέχσθαι*, recevoir.

337. *Cæsariem effusæ.* Accusatif de la partie. Voyez Madvig, *Latæin Sprachlehre*, § 237, c.

338. Ce vers manque dans le *Mediceus*, le *Romanus* et le *Palatinus*; il se trouve dans la marge de quelques manuscrits d'ordre inférieur; il est emprunté sans doute à un passage semblable de l'*Énéide*, V, 826.

339. Le *Mediceus* et le *Palatinus* donnent *Cydippe* et non *Cydippeque*. Toutefois, il serait sans autre exemple que Virgile eût admis l'hiatus quand de deux mots l'un finit, l'autre commence par la même lettre. — *Cydippe*, κύδοσι, gloire; ἵππος, cheval. Ce nom appartient évidemment à une nymphe des sources ou de la mer. Cf. pour le sens symbolique rappelé par l'idée du cheval, *G.* I, note du vers 14. — *Lycorïas*, de λύκος, loup, et ὄρος, montagne.

Clioque et Beroe soror, Oceanitides ambæ,
Ambæ auro, pictis incinctæ pellibus ambæ,
Atque Ephyre, atque Opis, et Asia Deiopea,
Et tandem positis velox Arethusa sagittis.

Inter quas curam Clymene narrabat inanem

345

Vulcani, Martisque dolos et dulcia furta,
Aque Chao densos divum numerabat amores.

Carmine quo captæ, dum fuis mollia pensa
Devolvunt, iterum maternas impulit aures

Luctus Aristæi, vitreisque sedilibus omnes

350

Obstipuerunt; sed ante alias Arethusa sorores

341. *Clio*, κλέος, gloire. — *Beroe*. Peut-être y a-t-il dans ce mot un radical semblable à celui de κέρω, comme dans le nom de Bérénice. — *Oceanitides*, filles de l'Océan. On ne rencontre pas d'autre exemple de ce mot dans la bonne latinité.

342. *Ambæ auro incinctæ*, toutes deux parées d'une ceinture d'or. — *Incinctæ pellibus*. Cf. *Æn.* VII, 396. Les nymphes, faisant généralement partie du cortège de Diane, étaient vêtues de peaux de bêtes sauvages. Cf. *Æn.* I, 323. — *Pictis*, tachetées. Cf. Ovide, *Metam.* VIII, 372, une répétition analogue de *ambo* : « Ambo « conspicui, nive candidioribus ambo Vecta- « bantur equis. »

343. *Ephyre*. La dernière syllabe ne s'élide pas, comme il arrive souvent dans les énumérations de noms propres transcrits du grec. Cf. Homère, *Iliade*, XVIII, 47 : Ἐφυρὰ δ' ἔην Κλυμένην Ἰάνειρά τε καὶ Ἰάνασσα. — *Ephyre*, ἐπί, ὕρον, rayon de miel. — *Opis*. Avant de devenir le nom d'une nymphe, la forme ὄπις; pour ὄπις; de ὄψ, œil, a été un des surnoms de Diane. C'est un des faits les plus ordinaires de la mythologie antique que de voir un des surnoms d'une divinité devenir à son tour le nom d'une divinité spéciale d'ordre secondaire. — *Asia*, la nymphe du marais Asius. Cf. *G.* I, 383. — *Deiopea*, δῖος, belliqueuse; ὄπις, voix.

344. *Arethusa*. Cf. *Bucol.* X, 1. La nymphe Aréthuse était chasseresse, de la Épithète de *velox*; fatiguée de la chasse, elle a déposé enfin ses traits pour se reposer dans la compagnie des autres nymphes.

345. *Clymene*, de κλυμένης, célèbre. —

Curam inanem. Cf. *Olyssée*, VIII, 266-366.

346. *Martis dolos*. Allusion, selon Luedwig, à une légende rapportée par Lucien, *le Coq*, 3. D'après cette tradition, Mars, lorsqu'il se rendait auprès de Vénus, mettait son ami Alceyon en sentinelle pour l'avertir de la présence du Soleil — *Dulcia furta* équivaient à *jurtivos amores*.

347. *A Chao*, c.-à-d. *ab origine mundi*. Certains manuscrits, parmi lesquels se trouve le *Mediceus*, ont *atque*, leçon amenée sans doute parce que la forme *aque* est peu ordinaire. — *Densos* équivaient à *crebros*.

349. *Devolvunt*. Cf. *Ciris*, 445 : « Non « lieuit gravidos penso devolvere fusos. » — *Impulit aures*. Cf. *Perse*, II, 21 : « Jo- « vis autem impellere tentas. » Lucrèce, I, 303 : « Que tamen omnia (vozes, etc.) « sensus impellere possunt. »

350. *Vitreis*. Heyne et Voss veulent faire de ce mot un spondée en unissant *ei* comme dans *aureis*; mais Wagner préfère abrégier la première syllabe, comme dans *Ilorace*, *Odes*, III, 13, 1 : « O fons Bau- « dusie splendidior vitro. » — Les poètes attribuent ordinairement aux divinités des eaux des meubles et des ornements de cristal, d'ambre, de nacre, de corail ; leurs vêtements sont aussi représentés avec les nuances de l'onde ou des substances précieuses que produit la mer.

351. *Sorores*. Cette expression est souvent employée pour désigner les nymphes, entre lesquelles, malgré des origines diverses, existe une sorte de lien général de fraternité. Cf. *G.* II, 494.

Prospiciens summa flavum caput extulit unda,
 Et procul : O gemitu non frustra exterrita tanto,
 Cyrene soror, ipse tibi, tua maxima cura,
 Tristis Aristæus Penei genitoris ad undam 355
 Stat lacrimans, et te crudelem nomine dicit.
 Huic percussa nova mentem formidine mater,
 Duc age, duc ad nos ; fas illi limina divum
 Tangere, ait. Simul alta jubet discedere late
 Flumina, qua juvenis gressus inferret. At illum 360
 Curvata in montis faciem circumstetit unda
 Accepitque sinu vasto misitque sub amnem.
 Jamque domum mirans genetricis et humida regna,
 Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,

352. Cf. *Æn.* I, 127, le même vers répété avec un léger changement.

353. *Procul.* Aréthuse, qui est à la surface de l'eau, se trouve à quelque distance de la grotte où Cyrène est assise avec ses compagnes. — *O non frustra exterrita.* Cf. d'autres exemples du vocatif du participe ainsi employé, *Æn.* II, 283 ; XII, 947.

354. *Tibi.* Sur l'emploi de ce datif, cf. *Bucol.* VIII, 6. — *Tua maxima cura.* Cf. *Bucol.* I, 57 ; X, 22 ; *Æn.* I, 678. Eschyle, *Chœphores*, 749 : Φύλον δ' Ὀρέστην, τῆς ἐμῆς ψυχῆς τρῶδιν.

355. *Penei*, spondée par synizèse des deux dernières lettres. — *Genitoris.* Pénée n'est pas le père de Cyrène (cf. v. 321), mais il est appelé *genitor*, comme dans d'autres endroits les fleuves reçoivent le nom de *pater*, sorte de titre d'honneur. Cf. *Æn.* VIII, 72.

356. *Te crudelem nomine dicit.* Cf. *Bucol.* V, 23.

357. *Percussa mentem.* Accusatif de la partie ; cf. Müllvig, *Latéin. Sprachl.* § 237, c. — *Nova* n'a pas ici le sens de *iterata* ; ce n'est point un nouvel accès d'inquiétude qui correspond au second appel d'Aristée. Cf. *iterum*, v. 349. Ce mot signifie que l'inquiétude, la crainte est un nouvel état de l'âme de Cyrène qui succède à celui dans lequel ordinairement elle se trouve, et par conséquent il a une valeur figurée assez semblable à celle de *invasitata*. Cf. *Æn.* II, 113 : « Tum vero tremefacta novus per

« pectora canctis Insinuat pavor. » Et comme d'ailleurs, ce changement inaccoutumé se produit tout à coup, *nova* équivaut à peu près à *subita*, *repentina*.

358. *Fas illi*, comme au fils d'un dieu et d'une nymphe.

359. Cf. *Iliade*, XXIV, 96 : Ἄμωι δ' ἄρα σεῖ λιάξετο πῦμα θαλάσσης.

361. Cf. *Odyssee*, XI, 243 : Ἠορπύρεον δ' ἄρα κύμα περιστάθη οὐρεῖ ἴσον Κροτωθέην, κρόθεν τε θεόν. — *Faciem* équivaut à *speciem*. Le *Mediceus* offre ce dernier mot, qui probablement a passé de la glose dans le texte et a remplacé la leçon primitive.

362. Quand nous entrons dans un lieu, il semble nous recevoir, *accipit* ; quand nous le traversons, il semble nous faire passer, *mittit*.

364. Le sujet s'étend tout à coup pour l'imagination de Virgile. La source du Pénée lui rappelle le grand réservoir, auquel, selon les antiques opinions, tous les fleuves et la mer même empuientent leurs eaux, et c'est là qu'il fait pénétrer Aristée. Pour Homère, ce réservoir est l'Océan : Ἐξ οὐπερ πάντες ποταμοὶ καὶ πᾶσα θάλασσα καὶ πᾶσαι κρήναι καὶ πρῆλατα μακρὰ κύματα (*Iliade*, XXI, 196, 197). Platon, *Phædon*, p. 112, nous le dépeint à peu près comme Virgile. C'est une immense caverne où se rendent tous les fleuves et d'où ils sortent ; là se trouvent des bassins (*lacus clausi*) qui, une fois remplis, débordent

Ibat, et, ingenti motu stupefactus aquarum, 365
 Omnia sub magna labentia flumina terra
 Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
 Et caput, unde altus primum se erumpit Enipeus,
 Saxosusque sonans Hypanis, Mysusque Caicus, 370
 Unde pater Tiberinus, et unde Aniena fluenta, 369
 Et gemina auratus taurino cornua vultu
 Eridanus, quo non alius per pinguia culta
 In mare purpureum violentior effluit amnis.
 Postquam est in thalami pendentia pumice tecta

sur la terre, des bois (*tucosque sonantes*). Virgile y place les demeures des divinités des eaux (*thalami*) et entre autres celle de Cyrène. Lucain rabaisse aux proportions d'une théorie physique (X, 247 : « Sunt qui spiramina terris Esse putent, a magnosque eavæ compagis hiatus »), cette grandiose conception, qui doit avoir pour point de départ, dans les hymnes védiques, une figure de la voûte du ciel et des phénomènes atmosphériques dont elle est le théâtre.

367. *Diversa locis*. Philargyrius explique par *diversis locis*. *Locis* est un ablatif de manière. — *Phasimque, Lycumque*. Le premier de ces fleuves coule en Colchide, l'autre dans le Pont. Cf. Strabon, XI, 14, 7.

368. *Caput*. Cf. v. 319. — *Enipeus*, fleuve de Thessalie. Cf. *Odyssée*, XI, 228 : Ὅς ποδὺ ἀλλήλιπτοῖς ποταμῶν ἐπι γυζῶν ἔρισιν. — *Le Romanus a rumpit*, le *Palatinus* donne *rumpit*. Avec les principaux éditeurs j'admets la leçon du *Mediceus*. *Erumpere* est actif dans Cicéron, *Phénomènes*, 176 : « Erumpit flatibus ignes. » Tibulle, IV, 1, 86 : « Fontibus ut dulces erumpat terra liquores. »

370. Ce vers doit se placer avant celui qui porte le chiffre 369. Il est vraisemblable que Virgile a rapproché les uns des autres les fleuves étrangers, puis décrit les fleuves de l'Italie. — *Saxosusque sonans*, telle est la leçon du *Mediceus* et du *Romanus*. Philargyrius la signale comme bien constatée de son temps et l'explique par *ob saxa sonans*. Cf. *Æn.* V, 866 : « Adsi-« duo longe sale saxa sonabant. » L'adjectif joue, à l'égard du participe, le rôle d'un adverbe. Cf. *G.* I, 163. — *Hypanis*,

fleuve de Sarmatie, aujourd'hui le Eug. — *Caicus*, fleuve de Mysie, aujourd'hui le Ba-Kyr.

369. *Pater Tiberinus*. Cf. v. 355. — *Aniena fluenta*. Cf. *Æn.* XII, 35 : « Tiberina fluenta. »

371. Les dieux des fleuves étaient souvent représentés avec des cornes de taureau; ces cornes figuraient le croissant de la lune, qui, dans les idées symboliques de l'antiquité, présidait à l'élément humide, ou faisaient allusion à l'impétuosité du taureau, que rappelle celle des fleuves (Maury, *Hist. des Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 162, 163). Cf. Homère, parlant du Xanté, *Iliade*, XXI, 237 : Μενυζῶς ἡΐ-τε τοῦζῶς. On croit aussi que les cornes sont l'emblème de la fertilité que les fleuves répandent sur leurs bords. — *Auratus*, d'après La Cerda, s'applique au Pô parce qu'il roulait des paillettes d'or. Cf. Pline, *II.* V, XXXIII, 4, 21.

372. *Eridanus*. Cf. *G.* I, 482.

373. *Effluit* est la leçon des principaux manuscrits. — *In mare purpureum*. Cf. Homère, *Iliade*, XVI, 391 : Ἐὖ δ' ἔλα ποσσ-εσσῶσῆν. Cicéron, *Prior. Acad.* II, 33 : « Mare, Favonio nascente, purpureum vi-« detur. » Aulu-Gelle, XVIII, 11, cite un vers de Furius Antias : « Spiritus Euro-« rum virides cum purpurat nudas, » et l'explique par : « Ventus mare ceruleum « crispicans nitescit. » Catulle, LXIV, 275, 276 : « Post, vento erescente, magi « magis inerebescunt, Purpureaque proci « nantes a luce refulgent. » *Purpureum* indique donc la nuance éclatante que la mer prend par l'effet de l'agitation.

374. *In thalami pendentia pumice tecta*,

Perventum et nati fletus cognovit inanes 375
 Cyrene, manibus liquidos dant ordine fontes
 Germanæ, tonsisque ferunt mantelia villis.
 Pars epulis onerant mensas, et plena repomunt
 Pocula; Panchæis adolescunt ignibus aræ;
 Et mater, Cape Mæonii carethesia Bacchi : 380
 Oceano libemus, ait. Simul ipsa precatur
 Oceanumque patrem rerum Nymphasque sorores,
 Centum quæ silvas, centum quæ flumina servant.
 Ter liquido ardentem perfudit nectare Vestam,
 Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit. 385
 Omine quo firmans animum, sic incipit ipsa :

c.-à-d. *in thalamum cujus tota constabat. pumice penitentis* La retraite de Cyrene était une grotte de roccaille en forme de chambre voûtée.

375. *Inanes*, dont la cause était vaine, c.-à-d. auxquels la nymphe pouvait trouver facilement un remède.

376. Cf. *Odyssée*, I, 146 : Τόσσ' δὲ κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ γαστέρας ἔχουσιν. — Fontes équivaient à *aquam*. Cf. *Æn.* II, 686; XII, 119. — *Orline*. Cf. *Bucol.* VII, 20. C'est donc ici : en observant les formes régulières d'un accueil hospitalier.

377. *Tonsis mantelia villis*. Cf. *Æn.* I, 702. La toile des essuie-mains avait été tondue pour en faire disparaître les poils et les aspérités que garde le linge grossier.

378. *Repomunt* n'est pas pour le simple *ponunt*. Après le premier service, on apportait pour le second de nouvelles coupes pleines de vin, et c'est cette différence qu'exprime *repomunt*. Cf. *Æn.* VIII, 175 : « Dapes jubet et sublata reponi Pocula, » passage où le sens de *reponere* s'accuse nettement.

379. *Abolere* est le verbe inchoatif de *abolere* (cf. *Bucol.* VIII, 65) ; toutefois, il ne se prend qu'au sens neutre. *Panchæis abolebant ignibus aræ* signifie donc : les autels commencent à fumer des feux de Panthée, c.-à-d. de feux sur lesquels on répand l'encens de l'Arabie. — *Panchæis*. Cf. *G.* II, 133. — *Panchæis ignibus*. Cf. *Stage, Théb.* IV, 412 ; « *Panchæa altaria*, »

380. *Baccha Mæonii*, du vin de Lydie, recolté sur le Tmolus. Cf. *G.* II, 98. La

Méonie est un canton de la Lydie. — *Carthesia*, espèce de coupes ovales, à anses. Cf. *Macrobe, Saturn.* V, 21.

382. *Oceanum patrem rerum*. Cf. *Homère, Iliade*, XIV, 246 : Ὠκεανὸς, ὅσπερ γένεσσι πάντεσσι τέτορται. *Maury, Hist. des Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 276 : « *Homère* revient parfois à l'« *dée* qui faisait de l'Océan le père des dieux, « *celui* de tous les êtres. Il semble alors « *guidé* par le souvenir du dieu védique *Vacrouna*, qui représentait l'immensité des cieux « *considérés* comme une vaste mer dans « *laquelle* tous les êtres ont pris naissance. » — *Nymphasque sorores*. Cf. v. 351.

383. *Centum*. Ce mot marque ici un nombre indéfini. *Gratius, Cyneq.* 17, imite *Virgile* : « *Tuo* (Diana) *comites* sub nomine « *divæ* *Centum* omnes memorum, *centum* « *de fontibus* omnes. » — *Sevanti*, gardien, protègent, habitent.

384. *Vestam*. La divinité qui préside au feu du foyer, pour le feu du foyer. — *Le Medicus a perfudit* adopté par *Ribbeck* ; ce temps s'accorde mal avec *reluxit* qui vient après. D'ailleurs, dans ce manuscrit même, *n* est marquée d'un signe qui indique que cette lettre est latine.

385. *Subjecta* équivaient à *se subjiciens*, s'élevant. Cf. *Bucol.* X, 74. La flamme, qui brillait sur l'autel, dans un sacrifice, une libation, une cérémonie magique, était un présage favorable. Cf. *Bucol.* VIII, 104.

386. *Firmans animum*, préparant des sentiments assurés, rejetant la crainte qui

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
 Cæruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor
 Et juncto bipedum curru metitur equorum.
 Hic nunc Emathiæ portus patriamque revisit 390
 Pallenen; hunc et Nymphæ veneramur, et ipse
 Grandævus Nereus. Novit namque omnia vates,
 Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
 Quippe ita Neptuno visum est, immœnia cujus
 Armenta et turpes pascit sub gurgite phocas. 395
 Hic tibi, nate, prius vinclis capiendus, ut omnem
 Expediat morbi causam, eventusque secundet.

Favait troublée. Cf. v. 353, 357. — *Ipsa*. Les dieux lui ont témoigné leur bienveillance; à son tour elle prend la parole. C'est ce mouvement que marque *ipsa*. Cf. Wagner, *Q. Virgilii*, XVIII, 2, 6. *En.* X, 5 : « Considunt tectis bipotentibus. Incipit « ipse. »

387. Tout l'épisode suivant est imité d'Homère, *Odyssée*, III, 384-461. — *Carpathio gurgite*. La mer de Carpathos s'étend entre l'île de Rhodes, celle de Carpathos et l'île de Crète, en face de l'Égypte. Ovide appelle Protée, *Métam.* XI, 249 : « Carpathius vates. »

388. *Cæruleus Proteus*. Maury, *Hist. des Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 274 : « Protée est une des nombreuses « personifications des mers; c'est l'océan « considéré comme le premier des êtres. « Son histoire se rattache à la croyance « d'un dieu marin et prophétique, répan- « due chez les matelots de la Grèce primi- « tive. Mais la nécessité de subordonner « les dieux de la mer les uns aux autres fit « transformer Protée en un ministre de Po- « séidon, et voilà comment il devint le « pasteur des monstres marins. »

389. *Piscibus et juncto bipedum curru equorum*, hendiadyon pour *curru juncto equis bipedibus qui sunt ex parte pisces*. Le char attelé de chevaux marins, *ἑπταπόδαροι*, est un attribut des divinités de la mer. — *Metitur*. Cf. Ovide, *Métam.* IX, 347 : « Celerique canina Ægeas metiris aquas. » Lucilius, *ex Satir.* lib. XXX, 84 (ed. Gerlach) : « Vir mare metitur magnum et se « fluctibus tradit. »

391. *Pallenen*. D'après une antique tra-

dition, Protée habita d'abord la Thrace ou la Macédoine (*Emithia*), où se trouve la ville de Pallène; ses fils obligeaient les étrangers à lutter avec eux et exerçaient de grandes cruautés sur les vaincus. Hércule les mit à mort; et Protée se rendit en Égypte, où il devint roi. Il y a dans toutes ces légendes, une confusion faite sans doute par les premiers navigateurs grecs de leur dieu de la mer avec les dieux égyptiens des eaux, que personnifiait le Nil. L'histoire des fils de Protée ressemble à celle de Buisiris. Cf. Maury, l. I, et Preller, *Griech. Mythol.* t. I, p. 477.

392. *Grandævus Nereus*. Cf. *Bucol.* VI, 35. *Iliade*, I, 358 : *πατρὶ γέροντι*. Il s'agit de Nérée.

393. Cf. Homère, *Iliade*, I, 70 : « Ὅς ἤδη τὰ τ' ἔόντα, τὰ τ' ἐσσόμενα, πρὸ τ' ἔόντα. Avec la plupart des éditeurs j'ai adopté la leçon des trois principaux manuscrits le *Mediceus*, le *Romanius* et le *Palatinus*. Ce vers dépend de *novit*, qu'on peut sous-entendre de nouveau, *novit omnia, novit quæ sint*. Wagner, Forbiger et Ladewig avaient admis l'indicatif, auquel ils ont renoncé dans leurs dernières éditions.

395. *Armenta*. Cf. Livius Andronicus (ed. Ribbeck), 5 : « Lascivum Nerei simum pecus. » Pacuvius (éd. Ribbeck), 408 : « Nerei « repandirostrum, incurvicervium pecus. »

396. *Vinclis capiendus*. Cf. *Bucol.* VI, 19. — *Odyssée*, IV, 415 : Ὑμῖν μέλειτο κάκτος τε βίη τε.

397. *Eventus secundet*, e.-à-d. *in melius mutet quæ mala acciderant*. Cf. Ovide, *Fastes*, I, 367, où Cyrène dit à son fils : « Siste, puer, lacrimas; Proteus tua damna

Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
 Orando flectes : vim duram et vincula capto
 Tende; doli circum hæc demum frangentur inanes. 400
 Ipsa ego te, medios cum sol accenderit æstus,
 Cum sitiunt herbæ et pecori jam gravior umbra est,
 In secreta senis ducam, quo fessus ab undis
 Se recipit, facile ut somno adgrediare jacentem.
 Verum ubi correptum manibus vinculisque tenebis, 405
 Tum variæ eludent species atque ora ferarum.
 Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
 Squamosusque draco, et fulva cervice læna;
 Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vincelis
 Excidet, aut in aquas tenues dilapsus abibit. 410
 Sed quanto ille magis formas se vertet in omnes,
 Tam tu, nate, magis contende tenacia vincla,

« levabit, Quoque modo repares, que pe-
 « riere, dabit. »

400. *Vincula capto tende* équivalait à *vincula capto injice*, mais en y ajoutant l'idée d'effort et de violence que déterminent d'ailleurs les mots *vim duram*. Cf. *Æn.* II, 236: « Vincula collo intendunt. » — *Circum hæc*, contre ces barrières, c.-à-d. ces précautions (si tu agis ainsi), ses ruses viendront se briser. — *Inanes*, dans le sens proleptique: en devenant inutiles.

401. *Medios æstus*. Cf. *G.* I, 297. *Odyssée*, IV, 400: Ἠλιος δ' ἠέλιος μέτρον οὐδ' ἀνὸν ἀμυγίθεθρήκη. Id. *ibid.* 407: Ἐβρα σ' ἐγὼν ἀγαγεύσα ἕψ' ἠοῖ φαινομένην.

403. *Secreta senis*, la retraite écartée du vieillard. Cf. *Æn.* VI, 10: « Secreta Si-
 « byllæ » Id. VIII, 463: « Fœce secreta. »

406. Le *Romanus* a *ludent*; la leçon vulgaire est *illudent*. Mais, avec les principaux éditeurs modernes depuis Heinsius, il vaut mieux accepter la leçon du *Mediceus*, qui est *cludent*. C'est ce dit bien de ceux qui, par ruse ou grâce à leur rapidité, échappent à qui veut les saisir. Cf. Ovide, *Metam.* VIII, 687: « Ille celer penna tardos « atate fatigat Elydiæque din. » — Les vers suivants annoncent les transformations de Protée. Cette propriété lui est commune avec tous les génies de la mer, et semble leur avoir été attribuée en souvenir des

formes sans nombre que prend la vague. Dans l'*Odyssée*, IV, 366, la fille de Protée s'appelle Εἰδωθέα, nom qui équivalait à πῶλύμορφος. Cf. Pieller, *Griech. Mythol.* t. I, p. 477.

407. *Sus horridus*, c.-à-d. *horrentibus satris*. — *Atra tigris*, c.-à-d. *sæva ethorenda*.

408. *Fulva cervice læna*. Il arrive souvent que les poëtes admettent comme épiciques les noms mêmes des animaux chez lesquels le sexe se dénote par un extérieur différent. Valérius Flaccus, contrairement à ce que fait Virgile, emploie évidemment *leo* pour *leona*, VI, 347: « Dat catulos « post terga leo. » Homère, *Odyssée*, IV, 456, avait dit: Ἀλλ' ἤτοι πρώσιστα λέων γένετ' ἠὺνέειρος.

409. *Acrem flammæ sonitum d ibit*. Cette forme de la périphrase montre qu'il n'y aura qu'une apparence dans la métamorphose de Protée. On entendra le pétilement de la flamme, il n'y aura pas de flamme réelle.

410. *Excidet*, c.-à-d. semblera s'échapper. *In aquas tenues dilapsus abibit*. Cf. Ovide, *Art d'aimer*, I, 761: « U tuque leves « Proteus modo se tenuabit in undas. »

412. *Contende*, resserre, tu devras resserer. L'impératif est ici pour le futur accompagné de l'idée d'obligation. Cf. Homère, *Odyssée*, IV, 419: Ὑμεῖς δ' ἀστεμφέως ἐγέμεν μῦθον τε πείθειν. — Le *Palatnus* a *Tantu*, ce qui semble

Donec talis erit mutato corpore, qualem
Videris, incepto tegeret cum lumina somno.

Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffundit odorem, 415
Quo totum nati corpus perduxit; at illi
Dulcis compositis spiravit crinibus aura,
Atque habilis membris venit vigor. Est specus ingens
Exesi latere in montis, quo plurima vento
Cogitur, inque sinus scindit sese unda reductos, 420
Deprensus olim statio tutissima nautis;
Intus se vasti Proteus tegit objice saxi.
Hic juvenem in latebris aversum a lumine Nympha

avoir été la première leçon du *Mediceus*; quelques manuscrits de second ordre ont *tantum*. J'ai, avec Ribbeck et Ladewig, admis *tam tu*, texte qui sous la main des copistes a pu devenir *tanto*; c'est en effet ce que présente le *Romanus*. Virgile offre un autre exemple de *tam* et *quam* devant un comparatif, *Æn.* VII, 787: « Tam magis « illa fremens... Quam magis effuso. » Considérons qu'en admettant *tam tu* on a une opposition très-vive pour le sens entre le pronom de la seconde personne et *ille* du vers précédent.

414. *Tegeret cum lumina somno* équivalait à *tegeret ei lumina somnus*. Cf. Catulle, L, 10: « Nec somnus tegeret quiete oculos. » LI, 11: « Gemina teguntur Lumina nocte. »

415. Ribbeck, suivant le palimpseste de St-Gall, écrit *defundit*; j'ai maintenu *diffundit*, leçon du *Mediceus*, d'accord avec la plupart des éditeurs. — Les dieux, lorsqu'ils veulent donner à un homme une force ou une beauté au-dessus de l'ordinaire, répandent sur son corps l'ambrosie, qui servait aux êtres divins de nourriture et de remède, ou même le parfum d'une simple vapeur de cette substance. Cf. *Æn.* I, 588, Homère *Iliade*, XIX, 343. Virgile, ici, s'est inspiré à la fois du passage de *Odyssée*, où Homère montre Idothée donnant à Ménélas et à ses compagnons l'ambrosie comme préservatif contre l'odeur des peaux de phoque, et de celui de *Iliade* où Minerve sur l'ordre de Jupiter soutient avec les aliments célestes la vigueur d'Achille.

416. *Perduxit* équivalait à *perunxit*. Cf. Perse, II, 56: « Auro sacras quod ovato « Perducis facies. »

417. *Aura dulcis*, e.-à-d. *odor*. Cf. *Æn.* I, 403: « Ambrosieque comæ divinum « vertice odorem Spiraverit. »

418. *Habilis vigor*, e.-à-d. *vigor qui facit habilem, idoneum rebus gerendis*. Cf. Q. Curce, VII, 13: « Membris aliquis re- « dibat vigor. » Lucain, III, 715: « Post- « quam membris sensit constare vigorem. » — *Est specus ingens*. Cf. *Iliade*, XIII, 32: Ἔστι δὲ τι σπέος ἐγγύ.

420. *Cogitur*, s'amasse sous l'effort du vent. — *In sinus scindit sese reductos*, Cf. *Æn.* I, 161. Ici, toutefois, il n'y a point d'île; *sinus reductos* équivalait à *recessus interiores illius antri*. L'onde amassée par le vent va se briser dans les sinuosités profondes de la grotte. Divers commentateurs expliquent différemment les deux passages. Mais Virgile n'a pu employer les mêmes termes pour deux choses dissemblables.

421. *Deprensus*, surpris par la tempête. Cf. Horace, *Odes*, II, 16, 2. Ovide, *Métam.* XI, 663. — *Olim*, autrefois et par conséquent depuis longtemps. Wagner unit ce mot à *deprensus* et l'entend ainsi: *ut solet accidere nautis*.

422. *Tegit*, e.-à-d. ici *tegere consuevit*. — *Objice*, de *obice*. L'orthographe régulière serait *obice*, mot dans lequel la première syllabe est allongée. Cf. Muller, *De Re metrica Poet. Latin.* p. 250.

423. *Aversum a lumine*, éloigné de la lumière, e.-à-d. dans un coin obscur de la grotte, où ne pénètre pas la lumière.

Collocat ; ipsa procul nebulis obscura resistit.
 Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos 425
 Ardebat cælo, et medium sol igneus orbem
 Hauserat ; arebant herbæ, et cava flumina siccis
 Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant :
 Cum Proteus consueta petens e fluctibus antra
 Ibat ; eum vasti circum gens humida ponti 430
 Exultans, rorem late dispergit amarum.
 Sternunt se somno diversæ in litore phocæ.
 Ipse, velut stabuli custos in montibus olim,

424. *Procul*, à quelque distance. Cf. *Bucol.* VI, 16. — *Resistit*, comme *restat*. — *Nebulis obscura*. Dans Homère les divinités se tiennent souvent à côté des mortels, enveloppées dans une nuée, c.-à-d. dans une atmosphère épaisse qui les dérobe aux regards. Cf. *Iliade*, V, 185 ; XV, 308.

425. *Rapidus*. Cf. *Bucol.* II, 10. — *Sitientes*. Cf. *Bucol.* I, 65. — L'accusatif *sitientes Indos* dépend de *torrens*. — *Indos* désigne ici d'une manière générale les peuples de l'Orient qui, pendant le passage à l'horizon de l'étoile de Sirius, c.-à-d. pendant la canicule, éprouvent les plus ardues chaleurs. Cette périphrase est destinée à indiquer que la température est arrivée au dernier degré d'élévation.

427. *Hauserat*, avait accompli la moitié de sa course. — On n'est pas bien fixé sur l'étymologie du mot *haurire*. On n'en peut donc guère tirer de lumières pour classer les différents sens du mot. Ladewig croit qu'ici on peut entendre *haurire* par : pénétrer, transpercer, *durchbringen*, *durchbohren*, parce qu'à l'idée de puiser est mêlée celle de faire pénétrer le vase dans le liquide. Wagner, ce que je préfère, compare à cette expression, *haurire orbem*, celle de Tacite, *Hist.* IV, 29 « haurire noctem », épuiser, c.-à-d. employer le temps de la nuit. — *Arebant herbæ*. Cf. *Æn.* III, 142. — *Cava flumina*. Cf. *G.* I, 326.

428. Construisez : *Radii coquebant cava flumina tepefacta ad limum faucibus siccis*. — *Coquebant tepefacta* équivalant à *tepefaciebant et coquebant*. — *Ad limum*, c.-à-d. *ad inum fuvulum*. — *Faucibus*.

On explique ordinairement ce mot par *alveis* ; toutefois je ne vois pas comment on peut arriver à ce sens. J'aime mieux, selon Ladewig, l'entendre avec la signification d'embouchure. Cf. Plin., *H. N.* V, 9, 10 : « Nilus multis faucibus in Ægyptium mare » se evomit. » C'est à l'embouchure, que, lorsque le débit d'un fleuve diminue, se laissent voir surtout les bancs de sable et les amas de vase qu'il a entraînés. Plus on s'éloigne des sources, plus l'évaporation fait décroître la masse des eaux.

430. Construisez : *Circum eum*. Cf. Homère, *Odyssée*, IV, 418 : $\epsilon\pi\omega\kappa\alpha\tau\ \epsilon\upsilon\ \epsilon\zeta\ \acute{\alpha}\nu\theta\acute{\iota}\varsigma\ \tilde{\eta}\lambda\theta\omicron\nu\ \acute{\alpha}\nu\lambda\acute{\iota}\epsilon\zeta\zeta$.

431. *Exultans*. Cf. *Iliade*, XIII, 27 : $\tilde{\eta}\lambda\tau\alpha\lambda\lambda\epsilon\ \delta\epsilon\ \alpha\tilde{\eta}\tau\epsilon\prime\ \epsilon\pi\prime\ \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$. — *Rorem amarum*. Cf. Lucrece, IV, 436 : « Ros « salis. » — Avec Haupt, Ladewig et Conington, je maintiens l'ancienne leçon *dispergit*, due au *Romanus* et au *Mediceus*. Forbiger, Dübner et Ribbeck admettent *dispergit* ; le *Palatinus* a en effet *discepsit*. Le parfait marquerait ici une succession dans l'action par rapport à *ibat* ; ce qui est contraire au sens, la proposition dont *dispergit* est le verbe ne servant qu'à compléter le tableau de l'arrivée de Protée.

432. *Sternunt se somno*. Cf. Tite Live, VII, 36 : « Super scandens vigilum strata « somno corpora miles. » Voyez encore XXXVII, 20 : « Strati somno. » — *Somno* est pour *ad somnum capiendum* ; c'est un datif.

433. *Olim*, ordinairement, souvent. Le sens primitif de cette particule, dérivée de l'ancien pronom *olus*, est *aliquando*. Cf. Hand, *Tursellinus*, t. IV, p. 367.

Vesper ubi e pastu vitulos ad tecta reducit,
 Auditisque lupos acuunt balatibus agni, 435
 Considit scopulo medius, numerumque recenset.
 Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,
 Vix defessa senem passus componere membra,
 Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
 Occupat. Ille, suæ contra non immemor artis, 440
 Omnia transformat sese in miracula rerum,
 Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
 Verum ubi nulla fugam reperit fallacia, victus
 In sese redit, atque hominis tandem ore locutus :
 Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras 445
 Jussit adire domos? quidve hinc petis? inquit. At ille :
 Scis, Proteu, seïs ipse; neque est te fallere quicquam.
 Sed tu desine velle. Deum præcepta secuti

434. *Vesper*, l'étoile du soir. Cf. *Bucol.* VI, 86.

435. Quelques manuscrits de second ordre ont *auditi*. — *Acuunt*, excitent.

436. *Considit scopulo medius*. Cf. *Æn.* VII, 169. — Homère, *Odyssée*, IV 411 : Φώλας μὲν τοι πρόωτον ἀριθμῆσαι καὶ ἐπεισιν. Ἀυτὰρ ἐπὶ γὰρ πάσας πεμπάσσεται ἡδὲ ἰδῆται, Ἀέξεται ἐν μέσσησιν νομῆδ' ὧς πῶς σι μῆδ' ὄν. Id. *ibid.* 451 : Ἀέξατο δ' ἀριθμῶν.

437. *Facultas cuius*, entendez *prehenderi, occupandi*. Cf. Cicéron, *Epist. ad Fam.* X, 4, Plancus à Cicéron : « Si factus tui presentis esset. » — *Quoniam* (c. à-d. *quom jam*) équivalent ici à *postquam*.

438. *Componere membra*. Cf. v. 189.

439. *Cum clamore ruit magno*. Cf. Homère, *Odyssée*, IV, 454 : Ἦματιεὶ δάχροντες ἐπισσόμεθ', ἀμυξὶ δὲ χειρῶν Βάλλομεν.

440. *Non immemor*. Cf. *Olyssée*, IV, 455 : Οὐδ' ὁ γέσων δολιγῆς ἐπιδ' ἦθετο τέχνης.

441. *Miracula rerum* équivalent à *miras res*. Cf. Ovide, *Metam.* III, 671 : « In a que miracula, dixit, Verteris. »

442. *Horribilemque feram*. Ces mots viennent les vers 407, 408.

443. *Fallacia*. La première leçon du *Mediceus* était *phallacia*, et un assez grand nombre de manuscrits de second ordre ont *pellacia*, texte constaté déjà du temps de Philargyrius. Mais le sens de *pellacia*, qui

contient l'idée de séduction, de promesses perfides, ne convient guère ici. Cf. d'ailleurs, *Civis*, 378 : « Verum ubi nulla movet a stulticem fallacia Nisum. »

444. *In sese redit*, il reprend sa forme première. Cf. Ovide, *Fastes*, I, 374 : « Domitus vinculis in sua membra redit. »

445. *Vam quis*. Servius : « Id est *quisnam*; a hodie nam particula postponitur, ante præponebatur. » Cf. *Æn.* II, 373; XII, 673.

446. *Hinc*, c. à-d. *a me*.

447. *Scis, Proteu, seïs ipse*. Cf. *Odyssée*, IV, 465 : Οἴσθηα γέρον... τί με ταῦτα παρατροπέων ἐρεσίνεις. Aristée voit dans la question de Protée une nouvelle tentative pour éviter de répondre. Aussi lui dit-il : Il ne t'est possible en aucune façon de me tromper. — *Est*, avec l'infinitif, dans le sens de : il est possible, il est permis, se retrouve, *Bucol.* X, 46; *Æn.* VI, 596; VIII, 676. — *Quicquam* est la leçon du *Mediceus* et du *Romanus* que Servius reconnaît exister dans plusieurs textes de son temps. *Le Palatinus* a *cuiquam*. — *Te* est le sujet et non le régime de *fallere*. Horace emploie *quicquam* à peu près comme Virgile fait ici, *Sat.* II, 2, 27 : « Tamquam a ad rem adtinet quicquam. »

448. *Desine velle*, supplétez *fallere me*. Cf. Ovide, *Fastes*, II, 262 : « Nec aude Fatidicum verbis fallere velle deum.

Venimus, hinc lapsis quæsitum oracula rebus.
 Tantum effatus. Ad hæc vates vi denique multa 450
 Ardentes oculos intorsit lumine glauco,
 Et graviter frendens sic fatis ora resolvit :
 Non te nullius exercent numinis iræ.
 Magna luis commissa : tibi has miserabilis Orpheus
 Haudquaquam ob meritum pœnas, ni fata resistant, 455
 Suscitât, et rapta graviter pro conjuge sævit.
 Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
 Immanem ante pedes hydrium moritura puella
 Servantem ripas alta non vidit in herba.
 At chorus æqualis Dryadum clamore supremos 460
 Implerunt montes ; slerunt Rhodopeiæ arces,

449. *Hinc*, c.-à-d. *ex te*. — *Lapsis rebus* équivaut à *calamitati nostræ*. *Lapsis* est la leçon du *Romanus*; le *Mediceus* et le *Palatinus* ont *lassis*, adopté par Ribbeck; le *Code. e Gudianus*, *fessis*. Mais ce doit être une glose; le Servius de Dresde explique en effet *lapsis* par *fessis* et *perditis*.

450. *Tantum effatus*. Cf. une coupe semblable, *Æn.* XII, 885 : « *Tantum effata*, caput glauco contextit amictu, « *Multa gemens.* »

451. *Glauco*. La couleur bleu-verdâtre est celle des dieux marins.

452. *Fatis*, datif, équivaut à *ad fata edenta*.

453. La dernière syllabe de *nullius* est allongée à cause de sa rencontre avec la césure principale du vers. — *Non nullius* équivaut à *alicujus*. La colère divine qui poursuit Aristée est celle des nymphes. Cf. v. 532-534. — *Exercent*, même sens que *veant*, *persequuntur*.

454. *Magna commissa*. Cf. v. 457. — *Orpheus*. Cf. *Bucol.* IV, 57; Ovide, *Metam.* X, 1-35. D'ailleurs Orphée paraît un personnage entièrement fabuleux; Aristote soutenait qu'il n'avait jamais existé. Pindare le nomme le premier. Il semble qu'Onomacrite, vers Fan 500 av. J. C., ait inventé l'existence de ce chanteur primitif pour lui attribuer des poésies dont l'esprit est pythagoricien. La légende s'introduisit ensuite dans les mystères et se développa peu à peu.

455. Construisez : *miserabilis haudquaquam ob meritum*. — *Ni fata resistant*, si les destins ne s'y opposaient pas; c.-à-d. ce châtimeut de ta faute irait jusqu'au bout, tu te verrais privé de ce qui fait ta gloire si les destins ne te permettaient d'apaiser les mânes d'Orphée par des sacrifices expiatoires. La volonté d'Orphée livré à lui-même serait la vengeance, mais la destinée l'arrête. C'est précisément ce sens qu'indique la particule *ni* qu'il faut préférer à *nisi* que donne pourtant le *Mediceus*; *nisi* marquerait une simple possibilité, *ni* marque une certitude telle que doit l'avoir un dieu dont l'oracle est infail-
 lible. Cf. Hand, *Tursellinus*, t. IV, p. 191.

456. *Rapta comme erepta, amissa, mortua*.

457. *Per flumina*, le long des rives du fleuve. Il s'agit de l'Ilébre. — *Præceps*, c.-à-d. *præcipiti cursu*. — Pour attirer davantage l'attention et la pitié sur le sort malheureux d'Eurydice, Virgile rejette en apposition à la fin de la période *moritura puella*, et pourtant exprime déjà le sujet du verbe *illa quidem*. Homère, à l'aide des pronoms *ὁ, ἡ, τὸς*, cherche des effets semblables.

459. *Servantem ripas*, c.-à-d. *incolentem ripas, latentem in ripis*.

460. *Chorus æqualis Dryadum*, c.-à-d. *chorus Dryadum æqualium*. *Æqualium*, du même âge qu'elle, ses compagnes, *Dryadum*. Cf. *Bucol.* V, 59.

461. *Impletant*, pluriel appelé par le sujet collectif suivi du génitif. — *Rhodo-*

Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,
 Atque Getæ, atque Hebrus, et Actias Orithyia.
 Ipse, cava solans ægrum testudine amorem,
 Te, dulcis conjux, te solo in litore secum, 465
 Te veniente die, te decedente, canebat.
 Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,
 Et caligantem nigra formidine lucum
 Ingressus, Manesque adiit regemque tremendum,
 Nesciaque humanis precibus mansuescere corda. 470
 At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
 Umbrae ibant tenues, simulacraque luce carentum,

peie arces. La dernière syllabe de *Rhodo-peia* devient brève au lieu de s'élider. Cf. *Bucol.* VI, 44; *G.* I, 281. *Rhodo-peia arces*, les sommets du Rhodope; cf. *Bucol.* VI, 30. Sur le sens d'*arces*, cf. *G.* I, 240.

462. *Pangæa*. Outre ce pluriel neutre, on trouve la forme *Pangæus*, Plin., *H. N.* IV, 11, 18. Le mont Pangée était situé en Thrace, sur les frontières de la Macédoine. — *Mavortia tellus*. Cf. *Æn.* III, 13 : « Terra procul vastis colitur Mavortia « campis, Thraces arant. » La Thrace était appelée la terre de Mars, à cause du caractère belliqueux de ses habitants. Cf. Euripide, *Rhésus*, 386; Hérodote, V, 7. — *Rhesi*. Cf. *Æn.* I, 469; Homère, *Iliade*, X, 435. D'après la légende, Rhésus était fils du fleuve Strymon et d'une Muse. Il était honoré comme un héros protecteur de la contrée par les Amphipolitains et les populations du Rhodope. Peut-être était-ce dans le principe une des divinités fluviales de la Thrace et de la Mysie. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. II, p. 430.

463. *Getæ*. Cf. *G.* III, 462. La dernière syllabe ne s'élide pas et reste longue. Cf. v. 343. — *Hebrus*. Cf. *Bucol.* X, 65. — *Orithyia*, fille du roi athénien Érechthée, qui fut enlevée par Borée. Cette fable, d'origine athénienne, semble une allégorie de l'action qu'exerce le vent du nord sur les nuages qui le matin sont accumulés au sommet des montagnes. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. II, p. 149. *Orithyia* forme un double spondee, et le vers est spondaïque. — *Actias* équivalent à *Actæa*, féminin de l'adjectif *Actæus*. Cf. *Bucol.* II, 24.

464. *Ipse*. Ce pronom, au milieu des digressions d'un récit, sert à rappeler l'attention sur le personnage principal. — *Cava testudine*, sa lyre. Cf. Horace, *Odes*, IV, 3, 17; *Art poétique*, 395.

465. *Solo in litore*. Cf. plus bas, 508 : « Deserti ad Strymonis undam, » et *Bucol.* X, 14 : « Sola sub rupe. » — *Secum*. Cf. *G.* I, 389.

466. *Veniente die, decedente*. Cf. Horace, *Odes*, II, 9, 10 : « Nec tibi Vespero « Surgente decedunt amores, Nec rapidum « fugiente Solem. »

467. *Tænarias fauces*. Au promontoire Ténare, en Laconie, se trouvait une profonde caverne que les anciens croyaient être une des ouvertures de l'enfer. — *Ditis*, de Pluton. *Dis* ou *Ditis pater* était le dieu du monde souterrain chez les Romains. L'étymologie de son nom est habituellement cherchée dans l'adjectif *dives*, et il correspond ainsi assez exactement au *Πλούτων* des Grecs. Cf. Cicéron, *de Natura Deorum*, II, 26, 66.

468. *Caligantem nigra formidine, c.-à-d. plenam tenebris formidolosis*. Cf. Valérius Flaccus, III, 404 : « Arvaque nigro Vasta « lectu. »

469. *Manes*. Cf. *G.* I, 243.

470. *Nescia mansuescere corda*. Cf. Homère, *Iliade*, IX, 154 : *Ἀνεϊδιχως Ἄιδης*.

471. *Erebi*. L'Èrèbe, c.-à-d. la contrée ténébreuse et cachée (de *ἐρέπω*, couvrir, ombrager), est le nom donné par Homère au séjour d'Hadès. Cf. Maury, *Hist. des Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 280.

472. *Simulacraque luce carentum*. Cf.

Quam multa in foliis avium se millia condunt,
 Vesper ubi aut hibernus agit de montibus imber;
 Matres atque viri, defunctaque corpora vita 475
 Magnanimum heroum, pueri innuptæque puellæ,
 Impositique rogis juvenes ante ora parentum,
 Quos circum limus niger, et deformis arundo
 Coeyti tarda que palus inamabilis unda
 Alligat, et novies Styx interfusa coerceat. 480
 Quin ipsæ stupuere domus atque intima Leti
 Tartara cæruleosque implexæ crinibus angues
 Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora,

Lucrèce, IV, 35. Homère, *Iliade*, XXIII, 72 : Ψυχὰι, εἴωλα κλυόντων.

473. *In foliis* est la leçon du *Vaticanus*. Le *Melicæus* a *in silvis*, texte emprunté probablement à un passage presque identique, *Æn.* VI, 309 et suiv. Trois vers de ce passage se sont même introduits ici dans le *Romanus*.

474. *De montibus*. Les oiseaux, pendant l'orage, se tiennent à l'abri dans les vallées. Cf. *G.* I, 374.

475. Ce vers et les deux suivants textuellement reproduits, *Æn.* VI, 306-308, sont imités d'Homère, *Olyssée*, XI, 36-41 : Αἱ δ' ἀγέροντο Ψυχὰι ὑπέξ Ἐρῆβους νεκῶν κατατεθνηώτων, Νύμφαι τ' ἠΐθεοί τε, πολυτλήτοί τε γέροντες, Παρθενικαὶ τ' ἄταλοι, νεοπενθέα θυμὸν ἐχουσαι, Πόλλοι δ' οὐτάμεινοι χαλαήρεσιν ἐγγείησιν, Ἄνδρες ἀρήρηστοι βεδροτωνένα τεύχε' ἔχοντες. — *Corpora heroum* équivalent à *heroes*.

478. Cf. *Æn.* VI, 132 : « Coeytus sinu a atro, » *Ibid.* 416 : « Informi limo glauca eaque exponit in ulva. »

479. *Coeyti*. Cf. *G.* III, 33; *Æn.* VI, 132. — *Palus inamabilis*, etc. Cf. *Æn.* VI, 438, 439. La fin de ce vers et le suivant se répètent. — *Tarda que palus*. Virgile attribue aux fleuves des enfers des ondes bourbeuses qui se traînent péniblement. Cf. *Æn.* VI, 294-298, 323; IX, 104. — *Inamabilis*. La négation contenue dans ce mot ne lui enlève pas seulement sa valeur propre, mais lui donne le sens de son contraire. *Inamabilis* équivalent à *letestabilis*. — *Styx*, fleuve des enfers, sorti de l'Océan et dont la plus grande

partie se perd sous l'immensité de la terre, dans la nuit ténébreuse... Il n'en reste dans les enfers que la dixième partie. Après avoir fait neuf fois le tour de la terre et de la mer, elle va se précipiter dans l'onde amère en faisant mille tourbillons (Hésiode, *Theog.* 786 et suiv.). L'idée de ce fleuve a été probablement fournie à Hésiode comme à Homère par ces fleuves dont les eaux disparaissent sous le sol. Cf. Maury, *Hist. des Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 387. — *Interfusa*. Cf. Stace, *Thebæide*, IV, 524 : « Et Styx discretis interflua Manibus obstat. » — *Coerceat*. Cf. Horace, *Odes*, II, 14, 7 : « Plutona qui ter amplum Geryonen Tityonque tristi Compescit unda. »

481. *Domus atque intima Leti Tartara*. Les deux substantifs unis par la conjonction se rapportent à un seul objet, le plus profond du Tartare, qui est la demeure de la Mort, personnifiée comme divinité infernale. Au VI^e livre de l'*Énéide*, v. 277, Virgile place la Mort (*Letum*) à l'entrée de l'enfer.

482. *Tartara*. Cf. *G.* I, 36. — Le *Romanus* et le *Vaticanus* ont *innoxæ*, leçon qui est probablement due à une glose où trouvait place le vers 281 du VI^e livre de l'*Énéide*. Un certain nombre de manuscrits de second ordre ont *implexæ*. Avec la plupart des édités modernes, je retiens le texte du *Melicæus*. — *Implexæ crinibus angues* équivalent à *crinibus* (allatif de la partie) *halentes angues implexos*. — *Cæruleos*, aux teintes livides.

483. *Eumenides*. Cf. *G.* I, 278. — *Tenuit* équivalent à *continuit quomonus latraret*. — *Cerberus*. L'enfer est gardé par Cerbère, chien anthropophage (Κέρβερος,

Atque Ixionii vento rota constitit orbis.
 Jamque pedem referens casus evaserat omnes, 485
 Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
 Pone sequens, namque hanc dederat Proserpina legem :
 Cum subita incautum dementia cepit amantem,
 Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.
 Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa 490
 Immemor, heu! victusque animi respexit. Ibi omnis
 Effusus labor, atque inmitis rupta tyranni
 Fœdera, terque fragor stagnis auditus Avernis.
 Illa, Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu,
 Quis tantus furor? En iterum crudelia retro 495
 Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
 Jamque vale : feror ingenti circumdata nocte,
 Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas.

de *κρέας*, chair, et *βέρω* ou *βόρω*, d'où *βρώσσω*, dévorer) aux abolements plus retentissants que l'airain, fils de Typhon et d'Échidna. Homère n'en a point parlé, et son nom se trouve pour la première fois dans Hésiode. Son prototype paraît être un des chiens des enfers dans la mythologie hindoue, et ce mythe se lie à celui d'Hermès Psychopompe. Cf. Maury, *Hist. des Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 388.

484. *Ixionii rota orbis*. Voss et Dübner entendent *rota* par *circumactio*, c.-à-d. le mouvement de rotation. Cf. *Æn.* VI, 743. *Orbis* signifie alors proprement la roue. D'autres commentateurs expliquent *rota orbis* par une périphrase, *rota orbis formam habens*. Elle semble bien tordue. — Sur Ixion, cf. *G.* III, 38. — Avec Ladowig je crois que *vento* est un datif. Le mouvement de rotation s'arrête avec le vent qui l'imprime, et les verbes composés comme *constitit* se construisent avec le datif. D'ailleurs le vent est aussi arrêté par la lyre d'Orphée. Cf. Horace, *Odes*, I, 12, 10 : « Rapidos morantem Pluvinum lapsus » celeresque ventos. »

486. *Superas veniebat ad auras*. Cf. *Æn.* VI, 128 : « Sed revocare gradum » superasque evadere ad auras, Hoc opus, « hic labor est. »

487. *Proserpina*. Cf. *G.* I, 3.

489. *Manes*. Cf. *G.* I, 244.

491. *Victusque animi*, littéralement, vaincu dans son cœur par le désir. *Anima* est en réalité un génitif locatif. Cf. Madvig, *Lat. Sprachlehre*, § 296. b, *Ann.* 3.

492. *Effusus*, comme en grec *ἐκκεχυμένος*, perdu, devenu inutile.

493. *Fragor*. Le tonnerre souterrain accompagne l'acte de sa puissance par lequel Pluton fait rentrer Eurydice dans l'empire des morts. — *Stagnis Avernis*. Le lac Avernus, situé en Campanie (cf. *G.* II, 164), devait son nom, selon Varron, à ce que ses eaux, couvertes d'arbres épais, exhalaient une odeur pestilentielle, et à ce qu'en conséquence les oiseaux n'y venaient point voler. Les poètes le considéraient comme une des ouvertures de l'enfer, et *Averna* équivalait ici à *inferna*. — *Stagnis avernis* est la leçon du *Mediceus*, généralement admise depuis Heinsius. Le *Vaticanus* donne *stagnis averni*; le *Romanus* porte *stagni est averni* dont Ribbeck a fait *stagnis averni*.

495. *Furor* équivalait à *dementia*.

496. *Natantia*, noyés dans le sommeil de la mort. Cf. Ovide, *Mét.* V, 71 : « Jan moriens » oculis sub morte natantibus atra. » *Æn.* V, 856. Lucrèce, III, 478 : « Nant oculi. »

497. Cf. Euripide, *Phéniciennes*, 1453 *Καὶ γάρ πειρ' ἤδη γάρ μιν περιέχλαστοτος,*

Dixit, et ex oculis subito, ceu fumus in auras
 Commixtus tenues, fugit diversa, neque illum, 500
 Prensantem nequicquam umbras et multa volentem
 Dicere, præterea vidit, nec portitor Orci
 Amplius objectam passus transire paludem.
 Quid faceret? Quo se rapta bis conjuge ferret?
 Quo fletu Manes, quæ numina voce moveret? 505
 Illa quidem Stygia nabat jam frigida cymba.
 Septem illum totos perhibent ex ordine menses
 Rupe sub aëria deserti ad Strymonis undam
 Flevisse, et gelidis hæc evolvisse sub antris,
 Mulcentem tigris et agentem earmine quercus. 510

499. Cf. *Æn.* V, 740 : « Tenuis fugit, « ceu fumus, in auras. » Homère, *Iliade*, XXIII, 100 : Ὑψηλὴ δὲ κατὰ γήινος, ἤϊστε καρπὸς, Ὀλυστο τετραγύσια.

500. *Diversa* équivalent à *in diversam regionem*, dans une direction différente de celle que suit Orphée, par conséquent ici : en arrière.

501. *Prensantem umbras*, cherchant à saisir des ombres, c.-à-d. l'ombre d'Eurydice. — *Multa volentem dicere*. Cf. *Æn.* IV, 390 : « Multa parantem Dicere. »

502. *Præterea* équivalent à *posthac*. Cf. *Æn.* I, 49. — *Portitor Orci*, Charon, qui exige le droit de péage à l'entrée des enfers. *Portitor* signifie littéralement douanier, péager, receveur de péage à l'entrée d'un port. Cf. *Æn.* VI, 298. — *Orci*. Cf. *G.* I, 277. — Ovide a imité ce passage de Virgile, *Metam.* X, 72 : « Frustraque iterum transire volentem Portitor arceuat. »

503. *Objectam*. Cf. *G.* III, 253 : « Non « objecta retardant Flumina. » — *Paludem*. Cf. v. 479. — Le régime de *passus* est évidemment *Orpheæ* sous-entendu. Cependant l'explication obscure de Servius pourrait laisser croire qu'il s'agit d'Eurydice.

504. *Quid faceret?* Cf. un mouvement semblable, *Æn.* IV, 283.

505. Avec Ribbeck et Ladewig j'adopte la leçon du *Medæus* et du *Romanus*, qui est *quæ*, au lieu du texte vulgaire *qua*. L'explication avec Ladewig : Il ne savait plus par quelles plaintes il pouvait envoier les Manes, car il avait épuisé les ressources de son art pour obtenir une première fois Eurydice;

il ne savait plus à quels autres dieux il devait s'adresser pour que sa prière fût exaucée.

506. Heyne et Wagner trouvent ce vers indigne de Virgile. Ribbeck remarque en outre qu'aucun des commentateurs ne l'a interprété. Il me semble, au contraire, comme à Forbiger et à Conington, une clause nécessaire du développement. Ce qui achève le désespoir d'Orphée ne sachant plus quels dieux prier, c'est le spectacle d'Eurydice entraînée déjà dans la barque fatale.

507. *Ex ordine*, comme en grec κατὰ-ξῆς. Traduisez comme s'il y avait *septem menses continuos*.

508. *Rupe sub aëria deserti ad. Cf. Bucol.* X, 14 : « Sola sub rupe. » — *Strymonis*. Le Strymon, aujourd'hui Strouma, est un fleuve de Thrace et de Macédoine qui sortait du mont Hémus et se jetait un peu au-dessous d'Amphipolis dans la mer Égée.

509. Le *Romanus* a *sub astris*, admis par Ribbeck. Je maintiens la leçon vulgaire, qui est celle du *Medæus*. — *Hæc*, ses malheurs. — *Evolvisse*, exposer, expliquer. Cf. Stace, *Theb.* I, 2 : *Sontes evolvere Thebas*.

510. *Tigris*. Il n'y a pas de tigres en Thrace ; mais à l'imagination du poète se présente l'idée du tigre comme celle de l'animal le plus féroce qu'ait pu amollir la lyre d'Orphée. L'erreur géographique lui importe peu. Cf. *Bucol.* VII, 4 Horace, *Odes*, II, 1 r, 13, a dit, en parlant d'Orphée : « Tu potes tigris comitesque silvas « Dæcere. »

Qualis populea mærens Philomela sub umbra
 Amissos queritur fetus, quos durus arator
 Observans nido implumes detraxit; at illa
 Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
 Integrat, et mæstis late loca questibus implet. 515
 Nulla Venus, non ulli animum flexere hymenæi.
 Solus Hyperboreas glacies Tanaimque nivalem
 Arvaque Rhipæis numquam viduata pruinis
 Lustrabat, raptam Eurydicen atque irrita Ditis
 Dona querens; spretæ Ciconum quo munere matres 520
 Inter sacra deum nocturnique orgia Bacchi

511. Les quatre vers qui suivent semblent imités de deux passages d'Homère qui, d'ailleurs, ont souvent servi de modèles aux poètes grecs. Moschus est l'un de ceux qui se rapprochent le plus d'Homère (IV, 21). Peut-être Virgile lui doit-il quelques traits. Homère, *Odyssée*, XIX, 518-523 : ὦ δ' ὅτε Πανδάρεου κοῦρη, γλωρῆς Ἀηδῶν, Κάλδον ἀεΐθητον ἔαρος νέον ἱσταμένονιο, Δενδρέων ἐν πετάλοισι καθεζομένη πυκνοῖσιν, ἦτε θυμὰ τρωπῶσα γέει πολυηχέα φωνῆν, Παιδ' ὀλοσυρομένη Ἴτυλον εἶλον, ὅν ποτε γλαῖῳ Κτεΐνε δὲ ἀεραῖας, κοῦρον Ἰήθιοιο ἄνακτος. — *Il.* XVI, 217 : Οἰωνοί... αἰσὶ τε τέκνα Ἀγρόται ἐξεΐοντο πάρος πετεγνὰ γενέσθαι. — *Philomela*. Cf. *Bucol.* VI, 78.

513. *Implumes*. Cf. Horace, *Épodes*, I, 19 : « Ut adsidens implumibus pullis avis « Serpentium adlapsus timet. »

515. *Integrat* équivaut à *iterat*. — *Implet*. Cf. Lucrèce, II, 146 : « Liquidis « loca vocibus opplent. »

516. *Valla Ienus*, au'une passion amoureuse. Le nom de la déesse est pris ici pour les sentiments qu'elle inspire. Cf. Euripide, *Iphigénie à Aulis*, 1264 : Ἀφροδίτη τις. — *Animum flexere*. Cf. Catulle, LXIV, 331 : « Que tibi flexanimio mentem perfundat « amore. »

517. *Hyperboreas*. Cf. *G.* III, 196. Le poète, d'une manière générale, veut dire qu'Orphée, dans son désespoir, alla jusqu'aux limites de la Thrace, parcourut la Thrace entière. — *Tanaim*, le Tanais, aujourd'hui le Don.

518. *Rhipæis*. Cf. *G.* I, 240. — *Fiduata*, dépourvus de. Ce mot se trouve dans un sens à peu près semblable, Lucrèce, V, 837 : « Orba pedum partim, manuum vic « duata vicissim. »

519. *Ditis*. Cf. v. 467.

520. *Quo munere spretæ*. L'hommage qu'Orphée rend à Eurydice par cette douleur inconsolable est regardé comme une marque de mépris pour elles par les femmes de Thrace. *Munus* signifie souvent les honneurs rendus à quelqu'un, surtout aux morts. Cf. *Æn.* IV, 624 ; VI, 886 ; XI, 26. — *Matres* équivaut, suivant Servius, à *mulieres nobiles*. — *Ciconum*. Les Cicones étaient une nation thrace dont parle Homère, *Odyssée*, IX, 39.

521. La mort d'Orphée est racontée en détail par Ovide, *Metam.* XI, 1-66. — *Nocturni orgia Bacchi*, les cérémonies du culte de Bacchus qui se célébraient pendant la nuit. Ce mot *orgia*, ὄργια, paraît avoir pour racine le parfait Ἔργαζ, dérivé lui-même de ἔργειν, verbe qui signifiait proprement célébrer des fêtes (Maury, *Hist. des Religions de la Grèce antique*, t. II, p. 298). La tradition attribue à Orphée l'institution des orgies ou mystères de Bacchus ; il semble toutefois que cette légende soit relativement moderne. Eschyle représente Orphée déchiré par les Bacchantes, parce que ce chantage tenait le soleil sous le nom d'Apollon pour le plus grand des dieux et qu'il refusait d'adorer Dionysus (Maury, *ouvr. cité*, t. II, p. 319). Quant aux origines aryennes du culte de Bacchus, cf. Maury, t. I, p. 118

Discerptum latos juvenem sparsere per agros.
 Tum quoque marmorea caput a cervice revulsum
 Gurgite cum medio portans OEagrius Hebrus
 Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua, 525
 Ah! miseram Eurydicen! anima fugiente, vocabat;
 Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

Hæc Proteus, et se jactu dedit æquor in altum;
 Quaque dedit, spumantem undam sub vertice torsit.

At non Cyrene; namque ultro adfata timentem : 530
 Nate, licet tristes animo deponere curas.
 Hæc omnis morbi causa; hinc miserabile Nymphæ,
 Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis,
 Exitium misere apibus. Tu munera supplex
 Tende petens pacem, et faciles venerare Napæas; 535
 Namque dabunt veniam votis, irasque remittent.

523. *Marmorea cervice*. L'épithète de *marmoreus*, dans le sens de *candidus*, est familière aux poëtes latins; Lucilius en offre le plus ancien exemple connu, livre XXVIII, v. 47. ed. Gerlach : « Sic corpus solidum invenies; sic stare papillas Pecto e marmo-
 « reo. » — *Caput a cervice revulsum* est un hémistiche d'Ennius, *Annales*, 462, éd. Vahlen.

524. *Hebrus*. Cf. *Bucol.* X, 65. — *OEagrius*. OEagrius est souvent représenté, au lieu d'Apollon, comme le père d'Orphée. C'était, suivant la tradition, un roi de Thrace, ou plutôt le dieu des eaux de la contrée où l'Hebre prend sa source. Servius : « OEagrius fluvius est, pater Orpheï, « de quo Hebrus nascitur. »

528. Protée se précipite dans la mer, sans indiquer les remèdes que réclament les malheurs d'Aristée. Cf. *Odyssée*, IV, 570 : « Ω; εἰπὼν ὑπὸ πόντον ἐδύσατο ζυμίζοντα.

529. *Vertice estici* pour *cortice*. — *Torsit undam*, il fit jaillir l'eau, étant lui-même *sub vertice*, c.-à-d. couvert par le tourbillon qui se forma après sa chute.

530. *At non Cyrenæ*. Il ne faut pas s'entendre ici *se jecit*, mais une idée moins particulière, et qui est contenue implicitement dans la précédente, celle de s'en aller. Traduisez donc : Mais Cyrene n'abandonna

pas son fils. Virgile emploie cette tournure dans un sens plus précis. *Æn.* IV, 529. — *Utro* s'oppose à l'idée de départ indiquée plus haut, et le mouvement est à peu près celui-ci : elle ne l'abandonna pas, car elle alla même jusqu'à lui adresser la parole, et par conséquent : au contraire elle lui adressa la parole.

531. *Deponere curas*. Cf. Eschyle, *Agamemnon*, 165 : Εἰ τὸ μάταιον ἀπὸ φροντίδος ἀγῶας γαστήρ βλάειν ἐτητύμως.

533. *Ille*, Eurydice. Sur les danses des Nymphes, cf. *Æn.* I, 498-502.

535. *Tende munera*, fais des offrandes, des sacrifices. — *Petens pacem*, en leur demandant d'être propices. *Pax deum*, c'est la bienveillance, la faveur des dieux à l'égard des mortels. Cf. Lucrèce, I, 40 : « Funde, petens placidam Ron an's, in-
 « cluta, pacem. » — *Napæas*, les Nymphes des vallons boisés, *νάπη*. — *Faciles*. Elle sont, comme toutes les divinités champêtres, naturellement bienveillantes (cf. *Bucol.* III, 9) : enfin elles doivent l'être surtout pour Aristée, qui en conduisait ses troupeaux dans leurs retraites, les a sans doute déjà plus d'une fois honorées.

536. *Dabunt veniam votis* équivalent à *annuunt votis*. Cf. Cicéron, *ad Attic.* VI, 2 : « Impetravi a Salaminius, ut silerent; « veniam illi quidem mihi dederunt. »

Sed modus orandi qui sit, prius ordine dicam.

Quattuor eximios præstanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depascunt summa Lycæi,
Delige, et intacta totidem cervice juvenecas.

540

Quattuor his aras alta ad delubra dearum
Constituë, et sacrum jugulis demitte cruorem
Corporaque ipsa boum frondoso desere luco.

Post, ubi nona suos Aurora ostenderit ortus,
Inferias Orpheï Lethæa papavera mittes,

545

Et nigram mactabis ovem, lucumque revises;
Placatam Eurydicen vitula venerabere cæsa.

Haud mora; continuo matris præcepta facessit.

537. *Ordine*, comme il convieut, sans rien omettre. Cf. plus haut, v. 376.

538. *Eximios*. Cet adjectif est le terme propre pour désigner les animaux de choix destinés aux sacrifices. Cf. Macrobe, *Satur.* III, 5.

539. *Lycæi*. Le mont Lycée était en Arcadie (cf. *Bucol.* X, 15), et Aristée était un des héros protecteurs de cette contrée. Cf. v. 283.

540. *Intacta cervice*. Cf. Homère, *Olyssée*, III, 382 : Βούων ἀδμήτην, ἣν οὐπω ὑπὸ ζυγόν ἤγαγεν ἀνὴρ. Horace, *Épodes*, IX, 22 : « Intacte boves. »

541. *Dearum*, des Nymphes. — *Ad de'ubra*. Les autels se dressaient devant les temples situés sur des hauteurs, d'où l'épithète de *alta*, et d'ailleurs exhausés au-dessus du sol par des degrés. Cf. *Æn.* I, 448.

542. Le *Mediceus* a *demitte*. Toutefois je préfère avec la plupart des éditeurs la leçon du *Romanus*, *demitte*. Ce mot convient mieux à l'action qui consiste à faire couler le sang de haut en bas, de manière à ce qu'il jaillisse dans la flamme allumée sur l'autel. Cf. Euripide, *Héraclides*, 821 : Ἀρίεσσαν Λαμίων βροστείων εὐθὺς ὄβριον φόνον. Ἀτίτημι correspond exactement à *demittere*.

543. *Ipsa* oppose les corps entiers, qu'on laisse intacts contre l'ordinaire, au sang que l'on répand sur l'autel.

545. *Orpheï*. Cf. *Bucol.* IV, 57. — *Lethæa papavera*. Cf. *G.* I, 78. Cette offrande doit amener Orphée à oublier son injure. —

Mittes. Cf. Lucrèce, III, 52 : « Nigras « mactant pecudes et Manibus Divis Inferias mittunt. »

546. Ce vers dans les anciennes éditions est placé après le suivant; mais je lui donne le rang qu'il a chez tous les éditeurs modernes, d'accord avec le *Mediceus*, le *Romanus* et le *Vaticanus*.

547. *Placatam Eurydicen*. Ce participe passé marque un fait qui est en réalité au futur par rapport au moment où parle Cyrène. Il faut traduire : Eurydice alors sera apaisée et tu l'honoreras en lui immolant une génisse. Les prières et les offrandes par lesquelles Aristée aura obtenu le pardon des nymphes et d'Orphée sont en réalité adressées à Eurydice. Elle sera donc satisfaite, et le sacrifice d'une génisse sera un sacrifice de remerciement. Si l'on suit la série des faits particuliers, on y verra une nouvelle raison de mettre ce vers le dernier avec les principaux manuscrits. Heyne et Wagner le croient interpolé; on l'explique ordinairement par *præterea Eurydicon vitula cæsa placabis*, et, dans ce cas, c'est un conseil que Cyrène ajoute simplement à ceux qu'elle a déjà donnés. L'interprétation que j'ai suivie est à peu près conforme à celle de Ladewig.

548. Le *Mediceus* a *capessit*. J'ai préféré avec presque tous les éditeurs le texte du *Romanus* et du *Vaticanus* confirmé par l'interprétation de Servius. Cf. *Æn.* V, 295; IX, 45. D'ailleurs *jussa capessere*, est une expression régulière, qui se trouve *Æn.* I, 77.

Ad delubra venit ; monstratas excitat aras ,
 Quattuor eximios præstanti corpore tauros 550
 Ducit , et intacta totidem cervice juvenças .
 Post , ubi nona suos Aurora induxerat ortus ,
 Inferias Orphei mittit , lucumque revisit .
 Hic vero , subitum ac dictu mirabile monstrum
 Aspiciunt , liquefacta boum per viscera toto 555
 Stridere apes utero et ruptis effervere costis ,
 Immensasque trahî nubes , jamque arbore summa
 Confluere et lentis uvam demittere ramis .
 Hæc super arborum cultu pecorumque canebam ,
 Et super arboribus , Cæsar dum magnus ad altum 560
 Fulminat Euphraten bello , victorque volentes

549. *Excitat* équivalait à *erigit*. Cf. Cicéron, de *Legibus*, II, 27, 68 : « Excitare « sepulchrum. »

551. *Ducit*. Cf. *Æn.* VI, 153 : « Duc « nigras pecudes. »

552. *Induxerat*. Cf. Horace, *Satires*, I, 5, 9 : « Jam nox inducere terribis Umbras... « parabat. »

554. *Mirabile monstrum*, un prodige qui excite leur étonnement. Cf. *Æn.* II, 171, 680 ; III, 58, 307 ; VIII, 81 ; IX, 120.

555. *Aspiciunt*. Le sujet est Aristée et ceux qui l'accompagnent. — *Liquefacta per viscera*. Cf. v. 302.

556. *Stridere*, dactyle ; infinitif de la 3^e conjugaison. Cf. v. 262. — *Effervere*, forme archaïque de la 3^e conjugaison. Cf. Lucrèce, II, 928 : « Vermesque effervere , « terram Intempestivos eum putor cepit ob « imbres. »

557. *Nubes*. Cf. v. 60.

558. *Uvam demittere*. Cf. Homère, *Iliade*, II, 89 : Ἥβητε ἔθνεα εἴσι μελισσῶν ἀδονάων... βροτῶδόν δὲ πέτρωνται.

559. Quelques érudits, parmi lesquels il faut citer Brunck et Heyne, ont cru cet épilogue ajouté par les grammairiens. Voss, Wagner et Forbiger admettent qu'il est de Virgile, en se fondant sur le témoignage unanime des manuscrits et des anciens commentateurs. En supposant d'ailleurs qu'il ne soit pas du poète lui-même, il faut reconnaître avec Weichert qu'il a été écrit avant

la fin du règne d'Auguste, comme on peut l'inférer de la forme *otî*. — *Hæc*, c'est-à-dire les Géorgiques. — *Super cultu*. Cf. *Æn.* I, 750 : « Multa super Priamæ rogans , super Hectore multa. » — *Canebam*. Les Latins, en écrivant une lettre, ou en marquant la date d'un ouvrage, aimaient à se reporter par la pensée au moment où le lecteur y jetterait les yeux, et écrivaient au passé. Voy. Burnouf, *Gr. lat.* § 397. Cf. Horace, *Épîtres*, I, 10, 49 : « Hæc tibi dictabam post factum putre Vacuæ. »

561. *Dum fulminat*. Quand il s'agit d'un fait passé ou futur, et que l'on ne raconte pas toute la suite des événements, mais seulement une partie, les meilleurs écrivains latins emploient le présent avec *dum*, à quelque temps que se trouve le verbe de la proposition principale. La proposition incidente équivalait alors à peu près à un substantif qui marque la date. Seulement, dans le style oblique, Cicéron et ses contemporains se servaient du subjonctif ; les poètes et les historiens postérieurs à Tite Live mettent ordinairement l'indicatif. Cf. Hand, *Tersellinus*, t II, p. 306-309. — *Fulminat*. Cf. *Æn.* VI, 842, où les Scipions sont appelés *fulmina belli*. — *Euphraten*. L'Euphrate (cf. G. I, 509) était la limite de l'empire romain et du royaume des Parthes. Virgile fait ici allusion aux démonstrations belliqueuses contre les Parthes qui eurent lieu en 30 av. J. C. Cf. G. II, 171.

Per populos dat jura, viamque adfectat Olympo.
 Illo Virgilium me tempore dulcis aiebat
 Parthenope, studiis florentem ignobilis otii,
 Carmina qui lusi pastorum, audaxque juvena, 565
 Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

562. *Folentes per populos dat ju a.* Cf. Xéuophon, *Économ.* XXI, 12 : ἐβελήσωντων ἄρχων.— *Dat jura* équivalent à *imponit leges*. — *Viamque adfectat Olympo*, se fraie un chemin vers l'Olympe, c.-à-d. s'assure l'immortalité. *Olympo* est au datif; c'est comme s'il y avait *ad Olympum*.

564. *Parthenope*, nom antique de Naples, dû à l'une des Sirènes qui selon la tradition y avait été enterrée. Cf. Silius, XII, 33 : « Sirenum dedit una suum et « memorabile nomen Parthenope muris « Acheloidas. » — *Florere aliqui re*, c'est

avoir une chose en abondance. *Florentem studiis ignobilis otii* équivalent donc à *vacantem studiis otii*, me livrant en liberté, sans contrainte, aux goûts qui remplissent une vie obscure, éloignée des affaires publiques.

565. *Lusi*, j'ai chanté en me jouant. Cf. Ovide, *Tristes*, V, 1, 7 : « Integer et ketus « læta et juvenilia lusi. » — *Audaxque juvena*. L'audace de Virgile est d'avoir le premier abordé le genre bucolique dans la poésie latine.

566. Cf. *Bucol.* I, 1.



CHOIX DE VARIANTES.

Les manuscrits sont représentés, le *Mediceus* par M, le *Palatinus* par P, le *Romanus* par R, le *Vaticanus* par F, le *Sangallensis* par G, le *Feronensis* par V, l'*Augusteus* par A, les *Bernenses* par a, b, c, le *Gudianus* par γ. Les chiffres mis après les lettres marquent qu'il s'agit d'une leçon double ou placée en surcharge. Les témoignages des éditions principales sont signalés de la manière suivante : La Cerda, Madrid et Lyon, 1608, 1612, 1617 (La C.); Nicolas Heinsius, Amsterdam, Elzévir, 1676 (Heins.); l'édition *cum notis Variorum*, Leyde, 1680 (Var.); le P. de La Ruë, *ad usum Delphini*, Paris, 1682 (le P. de la R.); Burmann, Amsterdam, 1746 (Burm.); Heyne, d'après l'édition de Philippe Wagner, Leipzig, 1830-1841 (Heyne)⁴; Wagner, Leipzig, 1861 (Wagn.); Dübner, Firmin Didot, 1858 (Düb.); Haupt, Leipzig, 1858 (Hpt); Ribbeck, *in usum scholarum*, Teubner, 1867 (Ribb.); Ladewig, Berlin, 1870 (Ladew.); Forbiger, Leipzig, 1872 (Forb.); Conington, Cambridge, 1872 (Coningt.). D'autres éditions seront aussi indiquées çà et là d'une manière facile à reconnaître, ainsi que les leçons de divers éditeurs ou commentateurs.

La leçon que j'ai adoptée est placée à gauche, et suivie des preuves tirées des manuscrits et des éditions, sur lesquelles elle s'appuie; à droite sont les leçons fournies par divers témoignages et acceptées par d'autres éditeurs. Il arrive souvent que les éditeurs en admettant une leçon en approuvent cependant une autre; quelquefois j'ai signalé ce fait.

Pour le *Gudianus* et les *Bernenses*, je me suis en général, comme les éditeurs de variantes, borné aux indications *formelles* fournies par Ribbeck. Au contraire, j'ai indiqué toujours la leçon des manuscrits écrits en capitales, soit qu'il faille la conclure du silence de Ribbeck, quand elles sont conformes à son texte, soit qu'on les retrouve dans le *fac-simile* du *Mediceus* donné par Foggini, ou dans la collation du *Vaticanus* et du *Romanus* de Bottari.

M. Ribbeck, dans ses *Prolegomena*, sous le titre de : *Conspicuum locorum qui in codicibus AFGMPRF continentur*, donne un tableau du contenu des manuscrits écrits en capitales. Je le reproduis ici pour

4. Les variantes indiquées sont bien celles du texte de Heyne que Wagner a mises au bas des pages lorsqu'il a cru devoir modifier la leçon dans le corps du texte.

que l'on comprenne pourquoi l'indication de certains de ces manuscrits est omise souvent dans les variantes données ci-dessous.

ECL. I, 1—III, 26 : PR.	G. III, 13—21 : FMP
III, 27—52 : PRV	22—145 : MP
53—70 : PR.	146—180 : FM
71—IV, 51 : R.	181—214 : AFM
IV, 52—V, 85 : PR.	215—220 : AM
V, 86—VI, 21 : PRV.	221—284 : MPR
VI, 22—47 : PR.	285—348 : FM
48—86 : MPR.	349—350 : MPR
VII, 1—11 : MP.	351—401 : MP
12—37 : MPV.	402—IV, 36 : M
38—VIII, 18 : MP.	IV, 37—96 : MP.
VIII, 19—44 : MPV.	97—124 : FMP
45—X, 9 : MP.	125—152 : MP.
X, 10—GEORG. I, 40 : MPR.	153—174 : FMP
GEORG. I, 41—280 : AMPR.	175—180 : MP.
281—322 : MPR.	181—344 : MPR
323—II, 1 : MR.	345—119 : GMP.
II, 2—91 : M.	120—135 : MP
92—117 : MV.	136—161 : MPR
118—138 : M.	162—164 : MRV
139—215 : MP.	165—170 : MR.
216—273 : MPR.	171—197 : FMR
274—299 : MPRV.	198—221 : MR.
300—351 : MPR.	222—334 : FMRA
352—377 : MPRV.	335—348 : FGMR
378—534 : MPR.	349 : GMRV.
535—542 : MPRV.	550—566 : GMR.
III, 1—12 : FMPRV.	

BUCOLIQUES.

ÉGLOGUE I.

12 : turbatur, leçon confirmée par turbamur PR₁?
 le témoignage de Quintilien
 et de Servius. — La C.;
 Heins.; Var.; le P. de la R.;
 Burmann; Heyne; Wagner;
 Düb.; Hpt.; Ribb.; Ladew.;
 Forb.; Coningt.

- 27 : fallit P₁, *Servius*. — La C.; Heins.; Wagn.; Düb.; Hpt.; Ladew. Forb.; Coningt. fallat P₂R_γb₂ (fallet b₁). — Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.
- 32 : primus *bc*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt.; Ladew.; Forb.; Coningt. primum PR. — Ribb. (*il croit d'ailleurs ce vers et le suivant interpolés*).
- 41 : albo P_γb, *Servius*, *Philargyrius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. ambo R *ac*. — *Gebauer approuve cette leçon; Forbiger la trouve plus semblable au passage de Théocrite imité*.
- 53 : pruna : honos R, poma : honos P. — Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. pruna et honos, *mss. inférieurs*. — La C.; Heins.; le P. de la R.; Wunderlich; Hpt.
- 56 : rusticus es P₂. — La C., Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. rusticus est P₁Ra₁. — Le P. de la R.
- 57 : certes P. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. certet R.
- 73 : fastidit P₂. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. fastidiat P₁; fastidat Ra. — *Tous les textes ont ensuite Alexim. On trouve Alexim dans Burmann. Le P. de la Cerda donne Alexis, seconde leçon de P, leçon de γbc.*

ÉGLOGUE III.

- 3 : ipse P. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. ille R.
- 16 : faciant PR_γ1. — Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. facient γ₂. — La C.

- 38 : *facili* P₂, *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 48 : *spectas* PRV. — Heins.; Var.; Burmann; Heyne; Wagner; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 77 : *vitula*, *quelques anciens textes cités par Périus, un texte de Priscien, Alcuin, Macrobe, Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 100 : *ervo* *γabc*. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.
- 110 : *aut metuet* *γabc, Servius, Nægelsbach, Ameis*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Hpt; Coningt.
- facti* P₁; — *fragilis* R_{α1}; — *facilis* Vb_{1c1}, Donat *dans Servius*.
- spectes* *b*. — La C.; le P. de la R.
- vitulam* R_{γabc}, *Nonius, plusieurs textes de Priscien*.
- arvo* R. — La C.; le P. de la R.
- Haut *metuet, dulcis aut experietur, Wagner; Düb. n.* — Haut *temnet dulcis. haut experietur, Ribb.; Ladew.; Forb.*

ÉGLOGUE IV.

- 13 : *te duce*, *punctuation empruntée à Peerlkamp et à Ladewig*.
- 26 : *parentis* *γabc, Servius, Nonius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 33 : *telluri infundere sulcos*, *γbc*. La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forbig.; Coningt.
- 52 : *latantur* R. — Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Forb.; Coningt.
- Tous les autres font commencer la phrase avec le vers.*
- parentum* R_{γα}, *Heyne, dans ses notes critiques, trouve cette leçon intéressante, memorabilis*.
- tellurem infundere sulco* R, *Foss.* — *sulcis, Wakefield*.
- latentur* P_{γbc}. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Ribb.; Ladew.

- 53 : tum PR γ abc. — Ribb. *Conington dit que cette leçon peut être la vraie.* tam, *ms. inférieurs.* — La C. Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Dübñ.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 55 : vincet P α R γ 1abc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Dübñ.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- vincat P1 γ 2. — Ribbeck.

ÉGLOGUE V.

- 3 : consedimus PR γ 1. — La C.; le P. de la R.; Ribb.; Ladew. considimus γ 2. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Dübñ.; Hpt; Forb.; Coningt.
- 5 : motantibus PR, *Servius.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Heyne; Wagn.; Dübñ.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. mutantibus, *ms. d'ordre inférieur.* — Burm.
- 8 : certat Rac. — Wagn.; Dübñ.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. certet P γ , *Servius.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.
- 15 : ut certet R. — Heyne; Wagn.; Dübñ.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. certet P γ c. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.
- 19 : vers attribué à Ménéalque par PR γ abc. — La C.; Ribb.; Ladew. *La vulgate l'attribue à Mopsus.* Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Dübñ.; Hpt; Forb.; Coningt.
- 45 : carmen nobis PR γ abc, *Priscien, etc., avec tous les éditeurs.* nobis carmen, *Ribbeck, s'appuyant sur un texte de Probus et sur l'approbation de Lachmann.*
- 66 : duas altaria P α R. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Dübñ.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. dus P1; — dua γ ; — duoque *Servius.* — La C.; le P. de la R.
- 68 : duos caz. — La C.; le P. de la R.; Wagn.; Dübñ.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. duo PR γ , *Nonius, Servius.* — Heins.; Var.; Burm.; Heyne Ribb.
- 89 : tum R γ abc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Hpt; Dübñ.; Ladew.; Forb.; Coningt. tunc P β 1. — Ribbeck.

ÉGLOGUE VI.

- 30 : miratur P. — La C.; le P. de a R.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. mirantur R₁. — Heins.; Var.; Burm.
- 33 : exordia R, *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Forb.; Coningt. ex omnia P. — Ladew.
- 40 : ignaros R. — Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. ignotos P₁a2bc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.
- 49 : secuta est R₁abc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. secuta MP. — Ribb.
- 62 : amarae MP₂. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. amare P₁c; — amaro R.
- 74 : Quid loquar aut MP₁bc, *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Wagn.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. Quid loquar ut R. — Heyne; Dübner.
- 81 : alis M₁P. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. ales M₂R; — alte, *Ribbeck*.
- 85 : referri M₂P₂. — Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. referre M₁P₁R₁b, *Servius*, *Nonius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.

ÉGLOGUE VII.

- 25 : nascentem M₁b. — Wagn.; Düb.; Hpt; Forb. ntem V; — crescentem M₂P₁ac, *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Ribb.; Ladew.; Coningt.

- 41 : Sardoniis MP2γ2, *Schol. Bern.*—Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. Sardontis P1; — Sardonis γ1; — Sardoneis ε1; — Sardois, *Servius* (éd. Lion); — Sardous se trouve dans *Ovide, Claudien, Némésien.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.
- 48 : leto M1γabc.—La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Düb.; Hpt; Forb.; Coningt. lento M2; — lento P.—Wagn.; Ribb.; Ladew.
- 54 : quæque MP, *Nonius, Columelle.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. quaque bε2. — Heyne; Wagn.
- 68 : cedat M. — Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. cedet Pγb2, *Servius.* — La C.

ÉGLOGUE VIII.

- 11 : tibi desinet Mac. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. tibi desinam Pγ1, Ribbeck. — desinit b.
- 15 : herba, *tous les manuscrits.* — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. herba est, *leçon vulg.* — La C.; le P. de la R.
- 20 : alloquor M2P1γabc, tous les éditeurs. alloquar M1P2. — Ribbeck.
- 28 : timidī P2γa2, *Charisius, Priscien, Quintilien, Servius.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. timide P1a1; — timide M.
- 39 : acceperat VMP2. — Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. acciperit P1; — ceperat, *ms. inférieurs.* — La C. (acceperat); Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.

- 48-50 : Commaculare manus; crudelis! tu quoque, mater, Crudelis mater, magis at puer improbus ille. — Ribb.; Ladew.; Forb. — *Heyne voulait rejeter les vers 49 et 50.* — *Hpt écrit commaculare manus : puer, a puer improbus ille, Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.*
- 58 : fiat MPb172. — Ribb.; Coningt.
- 74 : hæc altaria MP. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 102 : nec respexeris MP. — Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- Commaculare manus : crudelis tu quoque mater; Crudelis mater magis, an puer improbus ille? improbus ille puer, crudelis tu quoque mater. *Tel est le texte de tous les mss.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Wagn.; Düb.; Coningt.
- fiant b271ac. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.
- hanc altaria, *mss. inférieurs.* — Wagn.
- nec respexeris P2ac. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.

ÉGLOGUE IX.

- 3 : quod nunquam MP7abc, *Servius, Macrobo.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 9 : veteres fagos M. — *Heinsius approuvait cette leçon.* — Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 35 : Varo, *Servius, schol. d'Horace.* — Heyne; Wagn.; Düb.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 42 : et, *leçon des mss.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- qua 72; — quo, *mss. inférieurs.*
- veteris fagi P71abc, *Quintilien.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.
- Varo, *tous les mss.* — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Hpt
- en, Ribbeck.

- 64 : lædit MPγ1. — Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. lædet γ2bc. — Taubmann; le P. de la R. — *Par une faute d'impression le vers manque dans La C. et le commentaire n'indique pas son texte.* — Lædat. Heins.; Var.; Burm.; Heyne.

ÉGLOGUE X.

- 1 : laborem MP2γabc, *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. laborum P1. — Ribbeck.
- 10 : Naides MPR. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. Naiades, *culg.* — La C.; le P. de la R.
- peribat M2PRγ1. — Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. periret M1γ2a2bc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.
- 12 : Aoniæ Pbiac, *Servius*. — La C. (Aonia); le P. de la R. (Aonia); Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. Aoniæ MRγ, *les grammairiens*. — Heins. (Aoniæ Aganippæ); Var. (*id.*; Burm. (*id.*); Ribb.
- 13 : illum etiam lauri etiam flevere MPγ1. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. illum etiam lauri illum flevere Rα1; — illum etiam lauri illum etiam flevere, *ms. inférieurs*. — La C.; le P. de la R.
- 19 : subulci MPR, etc., *Servius*. Wagn.; Düb.; Ribb.; Forb.; Coningt. bubulci, *les anciens grammairiens, Apulcæ*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Hpt; Ladew.
- 60 : sit PR, *Servius*. — La C.; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. sint M. — Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.

GÉORGIQUES I.

- 3 : qui cultus PRM. — Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. quis cultus, *Philargyrus*. — La C.

- 4 : pecori apibus MPR₁.—Heins.; pecori atque apibus R₂.— La C.;
Var.; Burm.; Heyne; Wagn.;
Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 22 : non ullo MPR₁. — Heins.; non nullo γcb₂, *Servius*.— La C.;
Var.; Burm.; Heyne; Wagn.;
Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 35 : relinquit Pbc, *Probus*, *Teren-* reliquit MRγ. — Heins.; Var.; le
tianus Maurus. — La C.;
Burm.; Hpt; Ribb.; Ladew.
P. de la R.; Heyne; Wagn.;
Düb. ; Forb.; Coningt.
- 36 : sperant RP₁M₁b₁. — Wagn.; sperent M₂P₂b₂γ, *Probus*, *Servius*.
Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; La C.; Heins.; Var.; le P. de
Forb.; Coningt. la R.; Burm.; Heyne.
- 50 : at γ, *Servius*.—Heins.; Var.; ac AMPRbc. — La C.; Wagn.;
le P. de la R.; Burm.; Heyne;
Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.;
Coningt. Düb.
- 57 : mittit ARP₂, *Servius*. — La mittet P₁. — mittat Mc, *Sénèque*.
C.; Heins.; Var.; le P. de la
R.; Burm.; Heyne; Wagn.;
Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 60 : æterna AMRγbc, *Servius*, *Pro-* alterna P. — Ribb. (édit. in-8^o,
bus. — La C.; Heins.; Var.; 1859).
le P. de la R.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 103 : mirantur AMPRγbc. — La mirentur, *Probus*. — Ribb.
C.; Heins.; Var.; le P. de la
R.; Burm.; Heyne; Wagn.;
Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 114 : deducit PRM.—La C.; Heins.; diducit A, *Bosslér*.
Var.; le P. de la R.; Burm.;
Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt;
Ribb.; Ladew.; Forb.; Co-
ningt.
- 126 : ne signare AMPR. — Heyne; nec signare c, *Macrobe*.— La C.;
Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Heins.; Var.; le P. de la R.;
Ladew.; Forb.; Coningt. Burm.
- 135 : et silicis A, *Servius*. — La ut silicis MPR. — Heins.; Var.;

- C.; le P. de la R.; Wagn.:
Coningt. Burm.; Heyne; Düb.,; Hpt;
Ribb. (*il croit le vers interpolé*);
Ladew.; Forb.
- 42: alta petens, pelagoque alius. alta petens pelagoque, alius. *Selon*
— La C.; Heins.; Var.; le P.
de la R.; Burm.; Wagn.;
Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. *Servius, quelques-uns rattachent*
pelagoque à alta petens. —
Heyne; Düb.,; Ribb.
- 145: vicit AMPR. — Heins.; Var.; vincit. — La C.; le P. de la R.
Burm.; Heyne; Wagn.;
Düb.,; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 135: herbam MP. — Wagn.; Düb.,; terram AR, *Servius*. — La C.;
Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.;
Coningt. Heins.; Var.; le P. de la R.;
Burm.; Heyne.
- 157: umbras PAbc, *Philargyrius*. umbram MRγ, *Nonius*. — Wagn.;
— La C.; Heins.; Var.; le P.
de la R.; Burm.; Heyne; Ribb. Düb.,; Hpt; Ladew.; Forb.;
Coningt.
- 175: explorat M1PR. — Heins.; le exploret M2A. — La C.; Var.
P. de la R.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb.,; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 181: illudant M1P1R. — La C.; ludunt A; — illudunt M2P2bc. —
Heins.; Var.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb.,; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt. le P. de la R.
- 203: illum in præceps prono AMγbc, illum prono in præceps R; — il-
A.-Gelle, Nonius. — La C;
Heins.; Var.; le P. de la
R.; Burm.; Heyne; Wagn.;
Düb.,; Hpt; Ladew.; Forb.;
Coningt. lum præceps prono P. — Ribb.
- 213: aratris P1M1γb, *Servius*. — rastris P2M2RA. — Brunck; Wa-
La C.; Heins.; Var.; le P.
de la R.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb.,; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt. kelield.
- 218: averso PRAγbc, *Probus. Ser- adverso M. — La C.; Heyne*
sius connaît cette leçon. —
Heins.; Var.; le P. de la R.;
Burm.; Ribb.; Coningt. Wagn.; Düb.,; Hpt; Ladew.;
Forb.
- 226: aristas AMR, *Nonius*. — arenis Pγbc, *Probus*. — La C.;
Heins.; Var.; le P. de la
R.; Burm.; Heyne; Wagn.;
Düb.,; Coningt. Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.

- 236: *cærulea* MPRA γ b ι c, *Servius*. — *cærulea* b ι . — La C.; Heins.; Var.; Ribb.; Ladew.; Forb. le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Coningt.
- 248: *densantur* AMc, *Probus*. — *densentur* PR γ b, *ancienne leçon vulgaire*. — Ribb.; Forb.; Coningt. La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ladew.
- 251: *illie* AMPR γ bc, *Probus*. — *illis*, *Sénèque*. — Ribb. La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 283: *disjecit* MP γ , *Servius*. — *dejecit* R. La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 296: *trepidi* P α γ , *Servius*, *Aul-Gelle* (MR *out* *trepidis*). — *tepidi* P τ , *ancienne leçon vulgaire*. — le P. de la R.; Düb. La C.; Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 318: *concurrere* MP, *Pline*. — *consurgere* R. La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 320: *sublimem* MPR. — *sublime c.* — La C.; Heins.; Var.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. le P. de la R.; Burm.; Heyne.
- 320: *ita* MPR. — *ut*, *conjecture de Heyne, renouvelée par Madvig, et très-digne d'être approuvée*. La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 337: *cælo* M, *Probus*. — *cæli* R γ bc, *Servius*, *Sénèque*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Coningt. Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.
- 340: *casum* M γ ι , *Servius*. — *casu* R γ α . La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.

- 341: tum pingues agni MRγ. — tunc agni pingues c, *Servius*. —
Heins.; Var.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 351: possemus RM1. — Wagn.; possimus M2γc1. — La C.; Heins.;
Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt. Var.; le P. de la R.; Burm.;
Heyne.
- 360: tum a curvis Rbc. — Heins.; tum curvis Mγ. — La C.; le P. de
Var.; Wagn.; Düb. n.; Hpt; la R.; Burm.; Heyne; Ribb.;
Ladew.; Forb. Coningt.
- 383: variae RMγ1. — Wagn.; Hpt; varias γ2bc, *Servius mentionne les*
Ribb.; Ladew.; Forb. deux leçons, mais préfère va-
rietas. — La C.; Heins.; Var.;
le P. de la R.; Burm.; Heyne;
Düb. n.; Coningt.
- 390: ne MR. — Heyne; Wagn.; nec b, *Nonius*. — La C.; Heins.;
Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt. Var.; le P. de la R.; Burm.
- 418: vias MRbcγ2. — La C.; Heins.; vices γ1, *ms. Arundel*. — Mark-
Var.; le P. de la R.; Burm.; land; Ribb.
Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 418: uvidus M. — Heins.; Var.; umidus Rγbc. — La C.; le P. de
Burm.; Heyne; Wagn.; la R.
Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 419: denset M1Rγbc, *Servius, Pri- densat M2. Heins.; Var.; le P.*
sciens. — La C.; Burm.; Heyne; de la R.; Wagn.; Düb. n.
- 432: ortu quarto MR. — Heins.; ortu in quarto, *leçon vulgaire*. —
Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; La C.; le P. de la R.
Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 439: sequuntur R. — Heins.; Var.; sequuntur Mbc. — La C.
le P. de la R.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 446: rumpent M (rumpunt R). — ermmpent, *leçon vulgaire*. — La C.;
Heins.; Var.; Burm.; Heyne; le P. de la R.
Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.

- 450 : decedit MR. — Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. decedet γbc . — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.
- 454 : incipient M2. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. incipiunt M1R γ .
- 457 : moveat M1. — La C.; le P. Catrou; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb. moneat M2R γbc . — Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Coningt.
- 461 : vehat M2 γbc . — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. ferat RM1.
- 470 : obscenæ M. — Heins.; Var.; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. obsceni R γbc . — La C.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.
- 485 : altæ MR. — La C.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. alte, *schol. de Lucain*. — Heins.; Var.; le P. de la R.
- 513 : addunt in spatia M2 $\gamma 2$, *Servius, Quintilien*. — Ed. Aldines; La C.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. addunt spatium M1; — addunt spatia R.
addunt in spatium. — Heins.; Var.
addunt se in spatia. — Commelin; Estienne; Pulmann; le P. de la R.

GÉORGIQUES II.

- 8 : direptis M γabc . — La C.; le P. de la R.; Voss; Jahn. dereptis, *miss. inférieurs*. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 22 : alii quos ipse via γ (ipsa), *abc, Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. aliæ quos ipse via M1 (quas M2), aliæ quas ipse vias, *Scaliger*. — Ribb.
- 47 : oras M1. — Pulmann; La C.; Heins.; Var.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. auras M2 $\gamma 2 abc$. — Ed. Aldines; le P. de la R.; Burm.

- 52 : voles Mγ2. — Wagn.; Ribb.; Ladew. voces γ1abc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Düb. ; Hpt; Forb.; Coningt.
- 54 : faciat M1b1. — Wagn.; Ribb.; Ladew.; Forb. faciet M2γac. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Düb. ; Hpt; Coningt.
- 65 : et dure Mγabc. — La C.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. edure, *leçon connue de Servius*. — Heins.; Var.; le P. de la R.; Ribb.
- 69 : nucis arbutus horrida fetu M2. — Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb. fetu nucis arbutus horrida M1γabc, *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Coningt.
- 71 : fagus, *Servius* (une de ses interprétations), *Priscien*. — La C.; le P. de la R.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. fagos Mγab, *Servius*, *Scholia Bernensia*. — Heins.; Var.; Burm.; Ribb.
- 81 : exiit Mabc, *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Forb.; Coningt. exilit γ, *Nonius*. — Ribb. exit, *Lachmann*. — Hpt; Ladew.
- 82 : miratur M2, *schol. d'Horace*. La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. miratasque M1bc; — mirata est- que γ, *Servius*.
- 98 : Tmolius MVB, *Servius*, *Probus*, *schol. de Lucain* (mollius γ1, mollius γ2). — Heins.; Var.; Burm.; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. Tmolus, *ms. inférieurs*. — Tmolus et, *Naugerius*. — La C.; le P. de la R.; Heyne.
- 106 : discere a2c2, *Columelle*, *ms. inférieurs*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. dicere MVγa1bc1.
- 134 : ad prima M. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. apprima, *Servius*. — La C.; le P. de la R.

- 144 : olea PM1γ. — Heins ; Var. ;
Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Hpt ;
Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Co-
ningt. oleaque M2. — La C. ; le P. de
la R. ; Dübn.
- 174 : artis Mγabc. — La C. ; Heins. ;
Var. ; le P. de la R. ; Burm. ;
Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ;
Ladew. ; Forb. ; Coningt. artem P. — Ribb.
- 187 : desplicere MPabc. — La C. ; le
P. de la R. ; Wagn. ; Dübn. ;
Ladew. ; Forb. ; Coningt. displicere γ, *Lachmann.* — Heins. ;
Var. ; Burm. ; Heyne ; Hpt ;
Ribb.
- 187 : huc MP2γabc. — La C. ; Heins. ;
Var. ; le P. de la R. ; Burm. ;
Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ;
Ladew. ; Forb. ; Coningt. hoc P1. — Ribb.
- 202 : reponet P. — La C. ; Heins. ;
Var. ; le P. de la R. ; Burm. ;
Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ;
Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Co-
ningt. reponit Mō1c1.
- 219 : viridi MPRc. — La C. ; Heins. ;
Var. ; le P. de la R. ; Burm. ;
Heyne ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. viridis, *mss. inférieurs.* — Wagn. ;
Dübn. ; Hpt ; Coningt.
- 222 : oleo PR, *Nonius.* — Heins. ;
Var. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ;
Dübn. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ;
Forb. olea Mc. — La C. ; le P. de la R. ;
Coningt.
- 226 : quo quamque MP. — La C. ;
Heins. ; Var. ; le P. de la
R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ;
Dübn. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ;
Forb. ; Coningt. quocumque R.
- 227 : requiras PM1. — Wagn. ;
Dübn. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ;
Forb. ; Coningt. requiras RM2c. — La C. ; Heins. ;
Var. ; le P. de la R. ; Burm. ;
Heyne.
- 247 : amaror Mbc2, *Servius.* — La
C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la
R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ;
Dübn. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ;
Forb. amaror PRc1. — Heinsius, Mad-
vig *approuvent cette leçon ;*
Conington *l'admet.*
- 256 : quis cui color, *mss. infér. ;*
vulg. — Heins. ; Var. ; Burm. ;
Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ;
Ladew. ; Forb. ; Coningt. quis cuique color M1 ; — quis cui
cive color R ; — quisquis color
M2P, *Servius.* — La C. ; le P. de
la R. ; Ribb.

- 287: se extendere MV γ bc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. extendere PR. — Ribb.
- 294: multosque nepotes MPR. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. multosque per annos V γ c, *Nonius*. — La C.; le P. de la R.
- 302: oleæ PR γ bc, *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Coningt. oleas M; olea. — Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.
- 316: movere M γ bc. — La C.; le P. de la R.; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. moveri PR, *Nonius*. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Ribb.
- 332: germina, *ms. de Fabricius et de Martin, Celsus d'après Philargyrius*. — le P. Catrou; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb. gramine P; — gramina MR γ bc. La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Coningt.
- 341: terrea M2, *Servius, Philargyrius, Lactance*. — Bentley; le P. Catrou; Oudendorp; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb. ferrea M1PR γ bc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Coningt.
- 344: caloremque MRe2b1 (calorem γ c1), *Nonius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. calorque Pb2.
- 374: capræ M. — Wagn. (1830); Düb. n.; Hpt; Ladew. capræ R. — capræ PV γ b. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn. (1861); Ribb. (*il croit les vers 373-376 à rejeter*); Forb.; Coningt.
- 379: admoso γ b2, *Servius* (amoso M1). — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. a morsu M2. — admoso Rb1. — ad morsum P. — Ribb.

- 382 : ingenius R, *leçon connue de Philargyrius*. — Piérius ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt. ; Ribb. (1867) ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. ingentis MPγb, *Nonius, Acron*. — Heinsius ; Var. ; — ingentes c, *Priscien, Probus, Philargyrius*. — La C ; le P. de la R. — ingentis. Ribb. (1859).
- 417 : effectos PRM1γb1c1, *Probus, Nonius*. — Wagn. ; Dübn. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. effectus M2b2, *Servius*. — effetos c2.
- 417 : extremus MPRb1, *Nonius*. — Wagn. ; Dübn. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. extremosγb2c. — extremos effectus. La C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm ; Heyne.
- 428 : opisque MP. — La C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. opes R.
- 433 : om. M. — *Selon La C., ce vers est une imitation de Cic. pro lege Manilia. Il est admis par Heins., qui signale la lacune de M ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ; Ribb. le croit interpolé ; Ladew. aussi ; Forb. (id.) ; Coningt. défend ce vers.*
- 453 : alveo R. — Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. alvo MPγcb, *Servius*. — La C. ; Ribb.
- 464 : inclusas M2γ2cb, *Servius*. — La C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ; Ribb. (1867) ; Forb. ; Coningt. inclusas PRM1(?)γ1(?), *Servius connaît et blâme cette leçon.*
- 467 : vita Mγ, *Servius, Acron, Arustianus*. — La C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. vitam PRc, *quelques textes de Macrobe.*
- 472 : exiguo MPRb, *qq. exemplaires de Macrobe*. — Heins. ; Var. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Dübn. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. parvo γc, *Nonius, Donat, divers exemplaires de Servius et de Macrobe*. — La C. ; le P. de la R.

- 487: Spercheos M₁. — Heins.; Spercheus M₂Pb₁γ₁. — Coningt.
 Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Sperchios, *Priscien.*
 Düb.;; Hpt; Ribb.; Ladew.; Sperchius Rγ₂, *Nonius.* — La C.
 Forb.
- 488: convallibus M. — Wagn.; convallimus P;
 Hpt; Ribb.; Ladew.; Coningt. invallibus Rγbc. — La C.; Heins.;
 Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Düb.;; Forb.
- 506: dormiat PRM₂. — La C.; le indormiat M₁. — Heins.; Var.;
 P. de la R.; Heyne; Wagn.; Burm.; Düb.;;
 Hpt; Ribb.; Düb.;; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 514: hinc anni MPRbγ₁c, *Servius.* hic anni γ₂, *Markland.* — Ribb.
 — La C.; Heins.; Var.; Heyne; Wagn.; Düb.;; Hpt; Ladew.;
 Forb.; Coningt.
- 514: Penates M, *Markland.* — La nepotes PRγbc. — Heins.; Var.;
 C.; *leçon approuvée par le P. de la R.; Burm.; Heyne;*
Brunck; Wagn.; Hpt; Ribb.; Düb.;;
 Ladew.; Forb.; Coningt.
- 531: palæstræ M. — Heins; Var.; palæstra PRγb, *Servius.* — La C.;
 Wagn.; Düb.;; Hpt; Ribb.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.
 Ladew.; Forb.; Coningt.
- 542: fumantia VMγb₂, *Charisius,* spumantia PRb₁.
Dionède. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.;
 Heyne; Wagn.; Düb.;; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Co-
 ningt.

GÉORGIQUES III.

- 3: carmine PV. — Burm.; Heyne; carmina MRγb. — La C.; Heins.;
 Düb.;; Hpt; Ribb.; Ladew.; Var.; le P. de la R.; Wagn.
 Forb.; Coningt.
- 50: pascit MRγbc, *Nonius.* — La pascet P (*s'il faut le conjecturer*
 C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; du silence de Ribbeck). — Ribb.
 Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.;; Hpt; Ladew.; Forb.;
 Coningt.

- 77 : minantes P, *Sénèque*.—Ribb. minaces RM γ bc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 85 : ponti PRM $_{2}$, *Servius*.—Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. ponto M1 γ cb, *Sénèque*. — La C.
- 85 : fremens Mc z b1. — Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. primens P; — præmens Rc1; — premens γ , *Sénèque*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Ribb.
- 91 : Achilli γ 1b1c1. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. Achillei P. — Ribb.; Achilles M1; Achillis M $_{2}$ R. — La C.; le P. de la R.
- 92 : effudit γ 2b1, *mss. inférieurs*. — La C.; le P. de la R.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Ladew.; Forb.; Coningt. effundit MPR γ 1, *Nonius*.—Heins.; Var.; Burm.; Ribb.
- 114 : rapidus M1PR, *Servius*. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. rapidis M $_{2}$ c $_{2}$. — La C.; le P. de la R.
- 166 : circlos RM γ 1F $_{2}$ b, *Nonius, Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. circos F1P γ 2.
- 188 : audeat M1. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Forb.; Coningt. gaudeat. — Ladew.; audiat M $_{2}$ R γ 2b1c. — La C.; le P. de la R.
- 190 : accesserit AM γ bcF $_{2}$, *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. occeperit F1; acceperit PR. — Wagn.; Düb. ; Ribb.
- 190 : æstas AFPR b 2. — Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. ætas Mb1. — La C.; Hpt.

- 194: tum vocet AFMR γ bc. — Heins.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Forb.; Coningt. provocet P. — La C.; Var.; le P. de la R.; Ribb.; Ladew.
- 202: hic APM γ 2, *Probus*, *Acron*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Düb. n.; Hpt; Forb.; Coningt. hinc FRM2. — Wagn.; Ribb.; Ladew.
- 204: Belgica AFRM2b, *Servius*, *Philargyrius*, *Probus*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. bellica M1P.
- 219: Sila RM2P2, *Asper*; *Servius* connaît les deux leçons, tout en interprétant d'abord silva. — Heyne; Brunck; Voss; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. silva AP1M γ bc. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.
- 223: reboant PR γ , *Servius*, *Macrobe*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. resonant M.
- 223: longus, *Macrobe* (longius M); — Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. magnus PR γ bc, *Nonius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.
- 230: pernix MPR γ bc, *Nonius*, *Servius*, *Philargyrius* (qui préfère cette leçon à l'autre). — La C.; Heins.; Var.; Voss; Jahn; Düb. n.; Ribb.; Ladew.; Forb. pernox, *mss. infér.* — Ed. Ald.; Scaliger; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Hpt; Coningt.
- 235: refectæ MP γ 1b. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. receptæ R γ 2. — La C.; le P. de la R.
- 235: oblitum PRb, *Servius*, *Philargyrius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. oblicum M.

- 241: subjectat P γ . — La C.; Heins.; subvectat MR,
Var. le P. de la R.; Burm.;
Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt;
Ribb.; Ladew.; Forb.; Co-
ningt.
- 254: correptosque MPR. — Heins.; corruptos c1; — correptos *ms.*
Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; *inférieurs.* — La C.; le P. de
Ribb., Ladew.; Forb.; Co- la R.; Düb. n.; Hpt.
ningt.
- 257: humeros M γ 1. — La C.; humerosque PR δ c γ 2. — Heyne.
Heins.; Var.; le P. de la
R.; Burm.; Wagn.; Düb. n.;
Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.;
Coningt.
- 273: in zephyrum Pc, *Philargyrius*, zephyrum M1; — ad zephyrum
— La C.; Heins.; Var.; le P. RM2.
de la R.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 280: hic MPR δ . — Heins.; Burm.; hinc, *Philargyrius.* — La C.; Var.;
Heyne; Wagn.; Hpt; Ribb.; le P. de la R.; Düb. n.
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 305: hæ P γ 1, *Philargyrius cite les hæc FMR δ c γ 2 Servius.* — La C.
deux leçons. — Heins.; Var.; (Hoc); Ribb. (*il en fait un fé-*
le P. de la R.; Burm.; Heyne; *minin archaïque*); Forb.; Co-
Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.; ningt.
Coningt.
- 305: tuendæ FRP, *Servius.* — tuenda Mb1c. — La C.
Heins.; Var.; le P. de la
R.; Burm.; Heyne; Wagn.;
Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 310: flumina Mb. — Heins.; Var.; ubera PRc, *Nonius. Philargyrius*
le P. de la R.; Burm.; Heyne: *connaît les deux leçons.* — La C.
Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 323: mittet M1; — Heyne; Wagn.; mittis, *Nonius;* — mittes FPRM2 γ bc,
Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.; *Servius.* — La C.; Heins.; Var.;
Coningt. le P. de la R.; Burm.; Ribb.
- 329: jubebo F1P. — Ribb.; Forb.; jubeto F2MR γ bc, *Nonius.* — La C.;
Coningt. Heins.; Var.; le P. de la R.;
Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.;
Hpt; Ladew.

- 348: agmine FMR γ bc. — La C.; agmina P. — Ribb.
Heins.; Var.; le P. de la R.;
Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.;
Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 383: velatur PR, *Rufinianus*. — velantur Mbc. — La C.; le P. de la R.,
Heins.; Var.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 395: ipse M. — La C.; Heins.; le ille PRb.
P. de la R.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 398: jam MR γ bc. — La C.; Heins.; etiam Pb. — Ribb.
Var.; le P. de la R.; Burm.;
Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 402: exportans, *Scaliger*. — Heins.; exportant MPRV γ c, *les grammai-*
Var.; le P. de la R.; Burm.; riciens. — La C.; Forb.; Coningt.
Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt;
Ribb.; Ladew.
- 432: exusta PRMb₁. — Heins.; exhausta γ bzc. — La C.; le P. de
Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; la R.
Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 433: exsilit R, exilit P¹. — La C.; exulit M; — exiit γ bc; — exulit
Heins.; Var.; le P. de la R.; *Menagian. ms.* — Ribb. *écrit*
Burm.; Wagn.; Düb. n.; Hpt; exsulit.
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 435: nec M γ . — Heyne; Wagn.; ne PRbc, *Quintilien*. — La C.;
Hpt; Ladew.; Forb. Heins.; Var.; le P. de la R.;
Burm.; Düb. n.; Ribb.; Coningt.
- 435: divo MR. — Heyne; Wagn.; dio P. — La C.; Heins.; Var.; le
Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; P. de la R.; Burm.; Düb. n.
Coningt.
- 444: hirsuti P. — La C.; Heins.; hirsutis MR.
Var.; le P. de la R.; Burm.;
Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt;
Ribb.; Ladew.; Forb.; Co-
ningt.

1. M. Riemann, mon ancien élève, aujourd'hui à l'école de Rome, m'avertit que contrairement à la collation de Ribbeck, le *Palatinus* porte ici EXIIT. Cela ne change rien à la leçon qu'il convient d'adopter.

- 449: sulfura viva PMRγc. — Wagn.; Düb. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. vivaque sulfura *b*, *ms. infér.*, *Servius*, *Macrobe*. — La C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Coningt.
- 456: aut MRγ1. — Heins. ; Var. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Düb. ; Hpt ; Forb. ; Coningt. et Pγ2. — La C. ; le P. de la R. ; Ribb. ; Ladew.
- 456: omnia PRMγb, *Servius*. — Ribb. ; Ladew. omina *c*, *ms. infér.* — La C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Düb. ; Hpt ; Forb. ; Coningt.
- 519: relinquît MR. — La C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Düb. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. reliquit P, *Donat*.
- 537: insidias MP. — La C ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Düb. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. insidians Rγ.
- 548: jam nec mutari MPγc, *grammairiens*. — Heins. ; Var. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Düb. ; Hpt ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. nec jam mutari Rb. — La C. ; le P. de la R. ; — nec mutari jam, *Macrobe*. — Ribb.
- 555: arentes MP, *Servius*. — La C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Düb. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. horrentes R.
- 558: discunt PMRγ. — La C. ; Heins. ; Var. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Düb. ; Hpt ; Ribb. ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. discant *b*. — Le P. de la R.
- 563: tentarat M2PRγbc. — La C. ; Heins. ; Var. ; le P. de la R. ; Burm. ; Heyne ; Wagn. ; Düb. ; Hpt ; Ladew. ; Forb. ; Coningt. tentaret M1. — Ribb.

GÉORGIQUES IV.

- 21 : prima novi MPR. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Forb.; Coningt.
- 22 : vere suo MR. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Forb.; Coningt.
- 45 : et levi MP $\epsilon\gamma$. — La C.; le P. de la R.; Wagn.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 58 : hinc M γ abc, Nonius. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 62 : jussos MP. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 87 : quiescunt Mar $\theta\gamma$ 2. — La C.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 95 : plebis PM. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 125 : altis M2 (M1 autis) Fac γ 2, Servius, Agrætius. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Düb. n.; Hpt.; Coningt.
- 129 : pecori MP γ abc, Servius, Nonius. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- prima sui. — Peerlkamp; Ladew.
- vere muo P;
vere novo. — Peerlkamp; Ladew.
- e levi *ab*, *mss infér.*, Acron; Servius connaît les deux leçons et semble préférer celle-ci. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Düb. n.
- hic P. — Ribb.
- jussus;—Ladew. (*premières édit.*); — tussos. — Ribb.
- quiescent P γ 1azc. — Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Ribb.
- gentis, *mss infér.* — La C.; le P. de la R.
- arcis P θ 2, Arusianus, Probus (?), Philargyrius (?). — Brunck; Heyne; Wagn.; Ribb.; Ladew.; Forb.
- Cereri. — Saumaise; Ribb.

- 132: animis MP γ bc α z, *Servius*. — animo, *mss. infér.* — Wagn. (1830);
La C.; Heins.; Var., le P. de
Düb.,; Hpt.
la R.; Burm.; Heyne; Wagn.;
Ribb.; Ladew.; Forb.; Co-
ningt.
- 135: etiam num PM γ 1. — La C.; etiam nunc γ zabc. — Le P. de
Heins.; Var.; Burm.; Wagn.; la R.; Heyne.
Düb.,; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 137: jam tondebat M γ 1. — La Cerda jam tum tondebat Pac γ z. — La C.;
cite cette leçon comme recom- Heins.; Var.; le P. de la R.;
mandée par Emilius Staius. Burm.
— Heyne; Brunck; Wagn.;
Düb.,; Hpt; Ribb.; Ladew.;
Forb.; Coningt.
- 137: hyacinthi M1P γ ba α z. — Heyne; acanthi M α 1c. — La C.; Heins.;
Brunck; Wagn.; Düb.,; Hpt; Var.; le P. de la R.; Burm.
Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 141: tilie γ . — La C.; Heins.; Var.; telie P. — tilia M.
le P. de la R.; Burm.; Heyne;
Wagn.; Düb.,; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 148: post me memoranda b, *mss. post memoranda MP γ ; — post*
infér., — Naugerius; Estien- commemoranda c. — La C.; le
ne; Heins.; Var.; Burm.; P. de la R.; Voss; Düb.
Heyne; Wagn.; Hpt; Ribb.;
Ladew.; Forb.; Coningt.
- 173: Etna Mbac γ . — La C.; Heins.; autrum FP.
Var.; le P. de la R.; Burm.;
Heyne; Wagn.; Düb.,; Hpt;
Ribb.; Ladew.; Forb.; Co-
ningt.
- 200: et suavibus γ bc. — La C.; sed R; — e MP. — Ribb.; Ladew.
Heins.; Var.; le P. de la R.;
Burm.; Wagn.; Düb.,; Hpt;
Forb.; Coningt.
- 202: refigunt M γ c, *Servius*, *Phi- relingunt P; — refigunt Rb. —*
laryrius. — La C.; Ribb.; Heins.; Var.; le P. de la R.;
Ladew. Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.,;
Hpt; Forb.; Coningt.
- 221: omnia, *Peertkamp d'après omnes MPR γ bc. — La C.; Heins.;*
saint Ambroise. — Lachmann; Var.; le P. de la R.; Burm.;
Hpt.; Ribb.; Ladew.; Forb. Heyne; Wagn.; Düb.,; Coningt.

- 228: angustam PM γ bc2, *Servius*. — La C.; le P. de la R.; Wagn.; Düb. ; Coningt.
— Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.
- 230: ore PRM1, *Servius*. — La C.; ora M2 γ cb. — Heins.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Forb.; Coningt.
Var.; Ribb.; Ladew.
- 230: fave M1, *Philargyrius*. — Ladev. fove M2PR γ , *Servius connaît les deux leçons et semble préférer celle-ci*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Forb.; Coningt.
- 236 et suiv. *L'ordre des vers dans les mss est celui des chiffres*. L'ont suivi : La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne (en approuvant Schrader); Wagn. (id.); Düb. ; Hpt; Coningt. — L'ont modifié : Schrader; Ribb.; Ladew.; Forb.
- 231: fetus MRb γ . — La C.; Heins.; flores P, *Philargyrius cite cette leçon comme une correction*.
Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 233: Plias M γ . — Heins.; Var.; Pleas P. — Ribb.; — Pleias Rbc.
Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 262: stridit MP. — Heins.; Var.; stridet R γ 2bc. — La C.; le P. de la R.; Düb. ; Forb.
Burm.; Heyne; Wagn.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Coningt.
- 280: appone MPc. — La C.; Heins.; expone R.
Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 301: obstruitur PR γ bc. — La C.; obsuitur M. — Heins.; Var.;
le P. de la R.; Wagn.; Düb. ; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
Burm.; Heyne.
- 331: validam M2PR γ bc, *Arusianus*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Düb. ; Hpt; Coningt.
duram M1. — Wagn.; Ribb.; Ladew.; Forb.

- 338: vers omis MPR γ 1b. — Condamné par Wagn.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. — l'ont admis γ 2c. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Düb.;
- 339: Cydippeque R γ 1. — La C.; Cydippe MPbc γ 2.
Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 347: aque P γ , *Servius*. — Heins.; atque RMGe, *Arusianus*. — La C.
Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 368: erumpit M γ 2. — La C.; rupit P γ 1; — rumpit Rb1c.
Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 369: 370, 371 : *L'ordre des manuscrits est celui des chiffres. L'ont suivi*: La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Coningt. — *L'ont modifié*: Schrader; Ribb.; Ladew.; Forb.
- 370: saxosus PMRb1c1, *Philargyrius connaît cette leçon et la cite en seconde ligne*. — saxosum b2c2, *Servius*. — La C.;
Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne.
Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 373: effluit MPR, *Philargyrius connaît les deux leçons et cite celle-ci en première ligne*. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 384: perfudit γ bcM2PR. — La C.; perfudit M1. — Ribb.
Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt.
- 393: sint... fuerint MPR γ bc, *Macrobe*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt.
sunt... fuerunt, *ms infér., quelques exemplaires de Macrobe* Wagn. (1830); Düb.; Hpt.

- 393: trahantur PRbcM2. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. trahuntur γ_1 , *mss. infér.* — Wagn. (1830); Düb.; Hpt.; — trahentur M1.
- 400: frangentur Myb, *Servius, Philargyrius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. franguntur PRc1. — Ribb.
- 406: eludent MP. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. ludent R; — illudent *b*. — La C.; le P. de la R.
- 412: tantu P γ_1 ; — tantū M1; — tam tu, *Ribbeck*, — Ribb.; Ladew., Forb. tantum *b1*, *leçon citée par Servius*; — tanto M2R $\gamma_2b_2c_2$, *Nonius, Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Coningt.
- 415: diffundit b1c1 γ_1 M. Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. diffudit $\gamma_2b_2c_2$, *Servius*. — La C.; le P. de la R.; — perfundit P; — depromit R; — defundit G, *un des exemplaires de Servius*. — Ribb.
- 431: dispergit MR. — La C.; le P. de la R.; Wagn.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. discerspit P; — dispersit. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne; Düb.; Ribb.
- 443: fallacia PRM2, *Philargyrius qui cite l'autre leçon*. — La C.; le P. de la R.; Wagn.; Düb.; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. phallacia M1; — pellacia *b2*. — Heins.; Var.; Burm.; Heyne.
- 447: quicquam MR, *Arustianus, leçon citée par Servius*. — Heyne (*quidquam*); Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew.; Forb.; Coningt. cuiquam γ_2b_2 , *Servius*. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; — quiquam γ_1b_1 . — Ribb.
- 449: lapsis R. — La C.; Heins.; Var.; le P. de la R.; Burm.; Heyne; Wagn.; Düb.; Hpt; Ladew. lassis MP γ_1bc . — Ribb.; Forb.; Coningt.; — fessis γ_2 .

- 455 : ob meritum MR γ bc, *Priscien*, ad meritum P.
Aleuin, *Servius*. — La C.;
 Heins.; Var.; le P. de la R.;
 Burm.; Heyne; Wagn.;
 Düb. n.; Hpt; Ribb.; Ladew.;
 Forb.; Coningt.
- 455 : ni PR. — La C.; Heins.; nisi M.
 Var.; le P. de la R.; Burm.;
 Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt.;
 Ribb.; Ladew.; Forb.; Co-
 ningt.
- 473 : in foliis RF. — La C.; Heins.; in silvis M γ c. — le P. de la R.
 Var.; Burm.; Heyne; Wagn.;
 Düb. n.; Hpt; Ribb.; Forb.;
 Coningt.
- 482 : implexæ M γ 2b, *Servius*. — amplexæ c; — innexæ PR.
 La C.; Heins.; Var.; le P. de
 la R.; Burm.; Heyne; Wagn.;
 Düb. n.; Hpt; Ribb.; Forb.;
 Coningt.
- 493 : stagnis averni M, *Les exem- stagnis averni F γ bc; — stagni est*
plaires de Servius flottent en- averni R. — Ribb.
tre cette leçon et celle de F.
 — La C.; Heins.; Var.; le P.
 de la R.; Burm.; Heyne;
 Wagn.; Düb. n.; Hpt; Ladew.;
 Forb.; Coningt.
- 505 : quæ MR. — Ribb.; Ladew. qua γ bc. — La C.; Heins. Var.;
 le P. de la R.; Burm.; Heyne;
 Wagn.; Düb. n.; Hpt; Forb.;
 Coningt.
- 509 : flevisse et Mbc γ . — La C.; flesse sibi et R. — Ribb.
 Heins.; Var.; le P. de la R.;
 Burm.; Heyne; Wagn.;
 Düb. n.; Hpt; Ladew.; Forb.;
 Coningt.
- 509 : antris Mbc γ 2. — La C.; Heins.; astris R. — Ribb.,
 Var.; le P. de la R.; Burm.;
 Heyne; Wagn.; Düb. n.; Hpt;
 Ladew.; Forb.; Coningt.

- 542: demitte RF. — La C.; Heins.; dimitte M γ c.
 Var.; le P. de la R.; Burm.;
 Heyne; Wagn.; Düb.;; Hpt;
 Ribb.; Ladew.; Forb.; Co-
 ningt.
- 547: telle est la place de ce vers dans les manuscrits MRF. — La C.;
 Wagn.; Düb.;; Hpt; Ribb.; Ladew.; Forb.; Coningt. — Le *Lan-*
gobardicus le place avant 546. — Heins.; Var.; le P. de la R.;
 Burm.; Heyne.
- 548: facessit RFVbc. — La C.; capessit M.
 Heins.; Var.; le P. de la R.;
 Burm.; Heyne; Wagn.;
 Düb.;; Hpt; Ribb.; Ladew.;
 Forb.; Coningt.
- 563: Vergilium MR. — Wagn.; Virgilium γ c. — La C.; Heins.;
 Hpt; Ribb.; Forb.; Coningt. Var.; le P. de la R.; Burm.;
 Heyne; Düb.
-

CHOIX DE VARIANTES

TIRÉES DES ANCIENNES ÉDITIONS.

LISTE DES ÉDITIONS CONSULTÉES.

1469. Romæ : per Conradum et Arnoldum Teutonicos = Rom. 1469¹.
1470. Venetiis : per Vindelinum de Spira = Ven. 1470.
1471. Romæ : ex recognitione Jo. Andreae, etc. = Rom. 1471².
1471. Venetiis : cum XII libro Maplœi = Ven. 1471.
1472. Venetiis : Leonardus Achates impr. = Ven. 1472.
1472. Venetiis : per Barthol. Cremonensem = Ven. 4.
1473. Venetiis : per Leonardum Achaten = Ven. 5.
1473. Romæ : per Udalicum Gallum et Simonem de Luca = Rom. 1473.
1475. Mutinæ : per magistrum Joannem Vurster de Campidona = Mut. 1475.
1475. Venetiis : per Nicolaum Jenson Gallicum = Ven. 6.
1475. Venetiis : per Jac. Rubeum natione Gallicum : Ven. 7.
1475. Lovanii : per Joannem de Paderborne in Vestfalia = Lov. 1475.
1476. Vincentiæ : per Joannem de Vienna = Vinc. 1476.
1476. Venetiis = Ven. 8³.
1478. Parisiis : per magistrum Udalicum Gering. = Par. 1.

1. Leçons diverses extraites de cette édition, outre celles qui seront indiquées ci-dessous. *Buc.* I, 12 : *turbatur*; 72 : *perduxit miseris! en quis*; II, 7 : *cogis*; 27 : *fallat*; 41 : *albo*; 53 : *pruna* : *honos*; 57 : *certes*; IV, 26 : *parentis*; 52 : *latentur*; 53 : *tam longæ*; V, 3 : *consequidimus*; VI, 40 : *ignotos*; 62 : *amaræ*; 85 : *referre*; VII, 25 : *crescentem*; 41 : *Sardois*; 54 : *quæque sub arbore*; VIII, 15 : *herba est*; 39 : *ceperat*; 58 : *fiat mare*; 103 : *ne respexeris*; IX, 9 : *veteris iam fracta cacuminu fagi*; 35 : *Faro vi-*

deor; X, 19 : *subulci*; G. II, 22 : *alii quos ipse via*; 246 : *amaror*; 471 : *parvoque*; 487 : *in vallibus*. — L'exemplaire consulté, comme pour toutes les indications suivantes, est celui de la Bibliothèque Nationale.

2. Cet exemplaire a appartenu à Politiën, et contient de sa main des notes assez nombreuses, surtout une collation du *Romanus*.

3. Répète celle de Nicolas Jenson exactement. Il n'y a pas lieu à en donner une collation spéciale.

1479. Parmæ : opera et impensis Andreae Portiliae = Parm. 1.
 1479. Vincentiæ : Leonardus de Basilea impressit = Vinc. 2.
 1482. Mediolani : Antonius Zarothus imprimi curavit = Mil. 1.
 1484. Venetiis : per Thomam de Alexandria = Ven. 9.
 1486. Venetiis : per Antonium Bartholomei = Ven. 10¹.
 1486. Parmæ : per Bernardinum Celerium nec non Cæsarium de Parma impressum = Parm. 2².
 1487. Mediolani : per Leonardum Pachel et Uldericum Scinzenzeller = Mil. 2.
 1488. Venetiis : per magistrum Andream de Palthascichis = Ven. 11.
 1491. Venetiis : per Bartholomeum de Zanis de Portesio = Ven. 12.
 1492. Nuremberg : impensis Antonii Koberger = Nur.
 1493 et 1494. Venetiis, etc.³.

ÉDITIONS DES ALDES⁴.

1501. = Ald. 1.
 1505. = Ald. 2.
 1514. = Ald. 3.
 1527. = Ald. 4⁵.
 1541. = Ald. 5.
 1545. = Ald. 6⁶.

ÉDITIONS DES ESTIENNE.

1532. Parisiis : ex officina Roberti Stephani = Steph.
 1533. Parisiis : ex officina Roberti Stephani⁷.
 1540. Parisiis : ex officina, etc.
 1572 ou 1577. Typis H. Stephani⁸.
 1583. Apud H. Stephanum = H. St.⁹.

1. La Bibliothèque en possède deux exemplaires. Heyne dit à tort qu'elle reproduit page pour page l'édition de Vicence de 1479.

2. Heyne ne la cite pas.

3. Répètent absolument Ven. 12 ; il n'en a été fait aucune mention.

4. Je ne cite que celles que j'ai pu consulter.

5. Outre les leçons tirées de *Buc*, III, et de *Georg.* I et III, en voici quelques-unes qui montrent la qualité de cette édition, *Buc.* II, 7 : *coges* ; *G.* II, 86 : *despiere* ; 505 : *dormiat* ; IV, 132 : *animis* ; 148 : *post me memorauda*.

6. Celle-ci ressemble beaucoup à celle de 1527.

7. Cette édition reproduit les leçons des Aldines, 1, 2, 3. Une seule leçon, *illu-*

dant, *G.* I, 181, est prise à l'Aldine 4. Il n'y a donc pas lieu d'en donner les variantes, non plus que de l'édit. de 1540, qui en est l'exacte copie.

8. Il n'y a ni date ni indication de lieu.

9. H. Estienne prétend avoir fait un extrait de beaucoup d'éditions. Toutefois, sauf sur un petit nombre de points, il suit les Aldines assez confusément. Je ne donnerai qu'un petit nombre des variantes de son texte. Comme l'édition qui porte la date de 1583 reproduit exactement celle de 1572 ou 1577, il n'est pas nécessaire de donner une double indication. Enfin comme H. Estienne a été suivi par Taubmann, et que je donne exactement les leçons de celui-ci, on a implicitement celles de son modèle.

ÉDITIONS DIVERSES.

1528. Lugduni : per Jacobum Mareschal = Lugd.¹.
 1539. Venetiis : nunc demum Nic. Erythræi opera, etc. = Erythr.².
 1540. Parisiis : per Sim. Colinaeum³.
 1544. Lugduni : Seb. Gryphius = Gryph.⁴.
 1575. Antverpiæ : Guellius Valens = Val.
 1576. Basileæ : Ge. Fabricius Chemnicensis = Fabr.
 1580. Antverpiæ : Theod. Pulmanni studio corr. = Pulm.
 1589. Francofurti : ex officina Sanctandreaana = Sanct.⁵.
 1599. Aug. Vindelic. : per Jac. Pontanum = Pont.
 1618. Apud Zach. Schurer. (Wittemberg) : cum commentariis
 Fr. Taubmanni = Taubm.
 1630. Parisiis : opera van Meyen = Mey.⁶.
 1636. Lugd. Batavorum : ex officina Elzev. Dan. Heinsio recen-
 sente = Dan. Heins.⁷.

BUCOLIQUES, III.

- 3 : ipse, *toutes les éditions sans exception*.
 16 : faciant, Vinc. 2; Steph.; Ald. 3, 4; Gryph.
 facient, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471; Ven.
 1472; Ven. 4, 5; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Lov.
 1475; Vinc. 1476 (facient, *corrigé à la main en facient*); Par. 1;
 Parm. 1; Mil. 1; Ven. 9, 10; Parm. 2; Mil. 2; Ven. 11, 12;
 Nur.; Ald. 1, 2; Lugd.; Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.;
 Taubm.; Dan. Heins.
 38 : facili, *toutes les éditions, sauf Parm. 1 et Mil. 2, qui ont facilis*;
Politien a mis en note sur Rom. 1471 : Donatus legit facilis; Erythr.
donne en marge fragilis, emprunté évidemment au recueil de Piéris.

1. Reproduit l'édition lyonnaise de 1517, qui est elle-même une reproduction d'Ascensius. J'en donne les variantes comme type de ce que sont les Ascensiennes en général.

2. Voyez le jugement porté sur cette édition, *Introduction*, p. xxx; la leçon du texte est presque toujours contredite par une variante en marge. Je n'en donnerai que quelques exemples comme échantillon.

3. Cette édition, aux différents passages dont les variantes sont indiquées ci-dessous, reproduit Ald. 3, sauf *G. I*, 248, 340, 419; *G. III*, 425, 449, où elle donne le texte de R. Estienne, 1532; *G. I*, 390, celui d'Ald. 4; *G. I*, 513, celui de l'édition Lyonnaise de 1528. Il n'est pas

nécessaire de la faire figurer en détail au tableau des variantes.

4. Cette édition est un mélange des Aldines et de celles qui en sont dérivées; je n'en ai tiré qu'un petit nombre de spécimens.

5. Cette édition, selon Heyne, répète celle de Commelin de la même année; je n'ai pu me procurer l'édition de Commelin.

6. C'est une reproduction bien tardive d'un travail qui date du seizième siècle. Je n'ai pu m'en procurer d'autre exemplaire; je n'en donnerai d'ailleurs que quelques exemples.

7. L'édition a très-peu d'intérêt; je n'en donnerai qu'un petit nombre d'exemples.

- 42 : quæ curvus arator haberet, *toutes, sauf* Lov., *qui a quæ curvus haberet arator.*
- 48 : spectas, *note de Politien sur* Rom. 1471; Ven. 1472; Ven. 5; Mut. 1475; Ald. 1, 2; Fabr.
spectes, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471; Ven. 4; Rom. 1473; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9, 10; Parm. 2; Mil. 2; Ven. 11, 12; Nur.; Ald. 3, 4; Lugd.; Steph.; Val.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
- 77 : vitula, *toutes les éditions, sauf* Ven. 5, *qui a vitulam.* Mil. 1 *donne aussi vitulam; mais m est effacé par un grattage.*
- 86 : quamvis sit, *les anciennes éditions, et aussi* Ald. 1, 2, 3, 4, 5, Steph. Lugd. etc., *et plus tard le P. de la C. Quamvis est se trouve d'abord dans* Heinsius. *C'est la leçon de* Ryb. *Quamvis sit se trouve dans* em *et les mss. inférieurs.*
- 100 : arvo, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; *note de Politien : sic egit Philargyr.; Ven. 1471; Ven. 1472; Ven. 6, 7; Parm. 2; Ven. 12; Ald. 1, 3, 4; Lugd.; Steph.; Erythr. en marge; H. St.; Taubm.*
arvo, Ven. 5; Rom. 1473; Mut. 1475; Lov.; Vinc. 1476, *surchargée plusieurs fois à la main, arvo, herba; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9, 10; Mil. 2; Ven. 11; Nur.; Ald. 2, 5, 6; Erythr.; Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Dan. Heins.*
- 110 : aut metuet, *leçon de toutes les anciennes éditions, sauf* Ven. 1470 *et 1461, qui ont aut metuit.*

GÉORGIQUES I.

- 3 : qui cultus, Ald. 4, 6; Erythr. *en marge*; Gryph.; Val.; Pont.; Taubm.; Van Meyen; Dan. Heins.
quis cultus, toutes les autres éditions citées.
- 4 : pecori atque apibus, *toutes les éditions, sauf* Ven. 1472, *et* Ven. 5, *qui ont sit pecori quanta apibus experientia.*
- 22 : non nullo, Rom. 1471 (*Politien a rétabli non nullo*); Ven. 4; Rom. 1473; Ven. 6; Lov.; Vinc. 1476; Parm. 2; H. St.; Fabr.; Pont.; Taubm.
non nullo, Rom. 1469; Ven. 1470; Ven. 1471; Ven. 1472; Ven. 5; Mut. 1475; Ven. 7; Par. 1; Parm. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9, 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Nur.; Ald. 1, 2, 3, 4; Steph.; Lugd.; Val.; Pulm.; Sanct.; Dan. Heins.

- 35 : relinquit, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471; Rom. 1473; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9, 10; Parm. 2; Ven. 12; Nur.; Ald. 1, 2, 3, 4; Steph.; Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Taubm.
reliquit, Ven. 1473; Ven. 4, 5; Mut. 1475; Parm. 1; Mil. 2; Ven. 11; Lugd.; Pont.
- 36 : sperant, Mil. 1, 2; Ven. 11; Ald. 4; Van Meyen.
sperent, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6; Lov.; Vinc. 1476; Par. 1; Parm. 1; Vinc. 2; Ven. 9, 10; Parm. 2; Ald. 1, 2, 3, 5; Lugd.; Steph.; Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
spectent, Ven. 3 (1472), 5, 7.
spernent, Ven. 12; Nur.
- 50 : at prius, Lugd.; Erythr. (*en marge*); Gryph.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Taubm.
ac prius, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471, 1472; Ven. 4, 5; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Par. 1; Parm. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9, 10; Parm. 2; Mil. 2; Ven. 11, 12; Ald. 1, 2, 3, 4; Steph.; Erythr.; Val.; Pont.
- 57 : mittit, *leçon admise par les anciennes éditions; aucune n'a mittet ou mittat.*
- 60 : æterna, *leçon admise par les anciennes éditions; aucune n'a alterna.*
- 102 : Mysia, Par. 1; Lugd.; Eryth. (*en marge*); Pulm.; Sanct.; Dan. Heins.
Mesia, Rom. 1471 (*Politien ajoute a et o au-dessus de e*); Ven. 1470; Ven. 1472; Ven. 4, 5; Rom. 1473; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Vinc. 2; Mil. 1; Parm. 2; Ven. 9, 10; Mil. 2; Ven. 11. Semiesia, Rom. 1469.
Mœsia, Mut. 1475; Parm. 1; Ven. 12; Ald. 1, 2, 3, 4, 5; Steph.; Val.; Pont.; Taubm.; Van Meyen.
- 103 : mirantur, *leçon de toutes les anciennes éditions; aucune n'a mirentur*
- 114 : deducit, *leçon de toutes les anciennes éditions, sauf Lov., qui a deduxit; aucune n'a diducit.*
- 126 : ne signare, Gryph.¹. *Les autres ont nec signare.*

1. Je ne trouve, dans mes notes, que Gryph. avec cette leçon; il la doit sans doute à une des Aldines; il est toutefois certain que celle de 1514 a *nec signare*.

- 135: et silicis, Rom. 1469; Rom. 1471; Ven. 1472; Ven. 5; Rom. 1473; Par. 1; Ald. 1, 2, 3, 4, etc.; Steph.; Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
 ut silicis, Ven. 1470; Ven. 1471; Ven. 4; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Parm. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9, 10; Parm. 2; Mil. 2; Ven. 11, 12; Lugd.
- 142: alta petens, pelagoque. *Toutes les éditions mettent un signe de ponctuation après petens.*
- 145: vicit, Ald. 4, 6. *Les autres éditions ont vincit.*
- 155: herbam, Erythr. (*en marge*); H. St. a herbam et terram *en marge*. Van Meyen a terram, et herbam *en marge*. *Les autres ont terram.*
- 157: umbras, *leçon des éditions, sauf Lov., qui a umbram.*
- 175: explorat, Mil. 1; Ald. 4, 6; Van Mey. — La Rom. 1469 a explorat; *les autres exploret.*
- 181: illudant, Ald. 4, 5; Steph. 1533; Erythr.; H. St.; Val.; Pont.; Taubm. *Les autres illudunt.*
- 192: palea, Ven. 3; Lov. (*un correcteur à la main en a fait palea*); Fabr. *Tous les autres ont palea. Dans Ven. 11, un correcteur à la main a rétabli palea.* Tous les mss. et Servius ont *palea*. Philargyrus cite *palea* pour blâmer cette leçon, qui se trouve encore dans le P. de la C.
- 203: atque illum in præceptis prono. *Toutes les éditions ont ce texte, non pas celui de P ou de R.*
- 208: libra dies, Ven. 10; Mil. 2; Ven. 11. *Ces textes ont aussi, v, 214, jacet au lieu de licet.*
- 213: aratris, Ven. 1470; *Politien sur la Rom. 1471; Ven. 1471; Ven. 1472; Mut. 1475; Ven. 7; Lov.; Parm. 1; Vinc. 2; Parm. 2; Ven. 9; Mil. 2; Ven. 11 (corrigé à la main en rastris); Ven. 12; Ald. 1, 2, 3, 4; Lugd.; Steph.; Erythr. (en marge rastris); Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.*
 rastris, Rom. 1469; Rom. 1471; Ven. 4; Rom. 1473; Ven. 6; Vinc. 1476; Par. 1; Mil. 1; Ven. 10.
- 218: averso, Lov. *Dans Ven. 10, un correcteur à la main a ajouté cette leçon. Les autres ont adverso.*
- 226: aristis, Van Meyen (*en marge*); *les autres ont avenis.*
- 236: cærulea, *Politien sur Rom. 1471; un correcteur à la main de Ven. 11; Ald. 1; Erythr. (en marge); Fabr. — Mil. 1: cærule et. Les autres: cærulea.*

- 248: densantur, Ven. 1470, 1471, 1472; Ven. 4; Mut. 1475; Ven. 7; Lov.; Vinc. 1; Parm. 1; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9; Parm. 2; Ven. 10, 11; Mil. 2; Ven. 11, 12; Lugd.; Steph.; Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
densentur, Rom. 1469, 1471, 1473; Ven. 6; Ald. 1, 2, 3, 4.
- 251: illic, *toutes les éditions; aucune n'a illis.*
- 283: disjecit, *les éditions, sauf Ven. 1472 et Ven. 6, qui ont dejecit.*
- 296: trepidi, Lov.; II. St. (*en marge*); Fabr.; Van Meyen (*en marge*); *les autres ont toutes tepidi.*
- 318: concurrere, *leçon des éditions. Politien sur Rom. 1471, a mis en interligne consurgere.*
- 320: sublimem, *note de Politien sur Rom. 1471; tous les textes ont sublime et ita.*
- 337: cælo, *aucun texte n'a cette leçon; tous ont cæli.*
- 340: casum, Steph.; Erythr. (*en marge*); Gryph.; II. St.; Fabr.; Sanct.; Pont.; Pulm.; Van Meyen. *Les autres ont casu.*
- 341: tum pingues agni. Fabr. *écrit tunc pingues agni; Politien indique sur Rom. 1471, que c'est la forme à suivre. Les autres ont tous tunc agni pingues.*
- 351: possemus, *Politien sur Rom. 1471; Parm. 2: possumus. Les autres: possimus.*
- 360: tum curvis, *toutes les éditions.*
- 383: varias, *toutes les éditions.*
- 390: ne nocturna, Ald. 4, 6; Gryph.; Van Meyen. *Les autres: nec nocturna.*
- 418: vias. *Toutes les éditions ont cette leçon, et non vices. uvidus. Aucune édition n'a ce texte; elles portent toutes humidus.*
- 419: denset, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471, 1472; Ven. 4; Rom. 1473; Lov.; Vinc. 1476; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Parm. 2; Lugd.; Ald. 1, 2, 3, 4; Val.; Taubm.
densat, Mut. 1475; Ven. 6, 7; Parm. 1; Mil. 2; Ven. 9, 10, 11, 12; Steph.; II. St.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.
- 432: ortu quarto, Ven. 1470; Ven. 1471; Ven. 1472; Mut. 1475; Ven. 7; Lov.; Vinc. 1476; Parm. 1; Par. 1; Vinc. 2; Parm. 2; Mil. 2; Ven. 9, 10, 11, 12; Lugd.; Steph.; Pulm.
ortu in quarto, Rom. 1469; Rom. 1471; Ven. 4; Rom. 1473; Ven. 6; Mil. 1; Ald. 1, 2, 3, 4, 5; Val.; Fabr.; Sanct.; Pont.; Taubm.
- 439: sequuntur, *Politien sur Rom. 1471; Ald. 4, 6; II. St.; Taubm.; Van Meyen. Les autres: sequentur.*

- 446: rumpent, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471, 1472; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Parm. 1; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Parm. 2; Mil. 2; Ven. 9, 10, 11, 12; Lugd.; Gryph.; Sanct.
erumpent, Ald. 1, 2, 3; Steph.; Val.; Fabr.; Pulm.; Pont.; Taubm.
erumpunt, Ald. 4, 6; Van Meyen.
- 446: surget, Ven. 1470; Ven. 1471; Ven. 4; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Parm. 2; Mil. 2; Ven. 9, 10, 11, 12; Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
surgit, Rom. 1469, 1471; Ven. 1472; Rom. 1473; Mut. 1475; Parm. 1; Lugd.; Ald. 1, 2, 3, 4; Van Meyen.
- 450: decedit, *toutes les éditions ont decedet.*
- 454: incipient, *leçon de toutes les éditions, sauf* Steph. 1533, *qui a incipiant.*
- 454: immiscerier, *leçon des éditions, sauf* Rom. 1469, 1471, Par. 1, *qui ont miscerier; Lov. : immiscier.*
- 457: moveat. *Les éditions ont toutes moneat.*
- 461: velat, *leçon de toutes les éditions.*
- 470: obsceneæ. *Toutes les éditions ont obscenei.*
- 485: altæ, Ven. 1470, 1471; Ven. 4; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Parm. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Parm. 2; Mil. 2; Ven. 10, 11, 12; Lugd.; Steph.; Ald. 1, 2, 3, 4, 5; Val.; Fabr.; Sanct.; Taubm.
alte, Rom. 1469, 1471; Ven. 1472; Rom. 1473; Lov.; Vinc. 1476; Par. 1; Ven. 9; Erythr.; Pulm.; Pont.
- 513: addunt in spatia, Ven. 1470, 1471, 1472; Mut. 1475; Lov.; Vinc. 1476 (*un correcteur a ajouté se*); Parm. 1; Steph.; Ald. 1, 2, 3, 4, 5; Val.; Erythr. (*il a mis en marge l'autre leçon se in spatia*).
addunt se in spatia, Rom. 1469, 1471; Ven. 4; Rom. 1473; Ven. 6, 7; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Parm. 2; Mil. 2; Ven. 9, 10, 11, 12; Lugd.; Simon de Colines; Gryph.; H. St.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.; Van Meyen.

GÉORGIQUES III.

- 3 : carmine, Rom. 1471; Erythr. (*en marge*). *Les autres : carmina.*
- 85 : fremens, Ven. 1472; Mut. 1475; Vinc. 1476; Parm. 1; Lugd.; Erythr. (*en marge*). *Les autres : premens.*

- 91 : Achilli. *Toutes les éditions anciennes ont Achillis.*
- 114 : rapidus, Rom. 1469, 1471; Parm. 1; Erythr. (*en marge*); Fabr. *Tous les autres textes ont rapidis.*
- 188 : audeat. *Toutes les éditions anciennes ont audiat.*
- 190 : accesserit, *leçon de toutes les éditions anciennes, sauf Erythr., qui a acceperit.*
- 190 : aetas, Ald. 4, 5; Val.; Pulm.; Sanct. *Les autres ont etas.*
- 194 : tum vocet. *Toutes les éditions anciennes ont provocet.*
- 202 : Hic, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471, 1472; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Parm. 1; Par. 1; Vinc. 2; Ven. 9; Parm. 2; Ven. 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Ald. 1, 2, 3; Lugd.; Steph.; Pulm.; Sanct.; Pont. hinc, Mil. 2; Ald. 4, 5; Val.; Fabr.; Taubm.
- 204 : Belgica, *leçon de toutes les éditions.*
- 219 : Sila, Rom. 1469, 1471. *Toutes les autres éditions ont silva.*
- 223 : longus. *Toutes les éditions anciennes ont magnus.*
- 230 : pernix, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471, 1472; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Parm. 1; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9; Parm. 2; Ven. 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Lugd.; Ald. 1; Steph.; Erythr. (*en marge*); Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.
pernox, Ald. 2, 3, 4, 5; Steph. 1533; Gryph.; Erythr.; Val.; Taubm.
- 235 : reffectæ. *Toutes les éditions anciennes ont receptæ.*
- 241 : subjectat. *Texte des éditions anciennes, sauf Rom. 1473; Parm. 1 et Par. 1, qui ont subvectat; Mut. 1475 : subnectat, ce qui est la même chose avec une lettre retournée.*
- 254 : correptosque, Rom. 1469; Ven. 1470; Ven. 1471, 1472; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Parm. 1; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9; Parm. 2; Ven. 10; Mil. 2; Ven. 11; Lugd.; Ald. 1; Erythr. (*en marge*); Fabr.; Pulm.; Sanct.
correptos, Ven. 12; Steph.; Ald. 2, 3, 4, 5; Erythr.; Val.; Pont.; Taubm.
- 257 : humeros, Ven. 1470, 1471, 1472; Mut. 1475; Parm. 1; Vinc. 2; Ven. 9, 10; Mil. 2; Ven. 11; Lugd.; Steph.; Ald. 1, 2, 3, 4; Erythr.; Val.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
humerosque, Rom. 1469, 1471 (*Politien, en interligne : umeros*); Ven. 4; Rom. 1473; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Par. 1; Mil. 1; Parm. 2; Ven. 12; Erythr. (*en marge*); Fabr.

- 273: in zephyrum, *leçon de toutes les éditions.*
- 280: hinc, *leçon de toutes les éditions anciennes, sauf Parm. 1, qui a hic.*
- 305: hæ.... tuendæ, Ald. 4, 5; Erythr.; Val.
 hæc.... tuendæ, Rom. 1469. — Hec.... tuendæ, Rom. 1471. —
 Les autres ont hæc tuenda.
- 323: mittet. *Toutes les éditions anciennes ont mittes.*
- 329: jubebo. *Toutes les éditions anciennes ont jubeto.*
- 383: velatur, Ald. 4. *Toutes les autres éditions ont velantur.*
- 395: ipse, Ven. 1470, 1471; Mut. 1475; Parm. 2; Ald. 1, 2, 3, 4, 5;
 Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
 ille, Rom. 1469, 1471; Ven. 1472; Ven. 4; Rom. 1473; Ven. 6,
 7; Lov.; Vinc. 1476; Parm. 1; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9,
 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Lugd.; Steph.
- 398: jam, *toutes les éditions, excepté Lov., qui a etiam.*
- 402: exportans, Fabr.; Pulm. *Toutes les autres ont exportant.*
- 432: exusta, Ven. 1470, 1471, 1472; Ven. 7; Lov.; Vinc. 2; Ven. 9;
 Parm. 2; Ven. 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Steph.; Erythr. (*en*
 marge); Fabr.
 exausta, Mil. 1; Ald. 4.
 exhausta, Rom. 1469, 1471; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475;
 Ven. 6; Vinc. 1476; Parm. 1; Par. 1; Ald. 1, 2, 3, 5; Lugd.;
 Val.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
- 435: nec.... divo, Rom. 1469, 1471; Ven. 1472; Par. 1; Parm. 2;
 Erythr. (*en marge*).
 ne.... divo, Ven. 1470, 1471; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475;
 Ven. 6, 7; Vinc. 1476; Parm. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9, 10;
 Mil. 2; Ven. 11, 12; Lugd.; Steph.; Ald. 1, 2, 3, 4; Val.
 ne.... dio, Colin.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
 non.... divo, Lov.
- 444: hirsuti, *toutes les éditions.*
- 449: ac sulfura viva, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471,
 1472; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Par. 1.
 et sulfura viva, Lov.; Vinc. 1476; Parm. 1; Vinc. 2; Mil. 1;
 Ven. 9; Parm. 2; Ven. 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Lugd.; Steph.;
 Erythr. (*en marge*).
 vivaque sulfura, *Politien citant Macrobe sur* Rom. 1471; Ald. 1,
 2, 3, 4; Erythr.; Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.

- 456: et meliora omnia, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471, 1472; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6; Lov.; Vinc. 1476; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9; Parm. 2; Ven. 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Ald. 1, 2, 3, 4; Steph.; Fabr. (*dans les notes, il y a omnia*); Erythr. (*en marge, omnia*); Val.; Pulm.; Sanct.; Taubm.
 aut meliora omnia, Parm. 1; Lugd.
 et meliora omnia, Par. 1; Pont.
- 519: relinquit, Ven. 1472; Mut. 1475; Lov.; Parm. 1; Par. 1; Ald. 1, 2, 3, 4; Steph.; Val.; Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
 reliquit, Rom. 1469; Ven. 1470; Rom. 1471; Ven. 1471; Ven. 4; Rom. 1473; Ven. 6, 7; Vinc. 1476; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9; Parm. 2; Ven. 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Lugd.
- 520: non mollia possunt prata (*c'est la leçon de tous les mss. principaux*), Ven. 1470; *Politien sur* Rom. 1471; Ven. 1471, 1472; Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6, 7; Lov.; Vinc. 1476; Parm. 1; Par. 1; Vinc. 2; Mil. 1; Ven. 9, 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Lugd.; Steph.; Ald. 3, 4; Erythr. (*en marge*); Fabr.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
 non gramina... grata, Rom. 1469, 1471; Ald. 1, 2, 5, 6; Erythr.; H. Steph.; Val.; Van Meyen; le P. de la Cerda.
 non mollia ... grata, Parm. 2.
- 536: contenta, Ven. 1470; *Politien sur* Rom. 1471; Ven. 1472; Ven. 1473 (*contempta*); Ven. 4; Rom. 1473; Mut. 1475; Ven. 6, 7, etc.; *sauf* Rom. 1469, 1471, et Par. 1, *qui ont* extenta.
- 537: insidias, *leçon de toutes les éditions.*
- 538: domat, *leçon de toutes les éditions, excepté* Rom. 1469, 1471, et Par. 1, *qui ont* subit.
- 555: arentes, *leçon de toutes les éditions.*
- 558: discunt, *leçon des éditions, sauf* Rom. 1469, 1471; Lov.; Par. 1; Parm. 2, *qui ont* discant.
- 560: flamma, Ven. 1470, 1471, 1472; Ven. 4; Mut. 1475; Ven. 7; Lov.; Parm. 1; Vinc. 2; Ven. 9, 10; Mil. 2; Ven. 11, 12; Ald. 1, 2, 3, 4; Lugd.; Steph.; Val.; Pulm.; Sanct.; Pont.; Taubm.
 flammis, Rom. 1469, 1471, 1473; Ven. 6; Vinc. 1476; Par. 1; Mil. 1; Parm. 2.
- 563: tentarat. *Plusieurs éditions*, Rom. 1469, 1471; Ven. 1472; Mut. 1475; Lov.; Parm. 1; Par. 1; Mil. 1, *ont l'orthographe* temptarat.

ADDITIONS DIVERSES.

Page xxiv, ligne 25, lisez Messius Arusianus.

Page xxv, note 1. Les renseignements ne manquent pas sur la vie de Virgile, peut-être n'en possédons-nous d'aussi étendus au sujet d'aucun autre des poètes latins. Mais ces renseignements sont loin d'avoir toute la précision que l'on pourrait désirer. A côté de faits qui ont un caractère incontesté de certitude, combien de fables ne nous ont-elles pas été transmises? On ne doit donc pas se fier aveuglément aux témoignages que nous a laissés l'antiquité. Il faut les contrôler les uns par les autres, il faut apprécier le degré de vraisemblance qu'ils présentent, et en tirer, sinon la vérité, du moins quelque chose qui en approche et ne contienne pas d'erreurs trop considérables.

Les contemporains mêmes de Virgile s'étaient occupés de rassembler des renseignements sur sa vie. Nous en devons à Varius (Cf. Quintilien, X, 3, 8), à C. Melissus, affranchi de Mécène (Suétone, éd. Reifferscheid, p. 58), à Hygin, affranchi d'Auguste (Aulu-Gelle, I, 21; XVI, 6, 14), à Julius Montanus (Suétone, éd. Reifferscheid, p. 61), à ceux de ses amis, restés inconnus pour nous, dont le témoignage, recueilli par Favorinus, *de ingenio moribusque ejus*, nous a été transmis par Aulu-Gelle (XVII, 10, 1 et suiv.). Les attaques de ses ennemis ont provoqué la réponse de Q. Asconius Pedianus, *contra obtrectatores Vergilii*, souvent citée par les écrivains des temps postérieurs.

En tête des commentaires de Probus se trouve une Vie de Virgile, fort courte, assez négligemment rédigée, mais exempte de fables. Elle a été reproduite par Keil, *M. Valerii Probi*, etc., 1848; par Reifferscheid, *Suetonii Reliquiæ*, etc., 1860.

Suétone, en s'aidant probablement surtout du livre d'Asconius Pedianus, rédigea une Vie de Virgile, insérée dans son ouvrage *De viris illustribus*, laquelle, retouchée par Ælius Donatus, le commentateur de Térence, défigurée ensuite par des additions empruntées aux commentaires de Servius et des légendes ridicules dues au moyen âge, prit place en tête du commentaire du second Donat. Les manuscrits la donnent sous diverses formes. Ceux qui contiennent la rédaction la plus étendue, et par conséquent la plus altérée, sont

en général du xiv^e siècle ou du commencement du xv^e. Cette rédaction semble s'être imposée par l'habitude aux premiers éditeurs. On la trouve encore en tête de l'édition du P. de la Ruë et de l'édition Heyne-Wagner, 1831. La moins altérée se lit dans des manuscrits du ix^e et du x^e siècle. Voyez le *Suétone* de Reifferscheid, p. 54 et suiv., 309 et suiv.; Hagen, *Scholia Bernensia*, p. 676 et suiv., 734 et suiv.

Saint Jérôme, dans sa traduction de la *Chronique* d'Eusèbe, nous fournit quelques indications sans doute empruntées à Suétone.

Avant le *Commentaire* sur l'Énéide de Servius se trouve une *Vie* de Virgile, qui ne semble pas celle que le savant grammairien, dans le préambule des *Bucoliques*, annonce avoir composée. Du véritable ouvrage il ne reste que des fragments épars çà et là dans son commentaire.

Enfin, il faut ajouter à ce qui précède la biographie en vers composée par le grammairien Phocas (édit. Heyne-Wagner, t. I, p. cxxxvii et suiv.; *Suétone*, éd. Reifferscheid, p. 68-72; *Anthologie latine*, éd. Riese, 671, t. I, p. 128), et la *Vie* de peu de valeur insérée par Reifferscheid, p. 52, du *Suétone*, et par Hagen, p. 745 des *Scholia Bernensia*.

Entre les biographies et les dissertations composées par les modernes sur la *Vie et les Écrits* de Virgile, voyez *P. Virgilit Maronis historia descripta per consules*, en tête de l'édition du P. de la Ruë, 1682; l'article *Virgile* dans le Dictionnaire de Bayle; *P. Virgilit Maronis vita per annos digesta*, de Heyne, en tête des éditions qui portent son nom, et en particulier p. cvii du t. I de la IV^e édition, 1830; *Leben und Fortleben des P. Virgilius Maro als Dichter und Zauberer*, von F. W. Genthe, Magdebourg et Leipzig, 1857, 2^e édit.; l'*Étude sur Virgile* de Sainte-Beuve; les articles de M. Patin, mentionnés plus haut p. xlvi; les *Biographies* placées en tête de la traduction de l'Énéide de Hertzberg, des éditions de Paldam, de Ladewig (1870), de Forbiger (1875), enfin et surtout de Ribbeck, dans l'édition in-12 de la *Bibliotheca Teubneriana*; ce dernier travail est de beaucoup le plus original et le plus achevé. La précision et la fidélité des recherches de M. Ribbeck sur la vie de Virgile sont un de ses titres les plus éminents à la reconnaissance de ceux qui aiment le poète.

Il faut enfin joindre à tout cela les chapitres consacrés à Virgile dans les *Histoires récentes* de la littérature romaine, Bahr (4^e édit., 1868), p. 361-393, 499-505, 638-647; Bernhardy (5^e édit. 1871), p. 487-506; Teuffel (3^e édition, 1875), p. 455-484.

Page LXXXV, *note* 1. Au dernier moment n'arrive la seconde édition de l'*Énéide* de Gosrau, portant la date de 1876, par anticipation. Il soutient la forme *Virgilius*, p. xix, xx, xxi, de sa préface.

Page LXXXIX, *note* 2. — Voici la liste des poètes de ce temps, telle que Ribbeck l'indique p. xii et suiv., en cherchant à établir quels rapports

ont pu les unir à Virgile. C'est en 701 que l'on place l'arrivée de Virgile à Rome. Lucrece était mort en 699, et Catulle en 700, mais leurs amis, Calvus (mort avant 708), Cornificius Gallus (mort en 713), C. Helvius Cinna (mort après 714), vivaient encore, ainsi que leur aîné Valérius Caton, le grammairien, alors âgé d'environ quarante-cinq ans. Du même temps sont Furius Bibaculus (né en 655, mort vers 736); Varron d'Atax (né en 672, mort après 707), et L. Varius Rufus (né en 672, mort après 737). Il faut y joindre Plotius Tucca et Quintilius Varus (mort vers 730), l'ami de Catulle. Un peu plus jeune était Pollion (né en 678, mort en 757), l'ami et le patron de Cinna. Domitius Marsus, qui vécut au delà de la mort de Virgile et de Tibulle, est à peu près de cette époque (Teuffel le fait vivre entre 700 et 754). Cornélius Gallus est aussi contemporain de Virgile (de 685 à 728), Émilius Macer (mort en 738), un peu plus jeune. Horace était alors encore enfant (né en 686), ainsi que Tibulle, dont on place la naissance entre 695 et 700. Enfin Propertius ne vint au monde qu'après, le premier vers 703, le second vers 711. Furius Bibaculus et Quintilius Varus étaient de Crémone; Émilius Macer de Véronne; Cornélius Gallus de Forum Julii (Fréjus, selon la plupart des commentateurs; selon Tiraboschi et Fontanini, Frioul; selon Morgagni, Forlì; selon d'autres, Vicence). Les relations étroites de Virgile avec Varius, Plotius, Quintilius Varus sont connues. Il semble aussi avoir été lié avec Cinna et Émilius Macer, au contraire s'être tenu écarté de Furius Bibaculus, ardent adversaire de César et de sa famille.

Page xciv, note 1. C'est Octavins Musa, chargé de tracer les limites des champs, qui laissa ou fit envahir le territoire de Mantoue. D'après les commentateurs, ce Musa était lui-même un Mantouan, irrité contre ses concitoyens pour une perte qu'il avait subie à cause d'eux. — Le vétérans qui la première fois reçut le domaine de Virgile se nommait Arrius. — Avec Pollion, Cornélius Gallus, chargé par les triumvirs d'exiger des contributions des villes dont les terres n'étaient point partagées, lui conseilla le voyage de Rome et sans doute l'y recommanda. — Après sa seconde expulsion, Cornélius Gallus et Émilius Macer lui conseillèrent de se rendre à Rome et d'y solliciter de nouveau. — D'après un passage d'Aulu-Gelle, VI (VII), 20, 1, on conjecture qu'une indemnité lui fut donnée en Campanie. — Voyez d'ailleurs, pour les détails et la discussion des textes fort confus des scholiastes, Ribbeck, *De vita et scriptis Vergili*, et Teuffel, *Gesch. der Röm. Lit.*, 3^e édit. 457.

Page xcvi, note 2. Que Virgile ait appelé son ouvrage les *Bucoliques*, c'est ce qui n'est pas douteux. Cf. Columelle, VII, 10 : « Ut Bucolicon » loquitur poema. » Ovide, *Tristes*, II, 438 : « Bucolicis juvenis luserat » ante modis. » Aulu-Gelle, IX, 9 : « Cum legerentur utraque simul » Bucolica Theocriti et Vergilii. » — Ribbeck admet pour la compo-

sition des Bucoliques un ordre un peu différent de celui que j'ai adopté. « Nam edere cœpit teste Asconio Pediano *Bucolica* annos
 « natus XXVIII, h. e. anno 712, intraque triennium, annis scilicet
 « 713-715, perfecit atque emendavit. Singulas autem eclogas in
 « prolegomenon capite I, hoc ordine se excepisse statuimus, ut se-
 « cunda et tertia edita sit ante quintam, post secundam et ante de-
 « cimam, immo inîtiis propior septima; anni 713 æstate prima,
 « autumnu nona, quam postea insecuta est sexta : inenute a. 714
 « orta quarta, paulo ante triumphum Pollionis a. d. VIII Kal.
 « Nov. a. 715 celebratum octava, omnium denique ultima decima. »
De vita et scriptis P. Vergili Maronis Narratio, p. xv.

Page xcix, note 1. Cela n'empêche pas que le recueil n'ait eu un succès extraordinaire à son apparition : « *Bucolica* eo successu edidit, ut in
 « scœna quoque per cantores crebro pronuntiarentur. » Donat, *Suétone*, éd. Reifferscheid, p. 69. « Malo securum et quietum Ver-
 « gili secessum, in quo tamen neque apud divum Augustum gratia
 « caruit, neque apud populum Romanum notitia. Testes Augusti
 « epistolæ, testis ipse populus, qui auditis in theatro Vergili versibus
 « surrexit universus et forte præsentem spectantemque Vergilium
 « veneratus est sic quasi Augustum. » Tacite, *Dial. or.*, 18.

Page c, note 1. Que les Géorgiques aient été retouchées par le poète à différentes époques, c'est ce qui semble probable. Mais que Virgile ait remplacé à la fin du IV^e livre l'éloge de Gallus par l'épisode d'Aristée, c'est ce que je ne puis me décider à croire. Comment, si le fait était vrai, ne nous serait-il pas parvenu quelque citation, quelque indication au moins de la manière dont le sujet était traité? Les contemporains, ou ceux qui vinrent après, en auraient dit quelque chose, et c'était une matière suffisante pour les moralistes. Mais ce n'est que dans le commentaire de Servius, qu'après bien longtemps, apparaît la mention de ce fait. Enfin on s'imagine difficilement comment le nom de Gallus se serait trouvé dans un poème où d'ailleurs Virgile affecte de ne nommer que Mécène et Auguste. Forbiger traite aussi de fable ce récit. Schaper, *de Georgicis a Vergilio emendatis*, Berlin, 1873, cherche à établir, d'après la versification, que la fin du IV^e livre est d'une époque postérieure au reste du poème.

Page cxxv, note 8. Je transcris à ce sujet le passage où Ribbeck, *De vita et scriptis*, etc., discute les témoignages : « Neque uxorem
 « poeta noster unquam habuit neque de amica quidquam fide digni
 « traditum est. Nam refutavit Asconius Pedianus vulgatam ab ob-
 « trectatoribus famam consuetudinem ei fuisse cum Plotia Hieria,
 « L. Varii amica, Mæcenatis olim ancilla. Propior in pueros præ-
 « sertim eruditos, maxime dilexisse fertur, cujus supra mentio facta
 « est, Alexandrum a Pollione et Cebetem, qui et poeta erat, a Mæ-
 « cenate sibi donatum. Incertior memoria est de Choraula quodam

« sive Antigene sive Antonio. Sed ante illos, priusquam a grammaticis, rhetoricis poeticisque adolescentiæ studiis ad philosophiam transiret, coluisse formosos, inter quos Sextus Sabinus quidam maxime cordi erat, arguitur *Catal.* VII, 9 et sq. » Voici maintenant quelques-uns des passages sur lesquels s'appuie cette discussion : « Fama est eum libidinis pronioris in pueros fuisse. Sed boni ita eum pueros amasse putaverunt, ut Socrates Alcibiadem et Plato suos pueros. Verum inter omnes dilexit Cebetem et Alexandrum, quem secunda Bucolicorum Ecloga Alexin appellat : donatum sibi ab Asinio Pollione. Utrumque non ineruditum dimisit : Alexandrum grammaticum, Cebetem vero et poetam. Vulgatum est, consuevisse eum cum Plotia Hieria. Sed Asconius Pedianus adfirmat ipsam postea majorem natu narrare solitam, invitatum quidem a Varro ad communionem sui, verum pertinacissime recusasse. Cetera sane vita et ore et animo tam probum fuisse constat, ut Neapoli Parthenias vulgo appellaretur. » Donat, p. 57, édit. Reifferscheid. Ajoutez Martial, VIII, 56. Servius, *ad Ecl.* II, 1; *ad Ecl.* II, 15; *ad Ecl.* V, 89; *ad Ecl.* III, 20.

Sur le vrai nom et la situation de cette Plotia Hieria, que Ribbeck voulait d'abord appeler *Galeria*, et qu'il supposait être la femme de Varius, voyez la discussion de Hagen, insérée dans la préface des *Prolegomènes* de Ribbeck, p. vi, vii.

Je dois relever à ce sujet l'opinion émise par M. von Leutsch, *Philolog. Anzeig.*, 1871, III, 3, p. 119, sur un passage de l'Églogue IX, v. 21 et 22. Il s'appuie sur le mot *delicias nostras*, et sur l'interprétation de Servius, *communem amicam*, pour croire qu'il s'agit ici précisément de Plotia Hieria, et ainsi Lycidas devient Varius; et si Varius est en scène, Lycidas ne peut pas, en parlant de lui-même, dire au vers 35 : *nam neque adhuc Varro videor*, etc. M. von Leutsch rétablit donc en cet endroit *Varo* avec le *Mediceus*, et quelques manuscrits d'ordre secondaire. Servius connaissait aussi cette leçon, qu'il n'adopte pas. Le *Palatinus* et le *Scholiaste* d'Horace ont *Varo*. M. von Leutsch rapproche *communem amicam* des mots de Donat, *ad communionem sui*, et c'est là la base principale de sa démonstration. Mais si ce sont les ennemis de Virgile qui ont fait courir le bruit de ce partage, et s'il faut en croire ce que rapporte Asconius Pedianus, on ne s'explique pas comment Virgile s'exprimerait ainsi. Il y aurait dans son langage une évidente contradiction avec la conduite que lui prête une tradition suffisamment authentique. Pourquoi aussi Virgile aurait-il mis dans ses vers le nom de Varus, qui pouvait avoir composé quelques poésies, *nonnulla carmina*, comme dit Servius, à côté de celui de Cinna, qui fut pendant un certain temps un poète de la première réputation? La flatterie n'aurait-elle pas paru trop grossière? M. von Leutsch me semble avoir donné dans l'excès des allégoristes, qui veulent trouver partout une allusion aux circonstances de la vie du poète ou aux événements du temps.

Ici il est certain que Ménalque représente Virgile. Pourquoi vouloir aller plus loin sans preuves? Dans la sixième Églogue, on a cru, sur la foi de Servius, retrouver Siron, Virgile et Varus. J'en doute pour ma part. Mais s'il faut, avec les interprètes que citent les *Scholia Bernensia*, reconnaître Plotia Hieria dans le vase, *cantharus*, que tient Silène, c'est l'excès de l'allégorie. Je crois bien, avec M. von Leutsch, que l'étude soigneuse des commentaires de tout genre sur Virgile et sur ses œuvres, faite avec une méthode critique, doit nous livrer de nouveaux renseignements sur la vie du poète et nous fournir de nouvelles sources pour l'interprétation. Mais il faut prendre garde de se laisser égarer. Ces scholies mêmes sont pleines de fables absurdes et de contradictions, et, si le lecteur veut s'en convaincre, il n'a qu'à lire le commentaire même de cette églogue dans les *Scholia Bernensia*. Mœris est Virgile, ou Macer; Lycidas est Cornélius Gallus, et Amaryllis, la maîtresse commune de Virgile et de Lycidas, ou même Rome. Comme conclusion, je maintiens l'interprétation que j'ai adoptée pour *delicias nostras*.

Page 6, vers 11. *Non equidem invideo*. Cf. Théocrite, I, 62 : Κοῦροι τι ἄθονέω. — *Magis*, dans le sens de *potius*, se trouve dans Catulle, LXVIII, 30; Lucrèce, II, 428, 869.

Page 6, vers 12 : *usque adeo* équivaut à *in tantum*. « Je m'étonne plutôt de ta tranquillité; tant il y a de trouble dans nos champs de toutes parts, » et comme les expressions de ce genre *adeo*, *tantum*, *talis*, *tot* équivalent à une proposition en tête de laquelle se trouverait *nam* suivi de *valde*, *maximus*, *plurimus*, etc., on peut, avec Wagner, donner comme équivalent : *nam atrocissime milites turbant omnia*.

Page 8, vers 41 : *Quid facerem*, que fallait-il que je fisse, que pouvais-je faire, qu'aurais-je fait? Sur cet emploi de l'imparfait du subjonctif au lieu du plus-que-parfait, cf. Gantrelle, *Gramm. lat.* § 147 Madvig, § 353. L'imparfait indique l'idée qu'il n'avait rien à faire, s'il fût resté à Mantoue.

Page 9, note 45. Il convient de remarquer que *responsum dare* se dit particulièrement des oracles, et *petere* de celui qui les consulte. Octave est un dieu, ses paroles sont des oracles.

Page 11, note 60. Jahn pense que *æquore* a été mis par le copiste à cause de *litore* qui suit. Forbiger croit que cette leçon est due à quelque scribe ingénieux, qui a voulu établir une opposition vive entre les poissons laissés sur le rivage et les cerfs paissant dans la mer.

Page 11, vers 66. J'écris *Oaxen*, avec les manuscrits suivis par Ribbeck, Conington, Wagner; Ladewig admet *Oaxem* avec *b* et l'exemple de Macrobie.

- Page 12, notes 68, 70. Il faut d'ailleurs ici admettre une anacoluthie. Mélibée commence par exprimer le désir de revoir sa demeure ; mais il s'arrête en pensant à l'état où il trouvera son champ, et termine la phrase par l'expression de la douleur que lui causera la vue des rares épis de sa terre.
- Page 12, note 73. Wagner fait bien remarquer la différence entre *perduxit* et *produxit* dans les commentaires de l'édition de 1830 : *QUO PERDUXIT valet quem ad finem, quem ad exitum. Inde ea prodiret sententia: quem ad exitum res suas adduxerunt miseri cives. At non de exitio civium nunc agitur, sed horum colonorum. Verum hi non erant civium loco censendi; iidemque discordiarum causas procul habentes, nihil curabant rem Romanam; cf. insignis locus G. II, 495, 499. Verbum autem PRODUCERE significat, paulatim rem magis magisque progrediendo adducere aliquo.* — Et alors la leçon *his nos*, etc., forme une exclamation qui marque le résultat de *en quo produxit*, comme le dit Conington.
- Page 17, note 24. Il n'y a de montagne portant le nom d'Aracynthe qu'en Étolie. C'est donc une erreur de Virgile. Servius prétend qu'elle est volontaire, *ut ostendatur rustici imperitia*.
- Page 17, note 28 : *Tibi* dépend d'ailleurs de *libeat*.
- Page 26. *Redderet*. Sur cet emploi de l'imparfait, cf. Madvig, § 353.
- Page 38, à la fin de l'argument. M. Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 288, 289, combat l'opinion qui fait d'Asinius Gallus l'enfant chanté par Virgile, sans d'ailleurs conclure d'une manière décisive pour un personnage déterminé. Je reconnais qu'il y a des difficultés dans tous les cas ; mais quoiqu'elles ne puissent pas toutes se résoudre, je crois que les plus grandes probabilités sont en faveur des raisons que j'ai accueillies. Il importe d'ailleurs de voir la discussion intéressante de M. Boissier sur toute cette Églogue, p. 288-294.
- Page 43, note 47. Les étymologies que l'on donne de *parca* sont très-variées. Celle que j'ai indiquée est proposée par Preller. Hartung fait venir ce mot du même radical que *pars*. Curtius, sans beaucoup l'appuyer, propose un radical analogue à celui que l'on trouve dans *plectere, plicare* ; la Parque serait alors celle qui entrelace les fils de la destinée.
- Page 50, note 36. Selon Clédonius, p. 1898 P, l'auteur de cette parodie est Cornificius Gallus ; cf. Ribbeck, *Proleg.* p. 96.
- Page 51, note 50. *Quocumque modo*. Suppléés *sunt*. Virgile fait souvent l'ellipse du verbe *esse* dans les propositions relatives. *Quocumque modo* équivaut à *qualiacumque sunt*.
- Page 56, note 4. *Pingues* est une prolepse et équivaut à *ut pinguescant*.

- Page 58, *note* 35. Ladewig (éd. de 1870) cite un autre exemple de *durare* dans le sens de *durescere*, ou du moins de *durum esse*. Cf. Ennius, *Fragm. tragic.* éd. Vahlen, 101 : « Sed quasi ferrum
« aut lapis durat, rarerent genitum conatur trahens. »
- Page 68, *note* 41. *Saridóniis*, comparez Théocrite, XVI, 86 : Σαρδόνιον
κατὰ ζῦμα.
- Page 74, *note* 11. Ribbeck, avec le *Palatinus*, admet *desinum*, hiatus
extraordinaire dans Virgile. Je retiens *desinet* du *Mediceus*. Avec
Conington, je crois que le sujet grammatical de *desinet* est *princi-*
pium. Mais en réalité, c'est comme s'il y avait : *mea musa a te in-*
cipiet, tibi desinet.
- Page 77, *note* 58. L'attraction *omnia vel medium fiat mare* par laquelle
le nombre du verbe est déterminé par l'attribut, n'a-t-elle pas son
analogue, *Æn.* V, 602 : *Pueri Trojanum dicitur agmen*. Conington
a bien essayé de séparer par la ponctuation *pueri* et *dicitur agmen*,
mais sans faire admettre cette modification du texte.
- Page 102, *note* 14. Sur l'étymologie du mot *Neptunus*, cf. Corssen,
Ueber Ausspr. etc. (2^e édit.), t. I, p. 433, 434, 435. Cartius,
Grundzüge der Griech. Etym. (3^e édit.), p. 276, regarde comme
possible que *Neptunus* vienne de la racine *nab* ou *nabh* qui a formé
νέφος. Vanček, *Etymol. H. art. der Lat. Spr.*, se range à cette opinion.
- Page 104, *note* 35. Le parfait *reliquit* s'entendrait de la rapidité avec
laquelle l'action s'opère; cf. *Æn.* V, 336, et c'est ainsi que Co-
nington interprète ce passage. Mais tout bien considéré, je maintiens
le présent.
- Page 111, *note* 105. Le sens de *male pinguis* revient donc à *non*
pinguis, comme le veut Wagner. Heyne entendait *nimum pinguis*,
à cause de la condensation des mottes. Mais *pinguis* emporte plutôt
avec soi l'idée de quelque chose d'humide, et ici c'est l'humidité qui
fait défaut.
- Page 113, *note* 128. A *liberius* etc., on peut comparer plus haut,
v. 99, *imperat arvis*.
- Page 113, *note* 136. Ribbeck admet ici *tunc* et, v. 137, *tum*. Je trans-
cris un fragment des *Prolegomena*, p. 267, qui précise le sens de
ces deux particules : « 137. Tunc. Quod miror E. Hoffmannum,
« l. l. p. 138, defendisse. Ego differentiam inter *tunc* (= *tuncce*) et
« *tum* nullam video nisi quod illo acrius monstratur. Ergo initio
« sententiæ v. 136 recte positum est *tunc alnos*, in ceteris membris
« enumerationis omnibus 137, 139, 143, 145, *tum* vocule locus erat.
« Ne auribus quidem peritis *tunc stellis* placebit. »
- Page 115, *note* 157. *Umbras* est d'ailleurs beaucoup plus poétique et
marque mieux le nombre des arbres qu'il faut élaguer çà et là.

- Page 126, *note* 276. Il y a dans Virgile une confusion évidente entre *Horcus*, dieu du serment, et *Orcus*, dieu de la mort. Cette confusion est amenée par la ressemblance des noms. Le *Palatinus* a *Horcus*.
- Page 130, *note* 321. Madvig, *Adversaria*, t. II, p. 47, reprend et recommande une conjecture déjà présentée par Heyne, qui est certainement préférable à toutes les autres interprétations ou corrections de ce passage. Il lui semble bizarre que l'on compare les effets de la tempête du printemps à ce qui se passe dans une autre saison. Au contraire la pensée doit se développer et l'image s'achever si l'on adopte le texte suivant :

Expulsam eruerent, ut turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes.

Entre *ut* et *tu*, *ut* a disparu ; puis, pour remplir le vers, les copistes ont plus tard intercalé *ita*.

- Page 136, *note* 382. D'autres entendent *densis* de la manière suivante : *dum denso agmine volant, alis densis increpant*.
- Page 142, *note* 461. *Unde serenus ventus agat nubes*. Expliquez, avec Wagner : *a qua cali parte venturus sit ventus qui nubes per cælum agat serenus*.
- Page 153, *note* 39-46. Comparez à *volans*, Anacréon, *Fragm.* 24, I, B : σὺν πτερόγεσσι κόρυταις. Théognis, 268 : ἀειρόμενος.
- Page 157, *note* 81. Ribbeck, au lieu de *exiit* et *exit* adopte *exilit*, leçon du *Gudianus*.
- Page 157, *note* 86. Pour l'hiatus de la dernière syllabe de *rudii*, cf. *G.* I, 341.
- Page 168. Ajoutez pour le vers 191. *Fertilis uvæ*. Seul exemple dans Virgile de *fertilis* employé avec le génitif.
- Page 177, *note* 297. Ribbeck, sans opérer de transposition, remplace *tendens* par *pandens*, leçon du *Gudianus*. A mon avis, il y a lieu de laisser le texte tel que je l'ai donné. *Tendens* convient mieux à *braccia*, qui est le mot le plus rapproché et qui détermine l'emploi du participe. *Tendens braccia* donne bien l'idée de la force.
- Page 187, *note* 421. Dans l'édition de 1861, Wagner explique ainsi *tenaces* : *quæ glâbas firmiter comprehendunt, teruntque*.
- Page 188, *note* 443. Ribbeck, avec le *Palatinus*, écrit *pinus*. Mais *pinos* est la leçon du *Mediceus* et du *Romanus*, la seconde leçon du *Gudianus*.
- Page 189, *note* 454. Ribbeck, *Proleg.* p. 49, soutient l'authenticité de ces vers. Virgile veut recommander le soin des arbres et le faire passer avant celui de la vigne. Les difficultés de la culture de la vigne sont sans nombre, dit-il ; au contraire, les oliviers, les arbres

- fruitiers, les essences forestières croissent sans peine. De plus, le produit de la vigne est la source de querelles et de combats. Et ce n'est pas outrager le dieu qui fait ces présents. Horace lui-même, après avoir recommandé à Varus de planter avant tout la vigne, qu'il nomme sacrée, fait mention de la lutte des Centaures et des Lapithes.
- Page 200, note 3. Le *Palatinus* et le *Veronensis* ont *carmine*. Le *Vaticanus* offre une leçon incertaine qui peut être *carmina* ou *carmine*. Cf. Ribbeck, *Proleg.* p. 193.
- Page 200, note 10. Wagner trouve trop forte l'idée que les Muses sont prisonnières, et il explique : *Musas ab Helicone deducam, id est, huc in patriam transferam a Græcis laudem artis poeticæ.*
- Page 203, note 28. Ladewig cite les deux références suivantes à *magnam fluentem*. Sénèque, *Quest. Naturelles*, IV, 2, 2 : « Prout ille « (Nilus) magnus influxit aut parcior. » Thucydide, II, 52 : ἡ Ἄσωπιός ποταμός ἐβόβη μέγας.
- Page 205, note 55. Le nominatif de *camuris* est *camurus* ou *camerus*. Cf. Caper. p. 2248 P; Corssen, *Ueber Aussprach.* etc., t. II, p. 875; Brambach, *Die Neugestaltung der lat. Orthogr.* p. 72.
- Page 207, note 76. Wagner, *Neue Jahrbücher für Philol.* t. XCVII, p. 145 et suiv., veut expliquer *mollia crura reponit* par *molliter reflectit*. Il compare à ce passage Lucrèce, I, 36, qui a dit *cervicem reponere*, et Quintilien, IV, 2, 39. Conington rappelle Lucrèce, IV, 980 : « Mollia membra moventis. »
- Page 207, note 77. Avec Ribbeck, j'admets *minantes*, leçon du *Palatinus*, appuyée par une citation de Sénèque.
- Page 212, note 136. *Nimio ne luxu*, etc. Traduisez : de peur que le passage ne soit rendu difficile au champ de la génération, c'est-à-dire dans le champ de la génération, à cause de l'excès d'embonpoint.
- Page 212, note 141. Avec Ladewig, je crois que *non sit passus* n'est pas pour *ne sit passus*. Le subjonctif ne remplace pas l'impératif. C'est le mode potentiel : personne ne souffrirait (l'emploi du parfait pour le présent donne plus de précision à l'expression), etc. Supplétez : s'il s'entend à l'éducation des chevaux. Et par conséquent : un habile éleveur ne souffrirait pas, etc. — A ce sujet, je veux relever un passage d'une dissertation de M. Thurot, insérée dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, t. I, 3^e fascicule, p. 233. Je ne nie pas que *non* puisse être synonyme de *ne*; cf. Madvig, *Lat. Sprachl.* § 456, *Ann.* 2. Je crois, comme l'auteur, que Hand a souvent été trop subtil dans ses distinctions. Mais je ne puis accorder à M. Thurot ses conclusions dans les trois passages de Vir-

- gile, *G.* I, 456; III, 140, et *En.* XII, 78, qu'il a cités à l'appui de sa thèse. On voit comment celui-ci s'explique; pour les deux autres, je renvoie à mon commentaire.
- Page 214, *note* 168. M. Wagner. *Neue Jahrbücher für Philol. und Pädag.* t. XCVII, 1868, p. 148, a proposé la conjecture *ipsos* au lieu de *ipsis*. Ladewig l'approuve dans sa nouvelle édition, et, en effet, elle rend l'interprétation plus aisée. Mais elle a contre elle tous les témoignages. Forbiger, édit. de 1872, donne d'ailleurs, d'après Bryce, une très-bonne interprétation. Les cerceles d'osier, *viminei circuli*, sont des simulacres de colliers. Quand les animaux y sont habitués, on les attache aux colliers mêmes, aux colliers ordinaires et on leur fait traîner des chars vides. Enfin ils passent aux lourds chariots.
- Page 216, *note* 199. M. Bonnet, professeur à Lausanne, me signale une allusion évidente à ce passage, et une espèce de commentaire, qu'on ne paraît pas avoir encore remarqué, chez Valérius Flaccus, VI, 664 : « *Ac velut aute comas ac summa cacumina silvæ Lenibus* » « *adludit flabris levis auster : at illum Protinus immanem miseræ* » « *sensere carinæ.* »
- Page 219, *note* 242. Ribbeck, dans ses *Prolegomena*, a voulu remanier ce passage. Conington, p. 57 (*Journ. of Philol.* t. I), croit qu'il faut le laisser tel qu'il est. En mêlant les détails relatifs aux diverses races, ce qui donne au morceau l'apparence d'une digression, le poète, à divers intervalles, fait toujours reparaitre les peintures qui ont rapport au cheval, et cela leur donne le relief qu'elles doivent avoir; c'est le procédé qui convient dans un poème didactique.
- Page 219, *note* 247. Wagner pense que *turpes* marque la difformité. Cf. Ovide, *Tristes*, III, 5, 35.
- Page 220, *note* 251. Je transcris la note de Wagner qui accuse le sens pris exactement : *Nimirum emanat quiddam ex odore quod mixtum auris affertur ad sensum olfaciendi.*
- Page 222, *note* 287. Wagner admet que *agitare* est pris dans son sens propre de soigner et non dans celui de chanter les soins.
- Page 224, *note* 305. Ribbeck admet *hæc*, ancienne forme du féminin pluriel *hic*.
- Page 237, *note* 481. Ribbeck admet *tabe*, que toutefois je n'accepte pas, et que je ne mentionne qu'à cause du nom de l'auteur de la leçon. Cf. *Proleg.* p. xii.
- Page 242, *note* 402. La parenthèse donne au style un tour trop forcé. D'ailleurs, souvent dans les manuscrits, la terminaison *nt* s'est substituée à la terminaison *ns* (voyez les exemples que donne Wagner), et il est vraisemblable que le copiste, entraîné par les pluriels qui précèdent et ne se rendant pas compte de l'artifice du style, a ici remplacé *exportans* par *exportant*.

Page 250, *note* 56. *Fœvent*. C'est à peu près *molliter habent curantque*.

Page 252, *note* 80. *Tantum glandis*. En grec τοσοῦτον βάλανου. *Glandis* est un génitif; cf. Priscien, p. 726 P. — Valérius Probus, p. 1444 P. et 1464 P., croit que c'est un nominatif.

Page 280, *note* 412. *Tam tu*, etc. Wagner discute cette leçon (*Neue Jahrb.* etc. t. XCVII, p. 152), et il incline à admettre *tantum* pour des raisons d'assonance. Pour moi, je me tiens avec Ribbeck à *tam tu*. Mais ce qui semble avéré, c'est qu'il faut abandonner *tanto*.

Page 284, *note* 455. Il est certain que dans la construction *miserabilis haudquaquam ob meritum*, il y a quelque chose qui n'est pas tout à fait naturel. En revanche, il est impossible d'entendre *haudquaquam ob meritum* par : nullement en rapport avec ce que tu as mérité. C'est donner à *ob* un sens qu'il n'a pas en latin. Je sais que Servius et les *Scholia Bernensia* l'expliquent pourtant ainsi; et du passage où Priscien remplace *ob meritum* par *pro merito*, on peut inférer qu'il admettait aussi ce sens; mais, dans un tel cas, il faudrait *ad meritum*, c'est-à-dire la leçon que fournit le *Palatinus*. Toutefois les autres témoignages sont absolument contraires à cette leçon, et il est vraisemblable que la version du *Palatinus* est une correction faite en vue de mettre le texte en harmonie avec l'interprétation des scholiastes. Faut-il maintenant croire les scholiastes sur parole dans ce cas? Non, certes. Aussi, après avoir exposé les difficultés de la question, je maintiens l'explication que j'ai donnée.

Page 287, *note* 484. Wagner croit que *vento* est un ablatif, et il cite *Bucol.* II, 26 : « *Cum placidum ventis staret mare.* » Toutefois, je ne puis m'empêcher de trouver que l'analogie n'est pas exacte. Dans *placidum ventis*, etc., il y a une expression toute faite et bien connue. Ici au contraire, nous sommes dans une circonstance particulière, où il s'agit d'un vent ou d'un courant d'air d'une nature unique; d'ailleurs je trouve l'expression plus forte et plus complète, si l'on admet le datif.

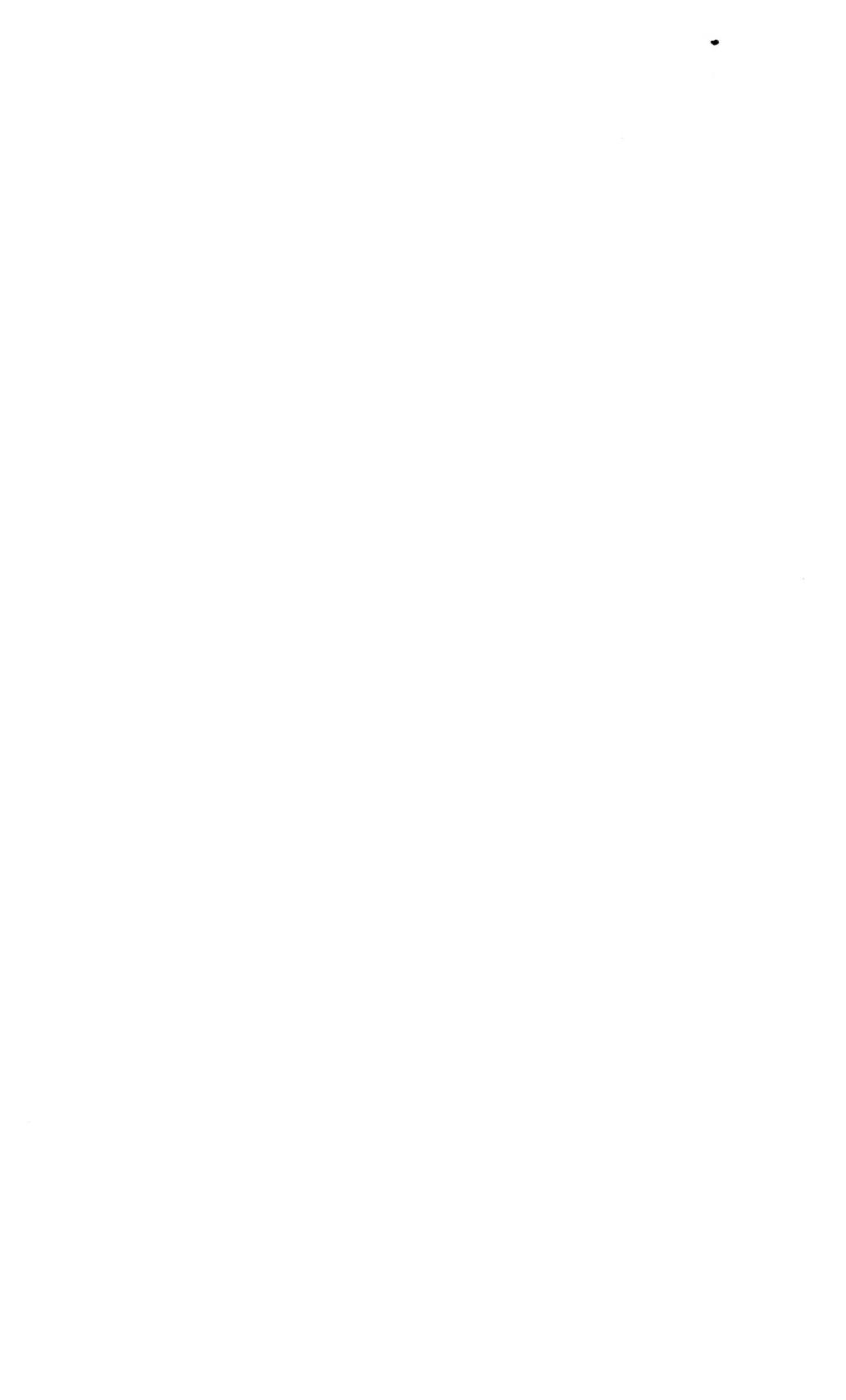
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

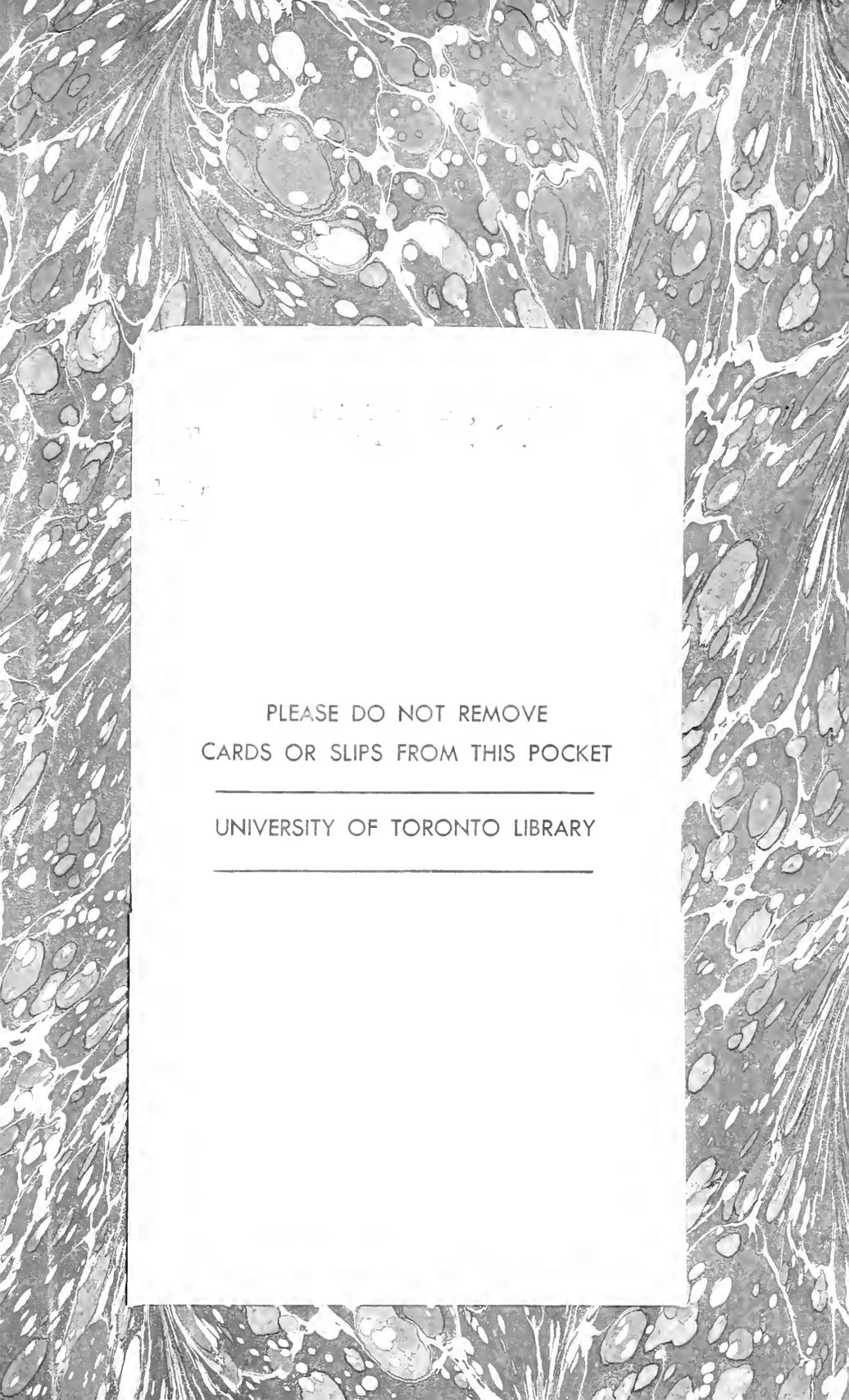
	Pages
INTRODUCTION	1
ARTICLE I : PLAN ET MÉTHODE DE CETTE ÉDITION	
ARTICLE II : DES MANUSCRITS ET DES SECOURS DE DIVERSE NATURE A L'AIDE DESQUELS ON DOIT ÉTABLIR LE TEXTE DE VIRGILE	XII
ARTICLE III : DES ÉDITIONS DE VIRGILE DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'À NOS JOURS	XXV
ARTICLE IV : DE L'ORTHOGRAPHE LATINE	L
NOTICE SUR VIRGILE	LXXXV
BUCOLIQUES	1
ÉGLOGUE I : TITYRE	3
ÉGLOGUE II : ALEXIS	14
ÉGLOGUE III : PALÉMON	23
ÉGLOGUE IV : POLLION	37
ÉGLOGUE V : DAPHNIS	46
ÉGLOGUE VI : SILENE	55
ÉGLOGUE VII : MÉLIBÉE	64
ÉGLOGUE VIII : LA MAGICIENNE	72
ÉGLOGUE IX : MÉRIS	82
ÉGLOGUE X : GALLUS	89
GÉORGIQUES	97
LIVRE I : DU LABOURAGE ; DES SIGNES DU TEMPS ; DES PRODIGES QUI SUI- VIRENT LA MORT DE CÉSAR	99
LIVRE II : DE LA CULTURE DES ARBRIS : ÉLOGE DE L'ITALIE ; DE LA CULTURE DE LA VIGNE ET DE L'OLIVIER ; BONHEUR DE LA VIE CHAMPÊTRE	149

	Pages
LIVRE III : DES ANIMAUX ; DE LA RACE BOVINE ET CHEVALINE ; EMPIRE DE L'AMOUR SUR LES ÊTRES ; DE LA CHÈVRE ; DE LA BRÈBIS ; VII DES PEUPLES NOMADES DE LA SCYTHIE ; DES CHIENS. MALADIES DES ANIMAUX ; PESTE DU NORIQUE.....	190
LIVRE IV : DES ABEILLES ; LES JARDINS DU VIEILLARD DE TARENTE ; MŒURS DES ABEILLES ; MOYEN DE LES REPRODUIRE. ÉPISODE D'ORPHÉE.....	245
CHOIX DE VARIANTES TIRÉES DES MANUSCRITS ET DES PRINCIPALES ÉDITIONS.....	296
CHOIX DE VARIANTES TIRÉES DES ANCIENNES ÉDITIONS.....	327
ADDITIONS DIVERSES.....	339

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.





The background is a traditional marbled paper pattern, often called 'stone' or 'shell' marbling, featuring intricate, organic shapes in shades of grey, black, and white. A large, white, rectangular pocket is centered on the page, containing a library notice.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

